B 7
2
153
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

Digitized by Google

7 . 2 . 153

DES ESPRITS

DE L'ESPRIT-SAINT

ET

DU MIRACLE

TOME SIXIÈME

6

MANIFESTATIONS THAUMATURGIQUES

I

Google

Baumann

Propriété et droits de traduction réservés.

PARIS. — J. CLAYÉ, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

DES ESPRITS

DE L'ESPRIT-SAINT

ET

DU MIRACLE

Dans les six premiers et les six derniers siècles de notre ère

SPÉCIALEMENT

DES RÉSURRECTIONS DE MORTS

DES EXORCISMES, APPARITIONS, TRANSPORTS, ETC.

Extraits des *Bollandistes* et des *Procès de Canonisation*

PAR

J^s.-E. DE MIRVILLE

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE - REPUBBLICA ITALIANA

Jules-Sevrès

TOME SIXIÈME

« .. Celui qui croit en moi fera toutes les œuvres que je fais, et en fera encore *de plus grandes*. »
(SAINT JEAN, XIV 12.)

TROISIÈME MÉMOIRE

MANIFESTATIONS THAUMATURGIQUES

I

PARIS

F. WATTELIER ET Cie, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, RUE DE SÈVRES, 19

1868

B° 7. 2. 153

SOMMAIRES DES CHAPITRES

INTRODUCTION. — P. 1.

App. A. — Résurrections païennes. (*Voir aux Appendices.*)

PREMIER SIÈCLE DE L'ÉGLISE

ou

MODÈLE ET PROGRAMME DE TOUS CEUX QUI VONT SUIVRE

§ Ier.

LE CÉNACLE ET LE DON DES LANGUES.

1. L'attente d'un personnage divin, p. 4. — 2. Son arrivée, p. 6.

Note I. — La pentecôte. — Le don des langues devant les raisonneurs et devant la raison. — P. 7.

§ II.

JOURNAL SUCCINCT DES MIRACLES APOSTOLIQUES.

1. Miracles et protestants, p. 13. — 2. Premier procès en matière de miracle, p. 15. — 3. Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres, p. 18.

Note I. — Saint Étienne, premier martyr et premier thaumaturge. — P. 18.

Note II. — Saint Paul et sa conversion jugés par l'incrédulité moderne. — P. 19.

§ III.

LES RÉSURRECTIONS DE MORTS OFFICIELLES.

1. Par saint Pierre et saint Lin, p. 22. — 2. Par saint Paul, p. 23. — 3. Par saint Jean, p. 24. — 4. Par d'autres apôtres, p. 26.

§ IV.

LES ACTES ET NOS PRÉTENDUES SUPERSTITIONS. — P. 28.

§ V.

LES ACTES ET LE DÉMONISME.

1. Persistance des démons, p. 34. — 2. Une de nos devineresses modernes à Philippes, p. 35. — 3. Les *Actes* et les livres magiques, p. 37. — 4. Un magicien devant un apôtre, p. 39.

§ VI.

SIMON LE MAGICIEN, ANTAGONISTE DE SAINT PIERRE.

1. Simon et les *Philosophumena*, p. 40. — 2. Les saints Pères vengés par ce manuscrit hérétique, p. 43. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon, p. 45.

§ VII.

DÉVELOPPEMENTS TRADITIONNELS SUR CET ANTAGONISME.

1. Leur crédibilité, p. 49. — 2. La lutte engagée sur un mort, p. 51. — 3. La tradition et la chute de Simon, p. 53.

Note I. — LES MOYENS DU PRESTIGE. — P. 54.

§ VIII.

LA PLUS SACRÉE DES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES, OU LA SAINTE VIERGE AU PREMIER SIÈCLE. — P. 55.

Note I. — APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE ANTAGONISTE DE SAINT JEAN. — P. 62.

App. B. — DISCIPLES DU SEIGNEUR ENVOYÉS DANS LES GAULES. (*Voir aux Appendices.*)

App. C. — LES SAINTS DU PREMIER SIÈCLE SE RÉVÉLANT EUX-MÊMES. (*Voir aux Appendices.*)

DEUXIÈME SIÈCLE

OU

RÉACTION DE TOUS LES DIEUX CONTRE UN SEUL

§ Ier.

LES GNOSTIQUES, OU LES MÉDIUMS POSSÉDÉS.

1. Le mal et ses prodromes, p. 70. — 2. Gnostiques ou médiums possédés, p. 71. — 3. Quelques mots sur le personnel des gnostiques, p. 75.

Note I. — L'hérésie des docètes. — P. 78.
Note II. — Le serpent de Marcion, d'après Théodoret. — P. 79.
Note III. — Aïeux et descendants des gnostiques. — P. 80.

§ II.

LES MONTANISTES, OU LES MÉDIUMS FAUX PROPHÈTES.

1. Priscille et Montan, p. 82. — 2. Toutes les Églises se consultent, et le pape, mal informé, fléchit, p. 84. — 3. Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout, p. 85.

§ III.

LES ALEXANDRINS, OU LES MÉDIUMS BEAUX ESPRITS.

1. Philosophes magiciens d'Alexandrie, p. 87.

Note I. — Les alexandrins a Paris. — P. 90.

§ IV.

LE SPIRITISME DANS LE LIEU SAINT, OU FAUX ANGES ET FAUX SAINTS MICHEL, A CHONIS.

1. Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte, p. 91. — 2. Méprise des protestants à ce sujet, p. 93.

Note I. — Apparition solennelle de saint Michel a Chonis. — P. 95.

§ V.

LE MIRACLE AU SECOND SIÈCLE.

1. Exorcismes et aveux, p. 99. — 2. Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire, p. 103. — 3. Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen, p. 111.

Note I. — DÉMONSTRATION DE CE RAPPORT. — P. 117.

§ VI.

RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU SECOND SIÈCLE.

1. Ressuscité par un pape, p. 120. — 2. Ressuscité par un évêque, p. 123.

Note I. — LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION DES DÉTAILS. — P. 125.

§ VII.

UN EXEMPLE DE RÉSURRECTION TRADITIONNELLE.

1. Ressuscité par une courtisane, p. 126.

Note I. — UN AUTRE EXEMPLE EN DALMATIE. — P. 132.

TROISIÈME SIÈCLE

OU

LE MIRACLE CONTINUÉ PENDANT CINQ PERSÉCUTIONS

---

§ Ier.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, OU LE MOÏSE DU IIIe SIÈCLE. — P. 135.

§ II.

RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU IIIe SIÈCLE.

1. Saint Maxime de Reggio, p. 141. — 2. Sainte Chryse, saint Caïus, pape, et saint Tiburce, p. 145. — 3. Résurrections méprisées par l'orgueil, p. 148. — 4. Sainte Agnès, p. 151.

Note I. — APPARITION DE MAXIME. — P. 154.

§ III.

MIRACLES DE LA PERSÉCUTION.

1. Le secret des bourreaux, p. 152. — 2. Le secret des martyrs, p. 154. — 3. Les martyrs secourus, p. 156. — 4. Les martyrs après leur mort, p. 158.

Note I. — Est-il vrai que le bourreau fut toujours le plus fort? — P. 160.

Note II. — Une prétendue légende (celle des onze mille vierges réinstallée dans l'histoire. — P. 161.

§ IV.

LE SPIRITISME DÉMONIAQUE AU IIIe SIÈCLE.

1. Manès, ou le chrétien qui se fait mage, p. 167. — 2. Saint Cyprien, ou le magicien que l'on fait évêque, p. 169.

Note I. — Confession de saint Cyprien, traduite pour la première fois en français. — P. 172.

QUATRIÈME SIÈCLE

ou

LES TÉMOINS ÉCRASANTS

---

§ Ier.

LE MIRACLE AU IVe SIÈCLE EN ORIENT.

1. Miracles et protestants, p. 184. — 2. Le désert et les démons, saint Antoine, p. 186. — 3. Les démons en Syrie, saint Hilarion, p. 192. — 4. Saint Parthénius, p. 194.

§ II.

LE DÉSERT ET SES RÉSURRECTIONS HISTORIQUES.

1. Belle résurrection de Parthénius, p. 197. — 2. Réveils momentanés des morts, saint Macaire et saint Palladius, p. 198.

§ III.

AUTRES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES.

1. Saint Allyre, p. 202. — 2. Saint Nicolas de Myre, p. 204.

Note I. — Translations corporelles. — P. 208.

§ IV.

RÉSURRECTIONS INATTAQUABLES, OU LES TÉMOINS ÉCRASANTS.

1. Saint Félix et saint Paulin de Nole, p. 213. — 2. Saint Ambroise, p. 215. — 3. Saint Zénobe, p. 217. — 4. Saint Hilaire. Droit de vie et de mort, p. 220. — 5. Saint Martin, p. 223.

§ V.

APPARITIONS DES MÊMES SAINTS.

1. Apparitions à saint Ambroise, p. 230. — 2. Il apparaît de son vivant, p. 237. — 3. Il promet d'apparaître et apparaît après sa mort, p. 240.

Note I. — Texte latin de la circulaire aux évêques, a propos de l'apparition des saints Gervais et Protais. — P. 236.

Note II. — Est-il vrai que la victoire soit toujours du côté des gros bataillons? — P. 242.

Note III. — Une grande apparition traditionnelle. — P. 244.

§ VI.

MIRACLES COLLECTIFS ET NATIONAUX.

1. Saint Zénon, ou le temple insubmersible, p. 247. — 2. La croix de Constantin, p. 249.

Note I. — Texte latin de la lettre de saint Cyrille a l'empereur Constantin II, au sujet des croix apparues. — P. 260.

Note II. — La même croix en 1826. — P. 261.

App. D. — Sur Julien. (*Voir aux Appendices.*)

Digitized by Google

CINQUIÈME SIÈCLE

OU

LES BARBARES CHEZ LES CHRÉTIENS ET LES CHRÉTIENS CHEZ LES BARBARES

§ Ier.

L'ORIENT ET SES STYLITES.

1. Saint Siméon, p. 266. — 2. Saint Daniel, p. 279. — 3. L'Orient, ses fléaux et ses menaces, et l'enfant ravi dans les airs, p. 284.

§ II.

L'OCCIDENT, SES FLÉAUX ET SES SAINTS, OU BARBARES ET MIRACLES.

1. État des choses; la mort du paganisme et de l'hérésie, p. 293. — 2. Alaric, p. 300. — 3. Attila, p. 302. — 4. Genséric et saint Léon, p. 310. — 5. Saint Hunéric, ou le miracle permanent, p. 317.

Note I. — Dernier mot de saint Augustin sur les donatistes. — P. 297.

Note II. — Prétendus miracles des hérétiques. — P. 299.

Note III. — Commerce épistolaire entre les vivants et les morts. — P. 314.

Note IV. — Répétition de ce miracle sur la personne de Léon III. — P. 323.

§ III.

ROME ET CARTHAGE CONSOLÉES PAR LA PLUS BELLE APPARITION DE CE SIÈCLE.

Saint Étienne et ses reliques, p. 326.

§ IV.

L'IRLANDE, OU LES SAINTS CHEZ LES BARBARES.

1. L'Irlande païenne, p. 332. — 2. Saint Patrice et ses historiens, p. 335. — 3. Abrégé de ses miracles, p. 336. — 4. Résurrections attribuées à saint Patrice, p. 341.

App. E. — Successeurs immédiats de saint Patrice. (*Voir aux App.*)
App. F. — Purgatoire de saint Patrice. (*Voir aux Appendices.*)

Digitized by Google

§ V.

RESTAURATION DU MIRACLE DANS LE CENTRE DES GAULES.

1. Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan, p. 348. — 2. Sainte Geneviève, p. 356. — 3. Saint Mamert; fléaux et rogations, p. 363.

Note I. — Un monument et la révolution. — P. 362.

Note II. — Les rogations païennes comparées à celles de saint Mamert. — P. 369.

SIXIÈME SIÈCLE

ou

LE DRUIDISME EXPULSÉ ET LA MONARCHIE CHRÉTIENNE MIRACULEUSEMENT CONSTITUÉE

---

§ Ier.

QUATRE CENTRES DE MIRACLES AUX QUATRE POINTS CARDINAUX DES GAULES.

1. Au *midi :* saint Césaire, saint Honorat et saint Génésius, p. 371. — 2. A l'*est :* saint Claude et ses résurrections anniversaires, p. 379. — 3. Au *nord :* saint Éleuthère de Tournay, p. 381.

§ II.

LA BRETAGNE FRANÇAISE CHRISTIANISÉE PAR LA BRETAGNE ANGLAISE.

1. L'Armorique et ses druides, p. 385. — 2. Les saints bretons, p. 389. — 3. Saint Brieuc, p. 391. — 4. Saint Samson, p. 392. — 5. Saint Magloire, p. 393. — 6. Saint Malo, p. 395. — 7. Saint Paul de Léon, p. 396. — 8. Saint Sezni, p. 400. — 9. Saint Gildas de Rhuys, p. 400.

Note I. — L'enchanteur Merlin converti par les saints. — P. 404.

Digitized by Google

§ III.

LA FRANCE CONQUISE, ET LA MONARCHIE FRANÇAISE FONDÉE PAR LE MIRACLE.

1. Clovis et saint Remi, père et parrain de la monarchie française, p. 411. — 2. La sainte ampoule, p. 414. — 3. Miracles traditionnels et privés de saint Remi, p. 420. — 4. Saint Remi et ses résurrections, p. 424.

Note I. — Un don du saint-esprit certifié par la médecine. — P. 417.

Note II. — Les fleurs de lis et le drapeau blanc. — P. 418.

Note III. — Quelques mots sur certains textes de Flodoard. — P. 428.

§ IV.

L'ITALIE.

1. L'Italie, Bélisaire, p. 430. — 2. Saint Benoît, p. 434. — 3. Saint Grégoire le Grand, p. 438.

Note I.—Saint Jean Chrisostome écrivant sous la dictée de saint Paul, comme saint Grégoire sous la dictée de sa colombe. — P. 447.

§ V.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS ET SA CRITIQUE DEVANT LA CRITIQUE MODERNE.

1. Sa critique, p. 454. — 2. Ses récits et ses miracles, p. 460.

§ VI.

APPARITIONS AU VIe SIÈCLE, ETUDIÉES DANS LES ŒUVRES ET DANS LA VIE DES DEUX SAINTS GRÉGOIRE.

1. Apparitions, p. 464.

App. G. — Résurrections animales. (*Voir aux Appendices.*)

§ VII.

RÉSUMÉ SUR LE DÉMONISME ET LES MIRACLES DE CES SIX PREMIERS SIÈCLES.

1. Démonisme et magie, p. 475. — 2. Miracles, p. 481.

INTRODUCTION

§ Ier.

PROLOGUE ET PROGRAMME.

1.

On s'est beaucoup occupé récemment de « l'*idée de Dieu*, » de « l'*idée de l'infini*, » de la *théodicée* divine, » etc., etc. Toutes ces *idées* sont de premier ordre, mais elles seront surtout comprises par ceux qui auront une *idée* très-juste de l'histoire ecclésiastique et de la *Vie des Saints*.

Nous n'avons plus cette *idée juste*. Tout à l'heure nous signalerons les vrais coupables de cette perte et de cette faute.

Travailler à leur réparation est notre but aujourd'hui.

Nos dernières études s'appliquaient à ces *héros* de l'antiquité profane, dont on n'a pas craint de comparer les *apothéoses* aux *canonisations* de nos saints. Il est utile de rechercher si, malgré leur titre de *demi-dieux*, leur naissance plus que singulière, leurs prodiges avérés, leurs interventions fantastiques dans les affaires de ce bas monde, il s'en est rencontré un seul, fût-ce le plus grand, que l'on puisse aujourd'hui sans ridicule rapprocher de l'un de nos saints, fût-ce le plus petit! Et puisque bien des fois on a murmuré le nom de Pythagore, on voudra bien nous permettre de sortir de ce pays des fictions par une fiction dernière, destinée à nous rendre plus facile et

plus sensible la transition à nos grandes et historiques personnalités [1].

Reportons-nous donc à Samos, et supposons-nous admis, cinq cents ans avant l'ère chrétienne, à l'honneur de causer thaumaturgie avec ce sage, ce païen exceptionnel que ses vertus et ses miracles faisaient regarder comme un dieu. Qui sait si, favorisé de ce don de *clairvoyance* si commun à son école, un jour nous n'aurions pas eu la mission et le courage de lui dire avec franchise :

« Maître! les dieux m'inspirent; pardonnez-moi donc ma franchise. Vous vous croyez un homme incomparable pour avoir amélioré quelque peu les habitudes de Samos et de Cortone, apaisé quelques rives, sauvé quelques villes de la peste. Vous avez effectivement le droit d'en être fier, car c'est à l'assistance continue de nos grands dieux (μεγάλων θεων) que vous devez ces heureux résultats. Vous leur devez encore l'honneur d'avoir révélé plus d'une fois à l'avance certains arrêts du destin, de vous être rendu visible en plusieurs lieux à la fois, d'avoir visité les enfers et correspondu avec Pluton, d'avoir apprivoisé d'un seul mot les bêtes les plus féroces, et, grâce à ce *bœuf sacré* de Tarente, installé et adoré par vous dans le temple de Junon, d'avoir su rajeunir toutes les merveilles de la zoolâtrie [2] égyptienne [3].

« Un immense renom s'en est suivi pour vous. Eh bien! vous le dirai-je? ces grandes vérités primitives que vous allâtes étudier à Memphis et compléter chez les Brachmanes ne suffiront pas aux descendants de ceux qui vous admirent le plus aujourd'hui. (Un sourire de mépris passe en ce moment sur les lèvres de Pythagore.)

« Maître, j'en appelle à votre génie familier et je le défie de me contredire.

1. Pour la justification de cette *fiction* nous pourrions alléguer de nobles précédents. Ainsi, le cardinal Baronius ouvre ses immortelles *Annales de l'Église* par le récit de la mort du *dieu Pan;* et de nos jours Mgr Gerbot débute, dans son *Esquisse de Rome chrétienne*, par un dialogue saisissant, mais supposé, entre saint Pierre et un batelier païen.

2. Culte des animaux.

3. Jamblique, *Vie de Pythagore.*

« D'abord, vous le savez, avant que cinq siècles se soient écoulés sur la terre, Jupiter votre aïeul, Apollon votre père, et Mercure votre guide, doivent être littéralement *chassés* par *ce Fort* qui doit naître d'une *Vierge*, et dont Eschyle nous parle tous les jours [1].

« Ce n'est donc pas ce *lieu commun* que je prétends vous apprendre, mais bien ce dont personne ne s'est occupé jusqu'ici, c'est-à-dire tous les secrets de l'école qui doit nous remplacer nous-mêmes.

2.

« Sachez donc que ce *Fort* saura transformer, non pas, hélas! l'humanité, mais une partie de l'humanité, en créant une certaine espèce d'hommes toute nouvelle qui, propagée bientôt sur la surface de la terre, y fera régner des vertus inconnues jusque-là.

« Ce règne supplémentaire à la création générale, ils l'appelleront, je crois, le règne DES SAINTS. Laissez-nous vous le répéter, on n'aura jamais vu de tels hommes et de tels miracles, car si les vôtres sont dus à la faveur des dieux, les leurs seront dus à la *coopération* effective et directe de celui qui est le père des dieux et des hommes [2].

« Vous comprenez qu'il y aura là plus qu'il ne faut pour vous

1. Voir dans notre 2e Mémoire (vol. I, p. 374) les vers du *Prométhée* d'Eschyle chantés sur le théâtre d'Athènes, à l'époque de Pythagore, et relatifs à « *cet enfant qui ne sera pas qu'un homme et qui descendra pour notre salut dans les profondeurs des enfers* ».

2. La pensée de saint Thomas sur le miracle est tout entière ici : « Le vrai miracle, dit-il, est un fait extranaturel dépassant toutes les forces de la nature visible et invisible. » (*Summa*, pars I, quæst. cx, art. 4). Quoique les théologiens admettent trois ordres de miracles pour la facilité de leurs études,... les hommes du monde feront très-bien, selon nous, de s'en tenir à la distinction adoptée par de nombreux auteurs (et entre autres par le père jésuite Delrio (*Disquisition.*, l. I, c. IV, quæst. CCXI). La voici : 1er *ordre*, l'ordre surnaturel et divin que nous venons de désigner; 2° l'*ordre præternaturel* ou prodigieux, qui, tout en dépassant les forces de la nature visible, ne dépasse cependant pas celles de la nature invisible, autrement dit, des *anges* et des *démons*. Cette distinctinn est nécessaire à retenir; nous pourrons nous en assurer plus d'une fois.

faire tort, et ce tort sera si réel, que le plus célèbre des prêtres futurs d'Apollon ne craindra pas de vous appeler, vous le fils même de son dieu, « un cauteleux enchanteur » [1].

« Comment pourrait-on ne pas croire aux miracles de créatures qui seront elles-mêmes des miracles vivants et permanents?

« D'abord, par leurs *vertus*, car chacun de ces héros, loin de se donner comme vous pour un *dieu*, ne voudra même pas se donner pour un homme. A l'entendre, il ne sera jamais « qu'un *ver de terre*, que la *balayure* du monde, etc., etc., *vermis sum et non homo* » [2]. Et ce qu'il y aura de plus étonnant, c'est qu'il le croira véritablement, en raison d'une vertu non moins nouvelle que lui, et que l'on appellera, je crois, *humilité*.

« En raison d'une seconde vertu, dont nous ne connaissons guère que le nom, on le verra, bien loin d'accepter comme vous, illustre maître, le triste honneur d'animer après votre mort le corps d'une courtisane [3], on le verra, dis-je, éviter de son vivant jusqu'aux regards des honnêtes femmes. Enfin, en raison d'une troisième vertu qui jusqu'ici n'a de nom dans aucune langue, et qu'ils appelleront, je crois, *grâce, charité* [4], des myriades de ces hommes et de ces femmes, non contents d'aimer leurs semblables comme eux-mêmes, brûleront et parfois *mourront* d'amour pour ce *bien* par excellence, pour ce *premier principe*, dont Aristote et vous parlez assez convenablement sans le connaître. Après s'être enivrés sur la terre de ces délices ineffables, ils les retrouveront au centuple dans ces demeures *empyrées* qu'ils se flattent d'atteindre, sans avoir à redouter cette longue suite de *déménagements* transmondains qui vous ont déjà fait passer par le corps de cette courtisane dont nous parlions tout à l'heure, par celui du soldat Euphorbe tué au siége de Troie, sans compter certaines stations secondaires, soit dans le coq

1. Plutarque était prêtre de Delphes au IIe siècle. Voir sa *Vie de Pythagore*.

2. David, *Psaume* XXI.

3. Jamblique, *Vie de Pythagore*.

4. Revoir, dans notre 2e Mémoire (vol. IV, dernières pages), les réflexions de M. Letronne sur l'absence dans l'antiquité du mot *philothéisme*, autrement dit : *amour de Dieu*.

de Mycille, soit dans le paon de son voisin, etc., etc... [1].

« Je ne vous dirai rien des épouvantables supplices auxquels semblent prédestinés plus de dix millions de ces adorateurs fanatiques de la *Croix*, car vous ne pourriez les croire. Pour eux, les brasiers, les chevalets, les mutilations ou plutôt les découpures de leurs organes en menus morceaux, seront non-seulement supportés sans murmure, mais encore recherchés avec ardeur, tant « il y aura peu de proportion entre ces épreuves d'un jour et la gloire qui les suit » [2].

« Maintenant, laissez-moi vous choisir quelques-uns de leurs miracles parmi ceux qu'ils doivent opérer par *milliards* (ce chiffre est trop faible peut-être) au grand soleil de l'histoire.

« Forts de la promesse qui leur a été faite de « régir les nations » [3], ils disposeront des événements, et soit pendant leur vie, soit après leur mort, ils seront les défenseurs efficaces des royaumes et des villes dont ils seront les patrons [4].

« A ces miracles de la guerre si souvent répétés succéderont sans mesure ceux de la bienfaisance et de la paix. Plus heureux que votre frère Esculape, qui ne donnait jamais que des conseils et des rêves [5], on verra ces nouveaux Asclépiades guérir dès le

1. Nous verrons qu'il se forme en ce moment, tout près de nous, une nouvelle école prêchant et croyant toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, bien qu'elle se range dans les écoles incroyantes.

2. Saint Paul.

3. *Apocalypse*, I.

4. Tantôt ce sera la double image de saint Pierre et de saint Paul assistant saint Léon et faisant fuir Attila (voir ce Mémoire, p. 308) ; tantôt celle de saint Félix planant sur les murailles de la ville de Nole et mettant en fuite ses ennemis (voir, *ibid.*, p. 215, les attestations de saint Augustin), tantôt saint Ambroise apparaissant aux généraux romains pour leur signaler l'endroit où Radagaise, roi des Goths, tout prêt à entrer dans la ville, aura le lendemain CENT MILLE hommes tués contre PAS UN BLESSÉ (voir, *ibid.*, p. 240, les mêmes attestations et celles des historiens païens). Nous verrons toutes ces merveilles se renouveler dans nos six derniers siècles; par exemple un saint Jean Capistran mettant en fuite 200,000 Turcs sous les murs de Belgrade, un saint Pie V décidant par ses prières le gain de la bataille de Lépante, etc., etc. Voilà ce que nous avons appelé dans notre titre « les Protections surnaturelles de l'Église ». Nous les développerons ailleurs.

5. *Somno monita* (2e Mémoire, vol. IV).

début, par leur *ombre*, en plein jour et sur les places publiques, *tous* les malades et *tous* les possédés, à ce point qu'un des leurs pourra dire « qu'il n'y avait plus d'autre médecine » [1].

« Et notez-le bien, quand ils guériront des aveugles et des paralytiques, ils les choisiront de préférence aveugles et paralytiques de *naissance* et connus comme tels par tous leurs compatriotes [2].

« Quant à ces possédés vous les connaissez bien, maître, et ne vous avisez pas de les confondre, comme la foule, avec les *épileptiques* et nos *fous* naturels. Vous savez bien qu'il y a « deux ordres de folie, l'une causée par la nature et l'autre par les dieux seulement ». Mais vos exorcismes vous inquiètent. Vous n'êtes jamais bien certain que ce ne soient pas les « démons qui se chassent eux-mêmes » [3], tandis qu'avec les saints la méprise ne sera plus possible, puisqu'ils les forceront de déclarer leurs noms, leur nombre, leur emploi, les causes et la date de leur entrée, de demander grâce et de s'enfuir en donnant un signe extérieur de leur sortie, comme le renversement d'une statue, un coup de tonnerre, etc.

« Les saints ne perdront jamais de vue ces démons et les reconnaîtront partout. Leur vie s'écoulera entre ces deux préoccupations, l'amour de Dieu et la haine de ses ennemis.

« Les œuvres de ces derniers, vous les connaissez de reste. Vous savez comme nous tous qu'ils « apportent les pestes et les guerres, qu'ils troublent l'atmosphère, manient la foudre, font pleuvoir des pierres, des flèches, des briques, des boucliers, des poissons, etc., etc., » caprices de circonstance et de *récréation* que le vulgaire confond avec les autres phénomènes. Outre leurs grands méfaits qui trop souvent bouleversent le monde, ils s'amusent encore à troubler les esprits en *frappant les murailles*, en faisant mouvoir et *tourner* tous les meubles, en fai-

1. *Actes des Apôtres*, c. V, v. 15.

2. Il n'en sera pas ainsi des guérisons opérées plus tard par Vespasien et Adrien, dont les dieux choisiront un aveugle « dont le rayon visuel n'était pas tout à fait perdu », dit Tacite, et un autre qu'ils feront venir du fond de la Pannonie, comme s'il en manquait à Alexandrie (voir ce Mémoire, p. 63).

3. Voir Jamblique, *Réponse au prêtre égyptien Anebon.*

sant causer les *tables*, en *ouvrant toutes les serrures* sans causes visibles, en faisant parler les idoles, en se faisant passer pour les *âmes des morts*, en répandant tout d'un coup de ces mensonges dont on ne peut découvrir l'origine et qui, dans la même minute, couvrent toute une ville, toute une province, etc.

« Toutes ces roueries qu'ils multiplient aujourd'hui, ils les reprendront encore après le grand coup qui les aura frappés, et ce sont elles qui serviront d'épreuves pour les justes et de moyens pour les méchants.

« Voilà pourquoi les premiers ne confondront jamais leurs *exorcismes* avec leurs *guérisons*[1].

« Pour en revenir à ces dernières guérisons, elles seront aussi chirurgicales que médicales. Ainsi l'on verra la plus grande de toutes les saintes, la mère de leur dieu, leur Isis, en un mot, faire repousser sur-le-champ des membres abattus[2]; d'autres, triompher de la décapitation elle-même[3].

« Cette puissance vraiment autocratique de guérison grandira

1. Comment ceux de nos prêtres et théologiens qui se permettent autour de nous de traiter avec plus ou moins de dédain cette question capitale des démons arrangent-ils ce dédain avec la vie des saints? Quant à nous, nous sommes de plus en plus frappé de la persistance avec laquelle ces derniers ont placé cette question au premier rang. Depuis saint Paul exorcisant la devineresse de Philippes, depuis saint Antoine luttant contre les démons qui le couvrent de blessures *sanglantes* affirmées *de visu* et *de auditu* par saint Athanase écoutant ces colloques, depuis saint Jérôme repassant cette vie, jusqu'à saint Jean de Capistran enjoignant aux démons de se manifester à toute une ville sous *formes* animales, et enfin jusqu'au saint curé d'Ars qui se *battait* sans relâche avec eux, c'est là pour le saint la *parallèle* haineuse qui côtoie tous ses actes d'*amour*. Voilà pourquoi Origène regardait l'exorcisme comme le plus efficace des miracles, c'est-à-dire comme étant à l'âme ce que la résurrection corporelle est au corps, et coupant court à toutes les erreurs, comme l'autre assoit toutes les vérités.

Quant aux phénomènes ci-dessus accusés par Jamblique (*Vie de Pythagore*), ils ont été récemment acceptés par M. le Dr Littré comme étant aussi *sincères* que les prêtres par lesquels ils étaient opérés, et comme des analogues parfaits de ceux de notre spiritisme moderne : « Ils présidèrent, dit-il, à tous les débuts des sociétés antiques. » (Voir notre 2e Mémoire, vol. I, p. 138, et *introduction*, p. XXXIII).

2. Voir saint Jean Damascène et les miraches de Notre-Dame *del Pilar*, en Espagne.

3. Voir ce 3e Mémoire, p. 160.

chez eux au prorata des siècles, à ce point que nous entendrons un grand saint, bien historique, du XIIe siècle, s'écrier du haut de l'un des balcons de la ville qu'il traverse : « Que TOUS les malades de cette ville soient guéris !... » et TOUS seront guéris, sans en excepter un seul [1]!...

« Mais gardez-vous de croire, ô maître, qu'ils ne s'occuperont que de bienfaits sanitaires; aucune des autres *grâces miraculeuses* [2] n'échappera à ces hommes qui sembleront vouloir presser tout le genre humain dans leurs bras : tantôt ils éteindront d'un mot les incendies [3], apaiseront les tempêtes [4], feront rentrer dans leur lit les fleuves débordés [5], extermineront d'épouvantables dragons [6], feront reculer la mer d'autant de stades qu'ils en auront besoin [7], etc., etc.

« On les verra transporter des montagnes [8] et faire le sauvetage de toute une ville naufragée [9].

« On les verra se transporter en *corps* et en *esprit* d'un bout du monde à l'autre [10], et après leur mort ils *apparaîtront*, comme nous l'avons dit, et l'on ne pourra se tromper sur leur identité évidente, attendu que de leur vivant ils auront prédit et les jours et les heures de ces apparitions.

« Livrés à des mortifications épouvantables, ils se feront stygmatiser divinement. Les uns VIVRONT N'AIR, à la lettre [11], pendant que les moins mortifiés ou les plus faibles ne jeûneront ordinairement que pendant quarante jours, et de ce jeûne absolu sortiront reposés et pleins de vie, au lieu d'en sortir *morts*,

1. Saint Bernard, à Mayence.
2. Distinguées des *grâces invisibles* et *ordinaires*.
3. Une foule d'imitateurs de saint Martin et saint Remi (voir ce Mémoire, p. 402 et 429).
4. Saint Nicolas de Myre, saint François Xavier, etc., etc., ibid., p. 207.
5. Saint Romain, saint Grégoire le Thaumaturge, saint Rainier, etc.
6. Voir une multitude de saints (3e Mémoire, p. 397).
7. Entre autres encore saint Paul de Léon, saint Brendant, etc. (ibid., p. 397).
8. Saint Grégoire le Thaumaturge (ibid., p. 137).
9. Ibid., p. 375.
10. Ibid., p. 207 à 213.
11. Saint Nicolas de Flue. La preuve en fut acquise à tout le canton de Lucerne qui, pour s'en assurer, le garda à vue pendant six mois.

comme *cela vous arrivera*, cher maître, au temple de Métaponte [1].

« Voilà pour le cours normal de leur vie; mais comme ce sont des hommes et non des *demi-dieux*, comme les vôtres, cette vie prendra fin comme elle prend fin pour tout le monde; néanmoins ce qui n'arrive à personne, c'est qu'à leurs dernières heures se passeront souvent d'étranges scènes. Ainsi, le concert permanent que l'on avait toujours entendu dans la poitrine de l'un d'eux deviendra extérieur et perceptible pour tous à l'heure de sa mort, et toute une ville viendra l'écouter sous ses fenêtres [2].

« D'autres seront entourés par une foule d'anges et de saints qui rempliront leur appartement de lumière et de clarté, et que l'on entendra causer avec eux [3].

« Mais c'est à partir de leur mort que leurs miracles centupleront, et ce sera par là que Dieu voudra faire connaître qu'ils étaient et qu'ils sont ses amis. Pour proclamer cette gloire à nulle autre pareille, on revisera tous leurs actes, et leurs miracles, passant au second rang, céderont le pas à leurs vertus; une faiblesse, une erreur, une imperfection bien prouvées compromettront leur cause à jamais. La preuve de l'*héroïsme* en morale sera de toute nécessité, une vie simplement sublime ne suffirait pas.

« Leurs cadavres eux-mêmes participeront à leur gloire. Pour un très-grand nombre d'entre eux, l'*incorruptibilité* séculaire sera palpable, et de leurs dépouilles s'exhaleront des parfums délicieux dont la suavité sans pareille se répandra sur des provinces entières [4].

« De ces dépouilles merveilleuses et de ces reliques découleront aussi très-souvent une huile ou manne vivifiante et sans nom, destinée à continuer, pendant de longs siècles, les miracles et les bienfaits primitifs [5].

1. Cicéron, *de Finibus*, l. V, in proœmio.
2. Sainte Christine l'Admirable.
3. Saint Martin, sainte Romule, etc.
4. On fut averti du lieu où reposait saint Firmin par l'odeur embaumée qui sortait de son tombeau, près d'Amiens. Cette odeur se répandit bientôt jusqu'à Cambrai, Noyon, Beauvais, et même jusqu'au delà d'Orléans.
5. Entre autres celle de saint Nicolas de Myre, coulant encore à Bari, en

3.

« Mais que sont donc toutes ces merveilles auprès du monopole sans pareil qui leur sera dévolu et pendant leur vie et après leur mort? Ce monopole sera celui des RÉSURRECTIONS DE MORTS (ici Pythagore redouble d'attention). En le refusant à Pythagore, leur favori, les dieux ont suffisamment prouvé que ce don échappait à leur munificence, et Démocrite, votre contemporain, a mis, comme vous le savez, cette vérité hors de doute.

« Ne pouvant en aucune façon consoler Darius, désespéré de la perte récente de sa belle épouse, il finit par lui affirmer qu'il la ressusciterait, pour peu que le roi voulût bien lui venir en aide. Le philosophe ne lui imposait qu'une condition, celle d'inscrire sur le tombeau de sa femme les noms de trois personnes qui n'eussent jamais pleuré; après quoi, il se faisait fort de la ramener des enfers. Darius chercha longtemps, ne put trouver ces trois noms et s'attira cette réponse du philosophe railleur : « O le plus insensé des rois, comment n'as-tu pas honte de pleurer comme si tu étais seul à plaindre, lorsque tu ne peux trouver personne au monde qui soit resté sans douleur[1] ! »

« Voilà tout le baume que la charité d'un disciple des mages et la philosophie des sages savent et peuvent jusqu'ici verser sur la plus cruelle des blessures.

« Les saints combleront cette immense lacune dans nos consolations, et comme doctrine et comme actions.

« Comme doctrine, car ils enseigneront à toutes les nations que tous les hommes ressusciteront un jour et en âme et en *corps*. Pour le prouver rationnellement, ils s'appuieront sur l'exemple du grain de blé qui meurt et se putréfie dans la terre, afin de porter des fruits plus abondants[2].

Italie, où sont conservées ses dépouilles, comme elle coulait à Myre au IVe siècle (voir ce Mémoire, p. 207).

1. L'empereur Julien cite à son tour cette réponse dans la lettre qu'il écrit à Arménius pour le consoler aussi de la mort d'une épouse, et la fait suivre de cette réflexion : « Darius, barbare, ignorant et voluptueux, méritait bien cette leçon, mais toi, Grec, savant et pratiquant la vraie doctrine, tu devrais savoir te commander à toi-même.

2. I *Cor.*, xv, 37.

« Mais il y a tellement loin de cette doctrine à la nôtre, dont tout l'espoir en fait de survivance corporelle se réduit à une *ombre*, que lorsque le plus éloquent de leurs sages en touchera quelques mots devant l'Aréopage de la Grèce, la foule, attentive jusque-là, cessera de vouloir l'écouter et le renverra aux calendes [1].

« Pendant longtemps ce sera là l'obstacle infranchissable [2].

« Voilà pourquoi l'éloquence de ces saints n'y pouvant rien, ils changeront leurs batteries, et, se faisant *quasi créateurs*, ils prendront le parti de s'en remettre à Dieu et à ces morts eux-mêmes. « Levez-vous ! » leur diront-ils. Et devant cette sommation translégale, le mort se levant à l'instant décidera péremptoirement la question.

Ils n'auront pas un siècle d'existence qu'un de leurs plus grands docteurs du second siècle pourra s'écrier sans crainte des démentis : « TRÈS-SOUVENT ET TOUTES LES FOIS QUE LA NÉCESSITÉ L'EXIGE, LA VIE D'UN HOMME EST ACCORDÉE AUX PRIÈRES DE NOS SAINTS, ET SON AME RENTRE DANS SON CORPS, ET L'ON VOIT CES MORTS RESSUSCITÉS VIVRE ENSUITE AVEC NOUS PENDANT PLUSIEURS ANNÉES [3]. »

« Et voilà qu'à partir de ces premiers jours, cette grande revanche de la vie sur la mort, passée pour ainsi dire dans les habitudes de ces hommes, ne pourra plus s'arrêter jusqu'au jour où le monde incrédule, reculant de dix-huit siècles, cessera d'y croire et de le demander à leurs prières. Et cependant, ce monde aura sous la main des masses de preuves fournies par des hommes prodigieux comme science, comme vertus, et que cette incroyance elle-même sera forcée de proclamer ses maîtres.

« Vous comprenez, cher maître, que de tels actes donneront

1. « Audiemus te de hoc, iterum. » (*Actes*, XVII, 32.)

2. Saint Irénée, *contra Hæreses*, c. LVIII. « Dans une période où la foi pouvait se vanter d'avoir déjà remporté tant de victoires étonnantes sur la mort, il était difficile d'expliquer le scepticisme de ces philosophes qui rejetaient ou *osaient* tourner encore en ridicule la doctrine de la résurrection. » (Gibbon, *Histoire de la Décadence*, t. III, p. 223.) C'est un libre penseur qui dit cela.

3. « Quels contes de vieille femme ne nous font-ils pas à ce sujet ! disait au second siècle un païen cité par saint Justin; ne viennent-ils pas nous dire, maintenant, que l'homme renaîtra de ses cendres ? *Aniles fabulas ferunt se renasci post cineres !* » (Justinus, *apud Pricaeum*).

à cette école un crédit sans limites, et la dispenseront de discuter plus longtemps la divinité de son fondateur.

4.

« Mais voilà pour le coup ce qui dépassera toute croyance. Écoutez bien, ô maître! ces hommes, si prodigieux, qu'il faudra un certain courage pour raconter et pour avouer que l'on croit à leur vie, si nombreux, que cent volumes *in-folio* de 1,200 pages chacun ne suffiront pas à contenir leur annales, si respectés, que leurs temples couvriront la terre et qu'à chaque jour de l'année on célébrera leur mémoire, si importants, qu'ils conseilleront les rois et régiront le monde, souvent sans quitter leur cellule ou le sommet d'une colonne[1], ces hommes, dis-je, après quinze cents ans d'une gloire et d'un respect sans pareils, verront tout à coup leurs sépulcres brisés, et du jour au lendemain, pour ainsi dire, leurs membres dispersés, leurs cendres jetées au vent, leurs magnifiques vies calomniées, leur mémoire oubliée, leurs vertus tournées en ridicule et leurs miracles opiniâtrément niés, malgré leur certitude MATHEMATIQUEMENT démontrée, etc.

« Ainsi, tous ces grands faits si constatés la veille et composant toute une histoire surnaturelle du monde puisée dans toutes les archives, dans les chartes, les diplômes, sur les pierres, sur l'airain, et consacrée par des monuments admirables, tous ces faits, disons-nous, se trouveront anéantis en une seconde, sans que l'on puisse en alléguer une seule raison.

« Sur les sophismes gratuits de quelqus hommes (et de quels hommes!) l'intelligence humaine revirera de bord complétement. On lui soutiendra que c'est la superstition et l'amour du merveilleux qui ont tout fait, et ils le croiront[2]. On leur soutiendra que les dénégateurs du jour sont bien plus éclairés sur ces histoires que leurs narrateurs contemporains, et ils le croiront fermement[3]... que ces faits très-simples à leur source ne deviendront miraculeux que dans la suite, et ils le croiront... que pour

1. Voir dans ce Mémoire, p. 270, saint Siméon Stylite.
2. Saint Augustin. (Voir ce Mémoire, p. 330.)
3. Voir à l'App. suppl. la question de l'apostolat des Gaules, *app. B.*

croire aux résurrections des morts, il faudrait que les sages et les académiciens pussent les répéter à leur gré, autrement dit qu'il n'y eût plus de morts du tout [1], et l'on sera pour lors assez sot pour trouver cette condition très-logique... enfin, que les *apparitions* seront de vaines *images*, et que les morts sont bien morts, ce qui en finira pour toujours avec les deux plus grandes consolations de cette religion de l'espérance, et alors la passion du désespoir sera si vive, que l'on applaudira des deux mains à ce double débarras.

« Quant aux démons (création fantastique), on ne s'y laissera plus prendre. Rangés parmi les *contes de vieilles femmes*, leurs légendes feront pitié même aux enfants qui ne sauront pas encore lire. Cette magnifique doctrine qui, selon vous et selon tous les vrais philosophes, n'est autre chose que « la parallèle du bien, la condition du libre arbitre et la seule explication du *mal*, » finira, en s'affaiblissant petit à petit, par entraîner la négation d'une Providence créatrice ; on en viendra à dire que, « pour l'explication de l'univers, son existence est une hypothèse inutile. »

« En vain quatre ou cinq fois par siècle les faits démoniaques que nous signalions tout à l'heure reviendront-ils à la charge ; en vain frapperont-ils de stupéfaction le monde entier en se rendant familiers et se faisant percevoir par vingt millions de témoins [2] ; en vain défieront-ils toutes les explications ; en vain rempliront-ils de fous tous les hôpitaux et nargueront-ils une science aux abois qui se contredira à chaque instant et prouvera son ignorance absolue de l'histoire, en ne reconnaissant pas ici nos *rhombes* sacrés d'Hécate *tournés par les démons*, nos *tables devineresses*, nos *ventriloques démoniaques*, etc., etc.; en vain d'autres savants se déclareront-ils vaincus et confesseront-ils que ces mêmes faits ont dominé l'histoire de tous les peuples [3],... on aura l'audace d'affirmer que la science *vient* de tout expliquer.

« Tel sera, ô maître, le délire et l'ignorance sans nom d'une époque qui, croyant tout savoir, ne saura absolument rien en de-

1. Voir les conditions imposées par Renan (*Vie de Jésus*).

2. De bonnes statistiques évaluent en ce moment le nombre des spirites américains pratiquants à dix millions pour le moins.

3. Voir plus haut la confession du Dr Littré et toutes celles de M. Babinet. (*Question des Esprits*, p. 30 et suiv.)

hors de l'application matérielle et adroite de certains agents physiques, ce qui ne constitue ni une philosophie, ni une morale, ni une théologie; aussi le verra-t-on bien le jour où, désillusionnée par l'évidence de certains grands miracles et de certaines manifestations magiques, elle se verra forcée de confesser son ignorance et de se délivrer à elle-même le surnom bien mérité de L'ÉPOQUE DES TÉNÈBRES. »

Jusqu'ici Pythagore avait religieusement écouté; mais, à partir de ce moment, il interrompit brusquement son *médium*, et lui, qui disait la veille à l'un de ses adversaires : « Il n'y a de fou que celui qui ne peut croire », il se mit en devoir de l'exorciser sur-le-champ en lui en donnant cette raison : « Ami, lui disait-il, évidemment le mauvais génie t'abuse, car cet oubli ou ce dédain dont tu fais suivre de telles vies dépasse toutes les limites de l'invraisemblance. Eh quoi! la terre pourrait en venir un jour à ce degré d'ignorance et de folie, de nier avec audace l'existence des *causes invisibles* démontrées par les révélations et la confessions quotidiennes de nos dieux, et par la constante expérience du genre humain? Non, la déraison n'atteindra jamais ce degré-là. Ensuite, l'avenir nous ménagerait, dis-tu, des milliers de Pythagores, lorsqu'il est écrit qu'il n'y en aura jamais QU'UN et que ce Pythagore unique suffira pour motiver à jamais la reconnaissance et l'admiration de toute la terre!... Tout cela est trop absurde. »

Il n'y avait rien à répondre, car le Pythagor de Samos venait de faire sentir en deux mots la nécessité d'une réforme dans la race des Pythagores.

Cette réforme, elle est arrivée à son heure, et toutefois les deux dernières prophéties et du maître et de l'élève étaient également vraies; à l'heure qu'il est le philosophe de Samos, l'homme à la *cuisse d'or*, l'hôte du *coq* de Mycille et « le cauteleux *enchanteur* » de Plutarque est encore encensé dans toutes les académies de la terre, tandis qu'elles s'inquiètent à peine des noms de nos milliers de Pythagores *réformés* et transcendants.

§ II.

LA CRITIQUE, OU LES GARANTS DE L'EXÉCUTION DU PROGRAMME.

Ce que Pythagore déclarait impossible, nous allons, après tant d'autres, le montrer réalisé. Mais sur la foi de quels maîtres allons-nous maintenant l'affirmer?

1° Sur la foi du plus infaillible de tous après l'Église, à savoir le genre humain, ou plutôt le *bon sens* général qui, depuis la naissance du premier homme, a pu se méprendre sur le vrai nom de tous les dieux, mais jamais sur la nature et la réalité de manifestations subies et expérimentées dans tous les temps.

A moins de démontrer que jusqu'à ces derniers jours il n'avait été donné aux hommes des yeux et des oreilles que pour qu'ils ne vissent et n'entendissent pas, *ut non videant*, qu'en outre tous les hommes, y compris les plus grands génies et les plus beaux caractères, étaient nécessairement ou fous, ou imbéciles, ou menteurs, à moins, disons-nous, de démontrer mathématiquement toutes ces absurdités, il ne reste pas la plus petite place à la justification de l'incroyance.

2° Sur la foi des historiens de l'Église, c'est-à-dire de Moïse pour l'antiquité sacrée, des évangélistes et des apôtres pour l'établissement chrétien, des annalistes et des *hagiographes* [1] pour l'ère relativement moderne que nous parcourons.

3° Enfin, sur la foi de l'Église elle-même, cette grande inté-

1. Nous avons dit que l'hagiographie n'était autre chose que le récit de la vie des saints.

ressée dans la question. Et soyons bien sûrs que si elle eût soupçonné la moindre fausseté dans la mission qu'on lui imposait, elle l'eût abandonnée la première, comme on abandonne toute cause qui vous conduit gratuitement au sacrifice et à la croix.

Reprenons nos trois bases.

I.

Le bon sens, ou plutôt le témoignage humain. « Il y a quelqu'un, disait le savant Cuvier, qui a plus d'esprit que moi, que vous, que nous tous, *c'est tout le monde.* » Or, dans tous les pays, comme dans toutes les législations de la terre, le bon sens a fixé à *trois* le chiffre des témoins nécessaires dans toute cause, y compris les condamnations à mort. Il est vrai qu'on ne leur demande pas si le coupable *a mérité* la mort, mais bien s'il a commis tel ou tel fait dont vous êtes libre, comme juge, de tirer telle ou telle conclusion. Cette conclusion ne regarde en rien le témoin. Il en est de même des miracles. Sans s'en préoccuper le moins du monde, il dit simplement ce qu'il a vu; et, s'il s'agit par hasard d'un squelette en poudre depuis trois ans qui vient de se recouvrir de chair, de peau, et de se relever sous ses yeux, pour peu que ces yeux soient plus jeunes que ceux du savant, Cuvier a bien raison, cet ignorant est tout aussi bon juge, sinon meilleur juge que lui-même, car il aura de moins ses préjugés.

On a beau faire et beau chercher, la grande règle, c'est toujours la règle judiciaire, et c'est le peuple, c'est-à-dire *tout le monde*, qui en décide l'application, sans que personne réclame. Chose bizarre! quand il s'agit de dresser un échafaud, on dort en paix sur la déposition souvent très-compliquée de deux pauvres villageois; mais lorsque CINQ CENT MILLE témoins attestent des faits qui choquent un préjugé, arrière cette grande armée, dût-on compter dans ses rangs les hommes les plus sincères et les plus éminents!

Cette règle est la même en toute espèce d'affirmation. On sait combien souvent les académies ont payé cher le mépris de relations, trop profanes à leur avis. Depuis Lavoisier, disant au bon paysan qui lui montrait un aérolithe encore tout chaud de

sa chute : « C'est vous qui l'avez fait chauffer », jusqu'au président de l'Académie des sciences écrivant en 1792 à propos du bateau à vapeur le *Jouffroy*, naviguant déjà sur la Saône : « En vérité, cette idée de *marier ensemble le feu et l'eau* est une des plus burlesques de ce siècle », tous ces accapareurs scientifiques du témoignage en étaient là. On ferait un volume de ces dénégations rigoureusement punies. La *circulation du sang*, la *vapeur*, l'*émétique*, le *quinquina*, la *vaccine*, l'*acarus*, le *chloroforme*, etc., sont là comme des remords, bien qu'ils n'aient pas précisément succombé à ces longues *quarantaines*.

Il faut donc proclamer l'ÉGALITÉ DE TOUS LES FAITS DEVANT LA LOI. C'est là le premier principe. Reste au juge à les classer.

Il faut encore proclamer l'ÉGALITÉ DES ANALOGUES. Un seul fait bien établi vous défend de rejeter légèrement tous ses semblables. C'est là le second principe.

L'ÉGALITÉ DU TÉMOIGNAGE DES SENS chez l'homme du peuple et le savant peut être regardée comme le troisième.

Il faut renoncer à toute espèce de certitude en ce monde, si nous ne devons tenir aucun compte des affirmations de tous les peuples, du témoignage de tous les hommes éminents, de l'adhésion de tous les savants, et des serments de tous les saints, témoins, sujets et auteurs de tous ces prodiges.

Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où l'on ne saura même plus comprendre comment on a pu depuis trois siècles, au nom de la raison, se moquer à ce point de la raison humaine; au nom de la critique fouler aux pieds toutes les lois de la critique, au nom de la lumière créer de telles ombres, au nom du suffrage universel insulter avec autant d'aplomb à la grande voix du genre humain... et tout cela pour plaider avec le plus de succès possible la grande cause... du désespoir, de la mort et du néant!...

2.

Maintenant passons aux *hagiographes*, c'est-à-dire, suivant beaucoup de gens, ou plutôt suivant le préjugé général, à ces compilateurs de *légendes*, de *sornettes* religieuses, en d'autres termes, de *miracles*, car c'est toujours là le grand ennemi, et non

pas le mot *légende* qui, dans son origine, ne signifiait autre chose « que livre à lire. »

Mais quand on voit de près la majeure partie de ceux que l'on englobe sous cette injurieuse inculpation de *raconteurs de miracles*, quand on y reconnaît pour les premiers siècles *Hégésippe*, *Eusèbe*, *saint Grégoire* l'Illuminateur, *saint Anastase* le Bibliothécaire, *saint Jérôme*, *saint Athanase*, etc., on se demande où sont donc les coupables, car on ne connaît guère d'autres légendaires. A quelle époque les ajournerons-nous? « Aussi, dit l'éminent cardinal Pitra[1], cette phase de l'hagiographie, même celle de la Grèce, n'a pas encore obtenu la justice qu'elle mérite... Nous ne saurions, dit-il, exprimer combien nous affecte l'inintelligence moderne, qui ose prendre en pitié de tels hommes et de pareils monuments[2]. »

Voilà ce qu'on appelle la première époque, car elle commençait en 177 sous la plume d'Hégésippe pour ne plus s'arrêter qu'à l'entrée de la seconde, remplie par les saint Sulpice-Sévère, les saint Ambroise, les saint Augustin et les deux saints Grégoire, que nous verrons plus tard si bien vengés par MM. Guizot et Thierry.

On est, en vérité, bien mal venu à s'inquiéter des *légendaires* subalternes, lorsqu'on marche en telle compagnie; nous laisserons aux Bollandistes (auxquels nous allons arriver) le soin de bien parler de Métaphraste et de son école.

Mais vient le *moyen âge*, et peut-être nos adversaires auront-ils la main plus heureuse... Nous en doutons, quand nous voyons l'Église continuer à appliquer ses premières règles, redoubler de sévérité contre les moindres infidélités, prescrire et multiplier les enquêtes, les reviser presque toutes, et surtout lorsque nous voyons la vérité confiée à l'élite de ceux que l'on salue aujourd'hui dans tous les camps comme grands conservateurs des lettres humaines. Ne nous eussent-ils offert que des hommes comme Alcuin, Flodoard, Notker, tous amis et conseillers de Charlemagne, le savant *Raban-Maur*, etc., etc., et ce vénérable

1. Simple bénédictin de Solesmes, élevé de nos jours au cardinalat, en raison de sa science exceptionnelle.

2. *Études sur la collection des actes des saints*, Prélim., LIII.

Bède, auquel M. de Montalembert vient d'élever un si magnifique piédestal dans ses *Moines d'Occident*, qu'il faudrait encore se rassurer. On oublie trop que ces hommes étaient avant tout dominés par la plus violente et la plus belle des passions, celle de cette vérité *pure et simple* qu'ils ne cessent de recommander à leurs disciples. Nous en jugerons [1].

Quels seront donc plus tard les ostracisés de la critique? Comme nous ne pourrons comprendre parmi eux ni Usuard, ni Surius, ni Rosweide, dont les Bollandistes se sont dits modestement les continuateurs, nous ne voyons plus guère que Jacques de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée*, et Ribadeneira, l'auteur de la *Fleur des Saints*. Mais lorsque nous venons à réfléchir que le premier a inspiré de beaux travaux hagiographiques aux savants dominicains, et que l'autre a fait aussi l'admiration et les délices de l'ordre si distingué qui nous a donné les *Acta sanctorum*, nous nous sentons incliné à croire *à priori* qu'il en est d'eux ce qu'il en est de Métaphraste, c'est-à-dire qu'on a pris ou feint de prendre pour d'odieux mensonges quelques exagérations de style, quelques fleurs de rhétorique, peut-être quelques imprudences d'admission, *légendes* pour ceux dont l'esprit réfractaire les repousse sans distinction, vérités pour ceux dont la foi est plus large... Le dernier mot de la justice à l'égard de *Jacques de Voragine* n'est pas encore connu, et c'est celui du P. Bollandus. « Cette sévérité pour Jacques vient d'Érasme, aristarque d'une rigueur extrême, qui n'a laissé aucun écrivain sans lui imposer la verge de la censure; censeur ridicule qui a souvent flétri de son atteinte ce qu'il n'avait ni compris ni appris. Que Jacques de Voragine ait eu un style incorrect, c'était le vice du temps; mais il était docte et pieux, et, de plus, *si sage et si judicieux*, qu'il a pu apprécier l'authenticité de ses documents en juge plus compétent qu'Érasme et Vivès [2]. »

Enfin nous arrivons à ces *Bollandistes* eux-mêmes dont le monument encore inachevé est à tous ceux qui le précèdent ce que Saint-Pierre de Rome est à chacune des églises de Paris. Nous devons le dire à notre tour pour tous ceux qui l'ignorent et qui

1. Voir à l'*App. suppl.* nos deux Études sur le moyen âge.
2. *Acta SS., Præf. gen.*, § IV, p. 10.

peut-être vont devenir nos lecteurs, ces Bollandistes, inconnus encore aujourd'hui de tout ce qui n'appartient pas au monde des érudits, seront demain familiers à tout ce qui sait lire et comprendre, en raison de leur résurrection d'abord, puis des larges emprunts, des citations nombreuses et même des traductions partielles que l'on se propose d'en faire. On saura qu'ils sont les auteurs du plus imposant ouvrage historique qui soit sorti de la main des hommes, puisqu'il se compose à l'heure qu'il est de soixante-quatre in-folio latins et compactes de douze cents pages chacun, suivis peut-être bientôt de trente à quarante autres volumes, et alors, malheur aux bibliothèques trop étroites qui ne pourront avoir ni le bonheur ni l'honneur de leur offrir un asile.

Cependant nous n'en sommes pas encore là. Un de nos amis, trompé probablement par le souvenir de ce vers de La Fontaine : « *Les Bollandistes en leurs légendes,* » nous demandait naïvement s'il ne fallait pas entendre par ce mot le réceptacle des plus vieilles *fables* sur les saints?

Le malheureux ignorait que cette encyclopédie universelle de la sainteté, entreprise en 1626 pour lutter contre la guerre déclarée aux saints par tous les hérétiques de l'époque, et entre autres par les *Centuriateurs de Magdebourg* (dont rougissent aujourd'hui les protestants eux-mêmes), il ignorait, disons-nous, que cet œuvre gigantesque, loin de pécher par trop de facilité, a péché au contraire, et, malgré la loyauté de ses confessions, pèche encore quelquefois par la trop grande sévérité de sa critique. Un peu contagionnés, dès les premières années et sans qu'ils pussent s'en rendre compte par cet esprit de dénégation universelle qu'ils avaient pour but de combattre, gagnés à leur insu par quelques-uns des préjugés régnants, séduits surtout quelquefois par les misérables arguments de l'école semi-catholique et concessionniste des Launoy, des Baillet, des Tillemont, qui domine encore nos écoles, « on les a vus, dit le cardinal Pitra, comme intimidés, s'étudier à se maintenir avec un persévérant équilibre entre la confiance outrée des anciens et le scepticisme des novateurs. Dès la seconde moitié du XVIIe siècle, une critique difficultueuse, quelques timides capitulations que nous pourrions signaler jusque dans les meilleurs travaux, tels que

les Actes de saint Bernard et de saint Dominique, trahissent une époque malheureuse[1]... Leurs allures deviennent plus vives, plus hardies, plus agressives, la polémique abonde, la prescription des antiques traditions décline, l'argument négatif envahit les meilleures thèses... En guerre avec tous, avec leurs propres maîtres, le *Bréviaire romain* d'une part, les protestants et l'école janséniste de l'autre, leur position paraît vraiment compromettante.

Enfin, vers la fin de ce XVIIe siècle, la guerre éclate et ce sont *tous* les ordres religieux, à la tête desquels marchent les Carmes, qui la leur déclarent. Les voilà dénoncés à l'Index de la grande ville; mais Rome se tait. Il n'en est pas de même de l'Inquisition espagnole, qui donne gain de cause à leurs ennemis et les condamne avec dureté. Ces immortels travailleurs en appellent au pape de cette condamnation, mais Rome se tait encore et, dans ce silence, trahit sa grande et juste intelligence. Car ce qui distingue le grand, l'imposant tribunal, c'est l'indulgence pour toutes les erreurs de détail, et le respect pour ce qu'ils appellent l'*argument* capital, ou la synthèse de l'œuvre : or ici l'ensemble promettait trop de bien et trop de gloire à l'Église pour qu'elle osât le compromettre. Elle se contenta d'avertir, fut comprise, obéie, et un an après la mort du dernier des hommes célèbres qu'elle avait avertis, l'Inquisition espagnole rapportait son décret et l'œuvre reprenait son admirable cours.

Heureuses fautes! car elles sont devenues le *passe-port* des Bollandistes auprès de tous ceux qui se méfient des acceptations trop faciles et d'un enthousiasme trop contenu.

Les Bollandistes ont fait leurs preuves, et tout ce qu'ils admettent, on peut le regarder comme admissible.

Mais l'heure des grandes épreuves avait sonné.

A cette persécution de famille allait en succéder une autre bien autrement terrible. Le 20 septembre 1793, s'abattait sur l'admirable *musée Bollandien* une colonne de ces sbires révolutionnaires lancés sur toutes les maisons des Jésuites par la révolution, et sous le couvert, hélas! de la bulle arrachée par la prudence à Clément XIV, et des lettres patentes de Marie-Thérèse.

1. D. Pitra, *Études*, etc., p. 84.

Cependant, en présence des richesses incomparables de ce grand monument, la horde hésite, la main lui tremble, elle sait qu'il s'agit d'un ouvrage en vénération dans toute l'Europe, patronné par le protestant Leibnitz, loué par Bayle, par l'*Encyclopédie*... Mais il faut être logique ; le Bollandiste Clé est mis aux fers, et le musée des saints est mis à l'encan par Joseph II ; outre les 210,000 florins confisqués sur la propriété, l'empereur en tire encore 21,000 des notes qu'il céda heureusement à l'abbé de Tongerloo, qui « fut l'arche de salut que Dieu choisit pour y déposer les *Actes des saints.* »

Mais tous les morts ressuscitent, et la résurrection des Bollandistes n'est pas la moins miraculeuse de toutes celles que nous nous proposons de leur emprunter.

Quelques mots vont maintenant nous suffire pour faire comprendre l'importance et la solidité de la cause que nous plaidons.

Il suffira de montrer à nos lecteurs Napoléon Ier qui, tout en portant la mort partout, voulait rendre la vie à tant de choses, ordonnant à Monge de réunir au plus vite les anciens constructeurs d'un monument « aussi indispensable à l'histoire ».

Depuis lors, le mouvement de restauration ne devait plus s'arrêter. On vit successivement tous les savants, tous les souverains, même les protestants, souscrire à l'achèvement de ce grand œuvre, et la France, la Hollande, la Belgique, se disputer l'honneur de lui ouvrir un nouveau musée.

Cet honneur échut, en 1837, à ce nouveau royaume, et déjà ces infatigables ressuscités ont ajouté dix in-folio latins aux cinquante-quatre qui formaient la dernière collection.

Enfin on se décida à réimprimer tout l'ouvrage. Les souscriptions furent remplies, et le premier volume de cette réimpression gigantesque parut le jour même où la *Vie de Jésus*, ce blasphème dont les amis de l'auteur ont rougi, fit dans le monde sa terrible entrée. L'in-folio arrivait à son heure comme une réponse, et peut-être comme pour sonner le glas du rationalisme, car nous ne nous permettrons plus que trois citations en leur faveur, mais elles seront péremptoires.

Pour le catholicisme nous entendrons encore l'éminent cardinal Pitra s'écrier au nom de toute la science bénédictine :

« Si quelqu'un veut tenter un acte efficace de résurrection et de vie, qu'il publie la fleur des Bollandistes [1]. »

Pour le protestantisme nous écouterons avec plaisir M. Guizot, écrivant à son tour : « Cette entreprise, qui représente un double intérêt historique et religieux, mérite d'obtenir du gouvernement français la même protection qu'elle reçut autrefois de tous les gouvernements. Pour ma part, je la verrais renaître avec une vive satisfaction [2]. »

Enfin, pour le rationalisme, nous produirons M. Renan, dont l'inconséquence s'est vue contrainte à cet aveu dans la REVUE DES DEUX MONDES : « Une prison cellulaire avec les Bollandistes serait un paradis pour moi. »

Force du mérite et de la vérité, que vous êtes donc puissante, car il nous est difficile de comprendre comment la logique de tous ces admirateurs protestants et athées, et spécialement celle du dernier, peut accorder un tel enthousiasme pour des *narrateurs*, sinon des *inventeurs de miracles*, avec l'horreur que le sujet leur inspire! Cette inconséquence, il est vrai, n'est nullement notre affaire; seulement, nous devions prévenir les rationalistes qui, sur la foi de leurs maîtres, s'attendraient à trouver dans les *acta* quelques traités prudes et desséchés, à la manière de Moreri par exemple, qu'ils se tromperaient étrangement. Ces dissertations, si fortes qu'elles soient comme histoire, ne reposent guère, après tout, que sur le *miracle*, et, de deux choses l'une : ou elles disent faux, et l'admiration du professeur d'hébreu ne se comprend plus du tout; ou elles disent juste, et la thèse Renan est pulvérisée *ipso facto*.

« Un *Parterre de miracles* », comme on l'a dit, voilà donc la seule jouissance qu'il nous soit possible d'entrevoir pour M. Renan au fond de son *Paradis cellulaire*.

En vain essayera-t-il de se disculper en nous rappelant l'enthousiasme de tant d'esprits sérieux pour les *Mille et une Nuits*. L'assimilation ne serait pas exacte. Le but des contes persans

1. *Études sur la collection des Actes des saints*, p. 80.

2. Loc. cit., p. 112. « Quand les jésuites, disait Leibnitz, (autre protestant), au comte de Mérode, n'auraient fait que cela, il faudrait encore bénir leur mémoire. »

était de réveiller des auditeurs endormis sur le soir; mais on ne se figure pas un philosophe qui s'aviserait de s'emprisonner avec eux en plein midi, de les étudier sérieusement, et surtout de les admettre.

Or, c'est là précisément le fait des Bollandistes. Leurs *Actes* ne sont que les *Mille et une Nuits* de l'histoire, racontées avec une science sans égale, et démontrées par une critique et une logique pleines de charme.

Tout cela nous donne grande raison d'espérer que l'incroyance de M. Renan ne ressemble pas plus à celle d'Épicure et de Proudhon que sa curiosité ne ressemble à celle de Scheherazade. Qui sait? peut-être tient-il à terminer dans sa cellule quelque lecture commencée jadis en meilleur lieu et serait-il moins éloigné qu'il ne le pense de se laisser toucher par les conclusions d'une œuvre dont il admire tant les prémisses.

On ne vit pas impunément avec saint Benoît, saint Bernard ou saint François d'Assise.

Les Bollandistes! voilà donc nos patrons en hagiographie, et, bien qu'à nos yeux ils aient réhabilité, en grands et généreux maîtres qu'ils sont, presque tous leurs prédécesseurs si dédaignés par notre âge, nous nous en tiendrons à eux comme on tient à la *loi et aux prophètes*. Nous attaque qui voudra! Nous marchons abrité derrière la plus puissante des égides.

3.

Enfin comme troisième base nous avons l'Église, et, sans manquer de respect à ces Bollandistes que nous admirons tant, sa critique est encore bien autrement forte que la leur. Du moment où elle se donne pour la directrice infaillible des âmes et surtout pour la dépositaire éternelle de la *force thaumaturgique* de l'Esprit-Saint, on comprend qu'elle tremble devant la simple apparence de la moindre inexactitude. Aussi, dès les premiers jours de son règne, la voyons-nous fonder comme une grande institution de crédit historique au profit de ses martyrs, de ses savants et de leurs miracles.

Il paraît que nous possédons bien réellement les premiers *registres* de cette grande institution dans le *Liber pontificalis*,

ce livre que l'on prétendait moderniser, mais auquel les derniers travaux du chevalier de Rossi et autres savants sur les origines chrétiennes et la *chronologie des consuls* ont rendu sa véritable date. Devant la conformité parfaite et inattendue de ces deux nomenclatures, et de magistrats et de papes, il devenait évident qu'elles avaient été dressées par des contemporains, et à la même heure.

Voilà donc la première des réhabilitations qui vont se dérouler sous nos yeux et lever désormais une foule de difficultés. Ainsi, nous ne pouvons plus douter de l'organisation première des archives, car dans ce recueil primitif on loue le pape saint Clément d'avoir établi sept notaires dans chacune des quatorze régions de la ville, pour recueillir les *actes* des martyrs, séparer avec soin les *sincères des suspects*, *rejeter* beaucoup, *discuter* longuement et *soumettre* le tout au jugement de l'évêque.

Il y avait donc là une commission d'enquête fonctionnant avec régularité; bientôt, en raison de la prestesse des bourreaux, on éleva leur nombre à vingt; puis, cent cinquante ans plus tard, le pape adjoignit à ces notaires autant de *sous-diacres* chargés de surveiller leur travail et de le soumettre au Pontife; le même pape (dans sa première décrétale) conjurait les évêques étrangers « d'apporter le plus grand soin au collectionnement de tous ces actes, afin qu'il ne pût y rester la moindre *illusion*, *ne aliqua in eis illusio inveniatur* » [1].

Les autorités ou les documents sur lesquels s'appuyaient ces commissaires étaient : 1° leurs propres témoignages; c'est ainsi que les rédacteurs de l'acte de saint Ignace ont pu commencer en ces termes : « De ces choses ayant été les spectateurs *nous-mêmes* (*horum nos ipsi spectatores facti*), nous pouvons vous indiquer à coup sûr et le jour et les heures » [2]; 2° les témoins du dehors; 3° les secrétaires des tribunaux païens, dont beaucoup étaient chrétiens en secret; 4° les actes proconsulaires, dont la conformité avec les récits chrétiens décidaient de la certitude.

L'échange *international*, on peut le dire, de toutes ces pièces,

1. Benoît XIV, *de Beatificatione*, etc., abrégé par Azevedo, p. 2.

2. Et ce soin était d'autant plus indispensable ici, que ces Actes, comme ceux de saint Polycarpe, contenaient beaucoup de miracles.

se faisait avec une rapidité étonnante. On en a bien des preuves, parmi lesquelles figure, dès le 1er siècle, une lettre de l'évêque Denis, *qui préside* à l'Église de Paris, et qui demande qu'aussitôt après son martyre et celui de ses compagnons on envoie au pontife romain le récit très-exact de leurs faits et de leurs paroles. De son côté, saint Eutrope, apôtre de Saintes, appelle saint Clément *sa paternité*, et le prie « de faire part de ses actes aux frères de la Grèce. »

« Malheureusement, ajoutent les Bollandistes, quelques provinces travaillées par l'hérésie ayant manqué à ce devoir, il en résulta des inexactitudes et des lacunes regrettables [1]. »

Mais l'Église romaine y mettait bon ordre. Saint Anthère, pape, subissait le martyre pour n'avoir pas voulu livrer les actes des notaires, dans la crainte d'une falsification.

Par décret des papes Gélase et Damase, on ne lit aux fêtes publiques des martyrs que les *actes approuvés*. On exclut même les véridiques qui sont sans nom d'auteur, pour que les fidèles ne puissent seulement pas avoir *un soupçon*.

Quant au culte à rendre aux saints, personne n'y apportait plus de prudence que les saints eux-mêmes. Ainsi nous voyons saint Martin, très-méfiant des miracles que le peuple attribuait à un prétendu martyr de son diocèse, dépourvu de titres émanés de l'autorité supérieure, L'ÉVOQUER du fond de son sépulcre et tirer de lui l'aveu qu'il n'avait jamais été qu'un voleur.

L'évêque africain saint Optat parle d'une femme donatiste privée de la communion par l'archidiacre Cécilien, parce qu'elle venait de baiser les ossements d'un martyr véritable, mais PAS ENCORE RECONNU par Rome. Cette femme, entêtée, préféra se passer de la communion.

Arrive le moyen âge, et la même sévérité, les mêmes injonctions relativement aux approbations pontificales continuent.

Et comment eussent-elles fait pour reculer, à ce moment même où saint Grégoire le Grand rattachait le monde entier à sa tiare et où les fils de saint Benoît allaient enrichir la terre de leurs infatigables travaux?

Il n'est donc pas étonnant de trouver, jusque dans les *Capitu-*

1. *Acta SS., préface* de Bollandus.

laires de Charlemagne, la défense de rien proclamer, en fait de saints et de miracles, avant le jugement de l'Église romaine.

Il l'est moins encore de trouver dans la lettre de saint Ludger, évêque de Moustiers, la requête du roi Pépin au pape Étienne III, pour la canonisation de Sunibert, et l'ordre de ce pape à quelques évêques de faire des enquêtes sur les vertus et les miracles du candidat royal, pour préparer cette canonisation, accomplie plus tard par Léon III [1].

Que fallait-il donc pour établir, plus victorieusement au moins, *l'intervention* de l'Église romaine dans les canonisations? Il fallait que la coutume (*mos*) en vînt à se formuler plus solennellement. En un mot, il fallait une *bulle*, et la première finit par arriver au xe siècle, lorsque dans le concile de Latran le pape Jean XV, sur la demande de Luitolphe, évêque d'Augsbourg, prononça la béatification du bienheureux Udalric, prédécesseur de ce dernier.

Mais, notons-le bien, ce ne fut qu'après avoir entendu toutes les *enquêtes* de l'ordinaire, les *dépositions des témoins étrangers* sur les miracles, et pesé toutes leurs preuves soumises d'abord aux cardinaux.

La canonisation des saints étant la conséquence nécessaire du dogme de leur invocation, il n'était pas moins logique que l'unité se fît dans leur *histoire*, et sur ce point, comme sur tous les autres, qu'est-ce que les tribunaux sans un tribunal suprême?

De Jean XV à Sixte V, les choses se passent en général de la même manière. Nous disons *en général*, car le fait qui va suivre nous prouve que parfois encore les autorités subalternes se permettaient de prononcer à elles seules sur le culte à rendre à tel ou tel homme de Dieu. Ainsi, Alexandre III ayant été averti par Arnulphe, évêque de Lisieux, que le prieur du monastère de Grestin était honoré comme martyr (bien qu'il fût en état d'ivresse au moment de son meurtre), Alexandre III, disons-nous, dans sa décrétale *Audivimus*, abrogea ce culte, en disant,

1. L'opposition *de plusieurs* (plurium) à l'authenticité de cette lettre, n'empêche pas Benoît XIV de l'admettre dans son grand ouvrage *de Beatificatione sanctorum*, l. I, c. VII.

« qu'il était expressément défendu d'honorer comme saint celui qui n'était pas reconnu pour tel par *l'Église romaine.* »

Que fit donc Sixte V en 1532? Il ne changea rien qu'à la forme, et se contenta de l'améliorer en instituant la *Congrégation des rites*, tribunal complet chargé de juger plus solennellement, et tout spécialement, des causes discutées et décidées jusque-là dans les consistoires particuliers.

Sixte V voulait que désormais la critique se fît en plein soleil, et que cete haute cour de justice, appliquée à ceux qui ne vivent plus, et si différente quant au but de celles que la terre institue pour les vivants, leur fût néanmoins parfaitement semblable quant à l'organisation et à la manière logique de procéder.

Une seule dissemblance subsiste. C'est que la sévérité des des tribunaux ordinaires, en fait de témoignages et d'enquêtes, ne paraît plus que négligence et mollesse lorsqu'on la compare à celle du tribunal *maternel* de l'Église.

Les limites de cette introduction nous interdisent d'entrer dans le détail de cette admirable organisation. Trop de magistrats de toute nation et de tout culte ont témoigné leur admiration en la voyant fonctionner ; trop de protestants eux-mêmes ont avoué leur stupéfaction en voyant rejeter par elle, comme insuffisantes, des preuves qu'ils regardaient comme péremptoires, pour nous étendre davantage à cet égard.

Qu'il nous suffise de quelques détails à propos de la certification des miracles, notre sujet principal.

Voyons d'abord ce qui regarde les témoins. — Pendant que dans les jurisprudences ordinaires, comme le veut Montesquieu (*Esprit des lois*, l. XII, c. III), deux ou trois témoins suffisent, dans la jurisprudence hagiologique on voit quelquefois le nombre des témoins déposants monter jusqu'à cent et deux cents. — LA MORALITÉ DE CHACUN D'EUX FAIT L'OBJET D'UNE ENQUÊTE SPÉCIALE. — Tous ceux qui sont récusés par la justice ordinaire le sont par celle-ci ; mais on en ajoute beaucoup d'autres, entre autres les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, et toutes les femmes connues pour leur imagination *trop vive.* — Pendant que les hérétiques et les infidèles sont admis à déposer *contre* le catholique, les *dévots*, trop prononcés en faveur de celui-ci et des serviteurs de Dieu en général, sont rejetés. —

On examinera bien si les témoins pauvres ne sont pas mus par l'espoir de quelque avantage ou de quelque rémunération. — On tiendra note *très-précise* des contradictions entre témoins ou de leur trop grand *accord*, qui ne serait pas moins suspect. — On se méfiera des parents trop *tendres*, et l'on rejettera immédiatement ceux que leur amitié aurait fait dévier une seule fois de l'exacte vérité. — Quelquefois on récusera le témoignage des religieux de l'ordre auquel appartient le serviteur de Dieu, comme on le fit dans la cause du père jésuite saint François Régis. — Le confesseur pourra quelquefois révéler ce qui peut éclairer sur les vertus du postulant, jamais rien qui ait trait aux defauts ou à la confession, comme on le vit dans les causes de saint Louis, roi de France, et de saint Thomas d'Aquin. — Enfin, on leur fait prêter à tous le serment le plus sacré de dire toute la vérité, après leur avoir bien mis sous les yeux toutes les peines qui les attendent, s'ils y manquent, et dans ce monde et dans l'autre (Benoît XIV, *de Beatificatione*, etc., l. III, c. v, vi et vii).

Voilà, il faut en convenir, de singulières mesures pour un tribunal qui *tiendrait* à faire *réussir* une cause.

S'agit-il de guérisons miraculeuses, les médecins, chirurgiens et physiciens les plus renommés doivent siéger au premier rang, et non-seulement ceux qui ont été témoins du miracle, mais encore, comme savants, ceux qui y sont tout à fait étrangers. Effectivement, nous pourrons juger de la critique des siècles précédents, en voyant figurer dans les canonisations du dix-huitième des médecins dont la célébrité était européenne et au-dessus de tout soupçon, tels que Lancisi, Rasori, etc. Souvent nous les verrons accepter comme *ultra démontrées* des résurrections et des guérisons que les théologiens de la cause rejetteront comme insuffisantes. La sacrée congrégation tient tant à leur suffrage, que l'absence prouvée *d'hommes de l'art* en pareille occurrence, fait casser immédiatement la cause; leur improbation la compromet toujours, et les faits nous le prouveront.

Quant aux guérisons, pour qu'elles soient jugées miraculeuses, il faut : 1° que la maladie soit *grave*; 2° *impossible*, ou pour le moins *très-difficile* à guérir; 3° qu'il n'ait pas été employé *un seul* médicament, ou qu'il n'ait absolument rien produit. On a

vu des guérisons rejetées en raison du verre d'eau qui venait de les précéder; 4° il faut que la guérison soit *subite, parfaite* et *sans rechute;* 5° qu'il n'y ait eu ni crise ni rejet d'aucune sorte, et à ce sujet Benoit XIV, tant de fois président, promoteur, adversaire de ces grandes causes, avant de les juger comme souverain pontife, écrivit un véritable traité de pathologie et d'anatomie descriptive que signeraient des deux mains nos plus savants anatomistes du jour. Il en puisait les éléments dans les anciens traités, et nous comprenons maintenant que le docteur Calmeil ait pu écrire de ces anciens médecins à propos des aliénations mentales : « Hommes éminents par leur talent et leur savoir, qui possédaient, *il y a deux siècles*, la plupart des connaissances que nous sommes si fiers de posséder aujourd'hui [1]. »

Écoutons le savant pape : « Les cécités *de naissance*, lorsqu'elles sont guéries *subitement*, constituent un miracle de premier ordre. Lorsqu'elles sont dues à quelque lésion organique, elles ne constituent qu'un miracle de second ordre. Lorsqu'elles sont dues à une *amaurose* ou *goutte sereine*, n'offrant aucune lésion, il faut bien distinguer s'il y a paralysie du nerf optique ou simple pression de la lymphe sur ce nerf, car, dans la première hypothèse, c'est un miracle du premier ordre; dans la seconde, c'en est un du troisième.

« Dans les *manies* ou folies, il faut qu'elles aient été *furieuses, complètes* et *invétérées;* qu'elles ne laissent aucune trace d'excitation ou d'*hébétement* périodique à aucune époque de l'année; qu'elles n'aient jamais donné lieu à aucune *métastase* [2]. »

Il nous semble qu'il y a là une grande finesse de diagnostic. Il en est de même de toutes les infirmités, et nous avons vu des médecins admirer chez des théologiens si profonds cette surabondance de savoir médical.

Pour les blessures, on est encore plus difficile. Ainsi, en plein XVIIIe siècle, on instruit la cause de saint Stanislas *Kotska*, et c'est encore Benoit XIV qui préside. On défère au tribunal le fait qui va suivre : Un esclave égyptien s'est coupé la gorge, et si profondément, qu'il ne respire plus que par cette épouvan-

1. Voir notre 1er Mémoire, p. 179 de la 5e édition.
2. Substitution d'une maladie à une autre.

table blessure. Les chirurgiens appelés déclarent que les *veines jugulaires internes* et l'*artère carotide* sont entièrement coupées, et l'*œsophage* tellement tranché par le travers, que *lorsqu'on passe le doigt par la bouche, on l'aperçoit* du dehors au fond de la blessure. Quant au moribond, baigné dans une mare, on n'attend plus que son dernier soupir. C'est alors qu'un des assistants conseille d'appliquer sur cette gorge une image du saint dont on instruit la cause. L'image est apposée, et voilà que le moribond se relève à l'instant même, recouvre la parole et se met à manger.

Que fait la Congrégation? Elle donne la parole au célèbre Lancisi. Celui-ci, tout en ne croyant pas que les témoins aient pu apercevoir au fond de la blessure le doigt introduit par la bouche, trouva cette blessure si épouvantable et la guérison si bouleversante, que, *sans hésitation aucune*, il déclara le miracle *évident*.

Voilà donc les théologiens bien à leur aise, et il semble que leur cause soit gagnée. Pas le moins du monde : il est trop tard. L'exagération de détail soupçonnée par Lancisi a porté coup; et, malgré les convictions du médecin, le miracle est rayé [1].

Eût-il été admis, il n'eût, au reste, figuré, comme toutes les blessures, que parmi les miracles du troisième ordre, avec les guérisons de cancer et mille autres maladies réputées cependant incurables.

Ailleurs, nous voyons la Congrégation exiger l'assentiment unanime des huit meilleurs médecins de l'Italie à propos de la guérison subite d'une *phthisie* au troisième degré, avec vomissements de sang depuis trois ans, et le miracle, une fois déclaré, n'est classé cependant que dans le troisième ordre.

Quant aux RÉSURRECTIONS DE MORTS, ce prodige magistral équivalant à une création et gage de toutes nos espérances, l'Église ne néglige rien pour en établir la démonstration d'une manière transcendante, bien que contrairement à nos ignorants préjugés elle le compte, nous ne craignons pas de le dire, par *milliers*. Mais en même temps que de précautions, ou plutôt quelle sobriété n'apporte-t-elle pas dans la production au grand

1. Benoît XIV, *de Beatificatione*, etc., l. IV, p. 241.

jour et dans l'abandon d'un tel prodige *aux discussions des hommes* et aux mille subterfuges dont ils peuvent abuser à cet égard !

Ainsi la difficulté de distinguer entre la mort *réelle* et la mort *apparente*, surtout lorsqu'il s'agit de noyades, d'asphyxies, de maladies nerveuses, etc., lui fait rejeter la plupart des cas allégués, lors même qu'au dire des médecins le miracle est plus clair que le jour.

Oui, nous la verrons rejeter, malgré les décisions de Lancisi, des résurrections subites d'enfants écrasés et demeurés littéralement *aplatis* pendant de longues heures sous un épouvantable fardeau.

C'est alors qu'elle est grande, qu'elle est forte et qu'elle regagne en autorité tout ce que sa prudence lui avait fait sacrifier comme nombre et comme richesse de faits.

Restons-en là et que cette brève exposition des principes de l'Église nous suffise pour faire apprécier sa sagesse et préparer la confiance à propos des applications qui vont suivre. Une telle ligne de critique, toujours la même, quant au fond, dès l'origine de l'Église, n'était susceptible que d'améliorations progressives dans les détails.

Lors donc que l'on nous parlera de la grande réforme opérée en 1630 par Urbain VIII, et à laquelle on voudrait faire remonter toute notre sécurité en fait de canonisation, répondons hardiment : Urbain VIII ne changea rien au fond des choses; seulement, il voulut améliorer encore et prévenir de plus en plus les objections si faciles à fonder sur la trop grande *antiquité* des faits, sur l'ignorance des temps, les abus de certaines églises, les contradictions de quelques bréviaires, martyrologes, etc., il voulut faire de l'*unité* et de la sécurité *parfaites*, et il s'y prit admirablement.

En 1615, il décréta l'abrogation de tout culte de *bienheureux* ou de *saint* qui n'aurait jamais été consacré par le saint-siége, et l'enlèvement de toutes leurs statues et images dans toutes les églises où elles étaient exposées. Il ajouta que désormais on n'entamerait plus un seul procès sans la permission du souverain pontife, et que l'on ne publierait plus une seule vie de saint sans la permission de l'ordinaire ; le tout sous des peines très-

sévères. Toute la catholicité fut informée sur-le-champ de ces mesures et y adhéra formellement.

Mais, en même temps, le sage pontife *exceptait* de cette prohibition, si dure en apparence, tous les saints dont le culte était implicitement consacré par le consentement commun de l'Église, par l'indulgence des pontifes, par les écrits des pères et des saints et par un laps de temps immémorial, fixé à plus de cent ans avant la publication du décret.

Ainsi donc, devant toutes ces améliorations progressives, devant tous ces procès si magistralement conduits et jugés, devant cette sévérité qui fait si souvent le désespoir de la foi, devant cette multiplication incessante de contrôles, de contradicteurs, de savants chargés de se surveiller, de se combattre et de ne céder qu'à la manifestation éclatante de la vérité, sachons nous soumettre nous-mêmes à une évidence si scrupuleusement cherchée et si scrupuleusement obtenue. Assurons-nous bien que nulle critique sur la terre n'approchera jamais de celle de l'Église, et, rassurés par une sévérité qui semble lui faire disputer à Dieu ses miracles, résignons-nous à ne plus les discuter après elle [1].

On connaît maintenant la valeur de nos bases fondées : 1° sur la critique du genre humain ou du bon sens ; 2° sur celles de hagiographes bollandistes ; 3° sur celle de l'Église. Une des trois nous suffirait. Qu'on juge de la solidité du faisceau!

1. Ce n'est que dans notre deuxième et dernier volume que nous donnerons les discussions juridiques, puisées par nous dans les *originaux*, et qui n'ont jamais été publiées par personne.

Digitized by Google

NOTE

CRITIQUE PERSONNELLE DE L'AUTEUR.

Puisqu'il s'agit aujourd'hui d'une phase toute nouvelle dans notre philosophie de l'*invisible*, puisque notre titre *des Esprits* s'est trouvé magnifiquement illustré par cette adjonction solennelle « de l'Esprit-Saint », on comprend qu'un aussi grand honneur nous impose de nouveaux devoirs et nécessite un grand *crédit*.

Malheureusement, celui qui suivit nos débuts pourrait avoir souffert de la surabondance des faits accumulés depuis lors, et de la vraie prodigalité avec laquelle nous avons continué à les répandre.

Nous nous sommes heurté à trop de préjugés pour que nous n'en ayons pas ressenti le contre-coup; mais comme toutes ces inculpations de la fausse critique, tout injustes qu'elles pussent être, n'avaient trait en définitive qu'à des questions de *démons*, de *spiritisme* et de *païens*, nous en prenions assez facilement notre parti.

Il n'en serait pas de même aujourd'hui, que nous allons avoir affaire à des juges bien autrement sévères, et à bon droit.

Quel est notre but principal en ce moment? C'est de réparer, autant que faire se peut, le mal épouvantable produit, à propos du surnaturel, par l'école du XVIIe siècle, appelée l'école de Baillet, de Launoy, Tillemont, Godescar, etc. C'est grâce à cette école, à sa ridicule recommandation « de rendre le merveilleux *vraisemblable* », que nous devons ce malheur de n'en plus voir nulle part; et comme

Digitized by Google

pour arriver à ce triste résultat il fallait travestir toute l'histoire, Benoit XIV, le plus savant des papes, n'a pas craint de traiter ces hommes « d'*impudents* »[1].

Aujourd'hui, nous n'avons plus Baillet, mais nous avons conservé quelque peu de son esprit.

Nous possédons une école aussi riche en excellents chrétiens, en hommes de cœur et de talent, que la dernière en était dépourvue. Nos meilleurs amis sont dans ses rangs, et malgré quelques réserves tous nos vœux l'accompagnent. Donc, nous ne nous permettrons pas de la restreindre à tel *livre*, à telle *revue*; nous la laisserons sans drapeau, parce qu'elle en a plus d'un. L'école *concessionniste* sera pour nous comme une société anonyme dont nous nous permettrons quelquefois d'interpeller amiablement les membres.

Or, si dans son ignorance ou dans sa prudence elle n'a même pu s'élever encore jusqu'à la réalité de ce *spiritisme* attesté par vingt millions de témoins, pratiqué par dix millions de fanatiques (seulement pour l'Amérique), condamné par nos évêques, accusé par nos médecins (aliénistes); si, disons-nous, elle s'est montrée incrédule à une vérité si répandue, au point de refuser dans ses feuilles toute espèce d'annonces relatives à nos ouvrages et à ceux de nos amis, combien à plus forte raison nous trouvera-t-elle imprudent aujourd'hui! Lorsqu'elle nous verra, encombré de *résurrections*, choisir de préférence dans LE MILLIER (peut-être) que nous en offrent les Bollandistes, non plus de ces résurrections suspectes qui, pouvant à la rigueur se confondre avec les *morts apparentes*, révoltent moins la galerie, mais de ces belles ressuscitations qui, disputées à la poussière et aux horreurs du néant, tranchent à tout jamais la question du miracle et pulvérisent d'un seul coup toutes les objections, elle frémira.

De même quand parmi les victoires miraculeuses, nous choisirons de préférence celles dont la disproportion des chiffres ne peut laisser nul prétexte au hasard, *cent mille* tués *contre un seul*, par exemple.

Quand nous parlerons de *sauvetages*, et montrerons de préférence une ville tout entière retirée des flots, *sans qu'un seul vêtement ait été mouillé*, et ce sera néanmoins aux sources mêmes que nous trouverons l'exacte vérité.

Quand nous parlerons des *dragons*, et qu'au lieu de n'y voir que des emblèmes et des *caractéristiques* de saints, nous les montrerons avec Cuvier sous nos pieds.

1. *De Beatificatione*, etc.

Quand nous produirons des *apparitions*, et les ferons annoncer par les apparaissants eux-mêmes, faits que nous trouverons consignés jusque dans les archives des conciles.

Et de tout de même; et les Bollandistes seront là avec les saints pour convenir que le devoir est de tout dire quand on est parfaitement sûr de son fait.

En fait de miracles, nous périssons par les teintes *grises*. Il est temps de revenir ou au *noir* ou au *blanc*.

Maintenant que nous nous somme posé avec franchise en *enfant terrible*, s'ensuit-il que nous soyons un enfant *perdu*, et qu'aux yeux de tous notre critique soit peu sûre? Après nous avoir accusé de voir « des démons partout », nous accusera-t-on de les remplacer par des miracles? La vérité est plus intéressée que nous à ce qu'on la connaisse.

Eh bien, voici nos garants.

N'ayant rien publié, dans l'origine, que *par ordre* du très-révérend père de Ravignan, et sous le chaud patronage du révérend père Ventura, nous avons entre les mains (et nous pourrions les montrer) non pas de simples adhésions, mais des *remerciements* spontanés de la part de nos grandes illustrations théologiques, accompagnés peut-être de quelques observations, mais toujours grandement approbateurs pour le fond.

La discrétion nous empêche de transcrire tous ces noms.

Mais voici ce qui peut les remplacer et décider la question. Il ne suffit pas que la *Civiltà cattolicà* nous ait vigoureusement défendu jadis contre les catholiques *concessionnistes* de la Belgique, tout dernièrement, l'oracle de la théologie romaine, le révérend père jésuite *Perrone*, dans un ouvrage publié en 1866 sur le *magnétisme* et le *spiritisme*, et traitant *ex professo* toutes ces questions, non-seulement les a résolues à notre point de vue, mais en a pris tous les éléments dans nos propres ouvrages, sans leur faire une seule objection, tant il reconnaissait ces faits pour ceux de tous les siècles. « Les principaux auteurs que nous avons pris pour *guides* et pour *porte-drapeaux*, dit-il, et dont les ouvrages nous ont profité, sont, pour la France, MM. de Mirville, des Mousseaux, Bizouard;... pour l'Allemagne, Görres; pour l'Italie, la *Civiltà cattolicà* [1]. »

Donc, approuvés par le chef des approbateurs romains, il nous

1 Præcipui auctores, quos ITA DUCES atque ANTESIGNANOS ex recentioribus et quorum opera secuti sumus, sunt ex Gallia,... etc. (*Prælectiones de Spiritismo*, etc., p. 158.)

semble que nous pourrons mériter quelque confiance. Si nous voyons des démons et des *miracles partout* (*même dans la météorologie*[1]), c'est qu'apparemment il y en a partout où... nous en voyons.

1. Ce reproche nous a été adressé par un très-habile homme qui paraissait ne pas se douter des révélations de saint Paul sur les *princes de l'air*. Il est malheureux pour une critique d'être obligée de débuter par un démenti à un apôtre.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

DU MIRACLE

DANS LES SIX PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

PREMIER SIÈCLE

OU

MODÈLE ET PROGRAMME DE TOUS CEUX QUI VONT SUIVRE

---

§ I.

LE CÉNACLE ET LE DON DES LANGUES.

1. L'attente d'un personnage divin. — 2. Son arrivée.

Note I. — LA PENTECÔTE. — LE DON DES LANGUES DEVANT LES RAISONNEURS ET DEVANT LA RAISON.

Rome venait d'entrer dans la sept cent quatre-vingt-troisième année de son existence et, jeune encore, se tordait agonisante sur la couche de douleur et d'infamie que ses dieux lui avaient faite.

Ailleurs on ne souffrait pas moins;... Athènes, fatiguée de ses rhéteurs, appelait de tous ses vœux ce « *Dieu inconnu...* » qui se dérobait à ses recherches... Les idoles de l'Égypte s'agitaient sur leurs bases, en entendant les Juifs d'Alexandrie parler « *d'un faux messie nommé Jésus...* » Les Druides de la Gaule ne cessaient d'immoler leurs enfants à *Teutatès* et à *Moloch*, en attendant l'enfantement de « *leur vierge fatidique...* » Quant à la Perse et à toutes les peuplades orientales, elles ne perdaient pas de vue cette Judée, qui avait toujours dû leur donner « *le dominateur de la terre...* »

En un mot, on étouffait dans ce vieux monde, qui, sans rien désirer ni comprendre, pressentait d'instinct quelque grande révolution, comme la créature inintelligente pressent le calme ou la tempête aux seules variations de l'atmosphère.

1. — *Le cénacle et l'attente.*

Son instinct ne le trompait pas.

En effet, vers la même heure, et comme contraste à ce milieu d'angoisse générale, on pouvait voir à l'étage supérieur de l'une des plus modestes *maisons* [1] de Jérusalem une réunion de cent vingt personnes environ; toutes semblaient attendre, dans le calme et dans la prière, la réalisation de quelque grande promesse. Chose remarquable! à part les quelques mots prononcés par un seul homme « sur l'élection d'un membre, » on parlait peu dans ce congrès qui allait changer le sort du monde!

Mais que pouvaient donc attendre ces cent vingt personnages presque tous artisans, pêcheurs, paysans illettrés, hier encore sans force, sans convictions et sans courage?—Ils attendaient, disaient-ils, un guide, un *auxiliaire très-fort* et très-consolant qui les aiderait à voler à la conquête du monde, à briser les idoles, à renverser les Césars et les Dieux, c'est-à-dire à vaincre du même coup toutes les puissances et tous les préjugés de la terre. — Quant au moyen qu'ils devaient employer pour convaincre des peuples entièrement étrangers à leur langue, ils ne s'en inquiétaient même pas; ce n'était pas leur affaire, mais celle du chef mystérieux chargé d'organiser la république nouvelle.

Et comment auraient-ils pu douter de sa prochaine arrivée, puisqu'elle leur était annoncée par celui-là même que, peu de jours auparavant, ils avaient vu sortir de son tombeau et

1. Littéralement *salle à manger* (de *cœna*). On a prétendu que c'était la demeure de saint Jean.

se montrer à plus de cinq cents témoins, avec lesquels il daignait *manger* et *converser* comme il le faisait de son vivant? Imposante caution que celle de ce ressuscité divin qui, prenant congé d'eux après quarante jours de présence, s'était élevé dans le ciel, à leurs yeux, pour *retourner à lui-même* [1]!

Restait donc à nommer ce successeur prophétisé par lui, et qui se chargeait de confirmer sa doctrine. Eh bien! son nom c'était LA FORCE, la force par excellence (δύναμις). C'était le *don*, LE DOIGT DE DIEU, le principe générateur de ce même ordre miraculeux, dont on voudrait aujourd'hui *débarrasser*, dit-on, ou purifier la religion; en un mot, c'était cette troisième personne de la Trinité sainte, aussi vite outragée qu'aperçue dans les religions païennes qui ne craignaient pas de la remplacer par les génies du mal, Ahriman, Siva, Typhon, etc., etc.

Mais, dira-t-on, les apôtres avaient déjà fait bien des miracles; ils chassaient les démons, guérissaient les malades; ils avaient même marché sur les flots, etc.: qu'avaient-ils donc besoin d'un auxiliaire plus puissant? — Jusqu'alors les apôtres n'avaient obtenu que des *grâces* [2], tandis que dans le Cénacle c'était LA FORCE THAUMATURGIQUE PERSONNELLE (pour ainsi dire) qui promettait de venir *coopérer* avec eux (*cooperante Deo*) et de leur rendre faciles des actes que leur maître avait déclarés à l'avance devoir être supérieurs à tous ceux qu'il avait faits lui-même, MAJORA.

On ne doutait donc au Cénacle ni de la promesse ni de son objet. Certains de leur transformation prochaine, ces conspirateurs légitimes contre le vieil ordre de choses n'étaient plus indécis que sur l'heure et la minute de l'arrivée du chef.

1. Le grec porte ἀναλαμβάνειν ἑαυτόν. Les Perses commentaient cette expression par celle-ci: « Retourner au soleil », conformément, disaient-ils, à ce mot de l'Écriture: « Je ferai venir mon fils du soleil. » Voir ce que nous en avons dit au chapitre XIII (*Astrolâtrie*) de notre second Mémoire.

2. Voir la distinction (*Introd.*).

2. — *Le cénacle et l'arrivée du Dieu.*

Elles ne tardèrent pas à sonner, car on touchait aux jours de la Pentecôte, et de même que le Sauveur avait dû ressusciter le jour de Pâques, c'est-à-dire au jour anniversaire de la manducation de l'*agneau*, de même c'était au jour anniversaire de la proclamation de l'ancienne loi sur le mont Sinaï que la nouvelle devait être proclamée sur le mont Sion, non plus cette fois par des *anges*, mais par le *Saint-Esprit* en personne.

« Or[1], quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, *ils* étaient tous ensemble dans le même lieu — et il se fit soudain un bruit du ciel, comme celui d'un vent impétueux qui, en arrivant, remplit toute la maison où ils demeuraient. — Alors, leur apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent, et le feu demeura sur chacun d'eux, — et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler *diverses* langues *étrangères* selon que l'Esprit-Saint leur donnait d'en parler. Or, habitaient dans Jérusalem des Juifs et des hommes religieux de toute nation qui est sous le ciel. Ce bruit donc s'étant répandu, la multitude s'assembla et resta confondue, parce que chacun entendait les disciples parler dans sa langue (*unus quisque in lingua sua*) et tous s'étonnaient et admiraient, disant : « Est-ce que tous ceux-ci qui parlent ne sont pas Galiléens, et comment donc les avons-nous entendus chacun dans la langue dans laquelle nous sommes nés? » Parthes, Mèdes, Élamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte et les contrées de la Libye, voisine de Cyrène, et ceux venus de Rome... Tous s'étonnaient et admiraient, *stupebant et mirabantur*... Mais d'autres, raillant, disaient :

1. Nous allons nous servir de la traduction de M. l'abbé Glaire, nouvellement publiée avec approbation de Rome.

« ils sont pleins de vin doux ces gens-là... » Alors Pierre, se présentant avec les onze, éleva la voix (car étant le premier et comme la bouche de tous, *primus præ cæteris et os omnium*, c'était à lui à instruire tous les autres [1]). » Il leur dit donc : « Hommes de Judée, et vous, hommes d'Israël, écoutez ces paroles... Cet homme que vous avez fait mourir... ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins; élevé par la droite de Dieu et ayant reçu de son père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu cet esprit que vous voyez et entendez vous- mêmes... » — Ces choses entendues, ils furent touchés de componction en leur cœur, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « Hommes, mes frères, que ferons-nous?... » Ceux donc qui reçurent sa parole furent baptisés, et il y eut d'adjoint en ce jour-là environ TROIS MILLE âmes [2]... »

Voilà donc le premier miracle de l'Église constitué; il est enfin signé ce grand contrat qui, dans tous les siècles futurs, va faire, de tant de milliers de saints, autant de *coopérateurs* de Dieu... A l'œuvre donc! *Rorate, Cœli, desuper, et nubes pluant justum...* et qu'avec ces justes les nuées continuent à *faire pleuvoir le miracle,* car, à partir de ce moment, c'est lui seul qui va se charger de confirmer la doctrine...

1. Saint Chrys., *in Act.*, hom. 4.
2. *Actes*, ch. II, v. de 1 à 12, 13, 14-22, 24, 32, 33, 37 et 41.

I. « LA PENTECOTE ET LE DON DES LANGUES DEVANT LES RAISONNEURS ET DEVANT LA RAISON. »

1. — *Les raisonneurs et la raison.*

Ce miracle indispensable, cette condition première de l'établissement et surtout de la propagation de l'Église, devait, plus que tout autre, surexciter les colères de la critique moderne. Comprenant qu'il s'agis-

sait ici du plus terrible de tous les précédents, elle dut faire appel à son vaste répertoire d'hypothèses pour l'éliminer à tout prix. Voyons si par hasard elle aurait réussi.

Trop habiles pour revenir à l'argument de l'*ivresse*, imaginé par les libres penseurs de Jérusalem et si bien réfuté par saint Pierre, nos médecins aliénistes (*a*) de Londres et de Paris ont pensé dans ces derniers temps qu'il serait beaucoup plus scientifique de recourir comme explication aux *rêveries* et à ce qu'ils appellent les *bavardages* dénués de sens de leurs malades. Puis, adjoignant à ces *délires* de théomanes l'*hallucination*, leur compagne obligée, ils ont pu, tout à leur aise, métamorphoser le grand miracle de la Pentecôte en une sorte « d'éblouissement nerveux, pendant lequel les apôtres, *n'y voyant que du feu*, auraient cru voir, entendre et parler, comme on le croit à Charenton et à Bicêtre (*b*). »

Écoutons M. Renan : « L'idée dominante dans la communauté chrétienne était alors la venue de l'Esprit-Saint... Les hallucinations du tact étant très-fréquentes parmi des personnes aussi *nerveuses* et aussi exaltées, LE MOINDRE COURANT D'AIR, accompagné d'un frémissement au milieu du silence, était considéré comme le passage de l'Esprit... On a vu reparaître ces phénomènes chez les visionnaires de tous les temps,... et chez nous, dans la secte dite des *Spirites*; mais une immense différence doit être faite... Entre toutes ces « descentes de l'Esprit » il y en eut une qui laissa dans l'Église naissante une profonde impression. Un jour que les frères étaient réunis un orage éclata, un vent violent ouvrit les fenêtres, le ciel était en feu. Les orages de ce pays sont accompagnés d'un prodigieux dégagement de lumière... Soit que *le fluide électrique* eût pénétré dans la pièce, soit qu'un éclair éblouissant eût subitement illuminé la face de tous, on fut convaincu que l'Esprit était entré... » (*Apôtres*, p. 62).

La météorologie joue un grand rôle dans le répertoire explicatif de M. Renan, et c'en était fait ici du miracle de la Pentecôte sans ce léger détail de la connaissance des *langues étrangères*, communiquée par le fluide électrique; cette fois M. Renan n'est pas neuf : il y a longtemps que cette *circonstance* fait embarras parmi les savants.

D'autres, trouvant avec raison que la folie des apôtres n'expliquait en rien la foi des auditeurs, ont cru devoir accorder aux orateurs le *parler réel* de plusieurs langues, en les gratifiant tous, par conséquent, d'une mémoire et d'une organisation cérébrale aussi riches

(*a*) Médecins de fous.

(*b*) Voyez entre autres le Dr Leuret, *Esquisses psychologiques*.

que celles du cardinal Mezzofante qui, de nos jours, parlait couramment tous les idiomes connus. On n'oubliait qu'une chose : c'est que ce polyglotte (*a*) sans égal avait passé sa vie à les étudier et à les apprendre.

Quant à l'Allemagne, jusqu'au jour où le spiritisme était venu mettre à nu la vanité des théories magnétiques, elle nous renvoyait, à propos de notre grande Pentecôte, à toutes leurs pauvres doctrines de *communications, suggestions et soustractions* de pensée, auxquelles on s'est vu forcé de nos jours, et pour cause, de dire un éternel adieu.

Toutefois, obligée comme la nôtre de revenir *à quelque chose*, l'incroyance allemande vient de nous donner il y a peu de temps son dernier mot. Le célèbre Strauss, que l'on pouvait croire mort (tant son silence était profond !), vient de ressusciter tout à point pour éditer les folies posthumes de Reimarus, son vieux maître, et l'une des plus anciennes gloires du parti. Or, parmi ces folies, encore inconnues à la France, nous distinguons celle-ci. « Le miracle de la Pentecôte était tout à fait INUTILE POUR DEUX CAUSES. D'abord, parce qu'il eût été beaucoup plus simple, il nous semble, que Jésus donnât à tous les incroyants rendez-vous à heure fixe et se montrât lui-même à eux tous; la vue et le toucher eussent suffi largement; ensuite, parce que tous les Juifs établis à Jérusalem devaient connaître assez bien la langue du pays pour comprendre les apôtres. Enfin, le fait de la Pentecôte *peut* avoir été *fabriqué* par ces mêmes apôtres qui, pour faire croire à leur inspiration, auraient poussé *des cris inintelligibles* que chacun aurait cherché à expliquer dans sa propre langue. Quant aux flammes et aux langues de feu, il suffira de se rappeler le fameux messie Barchochebas sous Adrien, et *Chus* le conducteur des esclaves de Sicile, qui tous deux, avec quelques ÉTOUPES ENFLAMMÉES dans leur bouche, se donnaient les apparences de cracher du feu (*b*). »

Renseigné par de tels maîtres, il était donc tout naturel que M. Renan s'en tirât « au moyen de *sons inarticulés et sans suite* qu'on prenait pour des mots en langue étrangère et qu'on cherchait *naïvement* à interpréter » (*Apôtres*, p. 66).

Nous voici un peu loin du verbe (ἀποφθέγγεσθαι) appliqué, dans le texte, à ces *interprétations*, et que Mgr Beelen (*c*) traduit par « un lan-

(*a*) Qui parle beaucoup de langues.

(*b*) Reimarus, édité par Strauss en 1864.

(*c*) Mgr Beelen (de Louvain) passe, en ce pays de haute science, pour l'un des plus habiles commentateurs qui aient jamais existé. Nous sommes heureux d'être le premier, peut-être, à le signaler à nos lecteurs français.

gage *grave*, *profond* et *magnifique* (*Actes*, v. 45). M. Renan préfère s'en tenir au « *patois de chacun* » (*Apôtres*, p. 68).

Si dans un examen de baccalauréat un de nos enfants s'avisait de compromettre sa *version* par une pareille énormité, tout serait dit, et sa carrière future serait brisée. Les professeurs ont apparemment de grands priviléges.

Ces courtes citations suffisent pour donner une idée de la facilité avec laquelle MM. les rationalistes se tirent des plus grandes difficultés. En réduisant ici les auditeurs aux *seuls* Juifs, en supprimant *le vent* et *l'ébranlement* de la maison, en changeant *les flammes* en *étoupes*, l'*extase* collective en un *éblouissement* particulier, et le cœur intrépide de cent vingt martyrs futurs en lâche et sotte *comédie*...on finit par s'en tirer.

Malheureusement, on ne se tire pas de tout à si peu de frais. Il reste quelque chose qu'on ne peut pas mutiler comme les textes, c'est le *succès* de la conspiration, c'est-à-dire l'exécution subite, complète, stupéfiante, du programme INEXÉCUTABLE dressé par tous ces inhabiles conspirateurs.

Ce succès paraissait à saint Augustin « le plus grand des miracles », et Bossuet n'a pas craint de l'égaler à celui de la CRÉATION (*a*); c'est l'avis de tous les théologiens qui peuvent dire avec un de nos plus judicieux apologistes : « Le christianisme avait *tout* contre lui, *rien* pour lui, et devait succomber et périr s'il n'eût été soutenu par une main toute divine (*b*). » Oui, quoi qu'en dise l'école concessioniste avec ses « *lois* de l'histoire, son progrès *humanitaire*, sa doctrine *attrayante* », le christianisme avait *tout contre lui*, tout, depuis ses prescriptions odieuses à la nature humaine jusqu'aux plus étroits préjugés de ses propres fondateurs. Tout ce que l'on peut accorder en fait de circonstances *facilitantes*, c'est cet ennui général, cette *nausée* du désordre arrivé à ses dernières limites et ne sachant plus rien fournir de nouveau. Mais à qui pourra-t-on jamais persuader que le christianisme pût être assez *divertissant* pour attirer *naturellement* tous ces esprits blasés? Au reste, quelle que puisse avoir été la cause de cette victoire impossible et néanmoins arrivée comme la foudre, tout le monde est bien obligé de l'accepter ou de la subir, comme les aveugles sont forcés de subir le soleil. Mais le difficile est de comprendre et d'expliquer.

Or, fixons bien le résumé de toute cette discussion. Pour expliquer

(*a*) *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, ch. XXV.
(*b*) Frayssinous, *Défense du christianisme*, t. II, p. 206.

cette illumination collective, qui sut réunir tant d'intelligences diverses en une seule, la Bible, l'Église et le bon sens n'ont qu'un mot, mais il dit tout : c'est LE DON (le don des langues). Dans ce système, le miracle de la Pentecôte est la contre-partie miraculeuse de *Babel*, dont la loi se trouve enfin rapportée.

Pour le rationaliste, au contraire, voici la solution (écoutons bien, car elle en vaut la peine) : ENTENTE ET COMPRÉHENSION MUTUELLES DE VINGT NATIONS A LANGAGES DIVERS, AU MOYEN..... DE CRIS ININTELLIGIBLES ET PRIVÉS DE SENS ; autrement, selon nous : ENTENTE PARFAITE..... RÉSULTANT..... DE L'IMPOSSIBILITÉ ABSOLUE DE SE COMPRENDRE (*a*) !.....

Ces deux variétés de miracle étant données, notre foi n'est pas assez robuste pour choisir la dernière.

2. — *Modes employés par l'Esprit-Saint.*

Vient maintenant une de ces questions curieuses que l'on ne discute plus qu'en famille. Quel pouvait être ce langage? Faut-il supposer, avec un nouveau théologien protestant (*b*), que « ce langage, en dehors de toutes les formes connues, n'était pas autre chose que le langage brûlant et mystérieux de l'extase, allant de l'âme à l'âme? » Faut-il y voir avec un certain nombre de docteurs « une action miraculeuse, exercée uniquement sur le cerveau des auditeurs » et par conséquent restreignant le *don* à eux seuls? Ces deux modes sont également possibles, ou plutôt également employés dans l'histoire de l'Église. Saint Paul nous affirme qu' « il y avait tout à la fois dans celle de son temps, et des gens qui parlaient des langues *étrangères* sans les comprendre, et des gens qui les écoutaient sans en saisir le sens, et enfin des *auditeurs* et des *prophètes* qui obte-

(*a*) Comme nous l'avons dit dans notre *Introduction*, il n'y a qu'une seule objection un peu embarrassante dans les deux livres de M. Renan : c'est celle qu'il fonde (*Apôtres*, p. 115) sur les développements relativement très-rapides des plus fausses religions. Pour ces dernières aussi, nous avons reconnu avec MM. Maury et Littré la nécessité des phénomènes surhumains, qu'on appelle aujourd'hui *spiritisme* (voir l'*Introd.*). Au *prodige* seul appartient le pouvoir de simuler le *miracle*. Aussi défions-nous tous les incroyants au *prodige païen* d'y répondre, car nous pouvons répéter ici ce que nous avons dit ailleurs : à savoir que, seuls, les *esprits* de l'idolâtrie pouvaient simuler de très-loin... le Saint-Esprit...

(*b*) E. de Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 1re série, p. 356.

naient cette double intelligence dès qu'ils la demandaient par la prière; quant à lui, il remercie le Seigneur de ce qu'il lui fait parler *toutes* les langues (*a*).

Mais dans le miracle de la Pentecôte, dont M. de Pressensé a eu tort de restreindre la manifestation à ce seul jour, il paraît bien clairement par les mots « *variis linguis* » (langues *diverses*, et dans le grec ἕτεραις *étrangères*), si souvent répétés dans l'Écriture, que les apôtres parlaient bien véritablement toutes les langues (*b*). C'est encore l'expression d'un prophète : « Toutes les langues serviront au Seigneur. »

Cependant, nous le répétons, dans la vie des saints, même des saints les plus rapprochés de notre époque, on trouve les deux modes employés ensemble ou successivement. Ainsi, pendant que saint Vincent Ferrier, ce thaumaturge du XIVe siècle, comparé par l'Église à Moïse, se faisait comprendre des Grecs, des Allemands, des Italiens, des Hongrois, des Français et même des *Bretons bretonnants*, sans avoir jamais su ni parlé d'autre langue que la sienne (*c*);... pendant que *l'unique* langue employée par saint Antoine de Padoue était comprise par des populations à idiomes très-divers;... on voyait, au contraire, saint Dominique demander et obtenir la connaissance de l'allemand, pour pouvoir s'entretenir avec ceux de cette nation qui voyageaient avec lui; on voyait encore un saint François Xavier parler d'inspiration toutes les langues et tous les idiomes de l'Asie, comme saint Jean de Saint-François toutes les langues du Mexique, comme un saint Étienne toutes celles de l'Orient et spécialement de la Géorgie, etc. On n'en finirait pas, si l'on voulait rapporter tous les faits de ce genre, juridiquement établis. Mais, chose bizarre! on limite tous les miracles à un seul, quand on a tant d'analogues sous sa main! Au reste, cela se comprend; les rationalistes restreignent autant qu'ils le peuvent une répétition qui devient à soi seule une démonstration, comme les protestants concentrent dans un verset unique une proposition qui se retrouve dans vingt autres.

Il faut donc qu'ici du moins nos adversaires s'y résignent. Sans s'être jamais manifesté dans des proportions aussi terrassantes

(*a*) Saint Paul, *aux Cor.*, ch. XIV, 28 et 7. Le mot *prophète* s'appliquait alors à tout orateur inspiré.

(*b*) Saint Marc, ch. XVI, 17. Saint Chrysostome dit qu'ils en parlaient autant qu'il y en avait alors à Jérusalem, c'est-à-dire soixante-quinze d'après Clément d'Alex. (*Strom.*, I); et soixante-douze selon saint Augustin (*Cité de Dieu*, l. LXXVI, c. 6).

(*c*) Voir toutes les vies de saint Vincent Ferrier.

qu'au jour de la Pentecôte (cette sublime contre-partie de Babel), *le don des langues* n'en a pas moins toujours été une des grandes et miraculeuses habitudes de l'Église.

---

§ II.

JOURNAL SUCCINCT DES MIRACLES APOSTOLIQUES.

1. Miracles et protestants. — 2. Premier procès en matière de miracle. — 3. Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres.

Note I. — SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR ET PREMIER THAUMATURGE.
Note II. — SAINT PAUL ET SA CONVERSION JUGÉS PAR L'INCROYANCE MODERNE.

1. — *Miracles et protestants.*

Jusqu'ici nous avons avec nous tous les protestants éclairés et sincères. Presque tous, et dernièrement encore M. de Pressensé [1], se gardent bien de refuser au Saint-Esprit la gloire des grands miracles rapportés dans les *Actes*. Toutefois, on dirait qu'ils redoutent un pareil *précédent;* et comment en serait-il autrement lorsqu'ils entendent le docteur Dœllinger affirmer et prouver que « les dons miraculeux se mirent à couler désormais comme un large fleuve dans l'Église qui venait de naître [2] ? »

Un tel courant, on le comprend, ne peut ni s'arrêter ni refluer facilement.

« A moins, dit à son tour le protestant Tholuck (dont on nous recommande la grande autorité), à moins de regarder le livre entier des *Actes* comme apocryphe (ce dont personne ne s'est encore avisé), on doit reconnaître qu'il a été composé par un ami, par un compagnon de l'apôtre Paul, puisque le narrateur se donne comme tel... Aussi tout individu

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église.*
2. Dœllinger, *le Christianisme et l'Église,* p. 439.

jouissant de sa raison ne pourra-t-il jamais supposer qu'il ne marche pas ici sur un terrain *parfaitement historique*... D'ailleurs ce livre a supporté victorieusement les plus rudes épreuves de la critique. Partout les résultats de l'épreuve ont été les mêmes, c'est-à-dire on a reconnu que les *Actes* étaient en concordance parfaite avec tout ce que nous connaissons de l'histoire et de la géographie juives et profanes.

« Et cependant au milieu de cette histoire si simple, nous voyons apparaître les *miracles*... nous le savons... et, à cet égard, les critiques au caractère inquisitorial de l'école moderne, comme le docteur Paulus, réclameraient pour le moins comme garants un juge d'instruction et un docteur en médecine. Eh bien! précisément, saint Jean nous montre [1] que la guérison de l'aveugle-né a été le sujet d'une enquête de la part des juges d'instruction du sanhédrin de Jérusalem; les *Actes* nous montrent même un médecin dans celui qui a examiné les autres miracles, et notamment dans la résurrection du jeune homme [2]. Comment ensuite refuser son estime et sa créance à un Paul, à cet homme COLOSSAL, si sublime de langage, si courageux devant le pouvoir, si franc et si vrai dans sa religion? D'ailleurs, n'est-on pas forcé d'avouer que les miracles, dont la faux de la critique a *purgé* le sol des évangiles, reparaissent tous ici, et qu'à peine les en a-t-on arrachés *péniblement*, ils reparaissent encore dans les *Épîtres*, et cela avec de telles circonstances, qu'ils résistent aussi bien au flambeau de la critique qu'à la lime de l'exégèse [3]. »

Laissons Tholuck tresser ici les filets dans lesquels il va se prendre, et contentons-nous pour le moment de ce qu'il vient de nous accorder. Fort d'un appui si puissant, parcourons rapidement les affirmations du *journal*, ou plutôt du *Moniteur* officiel des apôtres.

1. Saint Jean, *Évang.*, ch. IX, v. 1.
2. Id., ibid., ch. XX.
3. Extrait de Tholuck reproduit dans un travail sur la *crédibilité évangélique*, inséré par le père Valroger dans *le Correspondant*.

2. — *Premier procès en matière de miracle.*

Nous sommes toujours à Jérusalem, et déjà Pierre est le premier; portant sur son front la tiare du miracle comme il va porter tout à l'heure celle de la doctrine et des clefs, il gravit avec Jean les degrés du temple. « Et voilà qu'un certain homme qui était boiteux depuis sa sortie du sein de sa mère et qu'on apportait tous les jours auprès de la *belle porte* pour y demander l'aumône, venait d'y être déposé... Et Pierre le prenant par la main droite, le soulève, et *aussitôt* ses jambes et ses pieds se consolident et il se met à sauter, à marcher, entre avec eux dans le temple et commence à louer Dieu... Et tout ce peuple voyant marcher et sauter le mendiant que l'on connaissait pour le voir tous les jours à la porte du temple, fut rempli de stupeur et d'*admiration* [1]... Mais Pierre le rassure. « Israélites, lui dit-il, c'est Jésus, cet auteur de la vie que vous avez fait mourir et que nous avons vu ressuscité, c'est lui qui vient de faire ce que vous voyez; faites donc pénitence et convertissez-vous [2]. »

Le peuple n'est pas seul à pâlir. L'émoi gagne. Les princes, les magistrats, les pharisiens (ces *ultras* de l'orthodoxie), puis les sadducéens (ces épicuriens « qui ne croient ni aux anges, ni aux démons, ni aux âmes »), tous comprennent parfaitement la portée de l'événement; cependant, tacticiens trop habiles pour s'attaquer au *fait*, ils cherchent à l'étouffer et s'imaginent pouvoir conjurer tout péril en se retranchant sur

1. Le mot que le grec traduit par *extase* correspond dans l'hébreu à celui de *bechipazzon* (terreur). Cette terreur, que le mot *boiteux* (claudus) de la Vulgate ne semblerait pas légitimer, s'explique parfaitement au contraire par l'addition de ce mot « *de naissance.* » Ç'était donc bien ce qu'on appelle un *impotent congénital.* S'il n'avait fait que *boiter,* s'il n'eût même été que paralytique, il se serait traîné sur ses béquilles; mais on l'apportait (hajulabatur). Encore une fois il était impotent, et en général les os de ces infirmes sont *déboîtés.* Donc l'imagination perd ici tous ses droits.

2. *Actes,* ch. III, v. 1 à 17.

le terrain de la légalité. Selon eux, les apôtres ne sont coupables que d'une chose, c'est-à-dire de l'enseignement *illégal* de la résurrection. Ce sera donc uniquement une mesure de *bon ordre* que de les séquestrer jusqu'au lendemain, et cela donnera toujours quelques heures.

Mais, le lendemain, les émotions de la veille ne sont pas oubliées et le malheureux *fait* est toujours là. Il revient à la barre avec les accusés ; — nouveaux et vains efforts du tribunal pour se renfermer dans la loi; mais, comme toujours, IL EST TROP TARD. Il s'agit vraiment bien de légalité dans ce moment. Qu'on y prenne garde! le peuple commence à murmurer, et déjà CINQ MILLE croyants parlent si haut, que l'on se voit encore une fois contraint à suspendre la séance. Vaine mesure qui ne suspend en rien l'influence du grand fait!

Aussi le sanhédrin, commençant à comprendre la situation et ses dangers, convoque-t-il à nouveau tous ses membres. Sont présents à l'appel, sous la présidence du grand prêtre Anne, Caïphe, Jean, Alexandre, puis les princes, les vieillards, les scribes, tout ce qu'il y a de prêtres à Jérusalem;... en plus, le peuple, dont l'instinct pressent que derrière *ce boiteux* marche toute une révolution qui pourrait bien ne pas *boiter*, elle!

Silence! Les apôtres sont introduits; on les place dans le milieu (*in medio*) comme pour les mieux circonvenir. Mais à eux la parole et pour eux l'attention générale.

Pierre, *rempli du Saint-Esprit*, et les autres apôtres ayant parlé, les prêtres restent tout étonnés de tant de force et de courage chez des hommes illettrés (*idiotæ*), mais la situation ne change pas. Ils cherchent comment ils peuvent s'y prendre pour se débarrasser de l'impotent, lorsque tous les yeux restent fixés sur lui, et lorsque chacun des assistants le connaît « depuis le premier instant de sa naissance, *ex utero matris suæ*, » c'est-à-dire depuis quarante ans.

Alors on fait sortir les accusés; le tribunal se concerte, il se parle à voix basse (comme cela se pratique encore aujour-

Digitized by Google

d'hui dans nos cours d'assises), puis, faisant rentrer les apôtres, il croit faire étalage de générosité en les renvoyant simplement et se contentant de leur imposer un silence absolu sur le fait.

Ce tribunal ne connaît pas les apôtres : — « *non possumus*, nous ne le pouvons, » répondent ces premiers *entêtés* de l'Église catholique. « Voyez, jugez vous-mêmes s'il est juste de désobéir à ce Dieu qui a tout fait et qui nous ordonne de parler [1]. »

Et voici que cette sublime révolte de l'autorité légitime, révolte qui semblait devoir tout perdre, va tout sauver au contraire, car, séance tenante, « la terre s'ébranle et le cénacle se met à trembler [2]. » Dès lors, par cela seul (notez-le bien) qu'un boiteux marche droit, le christianisme est fait, les juges sont jugés, et chez les croyants il n'y a plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme, » et, « tous les biens étant mis en commun, il n'y a plus un seul pauvre parmi eux [3]. » Socialisme chrétien bien rassurant pour le monde, puisqu'à partir de ce moment il va *donner* à tous, sans jamais *prendre* rien à personne!...

Toujours est-il que dans ce grand jour c'est le miracle qui a vaincu. Aussi revient-il infatigable; il envahit tout, le temple, les rues, la campagne. On en connaît trop bien les détails pour insister ici davantage. Tous les *malades*, *infirmes* ET *possédés* sont guéris et le sont avec une telle largesse, qu'il suffit pour cela d'exposer leurs grabats sur le chemin des apôtres et de les soumettre à la seule influence de l'*ombre* de saint Pierre [4].

Il est vrai qu'après la masse des miracles bienfaisants quelques miracles de justice viennent attrister ce beau tableau; Ananie et Saphira sont frappés de mort subite pour

1. *Actes*, ch. IV, v. 19.
2. Ibid., ch. IV, v. 31.
3. Ibid., ch. IV, v. 34.
4. Ibid., ch. V, v. 15.

avoir « menti à l'Esprit [1]. » Les choses étant ainsi, on comprend que chaque carrefour et que chaque minute ajoutent à l'embarras des juges ou plutôt des bourreaux, car ils le deviennent, et, notons-le bien, ce sont toujours les sadducéens (les ennemis nés du *miracle* et *des esprits*) qui mènent tout.

3. — *Les juges se font bourreaux et les persécuteurs apôtres.*

Étienne est lapidé. Étienne, à peine élu pour compléter ce chiffre des *sept diacres* constituant la hiérarchie primitive, est un homme « rempli de foi et de la vertu du Saint-Esprit, *fécond en prodiges* et en signes *transcendants* devant le peuple. » Il meurt pendant une vision sublime qui lui montre les cieux ouverts et Jésus-Christ assis à la droite de son père (I).

Il meurt, mais si le rationalisme sadducéen triomphe de sa mort, c'est qu'il ne remarque pas auprès de sa victime un jeune homme qui, « tout en gardant les vêtements des bourreaux et stimulant leur zèle, » leur ménage, à son propre insu, des embarras qui dureront plus d'un jour.

Que d'enseignements pour la synagogue (si elle n'était pas aveuglée) dans l'histoire de ce jeune homme : 1° dans le coup de foudre renversant son enfant le plus dévoué; 2° dans la leçon qui sort du nuage; 3° dans la révélation du vainqueur et dans la soumission du vaincu!...

Ce grand drame est trop connu pour que nous puissions en reprendre le récit autrement que dans une note (II).

1. *Actes*, ch. v, v. 10. Tous les commentateurs ont soin de faire remarquer que saint Pierre ne maudit nullement ici, et se borne au rôle de prophète.

I. « SAINT ÉTIENNE PREMIER MARTYR ET THAUMATURGE. » — Saint Étienne est la plus angélique figure de notre primitive Église. Comme thaumaturge et comme docteur il paraît avoir égalé les

apôtres; comme martyr, il a cet insigne honneur de précéder tous ceux qui vont mourir comme lui « en voyant les cieux ouverts et la gloire de Dieu et en priant pour ses bourreaux » (*Actes*, ch. VII, v. 55 et suiv.).

Si l'Écriture ne nous donne aucun détail sur « les grands prodiges » dont elle fait honneur à sa vie, ceux qui suivront sa mort pourront nous faire juger de leur importance. Plus tard, ce sera par la plume et par le témoignage d'un saint Augustin que nous apprendrons à les connaître; quand nous le verrons *apparaître*, guérir des masses de malades et ressusciter SEPT morts, seulement dans le diocèse de ce grand évêque, nous pourrons comprendre la valeur de cette vie et de ces reliques : mais ne devançons pas les temps.

II. « SAINT PAUL ET SA CONVERSION JUGÉS PAR L'INCROYANCE MODERNE. » — Les protestants en conviennent tous. Ce fanatique, ce témoin *consentant* au martyre d'Étienne (*consentiens*, *Actes*, ch. VII, v. 59), ce ravageur forcené de la communauté chrétienne, devient un héros sans égal dans notre grande et apostolique épopée. Vainement chercherait-on dans Homère ou dans le Tasse un effet dramatique comparable à ce coup de foudre terrassant l'enfant de la synagogue et engageant avec lui un dialogue en *dix mots*, qui va changer non-seulement toute sa vie, mais toutes les destinées du monde.

Tomber, écouter et répondre, voilà bien tout le côté matériel et *objectif* du miracle; et ce qui prouve sa réalité, c'est que *tous* les compagnons de Paul le perçoivent comme lui, tombent prosternés avec lui, et entendent en même temps que lui les sons et les *paroles* dont seul, toutefois, il a l'intelligence. Nous l'avouons, sans cette audition collective de *paroles*, on eût pu croire à un *météore* suivi d'une cécité toute naturelle.

C'est la thèse de M. Renan, et, pour la rendre plus acceptable, il a soin de bien y prédisposer son malade. « Paul, dit-il, était sujet aux visions, son tempérament était *singulier*, et sa constitution, très-résistante cependant, n'était pas *saine* (*Apôtres*, p. 171); il avait les yeux enflammés, *peut-être* même un commencement d'ophthalmie. » « La fatigue de la route l'accablait » (*ib.*, p. 179). Puis vient le détail des prédispositions morales. M. Renan nous le montre tour à tour tel qu'il a besoin de nous le montrer, c'est-à-dire fanatique et froid, furieux et libéral, embrasé d'ardeur et abattu, persécuteur sans pitié et rempli de scrupules, orthodoxe inflexible et sceptique malheu-

reux, etc., etc. En accumulant toutes ces épithètes contradictoires, il aura bien du malheur si toutes se trouvent fausses. En vérité, on n'a jamais vu introduire avec un tel aplomb le *roman* dans l'histoire. Jamais on n'a fabriqué la *légende* avec une si audacieuse profusion que ces ennemis acharnés de la légende. Cependant il veut bien accorder que l'orage n'est pas une fable, et que la cécité en a été la suite. « Il n'est pas invraisemblable qu'un orage soit survenu, » car lui-même (M. Renan) « éprouva à Byblos un accident DE CE GENRE qui lui a donné aussi des *hallucinations*... » Un accident DE CE GENRE!... Ah! décidément l'*ophthalmie* empêchait M. Renan de lire distinctement les *Actes*, et, bien heureusement pour la Terre, elle n'a pas encore été convertie par cet *accident* aux principes du malade!...

Meyer est plus sérieux : il discute au moins la vision. Dans le texte des *Actes* (M. Renan l'accorde) Paul a cru voir corporellement la *personne* même de Jésus. Or, pour Meyer, c'est là le grand danger, et il n'en veut à aucun prix... « Cette lumière, dit-il, n'était point un éclair, mais une auréole de lumière surnaturelle qui apparut à l'esprit de Saül *comme* une ressemblance extérieure de Jésus... Il tombe alors terrassé comme un homme enveloppé de la majesté d'un Dieu ou d'un ange. La manifestation se fait sentir ensuite à l'homme intérieur... Son oreille spirituelle, touchée par l'influence de Jésus glorifié, entend distinctement ces paroles; et pendant que son œil *corporel* est ébloui par la lumière, son œil *spirituel* perçoit la présence d'une plus haute personnalité. C'est alors qu'il demande : « Qui es-tu? », et qu'il entend *intérieurement* dans son esprit: « *Je* suis ce Saül que tu persécutes (*a*) ». Meyer, à son tour, a mal lu. Mgr. Beelen lui fait remarquer, avec raison, que le phénomène ne consistait pas seulement dans une lumière, mais dans ce qu'elle *enserrait* (περιεστραψε). Elle environnait donc *quelque chose*, et que pouvait-elle entourer, si ce n'est celui-là même de la *résurrection corporelle* duquel saint Paul se pose en témuin lorsqu'il dit que « à lui, le dernier d'entre tous, Jésus s'est montré *comme aux autres* sur le chemin de Damas (*b*) »? En effet, s'il eût cru à une vision purement spirituelle, que serait devenue cette *preuve* de la résurrection *corporelle?* Un non-sens, et rien de plus. Or, on ne refusera pas à saint Paul d'avoir su raisonner assez juste.

Mais ce qui met le sceau à la démonstration surnaturelle, ce sont

(*a*) Cité par Mgr Beelen, Commentaire des *Actes*, p. 246.
(*b*) *Actes*, Commentaire de Beelen, p. 246.

les deux visions dont l'une, trois jours après, enjoint au pieux Ananie d'aller baptiser et guérir saint Paul, pendant que l'autre avertit de son côté l'apôtre de la visite de cet inconnu. C'est précisément cette triple concordance des *visions*, de la *guérison* et du grand phénomène, qui constitue avec le *colloque* et ses suites tout un ensemble de miracles *liés* dont la force entraîne tout (*a*). Ici, comme partout, c'est le contexte, c'est-à-dire la réunion de toutes les circonstances directes et indirectes du récit, qui décide la question.

Mais ce qui la divinise tout à fait, c'est le miracle *intérieur*. C'est en effet une grande merveille que de voir cet orgueilleux persécuteur foudroyé par *la grâce* après l'avoir été dans ses sens, brisé par ses remords, humilié jusqu'à l'anéantissement, attendri jusqu'aux sanglots, et ne sortant de cette crise transformatrice que pour embrasser la grande mission prophétisée et l'accomplir littéralement.

Voilà ce qui imprime forcément à ce grand fait toute une philosophie providentielle. Aussi Strauss et Reimarus, son maître, ne se sont-ils pas trompés sur sa portée, en affirmant que « ce prétendu miracle devint cause de tout ce qui advint par la suite » (*b*).

(*a*) *Actes*, ch. IX, v. 4.
(*b*) Ouvrage déjà cité, Introd.

---

§ III.

LES RÉSURRECTIONS DE MORTS OFFICIELLES.

1. Par saint Pierre et saint Lin. — 2. Par saint Paul. — 3. Par saint Jean. 4. Par d'autres apôtres.

Et « ce qui advint par la suite, » le voici; le monde s'agenouilla devant « ces œuvres qui n'avaient jamais été faites [1] » et surtout devant ce prodige si nouveau des résurrections, résurrections confirmatives de celles de l'Évangile, de celle de Notre-Seigneur et des nôtres, cette triple base de tous nos dogmes et de toutes nos espérances. Écoutons.

1. Jean, XV, 24.

1. — *Résurrection par saint Pierre.*

« Il y avait à Joppé, avec les disciples, une femme nommée Tabithe, et surnommée Dorcade, laquelle était remplie de bonnes œuvres, et renommée pour ses abondantes aumônes. Or, *elle vint à mourir*, et, après l'avoir lavée, les disciples l'avaient placée dans la partie haute de la maison. Comme Lydde était voisine de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était dans la première de ces deux villes, lui députèrent deux hommes auxquels ils dirent : « Ne perdez pas un moment. » Et Pierre revint avec eux; et lorsqu'il fut entré dans le cénacle, tous ceux qui *pleuraient* Tabithe lui montrèrent les tuniques qu'elle faisait pour les pauvres. Et Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et se tournant vers le corps : « Tabithe, s'écria-t-il, LEVEZ-VOUS. » Et elle ouvrit les yeux, et, voyant Pierre, elle se mit sur son séant. Et celui-ci, lui donnant la main, la releva, et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit VIVANTE. Et ce miracle se répandit dans toute la ville de Joppé, où par suite beaucoup crurent au Seigneur [1]. »

Peut-on, nous le demandons, raconter plus simplement quelque chose de... moins simple? Qu'on nous permette une seule remarque! Pour que l'on fût si pressé de faire venir saint Pierre devant le cercueil, il fallait qu'on lui connût le pouvoir de le briser, et qu'il fût *coutumier* du fait. On admirera ensuite cette assurance de thaumaturge, qui ne se donne même pas la peine d'examiner s'il a affaire à une morte. Peu lui importe; ce qu'il lui faut, c'est que, morte ou vivante, cette ensevelie se relève... et ELLE SE RELÈVE!... Si nous disons que saint Pierre paraissait *coutumier* du fait, c'est que d'abord telle était la tradition, ensuite c'est parce que nous voyons plusieurs saints de toutes les époques invoquer son

1. *Actes*, ch. IX, v. 26 à 42.

assistance, en lui rappelant qu'il a fait plus que son maître, en ressuscitant, entre autres, un mort « qui était depuis *douze ans* dans son tombeau. »

Il serait injuste, il nous semble, de ne pas associer à saint Pierre son coadjuteur (coepiscopum) SAINT LIN, que non-seulement les *Actes de Volterre*, mais que le Bréviaire romain nous représentent comme mettant en fuite les démons et RESSUSCITANT LES MORTS. « *Dæmones effugans* MORTUOS SUSCITABAT. » (23 septembre.)

2. — *Par saint Paul.*

« Un jour de sabbat, nous étant réunis pour rompre le pain, Paul discutait avec eux, et, devant partir le lendemain, il prolongea son discours jusques vers le milieu de la nuit. Il y avait de nombreuses lampes dans le cénacle où nous étions réunis. Or, un jeune homme nommé Eutichus, assis à la fenêtre, s'étant profondément endormi pendant le long sermon de Paul, tomba du troisième étage en dehors et fut relevé *sans vie* (νεκρός). Paul descend aussitôt, *se couche sur lui*, et l'ayant embrassé s'écrie : « N'ayez pas peur, LE VOICI VIVANT. » Puis il remonta, rompit le pain, et, après avoir parlé jusqu'au jour, il partit ; alors on reconduisit l'enfant et grande fut cette consolation [1]. »

Quelle simplicité nouvelle dans ce récit ! Comme c'est bien là *le fait tel qu'il est*, tel qu'il a dû être ! Pas l'ombre de dialectique et de démonstration; pas même une simple remarque de l'historien à l'appui de son affirmation ! Il faut s'y résigner; c'est la coutume des livres saints, on la reconnaît ici

1. *Actes*, ch. XX, v. 7 à 13. Mgr Beelen fait remarquer que pour évincer cette résurrection on a ajouté dans quelques éditions le mot *adhuc* à cette phrase *anima ejus est in corpore*, c'est-à-dire « son âme est *encore* dans son corps. » Mais ce mot *adhuc* est évidemment une interpolation ; autrement, dit-il, le narrateur ne se serait pas avisé de dire qu'on le releva mort, νεκρός. « Il en est de cette phrase, dit Mgr Beelen, comme du mot de Notre-Seigneur au petit roi de Capharnaüm : « Allez, votre fils vit. »

comme on reconnaît dans l'action de saint Paul la méthode d'Élie, et dans celle de saint Pierre la méthode du divin Maître.

On sait que saint Jean Chrysostome attribuait à l'*ombre* de saint Paul le pouvoir de ressusciter les morts [1]. Le cardinal Baronius, tout en réservant le privilége de l'ombre miraculeuse à saint Pierre, s'exprime ainsi sur ces résurrections : « Quant à celles-ci, qui pourrait les révoquer en doute, lorsqu'on les voit dans la suite accordées SI SOUVENT à de simples reliques, ou même à de simples vêtements [2] ?

Le même auteur fait à peu près les mêmes réflexions sur celles que la tradition dit avoir été opérées par saint Matthieu et par plusieurs autres apôtres.

3. — *Par saint Jean.*

« A tous les miracles opérés par saint Jean (continue le cardinal), on en ajoute beaucoup d'autres; mais comme en général ces récits font partie des apocryphes, nous pensons qu'ils doivent être rejetés. On affirme entre autres qu'il ressuscita une veuve et un jeune homme, mais nous ne le savons que par Pseudoprochore et quelques autres que l'on ne saurait croire en toutes choses « in omnibus ». Quant à celui de l'homme mort et ressuscité à Éphèse, CELUI-LA EST SOLIDE « firmum habetur, » étant confirmé par le témoignage d'Apollonius, notre plus antique théologien, cité par Eusèbe (*Hist. eccl.*, l. V, ch. XVIII). Sozomène d'ailleurs le certifie en ces termes : « Il n'y a pas que saint Pierre et saint Paul qui aient ressuscité des morts; saint Jean l'évangéliste a fait la même chose à Éphèse, et sur une jeune fille d'Hiérapolis. Vous verrez en outre que les MÊMES choses ont été opérées par *beaucoup* de personnes, tant parmi les anciens que par de

1. Homélie sur l'*Ép. aux Romains*.
2. Baronius, *Annales*, t. I, p. 424.

pieux personnages de notre époque, et entre autres par Épiphane [1]. »

Et Baronius, d'ajouter : « Pour en revenir au fait de saint Jean, il est d'autant plus croyable, qu'il était absolument nécessaire pour cet apôtre de dépasser les prodiges d'Apollonius de Tyane, alors très-considéré à Éphèse, comme il avait été nécessaire à Pierre de dépasser les prodiges de Simon [2]. »

Outre ces ces deux grands témoignages, nous trouvons, pour le même fait, celui du célèbre annaliste Lucius Dexter, cautionné lui-même par l'estime et l'amitié de saint Jérôme et de saint Augustin. « Stoticus, dit-il, avait un fils nommé Stacteus, qui demeurait à Éphèse pour ses affaires. *Il y meurt, et saint Jean le ressuscite;* après quoi, Stoticus, Symphorose, sa femme et ses fils, se convertissent à la foi, et, rentrés en Italie, ils y souffrent le martyre [3]. »

Le patronage de Jean pour Éphèse ne s'était pas borné à ces actes, car saint Jean Chrysostome est là pour nous affirmer qu' « il avait pris autant de soin de cette ville après sa mort que de son vivant [4]. »

1. Sozomène, *Hist.*, l. VI, ch. XXVI.

2. Baronius, anno Chr. 98.

3. « Stacteus, Stotici filius, qui, Ephesi, negotiorum causa morabatur, mortuus, a Johanne ad vitam revocatur. Convertuntur Stoticus et Symphorasa cum filiis suis ad fidem, qui reversi ad Italiam passi sunt. » (L. Dexter, *Chronicon*, anno Chr. 100.)

Rien de plus historique, en effet, que la fin de ces derniers et illustres martyrs, dont les corps furent retrouvés plus tard à Tivoli, dans l'Anio, où la rage d'Adrien les avait fait précipiter. Ensevelis d'abord à huit milles de Rome, ils furent reportés par le pape Étienne dans l'ancienne église de Saint-Michel, qui depuis porta leurs noms.

4. « Post mortem Johannes, *tanquam vivens*, Ephesium curavit. Quisquis enim accedit ad eum cum fide magnis afficitur beneficiis, sanctorum enim corpora non modo, sed loculi ipsi et monumenta spirituali gratia conferta sunt. » (*Laudes apostol.*, et saint Jérôme, *Ep. Ad Eustochium*, t. I, p. 27.)

4. — Par les autres apôtres.

Il faut bien en convenir : pour ceux qui ne veulent absolument croire qu'à la parole *écrite* des apôtres, pour ceux qui regardent comme un sacrilége d'ajouter un seul miracle à ceux que les livres saints rapportent (comme si l'Évangile et les apôtres ne nous avaient pas prévenus de leur extrême sobriété à cet égard), il ne reste plus dans ces livres d'autres résurrections que nous puissions ajouter à celles-ci.

Mais pour nous, qui ne croyons pas que le Saint-Esprit se soit arrêté tout juste au moment où la plume du dernier des apôtres venait de tracer son dernier mot, il nous semble que la promesse de ces *dons* miraculeux se trouvant intimement liée dans l'Évangile à celle de *l'assistance* pendant tous les siècles, tant que celle-ci subsistera, celle-là ne pourra jamais défaillir.

Aussi, ne doutons-nous aucunement que, si nous avions pu suivre les apôtres à Jérusalem, à Antioche et dans tout cet Orient si promptement subjugué par leurs miracles, nous trouverions partout les mêmes causes décidant des mêmes effets.

Devant cette absence de détails complétement authentiques, sachons nous contenter de cette affirmation de Baronius : « que d'après Eusèbe les prodiges apostoliques avaient été en Orient véritablement STUPÉFIANTS (*stupenda*). »

On dit de saint Thomas, que non loin de Coromandel il ressuscita un jeune homme que les brachmanes l'accusaient d'avoir fait mourir.

Saint Jacques le Majeur passait aussi pour avoir ressuscité plusieurs morts. Quant à l'apôtre Philippe, ce n'était pas la tradition seule qui lui attribuait le même don, car Eusèbe (*Hist.*, l. III, ch. XXXIX) rapporte que le célèbre Papias, contemporain des apôtres, et celui-là même qui avait enterré les

1. Saint Marc, ch. XVII et saint Matthieu, ch. XXVIII.

deux filles de Philippe, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, avait écrit « QU'IL TENAIT DE CES DEUX VIERGES elles-mêmes que leur père avait ressuscité un mort (*sub eo*), c'est-à-dire en se couchant dessus comme Élie. » Et ce mort, on le nommait : c'était Théophile. Nicéphore, en rapportant ce même fait (l. III, ch. XX), dit que « Papias ne peut pas s'être trompé sur un pareil témoignage. » Outre cela, tous les bréviaires et martyrologes romains s'entendent parfaitement avec les MENÉES ou martyrologes grecs, pour attribuer au même apôtre trois autres résurrections, et voici le détail qu'ils en donnent : « Lorsqu'il prêchait en Scythie, il fut pris, enchaîné et amené devant une statue de Mars pour qu'il l'adorât ; et voilà que du souterrain sur lequel était placée cette statue il sortit un immense dragon qui mit à mort le fils du pontife préposé à la garde du feu, puis les deux tribuns de la province, et infesta tellement de son haleine tous ceux qui se trouvaient là, qu'il les rendit tous malades. Et Philippe leur dit : « Suivez mon conseil. Si vous voulez recouvrer la santé et voir ressusciter ces trois morts, brisez la statue de votre dieu Mars, remplacez-la par la croix du Christ et je me charge du reste. » Il n'a pas besoin d'insister ; tous les malades s'écrient : « Brisez la statue et guérissez-nous. » Alors, après quelques moments de silence, Philippe, s'adressant au dragon, lui dit à haute voix : « Serpent maudit, je te l'ordonne, quitte à l'instant cette contrée et retire-toi dans une solitude où tu ne puisses nuire à personne. » Et le dragon disparut sans que l'on pût savoir où il s'était rendu [1]. Enfin l'apôtre

1. C'est là le début de cette longue série de victoires remportées, comme nous l'avons dit (*Introd.*), par une foule de saints sur tout un ordre de monstres disparus de nos continents, mais dont nous retrouvons certainement les analogues ou les débris dans notre géologie souterraine, sous les noms de *plesiosaurus, sauriens*, etc. (Voyez dans notre note 2e Mém., vol. I, l'app. sur *les serpents et les dragons sacrés*.)

Quant à saint Matthieu, les *historiens apostoliques* nous le montrent ressuscitant un certain Euphanion, fils d'un roi d'Éthiopie, qui par reconnaissance lui avait fait élever une église, nommée, en souvenir de ce bienfait,

ressuscita les trois morts et guérit tous les malades, dont la plupart se convertirent [1]. »

Suivent encore bien d'autres miracles opérés au moment de son martyre, mais comme ces derniers ne sont rapportés que par Métaphraste et ne figurent pas dans les manuscrits latins, ils ne peuvent pas inspirer une confiance absolue.

---

§ IV.

LES ACTES ET NOS PRÉTENDUES SUPERSTITIONS.

« Loin de nous, nous répéteront les protestants, la pensée de récuser les grands miracles! Ce que nous repoussons de toutes nos forces et dans l'intérêt même de ces derniers, ce sont vos pieuses *légendes* et les *superstitions* avec lesquelles vous persistez à les confondre. »

A cela nous répondrons : Si les Juifs sont littéralement aveuglés lorsqu'ils ne comprennent pas la grande leçon que leur donne un saint Paul, combien ne le sont pas à leur tour nos frères séparés, en ne voulant pas retrouver dans ces *Actes* qu'ils vénèrent l'enseignement et la pratique de toutes les *superstitions* qu'ils nous reprochent!

Notons-le bien; tous les degrés, tous les détails merveilleux qui remplissent les *Actes* attribués à saint Luc, se trouvent confirmés par les Épîtres de saint Paul acceptées par tous les protestants, de telle sorte que la bonne foi déjà si pénétrante du narrateur se trouve immédiatement démontrée

Résurrection. Il la régit pendant trente-trois ans, dit-on, et sous ses voûtes auraient été baptisés ce roi Eglippus, sa femme Euphenissa et leur fille Iphigenia.

Saint Thomas, saint André, passent aussi pour en avoir opéré de leur côté; mais les documents certains nous font défaut.

1. Boll., *Acta SS.*, t. I de mai, p. 14.

par l'irrésistible autorité de l'*acteur* ou plutôt du héros de ce grand drame. Donc, impossibilité absolue d'échapper à aucun des récits, à moins de supposer entre ces deux saints personnages un abominable complot, et de supprimer ou ce fameux verset de l'épître aux Corinthiens[1] dans lequel l'apôtre énumère et distingue si bien toutes les grâces habituelles des premières communautés chrétiennes, à savoir les *prophéties*, les *vertus*, les *grâces de guérison*, le *don des langues*, les *résurrections*, etc., etc., ou tout ce qui a trait à ces grâces de second ordre que l'on se plaît à appeler superstitions. Indiquons-en quelques-unes.

Ainsi, par exemple, chaque fois que les protestants se permettent de sourire devant les *reliques* de nos saints, comment ne comprennent-ils pas que ce sourire atteint, bien avant nous, les apôtres saint Pierre et saint Paul, dont « les *mouchoirs* et les *ceintures* guérissaient non-seulement toutes les langueurs, mais expulsaient tous les mauvais esprits, *spiritus nequam*[2]. » A quelle époque précise s'aviseront-ils de placer le retrait d'un tel don ?

Quels dédains ne réservent-ils pas aujourd'hui à tous ces pauvres d'esprit qui croient encore à nos *apparitions* et *interventions* angéliques, etc. ! Mais on oublie donc que les apôtres n'agissaient guère en dehors de ces modes d'inspiration? Tantôt nous voyons saint Paul partir pour la Macédoine sur la foi de l'ange de ce pays (*Actes*, ch. XVI, v. 9) ; tantôt Pierre ne prendra une de ses plus importantes décisions qu'après une visite ou plutôt une illumination du même ordre, sans compter tous les *colloques*, toutes les *injonctions*, *délivrances*, etc., qui ne cessent de prouver ces mystérieux rapports.

La vision de Cornélius (*ibid.*, ch. X, v. 17) est une des plus remarquables. Pendant qu'il est chargé, par ordre divin, d'en-

1. Ire aux Cor., ch. XII.

2. *Actes*, ch. XIX, v. 12. Il a vraiment fallu bien de l'audace aux *centuriateurs de Magdebourg* pour oser dire (centurie VI) que « ce culte était né au VIe siècle. »

voyer vers saint Pierre à Joppé, celui-ci en est averti de son côté, de sorte qu'il va lui-même à la rencontre de l'émissaire et lui dit : « C'est moi que vous cherchez » (*Actes*, ch. x, v. 21). Et il est rare que ces *télégrammes* spirituels ne se confirment pas mutuellement : *fils* télégraphiques merveilleux, dont la rapidité centuple celle des nôtres et dont la contexture ne paraît pas s'être jamais rompue !

Rien n'était plus fréquent que ces assistances inspirées, dont les effets palpables, matériels, objectifs, perçus par tous les sens à la fois, devenaient autant de vérités expérimentales. Tantôt « les princes des prêtres mettent la main sur les apôtres et les jettent en prison, mais l'ange du Seigneur leur ouvre les portes, etc., » (*ibid.*, ch. v, v. 18 et 19). Tantôt c'est Pierre qui dort enchaîné *entre* [1] deux soldats, au fond d'un cachot gardé en outre au dehors, lorsqu'un ange descend, illumine la prison, et réveille l'apôtre auquel il ordonne de mettre ses chaussures et de le suivre. C'est alors que les chaînes qui lient saint Pierre aux soldats tombent à terre et lui permettent de suivre son guide, tout en se croyant *en proie à une illusion fantastique* [2]. Tous deux traversent les deux corps de garde, la porte de fer s'ouvre d'elle-même (αὐτομάτη) devant leurs pas, et lorsqu'ils sont sur la place, l'ange prenant congé de celui qu'il a sauvé, disparaît. Pierre revient alors en lui-même (ἐν ἑαυτῷ γενόμενος, *factus in seipso*), ses yeux s'ouvrent, il reconnaît l'action angélique et va frapper à la porte du Cénacle où les autres apôtres étaient rassemblés et priaient.

Mais voici qui démontre combien ces assistances angéliques étaient fréquentes et souvent *visibles*. Lorsque Pierre eut frappé à cette porte, Rhode, la servante des apôtres, regarde à la fenêtre et va prévenir ceux-ci qu'il est là. « Tu es folle, » lui répond-on, car on savait qu'il était en prison. Mais celle-

1. Ou plutôt *a* deux soldats, ainsi que Mgr Beelen en fait la remarque (*Actes*, p. 343), se fondant sur un passage de Tacite (*Ann.*, l. III).

2. M. Renan se tire de cette libération miraculeuse par ces cinq mots : « *Une circonstance que nous ignorons* . » (*Apôtres*, p. 248.)

ci persistant dans son dire, on en conclut qu'alors « ce sera son ange; » — et cette remarque n'étonne personne, tant on était habitué dans ce temps-là à voir « les anges gardiens prendre la figure et jusqu'aux vêtements de leurs clients, pour mieux les représenter. »

Il faut donc se résigner à voir les anges *se déranger* et intervenir continuellement dans les affaires de ce bas monde, soit en secret, soit ostensiblement, comme lorsque l'ange de la Macédoine dit à saint Paul : « Viens nous aider » (*Actes*, ch. XVI, v. 9). Avec un précédent pareil, pourquoi se refuser à admettre que, quinze siècles plus tard, l'ange des Indes ait appelé saint François-Xavier à son aide, comme celui de l'Éthiopie invoquait à son tour saint Nunnius?

L'inconséquence protestante n'est pas plus excusable lorsqu'il s'agit d'*interventions démoniaques*, de *possessions*, de *magiciens*, d'*exorcismes*, etc., car tout cela constitue, dans les *Actes* comme dans toutes les annales de l'Église, la plus continue des préoccupations chez les saints, après celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Quant à leurs interventions *posthumes*, comment peut-on avoir le triste courage d'y renoncer, lorsqu'on a été assez heureux pour lire dans une des épîtres de saint Pierre cette consolante promesse : « *Après ma mort* j'aurai soin de ne pas vous oublier et de vous *rappeler* toutes ces choses » (ép. II de saint Pierre, v. 25)? Ceci est de la plus grande importance, car cette assurance si douce et si formellement donnée, rapprochée de cet autre passage de saint Clément : « Pierre *m'a dit :* Ne craignez rien, car je ne cesserai pas *après ma mort* de prier pour vous, » rapprochée surtout des faits historiques qui tant de fois sont venus la confirmer, nous semble la sanction la plus magistrale du dogme sur lequel reposent nos plus douces espérances, à savoir le dogme de la *communion des saints*, que l'on a rayé le premier du *Credo*, comme si l'on était bien pressé d'en finir avec toutes nos consolations. Après de telles promesses descendues de si haut, de quel

droit les protestants érigeraient-ils l'ingratitude en vertu, en soutenant que, lorsqu'on obtient de tels secours, on n'a pas le droit d'en remercier les dispensateurs et d'en réclamer de nouveaux? Hélas! saint Pierre « *leur a rappelé longtemps* toutes ces choses, » et ils les ont oubliées!...

Mais les objections se multiplient. Après les *apparitions* et les *visions*, ce dont on se méfie le plus, dans le camp de nos adversaires, ce sont les *extases*, les *ravissements*, les *transports mystiques*, etc. Et cependant c'est un grand apôtre qui affirme leur réalité, comme l'ayant expérimentée par lui-même! « Est-ce en corps, est-ce en esprit? » voilà le seul doute qu'il émette, car il n'hésite pas sur sa propre introduction dans un paradis, dont il garde pour lui les secrets. (IIe ép. aux Corinthiens, ch. XII, v. 2.) Et cette fois comment l'illusion serait-elle possible, lorsque c'est un saint Paul qui se cautionne lui-même, comme ayant tout *entrevu*, tout *entendu*, tout *savouré?* « Non, dit-il ailleurs, l'œil de l'homme n'a jamais *vu*, son oreille n'a jamais *entendu*, son cœur n'a jamais *compris* ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment » (I Cor., 2, 9). Seulement, il a *entrevu* certains mystères qu'il ne lui est pas permis de raconter[1].

Quant aux *transports* ou ravissements corporels, nous serons loin d'en manquer par la suite; rappelons-nous celui de l'apôtre Philippe sur la route de Gaza, enlèvement immédiatement suivi de son arrivée à Azoth, nonobstant une distance de *quarante milles* (*Actes*, ch. VIII, v. 39 et 40). Grâce à un tel pré-

1. Ce silence a-t-il été gardé sur tout et envers tous? C'est douteux. Quelques théologiens, étonnés des vues merveilleuses d'un saint Denys l'Aréopagite sur le monde invisible, se sont demandé s'il ne les tenait pas de saint Paul, son maître et son convertisseur. Malgré le caractère hypothétique de cette explication, elle semble néanmoins beaucoup plus naturelle que celle de la *science infuse* départie à ce grand homme. Le génie humain ne pouvant rien deviner de toutes ces grandes vérités sur les *noms divins*, sur les *hiérarchies angéliques*, et saint Denys n'ayant jamais parlé de ses propres révélations, pourquoi n'attribuerions-nous pas celles qu'il nous fait à quelques confidences d'un tel maître et ami?

cédent, *précédé* lui-même par l'histoire du prophète Habacuc, nous n'objecterons plus l'*impossible*, lorsque nous verrons plus tard un saint Antoine de *Padoue* faire en quelques heures le double trajet de cette ville à Lisbonne, un saint Pierre d'Alcantara dépasser pendant ses vols extatiques le sommet des plus grands arbres, ou, mieux encore, une sainte Agnès de Bohême *disparaître entièrement pendant une heure* dans les *nuages* vers lesquels ses compagnes l'avaient vue transportée [1].

On ne se tire pas de pareilles affirmations en se contentant de répondre, avec M. Renan, « qu'ils *s'imaginaient alors* faire des voyages aériens [2]. »

Arrêtons-nous ; ces quelques exemples suffisent à prouver que depuis dix-huit siècles nous n'avons rien inventé qui ne se trouve en germe dans les *Actes*. Il ne reste donc plus qu'à savoir si nous aurions développé et multiplié sans mesure ce qui nous a été montré comme *exemple* et promis sans réserve ; mais toutes les fois que le protestant s'entend avec le libre penseur pour se railler de toutes ces choses, il ne s'aperçoit pas qu'il proteste tout simplement contre le protestantisme et qu'il met en pièces l'unique histoire qu'il accepte et le seul *Credo* qu'il professe.

Continuons à nous en assurer, et, avant de reprendre le cours de nos grands miracles, débarrassons-nous de tout ce *démonisme* si littéralement identique au nôtre et qui occupe dans les *Actes* une place tellement large que, si nous nous avisions de l'en retrancher, nous ne pourrions plus comprendre un seul mot de tout ce qui l'accompagne.

1. Boll., *Acta SS.*, 6e jour de mars.
2. Renan, *Apôtres*, p. 160.

§ V.

LES ACTES ET LE DÉMONISME.

1. Persistance des démons. — 2. Une de nos devineresses modernes à Philippes. — 3. Les *Actes* et les livres magiques. — 4. Un magicien devant un apôtre.

1. — *Persistance des démons.*

A la partie consolante de ces premières annales va succéder maintenant la contre-partie qui les attriste.

Nous avons prévenu nos lecteurs que telle avait été la loi, telle elle était encore et que telle elle serait dans l'avenir : « *Dura lex, sed lex.* »

On a peine à comprendre, il est vrai, qu'après le grand triomphe évangélique sur les démons, après leur dépossession et leur enchaînement à la croix du Sauveur, le monde n'en ait pas été complétement délivré; mais c'est une vérité d'expérience; nous sentons trop bien que s'ils ne sont plus nos maîtres, ils sont encore nos ennemis. Seulement, désormais nous ne serons pris au dépourvu que si nous le voulons bien, puisque le premier soin des apôtres est de nous montrer « les esprits de malice combattant contre nous de tous les points de l'atmosphère [1], » et « Satan circulant autour de nous, pour nous dévorer comme sa proie [2]. » Oui, nous sommes prévenus; Satan, tout « blessé qu'il soit à la tête [3], » n'est pas mort; c'est le gladiateur tombé dans l'arène, et qui se soulève à moitié pour frapper encore et faire payer le plus cher possible le reste de vie qui lui échappe.

Ici, nous allons donc nous retrouver sur un terrain que

1. Ép. de saint Paul aux Éphés., VI, 12
2. Ire ép. de saint Pierre, V, 8.
3. *Apocal.*, XIII, 3.

nous remuons depuis longtemps, celui du spiritisme ancien et moderne. Après l'avoir suivi dans ses manifestations contemporaines que nous avons rapprochées de ses antiques manœuvres, nous allons le suivre maintenant dans l'Église, dont la plupart des rites, des anathèmes, des prières, des efforts, vont avoir pour but unique de le poursuivre et de l'expulser.

C'est toujours le même ennemi, et il y aurait autant d'aveuglement à nier cette identité qu'il y avait tout à l'heure de folie à mépriser cette question.

2. — *Une somnambule à Philippes.*

L'ombre de saint Pierre, disions-nous, guérissait non-seulement *tous* les malades, mais encore ceux qui étaient *obsédés* par les esprits immondes (ὀχλουμένους). C'était bien là un exorcisme public, puisqu'il se passait au grand soleil de l'Orient et sur les places publiques.

Saint Paul, avons-nous dit, faisait de même; mais il n'attendait pas toujours que ces obsédés fussent malades, et certes en voici un exemple très-frappant.

Il y a quelques années, un auteur protestant qui nous avait pris à partie [1] réduisait à tel point la part des manifestations démoniaques dans l'Église primitive, que « le fait de la servante de Philippes lui paraissait, disait-il, un fait *isolé* et très-différent de ceux qu'on lui assimile. » C'est bien là la vraie méthode protestante : raréfier autant que possible le surnaturel, tel est le but; isoler les textes et dénuder la Bible, telle est la méthode; mais laissons parler le narrateur sacré : « Nous rencontrâmes une jeune fille ayant un *esprit de Python*, par lequel elle rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres *en devinant*. Et cette fille suivait Paul et nous, en criant : « Ces « hommes sont les serviteurs du Dieu tout-puissant, ils vous « annoncent la voie du salut. » Elle faisait cela depuis plu-

1. Le comte de Gasparin, *les Tables et le Surnaturel.*

sieurs jours, mais cette fois Paul s'impatientant se retourne et dit à l'*esprit :* « Je t'ordonne, au nom de Jésus-Christ, de « SORTIR de cette fille. » Et à l'instant même IL SORTIT [1]. »

Nous sommes évidemment ici devant un de ces *médiums* féminins du XIXe siècle, qui ne sont eux-mêmes autre chose que les *somnambules* du XVIIIe; mais pendant que nous nous y trompons tous les jours, pour Paul la discussion n'est pas longue et la théorie est bien simple. Il ne s'occupe même pas de la *fille* qui, à ses yeux, n'est pour rien dans l'affaire. Il ne s'adresse qu'à l'*esprit*, qui, lui, ne se fait pas répéter deux fois son ordre de sortie, et ruine si bien le maître de la *devineresse* en se retirant, que celui-ci furieux fait mettre l'apôtre en prison [2].

On le voit, les mesmériens de ce temps-là ne se donnaient aucune peine, pas même celle de magnétiser. Ils ne croyaient pas à la nécessité des *passes* pour amener la clairvoyance, et ne dissimulaient nullement le but matériel de leur exploitation. Aussi l'exorcisme les ruinait-il.

Saint Paul n'acceptait pas davantage les hommages forcés de l'obsédée et ne répondait pas un seul mot à ceux qui auraient pu lui dire alors tout ce que l'on dirait aujourd'hui. « Voyez comme elle est édifiante! Comme elle vous prépare bien les voies! Comment voulez-vous que les démons parlent ainsi contre eux-mêmes, etc...? »

« Taisez-vous, et sortez. » Voilà les seuls mots par lesquels l'apôtre leur témoignait sa reconnaissance, et ces flatteurs ne se le faisaient pas répéter deux fois.

Sur tous ces rapprochements, nous sommes heureux de nous rencontrer avec le savant auteur de l'*Histoire générale de l'Église*, M. l'abbé Darras : « Le rationalisme moderne n'admet pas les possessions reconnues jadis par les Platon, les Plutarque, etc. Toute cette démonologie cependant s'est

1. *Actes*, ch. XVI, v. 16, 17 et 18.
2. Ibid., v. 19.

révélée de nos jours avec les mêmes caractères, et le *spiritisme* fait autant de ravages dans notre moderne civilisation, que les pythonisses en faisaient au sein de la Grèce. L'Église catholique a seule le pouvoir de réduire au silence ces voix infernales. » (*Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 572.)

3. — *Les Actes et les livres magiques.*

A Éphèse, la scène est d'un intérêt bien autrement capital. « Voilà que les fils de Scæva, prince des prêtres, et, *comme leur père* exorcistes juifs, s'avisent de recourir aux noms de Jésus-Christ et de Paul pour donner plus de force à leur art. Tout aussitôt, l'homme qu'ils veulent exorciser et qui était possédé par le plus méchant esprit (le maître des deux autres, *dominator amborum*) s'écrie : « Je connais Jésus et je connais Paul, mais vous, qui donc êtes-vous ? » Et se précipitant sur eux, il met en lambeaux leurs vêtements et les force à fuir nus et couverts de blessures [1]. »

On peut être étonné de voir cette fonction d'exorciste en pleine vigueur avant l'Évangile. Mais l'historien Josèphe ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Sans adopter trop vite ce qu'il raconte d'un secret laissé par Salomon, et de l'amulette renfermant le nom de *Jéhovah*, on n'a rien à lui objecter, lorsqu'il affirme avoir *vu lui-même* un exorciste juif, en présence de l'empereur Vespasien et de *toute son armée*, ordonner à un démon de sortir d'un possédé, et comme preuve de sa sortie de renverser au même moment une jatte remplie d'eau que l'on plaçait dans le voisinage [2].

1. *Actes*, ch. XIX, v. 13, 14, 15 et 16.

2. Josèphe, *de Bello Judaico*, l. VII, ch. XXV. Ce complément de démonstration fut longtemps en usage dans les exorcismes des premiers chrétiens. C'était, pour ainsi dire, le coup de massue donné à l'incroyance. Nous verrons même au Ve siècle un saint ordonner au démon qu'il allait exorciser d'arracher, au moment de sa sortie, deux magnifiques colonnes d'un temple païen et de les transporter à l'église que ce même saint bâtissait à CENT lieues de là, et le démon obéit.

Quel que fût le *secret* des Juifs, il est probable que Scæva y avait eu recours; mais sa mésaventure étant une fois connue, « une grande terreur s'empara de tous les Juifs, et le nom de Jésus devint en grand honneur. Beaucoup de croyants venaient et *confessaient* leurs actions (*confitentes actus suos*), et beaucoup de sectateurs des *choses curieuses* apportant tous leurs livres (de magie), il y en eut pour cinquante mille deniers[1]. C'est ainsi que la parole de Dieu croissait et se trouvait confirmée[2]. »

Maintenant, quels pouvaient être ces livres? C'étaient d'abord, soyons en bien persuadés, tous ces petits manuels d'évocations et de prescriptions magiques qui inondent encore aujourd'hui nos campagnes, et que nous avons reconnus jusque dans les *papyrus* égyptiens; c'étaient encore tous ces livres de fausses sciences, comme l'alchimie, l'astrologie, la chiromancie, et même comme toutes ces *billevesées* médicales, qui, recouvertes d'un certain vernis scientifique et soutenues par quelques guérisons, appartiennent à l'ordre occulte, souvent sans que l'on puisse s'en douter, et deviennent, dix fois par siècle, à l'aide des femmes, des demi-savants et même de quelques savants éblouis, la vraie lèpre de toute science et de toute vérité.

Tout cet ensemble de mensonges et de faits merveilleux constituait le bagage de ces *circulateurs* ou *mathématiciens* qui avaient mis tant de fois l'empire en danger, que l'on avait fini par être obligé de les expulser et même de les punir de mort; on les appelait *circulateurs* en raison des *cercles* magiques qu'ils faisaient *tourner* sans cesse, et *mathématiciens* en raison des calculs très-savants, en apparence, sur lesquels ils prétendaient appuyer leurs erreurs.

Voilà quels étaient les vrais ennemis du christianisme naissant. C'était là le grand obstacle; aussi, voyez avec quel zèle

1. Selon dom Calmet, 25,000 francs de notre monnaie.
2. *Actes*, ch. XIX, v. 14 à 20.

les apôtres cherchent à le déraciner! C'est leur préoccupation constante, car ils sentent fort bien qu'ils ne peuvent introniser Jésus-Christ qu'après avoir préalablement expulsé ses ennemis; aussi sera-ce bientôt pour eux et pour beaucoup d'autres la vraie cause des plus grandes persécutions et des martyres les plus glorieux.

4. — *Un magicien devant un apôtre.*

Après Éphèse, c'est Paphos. Paul et Barnabé sont choisis par le Saint-Esprit pour l'œuvre qu'il leur destine; « *in opus ad quod assumpsi eos*[1], et cette œuvre, quelle est-elle? C'est d'aller trouver Paul Sergius, proconsul et *homme prudent* qui désire les entendre. Ils obéissent et se rendent à son tribunal; mais auprès de lui se trouve le grand obstacle ordinaire, c'est-à-dire le *magicien*. Celui-ci se nomme Élymas ou Bar-jesu. C'est lui qui, cette fois, dit-on, va soutenir la lutte contre les apôtres et garantit le proconsul des séductions de la foi nouvelle; mais à Paul un seul regard a suffi : « Fils du diable, lui dit-il, homme criminel et plein de ruse, ennemi de toute justice, quand donc cesseras-tu de barrer les voies du Seigneur? Voici que sa main s'appesantissant sur toi, tu vas devenir aveugle et ne verras plus le soleil pendant un certain temps. » Et tout aussitôt, une espèce de voile vaporeux tomba sur les yeux d'Élymas, qui, plongé dans les ténèbres, cherchait quelqu'un qui pût lui tendre la main; et voyant cela, le proconsul, frappé d'admiration et de terreur, crut à la doctrine du Seigneur[2]. »

Ce beau passage des *Actes* n'échappe pas, comme bien on

1. *Actes*, ch. XIII, v. 2.

2. *Actes*, ch. XIII, v. 2 à 13. On croit que cette espèce de *goutte sereine* miraculeuse fut guérie par celui qui l'avait si bien prédite, c'est-à-dire, par saint Paul. On se fonde à cet égard sur ce passage de saint Denys (*Noms divins*, ch. VIII) : « Élymas résista *encore* une fois (*rursum*) à l'apôtre. » Cette récidive, en effet, suppose un premier pardon.

le pense, à la sévérité de nos Élymas de la science, d'autant plus aveugles qu'ils ne se doutent pas qu'ils le sont. « Ce titre de *magicien*, dit M. l'abbé Darras, offusquait encore le regard méticuleux de la science, mais le texte des *Philosophumena* (nous allons voir ce que c'est) est venu, à son heure, confirmer encore ici la rigoureuse véracité du livre saint [1]. »

C'est là le propre des grandes vérités; on voudrait les réduire à une lumière isolée, et il se trouve qu'elles éclairent à la fois toutes les parties de l'histoire.

Aussi toutes ces leçons *spiritiques*, privées jusqu'ici, vont-elles désormais jeter un grand éclat et décider, non moins que les grands miracles, du triomphe de l'Église.

---

§ VI.

SIMON LE MAGICIEN ANTAGONISTE DE SAINT PIERRE.

1. Simon et les *Philosophumena*. — 2. Les saints Pères vengés par ce manuscri. hérétique. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon.

1. — *Simon et les Philosophumena.*

Pour « barrer le royaume de Dieu, » suivant l'expression de saint Paul, il n'y avait pas que des magiciens vulgaires; de même qu'il fallait des hérésies imposantes « pour éprouver la foi, » de même il fallait aux apôtres de grands théurges pour balancer leurs miracles, du moment où le parallélisme satanique et divin si fidèlement suivi dans le vieux monde devait renaître dans le nouveau [2].

1. *Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 497.

2. « Une antique tradition, dit encore M. Darras, rapporte que parmi les cent vingt disciples, quatorze, s'étant faits *chefs de sectes*, donnèrent naissance aux hérésies du Ier siècle. Saint Jean, en parlant de ces hérésiarques,

Or, l'Église de Jésus-Christ étant fondée sur Simon, il avait paru piquant à l'*infernal plagiaire* d'avoir un représentant du même nom, pour en faire le fondateur de la sienne et le pasteur de ses brebis dévorantes.

Il mit donc la main sur « ce magicien de Samarie, sur ce *seducteur* que tout le monde écoutait et croyait avec admiration, lorsqu'il se proclamait « la grande vertu de Dieu [1]. »

Les *Actes* en font d'abord un chrétien baptisé qui, frappé de l'éclat des miracles de Philippe, de Pierre et de Jean, osa leur proposer de l'argent en échange de ce divin pouvoir. Habitué sans doute à traiter avec les théurges de l'Orient, qui « ne donnaient rien pour rien, » Simon pensait qu'il en serait de même avec saint Pierre, mais celui-ci répondit : « Périsse cet or avec toi, qui t'imagines pouvoir payer le don de Dieu; je le prie qu'il te pardonne d'avoir eu cette pensée. »

Et comme le magicien le conjurait de continuer cette prière, il pouvait être permis de croire à sa conversion, mais « son cœur n'était pas droit devant le Seigneur [2], » et la preuve ne s'en fit pas attendre, puisque toute la tradition, secondée par l'histoire, nous le montre appuyé par Néron dans toutes ses luttes contre saint Pierre, jusqu'au jour où, étant parvenu à s'élever dans les airs *à l'aide de ses démons,* il fut précipité par les prières de l'apôtre, qui dut à ce grand triomphe et son incarcération et sa mort.

Il est vrai que cette tradition, et surtout le *rôle magique* de Simon, avaient reçu depuis deux ou trois siècles tous les démentis auxquels ils avaient droit de s'attendre; mais laissons parler cette fois M. de Pressensé (l'historien protestant déjà cité) : « Beaucoup de théologiens ont conclu de tous les *mythes* dont l'histoire de Simon a été surchargée que cette

avait dit : « Ils sont bien sortis de notre société, mais ils n'étaient pas des nôtres, ex nobis prodierunt, sed ex nobis non erant. » (I Jean II, 19. — *Histoire générale de l'Église,* t. V, p. 294.)

1. *Actes,* ch. VIII, v. 9 et 10.

2. Ibid., v. 21.

histoire n'était qu'un tissu de *légendes;* mais elle contient des *faits positifs,* garantis par le témoignage unanime des Pères et confirmés par l'écrit d'Hippolyte récemment découvert [1]. »

Tous ceux d'entre nos lecteurs qui se sont occupés d'histoire ecclésiastique savent qu'il s'agit ici d'une réhabilitation capitale; mais ce que la plupart ignorent probablement, c'est ce que pouvait bien être cet écrit si vengeur d'*Hippolyte.* Eh bien, c'est un manuscrit des premiers siècles portant le titre assez bizarre de *Philosophumena,* découvert en Grèce, il y a quelques années, mais dont on ignore encore le véritable auteur.

Pour les catholiques, ce manuscrit, qui se permet d'outrager le pape saint Calliste de la manière la plus odieuse, est nécessairement de quelque hérétique inconnu, au moins dans une de ses parties principales; mais, pour les libres penseurs qui trouvent charmant de *lancer* un saint contre un évêque de Rome, ce serait l'œuvre de saint Hippolyte. Beaucoup d'érudits faisant autorité dans la science, et notamment monseigneur Cruice, évêque de Marseille, ont réfuté ce blasphème, tout en reconnaissant un grand intérêt et une grande valeur au manuscrit [2].

Quoi qu'il en soit, ce livre extraordinaire et très-savant (en dehors de la calomnie précitée) n'en justifie pas moins tous les enseignements de la tradition et des Pères sur ces deux points capitaux, la magie de Simon et le séjour de saint Pierre à Rome.

Peut-être le passage des *Philosophumena* qui se rapporte à ce dernier point est-il pour quelque chose dans cette confession de M. de Pressensé : « l'unanimité de la tradition sur le séjour de saint Pierre à Rome, pendant les dernières années de sa vie, *étant imposante, je suis porté* à la croire, pourvu

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église,* p. 395.

2. M. l'abbé Darras pense (avec grande raison, selon nous) que ce pamphlet doit être de l'un des antipapes qui, précisément, siégèrent à Rome à cette époque. (*Histoire générale de l'Église,* t. VII, p. 604.)

que l'on ne tire aucune conclusion de ce fait au profit de la hiérarchie [1]. »

Et nous, nous sommes *très-porté* à croire que, devant les nouveaux documents, cette concession est devenue une *nécessité* [2].

2. — *Les saints Pères vengés.*

Si notre auteur anonyme se permet de calomnier un pape, il dit au moins la vérité sur le premier magicien de l'ère chrétienne, et c'est bien quelque chose, car les saints Pères l'avaient dite comme lui, sans qu'on voulût les croire et sans entrer toutefois dans tous les détails curieux qui vont suivre.

« Simon, dit le manuscrit, homme habile dans l'art magique, trompait beaucoup de personnes, en partie par l'art de Thrasymède (la jonglerie), en partie *par le secours des démons*. Du reste... charlatan absurde et convaincu d'imposture par les apôtres, il entreprit de se faire passer pour un Dieu. Il sut donc tourner à son profit, par les *mauvais arts*, non-seulement les enseignements de Moïse, mais ceux des poëtes... Ses disciples usent encore de ses prestiges. Grâce aux *incantations*, aux *philtres* et à ces *caresses attractives* (*illecebras*,

1. De Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, t. II, p. 777.

2. Sur cette grande question, M. Darras fournit encore un document d'une trop haute importance pour qu'il nous soit permis de le passer sous silence. « Nous possédons aujourd'hui, dit-il, le texte authentique de la première épître adressée aux Corinthiens par saint Clément, disciple et successeur de saint Pierre. Chose remarquable! c'est un docteur protestant de l'Université d'Oxford qui le publia pour la première fois sur un manuscrit provenant de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. « LA SCIENCE MODERNE EST UNANIME A EN RECONNAÎTRE L'AUTHENTICITÉ, » (autrement dit, cette épître est bien réellement de saint Clément). Or il est bon que personne ne l'ignore; dans cette épître, saint Clément se nomme très-formellement « LE SUCCESSEUR DE SAINT PIERRE », et il doit le savoir!

A Tubingen, un savant professeur (M. Héfelé) fixe la date de cette épître à la troisième année après le martyre de saint Pierre.

A MM. les protestants de tirer les conclusions!

passes) et à ce qu'ils appellent des *sommeils* (*somnia*), ils envoient des démons pour *influencer* (*irritando*) tous ceux qu'il leur plaît de fasciner. Pour cela, ils font usage de ces esprits qu'ils nomment *familiers*... Quant à lui, Simon, convaincu et anathématisé par les apôtres, il vint à Rome où il trouva Pierre qui s'opposa aux prestiges par lesquels il se faisait beaucoup de prosélytes. » (*Philosophumena*, l. VI.)

Nous ne savons s'il est possible de décrire avec plus d'exactitude les *passes* et le *sommeil* magnétiques de nos temps modernes ; aussi M. l'abbé Darras remarque-t-il avec raison que « le *spiritisme* et la philosophie moderne peuvent se reconnaître ici; car si d'une part on a lieu d'être surpris en retrouvant dans ce livre les témérités de la philosophie transcendantale de Schelling et de Hegel, de l'autre il ne manque pas de curieux analogues avec nos pratiques démoniaques actuelles. »

On lit, par exemple (*Philos. magici*, l. IV, c. IV) : « Le mage faisait écrire sur une feuille de parchemin la demande que l'on voulait adresser au démon ; la feuille ployée en quatre était jetée dans un brasier ardent pour que la fumée allât en révéler à l'*esprit* le contenu. L'encens étant jeté à pleines mains sur les charbons, le mage y ajoutait, sur des morceaux de papyrus, les noms hébraïques des esprits auxquels il s'adressait, et la flamme dévorait le tout. Bientôt l'esprit *divin* semblait envahir le mage, qui poussait des invocations inintelligibles, et, plongé dans cet état, il répondait à la question posée, — des apparitions fantastiques surgissaient parfois du milieu du brasier ardent (*ibid.*, § 3); d'autres fois le feu paraissait descendre du ciel sur les objets désignés par le mage (*ibid.*), ou bien encore la divinité évoquée traversait l'appartement, traçant des orbes de feu dans son vol (*ibid.*, § 9). »

« L'auteur, ajoute M. l'abbé Darras, distingue nettement ces opérations *plus ou moins* naturelles des relations démoniaques qu'il commençait à traiter. Malheureusement, cette dernière

partie manque dans l'unique manuscrit que nous possédons. » (Abbé Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. V, p. 363.)

Peut-être sera-t-on assez heureux pour la retrouver; mais dès à présent M. Maury n'a plus le droit de dire, comme il l'a fait quelque part, que « d'après les *Philosophumena* toute la magie de Simon se réduit à la simple jonglerie. » Le contraire résulte de la distinction mentionnée.

Tout ceci, du reste, est parfaitement conforme à ces paroles d'Anastase le Sinaïte : « On vit Simon faire marcher des statues, se précipiter dans les flammes sans en être atteint, se métamorphoser en animaux divers, faire apparaître dans les festins des fantômes et des spectres, *faire mouvoir les meubles d'un appartement* par des *esprits* invisibles. Il disait qu'il était escorté par des multitudes d'ombres auxquelles il donnait le nom d'*âmes des morts*. Enfin il s'envolait dans les airs... » (Anast., *Patrol. grecque*, t. LXXXIX, col. 523, *quæst.* xx.)

3. — *L'histoire et la chute aérienne de Simon.*

Il ne saurait donc plus rester de dissidence sérieuse que sur une des traditions les plus constantes de l'Église, relativement à la chute aérienne de ce singulier personnage.

C'était un fait accrédité partout, qu'ayant voulu démontrer sa divinité, en s'élevant dans les airs, il en avait été précipité par les prières de saint Pierre. Pour prouver ce dernier fait à M. de Pressensé (qui le nie), nous pourrions nous contenter de cette unanimité traditionnelle, à l'autorité de laquelle il vient de sacrifier un préjugé bien autrement puissant ; mais nous devons encore lui dire avec un écrivain moderne très-distingué [1] : « La chute de Simon, telle qu'elle est racontée par les apocryphes, et les conséquences qui en résultèrent

1. M. Amédée Fleury, *Rapports de saint Paul avec Sénèque*, t. II, p. 100.

pour saint Pierre et saint Paul, *sont cependant puisées dans les historiens les plus graves* et, entre autres, dans saint Philastre, dans saint Sulpice Sévère, etc. Saint Augustin va même jusqu'à attribuer l'institution du jeûne du samedi, dans la primitive Église, au jeûne préparatoire observé par saint Pierre à la veille de cette grande lutte [1]. » M. Fleury a été plus fort encore en faisant un appel aux historiens profanes, qui, sans raconter le fait, y font allusion de la manière la plus évidente. Par exemple, qui pourrait nier que cette phrase de Suétone ne s'y rapporte : « En ce temps-là, UN ICARE alla tomber DÈS LE PREMIER ÉLAN près de la loge de Néron, et LA COUVRIT DE SON SANG [2] ? » Qu'est-ce qu'un Icare, sinon un téméraire qui essaye de *voler* dans les airs? Et, pour couvrir une loge de sang, ne faut-il pas que l'ascension ait été encore assez haute?

De son côté, la tradition topographique vient merveilleusement appuyer la parole de l'historien et donner à cet *Icare* son véritable nom, lorsqu'elle vous montre encore aujourd'hui près de l'église Saint-Cosme et Saint-Damien (*in via Sacra*), et tout à côté de l'ancien temple de Romulus, les vestiges d'une pierre sur laquelle se seraient imprimés les genoux de l'apôtre après sa victoire; et ce n'est certes pas une circonstance moins remarquable que de voir ce lieu s'appeler encore aujourd'hui *Simonium* [3].

Autre témoignage bien probant : le païen Dion Chrysostome raconte que « Néron comblait Simon de caresses et le traitait magnifiquement dans son palais », et il ajoute : « l'empereur ne permettait jamais une contradiction, et ne voulait pas que l'on déclarât impossible ce qu'il avait une fois ordonné; de telle sorte qu'un jour ayant prescrit à quelqu'un de VOLER, et celui-ci l'ayant promis, il fut nourri pendant longtemps

1. Saint Augustin, Epist. XXXVI, *ad Casulam*.
2. Suétone, *Nero*, ch. II.
3. Pétrarque, dans sa lettre à Philippe *de Vitriaco*, lui dit : « Tu vois encore ici la pierre tachée par la *cervelle* de l'infâme Simon. »

à sa cour, et près de lui, comme *devant voler*, VOLATURUS[1]. »

Enfin, l'illustre Grotius, le plus savant peut-être de tous les protestants, regarde comme indubitable que saint Paul désigne parfaitement Simon sous l'épithète d'*indigne* et prédit sa misérable fin en même temps que celle de l'antechrist dans son *Épître aux Thessaloniciens*, ch. II, v. 7.

La sanction historique est donc bien loin de manquer à cette lutte mémorable entre le prince des apôtres et le *premier-né de Satan, le père de toutes les hérésies futures*, comme on l'appelait alors.

Nous ne pouvons donc plus douter historiquement, lorsque nous voyons que, cinq siècles avant les nouvelles justifications, le cardinal Baronius prenait déjà soin de nous apprendre (*Annal.*, t. I, p. 645) que le *Livre pontifical*[2] » adhère à tous ces détails, *his omnibus adstipulatur.* » C'est pourquoi, ajoute-t-il, les moines orientaux s'appuient sur ces faits dans le libelle qu'ils adressent au pape Agapet, en le priant d'agir contre Sévère et Zoare, leurs deux plus redoutables magiciens, et de les *briser par les miracles, comme saint Pierre l'a fait jadis à l'égard de Simon.*

Anastase, de Nicée, n'est pas moins formel que tous ces auteurs, et même que les *Philosophumena*, dans la peinture qu'il fait des prestiges de Simon, « toujours accompagné, dit-il, de ces *spectres* et de ces *ombres* qu'il disait être des *âmes des morts* (*de Præstigiis Simonis*).

Quant au véritable moment de sa mort, laissons encore parler M. l'abbé Darras. « Quant à la mort de l'imposteur de Samarie, c'est encore par les *Philosophumena* que nous en avons enfin le détail. Son échec dans l'amphithéâtre ne lui

1. Ita ut, cum quemdam volare jussisset, ille et promiserit, multoque tempore nutriebatur intus apud eum, in aula, tanquam VOLATURUS. (Dio, *Orat.* XXI.)

2. *Liber Pontificalis*, ce premier monument de la Rome papale que, dans notre *Introduction*, nous avons montré si bien vengé des calomnies dont il avait été l'objet.

avait pas fait perdre son crédit parmi ses adeptes. Mais il paraît qu'il ne s'était jamais complétement guéri des accidents *causés par sa chute,* puisqu'il était obligé de s'asseoir en parlant à la foule et que nous le retrouvons dans cette attitude, sous un platane de la Campagne romaine, lors de sa dernière conférence avec saint Pierre. L'idée de se faire enterrer vivant pour ressusciter le troisième jour sort tellement du cercle ordinaire des prestiges de notre spiritisme européen, qu'elle pouvait passer *naguère* pour complétement invraisemblable ; aujourd'hui des faits de ce genre sont entrés dans le domaine de la notoriété publique. *Tout le monde sait* que les officiers anglais de l'armée des Indes ont vu *fréquemment* de malheureux Indiens, pour quelques pièces de monnaie, se faire coudre dans un linceul, la bouche, les narines et les yeux hermétiquement fermés avec de la cire. On les enterre ensuite, et des jours, des semaines, des mois après, au terme précédemment convenu, on les exhume, on les débarrasse de leurs linceuls et ils se retrouvent parfaitement vivants. La science s'est préoccupée de ces phénomènes inconnus chez nous, et fréquents dans les Indes. Le résultat de ses investigations nous fera probablement connaître le *procédé* technique employé par les Indiens. Quoi qu'il en soit, nous ne doutons pas que ce secret ne fût connu de Simon le Mage, et nous comprenons qu'il ait eu la pensée d'en faire usage pour simuler une résurrection. « Mais, dit l'auteur des *Philosophumena,* il ne se « releva pas de la tombe dans laquelle il s'était fait enterrer, « et ses disciples n'exhumèrent après sa mort qu'un cadavre, « car il n'était pas le Christ [1]. »

1. Voir à cet égard l'app. A intitulé : « LES FAUSSES RÉSURRECTIONS ET LES RÉVIVISCENCES APPARENTES DES PAÏENS ; » appendice se rapportant à notre *Introduction.*

Digitized by Google

§ VII.

DÉVELOPPEMENTS TRADITIONNELS SUR LA LUTTE DE SAINT PIERRE ET DE SIMON.

1. Leur crédibilité. — 2. La lutte engagée sur un mort. — 3. L'histoire et la chute aérienne de Simon.

Note 1. — LES MOYENS DU PRESTIGE.

1. — *Leur crédibilité.*

Nous avons déjà dit que les mots *apocryphe* et *légende* n'impliquaient nullement pour nous le sens fâcheux qu'on leur attachait d'ordinaire. « *Écrits ou récits moins officiels* que *les autres*, » voilà la définition qui convient à la plupart de ces documents.

Or, nous commençons par l'avouer, en dehors de la tradition, les détails que nous allons donner ne se trouvent que dans ces ouvrages, relégués autrefois par le pape Gélase et par les Pères eux-mêmes parmi les apocryphes. Tels sont les *Recognitions* de saint Clément, les *Constitutions*, et tous ces actes revêtus du nom des apôtres et des pontifes, sans leur appartenir, au moins en entier.

Mais que de choses à dire à propos de ces mêmes ouvrages, vengés aujourd'hui par une critique plus sage des reproches « infiniment trop sévères, » dit-elle, infligés à leur véracité. De leur côté, les catholiques sont assez généralement d'accord sur ce point : que « les faussetés et les altérations qui déshonoraient ces livres *venant des hérétiques* et reposant toujours sur les points de doctrine *sans toucher au fond historique* des récits, il faut, avant de rien condamner, faire très-exactement ces distinctions. »

Cette nécessité ne date pas d'aujourd'hui, car le sévère et très-savant patriarche Photius, dans sa *Bibliothèque des*

Pères, après avoir parlé des *fables* des *Recognitions*, plus rares, selon lui, dans les *Constitutions*, distingue encore parmi les premières, en disant : « Cependant le livre des *Actes de Pierre* (tiré des *Recognitions*) surpasse tellement les *constitutions* en sagacité, en gravité, en pureté de doctrine, en éloquence, et *principalement* (*maxime*) *dans tout ce qui regarde les combats de saint Pierre avec Simon le Magicien*, que l'on ne peut *en rien* les comparer aux autres [1]. »

Les Bollandistes tenaient, il y a deux siècles, le même langage et s'étonnaient « de ne plus trouver dans les dix livres actuels des *Recognitions* ces erreurs que leur reprochait saint Épiphane (*Hær.* xxx), et qui, probablement, les avaient fait condamner par le pape Gélase [2]. Parmi ces livres apocryphes se trouvaient encore ces *Actes de saint Lin*, que les mêmes savants prouvent si bien [3] avoir été le *chorepiscopum* (coadjuteur) de saint Pierre, avant d'être son successeur : « Quelques-uns de ces actes, disent-ils, sont rejetés comme falsifiés, mais on n'en lit pas moins au *Bréviaire romain* que « saint Lin écrivit les faits de saint Pierre et surtout (*maxime*) tout ce que ce grand apôtre a fait *contre Simon le Magicien* (23 septembre). Aussi ces Bollandistes recommandent-ils bien de ne pas confondre ces actes *approuvés* avec tous les autres, car « nous voyons, disent-ils, par les écrits de saint Chrysostome combien ils renferment de détails conformes aux traditions de toutes les Églises [4]. »

On le voit, nous sommes déjà bien loin de la sévérité des anciens auteurs gallicans; il nous reste à donner le dernier mot de la saine critique de notre époque; de l'aveu général, il a été formulé en 1851 par le docteur Tischendorf, de Leipzig, et le voici : « Plusieurs de ces Actes ne sont plus ce qu'ils étaient au temps de leur condamnation par Gélase; ils auront

1. *Codex CXIV, Apocr.*, éd. Migne, p. 387.
2. Boll., *Acta SS.*, t. V de juin, p. 398.
3. Id., ibid., 12 mai.
4. Id., ibid., 29 juin.

donc été corrigés par des mains orthodoxes ; ils remontent à la plus haute antiquité et conservent ce fond de *vérité historique* que plusieurs Pères remarquent avoir été *très-exact, même chez les apocryphes* qui n'avaient été altérés que relativement à la doctrine [1]. »

Après les Actes de saint Lin, ce sont, d'après ce savant, les Actes de Nérée et d'Achillée, *écrits avec une extrême bonne foi*, disent aussi les Bollandistes, et ceux de Marcellus qui, s'accordant entre eux et avec la tradition générale, « presque sans variantes, » MÉRITENT LA PLUS GRANDE CONFIANCE [2].

En voici le sommaire.

2. — *La lutte engagée sur un mort.*

... « En ce temps-là, Néron, poussé par Simon le Magicien, commença à persécuter ces grands apôtres, car, s'étant rendu maître de l'esprit de César, au moyen de diverses *illusions démoniaques*, ce dernier lui avait confié sans réserve aucune le soin de sa santé et la garde de sa personne. Il tenait à l'avoir toujours auprès de lui, pour qu'il lui procurât victoires, conquêtes et toute sorte de prospérités [3]. Mais Pierre, éclairé par la lumière de la vérité et par la parole divine, avait démontré toute sa vanité et tous ses crimes. Quant à Simon, frappé d'aveuglement, il allait au-devant de sa défaite. Oubliant que déjà démasqué en Judée par Pierre il avait été obligé de prendre la fuite à travers les mers, il osait encore une fois venir l'affronter à Rome et s'y vanter de pouvoir, COMME LUI, RESSUSCITER LES MORTS.

1. Voir le *Dictionnaire des Apocryphes*. Migne, 1858.

2. Ce mot *presque* est de Fabricius (*Apocr. du Nouveau Testament*, t. II, p. 433), et se rapporte à la mort de Simon, qui, selon les uns, aurait immédiatement suivi la catastrophe, à Brindes ou à Laricia, et, selon d'autres, aurait eu lieu à Rome un peu plus tard.

3. Rien ne concorde mieux avec les historiens précités et avec Pline, disant : « Personne n'a jamais favorisé la magie avec autant de dévouement que Néron. » (*Hist. natur.*, l. XXX, ch. II.)

« A ce moment-là précisément, venait de mourir un jeune homme noble et proche parent de César. Comme toute la foule accompagnait ses dépouilles, tout le monde se demandait s'il n'y avait là personne qui pût le ressusciter. Pierre, alors, *s'était rendu très-célèbre* dans cet ordre de miracles, et bien que les païens ne crussent pas encore en lui, la douleur des parents les décida à essayer de son pouvoir.

« On fait donc apporter le mort à saint Pierre, pendant que d'autres vont chercher Simon pour les mettre tous deux en présence. Pierre dit alors aux parents d'inviter le magicien à commencer et à voir le premier s'il pourrait ressusciter leur fils; mais Simon avant d'agir a soin de poser cette double condition : 1° s'il réussit, Pierre sera immédiatement mis à mort pour avoir injurié une aussi grande puissance que la sienne; 2° si au contraire il échoue et que saint Pierre réussisse, c'est lui, Simon, qui subira la terrible sentence.

Pierre demeurait bien tranquille (*quievit*). Alors Simon se lève, s'approche du lit et se met à murmurer des paroles d'*enchantement diabolique* [1], et voilà qu'*il semble* à tous les assistants que la tête du mort s'agite. Aussitôt, une immense acclamation s'élève du côté des païens qui affirment que le jeune homme vit et qu'il parle avec Simon. De là une grande irritation contre Pierre et sa présomption.

C'est alors que celui-ci réclame à son tour le silence et leur dit : « Si le mort vit, QU'IL LE DISE LUI-MÊME; s'il vit, QU'IL SE LÈVE, QU'IL MARCHE ET QU'IL NOUS PARLE! Mais je vais vous montrer qu'il ne suffit pas de faire remuer une tête pour que cette *fantasmagorie* [2] soit la vérité. Qu'on écarte le magicien de ce lit et vous verrez aussitôt les prestiges diaboliques s'évanouir. » — En effet, on écarte Simon du lit, et le

1. *Dira carmina immurmurabat.* C'est exactement l'expression employée dans toute l'ancienne *nécromancie*; c'est aussi le synonyme du mot *mussitabant* (ils parlaient tout bas), appliqué par le prophète Isaïe aux opérations des nécromants.

2. Φάντασμα, *apparence de fantôme.*

mort reste immobile sans donner aucun signe de vie. Mais Pierre *se tenant au loin*, après avoir prié quelque temps intérieurement, s'écrie à haute voix : « Jeune homme, je te le dis, LÈVE-TOI, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ TE RENDE LA VIE. » Et aussitôt le jeune homme se lève, se met à parler, à marcher, et Pierre le rend vivant à sa mère. Celle-ci voulait rémunérer le saint apôtre, mais il lui dit : « Sois tranquille et ne crains rien pour ton fils, car désormais il aura son gardien. » Quant au peuple, qui voulait lapider le magicien, Pierre l'en empêche en disant : « Laissez-le vivre et qu'il voie croître le royaume de Jésus-Christ malgré lui [1]. »

3. — *L'histoire et la chute aérienne de Simon.*

Le magicien était torturé en lui-même (*torquebatur*), en voyant la gloire des apôtres; alors il court chez Néron, et, dressant de nouvelles batteries, il obtient de lui qu'il fasse venir Pierre. Réunis tous deux auprès de l'empereur : « Je m'étonne, César, dit Simon, que tu puisses t'inquiéter d'un tel homme, d'un misérable pêcheur sans talents, ne connaissant que le mensonge et n'ayant aucune espèce de puissance

1. Nous trouvons une preuve du grand crédit conservé à cette légende jusque dans le VIIe siècle. En 681, lorsque le moine Polychronius eut rédigé sa formule *monothéistique*, il demanda au septième synode de Constantinople la permission de la déposer sur un *mort* et de la justifier en le ressuscitant. Le synode y consentit, mais à condition que « cela se passerait en plein air et en présence non-seulement de tous les juges, mais de tout le peuple : » nouvelle preuve de l'ancienneté des précautions !

« On se rend donc dans la cour des bains appelée *zeuxippe*, et l'on y apporte un mort dans sa châsse argentée. Polychronius dépose sur lui sa formule, et à l'instar de Simon passe auprès de lui plusieurs heures à *marmotter* des paroles (*insusurrans*), jusqu'à ce qu'il se déclare impuissant.

« Alors le peuple s'écrie : « ANATHÈME A CE NOUVEAU SIMON ! » Et le synode se retire dans le secrétariat appelé *trullus*, pour rédiger son procès-verbal et lancer l'*anathème selon la chair* sur ce téméraire, qui fut au moment même abandonné à ses mauvais esprits. » (Baronius, anno 681, § LXIV.)

Nous avons déjà vu et nous reverrons encore en quoi consistait ce nouveau prodige.

ni pour la parole ni pour les œuvres ; mais pour que tu sois plus vite débarrassé de ces ennemis, je vais ordonner à mes anges de venir et de me venger de lui. »

« ... Il conjurait donc l'empereur de vouloir bien fixer un jour pour une dernière épreuve, qui consisterait à s'envoler du haut d'un monument et à gagner ainsi le ciel. Le jour ayant été pris, on le vit donc monter au Capitole, et de là s'élançant du haut des rochers, il commença à voler (*volare cœpit*), et le peuple d'admirer et de respecter ! La plupart disaient : « Cet homme est bien, comme il le dit, la grande puissance de Dieu, et le Christ n'a jamais rien fait de semblable. » Alors Pierre, placé au milieu des assistants, prononça ces paroles : « Seigneur Jésus, manifestez votre puissance et ne permettez pas que ce peuple, qui doit bientôt croire en vous, soit trompé plus longtemps par de telles illusions. » Et ayant *prié avec larmes*[1], et en demandant (disent les *Constitutions*) que Simon n'en mourût pas, il apostropha les esprits en ces termes : « Vous, esprits, qui soutenez et portez cet homme, je vous adjure et vous ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'abandonner à lui-même. » Et aussitôt abandonné par eux, il tomba, mais ne mourut pas du coup, ayant eu les deux cuisses brisées, etc., etc. »

Nous avons dit le reste.

---

1. « LES MOYENS DU PRESTIGE. » — Dans un manuscrit grec, trouvé dans la bibliothèque du Vatican, et interprété par Sirler, on trouve les détails suivants, qui, pour nous, sont remplis d'intérêt, et voici pourquoi. Nous avons souvent parlé dans nos livres précédents « *d'ombres* vaporeuses qui accompagnaient, là comme ailleurs, certaines manifestations démoniaques. Or, ces ombres, sous forme de *colonnes grisâtres*, nous les retrouvons précisément dans ce vieux manuscrit. Laissons-le s'exprimer : « Voyant tous ces miracles de

1. Détail bien simple en apparence, mais qui désormais va faire chez tous les saints comme le fond et comme la condition de tous ces grands succès.

Pierre, Simon le Magicien poussait l'audace jusqu'à l'attaquer en pleine ville pour détruire son influence, et voici comment il s'y prenait : il se faisait toujours précéder et suivre de certaines *ombres* qu'il disait être les *âmes des morts* ressuscités par lui, et qui lui rendaient hommage comme à un dieu ; de plus, il parvenait à faire marcher et sauter quelques boiteux. Puis, comme Protée, il prenait toutes les formes qu'il voulait, y compris celles du serpent et du feu; mais dès que Pierre, ce grand apôtre du Sauveur paraissait, toutes ces *hallucinations* (*sic*) se dissipaient et se trouvaient réduites à néant. Enfin, un jour, Simon, couronné de lauriers, monta sur un certain monument; il annonça à la foule que, puisqu'elle voulait l'abandonner pour Pierre, il allait ordonner à ses anges de le soutenir et de le porter dans le sein de son père céleste. Et bientôt, après s'être applaudi lui-même, il se lança dans le vide, et commença à voler (*volare cœpit*), ses *ombres*, ou plutôt ses mauvais démons, le portant et le poussant (*umbris gestantibus et impellentibus*). Mais Pierre s'adressant à elles : « Ministres de Satan, leur dit-il, je vous ordonne de l'abandonner... » Et aussitôt (*repente*) toutes ces *ombres que l'on voyait autour de lui* s'évanouissant et fuyant, Simon fut immédiatement précipité; et la foule de crier pendant plusieurs heures : « Le vrai grand Dieu est celui que Pierre nous prêche ». (V. les Boll., 29 juin, p. 416.)

Pour nous, en raison de l'expérience accusée par tous les siècles et y-compris la nôtre, voilà un tableau peint d'après nature.

---

§ VIII.

LA PLUS SACRÉE DES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES, OU LA SAINTE VIERGE AU Ier SIÈCLE.

Note I. — APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE ANTAGONISTE DE SAINT JEAN.

Revenons aux consolations et reposons-nous, en finissant, devant le plus magnifique hommage qui ait jamais été rendu par l'Église à la tradition générale.

Chaque année, dès la première aurore du quinzième jour

d'août, toutes les cloches de la chrétienté catholique semblent vouloir réveiller l'univers, pour lui apporter une seconde *bonne nouvelle*, complément de la première [1].

Ce jour-là, toutes les fleurs se moissonnent, toutes les bannières se déploient, tous les sanctuaires se changent en parterres couverts de lis et d'orangers, et de toutes parts des processions de jeunes vierges se dirigent vers nos temples, mille fois plus ornées encore de leur maintien modeste, que de ce luxe de ceintures bleues et de voiles blancs attachés par leurs mères.

Elles chantent et l'Église chante avec elles une grande RÉSURRECTION. Qu'est-ce à dire, car il nous semblait jusqu'ici que nous n'en connussions qu'une? Écoutons donc cette *nouveauté :* « Quelle est celle-ci, qui s'élève comme l'aurore et qui monte avec elle? — C'est Marie qui est reçue dans sa couche éthérée. — Tous les anges s'en réjouissent, réjouissez-vous comme eux [2]. »

Il n'y a donc plus à s'y méprendre; le Titien et Murillo ont fidèlement reproduit sur leurs toiles la pensée de l'Église catholique. C'est une véritable *résurrection* qu'elle affirme quand elle célèbre cette *assomption* spirituelle et corporelle. Mais si vous l'interrogez sur les sources de cette croyance, après vous avoir indiqué du doigt ce passage d'Isaïe : « Levez-vous, Seigneur, et entrez dans votre repos, vous et l'*arche* que vous avez sanctifiée [3]; » puis cet autre verset du psaume XLIV : « La reine a été placée à sa droite avec son vêtement doré [4]; » elle se tait, ou se contente d'ajouter que « la *tradition* le veut ainsi. »

Et cependant, dans sa prudence, l'Église se contente de

1. On sait que le mot *évangile* signifie *bonne nouvelle*.

2. Quæ est ista quæ ascendit, sicut aurora consurgens? — *Assumitur* virgo Maria in cœlum, — assumpta est in æthereum thalamum. — Gaudent angeli, gaudete. (*Office du 15 août.*)

3. Tous les saints Pères appliquent le mot *arche* à la sainte Vierge.

4. Dans la symbolique chrétienne, *vêtement* signifie toujours *corps*.

Digitized by Google

chanter et ne définit rien, elle n'impose rien à votre foi, elle raconte : « *Assumpta est Maria Virgo.* » Mais, comme le dit excellemment un grand maître, Pierre de Blois, si l'on doit de la soumission à la *foi* de l'Église, quel respect ne doit-on pas à ses *opinions*[1] ! » Et le R. P. Thomassin d'ajouter : « Nous devons être persuadés d'une infinité de choses qui ne sont rien moins que des articles de foi ; ce serait même détruire toute société civile, que de ne vouloir jamais se rendre qu'à des vérités décidées ou appuyées sur des démonstrations évidentes[2]. »

D'ailleurs, ce n'est pas seulement une *opinion* de l'Église qui se trouve en jeu à cet égard, c'est son consentement universel.

Aussi quel n'est pas notre étonnement, lorsqu'en cherchant au 15 août la pensée de nos Bollandistes, nous n'y trouvons qu'une vague mention, un ajournement et même une assertion complétement erronée sur le mot *assomption*.

D'où peut venir une légèreté semblable, si ce n'est de la contagion des doctrines desséchantes des Baillet, des Launoy et des Fleury ? Ce mauvais air avait pénétré dans l'admirable cabinet de travail des pères Sollier, Papebroc, Heschenius, etc., et peut-être tous avaient fini par se laisser persuader par Fleury « qu'au VIIIe siècle on ne croyait pas encore que la Vierge fût ressuscitée, et qu'au XIIe l'Église n'osait encore assurer son assomption[3]. » En vérité, on tombe de toute sa hauteur, lorsque l'on voit un homme aussi savant que celui que nous citons oublier ou plutôt passer à dessein des passages aussi importants que celui-ci de saint Grégoire de Tours, au Ve siècle : « Quand la bienheureuse Marie approcha du terme de sa carrière mortelle, tous les apôtres réunis des diverses contrées du monde vinrent à sa demeure. Apprenant qu'elle allait être enlevée à cette terre, ils veillaient avec elle. Le Sei-

1. Sermon XXVIII.
2. *Traité des fêtes*, l. II, ch. XX.
3. Fleury, *Hist.*, l. I, n° 25, et l. XLI, n° 10.

gneur Jésus, environné de ses anges, leur apparut, il recueillit l'âme de sa mère qu'il confia à l'archange saint Michel, et la vision disparut à l'aube du jour. Les apôtres transportèrent sur un lit funèbre le corps virginal et le déposèrent dans le sépulcre. Puis ils se tinrent près du monument, attendant une nouvelle apparition du Seigneur. Et voici en effet que Jésus revint près d'eux, et, prenant le corps sacré de sa mère, ordonna qu'on le transportât dans une nuée brillante au sein du paradis. C'est là que, réuni à son âme glorieuse, il règne dans la gloire au milieu des élus, parmi les splendeurs sans déclin de l'éternité [1]. »

Quand saint Grégoire écrivait ces paroles, on était, non pas au VIIIe siècle mais au VIe; et lorsque Tillemont et tant d'autres prétendent avoir tiré cette légende des œuvres du faux saint Méliton, ils paraissaient ignorer tout le passé de la liturgie catholique, puisque saint Grégoire parlait comme le missel gothique et comme le missel mozarabe alors usité en Espagne.

Il parlait comme bien d'autres encore, car si nous remontons plus haut, nous allons nous assurer que tous nos fiers critiques n'étaient pas plus forts sur l'histoire que sur la liturgie. S'il en eût été autrement, ils auraient lu dans Eusèbe : « ASSUMITUR *in cœlum Virgo Maria* [2]. » Nous voilà donc reportés au IVe siècle. — Maintenant si nous remontons encore

1. « ... Denique impleto a beata Maria hujus vitæ cursu, cum jam vocaretur a sæculo, congregati sunt omnes apostoli de singulis regionibus ad domum ejus. Cumque audiissent quia esset assumenda de mundo, vigilabant cum ea simul. Et ecce Dominus Jesus advenit cum angelis suis, et accipiens animam ejus, tradidit Michaeli archangelo et recessit. Diluculo autem levaverunt apostoli cum lectulo corpus ejus, posueruntque illud in monumento, et custodiebant ipsum, adventum Domini præstolantes. Et ecce iterum adstitit eis Dominus, susceptumque corpus sanctum, in nube deferri jussit in paradisum; ubi, nunc, resumpta anima, cum electis ejus exultans, æternitatis bonis nullo occasuris fine perfruitur. » (S. Greg. Tur., *de Gloria martyrum*, l. I, ch. IV.)

2. « Ces mots, dit Baronius, qui existaient dans les anciennes éditions ont été rayés dans les modernes. »

Digitized by Google

à la même époque, voilà l'impératrice Pulchérie qui, voulant enrichir de quelques reliques de la *mère de Dieu* l'église qu'elle vient de lui consacrer à Constantinople, en demande à Juvénal, patriarche de Jérusalem, qui lui répond aussitôt : « Le tombeau de la Vierge est VIDE et on ne le vénère plus qu'en raison du court séjour qu'elle y a fait [1]. »

Ce n'est pas tout; voilà qu'il demeure avéré par un passage de saint Cyrille (extrait de la Vie du bienheureux Euthyme), qu'il y avait de son temps un temple à Jérusalem qui s'appelait l'*église de la Sainte-Assomption*, et c'est celui que l'archéologie moderne attribue à Constantin !... Nous voici donc en 300 !

Toutes ces négations grossières dérivaient du préjugé qui tenait à fixer la mort de la sainte Vierge à Éphèse; en vain montrait-on à Jérusalem, sur le mont Sion, ce tombeau que l'archéologie moderne nous dit si pareil de caractère et de structure à celui du Sauveur : c'était pour nos adversaires une *fiction*.

Mais comment, aujourd'hui, devant les nouveaux travaux de Mgr Darboy et de M. l'abbé Faillon, qui rendent si complétement à saint Denys l'Aréopagite la propriété trop contestée de ses œuvres, comment s'y prendrait-on pour soutenir plus longtemps la mort et l'ensevelissement à Éphèse, puisque désormais c'est bien avec saint Denys que nous assistons au trépas, à Jérusalem ?

Écoutons bien, et sachons comprendre ses paroles à Timothée : « Lorsque nous nous fûmes réunis chez nos maîtres, ces hommes remplis du Saint-Esprit, nous nous y trouvâmes avec lui (*Hiérothée*) et la plupart de nos frères, comme tu le sais, pour contempler CE CORPS QUI NOUS A DONNÉ LE PRINCIPE DE LA VIE EN RENFERMANT LE DIEU QU'IL AVAIT REÇU; Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, cette *sommité supérieure* et antique de nos théologiens, s'y trouvaient avec nous... Mais pour

1. Comte Melchior de Vogüé, *les Églises de la Terre Sainte*, p. 306.

abréger le récit de ces MYSTÈRES que tu connais si bien ET QUI, CERTES, NE DOIVENT PAS ÊTRE DIVULGUÉS AU VULGAIRE, restons-en là. Tu le sais, toutes les fois qu'il était opportun de relever notre foi à quelques-uns, afin de les gagner à notre discipline sacrée, notre maître commun (Hiérothée) surpassait la plupart des docteurs, etc., etc [1]. »

Maintenant quels sont ces *mystères* qui se passèrent auprès de ce divin lit de mort et qu'il *ne faut pas révéler à tout le monde?...* Rappelons-nous que la tradition disait que c'était précisément au milieu de cette admirable scène que Notre-Seigneur était descendu une première fois avec l'archange saint Michel et avait annoncé sa seconde visite relative à l'*Assomption;* pourquoi ne serait-ce pas là précisément l'objet de la réticence et du secret?

Il nous reste à connaître l'opinion du cardinal Baronius, ce grand annaliste de l'Église. Tillemont, pour se ménager, au moins en partie, sa grande autorité, faisait remarquer cette phrase appliquée par le cardinal aux écrivains indécis sur l'Assomption : « Peut-être pourrait-on louer leur réserve, « *laudanda forte modestia.* » Seulement, Tillemont se gardait bien de compléter la citation, et la voici dans son intégrité : « Peut-être pourrait-on louer leur réserve,... si elle « n'était souillée par le mensonge, *nisi esset labefactata mendacio* [2]. »

Et le grand cardinal ajoutait : « En face de l'unanimité des Pères de l'église grecque et latine, sauf un petit nombre trom-

1. Saint Denys, *des Noms divins,* ch. III. « Nam etiam apud ipsos divino spiritu plenos antistites nostros (cum et nos ut nosti), et ipse (Hierotheus) plurimique sanctorum fratrum nostrorum, AD CORPUS ILLUD, QUOD DEDIT PRINCIPIUM VITÆ, DEUMQUE SUSCEPERAT, CONTUENDUM venissemus; aderat autem et frater Domini Jacobus, et Petrus, suprema ista atque antiquissima summitas theologorum... VERUM, UT ISTA MYSTICA, QUIPPE VULGO NON PROMULGANDA, tibique notissima, missa faciamus; quando jam tempus erat quamplurimis hominibus fidem nostram promulgandi et quotquot adduci possent, ad sacram disciplinam nostram attrahendi, ipse (Hierotheus) non paucos superabat doctores, etc., etc. »

2. *Annales,* ad ann. 48.

pés par une lettre apocryphe de saint Jérôme, en face des usages significatifs et constants de la liturgie romaine, NOUS AFFIRMONS que la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, est montée au ciel avec ce même corps vénérable, dans le sein duquel Dieu a pris son humanité, et nous faisons profession de le croire [1]. »

Et nous, nous le croyons et le croirons toujours avec lui, car, en ne le croyant pas, il nous serait plus difficile de comprendre comment des chrétiens, assez respectueux d'ordinaire à l'égard des dépouilles de leurs moindres saints pour reculer d'épouvante à la seule pensée de les toucher, auraient osé, profanateurs sacriléges! non-seulement dérober, mais jeter probablement à tous les vents celles de la mère de leur Dieu, puisqu'on n'a jamais pu les retrouver. Enfin il nous serait encore plus difficile de comprendre comment CELUI qui tant de fois a révélé l'asile oublié du repos de ses serviteurs aurait laissé dans l'oubli celui de sa divine mère. Quoi! il eût permis que la terre refusât le plus vulgaire des honneurs à la reine du ciel, faute de connaître son tombeau?...

Non, pour des catholiques tout cela serait par trop invraisemblable, et lors même que la tradition n'aurait jamais été ce qu'elle était devenue pour Augustin Thierry, c'est-à-dire « quatre fois plus vraie que l'histoire [2], » elle devrait l'être ici. ASSUMPTA EST MARIA VIRGO. Ce n'est pas un dogme écrit, mais c'est bien plus, car, malgré les dénégations ignorantes du dernier siècle, c'est le cri non interrompu des fidèles et de l'Église.

1. *Annales*, ad ann. 47. « Demum ut de his dicendi finem faciamus, sicut tam ex Græcorum quam Latinorum omnium (perpaucis excerptis qui ea epistola pseudo-hieronymiana decepti sunt) assertione, ita etiam ex Romanæ ecclesiæ usu recepto, firmiter constanterque asserimus ac profitemur, ipsam sanctissimam Dei genitricem Mariam, unà cum sacratissimo illo corpore, quo impartita est Deo carnem, in cœlum esse receptam. »

2. Voir notre *Introduction*.

I. « APOLLONIUS, OU LE MAGICIEN THÉURGE ANTAGONISTE DE SAINT JEAN. »

1. — *Histoire.*

Ce serait laisser le premier siècle incomplet, et de plus manquer à la mémoire de saint Jean, que de passer sous silence celui qui eut l'honneur d'être son antagoniste spécial, comme Simon avait été celui de Pierre, Élymas celui de Paul, etc., etc.

Vers les premières années de l'ère chrétienne, et parallèlement à la vie du Sauveur et de saint Jean, avait surgi à Tyane, en Cappadoce, un de ces hommes extraordinaires dont la grande école de Pythagore était loin d'être avare. Grand voyageur comme son maître, initié à toutes les doctrines secrètes des Indes, de l'Égypte et de la Chaldée, doué par conséquent de toute la puissance théurgique des anciens mages, on le vit émerveiller tour à tour chacune des contrées qu'il avait parcourues, et qui, nous devons le dire, semblent avoir béni sa mémoire. Nous ne pourrions en douter sans abandonner de vrais monuments historiques. Et cependant les détails de cette vie ne nous ont été transmis que par un historien du IVe siècle, traducteur lui-même du *journal* contemporain rédigé jour par jour par un disciple et très-intime ami du philosophe. Ce fidèle compagnon de voyage s'appelait Damis, comme son traducteur subséquent s'appelait Philostrate.

Commençons par en convenir : l'ouvrage de ce dernier doit paraître rempli de fables aux yeux de tout lecteur moderne ; mais, sans garantir que les deux vulgarisateurs de cette vie ne l'aient pas enrichie de quelques interpolations, nous ne pensons pas pour notre part que ces broderies puissent jamais y tenir une place bien large.

C'est donc avec regret que nous voyons M. l'abbé Freppel, dans ses éloquentes études, trop insister sur le mot de *roman* quand il s'agit d'un tel sujet, et surtout trop rejeter l'invention de cette fable sur Philostrate et sur Damis.

Notre orateur appuie son opinion sur la similitude parfaite, et selon lui *calculée*, de cette légende avec la vie du Sauveur. Mais en l'étudiant plus à fond, il pourra s'assurer que ni Apollonius, ni Damis, ni Philostrate, n'ont jamais eu d'autre prétention qu'une assimilation à saint Jean. Ce rôle était déjà bien assez séduisant et le travestissement bien assez scandaleux ; à force de prestiges et de magie, Apollonius avait pu (moins les résurrections) contre-balancer *en apparence* plusieurs des miracles d'Éphèse ; mais lorsque Jean, pressé, comme

le dit saint Jérôme, par toutes les Églises de l'Asie, de proclamer plus solennellement (*altius*) la divinité de Jésus-Christ, après avoir prié longtemps avec ses disciples sur la montagne de Patmos et s'être enivré de l'esprit divin (*revelatione saturatus*), eut fait entendre au milieu des foudres et des éclairs son fameux *in principio erat Verbum*, lorsque cette sublime extase lui eut mérité le surnom de FILS DU TONNERRE (*a*), » il fallût bien qu'Apollonius se retirât et disparût. Ce fut là sa défaite, défaite moins sanglante, mais non moins dure que celle de Simon.

Mais s'il avait borné son orgueil au rôle du disciple *bien-aimé*, il avait donc aussi un Maître, un *Homme-Dieu* à présenter comme étant le véritable Messie alors attendu par l'Asie. Or pour lui, cet Homme-Dieu, ce Roi divin et puissant, c'était Vespasien. Il est impossible d'en douter. Il le proclame et le suit en tous lieux, il lui apparaît avant et après sa mort, il lui promet l'empire du monde, et lorsque après la catastrophe de Jérusalem Vespasien retourne en Italie, il s'arrête à Tyane pour consulter et remercier son prophète; et en cela, celui-ci s'accorde avec l'oracle païen de mont Carmel, qui venait de révéler les mêmes destinées au vainqueur. Mais Apollonius fait plus encore, car il le fait appeler « *fils de la Vierge*, » et cette audace est relevée par Philostrate (livre VII) qui, en faisant remarquer que « tout cela s'appliquait bien mieux au *nouveau Dieu des chrétiens* qu'à Vespasien, » prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'admettait pas pour son héros une assimilation qu'Apollonius lui-même réservait pour son empereur.

Mais pour rendre celle-ci complète il fallait que cet empereur fût thaumaturge comme le Messie, et c'est pourquoi nous voyons Vespasien, pendant son séjour à Alexandrie, toucher et guérir avec son pied un paralytique et un aveugle (*b*); toutefois, comme il avait commencé

(*a*) Saint Jérôme (*Préf. de l'Évang. de saint Matthieu*), Baronius, t. I, p. 752, dit que, bien que ces détails se retrouvent aussi dans les Apocryphes de saint Jean, il n'en faut pas moins les admettre, « attendu qu'ils contiennent beaucoup de vérités et que rien n'était plus rationnel que de voir Dieu entourer la proclamation d'une telle vérité d'un éclat au moins égal à celui qui avait entouré la promulgation de la loi sur le Sinaï. »

(*b*) Malheureusement, comme nous l'avons dit (*Introd.*), pour la dignité du miracle, il ne s'agissait plus cette fois d'un aveugle-*né*, mais, comme le dit Tacite, d'une *vue voilée*, dont les médecins consultés par Vespasien dirent beaucoup de choses (varias disserere), et entre autres qu'ils ne regardaient pas la guérison comme impossible. » (Tacite, *Hist.* IV, et Suétone, *in Vesp.*, c. VII.)

par rire des injonctions de Sérapis à ce sujet et par décliner résolûment cet honneur, qui donc avait organisé pour lui toute cette mise en scène et l'avait aidé de ses prestiges? Bien que l'histoire ne le dise pas, il est évident pour nous que tout cela était l'œuvre d'Apollonius, habile comme Simon dans l'art *d'envoyer des songes* et de *toucher* les membres (*a*), d'Apollonius qui était venu rejoindre son royal ami et se trouvait *précisément* pendant ces quelques jours auprès de lui. La sagacité du cardinal Baronius ne s'y est pas trompée : « Rien ne m'empêchera de le croire, dit-il, tout cela fut l'œuvre d'Apollonius qui se trouvait précisément à cette époque à Alexandrie (*b*). »

Philostrate (l. VII), parlant dans les mêmes termes, et disant de la jeune fille ressuscitée par son héros que « c'était peut-être la fraîcheur de l'air et de la pluie qui l'avait rappelée à la vie, » prouve une fois de plus qu'il n'étendait pas jusque-là la puissance de ce demi-dieu.

Donc, nous le répétons : ce n'était pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais au rôle de saint Jean que l'on visait pour lui.

Cette rectification importante (et, nous le croyons, assez neuve) une fois bien établie, voyons un peu jusqu'à quel point le mot *roman* peut s'appliquer à toute cette histoire.

Amis et ennemis ont bien de la peine à comprendre une vérité qui dans le fait paraît un paradoxe, à savoir qu'un *prodige* peut être à la fois un mensonge et une histoire. C'est là la vraie cause de l'imbroglio permanent à ce sujet; donnons-en un exemple.

Quand les saints Pères et même les prophètes se moquaient des idoles comme n'étant que du marbre ou du bois et non des dieux, ils foudroyaient le *roman*, et le rationalisme applaudissait; mais lorsque la Bible appelait ces mêmes idoles des *tabernacles de démons*, elle changeait le mensonge en *histoire*, et le rationalisme était battu. Il en est de même de toutes les œuvres magiques, vraies en ce qu'elles existent, fausses en ce qu'elles veulent s'égaler aux *vrais miracles*. Donc il faudrait bien s'entendre avant de renvoyer Apollonius aux *romans*; et M. l'abbé Freppel, qui l'a fait, s'est aperçu bien vite que ce roman-là ne ressemblait en rien à tous les autres. « Est-ce à dire, reprend-il, qu'en rejetant comme *faux* et controuvés les *miracles* proprement dits qui lui sont attribués on ne doive admettre quelque chose *d'extraordinaire* dans ses prestiges et ses sortiléges?

(*a*) Voir *Introduction*.
(*b*) *Annal.*, ad ann. Chr. 74, § VI.

Je ne le pense pas. Il y a, si je ne me trompe, sur cette figure grimaçante du magicien de Tyane le reflet *d'une puissance surnaturelle* qui se complaît à contrefaire l'œuvre de Dieu. Ceux qui suppriment sans motif le rôle que joue cette puissance dans les destinées humaines ne sauraient voir dans le héros de Philostrate qu'un fourbe et un imposteur. Pour nous, qui, appuyé sur l'autorité de la révélation et sur l'étude de l'histoire, faisons une *large part au jeu de ce pouvoir invisible,* nous sommes disposé à chercher un trait de plus dans une physionomie si étrange... Ce serait avoir jeté un coup d'œil bien superficiel sur l'histoire de ce temps-là que de réduire à la *supercherie* tout cet ensemble de phénomènes (*a*). »

L'histoire du *faux* n'est donc nécessairement pas un *roman,* comme on le dit tous les jours.

Nous soumettrons la même observation à M. Chassang (maître de conférences à l'École normale supérieure). Il a parfaitement raison lorsque, dans sa nouvelle traduction de Philostrate, il déclare vouloir montrer, dans un exemple illustre, les lointaines origines des croyances *spiritiques* qui font tant de bruit autour de nous, et qui, dit-il, « sont moins nouvelles qu'elles ne le paraissent. » Il a peut-être encore raison de « disculper Philostrate de la préméditation d'un rapprochement hostile au Christ; » mais il a parfaitement tort, selon nous, lorsque au milieu de son impartialité promise il ramène toujours sa théorie du *roman dans l'histoire* et semble ne donner aucune réalité aux faits qu'il articule. Lorsqu'on ne veut pas prendre une question plus au sérieux, il ne faut pas tant se hâter de la trancher (*b*).

Analysons maintenant les phénomènes, causes de tant de contradictions.

2. — *Magie d'Apollonius.*

C'est une connaissance imparfaite des prodiges sataniques dans l'antiquité et dans les régions encore païennes d'aujourd'hui qui

(*a*) Freppel, *les Apologistes chrétiens au second siècle,* p. 106.

(*b*) M. Chassang nous a fait l'honneur, à propos du spiritisme, de renvoyer ses lecteurs à notre livre; mais ce qui nous en fait beaucoup moins, c'est qu'il nous associe à MM. Allan Kardek, de Guldenstübbe, Mathieu, etc., etc. Il eût été plus juste, il nous semble, de dire que nous marchions, ainsi que notre ami, M. des Mousseaux, *absolument en sens inverse* de ces Messieurs, et que pour notre part nous ne reconnaissions d'autre drapeau que celui sous lequel l'Église, les Saints, les Pères, les grands docteurs, les magistrats, les médecins, les philosophes, toutes les populations chrétiennes, d'accord avec le genre humain, marchaient comme un seul homme jusqu'à... Voltaire.

a donné des proportions inacceptables en apparence à ceux dont Philostrate et Damis font honneur à leur héros. C'est un brachmane et voilà tout. Or, quand au *grand soleil* du XIXe siècle des savants et des armées tout entières affirment les ensevelissements absolus et *pour des années* de certains fakirs *qui n'en meurent pas* (*a*), lorsqu'on est forcé de les accepter comme l'a fait M. l'abbé Darras (*b*), on doit comprendre la difficulté de fixer le point précis qui doit séparer *l'histoire* du *roman*. Ah! l'on s'inquiéterait à bon droit, si Apollonius avait fait la vraie résurrection qu'on lui prête; mais du moment où ses historiens eux-mêmes allèguent comme cause possible de la résurrection de cette jeune fille *la fraîcheur de l'air*, s'ils prouvent leur bonne foi, ils prouvent aussi leur peu de foi.

A part cela, qu'y a-t-il donc de si neuf et de si impossible dans tout ce qui va suivre? Seraient-ce ces souvenirs de voyage au pays des Chaldéens et des Gymnosophistes? — Mais rappelez-vous que c'était e pays des *merveilles* par excellence, pour des hommes comme Pythagore, Empédocle et Démocrite, qui devaient s'y connaître. Rappelez-vous que leurs récits furent souvent, depuis, confirmés non-seulement par un *Marco-Polo* (du reste en si bonne voie de réhabilitation), mais par des voyageurs graves comme Tavernier, Chardin, etc., confirmés à leur tour aujourd'hui par des savants de la Compagnie des Indes ou par des missionnaires comme les pères Huc, Gabet, Pelgrave, etc.; donc attendez encore avant de dire à cette jonglerie *surhumaine:* « Tu n'iras pas plus loin. »

Que lui reprocher encore?

Serait-ce d'avoir fait, comme les oracles, une suite de prédictions étonnamment vérifiées? — Non, car, mieux étudiés aujourd'hui, les *oracles* ne sont plus pour personne ce qu'ils étaient devenus pour tout le monde depuis Van Dale et Fontenelle.

Serait-ce d'avoir été doué d'une sorte de *seconde vue* et de quelques visions à distance? — Non, car cette merveille est, de nos jours encore, *endémique* dans la moitié de l'Europe (*c*).

Serait-ce de s'être vanté de savoir toutes les langues sans les avoir

(*a*) Voir l'app. A de notre *Introduction*.

(*b*) Voir plus haut, p. 48.

(*c*) On cite surtout sa fameuse interruption pendant le discours qu'il prononçait devant toute la ville d'Éphèse. « Il se tait, fixe à terre des regards effrayants, fait trois ou quatre pas en avant et s'écrie : « Frappe, frappe le « tyran, » puis, s'adressant aux Éphésiens : « Courage, Éphésiens, le tyran « vient d'être tué à l'instant. » En effet, on apprit plus tard que Domitien était assassiné à la même minute.

apprises? — Mais qui ne sait que dans le rituel c'est un des critériums de l'assistance d'un esprit, *quel qu'il soit* (*a*)?

D'avoir cru à la métempsycose? On y croit bien aujourd'hui (*b*).

— D'avoir exorcisé les démons et la peste? — Les Égyptiens, les Étrusques et tous les Pontifes de Rome l'avaient fait bien longtemps avant lui (*c*).

— D'avoir causé avec les morts? — Nous ne faisons plus autre chose, ou du moins nous le croyons.

— D'avoir cru aux *empuses?* — Quel est le démonologue qui ne sache pas que c'était là le *démon du midi* signalé et redouté dans les psaumes de David, comme il l'est encore aujourd'hui dans tout le nord de l'Europe (*d*).

— De se rendre invisible à volonté? — C'est un des lieux communs du magnétisme.

— D'avoir apparu après sa mort à l'empereur Aurélien au-dessus des murs de Tyane et de l'avoir contraint à lever le siége de cette ville? — C'était là le rôle de tous les héros *d'outre-tombe* et la raison du culte qui leur était rendu (*e*).

— D'être descendu dans le fameux antre de Trophonius et d'en avoir rapporté un livre longtemps conservé, dit-on, par l'empereur Adrien dans sa bibliothèque d'Antium? — Le grave Pausanias y était bien descendu avant lui et n'en était pas revenu moins croyant (*f*).

— D'avoir disparu subitement? — Oui, comme Romulus, comme Votan, comme Lycurgue, comme Pythagore, c'est-à-dire, dans les circonstances les plus mystérieuses et toujours suivies d'apparitions, révélations, etc., etc. (*g*).

Restons-en là, et répétons-le bien : si la vie merveilleuse d'Apollonius n'eût été qu'un *roman,* jamais cet homme n'eût obtenu une telle célébrité de son vivant et créé une secte aussi nombreuse et aussi enthousiaste après sa mort; Caracalla n'eût pas élevé un *héroon*

(*a*) Voir le *Malleus maleficarum*, et le premier traité venu sur les exorcismes de l'Église.

(*b*) On ne se doute guère du nombre toujours croissant des savants qui voudraient nous ramener aujourd'hui à la religion des Druides et aux transformations de Pythagore! nous le verrons plus loin.

(*c*) *Des Esprits,* 2e Mém., App. A et C.

(*d*) Ps. xc.

(*e*) *Des Esprits,* id., vol. IV, ch. XVII, § III, sous-par. 4.

(*f*) Id., ibid.

(*g*) Id., ibid.

à sa mémoire (*a*), Alexandre Sévère n'eût pas placé son buste entre ceux des demi-dieux et celui du Dieu véritable (*b*); Titus, à peine remis des émotions de Jérusalem, n'eût pas songé *à lui* tout d'abord, et du fond de la Palestine ne lui eût pas donné rendez-vous à Argos, en lui écrivant que son père et lui *lui devaient tout*; l'empereur Aurélien surtout ne lui eût pas fait construire un temple, en reconnaissance de son *apparition* sur les murs de Tyane et de l'entretien *posthume* qu'il avait eu avec lui. Cet entretien avait sauvé cette ville en ce qu'il l'avait décidé à en lever le siége, et, si c'eût été un roman, nous n'aurions pas eu comme certificateur d'un tel fait le plus véridique et le plus sensé des derniers historiens païens, Vopiscus (*c*); enfin, il n'eût pas été l'objet de l'admiration d'Épictète et, qui plus est, de quelques pères de l'Église; qui, sans se méprendre sur la nature des inspirations d'Apollonius, n'en ont pas moins voulu rendre justice à certaines qualités qui, pour être païennes, étaient cependant dignes de louanges (*d*). Enfin, et ceci coupe court à tout,

(*a*) Dion Cassius, l. XXVII, 18, 2.

(*b*) Lampride. *Adrien*, XXIX, 2.

(*c*) Voici les paroles de Vopiscus : « Aurélien avait résolu de détruire la ville de Tyane, qui ne dut son salut qu'à un miracle d'Apollonius; cet homme si célèbre et si sage, ce grand ami des dieux (mort depuis longtemps), se présenta subitement à l'empereur au moment où il rentrait dans sa tente, sous l'extérieur qu'on lui connaissait, et lui dit en langage pannonien : « Aurélien, si tu veux vaincre, abandonne ces mauvais desseins à l'égard de mes concitoyens; si tu veux commander, abstiens-toi de sang innocent, et si tu veux vivre, abstiens-toi de l'injustice. » Aurélien connaissait parfaitement le visage d'Apollonius, dont il avait vu le portrait dans beaucoup de temples. Frappé d'étonnement, il lui promit à l'instant même portrait, statue et temple, et revint complétement aux idées de miséricorde. »

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est ce que Vopiscus ajoute : « Si j'ai cru de plus en plus aux vertus de ce *majestueux* Apollonius, c'est parce que, après avoir recueilli ces renseignements de la bouche des hommes les plus graves, JE LES AI RELUS ENSUITE DANS LES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ULPIEN » (Flavius Vopiscus, *in Aureliano*). OR, VOPISCUS ÉCRIVAIT EN 250, ET, PAR CONSÉQUENT, PRÉCÉDAIT D'UN SIÈCLE PHILOSTRATE. Donc, Philostrate n'avait pas *inventé* ce trait de l'apparition, qui était un des plus graves.

(*d*) Nous n'aurions besoin pour le prouver que de ces paroles de saint Jérome (Ep. ad Paulinum). « Ce philosophe voyageur trouvait partout à apprendre, et, profitant partout, devenait partout meilleur (et semper proficiens, semper se melior fiebat). » Quant à ses merveilles, sans vouloir les approfondir, le grand docteur avoue très-ouvertement qu'il « a fait des PRODIGES; mais ce n'est pas, dit-il, une si grande chose, car les mages de l'Égypte opposés à Moïse et Apulée ONT FAIT DES PRODIGES A L'INFINI,

si Apollonius n'eût été qu'un simple héros de *roman* dramatisé au IVe siècle, on n'aurait pas vu les Éphésiens enthousiastes lui élever une statue d'or en reconnaissance de ses bienfaits.

Voilà la vérité sur ce singulier personnage, et l'antiquité chrétienne ne s'en inquiétait pas autrement, sachant bien que le criterium du *divin* ne réside pas dans certaines merveilles restées le partage des bons comme des mauvais esprits (*a*).

COMME APOLLONIUS; *infinita signa fecerunt* » (saint Jérome, *Comment. in Psalm.* LXXXII). Le grand saint Athanase est plus explicite encore à cet égard : « Jusqu'à aujourd'hui, dit-il (vers l'an 300), on sacrifie à Apollonius, on lui adresse des vœux soit contre les animaux nuisibles, soit contre les inondations et tous les périls qui menacent la société. Par lui les *démons* (esprits) ont fait toutes ces merveilles, non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort; demeurant à ses autels, ils ont continué *de les faire en son nom*, pour mieux séduire et fasciner ceux qu'ils veulent attirer. (*Bibliothèque des Pères*, t. I, Athan., Quæst XXIII.)

(*a*) Nous répéterons ici l'avertissement que nous donnions à la fin de notre *Introduction :* à savoir que nous ne saurions trop engager ceux de nos lecteurs qui ne reculent pas devant un peu de fatigue à lire immédiatement, pour ne pas perdre de vue trop longtemps les questions auxquelles ils se rapportent :

L'appendice B. « LES DISCIPLES DU SEIGNEUR ENVOYÉS DANS LES GAULES AU Ier SIÈCLE PAR SAINT PIERRE;

L'appendice C. « QUELQUES SAINTS DU Ier SIÈCLE, RÉVÉLANT EUX-MÊMES AUX SIÈCLES SUIVANTS LE LIEU DE LEUR SÉPULTURE ET LES DÉTAILS DE LEUR MARTYRE. »

Digitized by Google

DEUXIÈME SIÈCLE

OU

RÉACTION DE TOUS LES DIEUX CONTRE UN SEUL

---

§ I.

LES GNOSTIQUES[1] OU LES MÉDIUMS POSSÉDÉS.

1. Le mal et ses prodromes. — 2. Gnostiques ou médiums possédés. — 3. Quelques mots sur le personnel de ces hérétiques.

Note I. — L'HERÉSIE DES DOCÈTES.
Note II. — LE SERPENT DE MARCION, D'APRÈS THÉODORET.
Note III. — AÏEUX ET DESCENDANTS DES GNOSTIQUES.

1. — *Le mal et ses prodromes.*

Hélas! le second siècle ne s'ouvre plus, comme le premier, par une effusion solennelle de l'Esprit-Saint, par les langues de feu du cénacle, par la guérison générale des malades, par le foudroiement de saint Paul et les résurrections des apôtres. Il ouvre au contraire sous les plus terribles auspices et, bien que le miracle continue sur tous les points, il est évident pour tout le monde que le MAL est revenu sur la scène.

Il faut donc pour obéir à l'ordre chronologique et à nos engagements que nos lecteurs nous pardonnent de lui con-

1. *Gnostique* vient de γνῶσις, *connaissance*. La prétention de ces sectaires était de tout connaître.

Digitized by Google

sacrer encore la première moitié de ce chapitre, que nous terminerons par des consolations.

Pour le moment, tremblons!

Jérusalem, la ville sainte, vient d'expier son déicide par une hécatombe de ONZE CENT MILLE citoyens. Deux persécutions avaient déjà passé sur les têtes des chrétiens, lorsqu'au moment où le grand Ignace, sur l'ordre de Trajan, va périr dans les flammes, la ville d'Antioche est secouée pendant sept jours et sept nuits par des tremblements de terre si violents, que le persécuteur impérial est obligé de s'enfuir par l'une des fenêtres de son palais [1].

Comme l'Orient, l'Occident semble livré à tous les dieux infernaux. Ce n'est pas assez qu'Herculanum et Pompéi aient disparu sous des montagnes de cendres, une peste comme on n'en a jamais vu vient s'abattre sur la ville de Rome et lui enlever jusqu'à dix mille victimes par jour. La peste ne suffisant pas, l'incendie, l'un de ses satellites habituels, arrive à son aide et consume la moitié de la grande ville. Partout on s'attend à la destruction de l'univers, et pour comble de tristesse la Babylone italienne ne cherche plus qu'à tromper son désespoir dans les orgies de ses thermes et dans les boucheries de ses arènes.

Ainsi donc, plus d'illusion possible; la *bonne nouvelle* chrétienne n'impliquait nullement les félicités de ce bas monde, et le *royaume de Dieu* ne devait se réaliser ici-bas qu'au fond des cœurs et des consciences.

2. — *Gnostiques ou médiums possédés.*

Que se passait-il donc sur la terre pour motiver de telles épreuves? Hélas! c'était la réaction du mal; c'étaient les dieux qui revenaient à la charge. Foudroyés, mais non broyés sur le Calvaire, dépossédés, mais non chassés, ils essayaient, sous leurs idoles brisées, de se remettre du coup divin qui les

1. Dion Cassius, *Siége d'Antioche.*

Digitized by Google

avait étourdis. Saint Paul en avait prévenu les fidèles, en leur présentant ces dieux comme leurs vrais et presque comme leurs seuls ennemis. « Il ne s'agit, disait-il aux Éphésiens, ni de la chair ni du sang, IL NE S'AGIT PAS DES HOMMES, mais bien des malices répandues dans les airs [1]... Veillez toujours à ce que personne ne vous séduise par quelque religion des anges [2]. »

Mais sous quelle forme, par quelle nouveauté, ces *malices* allaient-elles cette fois attaquer la vérité? L'antique système des oracles, des idoles, des héros, etc., ne pouvait plus leur suffire, puisque nous venons de voir que son dernier fauteur, Apollonius, n'avait pu lutter contre un Dieu résurrecteur et ressuscité *par lui-même*. L'erreur inventa donc ce qui jusque-là ne s'était jamais vu; au *saint* elle opposa l'*hérésiarque*. C'était un ennemi tout nouveau; tant que la vérité n'avait été qu'à l'état de promesse ou d'*ombre*, pour parler comme la Bible, il ne pouvait guère exister d'*hérésiarques*, puisque ce mot veut dire : « Qui se sépare [3]. » Or, on ne se sépare guère ou d'une abstraction ou d'une erreur; mais quand la vérité eut vécu *en personne*, comme le dit saint Jean, et qu'elle eut donné ses instructions par elle-même, il fallait bien obéir ou quitter...; *quitter!*... Ce fut là précisément la terrible mission de ces chrétiens *apostats nécessaires*, suivant l'expression de l'Esprit-Saint, mais bien autrement coupables que les païens, en ce qu'ils péchaient contre ce même Esprit qui les avait baptisés. C'étaient bien les successeurs de Simon, d'Élimas et de Cérinthe anathématisés la veille par saint Pierre, saint Paul et saint Jude, « comme des hommes superbes qui, ne sachant rien et se traînant autour des questions (*languentes*),... restent privés de la vérité (*veritate privati sunt*) [4]. » C'étaient bien eux que saint Pierre appelait : « Des audacieux qui se plaisent en eux-mêmes, et qui, adonnés à la chair,

1. Aux Éphés., ch. VI, v. 12.
2. Id., aux Coloss., ch. II, v. 18.
3. Hérétique vient du verbe grec αἱρέω, je me sépare.
4. Saint Paul, *Ép. I*, à Timothée, ch. VI, v. 4 et 5.

n'en osent pas moins introduire parmi nous des sectes blasphématrices [1]. » C'étaient bien eux encore que saint Jean signalait « comme ces faux prophètes qui envahissaient déjà le monde en grand nombre (*multi*) [2]. »

La déchéance de ces premières victimes du « *libre examen* » est, selon nous, la plus terrifiante des leçons et constituerait un problème insoluble, s'il n'était résolu par la foi : qu'on veuille bien y réfléchir! Voilà des hommes qui furent (ne serait-ce qu'un moment) des chrétiens suffisamment sincères pour se faire baptiser et enrôler sous une bannière qui ne leur promettait aucun avantage temporel. Eh bien! il leur avait suffi de se séparer pour un seul jour, sur un seul point, sur un seul mot de l'enseignement apostolique, pour rouler au fond d'un abîme de corruptiou et de folie ; un seul acte de divergence *obstinée*, et tout avait été fini pour eux!.. Ainsi, par exemple (nous l'avons déjà vu), presque tous avaient commencé par révoquer en doute la résurrection du Sauveur *en chair et en os;* au lieu d'y voir, comme l'Église, une chair *glorieuse* et *spiritualisée*, ils tenaient à n'y trouver qu'une chair *apparente* et *spirituelle*, et certes la différence pouvait paraître bien subtile et tromper bien des esprits légers, puisqu'elle avait trompé momentanément dans le camp orthodoxe plus d'un saint et grand génie [3]. Or, que le rationaliste nous explique donc, s'il le peut, comment tous ces chrétiens, si bien d'accord jusque-là, vont maintenant partir de ces deux expressions pour se diviser en deux parts, dont l'une élèvera le niveau de l'intelligence et de la morale humaine à une hauteur inconnue jusque-là, tandis que l'autre le fera descendre à des excès de déraison dont rougiraient nos sauvages.

Nous le répétons, pour expliquer une pareille déchéance

1. Saint Pierre, *Ép II*, ch. II, v. 16.
2. Saint Jean, *Ép. I*, ch. IV, v. 1.
3. Voir la note I sur Eutichius, à la fin de ce paragraphe.

Digitized by Google

il faut la foi, parce qu'elle seule connaît les mystères et les terribles châtiments de l'orgueil révolté.

Mais le déraisonnement n'était pas l'unique punition; comment le rationalisme pourrait-il à présent s'expliquer qu'une simple *variante* de langage théologique ait jamais pu suffire à métamorphoser tous ces chrétiens, honnêtes jusque-là, en *misérables* éhontés qui, de nos jours, seraient immédiatement dirigés sur Brest et sur Toulon? Ici encore la foi seule peut répondre, car seule elle a entendu dire que « l'abîme appelle l'abîme », et que « lorsqu'on a glissé jusqu'au fond on méprise tout le reste [1]. »

Ainsi donc, dès le premier pas qu'elle veut faire sur le terrain du gnosticisme, nous arrêtons l'incrédulité et la défions hardiment de nous répondre, attendu qu'elle ignore qu'ici le génie de l'*erreur* est en même temps celui de tous les *désordres* et que l'apostat du *vrai,* pour peu qu'il soit logicien, devient tout aussitôt le sectateur du *mauvais,* attendu qu'il n'y a pas deux soleils, l'un pour l'esprit et l'autre pour le cœur [2]. Aussi, dans son impossibilité de comprendre, cette incrédulité a-t-elle toujours refusé de croire à l'histoire écrite de ces hommes et préfère-t-elle accuser les saints Pères, qui la tenaient de leur bouche (notez-le bien), d'avoir pour le moins très-*exagéré* leurs attaques.

Et cependant, il faut vraiment avoir une présomption bien grande ou un jugement bien malheureux, pour oser prendre parti pour de tels misérables contre des hommes comme saint Irénée, saint Épiphane, saint Grégoire de Nazianze, etc.! — « Mais, nous dit-on, les Pères étant des chrétiens, leur témoignage est par cela seul suspect et même, si vous le voulez, fort excusable, car, avant tout, il faut plaider sa cause. » — Ce raisonnement prouve assez bien qu'à la place des Pères

1. *Abyssus abyssum vocat* (*Ps.* XLI, 8, et *Prov.*, XVIII, 3.)

2. Nous avons souligné le mot *apostat* pour bien prouver que nous n'appliquons cette terrible solidarité de l'erreur et du crime qu'aux chefs de secte *révoltés,* et non pas à leurs successeurs simplement *égarés.*

nos libres penseurs n'eussent pas été scrupuleux, mais nullement que ces saints critiques aient eu la conscience aussi facile.

3. — *Quelques mots sur le personnel des gnostiques.*

Quand en regard de ces grands hommes on place les hideuses figures de leurs ennemis, on ne comprend pas comment les premiers auraient pu se concerter pour les reproduire à plaisir et pour composer une galerie de portraits semblables à ceux qui vont suivre et que nous ne ferons qu'indiquer.

Ménandre (premier disciple de Simon), qui, « pour écarter le vrai Dieu, faisait honneur de la création aux démons, comme pour écarter le baptême il lui substituait son *bain magique*, gage d'immortalité pourvu qu'il fût conféré en son propre nom [1]. »

Cérinthe, qui promettait publiquement au nom de ses *éons* (ou génies émanés de l'Être suprême) « un paradis de mille ans à ceux qui le mériteraient par leurs *débordements* [2]. »

Carpocrate, la seconde tête de cette hydre infernale, explique le même dogme en disant que « pour désarmer les démons dominateurs de ce monde, le seul moyen était la pratique de tous les vices qui leur plaisent, et par-dessus tout la communauté des femmes et l'inceste [3]. »

On comprendra qu'avec deux chefs de file et deux mots d'ordre pareils, tout le reste devenait très-croyable.

Basilides leur succède, et tout en prêchant la métempsycose générale et le culte des *esprits*, il ajoute « qu'il n'y a de vrais adorateurs et de vrais hommes que lui et ses dis-

1. Saint Irénée, *de Hæres.*, l. I, ch. XXIII.
2. Pluquet, *Diction. des hérésies*, art. CÉRINTHE.
3. Saint Irénée, *de Hær.*, l. I, ch. I; Eusebe, *Hist. ecclés.*, l. IV, ch. VII. C'est ce même Carpocrate qui jetait au ciel toutes ses immondices en criant : « J'offre au corps du Seigneur ce corps et ce sang. » Saint Épiph., *Hær.* XXVII.

Digitized by Google

ciples, tous les autres n'étant que des pourceaux et des chiens. » Il n'en apporte pas moins à l'humanité un nouvel évangile [1].

Venait tout de suite la sous-division des disciples en *Adamites*, ou enfants de la nature, présidés par Prodicus, qui marchait toujourd nu, et dont « on ne pouvait articuler les dogmes sans rougir [2],... » et en *Ophites*, qui « vouaient un culte sacrilége au *Serpent*, leur père et leur Dieu... » De là les *Caïnites*, qui, par la même raison, c'est-à-dire pour la glorification du *mal*, adoraient Cham et Caïn,... les *Saturniciens*, qui, regardant Satan comme le véritable *Sabbaoth* ou Créateur du monde, ne pensaient plus qu'à le fléchir et à lui plaire (origine du sabbat),... les *Ébionites*, ces falsificateurs effrontés de nos Évangiles et de nos premiers *Actes*, grands coupables qui inspiraient une telle horreur à l'apôtre saint Jean, qu'il n'osait rester avec eux sous le même toit, dans la crainte que le courroux divin ne le fît effondrer sur sa tête.

Comment ose-t-on parler d'exagération en présence de ces seules dénominations d'*Ophites*, de *Caïnites*, de *Saturniciens*, etc.? Des sectes qui inscrivent sur leur bannière toutes les devises et tous les noms du *mal*, qui se disent inspirées par *lui* et tenir de *lui-même* toutes ces choses, ne lui appartiennent-elles donc pas par cela seul, et ne sont-elles pas assez riches pour qu'on ne puisse rien leur prêter?

Donc, lorsque M. Maury (dans son livre sur la Magie) reproche si sévèrement à Eusèbe « d'avoir accrédité ces diatribes contre ces *prétendus* magiciens, » lorsque M. Ampère (dans ses lettres sur Rome) s'indigne contre saint Irénée, parce que ce Père *ose* parler du Serpent *qui était dans Marcion*, CET ULTRA-CHRÉTIEN (*sic*),... » tous deux (qu'ils le sachent bien) s'indignent contre la vérité confessée, car si

1. Saint Épiphane, *Hæres.* XXIV.
2. Id., ib.

leurs protégés étaient là, ils seraient les premiers à refuser à leurs défenseurs modernes le droit de leur contester des doctrines et une *magie* pratique qui faisaient toute leur gloire [1].

Quant à ce serpent qui scandalise tant M. Ampère et qui nous rappelle en tous points celui de *Juidah* et le *Vaudoux* des Antilles dont nous avons parlé ailleurs [2], ce n'était pas seulement un *serpent possesseur qui les éclairait dans leurs songes*, c'était pour eux le *verbe* ou serpent créateur de ce bas monde. Comme tel, il avait ses autels, et le grand mot d'ordre donné à ses adorateurs était celui-ci : Le faux chrétien qui s'approchait de la sainte Table catholique devait conserver l'hostie reçue pour l'apporter au serpent, qui, *enchanté par le prêtre* (*incantante sacerdote*) se roulait aussitôt sur ces hosties, les couvrait de sa bave, et les rendait ainsi *sanctifiées* à ses adorateurs qui, après mille caresses réciproques au reptile *créateur* et *sanctificateur*, les mangeaient alors avec délices. Quant aux engagements qui suivaient cette exécrable communion, il faut, pour en avoir une idée, se résigner à lire dans saint Épiphane [3] l'ensemble des invocations blasphématrices, puis les recommandations sacramentaires sur l'*avortement* des femmes, sur l'*immolation* des enfants, et, il faut bien le dire, sur la *manducation* de ces innocentes victimes. Et la meilleure preuve que saint Épiphane n'*exagérait pas*, c'est que désormais, dans tout le cours de cet ouvrage, chaque siècle et chaque pays pourront, si le dégoût nous permet de les entendre, nous montrer l'application de ce premier évangile *spiritique*, et les abominations qui en découlent [4].

1. Voir sur le serpent de Marcion la note II, page 79, à la fin du paragraphe.
2. Voir dans notre 2e Mémoire l'appendice Z du chapitre XVIII.
3. Lib. I, *Hæres.* XXVII.
4. Voir la note III, page 80, à la fin du paragraphe.

I. « L'HÉRÉSIE DES DOCÈTES. — Nous avons trop parlé, vers la fin de notre second Mémoire et dans l'introduction de celui-ci, de l'hérésie des *docètes* pour rappeler à nos lecteurs qu'elle consistait dans la négation de la *chair réelle* du Sauveur, à laquelle ils substituaient une chair *apparente* et fantastique comme celle de nos apparitions du spiritisme actuel. Nous avons même signalé cette hérésie comme devant être la dernière, et le refuge plus ou moins prochain de ceux de nos libres penseurs qui se verront chassés du matérialisme par nos manifestations spirituelles, et rougiront d'y être restés si longtemps. Honteux d'avoir cru si tard à ces *esprits* si démontrés, ils tiendront à rattraper le temps perdu et à leur attribuer le christianisme tout entier. Hérésie bien plus redoutable assurément, et que l'Église nous représente comme devant être celle des derniers temps.

Or, nous avons dit (*Introd.*) que, sans y tomber le moins du monde, plus d'un grand et saint génie avait eu quelquefois à lutter dans les premiers siècles contre cette opinion spécieuse d'une *chair* spirituelle : en voici un exemple.

Un des plus saints thaumaturges du VIe siècle (Eutichius) soutenait encore à son lit de mort une longue discussion avec saint Grégoire le Grand, auquel il voulait prouver que notre chair, au jour de la résurrection, n'aurait absolument rien de *palpable* : « Voilà qui est bien étrange, lui répondait le grand pape, que Jésus-Christ, pour enlever toute espèce de doute à Thomas en lui disant : « touchez, » nous ait donné à nous-même sujet de douter de sa parole. » — « Son corps, répondait Eutichius, était pour lors encore *un peu* palpable, mais, après avoir confirmé la foi de Thomas, il devint plus *subtil.* » — « Mais saint Paul (reprenait Grégoire) a dit : « *Jésus ressuscité ne meurt plus,* » donc il n'a rien pu lui arriver depuis sa résurrection. » — « La chair et le sang, reprenait le saint égaré, ne posséderont plus le royaume de Dieu ; c'est écrit. » — « Oui, la chair et le sang *corrompus,* » disait Grégoire.

Au lit de la mort, Eutichius se rendit, et, se pinçant la peau, il mourut en disant : « Oui, je confesse, comme Job, que nous ressusciterons en cette chair (*a*). »

Puissent nos *docètes* futurs et prochains, qui jusqu'ici ne se sont pas encore élevés à la hauteur de cette discussion, trouver aussi leur saint Grégoire et surtout l'humble soumission d'un Eutichius !

(*a*) Rohrbacher, *Histoire de l'Église*, t. IX, p. 879.

II. « LE SERPENT DE MARCION, D'APRÈS THÉODORET. » — Quoi qu'en dise M. Maury, les Pères avaient de bonnes raisons pour parler du *démon possesseur* de Marcion. Laissons Théodoret nous raconter ses actes.

« Lorsque je faisais tous mes efforts pour déraciner les épines plantées par cet exécrable Marcion, j'eus à supporter de grands travaux, car ceux qui en profitaient, au lieu de m'aimer comme ils eussent dû le faire, me calomniaient sans cesse. Pendant qu'ils payaient de haine mon amitié, je leur rendais le bien pour le mal, et priais pour eux. Mais se servant de *prestiges magiques*, ils se faisaient aider par les démons, et, grâce à eux, me faisaient une guerre qui ne tombait pas sous les sens. Une certaine nuit, par exemple, arrive chez moi un démon des plus cruels, qui me crie en langue *syriaque* (*a*) : « Pourquoi fais-tu la guerre à Marcion? Renonces-y, sinon tu apprendras bientôt à tes dépens ce qu'il en coûte lorqu'on le tourmente. Et sache-le bien, je t'aurais anéanti déjà, si je ne voyais pas ce chœur de martyrs qui t'entoure et te protége avec saint Jacques. » Après avoir entendu ces paroles, je demandai à l'un de mes familiers qui dormait auprès de moi s'il les entendait aussi. « Toutes, me répondit-il, et je me serais déjà levé pour savoir qui parlait, si je n'eusse craint de vous réveiller. » Alors nous nous levâme tous les deux et nous eûmes beau chercher nous ne vîmes rien remuer, et n'entendîmes personne. Mais tous ceux qui étaient couchés auprès de nous avaient entendu ces paroles, et n'y comprenaient rien. Mais moi je compris que *ce chœur de martyrs* se rapportait à la fiole suspendue à mon lit, et qui était de l'huile de plusieurs saints, et que le vieux manteau de saint Jacques sur lequel reposait ma tête avait été plus puissant en ma faveur qu'un mur de diamant... » C'était, en effet, aux Pères du désert que Théodoret rapportait tout l'honneur et tout le succès de cette croisade contre les marcionites, ou plutôt contre leurs *serpents*.

« HÆC EGO AUDIVI et dixi cuidam ex familiaribus qui prope me dormiebat : « Audis unquam quæ dicantur? » — Ille vero : « Omnia, in-

(*a*) Dans son livre si piquant de *Mœurs et Pratiques des démons*, ch. XVIII (2e édit.), M. des Mousseaux rapporte des réponses de *tables* extrêmement curieuses, en ce que le langage barbare et sans aucune espèce de sens dans lequel elles paraissaient faites se trouva, lorsqu'on le soumit à l'expertise de M. de Saulcy et du savant hébraïsant Drack, du réel et complet *hébraïco-syriaque*, seul idiome, ajoutait ce dernier, employé par les démons dans l'Évangile.

quit, et cum vellem surgere et respicere et scire quis loqueretur, tua causa quievi, quia te putarem quiescere. » Ambo itaque surgentes respeximus, neque illum qui moveretur vidimus, nec qui loqueretur audivimus. Illa verba alii quoque qui nobiscum habitabant audiverunt. Intellexi igitur quod martyrum quidem chorum dicebat lecythum olei martyrum, qui cum à multis martyribus collectam haberet benedictionem, pendebat in meo lecto. Sub meo autem capite erat magni Jacobi vetus amictus qui quovis claustro adamantino fuit mihi validior » (*Vitæ Patrum*, caput XXI).

III. « AIEUX ET DESCENDANTS DES GNOSTIQUES. » — Sainte Croix, dans ses *Mystères* annotés par Sylvestre de Sacy, s'attache à démontrer la parenté du gnosticisme avec l'ancien mysticisme égyptien, les rites de Numa, ceux des Esséniens, des Templiers, des Druses modernes et de nos Francs-Maçons (*a*).

Tous ceux qui ont étudié un peu sérieusement cette question ont partagé la même opinion. Tertullien reprochait déjà aux *Valentiniens* d'avoir *perverti Éleusis* (*b*), et de nos jours M. Maury reconnaît dans ces derniers mystères (imités eux-mêmes de ceux d'Isis et d'Horus) les mêmes formes d'initiation employées aujourd'hui pour les réceptions dans nos *loges* maçonniques (*c*). M. Matter, ancien inspecteur de l'Université, et qui, en cette qualité, reproche comme les autres aux Pères leur *exagération*, n'en convient pas moins de toutes ces similitudes et de l'effronterie des *Caïnites*, « qui s'attachaient, dit-il, à prouver leur sainteté en bravant toutes les lois morales reçues et en les foulant aux pieds (*d*). Que sera-ce quand nous verrons au siècle suivant toutes les folies et turpitudes gnostiques se fondre dans la secte de Manès et devenir la grande association occulte qui planera sur tout le moyen âge en passant par les *Templiers*, les *Rose-Croix*, les *Bohémiens*, les *Vaudois*, etc., jusqu'à ce que, forcée de changer de nom, en raison de l'horreur générale que pourrait inspirer la vérité trop bien connue ou *reconnue*, elle se soit réfugiée dans les *loges maçonniques!* Celles-ci sont, il est vrai, encombrées de sectateurs qui ne pensent guère hériter d'Éleusis, de Bacchus, de Carpocrate et de Manès, et qui cependant en héritent comme les ado-

(*a*) Sainte-Croix, *Mystères*, t. II, p. 147, note.
(*b*) *Adv. Valentin.*, ad initium.
(*c*) Maury, *Religions de la Grèce*, t. II, p. 224.
(*d*) Matter, *Histoire du Gnosticisme*, t. II, ch. XVI, p. 399.

rateurs du serpent de *Juidah* et de celui du Vaudoux héritent à leur tour des *Ophites* d'Alexandrie et de Rome.

Que nos gnostiques modernes réclament, tant qu'ils le voudront, contre une telle parenté, libre à eux; il est certain que la plupart n'ont rien de commun comme mœurs avec Carpocrate et Marcion; mais il n'est pas moins vrai qu'ils continuent leur œuvre et que l'on retrouve chez eux les trois signes qui forment autant de cachets indélébiles et mystérieux :

1°. Un secret, inconnu de la plupart des membres, et pour lequel néanmoins ils font serment de mourir;

2° Une initiation qui rappelle toutes les autres et se reconnaît à certains signes;

3° La haine de la religion catholique et le but avoué de la détruire.

Or, le secret! L'évangile avait fait de la *lumière* le premier caractère de la vérité, comme de l'amour des *ténèbres* le cachet du mensonge. Quant au serment de mourir et de frapper pour une énigme dont on ignore le mot, il est curieux de le voir passer de ces premiers spirites à nos carbonari modernes.

L'initiation et ses signes! Sans cette initiation, toutes les âmes devaient passer après la mort dans le corps des plus vils animaux. Quant au *signe* imprimé, si tous les disciples de Carpocrate, par exemple, étaient marqués au bas de l'oreille droite par un fer chaud, ils avaient aussi, comme beaucoup de sociétés secrètes, « le chatouillement dans la main. »

La haine du catholicisme! Elle est flagrante encore aujourd'hui. Aussi pendant que princes et sujets sont plus aveuglés sur le but de cette association que les Juifs ne le sont sur le Messie, l'Église catholique est seule à ne pas s'y méprendre et à lancer contre ses plus redoutables ennemis les mêmes anathèmes qu'elle lançait jadis contre Simon, contre Marcion, contre Manès, contre toute cette ψευδώνυμος γνῶσις, ou *fausse gnose* de saint Paul.

Et c'était bien là le droit de légitime défense, car Tertullien disait avec raison : « Lorsqu'un homme de bonne foi les interroge sur leur doctrine, ils lui répondent avec un air superbe : « C'est un grand mystère. » Si on les presse davantage, ils font profession de partager notre foi, mais en termes ambigus. Si vous les poursuivez, ils nient; et enfin, si vous voulez les refuter ouvertement, ils ne vous répondent plus que par des coups (*a*). »

(*a*) *De Præscriptionibus*. Aujourd'hui, ils vous font assassiner.

§ II.

LES MONTANISTES, OU LES MÉDIUMS FAUX PROPHÈTES.

1. Priscille et Montan. — 2. Toutes les Églises se consultent, et le pape mal informé fléchit. — 3. Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout.

1. — *Priscille et Montan.*

De temps en temps, le Dieu des hérésiarques comprend la nécessité de réformer un peu son troupeau et de blanchir à nouveau la *peau de brebis* qui le recouvre.

Un esclave phrygien nommé Montan, se disant nouvellement converti, se donne tout d'un coup pour un prophète possédant en cette qualité la *plénitude de l'Esprit-Saint*, et pour un apôtre chargé de réformer l'Église « déjà fourvoyée, disait-il, dans la voie large de la perdition. » Ainsi, par exemple, saint Paul avait permis les secondes noces, lui, les proscrivait absolument. A l'entendre, on était infiniment trop relâché dans la pratique des jeûnes, trop mou dans les macérations, trop timide pour le martyre; au lieu de le fuir, il fallait l'affronter. En outre, certains péchés, tels que l'adultère, l'idolâtrie et l'homicide, restant irrémissibles, c'était, suivant lui, un véritable crime que d'en prononcer l'absolution. Tout cela, du reste, ne venait nullement de lui-même; pour lui comme pour tout le monde, il obéissait à une inspiration évidente, dont l'auteur seul demeurait indécis. On voyait bien une foule de très-mauvais symptômes; mais les principes si rigides, les mortifications si édifiantes de ce *janséniste* du second siècle faisaient pencher à tel point la balance en sa faveur, que les masses finissaient par le regarder comme un apôtre supérieur à tous les autres. Mais les *habiles* suspectaient de leur côté la puissance de son action sur les femmes à imagination vive et à vertu douteuse; sous un directeur aussi bril-

lant, les conversions ne paraissaient plus rien coûter, et toutes ces Magdeleines, s'attroupant autour de lui, lui formèren bientôt le plus puissant, mais aussi le plus compromettant des cortéges. Deux d'entre elles surtout, Priscille et Maximille, vinrent donner le plus grand éclat à sa cause; malgré leurs faiblesses trop connues, le *Paraclet* du prophète les honorait de ses faveurs. Débutant presque toujours, comme leur maître, par des attaques convulsives qui ressemblaient à de l'épilepsie, écumant parfois comme les pythies de Delphes ou de Dodone, on les voyait, semblables à tous les *théomanes* de nos médecins *aliénistes*, saisies de cette *manie parlante*, sans suite, hors de propos, à formes comminatoires, et dans laquelle se glissaient souvent quelques divinations surprenantes dont on faisait de vraies prophéties. Quant à leurs extases multipliées, elles ressemblaient tellement à celles de nos somnambules magnétiques, que l'abbé Gence, Görres, et tout dernièrement encore, dans le camp protestant, MM. Réville et de Pressensé, n'ont pas craint de se prononcer pour « la plus complète identité. » Ces deux femmes, nobles, riches et versant l'argent à pleines mains dans l'intérêt de leur cause, avaient d'abord révolutionné toute l'Asie; mais, grâce à leur mystérieux inspirateur, deux années leur avaient suffi pour diviser en outre toutes les Églises de l'Afrique et le reste de la chrétienté partagée sur leur compte en deux fractions dont malheureusement la plus large se prononçait en leur faveur.

Que l'on s'étonne maintenant des terreurs et des sévérités de l'Église lorsqu'elle vit prendre des proportions aussi gigantesques à l'une de ces épidémies spirituelles prodromes constants, dans la Bible, des approches de tous les fléaux réunis [1].

« Il y eut trois époques dans l'évolution de cette hérésie, dit le cardinal Baronius : la première comprend les débuts

1. L'Amérique devrait le savoir aujourd'hui.

Digitized by Google

de ces faux prophètes et l'admiration que faisaient naître partout leurs bonnes œuvres apparentes; la seconde arrive au moment où leurs nombreux et stupéfiants miracles (*permulta miracula et opera stupenda*) commencèrent à devenir suspects et contestables; la troisième, lorsque, vus sous leur vrai jour, ils furent enfin chassés de l'Église, ce qui ne fut pas une petite affaire (*quod quidem non fuit parvi negotii opus*), attendu que cette diablerie était si bien montée qu'elle trompait non pas seulement les hommes crédules, mais ceux qui paraissaient doués de la science et de la sainteté les plus complètes [1]. »

C'est maintenant de cette troisième époque qu'il s'agit.

2. — *Toutes les Églises se consultent, et le pape, mal informé, fléchit.*

Les Églises de l'Orient, s'étant de nouveau consultées, avaient fini par condamner le grand *médium*. Mais celui-ci appelle à Rome de cette consultation, et (voyez toutes les habiletés de l'hérésie!) les rapports envoyés sont tellement inexacts qu'un pape (Éleuthère, selon les uns, mais très-probablement Victor [2]), désireux avant tout de rendre la paix à la grande famille des chrétiens, et admettant les faits *tels qu'on les lui expose*, reconnaît, *dit-on*, par lettres, le caractère prophétique de la secte, et consent par conséquent à l'admettre dans la communion de l'Église.

Scandale énorme! Les fidèles, désolés, recourent, en désespoir de cause, aux deux grands saints de Lyon, saint Irénée et saint Pothin. Les saints n'ont pas besoin de *voir* pour juger. Le dernier écrit à Rome, et le premier se charge d'y porter cette réponse, aidé d'un habile homme (Praxéas) qui jadis avait été montaniste. Irénée rétablit les faits, présente au saint-père la question sous son véritable jour, et Montan se voit définitivement excommunié.

1. *Annales*, anno Christi 173, note.
2. Voir, id., ibid., sur Baronius.

Comme en convient M. Ampère, « cette excommunication fut le *coup mortel* porté à ces fausses prophéties [1]. » Seulement il arrivait trop tard, non pour la foi qu'il sauvait, mais parce que l'Orient et l'Occident allaient conserver le germe de cette terrible maladie, destinée comme nous le disions tout à l'heure à reparaître sous dix noms différents, à toutes les époques de notre histoire.

3. — *Tertullien succombe, et saint Irénée éclaire tout.*

Il fallait que ce spiritisme du second siècle eût été bien fascinateur, pour que le plus positif et jusque-là le plus éclairé de tous les docteurs de l'Église, Tertullien, s'y fût laissé prendre et succombât devant une simple somnambule. Grande leçon pour quelques-uns de nos directeurs modernes qui n'ont que des sourires pour ces questions *misérables* et regardent comme perdues le peu d'heures qu'ils consacrent à leur étude. Il faut entendre ce grand homme analyser son opinion si l'on veut bien juger de la ruse et des formes séduisantes sous lesquelles parvenait à se dissimuler son ennemi : « Nous avons, parmi nous, dit-il, une sœur qui recoit des révélations. C'est ordinairement le dimanche, pendant le service divin, qu'elle tombe en extase. Alors elle est dans un commerce intime avec les Anges, les Esprits et quelquefois même avec Dieu. Elle scrute les cœurs et guérit les malades ; puis, le service étant fini, elle laisse la foule s'écouler et nous communique ce qu'elle a vu dans l'extase [2]. »

Comprend-on qu'un homme comme Tertullien se soit laissé prendre à un piége si grossier? En dehors des habitudes morales de ces femmes, de leurs vêtements scandaleux, de leurs chevelures teintes et parfumées, de l'or qu'elles recueillaient de leurs jeux de *tables* et de *dés* (*mensis et tesseris*), comment leurs *convulsions* physiques ne lui dessillaient-

1. Ampère, *Hist. de la Gaule*, t. II, ch. v, p. 18.
2 Tertullien, *de Præscriptionibus* et *contra Praxeam*.

elles pas les yeux? « Nous n'avons jamais vu, disait saint Irénée, que le Saint-Esprit se soit manifesté de cette manière chez les prophètes et les apôtres. Leur paix était aussi profonde que leur humilité. Ils pleuraient en menaçant les coupables et, comme le dit l'apôtre : « Leurs esprits (inspirateurs) « leur demeuraient soumis, » tandis que les faux prophètes, étant *possédés*, ne s'appartenaient plus en aucune façon [1]. »

Tertullien cependant avait longtemps pratiqué l'exorcisme, puisqu'il nous affirme lui-même que c'était alors le grand moyen, et que, « *même à l'armée*, tous les pères exorcisaient leurs enfants [2]. » Mais l'idée ne lui vint même pas de l'essayer sur Montan. Il préférait déserter son Église que d'appliquer à cet homme ce grand principe établi par lui-même : « d'éprouver les doctrines et les révélations par les personnes, et les personnes par les doctrines [3]. »

Quand on entend ce grand maître en démonologie s'écrier : « J'ai reconnu là le Paraclet; » quand on voit un pape chanceler devant un rapport incomplet; quand on voit toutes les Églises et par conséquent toute l'Église s'ébranler devant un simple *médium*, et menacer ruine *en apparence*,... ce n'est plus seulement triste, mais c'est encore... terrifiant pour nous-mêmes!

La secte se vantait d'avoir eu ses martyrs. Quant à la fin de Montan et à celle de ses coadjutrices, nous n'en savons pas bien les détails. Baronius se contente d'affirmer qu'elle fut *tragique* comme celle de tous leurs pareils. Nous sommes mieux renseignés sur celle de son trésorier Théodote qui, dans une extase, fut élevé dans les airs par son démon qui le laissa retomber comme Simon [4].

1. « Les esprits des prophètes sont soumis aux prophètes. » (Saint Paul, *Cor.*, XIV, 32, et saint Irénée, *adversus Hæreses*).
2. *De Corona militari*, ch. II.
3. *De Præscript.*, in finem.
4. Cité par Eusèbe (*Hist.*, l. V, ch. XVI).

§ III.

LES ALEXANDRINS OU LES MÉDIUMS BEAUX ESPRITS.

1. Philosophes magiciens d'Alexandrie.

Note I. — LES ALEXANDRINS A PARIS.

1.— *Philosophes magiciens d'Alexandrie.*

Finissons-en. Si, pour se débarrasser du merveilleux, il suffisait à nos savants de le porter sur leur catalogue à la colonne des fictions, ce merveilleux se trouvant partout, leurs bibliothèques ne seraient bientôt plus que des collections universelles de romans. En imposant tout à l'heure cette flétrissure au livre d'*Apollonius*, la Sorbonne et le Collége de France oubliaient que toutes ces FABLES allaient leur revenir immédiatement dans l'histoire par la philosophie.

Cette fois, en effet, elles nous sont présentées par de véritables *classiques*, que la plupart de nos philosophes modernes ne craignent pas d'appeler leurs pères et leurs maîtres.

Il s'agit, en ce moment, des grands docteurs d'Alexandrie, que nous diviserons en deux classes : celle d'Ammonius Saccas que saint Jérôme, Eusèbe, Longin, etc., nous présentent comme la plus haute et la plus chrétienne intelligence de ce siècle, mais dont les œuvres sont perdues aujourd'hui ; puis celle de Plotin, disciple, comme Origène, du même Ammonius, mais qui, sans le vouloir *peut-être*, n'en donna pas moins naissance à la philosophie éclectique [1] et magique dont les Proclus, les Porphyre, les Jamblique, etc., furent, de son temps même, les plus ardents défenseurs.

Cette dernière philosophie ressemblait merveilleusement à celle de nos jours, en ce qu'elle se prélassait comme la nôtre

1. *Éclectique* vient du verbe ἐκλέγω, je choisis.

Digitized by Google

dans une sorte de *Credo* assez élastique et commode pour que l'on pût y faire entrer tous les autres. Ce fut pour cela que Paris l'adopta; dans notre siècle de *comfort* il était assez logique que la philosophie prît aussi toutes ses *aises*.

Aussi, depuis longtemps prenait-on bien soin de nous le répéter. « L'ancien éclectisme du deuxième siècle était la philosophie *universitaire* de nos jours, la nouvelle philosophie française. » Quoique cette manière de voir ne soit plus celle de tout le monde, et que cette philosophie ait eu ses renégats, les uns la trouvant trop peu matérialiste, les autres infiniment trop mystique, nous persistons à croire qu'elle est destinée à reprendre bientôt le *haut du pavé* et à devenir la vraie philosophie du siècle, semi-païen, semi-surnaturaliste qui, selon toutes les probabilités, doit succéder à celui-ci.

Un grand maître de l'Université disait encore d'elle, il y a quelque trente ans, à la Chambre des pairs : « Elle est modeste, mais elle est fière. » *Modeste*, on le comprenait; *fière*, on ne voyait pas trop pourquoi, car pour saluer comme ses pères et comme ses maîtres des visionnaires tels que Proclus, Porphyre, Jamblique, Eunape, etc., il fallait être en vérité très-humble et très-peu difficile [1].

Cependant, un de nos grands orateurs chrétiens [2] fut un jour appelé à juger cette école devant l'immense auditoire de Notre-Dame. « Pour pouvoir en parler, dit-il, je devais lire tous ces hommes; c'était mon devoir, je l'ai rempli; mais quel ne fut pas mon étonnement en apprenant à les connaître !... Qu'était-ce, à vrai dire, que cette philosophie

1. Pour abréger, nous laissons de côté tous les coreligionnaires de M. Cousin à l'égard de cette philosophie. Tantôt c'était M. Barthélemy Saint-Hilaire, déplorant « l'injustice avec laquelle on l'avait méconnue *jusqu'à nous*, » et annonçant que « l'heure de la réhabilitation était venue pour elle » (*Mémoire sur l'École d'Alex.*, p. 13). Tantôt c'étaient MM. Saisset et J. Simon qui n'y trouvaient rien à redire, si ce n'est peut-être l'excès de sa dialectique (*Hist. de l'École d'Alex.*, t. II, p. 4, etc.). Nous passons tous les autres.

2. Le R. P. de Ravignan, 4me *Confér.* de 1845.

d'Alexandrie? Pas autre chose que le paganisme que l'on voulait réhabiliter à l'aide de quelques idées chrétiennes, gnostiques, théurgiques et platoniciennes... Mais ce qui dominait chez ces Alexandrins, c'était la théurgie, la magie, le *commerce* avec les dieux et les démons, réduit en système et en pratique. Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, ont été avant tout des *magiciens*, tout occupés de conjurations, d'évocations, d'apparitions. Ils y passaient leurs jours et leurs nuits. Leurs écrits et les histoires païennes l'attestent. Ils se flattaient aussi de l'union la plus intime avec la Divinité..... Voilà, messieurs, quelle fut cette philosophie; quand je l'étudie dans les monuments originaux, ma pensée recule de dégoût, ma parole s'indigne... Allons donc, il serait temps d'écrire l'histoire, je crois!... »

Le R. P. de Ravignan avait raison.

Effectivement, voici quelles étaient les plus grandes préoccupations de toute cette école : *évoquer* les dieux, leur faire violence pour activer leur paresse [1], *conjurer* les orages, décider, en observant les vieux rites, du beau temps et de la pluie [2], deviner par les coupes [3], réveiller par la *nécromancie* les *ombres* des *héros* [4], adorer le soleil et la lune [5], dormir comme Julien près de la pointe d'un obélisque renversé pour se procurer les *rêves* nécessaires à l'initiation et à l'*extase époptique* [6]... Voilà les grandes occupations de ces illustres vies, et le produit le plus net de leur philosophie transcendante!...

Nos Alexandrins modernes reconnaîtraient-ils par hasard

1. « Ce n'est pas à moi d'aller trouver les dieux, disait Plotin, mais bien aux dieux à venir trouver Plotin » (Porphyre).

2. Voir la réponse à Anébon, en tête du livre de Jamblique.

3. Hydromancie.

4. Si bien distingués par Jamblique des *démons* et des dieux. (Voir *de Mysteriis*, ch. VI).

5. Sous les noms d'Esculape et de Minerve.

6. L'*épopsie* était la *claire vue* des dieux. (Voir Seldenus, *de Diis syriis*, et le chapitre XVI de notre second Mémoire.)

Digitized by Google

en tout cela leurs propres habitudes ? Nous en doutons.

Pourquoi donc alors tant d'enthousiasme ? La raison de cette *sympathie* reposerait-elle à son tour, et par malheur, dans une *antipathie* commune pour l'Église et les saints Pères qui les redoutaient beaucoup, il est vrai, et ne faisaient nul cas de leur piété ? Saint Augustin (dans sa *Cité de Dieu*) et Lactance (dans sa *Fausse religion*, l. XVII) ne laissent passer aucune occasion de leur prouver que « les *dieux* de leur théurgie ne sont que des démons, δαίμονες [1]. »

M. Vacherot, dans son *Histoire d'Alexandrie*, en est encore à comprendre cette mésintelligence entre « *deux théologies si semblables*, » dit-il, et elles le sont, en effet. Mais comment ne voit-il pas qu'elles ne le sont, chez les Alexandrins, que jusqu'à la divinité de Jésus-Christ *exclusivement ?* Les *quinze livres* (perdus) de Porphyre *contre la religion du Christ* ne le prouvent-ils pas assez ? Et s'il n'y a *que cela* qui les sépare de la théologie catholique apprise par eux à l'école d'Ammonius, n'est-ce donc pas assez pour que l'on comprenne leurs mutuelles querelles ?

En résumé, constituée par Pythagore, rajeunie par Apollonius, couronnée par Julien, telle fut en peu de mots l'histoire de cette illustre école de *médiums* beaux esprits.

1. Cette expression prouve surabondamment, et quoi qu'on en ait dit, que pour les chrétiens δαίμων signifiait toujours *mauvais esprit, diable*, etc.

---

1. « LES ALEXANDRINS A PARIS. » — Les Alexandrins modernes auraient tort de trop compter sur l'esprit rationaliste de notre siècle pour braver le retour des superstitions pratiquées par leurs vieux maîtres. Le *Collège de France* ne saurait avoir tout à fait oublié que, dans ses salles, un homme très-distingué, Mickiewicz, prêchait, il y a trente-cinq ans environ, la prochaine arrivée, non plus du *Paraclet*, mais d'un nouveau *Verbe* incarné dans la personne de son compatriote Towianski, devenu et resté depuis, nous le craignons bien, le Montan de cette hérésie. Là, devant les affirmations délirantes du

professeur *inspiré*, les Priscille et les Maximille n'avaient pas tardé à reparaître avec leurs *cris*, leurs *sanglots*, leurs *convulsions*. On eût pu se croire revenu aux jours de Montan ou du diacre Pâris et l'on ne peut savoir ce qu'il en serait advenu, si quelques hommes de bon sens, s'étant trouvés là par hasard, n'avaient dénoncé aux Chambres le scandale si complaisamment toléré par l'Université. Celle-ci, dans son ignorant mépris du mysticisme, ne se doutait même pas qu'à la sortie du collége on se rendait dans une petite chapelle (de la rue *Croix-des-Petits-Champs*), et que là, au chant des psaumes, à la lueur des bougies, le culte du nouveau *Verbe* et le récit de ses *miracles*, car il y en avait, disait-on, continuaient avec la même exaltation. Il fallut que la Chambre renvoyât l'affaire au ministre de l'instruction publique. Mais la doctrine et les manifestations changèrent de local, sans changer de caractère et d'esprit.

Eh bien! quelques voix de plus à la Chambre en faveur de la liberté... du mysticisme, et nous arrivions à cet alexandrisme pratique auquel nous reviendrons tôt ou tard (*a*).

(*a*) Voir une petite brochure publiée par M. André Jacoby, sous ce titre : *les Montanistes à Paris.*

---

§ IV.

LE SPIRITISME DANS LE LIEU SAINT, OU FAUX ANGES ET FAUX SAINTS MICHEL, A CHONIS.

1. Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte. — 2. Méprise des protestants à ce sujet.

Note I. — ÉCLAIRCISSEMENTS SUR UN GRAND MIRACLE QUI S'Y RAPPORTE.

1. — *Faux anges, ou première idolâtrie dans le culte.*

Jusqu'ici, dans cette reprise du démonisme antique, nous n'avons vu que des *médiums :* médiums gnostiques, — médiums faux prophètes, — médiums beaux esprits; nous allons

voir maintenant les démons en personne et sans intermédiaire humain.

Que des hérétiques avoués, consommés, comme tous ceux que nous venons d'apprendre à connaître, aient adoré, les uns un faux Paraclet, les autres Jupiter, Esculape et Mercure, c'était un grand scandale assurément ; mais que des Églises chrétiennes élevassent des temples et des autels à Mercure déguisé sous le nom de saint Michel archange, voilà ce que l'on pouvait appeler l'abomination dans le lieu saint.

On ne peut plus douter cependant qu'il n'en fût ainsi, lorsqu'on lit dans l'épître de saint Paul aux *Colossiens*, ch. II : « Que personne ne vous séduise par un culte faussement religieux des *anges* [1], en vous racontant (sous prétexte d'humilité) des visions qu'il n'a vues qu'en raison de son orgueil et en abandonnant LA TÊTE, qui *relie* et *gouverne* tout le corps par l'enchaînement des articulations et qui, seule, peut augmenter en nous le royaume de Dieu [2]. »

Après cette admonition, le grand apôtre enjoint ensuite à ses saints amis de lire et de faire lire sa lettre aux habitants de Laodicée, capitale du même pays.

Pour comprendre ces recommandations, il faut se reporter d'abord à la leçon donnée à saint Jean par l'ange qu'il avait voulu adorer et qui l'avait relevé en lui disant : « Que faites vous? Ne suis-je pas un serviteur comme vous?... C'est Dieu seul qu'il faut adorer [3]... » Or, si le disciple bien-aimé, qui « reposait sa tête sur la poitrine de Jésus, » a pu se tromper au point de prendre un ange pour son maître, à quelles méprises n'étaient pas exposés les simples fidèles, lorsqu'ils cessaient un instant de se tenir étroitement attachés *à la tête!*

1. Ἐθελοθρησκεία, c'est-à-dire, culte différent et vicieux.

2. Nemo vos seducat, volens in humilitate, et religione Angelorum, quæ non vidit ambulans, frustra inflatus sensu carnis suæ, et NON TENENS CAPUT, ex quo totum corpus, per nexus et conjunctiones subministratum et constructum, crescit in augmentum Dei. (*Coloss.*, ch. II, v. 18, 19.)

3. Conservus tuus sum... Deum adora. (*Apocal.*, ch. XIX, v. 10.)

Le cardinal Baronius explique cette leçon donnée à saint Jean par la nécessité de combattre l'hérésie naissante de Cérinthe sur les anges créateurs du monde [1].

Quant à la lettre de saint Paul, on la comprend bien mieux encore, lorsqu'on lit dans les Actes du concile de Laodicée, tenu un siècle et demi plus tard, ces paroles se rapportant évidemment aux mêmes fautes. CANON XXXV. « IL NE FAUT PAS QUE DES CHRÉTIENS, ABANDONNANT L'ÉGLISE DE DIEU, AILLENT FAIRE DES ASSEMBLÉES ET NOMMER DES ANGES, TOUTES CHOSES QUE L'ON SAIT INTERDITES. SI DONC, QUELQU'UN EST DÉCOUVERT PRATIQUANT CETTE IDOLATRIE OCCULTE, QU'IL SOIT ANATHÈME, CAR IL A QUITTÉ NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, POUR SE FAIRE IDOLATRE [2]. »

2. — *Méprise des protestants à ce sujet.*

Rien n'est plus clair, et nous en sommes encore à comprendre comment des protestants tels que Mélanchthon, Calvin, de Bèze, etc., ont pu ou osé voir dans ces textes la condamnation absolue de notre culte catholique des anges et des saints. Comment les mots, *abandonnant l'Église*, et ceux-ci, *assemblées et idolâtrie occultes*, etc., ne leur ont-ils pas prouvé qu'il y avait là une secte et un faux culte opposé à un vrai ?

D'ailleurs, le Canon XXXVI, en défendant aux clercs « TOUTE ESPÈCE DE MAGIE [3], » ne tranchait-il pas la question ?

Il est vrai que ceci se passait au quatrième siècle, mais ces proscriptions devaient se rattacher à celle du second pour le moins, puisque dans cette même partie de la Phrygie, dont Laodicée était la capitale, et surtout à Chonis (la Colosses de saint Paul), auraient eu lieu plus tard de grandes apparitions de saint Michel, en souvenir desquelles on aurait élevé au grand

1. Baronius, *Annal.*, ad ann. Chr. 60.
2. Voir les Actes de ce concile.
3. Id., ibid.

archange un temple considérable destiné à remplacer cette multitude de petits oratoires *privés* appelés *Michaelia*, et que l'Église, quelle qu'en fût l'origine, avait été obligée de faire fermer par la voix de son concile.

Théodoret était, quoi qu'on en ait dit, très-net à cet égard. En commentant la lettre de saint Paul aux Colossiens (ch. II), il nous dit qu'il s'agissait ici des Juifs défenseurs obstinés de la loi, qui primitivement avaient implanté dans la Phrygie et dans la Pisidie cette hérésie touchant le culte des anges qui jadis avaient donné la loi. « C'est, dit-il, ce que voulait défendre le synode de Laodicée, métropole de la Phrygie, lorsqu'il interdisait par une loi le culte des anges. » Et il ajoutait : « Aujourd'hui même encore, nous pouvons voir chez ces peuples et leurs voisins quelques-uns de ces oratoires de saint Michel [1]. »

Chose singulière, cependant, c'est ce père de l'Église qui, par ses paroles un peu trop laconiques avait prêté à la méprise des protestants. Ils en avaient fait aussitôt un adversaire du culte et des anges et des saints; pour les dissuader de cette fausse interprétation, il eût dû suffire de leur montrer ce que dans son travail *sur la Genèse* (interr. 4), le même père dit sur le premier de ces cultes : « Nous devons recourir avec foi à l'intervention constante de nos bons anges. » Dès lors tout était dit sur ce prétendu blâme, déduit seulement de quelques expressions insuffisantes.

Donc, il y avait là à Colosses, et de tout temps peut-être, ce que nous avons vu partout, c'est-à-dire deux *présences spirituelles* rivales, ou, pour parler plus clairement, le vrai saint Michel et son homonyme plagiaire que nous avons tant de fois reconnu dans le *Mercure* des païens [2]. Lorsque l'hérétique Cérinthe prêchait, vers l'an 60 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire du temps de saint Paul, le culte des anges

1. Théodoret, ch. I, *ad Coloss.*

2. Voir dans notre 2e Mém., ch. XIII, une note intitulée : « Vrais et faux saints Michel. »

créateurs du monde, c'était évidemment ce faux saint Michel qui acceptait un tel honneur au détriment de Jéhovah. C'était peut-être lui qui s'était fait élever ces *petites églises occultes* qui faisaient, pour ainsi dire, *concurrence* au grand temple, au point de nécessiter et d'amener la fermeture générale, jusqu'au jour où, comme nous l'avons dit, une grande et très-solennelle apparition du vrai saint Michel, fêtée par l'Église orientale au 7 septembre, vint, *beaucoup plus tard*, anéantir l'hérésie, relever la suprématie du temple et remettre toute chose à sa vraie place.

Recueillons à ce sujet les traditions (I).

I. « SOLENNELLE APPARITION DE L'ARCHANGE SAINT MICHEL A CHONIS. » — Voici comment la racontent les historiens, et entre autres Lipoman, dont la version nous paraît cadrer exactement (excepté sur un seul point que nous allons discuter) avec celle que le père Possin, l'une des célébrités de la compagnie de Jésus, emprunte de son côté à un sermon que saint Sisinne, premier patriarche de Constantinople, *aurait* prononcé, dit-il, vers l'an 427.

Ce double récit part de loin. En voici la substance.

« Saint Jean l'évangéliste, notre grand théologien, était resté longtemps à Éphèse, comme l'apôtre Philippe à Hiérapolis... Mais ayant achevé la conversion des Éphésiens, il était venu retrouver celui-ci dans cette dernière ville, encore tellement ensevelie dans les ténèbres du paganisme qu'elle adorait un serpent. Aussi, le premier acte des deux apôtres est-il de marcher droit à cette *bête*, et, se mettant en prière et puisant en Dieu une grande force (in Deo facientes virtutem), ils la jettent hors du temple et lui ordonnent d'aller mourir au loin. On ne fait pas de tels miracles impunément; Philippe, crucifié, meurt bientôt de la manière la plus cruelle (acerbissime) et pendant son martyre la ville d'Hiérapolis est secouée par un tremblement de terre semblable à celui qui avait accompagné la mort du Sauveur.

« Quant à Jean, il se rend dans un lieu appelé *Cheretopa*. Au nom de la très-sainte Trinité et du *Prince de la milice céleste* (saint Michel), il commence par y faire sourdre une fontaine miraculeuse dans les

eaux de laquelle il guérit entre autres une jeune fille muette de Laodicée. Après quoi, faisant élever un temple magnifique au grand archange, il annonce aux habitants qu'ils seront un jour visités et secourus par une apparition splendide de ce même personnage céleste; après quoi, il les quitte pour aller porter à d'autres villes toutes les richesses d'une éloquence et d'une doctrine que Cheretopa paraît avoir bientôt oubliées.

« *Quatre-vingt-dix ans* après (nonaginta), un jeune enfant nommé Archippus croissait en ces mêmes lieux *comme un lis entre les épines*, et dès l'âge de dix ans exhalait, au milieu de tous ces hérétiques, tous les parfums de la foi la plus pure. La Providence l'avait conduit elle-même dans ce temple, le jugeant digne d'en être plus tard le pontife et le conservateur. Mais la foule des hérétiques ne s'arrangeait pas de tant de vertus. Un jour ils se rassemblent, et après avoir *aiguisé leurs dents* comme celles d'un sanglier, ils se mettent à tramer d'odieuses machinations dont le but était, tout à la fois, de faire disparaître Archippus et de tarir les grâces résultant de la fontaine miraculeuse.

« Voici comme ils devaient s'y prendre (voir Lipoman, Possin, etc.): à la gauche du temple coule une rivière appelée *Cnzysus*. Ils la détourneront de manière à la jeter dans la sainte fontaine, dont elle fera complétement ainsi disparaître la vertu. Mais la direction de la rivière s'opposant à ce dessein, comment faire? Le voici : deux autres rivières venant de l'est, et appelées, l'une *Lypocaper*, et l'autre *Cuphus*, après avoir coulé pendant longtemps dans deux lits différents, s'étaient, un jour, confondues en une seule qui, passant à la base de la montagne, se dirige vers le lycée. C'est là le fleuve que l'esprit malin persuade aux hérétiques de détourner vers le lieu saint, toujours dans l'espoir qu'il emportera et le temple et la montagne qui le supporte. Le lieu était tellement en pente et concave (declivis), que le courant devait arriver sur le temple avec la plus grande impétuosité. Ayant donc rassemblé beaucoup de monde, ces conspirateurs se rendent à Laodicée pour creuser un immense gouffre entre les fleuves et le rocher afin d'y faire précipiter les eaux. Puis, ils l'entourent d'une digue disposée de telle sorte, qu'au moment où elle viendra à se rompre les flots pourront se précipiter avec violence dans la direction voulue.

« Archippus, témoin de ces criminelles machinations, restait continuellement prosterné sur le pavé du temple, conjurant le Seigneur de protéger son tabernacle et de se montrer plus fort que ses ennemis. Après dix jours de travail, et vers le milieu de la dixième nuit, les coupables commencent à s'attaquer à la digue et à décider sa

rupture. Déjà le grand serviteur de Dieu voyant descendre les fleuves se met à pleurer amèrement, mais pendant qu'il redouble ses prières... voilà que tout à coup UNE APPARITION DIVINE, volant au-dessus de sa tête d'une manière mystérieuse, se met à l'appeler par son nom, DIVINA VISIO DESUPER ADVOLANS MODO QUODAM ARCANO EUM VOCAVIT NOMINATIM. Alors il sort du temple et se précipite sur le sol, dans la crainte que sa vue ne puisse supporter le grand spectacle qui se prépare; mais l'ange lui crie : « Debout, Archippus, et ne crains rien, car tu vas pouvoir juger à l'instant des forces du Dieu tout-puissant. » Archippus, comprenant que celui qui lui parle est le Prince de la milice céleste, lui obéit, et en passant à sa gauche voit au même instant sortir de terre une colonne de feu qui semble monter vers le ciel. Il entend en même temps une voix qui lui recommande encore d'être bien tranquille et de n'avoir aucune crainte. Cependant l'eau arrivait jusqu'à eux, lorsque l'ange, élevant la main et faisant un grand signe de croix, enjoint aux fleuves de s'arrêter. En effet, DÈS QUE LES EAUX EURENT VU L'ANGE, ELLES EURENT PEUR, ET, SE DRESSANT COMME DES MURS, ELLES GROSSIRENT ET CESSÈRENT DE COULER. *Videntes eum aquæ timuerunt, et tanquam muros repente concreverunt et constiterunt.* Mais l'ange levant encore une fois la main droite, et faisant un signe de croix sur la roche qui était près du temple, un coup de tonnerre se fait entendre, la terre tremble, et le rocher se fend par le milieu. Aussitôt tournant de ce côté ses armes victorieuses, Michel s'écrie à haute voix : « Qu'elle soit ainsi brisée, toute la force de l'ennemi. » Puis ordonnant à Archippus de passer à sa droite, il s'adresse aux deux fleuves, et leur crie de sa voix la plus impérative : « Engloutissez-vous dans ce gouffre, *in hoc infundibulum infundimini.* » Et les fleuves ayant obéi, l'archange quitte Archippus pour s'envoler aux lieux d'où il était descendu, c'est-à-dire, vers la lumière incréée.

« Quant au serviteur de Dieu, il resta dans le temple, où, plus adonné que jamais à la prière et à la contemplation, il vécut soixante-dix ans; après quoi il alla rejoindre son Dieu, et « depuis lors jusqu'aujourd'hui, dit Sisinne, les miracles n'ont jamais cessé de se produire là avec une grande prodigalité et un grand éclat, au seul nom de l'archange saint Michel. »

Si ce récit est véritable, il nous donnerait la clef des défenses du concile, de la destruction des petits oratoires *occultes* (michaelia), des avertissements de saint Paul, et enfin de cette tradition générale que tout ce faux spiritisme n'avait cédé qu'à une manifestation éclatante du vrai.

Mais le doute que nous venons de formuler résulte pour nous de quelques objections chronologiques assez graves, dont la principale reposerait sur le silence gardé pendant quatre siècles sur un fait aussi capital. S'il eût été déjà célèbre et notoire en 427, époque à laquelle Sisinne le raconte, comment, du moment où l'interdiction absolue du culte et la fermeture des oratoires dataient précisément de la même époque, Théodoret et aucun des Pères qui écrivaient après lui ne se seraient-ils pas empressés de nous apprendre et leur rétablissement et la grande victoire remportée sur un ennemi qui les occupait depuis les premiers jours? Il en est de même du nom de *Chonis* (de χώνη, gouffre), substitué à celui de *Colosses*, avant 427, si l'on tient à la date du sermon de Sisinne, tandis qu'il n'apparaît pour la première fois dans l'histoire géographique que vers le IXe siècle. On le voit, la difficulté repose, encore une fois, dans les dates. Toutefois, les Bollandistes (29 septembre) et le père Possin reconnaissent que l'objection n'est pas suffisante pour *abattre* un fait raconté dans les mêmes termes par Lipoman, par les Actes grecs, par tous les Actes orientaux et dans le sermon du patriarche Sisinne.

Il y aurait à nos yeux une solution toute naturelle : ce serait la supposition d'une erreur de personne et de siècle commise par le père Possin, et cette supposition devient très-légitime lorsqu'on trouve précisément, dans les Bollandistes, un second Sisinne, également patriarche de Constantinople, également auteur d'un recueil de sermons, mais n'écrivant cette fois que vers le IXe ou le Xe siècle. Qui nous dit que, dans ces classifications de sermons, on n'aurait pas prêté au premier homonyme celui qui n'appartenait qu'au second? De cette manière tout, ou presque tout, s'expliquerait à merveille, depuis le mot χώνη jusqu'à cette affirmation de Baronius, que « l'éclat et l'abondance de ces miracles convertissaient alors les infidèles de l'Orient avec plus de facilité que ne l'avait jamais fait toute l'éloquence des apôtres (*a*). »

Si nous disons *presque* tout, c'est qu'il resterait encore une date à expliquer, à savoir celle que Lipoman et Sisinne appliquent à la vie d'Archippus, en le faisant apparaître quatre-vingt-dix ans après la mort de saint Jean (nonaginta); mais qui nous garantit ici la fidélité des transcriptions? qui nous dit que ce mot n'est pas une altération du mot *noningenta* (900). De toutes les erreurs de copistes, il n'en serait certainement pas de plus naturelle, comme il n'en est pas de

(*a*) Baronius.

plus fréquente. Et nous sommes d'autant plus étonné de ne rencontrer nulle part cette solution, que tout le monde croit au fait et admet des objections. Quant à l'opinion de Baronius, que « l'Archippus dont nous venons de parler pourrait être celui dont parle saint Paul, » elle serait tout aussi inadmissible avec le *nonaginta* des historiens et des Sisinne qu'avec le *noningenta* que nous nous permettons de proposer.

---

§ V.

LE MIRACLE AU SECOND SIÈCLE.

1. Exorcismes et aveux. — 2. Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire. — 3. Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen.

Note I. — LIAISON DE CE MIRACLE ET DE L'EXORCISME.

1. — *Exorcismes et aveux.*

Au milieu de toutes ces hérésies doctrinales et de ces manœuvres magiques, qu'étaient donc devenus, dès le second siècle, les secours miraculeux promis à tous les autres? Nous venons de le voir et nous allons le voir encore, car, bien que M. de Gasparin nous ait déclaré « qu'il n'autorisait personne à affirmer *quoi que ce soit* de surnaturel à partir du dernier des apôtres [1], » les aveux de son propre parti nous obligent à nous passer de son autorisation.

En commençant, nous avons pris le protestant Tholuck pour arbitre [2]; voyons où nous en sommes avec lui : « Nous ne bornerons CERTES pas, dit-il, les miracles au temps des apôtres, car nous sommes obligés d'admettre que les forces surnaturelles si abondamment répandues dans l'âge apostolique ont conservé leur activité jusque DANS LE IIIe SIÈCLE [3]. »

1. Voir *Question des Esprits*, ou app. complém. de notre 1er Mém., p. 114.
2. Voir plus haut, p. 13.
3. *Crédibilité de l'hist. évang.*, par Val-Roger, *Corresp.*, cité p. 407 à 410.

Digitized by Google

M. de Pressensé est exactement du même avis : « Selon lui, LA PERMANENCE du miracle dans l'Église des trois premiers siècles est garantie par la tradition LA PLUS AUTHENTIQUE ; il n'y a eu ni abîme, ni brusque coupure entre le siècle apostolique et les suivants [1]. »

Ainsi, nous voilà bien à notre aise ; toutes réflexions faites, nous allons pouvoir *tripler* hardiment l'étroite mesure dans laquelle M. de Gasparin tenait à circonscrire l'Esprit-Saint ! Dieu soit loué !...

Mais parmi ces miracles concédés, il en est un qui semble ne pas compter pour l'Église, tant elle le prodigue avec largesse, c'est l'exorcisme ; et malheureusement, bien qu'il soit capital, c'est un de ceux qu'on lui pardonne le moins aujourd'hui. Si M. de Gasparin le restreignait à la servante de *Philippes* [2], M. de Pressensé, au contraire, reproche à l'Église de l'avoir « multiplié sans raison et d'avoir réduit *tous* les miracles à la guérison des démoniaques [3]. » Et là-dessus, cet historien devenant théologien développe sur les *possessions* en général une théorie qui ruine absolument les infatigables *dépossessions* de l'Évangile...

D'autres partent de cette théorie pour voir dans l'exorcisme on ne sait quelle ressemblance avec l'acte du magnétiseur, dont la volonté *paraît* agir aussi sur le système nerveux de son malade et faire taire d'un seul mot les convulsions les plus désordonnées. Mais ils n'ont donc jamais étudié dans ces *Évangiles* les conditions premières de ces deux actions si contraires ? ils ne se sont donc pas aperçus que, tandis que dans la théorie mesmérienne il faut au fascinateur le plus de forces physiques possible pour enrichir et faciliter l'émission de son *fluide*, il faut au guérisseur apostolique le plus de *faiblesse* possible pour vivifier le sien ? A l'un le jus de la chair et le *bon vin* (*sic*), à l'autre les macérations et les

1. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 2e série, t. I, p. 17.
2. Voir app. du 1er Mém., page 114.
3. *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, 2e série, t. I, p. 17.

jeûnes! Singulière médication qui ne s'occupe pas du malade et ne s'attache qu'à l'anéantissement physique du médecin! Cela seul ne creuse-t-il pas un abîme entre ces deux ordres d'influences?

Voilà pourquoi Origène regardait l'exorcisme comme le *plus important* des miracles, « car, disait-il, les démons ne pouvant pas se chasser eux-mêmes, les païens, cette fois, ne pouvaient plus crier à la magie. »

Peut-être nos adversaires eussent-ils préféré que, devant tout ce débordement spiritique, l'Église se livrât à des controverses et à des explications interminables comme toutes celles d'aujourd'hui? Mais elle faisait mieux, elle se contentait de marcher pour démontrer le mouvement, et c'est pour cela que les exorcismes furent alors avec les résurrections de morts le plus grand élément de ses succès.

Ne rappelons ici que pour mémoire le fameux défi de Tertullien : « Amenez devant les tribunaux, disait-il, un possédé *bien reconnu pour l'être,* et alors, si le *premier venu* des chrétiens lui commande de parler, vous verrez *tout aussitôt* ce possédé vous avouer qu'il n'est qu'un démon; mais s'il ne l'avouait pas, FAITES MOURIR A L'INSTANT CE CHRÉTIEN TÉMÉRAIRE [1]. »

« Faites parler vos officiers, disait encore le grand homme au président Scapula ; ils vous raconteront que j'ai guéri trois d'entre eux et de la maladie et du démon [2]. »

« Que tous ceux qui veulent en faire l'expérience viennent donc, disait à son tour le grand saint Athanase, car cela se passe TOUS LES JOURS en votre présence [3]. »

Saint Justin n'est pas moins explicite [4], et saint Grégoire de Nazianze confirme tout, en disant : « Combien de fois cela ne m'est-il pas arrivé à moi-même! »

1. In *Apologet.*
2. *Epist. ad Scapulam.*
3. *De Incarnat.*, I.
4. *Apol.* I.

Nous demandons, nous, comment après de tels défis, tous apparemment éludés, puisqu'on ne cite ni une seule dénégation ni une seule *mise à mot* de chrétien pour cause d'insuccès, nous demandons comment, en toute autre matière, seraient considérés aujourd'hui, soit des juges, soit des chefs qui donneraient gain de cause à de tels contumaces contre de tels poursuivants?

Mais voici la grande inconséquence de M. de Pressensé : c'est qu'après avoir reconnu la permanence des miracles au deuxième siècle et parmi eux la prédominance de l'exorcisme, après avoir reconnu que « cette *supposition hardie* de Tertullien, c'est-à-dire son défi, était fondée sur des faits positifs » (*Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, p. 19), il vient nous présenter ce même passage comme « une preuve concluante des idées superstitieuses de l'Église sur les démons (*ibid.*). » « Elle les voit partout, » dit-il. Puis vient alors toute la diatribe connue sur l'antique confusion des possessions avec les maladies nerveuses; — mais encore une fois il s'agit de l'*expérience quotidienne* des plus grands et des plus saints génies de l'époque, et tant que vous ne produirez pas une seule autorité adverse ne pouvant nous donner le *mot* d'une méprise aussi mathématiquement impossible, et que d'ailleurs il faudrait étendre à l'Évangile, ce serait vraiment une prévarication philosophique, que de sacrifier tant d'expériences solennelles et flagrantes à une dénégation qui repose sur *zéro*. Car, à notre tour, nous ne craignons pas de *défier* qui que ce soit de nous présenter autre chose [1].

1. Sans rentrer ici dans une discussion épuisée, nous rappellerons ce que nous disait l'historien Josèphe (voir plus haut, p. 37) du signe *extérieur*, palpable, évident, toujours exigé du démon en pareille circonstance, comme témoignage de sa sortie, par exemple le renversement ou le transport au loin de tel ou tel objet *inanimé*;... expliquer cela par une *névrose* est par trop plaisant en vérité. Aussi les païens ne résistaient-ils pas à ces expériences *objectives*. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de rester fidèles aux démons expulsés... Mais pour les nier dans de telles circonstances, ils n'étaient pas assez fous.

Il y avait une démonstration non moins infaillible de la soumission des démons; c'était l'acte du *livrer à Satan*, exercé par saint Paul sur l'in-

2. — *Un exorcisme préludant à une belle page d'histoire.*

Parmi les actes de la primitive Église sacrifiés par la critique du XVIIe siècle aux préjugés de l'époque, se trouvent ceux d'Abercius, successeur de saint Papias sur le siége épiscopal d'Hiérapolis en Phrygie. Bien que Surius les eût insérés comme *sincères* dans son consciencieux ouvrage, Tillemont les ayant déclarés « un tissu de fables inventées à plaisir par Siméon le Métaphraste [1], » ce verdict avait suffi pour entraîner jusqu'aux meilleurs esprits, et pour faire dire à un écrivain aussi respectable que M. Henrion : « Ces actes ne méritent aucune croyance [2]. »

Le XIXe siècle a rappelé de ces sentences. Un homme doublement éminent, comme prince de l'Église et comme savant, l'illustre dom Pitra a déclaré « qu'il y avait là tout un fonds d'une grande richesse [3], » et les Bollandistes modernes, dans leur tome IX d'octobre, ont affirmé la même chose.

Il ne s'agissait donc, dans le cas le plus fâcheux, que d'une simple *expurgation* (pour nous servir d'une expression à la mode), et par le soin que nous allons prendre de mettre en *caractères italiques* les détails sacrifiés par les Bollandistes, on va pouvoir s'assurer que la part de *la fable* était vraiment microscopique dans cet imposant récit.

Voici donc la substance abrégée, mais très-fidèle, de la double version.

« Sous le règne de Marc-Aurèle-Antonin et de Lucius

cestueux de Corintho. Il était habituel dans l'Église pour le châtiment des grands coupables, nous en avons déjà vu et nous en retrouverons des exemples. A peine « abandonné à Satan, » le malheureux était abîmé de coups jusqu'à l'ordre contraire. Rien de plus terrible que l'exécution d'un tel ordre, mais aussi rien de plus consolant que la cessation de cette obéissance instantanée de l'ennemi sur un simple signe.

1. Mémoires, t. II, p. 24 et suiv.
2. *Cours complet*, t. XI, col. 167.
3. *Spicilegium Solesmense.*

Verus, un décret fut promulgué dans tout l'empire, prescrivant à chaque citoyen d'offrir des sacrifices et des libations aux dieux... Or, ainsi que partout alors, la curie et le peuple d'Hiérapolis, capitale de la *Phrygie Mineure*, inaugurèrent avec pompe les sacrifices.

« Abercius était alors évêque de cette cité, comme successeur de saint Papias... Ému jusqu'au fond de l'âme, il reste toute la journée prosterné devant le Seigneur; mais, la nuit étant venue, il s'endort et voit en rêve un jeune homme qui lui dit, en lui remettant une verge dans la main : « Abercius, va briser ces simulacres impies. » Abercius voit dans ce rêve une injonction divine, et, vers la *neuvième heure de la nuit* [1], armé d'un long bâton, il court au temple d'Apollon [2], enfonce les portes, renverse la statue du dieu et les autres idoles d'Hercule, de Diane et de Vénus qui l'entourent. Les prêtres et les gardiens du temple s'éveillent au bruit et accourent. A la lueur des torches, ils reconnaissent Abercius qui leur crie : « Allez prévenir vos magistrats que vos dieux enivrés se sont rués les uns sur les autres, et ramassez leurs débris dont vous parviendrez peut-être à faire quelque *chaux* passable... » Mais à peine le jour était-il levé, que la populace se portait sur la demeure épiscopale pour se débarrasser du pontife, conformément aux instructions secrètes du municipe... Abercius croit devoir alors, pour allier la prudence à la résignation, se rendre au forum où la foule arrive comme un torrent débordé. A peine y est-il rendu, que trois démoniaques connus de toute la ville s'élancent couverts de vêtements en lambeaux, puis se tordant dans des convulsions horribles et lacérant leur chair avec leurs dents : « Au nom du vrai Dieu que tu prêches, crient-ils à Abercius, nous t'en conjurons, cesse de nous tourmenter avant le temps. » Abercius, sur la

1. *Trois heures du matin*, disent les Bollandistes.

2. Détail vérifié par l'archéologie moderne, qui a retrouvé une inscription placée sur l'une des portes de la ville, et ainsi conçue : Ἀπολλῶνι ΑρχΓΕΤΕΙ, *à Apollon, archi-dieu.*

Digitized by Google

majestueuse figure duquel étaient fixés tous les regards, touche de son bâton les têtes de ces trois jeunes gens, et à sa prière les démons quittent leurs victimes en poussant des hurlements épouvantables. Le miracle avait été si manifeste, que dans toute la multitude il n'y eut pas *un seul* témoin qui ne demandât immédiatement le baptême. Abercius leur fait comprendre d'abord que l'heure est trop avancée; mais, voyant que la foule qui l'a reconduit dans sa maison va passer la nuit à sa porte, il se laisse toucher par tant de foi, sort à minuit de son logis et se rend à l'église, suivi de tous ces néophytes dont il baptise environ 500 sans désemparer.

« Ce prodige d'Hiérapolis eut un immense retentissement dans toute l'Asie; on accourt au saint de tous les côtés... et les miracles se multiplient sous ses pas... Tantôt il rend la vue à la mère du gouverneur Euxenianus Poplio qui veut, mais en vain, lui faire accepter des trésors; *tantôt il fait sourdre des fontaines et des sources; tantôt il exorcise encore, et un jour un des démons expulsés par lui s'écrie en sortant : « Abercius, ne l'oublie pas, je te ferai venir malgré toi à Rome. » Abercius ne comprend rien à cette menace, mais dans l'inquiétude qu'elle lui cause, il passe sept jours dans un jeûne absolu, conjurant Dieu de ne pas permettre à ce démon de le mener là où bon lui semblerait. Dieu lui répond dans un songe : « Tu iras à Rome, Abercius, mais conduit par moi seul et uniquement pour y faire éclater la puissance de mon nom. Courage donc, et ne crains rien. » Le démon avait dit vrai, car il se trouva en effet que Lucile*[1],... la fille de l'empereur Marc-Aurèle, âgée de seize ans, d'une beauté sans égale, devint tout à coup démoniaque à tel point, que dans ses accès elle se roulait sur le sol et se dévorait les mains. Son père et l'impératrice Faustine, sa mère, étaient au désespoir, car

1. Tout ce passage est *expurgé*, c'est-à-dire supprimé dans les Bollandistes.

Digitized by Google

ce malheur survenait précisément à l'époque vers laquelle ils étaient convenus de conduire leur fille à Éphèse, où Lucius Verus, son fiancé, retenu en Orient par la guerre qu'il faisait aux Parthes, devait la recevoir de leurs mains et l'épouser à l'*autel de la Grande Diane* [1]. On ne savait comment faire, lorsque la révolte des Marcomans, qui venait d'éclater en Germanie, servit de prétexte pour un ajournement. Pendant ce temps-là, l'empereur et Faustine interrogeaient en secret tous les prêtres de Rome et faisaient venir les aruspices d'Étrurie. Mais en vain; au milieu de ses convulsions, la jeune fille répétait sans cesse ces paroles : « Je ne sortirai que sur l'ordre d'Abercius, évêque d'Hiérapolis, » bien que ces deux noms lui fussent également inconnus. *Elle crie cela pendant plusieurs jours* [2]. *L'empereur, voulant éclaircir ce mystère, fait venir Cornélien, préfet du prétoire*, et lui *demande si cette ville d'Hiérapolis est bien vraiment dans la Phrygie mineure.* « Seigneur, lui répond Cornélien, c'est la patrie de ce Poplio Euxénien, auquel vous avez écrit bien des fois pour les affaires publiques. » Cet éclaircissement ravit l'empereur, il fait venir à l'instant Valérien et Bazinien, magistrats, et les charge de porter une missive à Euxénien et de ramener celui que ce gouverneur leur confiera; *quant à la lettre, elle commençait ainsi : « L'empereur à Auxénien, salut! Connaissant ton intelligence, et reconnaissant du soin avec lequel tu as relevé la ville de Smyrne après le dernier tremblement de terre, et des services dont Cæcilius a pris soin de nous informer... ayant entendu parler d'un évêque nommé Abercius, qui, au nom de la nouvelle religion, dite chrétienne, viendrait à bout des démons, j'ai envoyé vers toi Valérien et Bazinien, afin que tu*

1. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que plus tard l'histoire nous montre ce mariage se réalisant dans ce même temple. On lit dans Jules Capitolin (*Hist. Augusta*, p. 232) : « Verus revint encore à Éphèse pour y épouser Lucile, qui lui était envoyée par son père, Marc-Aurèle. » « ...Celle-ci, confiée aux soins de sa sœur, s'embarqua à Brindes. » (*Ib.*, p. 171.) (Note recueillie par M. l'abbé Darras.)

2. On voit maintenant la faute logique de l'expurgation précédente.

le leur confies et qu'ils me l'amènent en l'entourant de grands égards, car j'aurais besoin de son aide[1]... »

Les deux légats se mettent en route. Arrivés à Brindes, ils s'embarquent sur le navire *prêté* par Cornélien, débarquent sept jours après sur les côtes du Péloponèse, et de là, prenant les relais impériaux, ils arrivent le quinzième jour à Byzance d'où, sans faire la moindre halte, ils se dirigent par Nicomédie vers Synnada, métropole de la petite Phrygie; là, du gouverneur Spintherus, ils reçoivent deux guides pour les conduire à Hiérapolis, où ils arrivent enfin à la neuvième heure du jour (trois heures après midi). En ce moment, Abercius rentrait à la ville après sa conférence accoutumée. Les étrangers le rencontrent sur leur chemin, et lui demandent la demeure de Poplio. — « *Pourquoi ?* » *leur demande l'évêque*[2]. *Là-dessus, Valérien, éprouvant un mouvement d'impatience et peut-être poussé par le mauvais esprit, lève sa canne sur l'homme de Dieu qu'il ne connaît pas, mais voilà que sa main droite se paralyse; il lève la gauche, et elle se paralyse à son tour. Alors, voyant probablement à qui il a affaire, il saute à bas de son cheval et se jette aux pieds de l'inconnu, le conjurant de lui rendre ses deux mains. Abercius ne se fait pas prier, et se charge de conduire lui-même les deux voyageurs chez Euxénien.* Là, il leur dit : « J'irai à Rome, car c'est la volonté de mon Dieu. » Les deux légats remplissent donc leur mission, *et après être convenus avec l'évêque qu'ils se retrouveraient dans quarante jours au port le plus voisin de Rome pour y faire ensemble leur entrée*, ils repartent après deux jours de repos, remplis de confiance dans la parole de celui qu'ils venaient de voir à l'œuvre[3].

1. Un faussaire ne chargerait pas inutilement son mensonge de tous ces détails inutiles à sa thèse et qu'une seule faute de chronologie pourrait faire tourner contre lui. Au reste, du moment où l'on admet la missive et son résultat, elle ne pouvait guère être conçue autrement. Pourquoi donc supprimer un détail si naturel ?

2. Toujours surnaturellement averti, ne l'oublions pas.

3. Cette confiance de la part de deux magistrats chargés de ramener

« *Abercius, ayant fait sa petite provision d'huile, de vinaigre et de vin, et dit adieu à ses amis qui pleuraient, monte dans le char public avec le vigneron Trophimion* (qui devient pour le saint l'occasion de plusieurs miracles inutiles à raconter), *et, une fois arrivé à Atalia, ville de Pamphylie, il s'y embarque et arrive au rendez-vous. Les deux légats n'y arrivent que trois jours après et remplis d'inquiétude, car ils savent parfaitement bien que si Abercius ne se trouve pas au rendez-vous et qu'ils se présentent seuls au palais impérial, il y va de leur tête : aussi leur joie est-elle bien vive lorsque le saint vient à leur rencontre avec ce même calme, cette même affabilité, qui avaient gagné leurs cœurs.*

« Cependant l'empereur étant allé combattre les Marcomans, Faustine était restée pour attendre l'évêque. On l'introduit au palais... La majesté de son visage la frappe... Elle lui parle avec la déférence la plus grande; mais lui, ne demande que la jeune fille. On l'introduit dans son appartement, et alors commence une horrible scène de convulsions, de blasphèmes et de fureur : « Je te l'avais bien dit, Abercius, lui crie le démon, que je saurais bien te forcer de venir à Rome. — C'est vrai, reprend Abercius, tu me l'as dit, mais ce ne sera pas pour ta gloire. » Alors ordonnant de placer la jeune fille *en plein air* (*sub dio*), on la transporte dans l'hippodrome du palais où se trouvaient réunis tous les satellites impériaux qui se rangent en cercle autour d'eux. Là s'engage encore, comme toujours, un dernier colloque entre les deux ennemis, mais Abercius y met fin. Élevant ses yeux au ciel : « Esprit du mal, s'écrie-t-il, tu vas sortir de cette jeune fille; *mais, puisque tu m'as fait voir toutes ces belles choses, tu vas, en sortant, enlever cet autel de pierre que voici et me le transporter à Hiérapolis, en Phrygie, tout auprès de la porte occidentale...* ALLONS, SORS, JÉSUS-CHRIST TE L'ORDONNE... »

l'évêque avec eux ne se comprendrait guère, sans la *scène des deux mains*, qui ne leur laisse plus le moindre doute sur l'exactitude et la puissance d'un tel homme.

Digitized by Google

« Et immédiatement le démon sort en rugissant, et disparaît en *emportant son fardeau,* au vu de tout l'entourage stupéfait. Quant à la jeune fille, demeurée complétement immobile aux pieds du pasteur, tout le monde la croit morte, et Faustine, épouvantée, s'écrie : « Qu'avez-vous fait? Le démon est parti, mais il a tué ma fille! » Pour toute réponse, Abercius tend la main à celle-ci, la relève et la rendant à sa mère : « Votre fille n'est pas morte, dit-il, mais guérie. » Ivresse maternelle, reconnaissance pour le libérateur, rien ne manque à ce tableau. Puis, l'impératrice se montre, elle veut combler de présents l'homme de Dieu, mais celui-ci la décourage d'un seul mot : « Que pouvez-vous donner, lui dit-il, à qui n'a plus besoin de rien? Un peu de pain et quelques gouttes d'eau me suffisent. » Cependant, comme elle insistait très-vivement, il lui demande de faire construire pour ses malades un établissement thermal aux sources minérales d'Agra, et une distribution de pain pour ses pauvres. Cornélien, le préfet du palais, reçoit immédiatement ces deux ordres, de construire l'établissement et de faire distribuer tous les ans trois mille mesures de froment aux pauvres d'Hiérapolis; et c'est à partir de ce moment que dans cette ville l'*Agra Potamii* a pris le nom d'*Agra Thermarum* (ou *Calidiarum*). Quant à la distribution de froment, l'histoire, toujours fidèle au récit, nous la montre s'effectuant tous les ans, jusqu'au jour où Julien la fit supprimer en haine des chrétiens dont il confisquait en même temps toutes les propriétés.

Nous n'entrerons pas dans le détail du retour du saint, ni dans la nomenclature de toutes les villes, églises et chrétientés de la Mésopotamie, de la Cilicie, de la Lycaonie qu'il évangélisa à son retour de Rome, grâce à toutes les facilités qui lui étaient ménagées par Faustine. Il est impossible de ne pas être *saisi* de confiance historique devant ce journal minutieusement exact pour tous les noms topographiques et de personnes, qu'il relate sans aucun autre intérêt, on le voit, que celui de la vérité. On *sent* toute la bonne foi du narrateur, et on en a

la démonstration lorsque l'histoire ecclésiastique nous montre le grand évêque recevant à la fin de ce même voyage le titre de Ἰσαπόστολος, *égal aux apôtres.*

Bientôt c'est sa fin, ce sont ses derniers jours qu'elle raconte, et de la manière la plus touchante. Abercius apprend en songe que le jour du repos est arrivé pour lui. Alors il rassemble ses enfants et leur fait ses adieux : « Mes petits enfants, leur dit-il, troupeau chéri, le jour est venu de vous quitter pour aller consommer avec le Dieu qui a réjoui ma jeunesse une éternelle union, je vais au divin Amour; maintenant, il faut que vous vous occupiez de mon successeur. » Au milieu des sanglots un second Abercius est désigné, et c'est à lui que le mourant transmet ses pouvoirs.

Il ne lui reste plus à ordonner que ses funérailles, et les deux versions sont d'accord sur ce point : qu'il demande à être enseveli auprès de l'établissement thermal de l'*ager,* sous le marbre qui porte la célèbre inscription rétablie et traduite par *Dom Pitra,* comme la démonstration la plus formelle de la croyance du second siècle à la *présence réelle de l'*ἰχθύς ou *poisson sacré reçu dans le sein de la Vierge immaculée et consommé comme aliment céleste mêlé au vin et au pur froment*, etc. » Comme ces expressions sont identiques à celles du beau marbre de *même date* retrouvé à Autun par Mgr d'Héricourt [1], nous pouvons dire, avec l'illustre cardinal bénédictin, que ces deux monuments « resplendissent des plus brillants caractères de l'antiquité chrétienne et de la plus incontestable authenticité [2]. » Pour tout esprit sérieux, les deux pierres sont la réponse la plus écrasante aux attaques du protestantisme et à son incessant appel à la *pure* antiquité.

Dans cette inscription écrite de sa main, Abercius rap-

1. A l'exception de l'expression *sacré cœur* de l'ἰχθύς qui, sur cette dernière pierre, vient compléter l'identité des dogmes, à dix-huit cents ans de distance.

2. *Spicilegium Solesmense,* t. III, p. 533.

pelle encore et *sa course à Rome* par l'ordre de son maître, et l'impératrice *aux vêtements dorés*, et le retour tel qu'il est écrit dans les Actes, dont il donne pour ainsi dire la quintessence ; mais il est un détail fourni par ces mêmes Actes que nos savants Bollandistes vont *expurger* avec soin : c'est celui qui donne l'autel et le marbre portant l'inscription comme étant *ceux-là mêmes que le saint avait ordonné* au *démon* de *transporter là* (à l'*ager de la porte orientale*). Ce complément explicateur n'est pas un des points les moins intéressants de cette admirable monographie. Cette omission *avec préméditation* est une deuxième faute, conséquence d'une première, et prouve que si nous savons faire justice aujourd'hui de bien des calomnies historiques, nous avons besoin d'un peu plus de courage encore, ou d'un peu plus de logique, pour compléter nos bonnes œuvres en ce genre.

3. — *Liaison de cet exorcisme avec un grand miracle national sculpté sur le marbre païen.*

Voyons la suite, et reposons-nous maintenant des démons. L'exorcisme était si loin d'absorber toute la *vertu* de l'Esprit-Saint, que les Pères affirment unanimement que les fidèles répondaient à toute cette magie par des *miracles sans nombre*. Ne soyons donc pas plus difficiles à leur égard que ne va l'être tout à l'heure l'opposition païenne.

Quant à celle de la science, que nous demande-t-elle tous les jours, sinon « un miracle éclatant, attesté par des autorités compétentes et, s'il se peut, par la reconnaissance générale? » circonstances qui ne se seraient jamais rencontrées, à l'entendre!

Voyons si elle dit vrai; transportons-nous à Rome (ce qui est toujours une douce chose), et rendons-nous sur la place *Colonne*, dont le nom, tout le monde le sait, vient de ce beau monument en marbre blanc, et aux sculptures si nettes et si fines encore en dépit de leurs trop nombreuses mutilations.

Or, que voyons-nous sur l'une des spirales? Un Dieu planant au-dessus de deux armées et déversant sur l'une d'elles des torrents de pluie qui semblent faire ses délices, pendant que sur l'autre armée il lance des foudres et des grêlons qui complètent son supplice et sa déroute. Que peut donc signifier un tel poëme? Le voici. Dans le paragraphe précédent, les Actes de saint Abercius viennent de nous montrer l'empereur Marc-Aurèle quittant Rome brusquement vers l'an 174 de notre ère : d'une part, pour aller combattre au fond de la Germanie l'insurrection des Marcomans; de l'autre, pour échapper à l'engagement pris par lui de conduire à Lucius Verus, alors à Éphèse, sa fille, fiancée à ce dernier, mais alors horriblement possédée du démon. Ici, grâce à une citation de Jules Capitolin, nous avons encore vu la *légende* s'accorder merveilleusement avec l'histoire.

La guerre, même pour des Romains, a de bien mauvais jours, et les deux armées ennemies dont nous parlons en faisaient alors la bien terrible épreuve. Engagées dans un des plus étroits vallons de toute la Bohême, toutes les deux succombaient alors à une chaleur ardente et à la soif mortelle qui en était la conséquence. Heureusement pour les Romains, figurait dans leurs rangs une légion de chrétiens appelée *Mélitine* en raison de la province arménienne où elle s'était recrutée.

Au milieu de cette grande épreuve que ces derniers souffraient comme les autres, on voit, suivant tous les récits contemporains, y compris celui d'Eusèbe [1], on voit ces chrétiens tomber à genoux, au grand étonnement de leurs ennemis, et invoquer le secours de Dieu. Cette prière fut immédiatement suivie d'un événement qui doubla l'étonnement des ennemis, car on vit des torrents d'eau tomber sur l'armée romaine et lui rendre la vie, pendant que cette même pluie, semblable à de l'*huile bouillante*, dévorait les chairs des barbares et les

1. Eusèbe, *Fastes ecclés.*, l. V, ch. v.

forçait de se mettre à l'abri dans le camp romain, par cela même resté victorieux. Aussitôt la légion Mélitine reçoit le surnom de *Foudroyante, Faustine est proclamée la mère des légions*, et Marc-Aurèle, nommé pour la septième fois empereur, écrit au Sénat des lettres *officielles* dans lesquelles le miracle et le salut de l'armée sont formellement attribués à la prière des chrétiens. La persécution est suspendue *à cause de cela*, et le fait est sculpté par ordre des païens sur le marbre et sur l'airain.

Eh bien! ne semble-t-il pas que ce soit là ce fait *public*, *reconnu* et *béni* par la reconnaissance païenne, tel qu'on nous le commandait tout à l'heure?... Pouvions-nous désirer quelque chose de plus victorieusement établi? — Nous ne le croyons pas; mais, hélas! il y a dans ce monde quelque chose de plus dur que le marbre et l'airain, c'est le front d'un dénégateur intéressé. Tout le monde ne conviendra pas avec autant de bonne foi que M. Maury que « pour le fond ces documents, qui datent des IIe et IIIe siècles, doivent *inspirer toute confiance*, puisqu'à dater de cette époque la société chrétienne avait des traditions suivies, et les communautés, des archives [1]. » Mais M. Le Bas ne paraît pas être du même avis, car, dans son *Histoire romaine* (t. II), il se contente de dire : « Marc-Aurèle vit un miracle dans cet *orage*. » Il ne suffit pas de savoir s'il le vit, mais s'il eut raison de le voir. Et lorsqu'il s'agit d'un empereur philosophe, esprit fort, persécuteur, et néanmoins organe ici de deux armées reconnaissantes, il nous semble qu'on devrait y regarder à vingt fois avant de l'accuser d'une telle méprise. Mais voyons donc les objections que l'on peut faire.

Il est parfaitement vrai qu'à quinze siècles de distance rien ne paraît plus naturel et plus simple qu'un orage se divisant en deux nuées, dont l'une fulmine et dont l'autre rafraîchit;... mais de *près* et avec *toutes les circonstances* sous les

1. Maury, *Croyances et Légendes*, p. 272.

yeux, il est évident que pour tout le monde le fait paraissait un peu moins facile à expliquer. Somme toute, l'empereur, le Sénat et les deux armées, qui se connaissaient aussi bien que nous en orages, ne pouvaient ranger celui-ci parmi les orages ordinaires [1].

Mais de ce que 150,000 païens peu crédules s'étaient crus obligés d'attribuer tout l'honneur du succès aux chrétiens, il ne s'ensuivait nullement que leurs coreligionnaires de Rome acceptassent aussi facilement la même vérité. Ils firent, au contraire, tout ce qu'ils purent pour reporter ce grand honneur à leurs dieux et à la magie. Dion, parlant de ce grand combat (*prœlium magnum*), s'exprime ainsi : « On rapporte que le mage égyptien Arnuphis, s'entendant avec Marc, se mit à invoquer le Mercure aérien et les autres génies, au moyen des arts magiques, et qu'il en obtint de la pluie. » D'autres, au dire de Suidas, parlent du mage Julien. Mais d'autres historiens encore, grecs et romains, et entre autres Xéphilin, affirment que nulle part on ne trouve la moindre trace de cet Arnuphis, ni des pratiques magiques de Marc-Aurèle. D'ailleurs, il fait remarquer que *c'est à sa légion de Mélitiens chrétiens qu'il s'adressa sur le conseil de son préfet du prétoire*, et qu'une fois le succès obtenu il nomma cette légion Κεραυνοβόλον, c'est-à-dire *Fulminatrice*.

Mais l'argument le plus fort en faveur des chrétiens repose sur les lettres de Marc-Aurèle, dont Dion lui-même a dit : « L'empereur écrivit sur ce fait au Sénat. » Cet aveu est important, car comment peut-on croire que ces lettres *avouées par Dion* ne soient pas celles dont Tertullien parle avec tant d'assurance et comme d'une chose *connue de tous*, soit dans son *Épître à Scapula*, proconsul d'Asie, soit dans l'exorde de sa *Persécution de Sévère*, peu d'années après : « A qui persuadera-t-on, dit Baronius, que dans une chose de cette impor-

1. Revoir au chapitre XII de notre 2e Mémoire tout ce que nous avons dit sur les distinctions des foudres *brutes* et des foudres arrachées à *Jupiter Éilcius*.

tance un homme comme Tertullien ait osé parler de lettres impériales apocryphes? »

Les voici telles qu'elles sont rapportées dans l'Apologie adressée par Justin à Antonin le Pieux et imprimées avec toutes ses œuvres. Après avoir parlé de la guerre et des quatre légions seulement avec lesquelles il la soutenait contre 77,000 ennemis, l'empereur ajoute : « J'avais prié les dieux de la patrie, et leur avais fait plus d'un vœu; mais comme ils m'abandonnaient (*ab eis negligerer*), voyant que le petit nombre de mes troupes allait être écrasé par l'ennemi, je jettai les yeux sur ceux que l'on nomme chrétiens, et je vis qu'ils étaient très-nombreux. Alors je les conjurai de prier à leur tour et même je les menaçai (ce qui me parut plus tard une grande *inconvenance*, lorsque j'eus reconnu leur force et leur pouvoir); mais ils ne recoururent ni à l'usage des javelots, ni à l'emploi des armes, ni à celui des trompettes [1], car tout cela n'est pas agréable au Dieu qu'ils veulent servir et qu'ils adorent au fond de leur conscience. Il est donc juste de reconnaître que ceux que nous regardions comme des impies et des athées (*a Deo alienos*), nous les sûmes désormais protégés par leur Dieu, car s'étant prosternés à terre, ils prièrent non-seulement pour moi, mais encore pour toute notre armée, afin qu'il fût accordé quelque soulagement à la soif et à la faim qui la dévoraient. Il y avait, en effet, cinq jours que l'eau nous manquait complétement dans ces gorges de la Germanie, entourées de montagnes. Mais aussitôt qu'ils se furent jetés à terre et qu'ils eurent prié ce Dieu que je ne connaissais pas, le ciel fit tomber sur nous une pluie très-rafraîchissante (*frigidissimam*), pendant que sur l'armée notre ennemie il lançait la grêle et la foudre. Il fut donc évident qu'à leur prière et à leur parole un Dieu aussi invincible qu'inattendu était venu les seconder.

« C'est pourquoi, échappés à ce désastre, nous permettons

1. Rites magiques ordinaires.

à ces soldats d'être chrétiens, dans la crainte qu'ils n'obtiennent et n'emploient un jour contre nous quelques armes de cette espèce. Je pense aussi qu'aucun chrétien ne doit plus désormais être traité en criminel et traduit devant les tribunaux pour sa religion : je vous prie donc, illustres sénateurs, de ratifier mon édit, et *je veux* qu'il soit affiché dans le forum du divin Trajan, afin que tout le peuple puisse le lire. Veuillez recommander à Vetrasius Pollion, préfet, de l'envoyer dans toutes les parties de la ville et dans toutes les provinces et qu'aucun de ceux qui voudra le copier ne puisse en être empêché. Adieu. »

Orose (l. VII, ch. xv) dit que de son temps il existait encore beaucoup d'exemplaires de cette lettre.

Et comme dans le long passage que nous avons abrégé Marc-Aurèle avait porté la peine du feu contre celui qui dénoncerait un chrétien simplement comme chrétien, Eusèbe confirme le fait en disant que « cet édit *était encore en vigueur* même du temps du Commode, fils et successeur de l'empereur, et qu'à Rome un esclave ayant accusé le sénateur Apollonius d'être chrétien, le juge Pérennius lui fit briser les jambes. » (Eusèbe, *Hist.*, l. V, ch. xx.)

Puis enfin vient le témoignage de la colonne Antonine qui, selon Baronius (*Ann.*, ann. Chr. 174), « est comme le trophée et l'application de ces versets de David, psaume XVII : *Intonuit de cœlo Dominus,... grando, et carbonis ignes,... fulgura in pluviam fecit.* »

On la dédia à *Jupiter Pluvius.*

Si tous ces témoignages ne suffisent pas, si de tels monuments et de telles conséquences légales n'ont plus aucune valeur, que l'on veuille donc bien nous dire à quels documents, à quels matériaux il faudra désormais avoir recours pour essayer d'écrire l'histoire.

La rechute postérieure de Marc-Aurèle et des empereurs dans les terribles voies de la persécution ne détruit pas plus la trêve historiquement démontrée, que les doutes élevés

Digitized by Google

quinze siècles plus tard sur l'authenticité des lettres au Sénat ne détruisent leur identité, affirmée sans réclamation par Eusèbe, Tertullien, Orose, etc., si bien d'accord en outre avec... la colonne Antonine (I).

I. « LIAISON DE CE MIRACLE ET DE L'EXORCISME D'ABERCIUS.» — Tout cela était écrit, lorsque nous prîmes connaissance et de l'*Histoire de l'Église* par M. l'abbé Darras et des *Actes d'Abercius*, dont nous avons donné précédemment l'extrait. Nous admirons la logique dont notre nouvel annaliste de l'Église fait preuve contre M. l'abbé Freppel qui, tout en confessant le fond historique du miracle, se laisse entraîner à quelques soupçons sur les détails et notamment sur l'authenticité des lettres de Marc-Aurèle. Regrettant de ne pouvoir reproduire cette brillante défense, nous signalerons seulement l'importance qu'elle attache, avec raison, à l'appel si positif que Tertullien ne craint pas de faire dans l'année 204 à ces dépêches impériales, datées de 174, c'est-à-dire antérieures seulement de trente ans. « Quand Tertullien, dit-elle, écrit aux sénateurs : « ordonnez qu'on vous « représente les lettres de Marc-Aurèle, » c'est lui attribuer un acte absurde que de supposer qu'il faisait appel à ce qui n'existait pas. » Quand Dion Cassius, représentant du parti païen et contemporain, affirme aussi les mêmes lettres, quand saint Jérôme et l'historien Orose ajoutent que de leur temps, c'est-à-dire deux cents ans plus tard, il en existait encore des exemplaires, et surtout quand l'interruption de la persécution est venue, bien transitoirement, il est vrai, cadrer avec ces lettres, M. Darras a encore raison de dire : « Il faut une certaine témérité pour oser soutenir que ces lettres sont apocryphes. » Nous croyons donc, avec lui, à leur réalité *historique, absolue, incontestable*, car l'accord de tous ces hommes sur une telle erreur « serait de toute impossibilité. »

Mais ce qui nous frappe avant tout dans l'argumentation de M. Darras, et ce qui lui appartient en propre, c'est le rapprochement qu'il fait entre ce premier cri de l'armée sauvée : « *Faustine est la mère des légions* » et la scène d'exorcisme que nous avons rapportée plus haut. En étudiant les dates, il reste en effet parfaitement certain que c'est encore *tout émue*, ou plutôt tout enthousiasmée de l'évêque Abercius, qu'elle était venue rejoindre son époux; et lorsque Marc-Aurèle avoue dans ses dépêches que c'est lui qui a exigé avec me-

naces de la légion chrétienne qu'elle se mît en prière, soutenir que la présence de Faustine, à demi convertie par la guérison miraculeuse de sa fille, n'aura été pour rien dans une injonction si nouvelle, c'est encore reculer devant toutes les vraisemblances.

C'est ainsi que tout s'accorde et se lie. La possession démoniaque guérie, les Actes d'Abercius, les affirmations de Tertullien et des auteurs païens, la suspension de la persécution, la persistance des adoucissements légaux et des munificences de Faustine à Hiéropolis jusqu'à Julien, enfin les sculptures de la colonne Antonine, tout cela fait un ensemble imposant de tous ces petits fragments suspectés, morcelés par la critique moderne. C'est en rapprochant *tout* que l'on fait de l'histoire. Mais pour cela, il ne faut pas commencer par rejeter avec dédain un passage capital, par cela seul qu'il y est parlé du *démon*, et quand on finit par accepter ce fragment, comme le font les nouveaux Bollandistes, il ne faut pas *l'écorner*,... comme ils l'ont fait encore aujourd'hui, car alors ce fragment ne se *rajuste* plus avec les autres, et c'est toujours à recommencer.

Quant à l'objection tirée de la reprise des persécutions, en quoi cette inconséquence, trop habituelle, hélas! aux tyrans, détruirait-elle le fait d'une trêve momentanée? En rien, nous semble-t-il; de même que l'existence d'une première *légion fulminante* du temps d'Auguste ne parvient pas à ébranler l'existence de celle-ci.

Les Bollandistes reviennent à leur tour sur toute cette cause : « Tillemont, disent-ils, avait répudié ces actes, uniquement parce que, les croyant rédigés par Métaphraste, il en faisait, comme de tous ses autres ouvrages, « un *farrago* de miracles et de prodiges incroyables. » Quant à nous, continuent-ils, nous ne rejetterons jamais ni un miracle, ni un prodige, parce qu'il sera rapporté par cet auteur. De ce qu'il ne prouve pas assez, il ne s'ensuit pas que ce soit ou un inventeur, ou un superstitieux... Toutes les objections faites par Tillemont *sont disparues, omnino cadunt.* La chronologie elle-même, jadis déclarée impossible, s'accorde au contraire *parfaitement* avec ces actes (*a*). »

Grande leçon!...

(*a*) Boll., *Acta SS.*, 22 octob.

Digitized by Google

§ VI.

RÉSURRECTIONS HISTORIQUES.

1. Ressuscité par un pape. — 2. Ressuscité par un évêque.

Note I. — LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION DES DÉTAILS.

Mais puisque tout cela, dit-on, ne peut suffire à former des croyants, il faut bien que le Saint-Esprit s'explique par lui-même et que le *doigt de Dieu* se mette encore une fois de la partie.

M. de Pressensé veut bien, une fois de plus, lui faciliter les choses en accordant au second siècle comme au premier quelques-unes de ces RÉSURRECTIONS DE MORTS qui, selon nous, doivent trancher la question. Mais ce n'est pas assez que d'indiquer un mot de saint Irénée à ce sujet; le texte vaut la peine d'être donné en entier, et il n'est pas long.

« QUANT AUX HÉRÉTIQUES, dit ce grand homme, ILS SONT SI LOIN D'AVOIR OPÉRÉ DES RÉSURRECTIONS COMME CELLES DU SAUVEUR ET DES APOTRES, QU'ILS LES DÉCLARENT IMPOSSIBLES; TANDIS QUE PARMI NOS FRÈRES, LORSQU'ON ÉTAIT RÉUNI DANS LA MÊME ÉGLISE ET QU'IL Y AVAIT QUELQUE NÉCESSITÉ A LE FAIRE, APRÈS AVOIR DEMANDÉ CETTE GRACE AVEC LARMES ET APRÈS AVOIR JEUNÉ BEAUCOUP, IL EST ARRIVÉ TRÈS-SOUVENT QUE LA VIE D'UN HOMME A ÉTÉ ACCORDÉE AUX PRIÈRES DES SAINTS ET QUE SON AME EST RENTRÉE DANS SON CORPS. ET CES MORTS RESSUSCITÉS ONT VÉCU ENSUITE AVEC NOUS PENDANT PLUSIEURS ANNÉES [1]. »

1. « Tantum abest, ut mortuum excitent per orationem quemadmodum Dominus et apostoli fecerunt. Sed et *sæpenumero inter fratres,* tota simul unius loci ecclesia ob aliquam necessitatem id flagitantes cum jejuniis multis et orationibus, reversa est in corpus anima defuncti, et sanctorum precibus

Tous ceux qui ont écrit la vie de saint Irénée se sont accordés à reconnaître ici, sous le voile de l'anonyme, l'œuvre propre et fréquente de ce Père et les faveurs particulières qui lui étaient habituellement accordées.

Nous recommandons à nos lecteurs ce mot TRÈS-SOUVENT, et cet autre QUI ONT VÉCU ENSUITE QUELQUES ANNÉES, car il y a là un double gage de fréquence et de longue constatation ! ·

Nous leur recommandons encore celui-ci : « LORSQUE LA CHOSE EST NÉCESSAIRE ; » car il prouve qu'on y mettait de la discrétion, mais que, dès qu'il le fallait, on pouvait compter sur le Saint-Esprit, qui ne manquait jamais à l'appel. Qu'est-ce à dire, et quel est ce nouvel état de choses, où de tels prodiges s'accomplissent et s'affirment avec une telle simplicité ?

1. — *Ressuscité par un pape.*

Dès lors, nous aurions d'autant moins de raisons pour refuser à un grand et saint Pontife l'exercice de ce glorieux privilége, qu'il s'agit ici d'une résurrection sur laquelle reposent trois canonisations.

Il est vrai que depuis ces deux derniers siècles, le *Liber Pontificalis*, ce catalogue sacré de tous les anciens Pontifes, qui va nous parler de saint Alexandre, ne trouvait plus grâce devant une critique qui ne respectait rien. Pour le retirer de la classe des *apocryphes*, il a fallu que dans ces derniers temps sa confrontation chronologique avec les *tables consulaires* sérieusement étudiées vînt le justifier complétement. Aujourd'hui il n'est plus permis d'en douter ; c'était bien le registre officiel où tout s'enregistrait depuis les premiers jours de l'Église, avec un soin bien autrement religieux que celui

hominis vita donata est... MORTUI EXCITATI SUNT ET PLURIBUS DEINCEPS ANNIS NOBISCUM REMANSERUNT. » (Saint Irén., *contra Hœres.*, l. II, ch. LVIII.)

qui présidait aux *fastes* de l'ancienne Rome, que nous avons vus cependant si fidèlement rédigés.

Or, dans le *Liber Pontificalis,* saint Alexandre était donné comme le sixième successeur de saint Pierre et comme martyr enseveli avec Évantius et Théodulus sur la *via Nomentana;* mais comme on ne possédait plus de ses Actes que des copies plus récentes, et que ses dépouilles n'avaient pas été retrouvées, il semblait que cet illustre saint n'eût jamais été qu'un mythe. Les Bollandistes avaient déjà fait, il est vrai, bonne justice de la première objection, en retrouvant dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit du ve siècle évidemment copié sur une minute des premiers *notarii;* mais lorsque de nos jours nos archéologues eurent retrouvé en 1844, sur la *via Nomentana,* l'église, les tombeaux et les inscriptions de ces trois martyrs, dans l'ordre et avec les détails accusés dans les Actes, il a bien fallu réintégrer ces derniers parmi *les plus sincères* et les croire en tous points. Écoutons-les.

Les vertus d'Alexandre lui avaient donné un tel ascendant sur l'esprit des Romains, qu'il en était résulté un très-grand nombre de conversions; une des plus considérables et des plus célèbres, en raison de la haute position du converti, avait été celle d'un préfet de Rome, Hermès, qui s'était fait baptiser avec sa femme et 1,200 membres de sa famille. Voici à quelle occasion. « Son fils était tombé malade sur la fin de ses études, et tous les remèdes avaient été employés sans succès. Alors Hermès, ayant recours à ses dieux, avait fait transporter le malade au Capitole pour y renouveler, avec sa femme, tous ses vœux et tous ses sacrifices. Mais quel ne fut pas leur chagrin, et, plus encore, leur étonnement, en le voyant expirer au pied même de l'autel consacré à Jupiter! Rentré dans son palais, le préfet s'y abandonnait à tout son désespoir, lorsque la nourrice du jeune mort lui dit avec une liberté qui témoignait assez de sa propre douleur : « Ah! si, au lieu de porter *mon* fils au Capitole, vous l'eussiez fait porter *au sépulcre* de saint Pierre, avec une foi vive en Jésus-Christ, il serait main-

tenant en vie. » Hermès lui répondit brusquement : « Que n'y êtes-vous allée vous-même pour recouvrer la vue, vous qui êtes aveugle? — Vous avez bien raison, reprend la nourrice, si depuis cinq ans que je suis aveugle j'avais cru en Jésus-Christ, il y a longtemps que je serais guérie, et j'espère bien qu'il n'est pas encore trop tard pour obtenir ce bienfait. » Et là-dessus cette femme, ne s'en tenant pas à de vaines paroles, s'était fait conduire chez le pape Alexandre. Celui-ci, par ses prières, avait obtenu pour elle la vue du corps et la vue de l'âme; alors, transportée de zèle pour cette religion qu'elle venait d'embrasser, elle retourne promptement dans la maison du préfet, y prend le cadavre de l'enfant et court le déposer elle-même aux pieds du saint-père en lui disant : « Grand serviteur de Dieu, je vous en supplie, faites que je perde une seconde fois la vue, si par là je puis obtenir que cet enfant recouvre la vie. — Il la retrouvera, répond Alexandre, et votre vue vous sera conservée. » Puis, se mettant encore une fois en oraison, il ressuscita le jeune mort, qui alla lui-même raconter cette merveille à son père. Hermès, confondu d'étonnement et rempli de joie, courut se jeter aux pieds du saint pape, le pria de l'instruire dans la foi et reçut le baptême avec toute sa famille et toute sa maison composée de plus de 1,200 personnes. Sainte Théodora, sa sœur, se trouvait alors auprès de lui, et dans l'ardeur de son zèle le décida à distribuer intégralement aux pauvres la totalité de ses immenses revenus. » Dans ces mêmes Actes d'Alexandre on lit encore que « Hermès, son fils, et Théodora, sa sœur, après avoir souffert le martyre sous Aurélien, furent inhumés sur la voie Salaria »; détail rempli d'intérêt en raison des monuments et des reliques trouvés depuis au même lieu.

Revenons au tombeau de saint Alexandre ; on en était resté à cet *ultimatum* de Tillemont : « Voyez le peu de crédit que méritent ces Actes et le *Liber Pontificalis*, puisqu'en parlant de ce martyre ils disent : « On plaça Évantius et Alexandre

dans un seul et même tombeau. » Or jamais on ne se fût permis alors de nommer un simple prêtre avant un évêque de Rome; c'eût été une interversion révoltante dans l'ordre hiérarchique. »

C'était là ce qu'on appelait hier encore une objection *très-forte*.

Mais voilà qu'en 1844, comme nous le disions, une fouille imprévue rend le temple à la lumière, et que la première inscription qui se présente est celle-ci : « *Sanctis martyribus Evantio et Alexandro.* » Allez donc maintenant supprimer un catalogue papal et des Actes importants sur des objections dont chaque matin fait justice! Ici, la conformité entre le récit et le monument s'étend à tous les autres détails et prouve une *sincérité* minutieuse.

Pourquoi dès lors cette sincérité se serait-elle démentie sur le fait capital, c'est-à-dire sur une *résurrection*, cause de DOUZE CENTS CONVERSIONS? Le bon sens s'y oppose.

2. — *Ressuscité par un évêque.*

Après un pape vient un évêque du même nom, dont nous possédons aussi les Actes « *visiblement écrits*, disent les Bollandistes, *par un témoin oculaire.* »

Voici donc un des faits qu'ils racontent. « Sous le règne de l'empereur Antonin et pendant la persécution... un jour que l'on portait au tombeau le corps d'un jeune homme, le bienheureux évêque Alexandre se mit au travers du convoi et dit aux parents du mort : « Si vous croyiez au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et si vous receviez le baptême, votre fils revivrait. » Ceux-ci répondirent à leur tour : « Si nous voyions par ton entremise éclater ces œuvres de ton Dieu, nous croirions, nous et tous ceux qui nous accompagnent. » Sur cette assurance, le saint ordonne de déposer à terre le cercueil, et par un signe de la main faisant faire le silence, il se prosterne et prononce avec larmes cette prière : « Seigneur

Jésus, Fils du Dieu vivant, qui par votre puissance avez commandé à la mort et avez dit à vos disciples : « Demandez et vous recevrez, » me voici : je demande que de même que vous avez rappelé Lazare du tombeau, vous ressuscitiez cet enfant, afin que ces peuples ne puissent pas dire de vous : « Où donc est leur Dieu? » Il se tourne ensuite vers le corps et s'écrie : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, LÈVE-TOI. » Et le mort obéit aussitôt, et se levant, dit à haute voix : « O vous tous, mes parents, priez avec moi, et vous, ô monseigneur Alexandre, baptisez-moi, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour que je n'aille plus revoir cet affreux abîme que j'ai vu aujourd'hui[1]. » Tous ceux qui l'entouraient furent déterminés par ce grand prodige à se faire chrétiens, et comme on était vers le commencement de mars, on remit la cérémonie de leur baptême à la grande solennité de Pâques.

Vinrent ensuite les conséquences. L'empereur, informé de cet événement, ordonna à Cornélius, premier officier de son palais, de s'emparer d'Alexandre. Il obéit, mais la foule allait le lapider, lorsque le saint la calma lui-même, lui interdit toute violence et facilita ainsi, par un dernier acte de charité, l'accomplissement de son martyre (I).

1. Presque tous les ressuscités s'entendent sur le fond de ces lugubres voyages. Presque tous affirment ce terrible *puits* dont notre *Libera* conjure le Seigneur de nous délivrer. « Que le puits ne ferme pas sa bouche au-dessus de moi, *non urgeat super me puteus os suum.* » Presque tous signalent surtout ces êtres hideux que la même prière appelle « *nos ennemis haineux, libera me ab eis* qui *oderunt me,* » et presque tous, enfin, se disent délivrés par un génie plus brillant que le soleil qui les ramène à la lumière et qui se dit ou saint Michel ou l'un de ses émissaires. Ces affirmations, toujours les mêmes, n'empêcheront pas plus tard l'adjonction d'une multitude d'autres détails intéressants, comme on a le droit de les attendre et de les demander à de semblables pèlerins. (Voir l'appendice F : « 1. PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. — 2. RÉCITS DES RESSUSCITÉS. »

1. « LE FOND DE CES RÉCITS GARANTI PAR LA PRÉCISION DES DÉTAILS. » — Ce qui nous frappe par-dessus tout ici et nous donne une confiance absolue dans la véracité du narrateur témoin, c'est le cachet de vérité empreint sur chacune des paroles du récit : que notre critique apprenne donc à tenir quelque compte de cette première condition de toute vérité, la simplicité!

Ainsi, par exemple, combien n'y en a-t-il pas dans ces mots! « Ce qu'ayant dit, Alexandre acheva le sacrifice et bénit le peuple avec la prière accoutumée... Puis, ajoute le témoin, on nous laissa partir, moi qui ai été ordonné prêtre par lui, puis mon épouse, qui est sa sœur et qui a toujours vécu avec lui dans une grande union; étaient encore avec nous Boniface et Vitalion. Nous allâmes ainsi jusqu'à Rome... Or, en ce temps-là, Antonin se faisait construire un mausolée sur la voie Claudienne, à dix-sept milles de la ville; et comme on nous avertit qu'il était parti pour l'Étrurie, où étaient ses domaines de chasse favoris, nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé *Clivus Parralis*, et là nous nous reposâmes à la façon des pauvres sous un arbre qui était sur les bords de la voie. »

Viennent ensuite d'autres détails topographiques d'une précision telle que l'on peut les regarder comme infaillibles. Ainsi « le saint est livré aux bêtes *aux champs nevéens*, et il sort triomphant de cette épreuve. Alors on l'emmène; il lave son visage à la *fontaine* qui est à *deux* pas de la route et à *cent trente* du village; arrivé au *vingtième* milliaire de la voie Claudienne, où il y a une borne de marbre élevée sur une base de pierres plus communes (c'est-à-dire au-dessus du chemin, en face du soleil levant, à *sept* pas de la route et à *soixante et quinze* de la colonne), il se dépouille de sa tunique, se bande les yeux d'un mouchoir, fait le signe de la croix, se met à genoux et reçoit le coup de la mort. C'est alors que la terre tremble et que les thermes sont renversés. »

Vient enfin, avec tout autant de naïve exactitude, le récit de l'apparition posthume du saint qui ordonne au *narrateur* de l'ensevelir près de la *fournaise*... Il obéit, et met au-dessus du corps une *tablette* de marbre avec son inscription. Après quoi, il garde une copie de l'interrogatoire dressé par *Cornélien* et transcrit par *Protais*... Il complète cette copie *après l'avoir relue*... Après quoi encore, Protais la redemande et la place honorablement dans sa bibliothèque... « Quant au corps d'Herculanus, compagnon du martyre, *sur l'ordre de l'apparition* (continue toujours le narrateur) je me levai la nuit et m'en allai aux *fontaines Créciennes*, j'y chargeai le corps sur un traîneau et

le déposai dans mon propre tombeau, creusé dans le roc au bord du lac. C'était le VIe des calendes d'octobre. Or, après la mort d'Antonin, Protais ayant épousé la fille du préfet Cornélien, et celui-ci ayant donné en dot à sa fille le prétoire de Fuscus, je lui demandai de vouloir bien bâtir une église sur les tombeaux des saints; et il mit à ma disposition quatre ouvriers choisis, *douze* pièces de marbre et, tout autour, *trois cents* pieds de terrain pour en faire un cimetière. »

Celui qui n'éprouve pas, à la lecture de ce récit, *l'invasion de la certitude*, ignorera toujours ce que nous avons appelé la critique *d'intuition*. Qu'il contrôle et débatte, s'il le veut, chacune de ces désignations topographiques, qu'il cherche par exemple à infirmer le récit en prouvant qu'une des bornes citées, au lieu d'être à soixante-quinze pas de la colonne en est éloignée de quatre-vingt-quinze, et ainsi du reste... libre à lui; quant à nous, sans l'avoir examiné, nous sommes *certain* que jamais relevé plus géométriquement exact n'a passé sous nos yeux. Il y a incompatibilité absolue entre le mensonge et ce plan si minutieux dressé seulement ici pour mémoire.

Encore une fois, la conscience du géographe nous garantit celle de l'hagiographe édifiant, et par conséquent aussi les deux points dominants du récit : L'APPARITION et LA RÉSURRECTION.

---

§ VII.

UN SPÉCIMEN DE RÉSURRECTION TRADITIONNELLE.

Note I. — UN EXEMPLE EN DALMATIE.

Sainte Eudocie la courtisane.

Les choses se passaient en Orient comme à Rome, et si nous nous permettons de faire descendre d'un degré la certitude de la résurrection qui va suivre, c'est uniquement parce que les acteurs de ce grand drame, étant un peu moins connus que les précédents, pourraient, par cela seul, paraître un peu moins authentiques.

Mais que cette pure condescendance ne paralyse pas la

foi de nos lecteurs! Pour la rassurer complétement sur notre Eudocie, par exemple, nous avons d'abord son inscription comme martyre au Martyrologe romain [1]; ensuite le grand nom de Basile Porphyrogénète, apposé sur le deuxième manuscrit de sa vie conservé au monastère de *Grotta Ferrata*, et enfin la très-haute antiquité reconnue par le savant Allatius d'un troisième récit manuscrit conservé au Vatican, et que le père Possin (grande autorité) s'est donné la peine de traduire en latin.

C'est la version de ce dernier que nous allons traduire nous-même [2].

Nous sommes donc maintenant en Phénicie, dans une des villes du Liban, et en présence d'une courtisane nommée Eudocie, « dont la beauté est telle qu'on n'en avait vu nulle part de pareille, et que jamais peintre n'avait pu la reproduire dans tout son éclat sur la toile [3]. » Sous ce rapport sa réputation s'étendait si loin, que toute la jeunesse des villes voisines d'Héliopolis se précipitait sur son passage...

« Un certain soir qu'elle avait poussé l'impudence jusqu'à s'approcher de la cellule du saint ermite Germain pour le fasciner et l'entraîner comme les autres, lui se met à lire et elle l'écoute; il chante les vérités éternelles et elle l'écoute encore plus; il articule ensuite les menaces de la justice divine, et elle tremble; il annonce des consolations ineffables, et, pour la première fois, elle entrevoit les horizons de l'espérance infinie. Alors c'est elle qui, se trouvant fascinée, se décide à entrer dans la cellule pour s'entretenir avec un homme qui lui paraît si peu semblable à tous les autres. Introduite auprès de lui, elle l'interroge sur toute chose et sur

1. Voir Baronius et Canisius.

2. Le père Honoré de Sainte-Marie conclut aussi de la très-grande antiquité de ce manuscrit à sa sincérité.

3. « Forma quæ parem nusquam haberet, et quam ars pictorum nulla posset exprimere. »

toute chose il répand la lumière. Elle lui ouvre son âme et il y verse des torrents de grâces. Deux fois encore elle revient, et désormais elle appartient au saint, ou plutôt elle appartient à Dieu.

« La voilà désormais consacrant toutes ses nuits à la prière et aux larmes; ses beaux meubles, ses vêtements, ses parures, sont mis en vente et elle en recueille deux cent cinquante mille livres d'or qui sont partagées aussitôt entre les pauvres, ses serviteurs et l'hôpital.

« Un soir elle tombe dans une extase qui, durant sept jours consécutifs, fait croire à sa mort. Elle en sort cependant, et devant toutes ses sœurs réunies dans le monastère du Parthénon[1], où Germain l'avait placée, elle raconte à *huis* clos (conclavatis foribus) que : « un jeune homme d'un aspect imposant, revêtu d'un vêtement plus blanc que la neige des montagnes, était venu la saisir, l'avait plongée dans une lumière inénarrable à laquelle celle de notre soleil était dix fois inférieure, et que de cette lumière (qui n'était autre que le *sein d'Abraham*) il était sorti une voix criant à son conducteur : « Mikal, gardien de mon testament, reconduis cette âme au lieu de son combat, car je serai avec elle jusqu'au dernier jour de sa vie. » Et, dit-elle, *je revins à moi-même*, l'ange me signa trois fois et remonta dans les cieux. » Cette vision parut tellement décisive, que l'évêque Théodose la baptisa sur l'heure, et que bientôt elle succéda comme abbesse du Parthénon (*præfecta*) à Charitine, morte comme elle devait mourir elle-même, c'est-à-dire en odeur de sainteté.

« Or, une fois abbesse, un des premiers actes d'Eudocie avait été d'obéir à l'ordre de Dieu en ressuscitant un jeune homme nommé Philostrate, qui, l'ayant aimée autrefois, avait osé s'introduire dans le couvent sous un costume de moine. Elle l'avait tué d'un souffle de sa bouche (comme le fera sainte

1. Il existait dès lors, c'est maintenant reconnu.

Agnès un siècle plus tard), et maintenant elle le rappelait à la vie et le convertissait à la foi.

Vient ensuite l'histoire du tétrarque Aurélien [1]. Celui-ci, ayant entendu dire qu'Eudocie appartenait à la secte des Galiléens et compromettait beaucoup la cause des dieux immortels, envoie de nuit son fils pour s'emparer de sa personne. Mais ce dernier *se blesse au pied* contre une pierre très-aiguë et, rapporté dans son lit, meurt au milieu de cette nuit même dans des douleurs atroces. A la vue du cadavre de son fils, Aurélien tombe lui-même à demi mort « qui semi mortuus cecidit » Le désespoir gagne tout le monde, lorsque Philostrate s'avance et conjure son maître de tout espérer d'Eudocie et *de la puissance qu'elle a de ressusciter les morts*. Aurélien accueille cette idée, écrit lui-même des lettres de supplications à la sainte, lui demandant pardon de ses persécutions et la conjurant de lui accorder la même grâce qu'à Philostrate, qui, après tout, ne l'avait pas mieux méritée que lui. Ces lettres sont confiées au tribun Babylas qui, monté sur son char, se hâte de les porter, de les remettre et de joindre ses supplications à celles du tétrarque. En même temps, pour laisser à Eudocie le temps de lire ses lettres, il se retire dans *un angle* du parloir où, par hasard, en trouvant un psautier, il tombe sur ces mots : « Heureux ceux qui recherchent vos témoignages, ô mon Dieu, » et, frappé de ce passage, il continue sa lecture. Mais comme il est très-fatigué de la route, il laisse tomber sa tête sur le pupitre et s'endort. Alors, dans son sommeil, il voit venir à lui un jeune homme éblouissant de lumière, qui d'une petite verge le touche au côté en lui disant : « Debout, Babylas, le mort t'attend. » Babylas s'éveille, et, tout troublé d'une vision angélique si neuve pour lui, il court la raconter à Eudocie qui lui dit : « Il est temps de partir. »

Celle-ci convoque toutes ses religieuses et leur dit :

1. Ne pas confondre avec l'empereur du même nom.

« Chères sœurs et chères mères, que pensez-vous que je doive faire des ordres et des lettres du roi ? » Toutes répondent en même temps : « L'esprit de la grâce est en vous; écrivez donc au roi que, voulant plaire à Dieu, vous suivrez ses inspirations. » A partir de ce moment, Eudocie, après avoir prié avec ardeur, écrit au tétrarque : « Moi, misérable femme, je ne suis guère digne de demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ de te prendre en compassion et de te rendre ton fils, mais cependant aie confiance; si tu peux croire en Dieu de tout ton cœur, demande cette grâce avec foi; car il n'est pas permis à un homme d'invoquer le saint et terrible nom du Seigneur sur un mort, sans croire en lui de toute son âme. »

Alors, après avoir fait sur les lettres d'Aurélien trois signes de croix, elle les remet au tribun qui revient en toute hâte, et qui, déjà catéchumène au fond de son cœur en raison de tout ce qu'il vient de voir et d'entendre, au lieu de remonter auprès du tétrarque, entre sans mot dire dans la chambre de son fils, dépose les lettres sur le cercueil et invoque à haute voix le nom du Christ. Tant de foi chez un simple catéchumène reçoit sa récompense, et l'événement le prouve aussitôt, puisque le mort se relève parfaitement bien portant. Le tétrarque, voyant ce grand et incroyable miracle résulter du simple attrouchement d'un papier, ne peut retenir cette exclamation : « O grand Dieu d'Eudocie, je viens à toi, reçois-moi dans ta bonté, car tu es un Dieu de vérité. »

Et pendant sept jours Aurélien se mit à verser d'abondantes aumônes, à faire baptiser son fils et sa femme, à élever une église autour de laquelle il voulut faire bâtir une cité, et là, persévérant dans la prière, il ne tarda pas à aller recevoir sa récompense. Sa femme ne lui survécut pas longtemps, et son fils, progressant dans la foi, entra dans les ordres et fut bientôt fait diacre par l'évêque, dont il devint le successeur. Quant à sa sœur, nommée Gelasia, elle se réfugia dans le couvent de sainte Eudocie, où elle ne cessa de persévérer

jusqu'à son dernier jour dans la prière et l'amour de son Dieu.

Mais les persécuteurs ne tenaient aucun compte de toutes ces merveilles, et le jour du supplice arrive enfin pour notre sainte. On lui enlève ses vêtements et on l'expose dans cet état aux regards de ses bourreaux. Mais cet acte sacrilége ayant fait tomber dans le feu la sainte hostie qu'elle portait toujours sur sa poitrine, il s'ensuivit un véritable incendie qui dévora les licteurs du président et le brûla lui-même très-sérieusement à l'épaule gauche. Dans sa douleur, il se roule par terre, pousse un cri déchirant, et, s'adressant au Soleil : « Seigneur Soleil, s'écrie-t-il, délivre-nous de cette magicienne, car, je ne le vois que trop, c'est ma tolérance à son égard que tu punis ici. » Il n'avait pas achevé cette invocation, qu'un globe de feu plus ardent encore que le foyer sauta sur lui et le consuma entièrement.

Cependant un des soldats convertis, voyant toute la ville consternée, conjure la sainte de ressusciter tous ces morts dans l'intérêt de la foi, et, se laissant toucher, celle-ci LES RESSUSCITE TOUS rien qu'en les prenant par la main. Alors le justicier Diodore s'étant relevé converti, Diogène lui succède dans ses fonctions; mais Eudocie ayant aussi ressuscité sa femme, il se convertit comme les autres. Enfin on envoie un troisième président (appelé Vincent) qui, faisant trancher la tête à la sainte, couronne ainsi son martyre.

Sans doute il y a peut-être ici moins de simplicité que dans les Actes précédents, ou, pour parler plus juste, un peu plus de complication dans le drame; mais cependant, que de particularités précises! Tous ces noms propres, tout cet ordre hiérarchique dans ces désignations d'abbesses, de pasteurs et de dignitaires civils, tout cet accord entre des manuscrits d'origines si diverses, et d'ailleurs acceptés par l'Église, offrent, il nous semble, une foule de garanties. En résumé, on sera bien forcé de convenir que, s'il n'y a pas ici de preuves démonstratives, il n'y a pas non plus la moindre raison pour

rejeter un récit si bien d'accord avec tout ce qui se passait partout ailleurs, pour peu que nous en croyions notre grand saint Irénée (1).

---

1. « UN EXEMPLE EN DALMATIE. » — Dans les régions intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, les résurrections occupaient aussi tous les esprits. Les actes de saint Domnius en font foi. En 1200, ces actes paraissaient assez dignes d'attention au savant Adam de Paris, pour que, dans un siècle où de pareils voyages absorbaient toute une vie, il n'ait pas craint de se rendre en Dalmatie afin de juger par lui-même de leur authenticité, et de revenir en s'en portant garant.

Quant aux Bollandistes, ils font précéder ces actes des documents suivants : « Parmi les soixante-douze disciples envoyés par saint Pierre à la conquête du monde, figurait encore au second siècle un saint Domnius ou Domnion, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Domnius, chambellan, gardien de la couronne du tyran Maximien, et martyr sous Dioclétien.

« Thomas, archidiacre de Spalatium, affirme (dans son *Histoire des Salonites et des pontifes de ce pays*, chap. III) que Tite, affecté par saint Paul à cette église, l'ayant quittée pour se rendre aux assignations qui lui étaient données à Rome par le président Festus, Pierre envoya Domnius d'Antioche en Dalmatie, pour qu'il le remplaçât. En effet, dans toutes les villes païennes où il y avait des *protoflamines* on ordonnait des évêques, et dans les métropoles où il y avait des *archiflamines* on instituait des archevêques (*a*). Il jugea donc à propos d'envoyer trois pontifes dans le golfe Adriatique : Apollinaire à Ravenne, Marc à Aquilée, capitale de l'Istrie et de la Vénétie, et enfin Domnius à Salone, qui était celle de la Dalmatie.

« On voit encore aujourd'hui l'exactitude de cette dernière assertion par la grande quantité de ruines magnifiques, de temples, de théâtres et d'inscriptions sépulcrales qui s'y trouvent (*b*). »

Ce fut donc seulement au XIe siècle que le savant dont nous venons

(*a*) Détails curieux qui expliquent la similitude de notre culte et de notre organisation sacerdotale avec celle des païens.

(*b*) Boll., *Acta SS.*, 11 avril.

de parler (*a*), s'étant rendu chez Laurentius, archevêque de *Spalatium*, celui-ci le conjura d'écrire la vie du saint martyr, et lui livra tous les actes, documents, notes et simples récits (*inculto sermone*) qui pouvaient lui servir dans ce travail.

Nous en extrairons seulement quelques lignes suffisantes à prouver que l'Orient n'était pas déshérité des grands prodiges qui resplendissaient en Occident.

« Maurelius, préfet romain de Salone, ayant cité Domnius à son tribunal avec ses compagnons, et ayant commencé par faire décapiter ceux-ci, il était devenu facile au saint de voir quel sort lui était désormais réservé. Cependant, peu de jours après, le fils d'une veuve nommée Fébronia vint à mourir. Comme son père, Dignatius, était sénateur, le préfet s'en montrait vivement affligé, et comme il savait parfaitement que LES CHRÉTIENS RESSUSCITAIENT PARFOIS LES MORTS (*interdum et mortuos ad vitam revocabat*), il conjure Domnius de saisir cette occasion de prouver la vertu du nom du Christ, bien qu'il n'y crût pas pour sa part, car, ainsi que beaucoup d'autres, il attribuait toutes ces choses aux arts magiques; mais enfin, portant grand intérêt à la famille de ce jeune homme, il feignit auprès de Domnius de vouloir se faire chrétien, si par l'invocation de Jésus-Christ il obtenait ce prodige. A quoi Domnius répondit : « Quoique, lié comme tu l'es dans les filets du diable, tu ne sois pas en position de recevoir la vérité et de la suivre, néanmoins prenant en considération ceux qui pourront croire autour de toi à la vue de ce miracle, je consens à le tenter. » S'approchant alors du cadavre, il s'agenouille, lève les yeux et les mains vers le ciel, prie avec ardeur, et enfin ordonne au mort de se dresser sur ses pieds et de revivre. L'événement ne se fit pas attendre, car aussitôt le jeune homme se leva comme s'il venait de se réveiller.

« Beaucoup à la vue de ce prodige se convertirent; mais Maurelius, malgré sa joie, restait ferme dans son idolâtrie, car son cœur était tellement endurci que la grandeur du miracle ne pouvait pas l'amollir. Bien plus, obéissant aux prêtres des idoles qui l'excitaient à ordonner la mort de Domnius, il décréta qu'il aurait la tête tranchée. Effectivement, entraîné hors des murs pendant la nuit, il fut décapité aux nones de mai et enseveli par les chrétiens au lieu même de son martyre; et c'est depuis lors que l'église de Spalatium fête

(*a*) Adam de Paris.

Digitized by Google

son anniversaire dans l'ancien temple de Jupiter, transformé par l'archevêque Jean en église de la bienheureuse Vierge.

Donc, saint Irénée avait dit vrai, et le second siècle ressuscitait ses morts comme le premier, « TOUTES LES FOIS QUE LA NÉCESSITÉ LE DEMANDAIT (*a*). »

(*a*) Voir plus haut, p. 119.

Digitized by Google

TROISIÈME SIÈCLE

OU

LE MIRACLE CONTINUÉ PENDANT CINQ PERSÉCUTIONS

---

§ I.

SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE, OU LE MOÏSE DU IIIe SIÈCLE.

Dès les premières années, ce IIIe siècle venait de produire un homme dont la qualification seule prouve contre les protestants que le miracle ne *baissait* pas dans l'Église. On l'appelait Grégoire le *Thaumaturge*, non pas assurément pour l'élever au-dessus de tant d'autres saints, ses égaux, mais uniquement pour le distinguer de quelques-uns de ses homonymes, peut-être un peu moins riches en prodiges.

Nous n'avons des siens qu'une relation très-abrégée, mais en revanche nous la devons à saint Grégoire de Nysse, son ami, et à saint Basile, son élève. Le double et mutuel contrôle exercé par deux historiens de cette valeur no peut laisser aucun doute sur la parfaite exactitude de leurs récits, et comme la plupart de leurs affirmations est acceptée par le trop rigide Baillet, nous aurons bien du malheur si l'on parvient à nous prouver que nous ne le sommes pas assez nous-même.

Digitized by Google

Et d'abord, commençons par bien établir que le saint et le prédestiné sont encore plus grands ici que le thaumaturge. Doué de tous les dons naturels de l'éloquence et du génie, disciple d'Origène, et initié par ce grand homme à tous les mystères des sciences physiques et morales, sa réputation était immense avant même qu'il fût non-seulement engagé dans les ordres, mais chrétien. Chose singulière ! Dieu récompensait déjà ce mérite naturel et ces préludes de sainteté par le don anticipé des miracles.

Ainsi, pendant qu'il professait encore aux écoles profanes d'Alexandrie, une misérable femme ayant forcé l'entrée de son école, pour réclamer soi-disant le prix du crime qu'elle lui prêtait, le futur chrétien lui fit compter ce prix à l'instant, et reprit tranquillement le fil de son discours; mais à peine cette malheureuse avait-elle touché son argent, que le démon, se saisissant d'elle, la roulait dans l'enceinte et lui donnait de telles convulsions, que sans le secours de Grégoire, qui l'exorcisa d'un seul mot, elle eût infailliblement péri. Comme l'exorcisme était fait au nom du Christ, « de nombreuses conversions, dit Socrate, suivirent ce premier acte de puissance surnaturelle. » Le baptême du grand homme en fut lui-même la conséquence, et bientôt sa réputation prit de telles proportions, qu'il se vit forcé d'accepter l'épiscopat de Néo-Césarée, capitale du Pont.

Le voilà donc, un jour, quittant à pied cette Alexandrie où il avait acquis et fait briller tant de lumières. On marche ainsi bien des heures; mais la pieuse caravane, prise à la fois par la nuit et par la pluie, se voit obligée de se réfugier dans un vieux temple encore rempli d'idoles. Le premier soin du thaumaturge est de purifier, à force de prières et de signes de croix, ce scabreux asile encore tout souillé d'un encens sacrilége. Grâce à ces précautions, la nuit s'y passe sans encombre. Mais le lendemain, à peine Grégoire a-t-il repris sa route, que le prêtre du temple revient à son poste, rallume son encens et se met en devoir d'interroger ses dieux

comme il en a l'habitude. Vains efforts! l'encens est sans parfum, l'oracle est sans parole, jusqu'à ce que l'une des divinités déclare que, « le temple ayant été profané dans la nuit par des hôtes étrangers, il a quitté ce lieu pour toujours. » Là-dessus, désespoir du malheureux desservant, qui pleure encore plus sa place et son argent que ses dieux. Une seule ressource lui reste, c'est de courir après les voyageurs et d'essayer de les toucher. En effet, il les rejoint, et tantôt par les menaces et tantôt par ses larmes, finit par se faire écouter. « C'est vrai, j'ai chassé ton dieu, dit Grégoire, mais si je le forçais à rentrer, que dirais-tu de mon pouvoir? Ne le croirais-tu pas supérieur à celui de ton dieu lui-même? — Chose impossible! reprend le prêtre. — Eh bien! dit Grégoire, prends cette tablette. » Or sur cette tablette étaient seulement écrits ces quatre mots : « GRÉGOIRE A SATAN, RENTRE; » le prêtre revient en toute hâte à son temple, où il est tout étonné de retrouver ses démons obéissant à ce dernier ordre. Tout cela lui donne à réfléchir, et repartant sur-le-champ pour examiner de plus près un homme supérieur à ses dieux, il le rejoint, l'écoute, et Grégoire peut lui communiquer les premières vérités de la religion. Toutefois le païen hésite encore, l'incarnation surtout lui semble inacceptable. « Eh bien! dit-il à Grégoire, pour me prouver que tu marches vraiment avec un Dieu, transporte-moi ce rocher gigantesque à l'endroit que je te montre. » Grégoire parle, et la pierre obéit aussi promptement que si elle eût été animée [1]. Alors, c'en est fait; le prêtre n'hésite plus, femme, enfants, maison et sacerdoce, il abandonne le tout pour suivre un si grand maître, et ce renégat du démon devient le disciple privilégié de son nouveau pasteur.

Précédé de ces deux miracles, dont le retentissement est immense, Grégoire fait son entrée dans Néo-Césarée, où les

1. Saint Grégoire le Grand affirme, dans ses *Dialogues*, « qu'au lieu d'un rocher il s'agissait d'*une montagne*. »

prodiges devaient bientôt se multiplier sous ses pas. Si désormais ses vertus et sa charité vont lui gagner tous les cœurs, l'éclat et la puissance de ses œuvres vont lui soumettre tous les esprits.

Ainsi, le lendemain même de son arrivée, on s'aperçoit que tous les malades avaient simultanément guéri dans la nuit. Quel début pour un pasteur !

Peu de jours après, si l'on en croit plusieurs auteurs, c'était encore UNE MONTAGNE qu'il transportait pour y construire une église, et cette montagne échappait plus tard par miracle aux effroyables tremblements de terre qui bouleversaient la face du pays [1].

Tantôt ce sera un lac, sujet de discorde entre deux frères, qu'il desséchera dans une nuit, pour ramener entre eux la concorde et la paix [2].

Une autre année, ce sera le Lycus débordé qu'il fera rentrer dans son lit et qui ne se permettra plus jamais de dépasser les limites imposées par son bâton; celui-ci devient plus tard un arbre que saint Grégoire de Nysse affirme AVOIR VU DE SON TEMPS, c'est-à-dire à l'époque même de cette métamorphose.

Ailleurs, poursuivi par les sbires de la persécution, au moment où ceux-ci vont le saisir, il les *hallucine*, leur fait voir un tronc d'arbre au lieu de sa personne, et leur échappe sans cependant les quitter.

Mais ses plus grands triomphes se rapportent à la terrible peste qui, partie de Carthage en 252, après avoir décimé Rome et dépeuplé toutes les côtes de l'Asie Mineure et de la Syrie, s'abattait en 253 sur la ville de Néo-Césarée, au

1. Saint Basile ne rapporte pas ce fait, mais c'est à lui, dit-on, que saint Jean Chrysostome aurait fait allusion en parlant des saints modernes qui, « sans égaler les apôtres, n'en auraient pas moins, conformément aux promesses évangéliques, TRANSPORTÉ DES MONTAGNES. »

2. Saint Grégoire de Nysse affirme avoir vérifié par lui-même toutes les preuves de ce miracle, et ce grand homme s'y connaissait!

Digitized by Google

moment où toute la province se trouvait réunie dans le Cirque pour sacrifier aux dieux. Cette vaste enceinte était devenue trop étroite et la foule, étouffant, criait au père des dieux : « Jupiter, fais-nous de la place. » Informé de cette prière, Grégoire leur fait répondre « que bientôt ils en auront au delà de leurs désirs. » En effet, le soir même, le fléau changeait les festins, les danses et les jeux en appareils de mort. La contagion se déployait comme la foudre. Les temples étaient remplis de pestiférés, les places et les rues encombrées de cadavres, pendant que le plus grand nombre des mourants allait s'ensevelir tout vivants dans leurs tombeaux de famille.

Mais Grégoire était là. Dans notre dernier Mémoire à propos des *génies épidémiques*, nous avons discuté avec M. le docteur Calmeil la grande question des *spectres*, que pendant toutes les pestes de l'antiquité et du moyen âge les villes affligées voyaient marquant les maisons et frappant sur les portes autant de coups qu'il devait périr de victimes, et ce nombre était toujours exactement rempli. Parfois ces spectres étaient sans tête, et M. Calmeil nous apprend que ceux de Néo-Césarée apparaissaient ainsi à toute la population [1].

Or, saint Grégoire de Nysse en parle comme d'un phénomène habituel, et il ajoute : « Chaque fois que le *spectre* entrait dans une maison, on allait chercher Grégoire qui guérissait et convertissait en même temps toute la famille flagel-

1. Dans ce 2e Mémoire (1er vol.), à l'Appendice C sur les *génies épidémiques*. On verra que M. le Dr Calmeil, avouant la généralité de tous ces phénomènes, cherche à les expliquer par les hallucinations des malades, l'obscurité des appartements, etc., etc. Explications misérables auxquelles nous neus permîmes alors de répondre : « Il est malheureux d'expliquer par *la nuit* des phénomènes qui se passaient *au grand jour* et sur la place publique ; par des hallucinations *de malades* des visions qui, n'étant perçues que par les promeneurs bien *portants*, précédaient souvent de quelques jours la maladie ; et enfin par une bizarre *coïncidence* cette corrélation toujours infaillible du *fantôme* qui frappait et de la *victime* qui tombait; décidément il y avait autre chose. »

Digitized by Google

lée. » « Ce fut bientôt autour de lui, dit M. l'abbé Darras, comme un délire d'enthousiasme; les prêtres idolâtres abandonnaient leurs sacrifices pour aller se faire bénir par le saint. On ne voulait le perdre de vue ni jour ni nuit, et tandis que la veille Nicomédie et sa province étaient presque entièrement païennes, le lendemain les adorateurs de Jésus-Christ s'y comptaient par centaines de mille. A la voix du thaumaturge le fléau avait cessé ses ravages et passait en d'autres pays [1]. » Les guérisons ayant été générales, les conversions l'avaient été de leur côté, et trente-deux ans plus tard, au lieu de dix-sept chrétiens que l'on comptait dans la ville au jour de son intronisation, on n'y comptait plus que dix-sept païens au jour de son décès. On le voit, la portée sociale du miracle devenait immense.

Il n'en est pas moins fort étonnant de ne rencontrer dans la vie de saint Grégoire le Thaumaturge aucun exemple de ces résurrections si fréquentes dans les autres. Les deux narrations de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, auxquelles nous venons de recourir, nous ont prévenus, il est vrai, qu'elles ne nous donnaient qu'un minime aperçu de cette incessante profusion de miracles. Il pourrait donc se faire qu'elles eussent négligé ce sublime *lieu commun* de la thaumaturgie primitive, comme on néglige un détail qui va de soi-même.

Au reste, saint Grégoire de Nysse a bien soin de remplacer ces résurrections, sans doute oubliées, par un fait qui ne leur cède pas en éclat et accuse exactement le même pouvoir.

« Un jour, dit-il, que le saint se rendait de Comanes à Néo-Césarée, un Juif l'arrête pour lui demander quelques pièces de monnaie, afin de pouvoir, dit-il, ensevelir son compagnon qu'il lui montre étendu mort sur le bord du chemin. Grégoire détache aussitôt son manteau et le jette sur ce prétendu mort, qui cesse à l'instant même de jouer la comédie,

1. *Histoire de l'Église*, t. VIII, ch. IV, p. 303.

puisqu'il meurt tout de bon cette fois-ci. » A cela notre grand historien n'ajoute pas un seul mot, mais nous pouvons suppléer à son silence en nous reportant à tous les analogues connus. Il est plus que probable que le saint aura ressuscité l'insolent défunt, comme l'ont fait en pareille circonstance saint Jacques de Nisibe et beaucoup d'autres [1].

Quoi qu'il en soit de ce dernier fait, on comprend qu'avec de si hautes prérogatives ce grand homme ait été regardé par tous les saints Pères comme l'une des plus grandes gloires thaumaturgiques de l'Église.

---

§ II.

RÉSURRECTIONS HISTORIQUES AU IIIe SIÈCLE.

1. Saint Maxime de Reggio. — 2. Sainte Chryse, saint Caïus, pape, et saint Tiburce. — 3. Résurrections méprisées par l'orgueil. — 4. Sainte Agnès.

Note 1. — APPARITION DE MAXIME.

1. — *Saint Maxime de Reggio.*

Bien qu'en raison du moindre éclat des noms les résurrections que nous allons rapporter soient moins frappantes que celles du siècle qui va venir, elles n'en ont pas moins une

1. Cependant l'historien Socrate nous raconte de saint Épiphane, évêque de Salamine, que « deux mendiants, l'ayant vu venir, voulurent lui jouer le même tour et lui soutirer une aumône; ils y parvinrent. Mais dès que le saint avait été suffisamment éloigné, le mendiant était revenu auprès de son faux mort, et, le poussant du pied, lui avait dit : « Allons, lève-toi, tu as joué ton rôle à merveille, viens recueillir le fruit de toute ta peine et passer le reste du jour dans la joie. » Malheureusement le faux mort était devenu un vrai mort. Alors le mendiant, courant à toutes jambes après l'évêque, s'était jeté à ses pieds, avouant sa faute et le conjurant de venir ressusciter le coupable; mais l'évêque lui avait répondu : « Je n'y peux rien, car on ne peut défaire ce qui a été fait par *Dieu seul.* » (Socrate, *Hist.*, l. VII, ch. XXVII.)

autorité très-grande. Sur le grand nombre qui s'offre à nous, nous allons en choisir trois qui n'ont jamais été mises en doute dans les annales de l'Église.

Surius (ann. 279) donne une vie de saint Maxime de Reggio, écrite par Émésénus, moine de Lérins, à la demande du souverain pontife Urbic qui, pour l'aider, avait mis à sa disposition les documents les plus authentiques.

Quand on sait, d'une part, avec quel soin minutieux on rédigeait les procès-verbaux destinés à Rome, et, de l'autre, combien tout ce qui sortait de Lérins était empreint d'exactitude et de gravité, on ne trouve aucune raison pour récuser cet intéressant document, qui, d'ailleurs, ne dépasse en rien la teneur normale des résurrections.

« Les miracles opérés par ce bienheureux évêque, dit Émésénus, sont innombrables, car pour lui c'était chose très-facile (*facillimum ei erat*) de faire voir les aveugles, marcher les boiteux, ressusciter les morts, etc., de faire, en un mot, tout ce que peut faire et fait celui qui possède en lui le Saint-Esprit. Ainsi, un jour que l'on portait une jeune fille au cimetière, on pense à l'évêque, on court à lui, et il se rend aux désirs exprimés. Devant ce cercueil, il commande à la foule de s'agenouiller, de prier, puis de se relever en même temps que lui, et de crier à voix haute sept *Kyrie, eleison*. O stupeur, ô joie sans pareille, lorsque aussitôt après le septième cri on voit la jeune fille rejeter ses vêtements funèbres et dire en se levant : « Oh! que ce bienheureux prêtre a de mérites et de puissance [1] ! » « Un autre jour, pendant que l'évêque, dans son zèle pastoral, célébrait les vigiles dans la basilique de Reggio, le neveu du diacre Ansanus, jouant avec des enfants sur les remparts de la ville, se laissa tomber du haut de la muraille et, s'étant *brisé le cerveau* (*fractis cervicibus*), expira sur la place. Ansanus, averti,

1. Rapprocher ces sept cris des sept trompettes et du septième cri qui font tomber les murs de Jéricho.

accourt, cache l'enfant sous ses vêtements, et sans perdre de temps, connaissant l'horreur de l'évêque pour la publicité, le porte en cachette jusqu'à la chambre de ce dernier et le place dans son lit. De là il se rend à l'église où il explique tout à l'évêque. Maxime fait arrêter la psalmodie, achève avec la plus grande dévotion les prières ordinaires, et lorsque le service est fini, il gronde fortement Ansanus de tout ce qu'il vient de faire. Ansanus, tout à la fois effrayé et contrit, se jette à ses pieds, mais affirme qu'il ne se relèvera pas qu'il ne lui ait promis de ressusciter l'enfant. Ne pouvant plus résister à ses supplications, et d'ailleurs très-affecté lui-même de ce grand malheur, Maxime consent à se rendre dans son appartement en cachette; mais déjà la foule est prévenue et encombre le palais. C'est donc en présence de *toute la ville* que, prenant la main de celui dont tout à l'heure le *cerveau était fracassé,* il le relève et le rend à sa famille parfaitement sain et sauf. Que l'on juge de l'acclamation générale qui suivit un tel miracle. « Gloire à Dieu ! » s'écria-t-on d'une seule voix. Et aucun de ceux qui étaient là ne voulut se retirer qu'il n'eût vu l'enfant se remuer et ne l'eût entendu parler.

« Ailleurs encore il ressuscite un enfant mordu par un chien, et mort enragé. Mais les parents sont là, et bien qu'ils voient l'enfant ressuscité, ils pleurent encore parce qu'il lui est impossible de se soulever. Qu'à cela ne tienne. Sur un ordre de l'évêque, l'impotent tend une main à son père, l'autre à sa mère, et les membres obéissant à la parole du saint, le voilà debout, au grand applaudissement de la foule. Enfin l'évêque fait amener l'animal qui en a mordu tant d'autres, dépose son bâton, lève ses deux mains au ciel et le fait mourir d'un souffle de sa bouche. Quant aux blessures de tous ceux qui avaient été mordus, il les guérit si complétement qu'il n'en resta plus aucun vestige (1). »

I. « APPARITION DE MAXIME. » — Cette narration d'Éméséns, donnée par les Bollandistes comme *parfaitement authentique*, est suivie d'une note trop curieuse pour que nous nous permettions de la passer sous silence. Il s'agit d'une apparition posthume de ce même Maxime, dans son église de Reggio. L'apparition avait été vue ou perçue par un sous-diacre de la ville, nommé *Cariatto*, très-saint homme du reste. « La voici, dit Éméséns, telle que nous la tenons *de lui-même*, nous et tout le monde, car, pour lui donner plus de publicité, il voulut en faire le récit devant toute la ville. » C'est Cariatto qui parle. « A la veille de la fête de saint André, ayant été choisi pour appeler les autres à l'office de la nuit, et mon sommeil s'étant prolongé malgré moi, j'entendis en rêve une musique ravissante. Je me réveille alors tout troublé, je saute à bas de mon lit et cours à la basilique. Mais là j'entends une musique bien autrement délicieuse qui me paraît dépasser en douceur toutes les mélodies humaines. J'avance à pas comptés vers le chœur, et là, *moi misérable pécheur*, je vois saint Pierre, saint André et saint Maxime, se rendant mutuellement de grands honneurs, et saint Maxime terminant l'entretien par ces mots : « Que Dieu soit donc béni dans toute l'éternité ! » Alors, j'approche encore, et ne vois plus que Maxime prosterné sur le pavé du temple. Il se relève, vient à moi, et m'adresse, *à moi misérable pécheur*, ces sévères paroles : « C'est une chose dont la faiblesse humaine est indigne que de chercher à connaître les actions des saints après leur mort, et c'est une grande témérité que d'essayer de les surprendre. Écoute bien ce que je te prédis. Prends bien garde de révéler ce que tu viens de voir et d'entendre, car le jour même où tu le ferais, tu mourrais. »

Ici s'était terminée la narration de Cariatto, et celui qui la transmet, comme nous l'avons dit, au pape Urbic, la fait suivre simplement de ces mots : « Tout le monde fut bien forcé, très-saint-père, d'ajouter foi à cette vision, car le jour même où Cariatto (ne croyant pas à la réalisation de cette menace) en fit le récit qu'on vient de lire, il quitta ce monde (*desiit esse in humanis*). »

Digitized by Google

2. — *Sainte Chryse, saint Caius, pape, et saint Tiburce.*

Revenus à l'Occident, nous nous trouvons maintenant aux embouchures du Tibre, à Ostie [1].

Non loin de cette ville et de la prison dans laquelle se trouvaient renfermés, par ordre de l'empereur Claude, quelques chrétiens destinés au martyre, « vivait alors au milieu de ses terres une vierge d'une puissante famille sénatoriale, et même unie aux empereurs par les liens du sang. Elle se nommait Chrysa. Depuis qu'elle était chrétienne, elle employait tout son temps au soin des prisonniers Censurinus, Maxime, etc., ainsi qu'à procurer le baptême à tous les gardes que sa parole savait si bien convertir. Tous leurs noms sont inscrits au livre de vie; presque tous leurs corps sont retrouvés, et les cryptes des environs d'Ostie font foi de la *sincérité* de leurs actes.

« Un jour que le prêtre Maxime et Chrysa revenaient de faire leur sainte tournée, ils passent devant la boutique d'un artisan *pleurant la mort récente de son fils*. Maxime l'ayant entendu lui dit : « Crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ et confesse son nom devant nous tous; à cette condition tu vivras et ton fils te sera rendu. » L'ouvrier répondit en pleurant : « Comment croirais-je en lui, moi qui ai blasphémé son nom depuis mes premières années? » Maxime lui répondit : « C'est le Dieu des pénitents, crois en lui. — Baptisez-moi donc, » reprend l'ouvrier. A peine eut-il été fait chrétien qu'il conduisit Maxime auprès du corps de son fils. Maxime et le bienheureux évêque Cyriaque se mirent à prier et à pleurer, et au moment où tous les assistants répondirent *Amen*, le mort revint à la vie et commença à parler : « J'ai vu, disait-il, le Seigneur Jésus-Christ me rappelant des ténèbres à la lumière. » Maxime l'instruisit, le baptisa, et la bien-

1. Ces détails sont tirés par Dom Guéranger du savant ouvrage de *de Magistris*, et reproduits par lui dans ses *Actes des Martyrs*, t. II, p. 320.

heureuse Chrysa, qui l'avait reçu au sortir des fonts, lui imposa le nom de Faustin. Il avait alors douze ans. L'impie Claude, apprenant ce fait, s'écria : « Ce ne peut être que par un effet de la magie. » Or, le lendemain, Ulpius Romulus était à Ostie et les supplices commençaient. »

En temps de persécution, on ne commandait pas à la mort sans l'appeler et sans l'accepter pour soi-même ; mais les résurrecteurs, loin de vouloir leur résurrection personnelle, n'avaient de passion que pour la mort.

Ces actes sont, comme nous l'avons dit, trop haut placés dans la confiance de l'Église, pour que nous hésitions à les classer dans l'histoire.

A la même époque, le cardinal Baronius nous donne (t. II, p. 656) un extrait des actes du martyr Sanctorius et de ses compagnons, dont nous défierions tous les *arrangeurs* de mémoires d'imiter la physionomie. Il s'agit dans ce passage du saint pape Caïus et des derniers jours qui ont précédé son martyre. C'est évidemment un *journal* écrit dans notre IIIe siècle, sur les lieux et *sous les yeux* des personnages.

« La persécution redoublant, Caïus fait à tous les chrétiens qui l'entourent le plus paternel des appels, les exhortant à bien examiner leurs forces avant de se décider, soit à rester avec lui, soit à se retirer. « Et peu importe, dit-il, puisque les espaces ne sauraient jamais séparer les disciples de Jésus qui ne cessent jamais de se voir par le regard intérieur ! » Alors on décide que Chromate va se retirer pour mieux servir au dehors les martyrs ; mais Tiburce, son fils, ce jeune homme si saint, si beau, et dont l'âme était plus noble encore, s'écrie : « O vénérable ÉVÊQUE DES ÉVÊQUES [1], ne souffre pas que je tourne le dos à la persécution !... Laisse-moi mourir pour cette belle vie éternelle que personne ne pourra jamais nous enlever ! »

1. Expression décisive et qui concorde avec celle de Tertullien au IIe siècle (*de Pudicitia*, ch. v), et avec celle de saint Cyprien.

« Alors saint Caïus, fondant en larmes, priait avec ferveur pour que tous ceux qui resteraient avec lui sortissent vainqueurs de la lutte. Restèrent donc Marcellin, Marc et leur père, l'illustre Tranquillin, et le bienheureux Sébastien avec son frère Castor et sa femme Zoé, puis Claudius avec son frère Victorin et son fils Symphorien, *celui-là qui avait été hydropique* [1]...

« Tous les autres étant partis avec Chromatius, ceux-là seuls restent donc avec le pontife qui décerne aussitôt les honneurs du diaconat à Marc et à Marcellin, donne la prêtrise à Tranquillin, leur père, puis le titre de défenseur et de soldat de l'Église à Sébastien et enfin le sous-diaconat à tous les autres.

« Comme on ne pouvait plus trouver de lieu sûr où l'on pût se retirer, tous demeuraient chez un chrétien nommé Castule et *zétaire* [2] du palais, dont il occupait l'appartement le plus élevé. La retraite était parfaite, car on ne pouvait les y découvrir, attendu qu'ils ne sortaient pas et passaient le jour et la nuit dans le jeûne, les prières et les larmes, conjurant le Seigneur de les trouver dignes du martyre et de leur donner la force de le supporter. Cependant montaient chez eux beaucoup de chrétiens, hommes et femmes, qui venaient leur demander la santé, car par leurs prières ils rendaient la vue aux aveugles et délivraient les possédés. Tiburce même faisait mieux ; un jour il rencontra le cadavre d'un homme qui, en tombant de très-haut, s'était *fracassé la tête et les membres* de telle sorte que ses parents ne s'occupaient plus que de ses funérailles ; *de alto lapsus membra et caput ita quassaverat, ut parentes ejus nisi de sepultura illius cogitarent.* Comme ils pleuraient beaucoup, Tiburce s'arrête et leur dit : « Permettez-moi de dire un mot à cet homme, peut-être recouvrera-t-il la vie. » Tout le monde fait place, et voilà qu'après avoir

1. Coup de pinceau prouvant le travail d'après nature.
2. *Cameriere.*

récité l'Oraison dominicale et le Credo sur ces *débris, tous les os de la tête et des membres et ses entrailles se raffermissent* de telle manière qu'il se relève sain et sauf comme s'il n'avait souffert aucun mal, et Tiburce se retire [1]. Mais eux se précipitent après lui et lui disent : « Puisqu'au lieu d'un mort tu nous as rendu un vivant, il est bien juste que tu le prennes comme esclave et nous avec lui, et que tout ce qu'il possède t'appartienne. » Tiburce leur répond : « Si vous accomplissez seulement ce que je vais vous dire, je serai largement récompensé. » Et les ayant tirés à l'écart, il leur enseigna Jésus-Christ, et ceux-ci demandèrent le baptême. Il les conduisit à Caïus en lui disant : « Saint pontife, voici le premier fruit du jeune arbuste de ma foi et les âmes que je viens de gagner à Jésus. » Et le pape les baptisa de sa main. »

Nous le répétons, Baronius et les Bollandistes donnent ces mêmes actes comme parfaitement *sincères*.

Tel était, sans contredit, le plus puissant levier de la foi. Il était rare que l'on résistât à cette nouvelle espèce d'argument *ad hominem* que l'on adressait quelquefois en ces termes au cadavre même d'un incrédule : « Si je te ressuscite, croiras-tu? » Et lorsque le cadavre répondait : « Je vis, donc je crois, » ceux qui, jusque-là, n'avaient pu croire au saint, n'avaient plus grand' chose à répliquer au cadavre.

3. — *Résurrections méprisées par l'orgueil.*

Néanmoins, comme le moindre iota de l'Évangile doit avoir sa réalisation, quelques-uns voyaient cet étourdissant prodige, y croyaient et ne se convertissaient pas toujours.

Tant il est vrai que dans la grammaire de la foi le verbe actif *croire* ne répond nullement au verbe passif *se rendre par la conviction;* on voit, mais on n'est pas *vaincu par,*

1. L'éternelle objection des morts *apparentes*, présentable encore jusqu'ici, va cesser de pouvoir se soutenir pour peu que l'on respecte les textes.

convictus, et moins encore *rendu*. Il faut que le cœur et la volonté s'en mêlent.

Et certes il ne s'en mêlait pas le cœur du consul Anulinus, lorsque sous l'empire de Valérius et Galien, après avoir fait horriblement souffrir saint Mammarius et ses compagnons, il se faisait apporter un cadavre, et, joignant l'insulte à la menace, promettait de se convertir lui et les siens si la vie était rendue à ce défunt; mais voilà que les saints se mettent en prière et que le mort ressuscite. « Art perfide! s'écrie le proconsul. Qui donc, malheureux, vous a appris des choses si grandes que nos dieux ne peuvent même plus vous nuire? » Et les tourments de redoubler sans que les dieux puissent nuire à la victime jusqu'au moment où Dieu veut la couronner [1].

La même chose arrive sous Maximin à saint Julien d'Antioche et à ses trente compagnons; Marcien le proconsul les envoie tous au supplice, lorsqu'un convoi funèbre vient à passer : même défi que tout à l'heure, même réussite. Anastase (c'est le nom du mort) est rendu à la vie, confesse, affirme le miracle, et dans sa reconnaissance demande à mourir une seconde fois, mais en martyr. — Eh bien! Marcien va-t-il se rendre? Pas le moins du monde. Il dit comme M. Salverte (*Sciences occultes*) : « Nous croyions la chose impossible, mais apparemment elle se pouvait (*naturellement*) ; » et l'on passa outre. On rentre dans le temple, et sur un geste des martyrs un tremblement de terre vient engloutir temple et idoles... Un ruisseau de feu, dont les traces se voyaient encore au temps des narrateurs, commence à couler. — Eh bien! Marcien va-t-il se rendre? — Pas le moins du monde. « Magie, s'écrie-t-il encore une fois. » Cependant, sa femme et son fils Celse proclament l'évidence; va-t-il enfin les suivre? — Oui, certes, il va les suivre, mais comme la bête féroce suit sa proie, c'est-à-dire jusqu'à ce

1. Boll., *Acta SS.*, t. I, juin, 15 du mois.

qu'il les ait tous précipités dans une seule et même fosse qui, bien loin de les ensevelir dans l'oubli, va devenir le théâtre de leur gloire.

Elle ne se fait pas attendre, car le soir même ces trois saints apparaissent au-dessus de cette même fosse, et de leur corps découle une sorte de manne blanche qui opère bientôt et pendant longtemps une multitude de miracles [1].

Si maintenant nous faisions un appel aux Grecs, nous retrouverions les mêmes résistances. Ainsi prenons dans leurs *Menées* [2] le fait suivant que les Bollandistes [3] ont l'air d'accepter cette fois sans réserve. « Dans la seizième année de l'empire de Dioclétien, Hermon, notre saint pontife de Jérusalem, ayant envoyé des évêques dans toutes nos provinces, réserva Basiléus pour la Chersonèse. A peine, arrivé dans la capitale, a-t-il commencé à remplir sa mission, qu'il se voit frappé de coups et jeté, à sa grande joie, dans une espèce de prison qu'on appelait le *Parthénon*.

« Il ne cessait d'y prier Dieu pour ses persécuteurs, lorsqu'un jour on vient l'en arracher. Qu'était-il donc arrivé? Le voici. Le fils du gouverneur était mort et *déjà enseveli*, lorsque, s'étant rendus auprès de son tombeau, ses parents avaient eu une vision et *comme dans un songe* (*velut per somnium*) avaient cru voir le jeune mort se lever et leur dire : « Si vous voulez que je revive, demandez à cet hôte vénérable que vous avez chargé d'injures de prier Dieu pour moi, et recevez sa doctrine. » On n'avait pas hésité; le saint était accouru, avait ressuscité l'enfant et l'avait baptisé, et, avec lui, tous ses parents, amis, connaissances et domestiques; ce succès n'empêcha cependant pas le saint de subir le martyre dans une révolte qui fut ourdie immédiatement par les Juifs, témoins indifférents du miracle.

Ainsi se trouve, en ces deux pages, la triple vérification de

1. Voir Boll., *Acta SS.*, 9 janvier; et Baronius, *Martyrol. rom.*
2. *Actes des saints* et *Martyrologes grecs.*
3. Boll., *Acta SS.*, 7 mars, t. I du mois, p. 642.

ce mot si profond de l'Évangile : « Hypocrites, vous demandez des miracles, mais, je vous l'affirme, vous verriez un mort réssuscité, que vous ne le croiriez pas encore. »

4. — *Sainte Agnès.*

Rappelons enfin, mais seulement pour mémoire, une des résurrections les plus connues, les plus authentiques et les plus brillantes, celle enfin que l'antiquité la plus respectable et tous les manuscrits ont partout attribuée à sainte Agnès, cette gloire des vierges romaines.

On sait comment, menacée dans son honneur par Procope, fils du préfet de Rome, et après que son ange eut foudroyé ce téméraire, elle l'avait, sur la demande de son père, ressuscité par l'entremise de ce même ange, et comment néanmoins cette résurrection éclatante, tout en ayant converti celui qui en était l'objet et une partie de la ville, n'en resta pas moins méprisée par les persécuteurs qui se hâtèrent d'accomplir le martyre.

On sait enfin comment, huit jours après ce grand sacrifice, elle apparut une première fois, brillante de lumière et de gloire, à toute sa famille, dont elle changea les larmes en actions de grâces, puis une seconde fois à Constance, fille de l'empereur Constantin, pour lui annoncer la guérison de sa lèpre et les miséricordes de Dieu à son égard, puis enfin une troisième à saint Martin de Tours; et cette fois le doute n'est pas permis, puisque nous tenons le fait de saint Sulpice Sévère, cet historien si scrupuleusement véridique, comme nous pourrons nous en assurer tout à l'heure. Comment douter, disons-nous, lorsqu'il nous raconte avec tant de simple franchise combien ils furent remplis d'effroi (Posthumien et lui), en entendant, *une heure durant*, à la porte de la cellule de Martin, le colloque animé qui se passait à l'intérieur, la diversité des voix, etc., etc.? Certains du fait surnaturel qui avait lieu, ils pressèrent tellement le saint de leurs questions, qu'il finit

par leur avouer qu'il avait été tout ce temps dans la compagnie de sainte Thècle et de sainte Agnès [1].

Ces apparitions collectives et souvent répétées furent tenues en tel honneur dans l'Église, qu'elle leur consacra une fête toute spéciale, outre le grand anniversaire de la sainte.

Mais, nous le répétons, ce grand fait est trop connu pour que nous puissions nous y arrêter d'avantage [2].

---

§ III.

MIRACLES DE LA PERSÉCUTION.

1. Le secret des bourreaux. — 2. Le secret des martyrs. — 3. Les martyrs secourus, ou la grande loi de proportion entre l'épreuve et la force. — 4. Les martyrs après leur mort.

Note I. — EST-IL VRAI QUE LE BOURREAU FUT TOUJOURS LE PLUS FORT?
Note II. — UNE PRÉTENDUE LÉGENDE RÉINSTALLÉE DANS L'HISTOIRE.

1. — *Le secret des bourreaux.*

L'heure de la trêve ne voulait pas sonner pour la persécution, le paganisme devenait de plus en plus fou furieux et surhumainement féroce. Au siècle précédent, on pouvait croire à de simples attaques de démence, par exemple lorsque du haut du temple de Sérapis un Caracalla s'*amusait* à contempler pendant trois jours le grand massacre d'Alexandrie, ou bien lorsque Héliogabale voulant évoquer, du fond

1. Saint S. Sévère, *Dial. II*, § 14.

2. Tout ce que le pape Damase et Anastase le Bibliothécaire avaient affirmé sur ces actes, ces traditions, et sur la double sépulture de sainte Agnès et de sainte Émérentienne réunies, avait cessé d'être cru, lorsqu'en 1605 Paul V parvint à retrouver et à exhumer leurs deux corps. La tête d'Agnès était séparée de son corps, et justifiait ainsi les Actes romains, les grecs n'en parlant pas. Quant à la résurrection de Procope, tous étaient d'accord.

Digitized by Google

de la Phrygie, son *dieu-soleil* pour le marier à la *Vénus* de Carthage, l'y décidait par une immolation d'enfants pratiquée sur la plus vaste échelle. Pour l'un comme pour l'autre, ces épouvantables excentricités pouvaient fort bien n'être que des obéissances de *dévots* à quelques prescriptions mystiques.

Mais lorsque vers la fin du second siècle on avait vu Marc-Aurèle, oubliant et la colonne Antonine et ses lettres au sénat[1], reprendre avec acharnement dans les Gaules les persécutions que naguère il prohibait à Rome, on avait pu s'assurer que l'enfer était tout aussi bien servi par la philosophie que par la démence ordinaire.

Au commencement du IIIe siècle, un autre grand empereur, Alexandre Sévère, vint à son tour prouver bien autre chose, à savoir que l'admiration pour le Dieu du Calvaire, le placement de sa statue dans son propre *oratoire*, et même une protection de dix années accordée aux chrétiens, n'assuraient pas à ces derniers une garantie plus efficace que la philosophie de Marc-Aurèle.

Bien loin de là, sous ce règne de Sévère, on finit par croire à l'existence de l'Antechrist, tant les bras du persécuteur étaient longs; ils atteignaient partout à la fois : à Rome, à Lyon, à Carthage, en Espagne, etc. Puis quand ils furent fatigués, ceux de Maximin les remplacèrent et léguèrent eux-mêmes toute la suite du *travail* à Valérien, suivi bientôt de Dèce, d'Aurélien, de Dioclétien et de Maximin, sans compter le couronnement de ces dix persécutions en un siècle par le massacre des six mille chrétiens de la légion Thébaine. Depuis la proclamation de *la bonne nouvelle*, le chiffre total des martyrs montait à DIX MILLIONS, plus ou moins[2].

Pendant que ce sang généreux coulait à larges flots, comme pour emporter toutes les immondices de la corruption romaine,

1. Voir plus haut, p. 116.

2. On a beaucoup disputé sur ce chiffre. On a même eu l'espoir de le réduire à un million... Si l'on y était parvenu, on eût apparemment trouvé que ce n'était plus qu'une *bagatelle*.

que faisait le peuple-roi? Il continuait son sommeil; maître de l'univers, chaque matin cet univers se chargeait de pourvoir à sa vie, comme les Césars à ses plaisirs, « *panem et circenses,* du pain et des spectacles. » Nouvel Hercule, il avait trouvé son Omphale, et ces fils dégénérés de César se mouraient déguisés en vieilles femmes.

Mais ne nous y trompons pas. Si les thermes de Rome et leurs savantes débauches étaient la vraie raison providentielle de ces débordements de sang humain, le *secret* de la rage des bourreaux et de leurs délectations sauvages reposait, encore une fois, tout entier, dans le mot *possession. Le mal* a des insufflations de tous les ordres, et nous affirmons qu'il a des monstres et des buveurs de sang tout aussi littéralement *inspirés* que ses faux prophètes et que ses poëtes.

Écrivains qui poursuivez la philosophie dans l'histoire, fussiez-vous doués de toute l'érudition d'un Niebuhr ou du génie d'un Montesquieu, croyez-nous, si dans les persécutions d'un Dèce et d'un Néron vous supprimez le *souffle* et l'incessant aiguillon des enfers, vous n'en comprendrez pas le premier mot. C'est là leur vrai *secret.*

2. — *Le secret des martyrs.*

Que nos lecteurs se rassurent, nous ne sortons pas du miracle, car le camp du bien possédait, comme l'autre, un *secret* qui faisait toute sa force; il en avait besoin, puisque ce n'étaient plus seulement les hommes, c'étaient aussi des vierges, de jeunes et faibles femmes, des enfants en bas âge, dont l'héroïque et subite transformation renfermait deux mystères, la passion du martyre et la force de le braver.

Pour expliquer la première, il ne suffisait plus ici de ces grandes promesses qui exaltent le fanatisme et font tout entreprendre dans un état de délire insensé. Non, cette fois, tout était sublime de paix et de raison. Un rayon de ce nouveau soleil que l'on appelait la *Grâce* avait suffi pour développer

les ailes de toutes ces *chrysalides* qui, jusque-là, ne pensaient pas à éclore. A peine exposées à cette température nouvelle, on les voyait subitement illuminées, pénétrer toutes les vérités, et la vanité des plaisirs, et la fumée de la gloire, et l'instantanéité de la vie; ravies surtout de ces nouveaux horizons d'amour et de félicités éternelles qui s'étendaient devant leur foi, on voyait que pour elles la terre était jugée, et que toutes les passions se retiraient devant la passion du départ.

C'était là le premier de nos deux mystères, mais il y en avait un second; car se passionner pour la mort n'est pas tout, il faut en outre la force d'en supporter les tortures, et nous en sommes à comprendre qu'on ose encore nous demander des miracles, lorsque l'histoire nous remet tous les jours sous les yeux les chevalets, les torchès, les chaudières et les flèches, bravés pendant trois siècles par des millions de faibles créatures, hier encore épouvantées à la seule vue d'un stylet. Évidemment il y avait là *assistance* surhumaine et soulagement mystérieux.

Nous serons donc toujours en droit de demander à nos libres penseurs de quelle nature pouvait être ce *calmant* sans égal, qui, cette fois, *sans chloroforme*, sans *passes* et sans *sommeil*, savait assez bien paralyser les victimes pour qu'on les vît par milliers triompher de tortures idéales, parmi lesquelles des *mamelles découpées* et des *entrailles dévidées par la roue* n'étaient pas les plus atroces.

Or, de qui donc pouvait émaner ce bienfait, si ce n'est de celui qui les distribue tous, et dont un apôtre avait dit : « Dieu est fidèle, *il fera avec l'épreuve un marché* (*proventum*), afin que vous puissiez la supporter (*ut possitis sustinere*[1]) ? »

Paroles bien consolantes pour nous tous, faibles et misérables martyrs de la vie ordinaire, qui frémissons à la pensée d'un *malaise!* Si notre esprit s'épouvante au récit de ces tortures, si notre conscience, après avoir revisé tous ses comptes,

1. Saint Paul, I Cor., x, v. 13.

voit trop clairement ce qu'elle *redoit* à la grande loi des expiations futures, rassurons-nous, le *contrat* (*proventus*) est authentique, et celui-là ne sera jamais déchiré.

Il ne l'a jamais été, et nous en trouvons la preuve dans deux des plus belles et des plus consolantes pages de nos annales ecclésiastiques.

3. — *Les martyrs secourus.*

On le sait, à Carthage (cette seconde Rome de l'empire), le sang fumait aussi dans les cirques, jaloux de rivaliser avec ceux de la métropole.

Voici, cette fois, Félicité et Perpétue, ces dignes filles de Polycarpe et d'Ignace, qui vont monter sur la scène et *divertir* les païens par leur martyre. Dans huit jours Félicité doit combattre les bêtes, elle le sait et s'en rit; mais cette athlète, si rassurée comme chrétienne, est peut-être, comme femme, au-dessous de toutes les autres, car prise, au fond de sa prison, des douleurs ordinaires de la parturition, les cris que ces douleurs lui arrachent scandalisent les geôliers, qui lui disent en se moquant: « Est-ce ainsi que dans huit jours tu comptes supporter les tourments du martyre? Ah! crois-nous bien, et que ta faiblesse actuelle te serve d'expérience et de leçon. — Vous ne comprenez rien à la grâce, leur répond la jeune femme; aujourd'hui C'EST MOI qui souffre, mais alors IL Y EN AURA UN AUTRE EN MOI QUI SOUFFRIRA POUR MOI, PARCE QUE J'AURAI VOULU SOUFFRIR POUR LUI. »

Et elle avait dit vrai!...

Sainte Félicité était esclave. Quant à sainte Perpétue, jeune et noble mère de vingt-deux ans, comprise avec Satur, son frère, et deux autres serviteurs dans la sublime *fournée* de cette semaine, son martyre n'est pas moins historique que le premier. Ses actes irrécusables nous ont été confirmés par le récit de Tertullien [1], et plus tard encore par celui de saint

1. *De Anima*, ch. LV.

Augustin, qui les écrivait sur le lieu même du supplice. Il ne s'agit donc que de les rappeler en peu de mots.

Au fond d'une prison ténébreuse, Perpétue et Satur *séchaient* de frayeur et de chagrin (ce sont leurs expressions); voilà bien la nature. Tous deux alors se décident à consulter le Seigneur sur l'issue de ce procès, et « aussitôt, dit Perpétue, voilà que cette prison nous devient un palais. » Qu'avait-elle donc vu, la jeune et noble fille? Elle avait vu tout le détail de son martyre, la *vache* furieuse à laquelle elle devait être livrée, sa victoire sur le démon, et, notons-le, l'*insensibilité que le Seigneur lui donnerait*. Satur était aussi consolé; il avait vu qu'il mourrait le premier et du seul coup de dent d'un léopard.

Que l'on conteste la révélation, il n'en restera pas moins certain que l'événement lui fut conforme. Huit jours après, le cirque se chargeait de réaliser la vision terrible. Toute la ville voit, en effet, la fiancée du Seigneur horriblement secouée par la terrible vache dans le filet qui l'enserre. Au milieu de cette épreuve, on remarque qu'elle *rajuste tranquillement ses vêtements*, qu'elle *renoue sa chevelure;* et plus tard, c'est elle qui fait à son tour de la dénégation lorsqu'on lui raconte qu'elle vient d'être lancée dans les airs. « Quand donc commencera-t-on? » s'écrie-t-elle; et là-dessus, saint Augustin se pose à son tour cette question : « Où donc pouvait-elle être? et quel breuvage pouvait l'avoir hallucinée à un tel point [1]? »

Il est certain que le détail de la toilette dans le filet empêche d'admettre aucune espèce d'extase. Il y avait donc encore là (qu'on nous passe l'expression) une sorte de collyre surnaturel appliqué sur les yeux de la patiente et la rendant aveugle jusqu'au moment où, ramenée dans le cirque, elle guide elle-même l'épée qui termine son martyre. Quant à Satur, il était déjà victime du *coup de dent* prophétisé, « ce

1. S. August., *Serm.* CCLXXX.

qui convertit son gardien. » Les autres moururent tous du genre de mort *qu'ils avaient demandé au Seigneur.*

Et que l'on se garde bien de supposer que ces merveilleux *topiques* fussent uniquement réservés au sexe le plus faible; il faut voir le *ciel ouvert* au-dessus de soi pour chanter sur le gril comme saint Laurent, ou dans la poix bouillante comme tant d'autres. Il faut que la *nature* se retire pour faire place à la *grâce.* Voyez au ve siècle ce qui arrive à saint Jacques l'*Intercis.* Il croit avoir assez de force en lui-même pour affronter les épreuves très-ordinaires que lui ménage Isdegerde, mais la *grâce* n'était pas avec lui, et le lâche chrétien se laisse aller à sacrifier aux dieux. Aussitôt il rougit de sa faute, s'humilie, donne entrée à la grâce, et voilà que le plus faible des hommes va maintenant se laisser couper en *tout petits* morceaux, sans interrompre une seule fois son cantique d'action de grâces.

Voilà, convenons-en, une assistance supérieure qui s'entend parfaitement à faciliter les sacrifices qu'elle impose! Courage donc, car la grande loi de proportion qui égale les épreuves à la force ne changera pas pour nous! Historien du miracle, nous ne pouvons méconnaître celui de tous les instants qui, sans manifestations sensibles, ne cesse de venir en aide à toute la pauvre humanité militante.

4. — *Les martyrs après leur mort.*

Après avoir été soutenus très-souvent pendant leurs dernières heures par des apparitions consolantes, ces saintes âmes n'avaient rien de plus à cœur que de consoler elles-mêmes, après leur mort, ceux qui devaient leur succéder. Comme saint Pierre, presque tous les saints accompagnaient leurs adieux de ces paroles si touchantes : « Après ma mort, j'aurai soin de vous rappeler ce que je vous ai dit; » et c'était le plus souvent *en personne* qu'ils tenaient à remplir leurs promesses.

Digitized by Google

Aussi, de même que le grand saint Ignace, leur maître, s'était montré à ses disciples la nuit même qui suivit son martyre, de même Félicité et Perpétue se montraient aux leurs, soit par leurs anges ou soit par elles-mêmes.

Vers le même temps, sainte Potamienne, cette esclave victime héroïque de sa beauté et de sa foi, est conduite au lieu de son supplice par le soldat Basilide, qui lui témoigne égards et bonté; elle en est touchée et lui dit : « Courage, et comptez sur mes prières après ma mort. » Peu de jours après, Basilide mourait en chrétien et répondait à ceux qui l'interrogeaient sur son changement : « Potamienne est venue me trouver la *troisième* nuit après son martyre [1], et, me déposant une couronne sur la tête, elle m'a dit qu'elle avait obtenu merci pour moi et que Dieu me recevrait bientôt en grâce. » Eusèbe, qui nous a conservé ce fait, ajoute qu'elle avait converti de la même manière plusieurs citoyens d'Alexandrie [2].

La vierge Fébronia, cette autre merveille de sainteté, dont les plus grands esprits allaient recueillir les paroles dans son couvent de Nisibe (sans que jamais personne ait pu entrevoir la beauté de son visage toujours voilé), Fébronia, disons-nous, offrait après son martyre un bien autre phénomène : « Son *ombre* (dit la tradition fondée sur les affirmations de témoins oculaires) apparaissait toutes les nuits à sa place dans le chœur du couvent, et psalmodiait avec les sœurs [3].

Origène affirme à son tour que rien n'était plus fréquent que ces apparitions [4]. De cette manière tout s'explique; — avant le supplice les visions consolantes; — pendant le supplice l'assistance miraculeuse; — après le supplice la reprise des affections et la survivance des âmes qui se partagent alors

1. Remarquons ce délai de trois jours, qui se représente très-souvent et semble se conformer à celui que Notre-Seigneur s'était fixé à lui-même.

2. Eusèbe, *Hist. ecclés.*, l. VI, ch. v.

3. Boll., *Acta SS.*, t. V de juin, p. 25. M. de Montalembert (*Moines d'Occident*, t. I, p. 54) traduit le mot *psallentem* par ceux-ci : « *comme* pour y chanter. » La traduction est trop libre.

4. Origène, *contra Cels.*

entre le ciel et la terre. En vérité, de pareilles perspectives ne sembleraient-elles pas devoir enlever quelque chose au mérite des martyrs (1)?

I. « EST-IL VRAI QUE LE BOURREAU FUT TOUJOURS LE PLUS FORT? » — On nous objecte que, malgré les victoires incessantes des martyrs sur les flammes, les grils, les chevalets, etc., il venait toujours un moment où le bon principe semblait vaincu par le mauvais; c'était celui de la *décapitation*. La question paraissait *tranchée* avec la tête. C'était effectivement le coup de grâce habituel pour ces généreux combattants; mais s'ensuivait-il, comme on l'a prétendu, que l'enfer, toujours assuré de sa victoire, fût par conséquent le plus puissant et le plus fort? Nous avons vu quelques catholiques tout à fait déconcertés par ce misérable paradoxe. Il aurait dû cependant leur paraître peu logique que ce même Dieu, qui d'un mot ressuscite les morts, ne fût pas assez puissant pour paralyser le bras d'un homme, ou pour appliquer à ses martyrs ce qu'il applique naturellement tous les jours à certains ordres d'animaux dont les têtes repoussent après leur ablation : donc l'argument d'impuissance ou d'infériorité n'a aucune espèce de valeur. Un seul fait va le prouver. Nous en empruntons cette fois l'abrégé à l'une des plus grandes autorités de l'Église, à saint Jérôme, *contemporain de l'évènement*. « A Verceil, dit ce grand homme, un mari avait dénoncé aux magistrats sa femme comme coupable d'adultère. On la jette dans les cachots avec le jeune homme regardé comme son complice. Les tortures commencent, et ce dernier, pour les faire cesser, avoue le crime qu'il n'avait pas commis. Quant à la femme, on l'attache par ses cheveux au chevalet, on lui transperce les deux côtés, on lui brûle la plante des pieds, et ses deux seins sont tordus; elle n'en demeure pas moins immobile et persiste dans l'affirmation de son innocence. Fatigués de cette obstination, les juges décident que les deux prévenus seront exécutés, et, par suite de cette décision, tous deux sont traînés sur le même terrain. Du premier coup le jeune homme a la tête tranchée, et son corps nage dans son sang. Mais la femme s'étant mise à genoux, et le même bourreau ayant assené de toutes ses forces un coup de son épée, ce coup ne peut lui faire qu'une légère égratignure; un second n'est pas plus heureux, et comme si cette épée eût craint de blesser une innocente, elle tombe

comme engourdie sur son cou, sans lui faire le moindre mal : alors le bourreau entre en fureur, et pour assener son troisième coup, le plus daugereux, dit-on, il jette en arrière son manteau, dont l'agrafe se détache et tombe à son insu. « Ramassez cet ornement, juste récompense de toutes vos peines, » lui crie sa victime. Surexcité dans son orgueil, le soldat se hâte d'en finir par ce coup qui devait être si funeste et qui n'en reste pas moins aussi impuissant que les deux autres. Alors, outré de rage et ne se fiant plus au tranchant de son épée, il essaye d'en faire pénétrer la pointe dans la gorge de celle qui le défie à bon droit, car le fer plie jusqu'à la garde, et le lutteur s'avouant vaincu est poursuivi par les railleries du public. Cependant toute cette foule qui ne pouvait en croire ses yeux, et dont l'émotion égalait l'étonnement, commençait à s'intéresser à l'accusée. D'autre part, arrivait un nouveau groupe d'officiers, et l'un d'eux, se détachant de leurs rangs, prévient l'assemblée qu'ayant été chargé tout spécialement de l'exécution do cette coupable, sa propre perte est assurée s'il ne peut accomplir les ordres qu'il a reçus. Alors tout change de face, car cette fois il s'agit de la mort d'un innocent, et l'amante favorisée de Jésus-Christ va lui faire le sacrifice de sa vie. O merveilleux effet de la puissance de Dieu ! Celle que n'avaient pu seulement effleurer les quatre décharges du glaive succombe sous celui-ci. ON LA VOIT MOURIR INSENSIBLEMENT dans l'intérêt d'un autre. LES PRÊTRES ENSEVELISSENT SON CADAVRE ; mais voilà que, dans la nuit, ce cadavre REVIENT A LA VIE ! — « Dieu m'a soutenue, dit-elle, je ne craindrai plus jamais aucun homme. » Après quoi, elle coupe ses cheveux, change d'habit, et se réfugie dans une métairie écartée, ou néanmoins la police la découvre et la condamne à nouveau. Elle allait être exécutée, lorsque notre ami Évagrius, évêque de Milan (c'est toujours saint Jérôme qui parle), demande sa grâce à l'empereur et l'obtient, afin qu'on rendît A LA LIBERTÉ CELLE QUI AVAIT ÉTÉ RENDUE A LA VIE, *ut redditam vitæ redderet libertati.* » (Saint Jérôme, Ép. XVII, *à Innocent.*)

Donc, il n'était pas plus difficile à Dieu d'empêcher les *décapitations* que de ressusciter les *décapités*.

II. « UNE PRÉTENDUE LÉGENDE RÉINSTALLÉE DANS L'HISTOIRE. » — Nous ne pouvons clore le chapitre des martyrs sans dire un mot de l'atroce et collective *passion* que l'un des prédécesseurs d'Attila fit subir à la même époque, et dans le nord des Gaules, à sainte

Ursule et à ses *onze mille vierges*. Selon cette version (révélée), ce serait le tyran Maximin qui, pour se défaire d'Alexandre Sevère et usurper l'empire, aurait appelé à son aide tous les barbares, et principalement les Huns.

Commençons par nous confesser humblement. Pour nous, jusqu'à ces derniers jours, cette histoire était bien positivement un roman; nous admirions de loin l'*épopée*, sans même prendre la peine d'en tourner les feuillets, tant le paradoxe dénégateur a d'empire sur les esprits les plus en garde, ou, si l'on veut,... les plus *crédules*.

Aussi, lorsque tout dernièrement nous vîmes cette *passion* de sainte Ursule traitée dans le tome IX d'octobre nouvellement publié par les Bollandistes modernes, lorsque nous reconnûmes surtout la signature du très-révérend père de B., le plus sévère de tous ces sévères critiques, nous ne doutâmes pas un instant que toute cette poétique armée de vierges-martyres ne fût prédestinée à une seconde immolation, non plus, cette fois, sous les flèches du *fléau* de Dieu, mais sous les *traits* lancés par ses meilleurs amis.

Quel ne fut donc pas notre étonnement, en lisant l'article magnifiquement traité, dont voici à peu près la substance !

Les traditions sur l'époque précise et sur la vraie cause de cette singulière émigration des rives de l'Écosse à celles de la Germanie diffèrent beaucoup. S'il faut en croire Geoffroy de Monmouth, évêque anglais du XIIe au XIIIe siècle, elle aurait été la conséquence d'un appel fait par un Conan Meriadec, roi de la Bretagne armorique, à toutes les jeunes filles nubiles des Iles-Britanniques, et tout spécialement pour son propre compte à Ursule, la plus belle, la plus sainte de toutes les jeunes princesses de cette époque. Cet appel de Conan aurait été fait sous l'inspiration de Maxime, représentant de l'empereur Gratien en Angleterre vers 283. Cette version, quoique très-suspecte au jugement du cardinal Baronius, a cependant été choisie par lui. La seconde est celle de saint Cunibert, infiniment plus ancienne, puisque ce saint personnage était archevêque de Cologne vers le milieu du VIIe siècle. Par cela seul elle devrait se rapprocher beaucoup de la version primitive, que l'on suppose perdue. Selon le bienheureux prélat, il s'agirait encore du mariage avec un prince Conan, soit barbare, soit converti par les prières de sainte Ursule, vers la même date, et sous Maximin, comme nous l'avons déjà dit; mais ce qui domine toute l'épopée, c'est l'intervention directe et constante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans les ordres duquel rien ne se fait plus, ni l'acceptation de la main du fiancé, ni le choix, ni la réunion des onze mille vierges, ni l'équipement des onze vaisseaux

Digitized by Google

destinés à les porter d'abord à Cologne et à Bâle, ni le pèlerinage au tombeau des saints apôtres à Rome, d'où elles ne reviennent enfin que pour trouver à Cologne ces terribles ennemis qui leur procurent le martyre.

Bien des difficultés surgissent encore, il est vrai, mais on est étonné de la facilité avec laquelle le père Herman (jésuite) les élude ou plutôt les détruit dans son ouvrage publié sous le titre de *Ursula vindicata*. Que répondre, par exemple, à toute cette nomenclature d'évêques qui se lèvent sur leur passage pour les accompagner, et dont plusieurs corps ont été retrouvés aux villes mêmes indiquées par la légende comme ayant été leur dernier séjour? Que répondre aux inscriptions de leurs pierres sépulcrales qui parlent aussi comme elle? Il en est de même des compagnes d'Ursule qui meurent également dans le trajet, et dont on retrouve les corps, les noms, les chapelles, avec leur masse de miracles si bien avérés, que des protestants célèbres pour leur vandalisme ont avoué n'avoir pas osé y toucher, tant les monuments sont authentiques!

Dans cette version Ursule est rejointe par son fiancé Conan, et s'achemine avec lui vers Cologne.

Voilà donc ce que l'on pourrait appeler la version mystique, mais en même temps la version de beaucoup la plus rapprochée des sources et de toutes les traditions.

Revenons maintenant au révérend père de B., auquel cette version ne plaît pas. « Si, dit-il, elle nous était fournie par un témoin oculaire, nous ne pourrions pas la croire; à plus forte raison, ne l'étant pas, etc. etc. » Ne lui montrez donc aucune des révélations qui sont venues plus tard confirmer la tradition mystique, pas même celles de la célèbre extatique Élisabeth de Schwanau, en 1156, ni celles de sainte Brigitte ou du bienheureux Joseph Hermann de Steinfeld, car tout cela ne fait pas autorité pour lui, même lorsqu'elles signalent des milliers de noms de martyrs, dont beaucoup se sont retrouvés plus tard sur les tombes avec une exactitude merveilleuse.

Mais, à part cet excès de défiance, juste dans son principe et presque toujours déjouée dans ses applications, la critique du révérend père de B. ne saurait être plus favorable qu'elle ne l'est au culte de sainte Ursule et de ses nombreuses compagnes.

Et il avait bien à faire, car leur cause était perdue en France, et perdue, semblait-il, pour toujours. « Quant aux onze mille vierges, disait au dernier siècle le savant Adrien de Valois, je suis bien leur très-humble serviteur. La fable est un peu trop manifeste pour la pouvoir souffrir... Je ne comprends pas comment les docteurs de

Sorbonne, parmi lesquels il y a tant d'habiles gens, ont bien voulu laisser pour patronnes tutélaires de leur église cette troupe de saintes de *contrebande*, pendant qu'ils en avaient à choisir tant d'autres de bon aloi (*a*). »

Il fallait bien cependant une explication quelconque à cette aberration générale, et voici quelle était celle du savant : on avait pris très-probablement pour *undecim millia* (onze mille) le nom d'*une* vierge appelée *Undecemille*, et tout avait été dit. Toute l'antiquité avait été prise à cette faute d'orthographe cachée pendant douze siècles... Or, on n'a pas besoin d'ajouter que dans le monde entier on accepta l'hypothèse de Valois.

On accepta avec la même facilité cet autre gros mensonge de l'école de Baillet et de Launoy, à savoir qu'il n'existait pas sur cette légende de documents antérieurs à ceux du XIe siècle. Baillet ne savait donc pas, ou plutôt ne voulait pas savoir que toutes les chroniques parlaient d'un certain Affivinus et de sa femme qui avaient légué EN 927 leurs propriétés à l'église *des saintes vierges* (*b*);... qu'en 852, Gunthaire, archevêque de Cologne établissait des chanoines *des vierges* saintes;... qu'en 800, le lieu où était le corps de sainte Ursule avait été révélé miraculeusement à saint Cunibert, comme beaucoup d'autres corps avaient été montrés par les religieuses auxquelles ils avaient appartenu;... et enfin (réponse *archipèremptoire!*) que la basilique de sainte Ursule à Cologne, brûlée et restaurée par Clematius de 500 à 700 au plus tard, portait dès cette époque primitive le nom de basilique de sainte Ursule et de ses *onze mille vierges martyres*. Décidément la vierge *Undecemille* était bien vieille, et le solécisme était impardonnable pour des peuples qui n'avaient encore parlé que le latin!

Évidemment, Baillet avait confondu l'époque du martyre avec celle des recherches et découvertes faites à la suite des *révélations*, et c'est ici que le révérend père de B. doit être embarrassé lui-même de son peu de considération pour cet ordre de preuves, puisqu'il nous avoue que, sur les indications *fournies par les révélations de 1155 seulement*, plus de *mille corps* avaient été trouvés et portés en 1182 sur le *vieux mont*, pendant qu'un nombre égal pour le moins, sans compter une énorme quantité de têtes et de membres, était envoyé

(*a*) *Valesiana*, p. 49.

(*b*) Voir à Cologne l'autographe de ce don fourni par M. de Reiffenberg, dans le *Compterendu de la Commission royale d'histoire*, Cologne, t. VIII, p. 272.

dans toutes les villes de l'Europe, émerveillées de tous les miracles de premier ordre qui suivaient leur arrivée (*a*).

Ces révélations sont au contraire tellement importantes, que pour sa seule part le père de B. relève plus de 180 inscriptions lapidaires et nominales qui leur sont parfaitement identiques (voir p. 259 de son article). « On ne peut, dit-il, se tromper sur la date de ces pierres, car toutes portent certains *sigles* qui n'ont pas *survécu au* v^e^ *siècle.* » La vérité se fait donc jour sur tous les points à la fois, et, pour nous, il nous semble que c'est uniquement là qu'il faut la chercher, car pourquoi ces révélations mentiraient-elles sur les généalogies, après avoir dit si vrai sur tout le reste ? pourquoi mentiraient-elles sur le pèlerinage de Rome, quand elles ont dit si vrai sur les malades qui ont succombé dans le trajet? sur le chiffre de onze mille martyres, quand on compte déjà des milliers de retrouvées ? En vérité ce *merveilleux* est écrasant, quand on le voit si matériellement confirmé. « Mais quel jugement, se demande le père de B., doit-on porter de toutes ces reliques? Il est hors de doute (*extra controversiam est*) que beaucoup de ces corps sont ceux des martyrs et *des saintes vierges*. Nous en avons vu plusieurs auprès desquels est un vase rempli de sang et de sable. Nous en avons rencontré d'autres (*multa offendimus*) dont les poitrines, les bras et autres membres étaient encore *percés de flèches*... Nous avons vu des fosses remplies de cadavres couverts de mille signes de mort violente, et l'on a pu s'assurer que *tous* ceux qui avaient été déterrés en 1640 étaient *en tout* semblables aux vieilles peintures de nos églises, qui les représentaient dans leurs tombeaux. « Il faudrait être de fer, s'écriait à ce sujet le célèbre père Papebroc, pour ne pas s'avouer vaincu. » Il y a donc bien identité... Quant à la tête de sainte Ursule conservée à Cologne, *nous ne doutons pas* non plus que *ce ne soit elle-même*, et l'office qui s'y rapporte est bien certainement antérieur au IXe siècle. »

Topographiquement parlant, l'exactitude est la même. Tous les pèlerins de Cologne peuvent se faire montrer encore à l'heure qu'il est et le *Champ du sang* de la légende avec ses tombes symétriquement rangées, et l'antique rue *du sang*, par laquelle le sang devait couler à larges flots dans le Rhin, et la *terre sacrée* qui rejette encore, dit-on, tout ce que l'on dépose dans son sein, etc., etc.

(*a*) Plus tard, un peu de simonie s'étant glissé dans cette excessive prodigalité, le pape Boniface IX finit par interdire toute espèce de translation au dehors de Cologne.

Digitized by Google

« Et maintenant, reprend une dernière fois le père de B. dans ce qu'il appelle l'*épilogue* de son travail, je ne vois pas ce que l'on pourrait désirer de plus fort pour la confirmation de ce massacre, récapitulons :

« 1° Le titre encore existant de Clematius relatif à la restauration de l'église des onze mille vierges (*undecim millia*), probablement en 500, d'après nos plus forts archéologues.

« 2° Toute son ample *moisson* de martyrologes et de calendriers publiés avant 851 contrairement aux affirmations de Baillet sur « l'absence de documents avant l'invasion des Normands. »

« 3° La présence *sous la main* (ad manum) d'une masse de monuments (*ingens series*) remontant (tout le monde en convient) à une époque très-rapprochée du martyre.

4° Les corps eux-mêmes, imposant témoignage! les corps accompagnés et pénétrés encore par les instruments de la passion (*affecta et sauciata*), de sorte que nous pouvons dire avec saint Gaudens : « Que voulez-vous de plus, puisque nous avons les instruments de la Passion ? »

« 5° Les flèches renfermées dans les tombeaux et *fichées* encore à l'heure qu'il est dans les têtes, dans les bras, les poitrines, etc., comme elles le sont dans les cent têtes conservées dans l'église et trouvées dans un seul tombeau en 1640.

« 6° Enfin, la concordance parfaite et des chronologies et des traditions anglaises et germaniques.

« Quant au chiffre, nous l'admettons, du moment où nous sommes certain que la première basilique le proclamait. Si formidable qu'il soit, il ne déconcerte pas notre foi, quand nous retrouvons ici ce mode et ces engins de destruction attribués aux Huns par l'histoire. On demande enfin si toutes ces jeunes filles appartenaient bien à l'armée de sainte Ursule. Non, car nous n'affirmerons certes pas qu'il n'y eût pas des captives, ou bien que toutes ces victimes fussent des vierges... »

Et de tout cela ne tirerons-nous pas, à notre tour, deux grandes et solides conclusions, à savoir :

1° Que lors même qu'il s'agit des légendes les plus difficiles à admettre, la simple prudence commande encore le respect, ne fût-ce que dans la crainte des révolutions du lendemain ;

2° Qu'entre deux versions, dont l'une relativement moderne, entachée d'erreurs, en désaccord avec les traditions générales, n'a d'autres avantages que de moins éprouver la raison, et dont l'autre, basée sur le miracle, racontée dès *sa source* par des saints et plus tard

complétée par des révélations que de nombreuses découvertes viennent confirmer littéralement,... *le choix n'est pas douteux;* votez hardiment pour la version qui vous paraissait avoir tort, et en dehors de laquelle il ne vous resterait plus que des expédients dans le genre de la vierge *Undecemille.*

---

§ IV.

LE SPIRITISME DÉMONIAQUE AU IIIe SIÈCLE.

1. Manès, ou le chrétien qui se fait mage. — 2. Saint Cyprien, ou le magicien que l'on fait évêque.

Note 1. — CONFESSION DE SAINT CYPRIEN, TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS.

1. — *Manès, ou le chrétien qui se fait mage.*

Après l'édification, nous voici condamné encore par l'exactitude et par l'ordre historiques à revenir au scandale. Bien que depuis deux siècles le monde chrétien fût habitué à voir ses apostats se changer en *paraclets,* bien que les dix siècles de ses gnostiques se fussent évertués à dépasser toutes les limites de l'absurde et de l'immonde, il restait AU MAL une dernière obligation logique : celle de concentrer toutes ces folies en une seule, et d'en tirer une synthèse qui leur donnât plus de prestige en paraissant les couronner.

Ce génie du MAL trouva ce qu'il lui fallait dans la personne de Manès, esclave d'un philosophe égyptien [1], versé dans toute la philosophie alexandrine, lié avec les principaux d'entre les Juifs, élève des gnostiques, et de plus initié à toute la théologie et magie de la Perse, où il était resté long-

1. Ce philosophe était Térébinthe, qui, invoquant un jour les démons de l'air, comme Simon, fut précipité par eux du haut de sa maison, et brisé. (Voir Socrate, l. I, ch. I; cité par Tillemont, t. IV, p. 584.)

temps également suspect à la cour, aux mages et aux évêques de l'Orient.

De toutes ces fausses richesses, et tout en se disant chrétien et même *paraclet* comme Simon, Manès avait su se composer à son usage une théologie toute spéciale, monstrueux assemblage de toutes les erreurs connues, et néanmoins distinguée de toutes les autres par ce dualisme insensé, dont le germe (sinon la formule) existait déjà dans les *Zends* [1]. Pour lui. Dieu *le Père* est inconnu, *le Fils* seul résiste. à Ahriman et possède seulement l'avantage d'être le principe le meilleur et le plus honorable de ces deux principes *créateurs*.

Armé de ce blasphème fondamental, Manès, grand dialecticien, s'en allait disputant avec les hommes les plus distingués de l'Orient, de l'Égypte et de l'Italie, ravivant toutes ses forces *en invoquant soir et matin les démons de l'air* sur les terrasses de ses demeures, faisant avec leur aide de très-nombreux prosélytes et jetant partout les semences d'une hérésie sans fin.

Désormais le satanisme était complet, il avait enfin sa formule, et cette formule consistait dans « LA DIVINITÉ DE SATAN; » tout le reste de cette théologie était un accessoire ou plutôt un amalgame si désordonné de panthéisme, d'alexandrisme, de gnosticisme et de christianisme, que ceux même qui le professaient avaient peine à le comprendre, et, comme il arrive souvent, ne l'en admiraient que davantage.

Le spiritisme, c'est-à-dire la théurgie et ses extases, sans lesquelles aucune religion ne vivra jamais un plus grand nombre d'heures que celles de l'abbé Chatel et des saint-simoniens, ne manquèrent pas plus à Manès qu'à tous les autres. La chose était toute simple, puisque ce magicien était en communication incessante avec les *éons* du Zodiaque et

1. Livres sacrés de l'ancien zoroastrisme.

tout le *plérome* du gnosticisme [1], et par conséquent à l'école de toutes les abominations déjà mentionnées, et poussées si loin par lui, que cette fois saint Épiphane renonce par pudeur à les raconter [2]. Plus tard nous en jugerons par leurs fruits.

Au reste cette prétention aux miracles lui coûta cher. Le roi de Perse Sapor était déjà prévenu contre lui par les prêtres de Mithra, qui ne voulaient pas reconnaître le vieux culte de leur dieu dans ces nouvelles institutions mithriatiques célébrées dans les cavernes. Il connaissait les désordres qui les faisaient si souvent interdire. Cependant il veut en avoir le cœur net; son fils étant tombé gravement malade, il fait venir le thaumaturge, qui, se portant fort de le guérir, exige le renvoi des médecins. Mais le jeune homme ayant succombé, le roi enjoint à Manès d'accepter une conférence publique avec l'évêque Archélaüs, qu'il attaquait tous les jours. La conférence a lieu à Néo-Césarée; l'évêque démontre si clairement et l'ignorance et l'imposture de Manès, que le roi fait poursuivre, juger et condamner ce misérable au plus cruel des supplices [3]; punition horrible et dans tous les cas inutile, car il était trop tard. L'hérétique était mort, mais son école avait devant elle quinze siècles de survie.

2. — *Saint Cyprien, ou le magicien que l'on fait évêque.*

Quant au démonisme pratique, il reçut dans ce même siècle un rude coup par l'abjuration de l'un de ses plus forts soutiens. Après avoir vu le *paraclet* qui se fait magicien, il est assez piquant de voir le magicien que l'on fait évêque.

A Antioche, vers 252, vivait sous le toit d'Édèse son

1. Les *éons* étaient les esprits stellaires *émanés* de la divinité. Le plérome constituait l'ensemble de toutes les puissances spirituelles.

2. Saint Épiphane. *adv. Hæreses*, l. II.

3. Après lui avoir enlevé toute la peau avec un os d'hirondelle, on le laissa mourir en plein air

Digitized by Google

père, prêtre des idoles, et de Clédoïne sa mère, également idolâtre, une jeune fille d'une rare beauté, nommée Justine. Les uns et les autres ayant été convertis par les exhortations d'un diacre de la ville, vivaient tous en famille dans cette douce paix promise par l'Évangile à ceux qui ne recherchent que le vrai bien.

Mais pour les chrétiens la paix et la guerre marchent presque toujours de front. Pendant que la citadelle est dans le calme, l'ennemi souvent bat les murailles. C'est ce qui leur arriva; un jeune homme d'Antioche, beau, noble et riche, nommé Idas ou Aglaide, se prend de passion pour la jeune sainte, la lui déclare, la demande en mariage, et, refusé par elle, recourt à tous les moyens possibles pour vaincre cette résistance. Tout échoue, et c'est alors qu'il pense aux voies surnaturelles.

Il y avait dans cette ville un magicien célèbre appelé Cyprien, que l'on disait avoir des secrets infaillibles pour venir à bout de tout ce qu'il entreprenait. Aglaide va le trouver et le conjure; Cyprien promet, et sans perdre de temps confie cette infernale mission au démon familier dont ce futur saint nous dira, après sa conversion : « Croyez-moi, j'ai vu le diable *en personne;* croyez-moi, JE L'AI EMBRASSÉ, je lui ai parlé bien souvent, et j'ai passé pour l'un des mieux placés auprès de lui. »

Ce mandataire habile recourt donc à ses armes ordinaires et livre le plus acharné des combats à la malheureuse victime, qui se trouve aussitôt assaillie par des tentations insurmontables pour toute autre. On voit ici pour la première fois se réaliser sur un sujet chrétien tout ce que l'antiquité païenne nous a dit des *charmes amoureux* lancés par les Médées comme par les sorcières d'Horace, *charmes irrésistibles,* disaient les poëtes, qui comptaient alors, on va le voir, sans la vertu de la croix.

Justine, cruellement éprouvée, et n'ayant plus d'autre moyen de résistance, multiplia tellement ses jeûnes, ses

prières, ses macérations, que le magicien se vit bientôt contraint à confesser à son client qu'il était à bout de voie, et que, pour la première fois, il rencontrait un obstacle dont il lui était impossible de se rendre compte. « Comment, lui répondait Idas, toi, à qui j'ai vu faire tant de merveilles, toi qui te vantais d'une puissance sans égale, voilà que tu vas échouer devant une faible enfant! Mais de quelles armes se sert-elle donc, cette jeune fille? » Celui-ci, avant de répondre, consulte son dieu, et lui ayant transmis cette dernière question : « D'une seule, avait répondu le démon; mais cette arme est terrible pour nous, car devant elle il faut que nous fuyions à l'instant : c'est le signe de la croix. »

Le magicien réfléchit à cette réponse de son dieu. « Si le signe de la croix, se dit-il, a tant de vertu que ses ennemis ne peuvent rien contre lui, quelle folie à moi de lutter contre ce Dieu crucifié! » Le coup était porté, et, peu de jours après, Cyprien venait déposer tous ses livres de magie aux pieds d'Anthime, évêque de la ville, lui demandant tout à la fois et le pardon et le baptême. Anthime, soupçonnant un loup dévorant sous cette peau de brebis, le refuse tout d'abord; mais bientôt, mieux instruit et reconnaissant le pénitent à ses larmes, il l'admet au baptême, ensuite au diaconat, et depuis lors il prend un soin tout particulier de Justine, dont le nom va rester associé à celui de Cyprien. Leur double zèle pour la gloire de Jésus-Christ avait jeté trop d'éclat pour ne pas leur valoir la plus belle des récompenses; renvoyés tous les deux à Nicomédie vers l'empereur Dioclétien, après avoir, comme tant d'autres, résisté aux ongles de fer et à la poix bouillante, ils consommèrent leur martyre par la décapitation. Leurs corps, laissés pendant six jours exposés à la voracité des bêtes et conservés miraculeusement, reposent ensemble aujourd'hui dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, auprès du baptistère.

Les quatre martyrologes ordinaires sont parfaitement d'accord sur cette double vie, mais diffèrent avec les Grecs en

ce que ceux-ci confondent ce saint Cyprien d'Antioche avec le saint Cyprien évêque de Carthage, qui n'a rien de commun avec lui.

Il nous reste maintenant à parler de la pièce curieuse appelée *Confession de saint Cyprien*. Cette pièce a joui d'un trop grand crédit dans l'antiquité, elle est ensuite d'un trop vif et trop personnel intérêt pour nous-même (puisqu'elle est comme le résumé de toutes nos études sur l'antiquité magique et comme leur expérimentale sanction par un saint évêque), pour que nous n'ayons pas désiré la traduire *pour la première fois*, et l'offrir avec quelques commentaires à nos lecteurs. Sa longueur nous l'avait fait reléguer d'abord aux appendices, mais nous avons pensé que pour ceux qui s'intéressent à ces choses elle perdrait trop à être isolée de son point de départ.

Ceux qui, au contraire, font moins de cas de ces questions, pourront supprimer la lecture de ce curieux monument, ou pour le moins l'ajourner (1).

---

1. « CONFESSION DE SAINT CYPRIEN LE MAGICIEN, TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS. » — Consultons d'abord la savante critique des Bollandistes sur ce document très-vieux (*pervetustum*), comme ils l'appellent (*a*).

« Quoique saint Grégoire de Nazianze, disent-ils, l'impératrice Eudoxie, Photius et l'Église elle-même se soient portés garants de la *sincérité* de ce document (sans que cette dernière cependant l'ait imposé jamais à la foi de ses enfants), plusieurs critiques des siècles *subséquents* (*b*) se sont évertués à lui retirer toute confiance.

« Il s'est même trouvé un évêque (Jean Fellus, évêque d'Auxonne) pour soutenir que ce livre de *la pénitence* de saint Cyprien avait été taxé *d'apocryphe* par le pape Gélase dans le concile romain de 494.

« D'abord, on le sait, cette qualification d'apocryphe n'entraîne

(*a*) Boll., *Acta SS.*, p. 297.

(*b*) Toujours les contemporains sacrifiés à ceux qui viennent mille ans plus tard! C'est toujours le même principe.

qu'un peu de doute et la prohibition de la lecture publique dans les églises ; or ici, *peut-être*, cette défense a-t-elle pu être faite, en raison de certains détails donnés sur les arts magiques et leurs effets, détails qui auraient pu choquer à la rigueur les oreilles d'une jeune fille ou des esprits *scrupuleux*. »

Fellus s'appuyant ensuite sur la confusion souvent faite entre saint Cyprien d'Antioche et saint Cyprien de Carthage, le Bollandiste lui répond qu' « il y aurait *stupidité* à admettre une confusion pareille de la part de contemporains qui auraient eu quelque valeur. Il en est de même du système de la fraude : comment croire qu'un imposteur contemporain aurait pu fabriquer avec succès, et pour bien mériter de la ville d'Antioche, des fables que toute cette ville eût rejetées avec horreur, et enfin comment penser qu'après la publication de ces fables (reconnues fables), l'Église en eût publié des actes sérieux qui les contiennent toutes, au moins en germe? Tout cela constitue *un enchaînement d'absurdités inadmissibles* (*a*). »

Qu'on le sache bien ; Tillemont, lui-même, avait défendu l'authenticité de cette *confession* (*b*), mais son disciple Baillet ne peut le suivre sur ce terrain. Il prétend que cette authenticité ne peut se soutenir en rien. Fellus s'était contenté de la déclarer *suspecte*. Il était donc débordé.

« Cependant, reprend le Bollandiste, les paroles de Baillet sont vacillantes. Il insinue que dans le cas où cet opuscule serait réellement de Cyprien, il faudrait y reconnaître encore un certain nombre d'interpolations ; mais alors c'était à lui à distinguer nettement (*certe*) les parties qui étaient de l'évêque et celles qui ne l'étaient pas, et au lieu de cela il ne s'en occupe même plus.

« Muranus (autre adversaire) n'hésite pas, lui, à convenir que cette confession est à peu près contemporaine du martyr dont elle porte le nom, c'est-à-dire du temps de Dioclétien et de Maximien.

« Quant aux raisons de tous ces critiques pour dénier cet opuscule à *notre* Cyprien, je ne puis en rien les soupçonner, car ils *n'en donnent aucune*. Et cependant, il faudrait au moins des arguments nouveaux pour enlever cet ouvrage à celui que saint Grégoire de Nazianze, Eudoxie et tant d'autres écrivains subséquents en ont fait l'auteur.

« Je vois, il est vrai, dans cette *confession*, beaucoup de choses

(*a*) On peut appliquer cette énergique protestation du bon sens à la plupart des objections fondées sur les falsifications par des contemporains.

(*b*) *Mémoires*, t. V, p. 329.

merveilleuses, mais dont je ne puis établir la fausseté. Que ceux-là seuls l'essayent, qui rangent d'ordinaire ces choses parmi les *fables*; mais qu'ils veuillent donc bien se souvenir également de tout ce que contiennent, à leur tour, les livres de Job, de Tobie et de tout le Nouveau Testament sur le démon et ses tromperies, et qu'ensuite ils *essayent* de discuter cette matière, non pas avec *de gros mots, mais avec des arguments sérieux, et je leur déclare qu'ils peuvent s'attendre à recevoir une riposte vigoureuse de la part de ceux qui ne s'avisent pas, eux, de rejeter de semblables écrits.*

« J'attendrai donc, et je tiendrai cette *confession* pour authentique, jusqu'à ce que l'on m'apporte des arguments plus solides. »

Fort d'un assentiment préalable tombé de si haut, nous pouvons donc considérer ce qui va suivre comme la *confession* très-probable, et inébranlée jusqu'ici, d'un saint évêque initié pendant longtemps à toutes les théories et pratiques du spiritisme antique.

I. « TEXTE DE LA CONFESSION. » — O vous tous, qui rejetez les mystères de Jésus-Christ, voyez mes larmes, et par elles apprenez combien ils sont admirables. Vous qui vous plaisez dans les doctrines et les pratiques démoniaques, apprenez encore par mon triste exemple toute la vanité de leurs amorces; aucun de vous, soyez en certains, n'atteindra jamais le degré de superstition dans lequel j'étais tombé; aucun de vous ne se donnera plus de peine que je ne m'en suis donné pour connaître ce qu'on appelle *les dieux* et se ménager leur assistance.

Je suis ce Cyprien qui, consacré dès sa naissance à Apollon, fus initié de bonne heure à tous les arts du *dragon* (*a*). Je n'avais pas sept ans, que déjà l'on m'introduisait dans le temple de Mithra; trois ans plus tard, mes parents m'ayant conduit à Athènes pour m'y faire recevoir citoyen, je pénétrai aussi les mystères de *Cérès pleurant sa fille* (*b*) et devins encore le gardien du *dragon* dans le temple de Pallas.

(*a*) C'est-à-dire, ajoute un commentateur, *le grand serpent* (ὄφις μέγας) *préposé à la garde du temple.* » Que de fois n'avons-nous pas répété qu'il ne s'agissait ici ni de *symbole*, ni de *personnification*, mais bien de la personne même d'un *serpent occupé par un dieu!*

(*b*) Ce sont les mystères de *Déméter* ou de la *mère affligée*, qui ont fait le sujet du paragraphe 4 de notre chapitre XVIII (2e Mém.).

Je gravis ensuite le mont Olympe, *le siége des dieux*, comme on l'appelle, et là encore je fus initié au sens de leurs paroles et à celui de leurs bruyantes manifestations (*strepituum*). C'est là que l'on me fit voir en *imagination* (*in phantasia*) ces arbres, toutes ces herbes qui semblent opérer tant de prodiges, grâce à la présence des démons ;... je vis là leurs danses (*choreas*) (*a*), leurs combats, leurs piéges, leurs illusions et leurs promiscuités ; j'entendis leurs chants (*b*). Je vis enfin pendant quarante jours toute la phalange des dieux et des déesses, envoyant de là, comme s'ils étaient des rois, des esprits pour les représenter et agir en leur nom chez toutes les nations.

Je ne vivais alors que des fruits mangés après le coucher du soleil et dont les sept prêtres des sacrifices m'apprirent les vertus.

Quand j'eus atteint mes quinze ans, mes parents voulurent que je connusse parfaitement non-seulement toutes les lois naturelles qui regardent la génération et la corruption des corps, dans la terre, dans l'air et dans les mers, mais encore toutes les autres forces *greffées* sur celles-ci (*insitas*) par le *Prince du monde*, pour combattre leur première et divine constitution (*c*). A vingt ans, je me rendais à Memphis, et là, pénétrant dans les sanctuaires, j'y appris à connaître tout ce qui regarde la communication des démons avec les choses terrestres, leur aversion pour certains lieux, leur sympathie pour d'autres, leur expulsion de certains astres, de certaines choses, de certaines lois, leur persistance dans la recherche des ténèbres, et leur résistance à la lumière. Là, j'ai su le nombre des *princes* tombés et ce qui se passe dans les âmes et dans les corps qui entrent en communication avec eux... Je vis l'analogie qui existe entre les tremblements de terre et la pluie, entre le *mouvement de la terre* et celui de la mer ; je vis les âmes des *géants* plongées dans les ténèbres souterraines et *semblant* (*de phantasia*) soutenir la terre comme un homme qui porte un poids sur ses épaules (*d*).

(*a*) Que l'on se reporte à tout ce que nous avons dit des bacchantes, et des *chorées savantes* et parfaitement *ordonnées*, si bien distinguées des chorées *ordinaires*, par l'Académie de médecine en 1859. (2e Mém., vol. I, ch. IV, § 11.)

(*b*) Ceux des satyres ou *égipans* (*ib.*, ch. IX, § 11). Ce sont là les *velus* et les *onocentaures* désignés par le prophète Isaïe.

(*c*) Cette expression, *greffées*, est admirable en ce qu'elle explique non-seulement le dualisme apparent au sein de la nature, mais surtout cette immixtion du surnaturel dans les choses les plus naturelles.

(*d*) Voir le 2e Mém., ch. VII, § 5, *sur les géants* (*Gibborim et Réphaïm*). *ou force des damnés.*

A trente ans, je passais en Chaldée pour y étudier la vraie force de l'air que les uns placent dans le feu et les plus instruits dans la lumière. Je vis que les astres étaient aussi dissemblables que les herbes, et que les étoiles étaient comme des armées rangées en bataille. Je connus la division chaldéenne de l'éther en 365 parties, et je vis que chacun des démons qui se le partagent était doué de cette force matérielle qui lui permet d'exécuter l'ordre du prince et d'imprimer tous les mouvements. Ils m'expliquèrent comment ces princes étaient devenus participants *au conseil des ténèbres*, toujours en opposition avec *le conseil* des esprits de lumière.

J'ai connu les MÉDIUMS (*mediatores*), et, voyant les pactes qui les lient, je fus frappé de stupeur en voyant par quels serments ils sont tenus de les observer (*a*).

Croyez-moi, J'AI VU LE DIABLE; croyez-moi, JE L'AI EMBRASSÉ et ME SUIS ENTRETENU AVEC LUI (*b*); quand j'étais encore jeune, il me saluait déjà du titre de Nouvel Jambrès, me déclarant propre au ministère et digne de toutes ses communications. Il me promettait sa continuelle assistance pendant le reste de mes jours, et après ma mort une principauté quelconque. Enfin, devenu en grand honneur auprès de lui, il me confia une phalange de démons, et lorsque je pris congé de lui, « courage, excellent Cyprien, » me cria-t-il, et se levant, IL ME RECONDUISIT (*meque assurgens deduxit*); ce qui plongea tous les assistants dans l'admiration la plus profonde et me valut leur plus prompte obéissance, en raison du grand cas que l'on faisait de ma personne... Mais tous ces dons étaient illusoires. De même que nous conservons dans notre mémoire et notre esprit les images de nos morts, que nous les voyons sans les voir, que nous leur parlons sans leur rien dire en réalité, de même le diable nous entoure d'images et d'apparences. C'est ainsi qu'il nous donne de la pluie et pas d'eau, du feu mais pas de chaleur, des poissons mais pas de nourriture, de l'or mais sans valeur. Disposant de toutes les formes naturelles,

(*a*) Il y a dans le grec μεσιτας, et bien que l'on ne trouve rien qui ressemble à ce mot dans le dictionnaire (de M. Alexandre), le Bollandiste y voit la désignation de *puissances* naturelles et *mitoyennes* entre les esprits de lumière et les esprits de ténèbres. Mais il nous semble qu'on eût ajouté le mot *spiritus* à celui de *mediatores*, et comme le propre de ces substances était l'indépendance, on n'eût pas parlé de leurs terribles serments. Ce mot ne peut s'appliquer qu'à des adeptes et à des médiateurs humains. Les *médiums* ne sont donc pas une invention moderne.

(*b*) Douze siècles plus tard, et en pleine renaissance et réforme, Luther fera les mêmes aveux pour son propre compte et dans les mêmes termes.

Digitized by Google

il nous fait voir tout ce qu'il veut, et des villes et des maisons, des champs, des monts, des fleurs et nos patries; la nuit il nous envoie des songes, car il s'entend merveilleusement à se jouer dans les replis de l'imagination des impies qui lui décernent un culte (*a*).

Lorsque je quittai la Chaldée, je revins à Antioche; et là, faisant beaucoup de merveilles, je me montrai magicien aussi accompli que les anciens. Une masse innombrable de disciples m'entouraient, les uns pour s'instruire dans cet art sacrilége et périlleux, d'autres pour la satisfaction de leurs passions, d'autres enfin pour celle de leur jalousie ou pour obtenir l'abaissement et même la mort de leurs rivaux : les pères me priaient de délivrer leurs filles des maris qui faisaient leur malheur, les maîtres de rendre leurs serviteurs accomplis, un grand nombre me priaient pour leurs mères et leurs sœurs. Je ne laissais personne sans secours ou sans espoir, attendu le grand nombre des démons qui me servaient. Aussi étais-je resté fermement convaincu qu'il n'y avait pas d'autre dieu que le diable, que rien n'égalait sa puissance et par conséquent la mienne, puisque j'étais son premier ministre et délégué.

Néanmoins j'étais violemment troublé au fond de ma conscience de toutes les injustices qu'il me forçait à commettre; les pertes, les corruptions, les suicides, les secours accordés aux ravisseurs et aux homicides, tout cela me navrait; mais ma conscience s'apaisait en raison de la puissance que je reconnaissais à mon maître, et du culte que je lui avais voué pour toujours.

Ce fut donc seulement au jour où Aglaide vint me faire part de sa passion pour Justine que je commençai à voir clairement le côté faible du *dragon*, car bien que j'eusse déchaîné sur cette jeune fille tous mes agents ordinaires, ses prières étaient tellement efficaces, que malgré les renforts continus que je leur envoyais, cela ne les aidait en rien; enfin, après soixante-dix jours d'efforts et de prodiges inutiles, commandés par moi et exécutés par Aglaide, le diable se présenta devant moi *en personne*, avec plusieurs de ses principaux affidés. Mais Aglaide n'était plus seul à aimer cette jeune fille; moi-même, je dois le dire, je souffrais véritablement et je l'admirais de toute mon âme, en voyant toutes les forces du dragon anéanties par une si faible vierge, et depuis lors Satan ne put

(*a*) Ces dernières lignes renferment toute la théorie des hallucinations *spiritiques*, parce qu'elles sont artificielles, si distinctes des hallucinations *naturelles*, spontanées et inintelligentes.

Digitized by Google

jamais rien changer à ces sentiments, bien qu'il l'ait essayé plus d'une fois. Alors, je lui disais : « Si tu peux tout, si toute la nature t'est soumise, au moins amortis ma passion et ne permets pas que je reste plus longtemps la risée du public en essayant des actes et en faisant des efforts que le succès ne couronne plus jamais. Lui, de son côté, convoquant tous les agents de la fornication, se répandait en menaces pour le cas où ils resteraient impuissants comme les autres. Mais tout demeurait inutile. Ces démons restaient devant la porte de cette jeune fille et, sans pouvoir la franchir, se contentaient *d'aboyer comme des chiens* (*a*). Ce fut alors que révolté de cette puissance invincible, j'osai blasphémer contre le diable, ME RUAI SUR LUI ET, LEVANT LA MAIN, *je pense* LUI AVOIR DONNÉ UN SOUFFLET (*impetum feci, adversus eum manus levans, et* PUTO *quia et alapa eum percussi*) (*b*). Cependant l'esprit de fornication, en ayant reçu l'ordre, fait voir à Aglaide l'image de Justine. Un jour, cette forme s'approche de lui, et déjà, dans l'excès de son bonheur, il prononce le nom de la jeune fille, lorsque la vraie, *la belle* Justine paraissant à son tour, force la fausse image à disparaître, comme elle force le démon à prendre la fuite, tant il souffrait en présence de cette vierge sainte et même à la seule prononciation de son nom. J'ETAIS LA (*aderam cum hoc fieret*); JE FUS TÉMOIN de la foi de Justine et de l'impuissance de son ennemi.

Couvert de honte, je ne quittais cependant pas la place, je me transformais à mon tour, et prenais une forme apparente soit de femme, soit d'oiseau; mais aussitôt que j'avais atteint le vestibule de Justine, cette vaine forme m'abandonnait et je *redevenais Cyprien*, sans trouver aucune ressource dans mon art pour me tirer de là. Nous essayâmes alors contre Justine de la maladie, et nous parvînmes à lui faire garder le lit. Ses parents se désespéraient et la croyaient perdue; elle seule était sans crainte. « Ne pleurez pas, leur disait-elle, je ne suis pas malade. Je ne ressens qu'une sorte de chaleur indéfinissable qui m'est transmise par l'air. » Et ses parents se rassuraient; mais que ne leur avons-nous pas fait à eux-mêmes? Quant à moi, je m'en accuse, j'ai fait mourir leurs troupeaux, leurs

(*a*) Voir dans le Dr Calmeil (*de la Folie*, t. II) ce qui regarde les *aboyeuses* de Bretagne.

(*b*) Le démon, selon les théologiens, devient *objectif* toutes les fois que, se formant un corps aérien, il en *épouse* toutes les vicissitudes comme il épouse toutes celles des corps des sorciers qu'il possède. (Voir dans notre 1er Mémoire la note qui suit le chapitre de Cideville.)

Digitized by Google

bœufs, leurs chevaux (*a*). Mais Justine les soutenait, et, dans le fait, ils n'avaient pas lieu de se plaindre, car la Providence leur rendait le double de tout ce qu'ils perdaient. Quant à elle, toujours pleine de compassion pour Aglaide, elle se contentait de l'avertir dans les termes les plus persuasifs, et de faire avorter toutes ses œuvres par un simple signe de croix; ou bien encore elle le faisait expulser de sa maison, sans jamais permettre qu'on le dénonçât aux juges, parce que la loi aurait pu le faire condamner à mort comme magicien (*b*).

Toutefois, comme on redoutait l'emportement de ce malheureux, tous les parents et amis de la jeune fille s'entendaient pour conseiller à celle-ci d'accéder à ses désirs, et de se donner à lui en légitime mariage. Mais elle les rassurait, les refusait et les calmait d'un seul mot.

Cependant les choses devinrent plus graves et plus embarrassantes encore, car le démon avait annoncé qu'il enverrait la peste si Justine ne consentait pas à ce mariage; or, comme il l'avait promis, la peste arriva, et les instances redoublèrent; mais Justine ayant prié, ce fléau disparut, et une grande partie de la ville se convertit devant ce nouveau triomphe. Ce n'en était pas un pour moi, car partout j'étais désigné comme le perturbateur du repos public, et je n'osais plus sortir de chez moi dans la crainte de rencontrer quelques personnes de ma connaissance.

Voyant alors que rien ne pouvait prévaloir contre la croix de Jésus-Christ, je pris enfin le diable à partie, et lui dis : « Vil artisan de mensonge et d'impiété, comment as-tu fait pour t'emparer de mon âme et la rendre solidaire de ta faiblesse? Si l'ombre seule du Christ parvient à te vaincre, que sera-ce quand il viendra lui-même? A peine oses-tu maintenant approcher des portes de Justine, que serait-ce donc si tu osais jamais la toucher? Non tu ne peux rien pour l'attaquer et rien pour te venger...

« Quant à moi, tu as corrompu mon âme, tu l'as perdue et tu as jeté ma raison dans un affreux *chaos*. Grâce à toi, je suis tombé dans un abîme de honte et de méchanceté. Oui, mes erreurs ont dépassé toutes les bornes de l'impiété et de la folie. Adieu les lettres, adieu

(*a*) Qu'on se rappelle le livre de Job.

(*b*) C'est ici le cas de rappeler la loi des douze tables contre ceux qui « font mourir les moissons et les transportent d'un champ dans un autre. » Comme nos savants, nos magistrats sont dans l'impossibilité absolue de rien comprendre à leurs auteurs, s'ils en rejettent les principes.

les sciences qui ont contribué à ma perte, adieu l'amour de ma patrie, à laquelle j'ai causé tant de dommages! Quant à mes biens, ah! si j'avais distribué aux nécessiteux tout ce que tu m'as fait engloutir pour ta cause, peut-être me resterait-il quelque espoir de salut!... Mais malheur à moi! J'ai tout perdu, et mes blessures ne sont plus guérissables. Je croyais vivre, mais j'étais mort, et je ne voyais pas que ce n'était qu'un sépulcre que je m'étais acheté à prix d'or. Un seul parti me reste à prendre : c'est de m'adresser aux prières des chrétiens; c'est de me jeter aux pieds de Justine pour que, touchée de ma position, elle daigne prier pour moi. Retire-toi donc et prends la fuite, vil ennemi de la vérité et de la religion!... »

A peine avait-il entendu ces derniers mots, que le démon se précipitait sur moi avec une telle violence et me suffoquait si complétement, que, me sentant périr (*a*), je me souvins heureusement du signe employé par la sainte et m'écriai : « Dieu de Justine, ayez pitié de moi, » et au même instant je sentis mes forces revenir et je recouvrai le mouvement de ma main avec laquelle je pus faire le signe de la croix. A peine était-il fait que le démon s'éloignait et me criait : « Le Christ ne te sauvera pas de mes mains, car il déteste les impies. Ce n'est que par ruse qu'il feint de venir à ton secours aujourd'hui, mais plus tard, sois certain, il te donnera la mort que tu mérites. Quant à moi, je te montrerai ce qu'il en coûte à ceux qui se rient de ma puissance. »

Je fus épouvanté de ces propos, et la foule commençant à s'assembler, je me tournai vers elle en m'écriant : « O vous tous, qui êtes ici, prenez pitié de ma misère! Dites-moi, vous qui êtes chrétiens, croyez-vous que jamais le Christ puisse me pardonner et m'arracher à mes anciennes iniquités? » Tout le monde se taisait lorsqu'un d'eux nommé Timothée sortant de la foule, me cria : « Courage, Cyprien! Le Christ te veut, car tu ne savais pas ce que tu faisais... Le démon continue à te tromper en t'effrayant, mais la bonté de Jésus-Christ ne te trompera jamais; encore une fois, courage! ne crains rien; lève-toi, va trouver notre évêque, et il te montrera la voie qui mène à Jésus-Christ. » A ces paroles je repris un peu de force, et me mis à lui dire : « Crois-tu donc, cher Timothée, que les choses puissent se passer ainsi? » Et Timothée me rendit une seconde fois toutes mes forces par ses excellentes paroles.

A partir de ce moment, je me mis à proclamer tout haut tous mes

(*a*) Saint Grégoire de Nazianze va plus loin et dit que le démon était *entré* en lui à ce moment, et s'était mis à le posséder véritablement.

crimes devant la ville d'Antioche. « Chers compatriotes, m'écriai-je, voyez si Dieu pourra jamais me pardonner tous les maux que je vous ai causés; écoutez, écoutez tous mes crimes : j'ai lancé les démons sur les femmes en couche; j'ai enlevé de nobles captives de leurs patries, sous d'autres formes que les leurs, et, après les avoir déshonorées, je les ai fait mourir; j'ai enterré des enfants à la mamelle; j'ai suffoqué ou étranglé les autres pour mériter les biens que me promettait le diable. J'ai fait périr des jeunes gens, seulement en les dévouant à Pluton, et, pour plaire à Hécate, j'ai fait couper plus d'une tête. J'ai répandu le sang des vierges en l'honneur de Pallas, et j'immolai des enfants à Mars et à Saturne, le tout pour arriver à l'intimité du démon, et j'y suis parvenu (*a*); alors je lui ai offert du sang d'animal dans un vase d'or, et, après en avoir versé sur sa couronne, il m'en a versé sur moi-même, en disant : « Reçois toute puissance sur tout ce qu'il y a d'êtres raisonnables ou sans raison. » Dès lors, je ruinais les uns sans enrichir les autres, car mes bienfaits n'ayant aucune réalité, mes maléfices seuls avaient trop de substance et de réalité. En effet, je pouvais prendre l'or de mes victimes sans en pouvoir jamais donner à personne. En un mot, dire ou écrire tout ce que j'ai fait mourir, tout ce que j'aurai perdu d'âmes, est impossible. O mes amis, vous le voyez, comment Dieu pourrait-il jamais avoir pitié de celui qui n'a pas eu pitié de lui-même? Songez donc que toute ma vie a été, en outre, un long blasphème contre Jésus-Christ, son Église, ses ministres, ses livres saints; j'ai dépassé en mal Jannès et Mambré, car ces magiciens si célèbres ont, au milieu de leurs prestiges, confessé *le doigt de Dieu;* moi j'ai tout nié, même son existence. Et si Dieu ne les a pas épargnés, que fera-t-il donc de moi? Et encore, si j'étais seul! Mais tous ceux que j'ai perdus avec moi où sont-ils?... Que de disciples, enviant la puissance de leur maître, se seront efforcés de marcher sur ses traces! Grâce à eux, *que de morts n'ai-je pas fait voir comme s'ils étaient vivants!* (*b*) Et c'est à l'aide de tous ces misérables prestiges que j'ai pu me croire et me dire supérieur à Dieu; quant à Notre-Seigneur Jésus-Christ, je lui refusais toute connaissance non-seulement des choses invisibles, mais des choses visibles

(*a*) Nous entendrons dans tous les siècles des confessions semblables, et avec les mêmes expressions. On croirait, entre autres, assister aux interrogatoires du maréchal de Retz, dont les procès-verbaux subsistent encore et que nous reverrons au XIVe siècle.

(*b*) O spirites modernes, réfléchissez à cet aveu!

et temporelles. Et vous osez me dire, ô mes amis, qu'il aura pitié de moi! »

Et tous ceux qui m'entendaient pleuraient avec moi. Et alors, déchirant mes vêtements, couvrant ma tête de cendres, je continuais à rester étendu sur le sol que je trempais de mes larmes, en criant : « Malheur à moi, malheur à moi, qui me suis volontairement donné la mort! »

Ce fut alors qu'Eusèbe, mon ami, me prenant en pitié, m'adressa ces paroles : « Ne te laisse pas aller au désespoir, cher Cyprien, car ton ignorance te garantit ton pardon. Écoute-moi bien, moi qui t'aime, et crois ce que je vais te dire. »

Suit un assez long sermon d'Eusèbe que nous ne reproduirons pas ici, mais dont voici les derniers mots : « Ne crains donc rien, cher Cyprien, relève-toi, prends un peu de nourriture, car il y a trois jours que tu jeûnes; allons ce soir ensemble à la prière, et demain, septième jour après la résurrection du Christ, nous irons trouver notre évêque, et il te dira comme moi: « Courage, car tu es destiné à sauver plus d'âmes que tu n'en as perdu, et souviens-toi de moi dans toutes les grandes choses que tu feras. »

Et me levant alors, j'embrassai la tête et la poitrine de ce père qui n'était pas pour moi un homme, mais un ange.

Quant à Justine, ayant appris ces choses, elle rasa sa chevelure, et, après avoir vendu ses meubles et apporté sa dot, elle fit tout distribuer aux pauvres, tant elle était persuadée de notre double salut. De son côté, le malheureux Aglaide avait été poussé par le démon à se donner la mort par le glaive. Moi, j'imitai Justine, cette noble femme auteur de mon salut; je vendis tout ce que je possédais. Je me retirai avec mon père Eusèbe, prêtre de l'Église, je m'enrôlai, comme lui, sous la bannière du Christ, et je consacrai le reste de ma vie à persuader aux autres les vérités que j'avais méconnues pendant si longtemps.

Ici finit la confession.

Que les érudits continuent, s'ils le veulent, à discuter sur le plus ou moins d'authenticité de ce curieux document, nous le trouvons trop vrai dans ses détails, trop vrai de contrition, trop précis dans ses désignations de lieux et de noms propres, pour l'enlever au grand homme auquel ses plus illustres contemporains l'attribuent, au saint dont l'Église a raconté la magie et qu'elle a enseveli dans sa plus ancienne basilique, auprès de celle qui lui avait inspiré une admiration si tendre.

Digitized by Google

Mais si nous avons là son histoire authentique, comme le croient nos Bollandistes, quelle étude sur le spiritisme et quelle leçon pour ces théologiens qui rejettent précisément tous ces mêmes détails de la magie démoniaque comme des exagérations sorties de nos cerveaux!

Digitized by Google

QUATRIÈME SIÈCLE

OU

LES TÉMOINS ÉCRASANTS

---

§ 1.

LE MIRACLE AU IVe SIÈCLE, SELON LES PROTESTANTS.

1. Miracles et protestants. — 2. Le désert et les démons. Saint Antoine. — 3. Les démons en Syrie. Saint Hilarion. — 4. Saint Parthénius.

1. — *Miracles et protestants.*

Il semblait vers la fin du IIIe siècle que l'Église allait achever de perdre la dernière goutte de son sang, sous la double hache de Dioclétien en Orient et de Maximien en Occident. Les deux empires tenaient à terminer *brillamment* l'ère des persécutions, et l'on ne saurait désigner celui des deux sur la surface duquel le sang monta à la plus grande hauteur, puisque, selon Lactance « toute la terre s'en trouvait inondée. »

Restait à l'Église un seul refuge, le désert; une seule consolation, ses nombreux monastères; une seule preuve de l'assistance divine, ses miracles.

Mais ce dernier mot ne va-t-il pas nous susciter plus d'em-

Digitized by Google

barras que jamais? Jusqu'ici, soutenu plus ou moins hardiment par les protestants contre les rationalistes, l'heure fatale après laquelle nous devions être abandonné de tout le monde n'a-t-elle donc pas sonné? Du moins tel était l'*ultimatum* de M. de Pressensé.

Quant à Tholuck, on s'en souvient, irrité de la parcimonie avec laquelle ses coreligionnaires avaient restreint le surnaturel au premier siècle de l'Église, il avait bien voulu consentir à proroger de deux autres, *au plus*, l'époque de leur cessation. « Nous ne bornerons certes pas, disait-il, l'ère des miracles au temps des Apôtres; les témoignages de Justin le Martyr, d'Ignace, d'Origène, nous *obligent* d'admettre que les forces surnaturelles, si abondamment répandues dans l'âge apostolique, ont conservé leur activité jusque... dans le IIIe siècle... Mais à partir du... (soyez prudent, Tholuck!)... à partir du IVe, nous sommes forcés de reconnaître que les relations de ce genre doivent être attribuées à une prodigieuse crédulité [1] ».

Tholuck se perd, et l'un de ses coreligionaires, le Dr Waterland son contemporain, le sent si bien, qu'il lui demande encore grâce pour ce IVe siècle, pendant que le Dr Beriman ose plaider encore pour le Ve, avec engagement formel, il est vrai, de ne pas dépasser cette limite. « Il le faut bien, lui crie ce dernier, car, du moment où vous avez accordé UN SEUL siècle de miracles après le temps des Apôtres, vous nous avez embarrassés dans un amas de difficultés DONT NOUS NE POURRONS JAMAIS NOUS TIRER [2]. »

L'aveu est bon; reste à voir maintenant auquel, de MM. de Pressensé, Tholuck et Beriman, le IVe siècle va donner perte ou gain de cause. Ceux qui parlent d'*embarras* ont bien raison, car voici venir les plus grands témoignages que l'on puisse jamais exiger, puisque désormais nous allons avoir pour his-

1. Travail déjà cité du père Valroger. *Corresp.*, p. 407 à 446.
2. Id., ibid.

Digitized by Google

toriens des hommes comme saint Grégoire de Naziauze, saint Basile, saint Ambroise, saint Martin, saint Jérôme, saint Athanase de Nicée, etc., etc. Et comment la plume pourrait-elle ne pas trembler, lorsqu'à quinze siècles de distance il s'agit de répondre à de tels narrateurs : « Vous êtes des menteurs ou des dupes? »

Commençons par le héros du concile de Nicée (saint Athanase), et voyons-le bravant les railleurs de son temps par la publication de sa *Vie de saint Antoine*. Malheureusement pour les plaisants, ce héros était *témoin oculaire*, et Baillet lui-même est obligé de convenir que « sa relation est un des plus riches monuments de l'histoire ecclésiastique[1]. »

2. — *Le désert et les démons. Saint Antoine.*

Pendant que les hautes puissances démoniaques se réservaient pour l'invasion des Barbares ou pour les grandes controverses de l'arianisme naissant, leurs subalternes restaient chargés d'une mission plus futile en apparence, mais en réalité bien plus sérieuse : celle d'obséder les corps pour arriver, par le trouble physique, à la perte des âmes. Et de quelles âmes! C'étaient ces géants de la mortification cénobitique, ces Élies du désert, connus de tout le monde chrétien sous les noms de Paul, Hilarion, Macaire, Pacôme, Antoine... C'étaient eux qui étaient prédestinés à ce nouveau genre d'épreuves, si connu jadis, et si méconnu de nos jours, sous le nom d'*obsessions*.

Voyons un moment celles d'Antoine, dont la vie, écrite, comme nous le disions, par saint Athanase, et revue par saint Jérôme, est vraiment la grande épopée de la tentation, comme le nom de l'obsédé reste celui du plus intrépide exorciste que le ciel ait jamais opposé à l'enfer.

Que l'on se rassure, cependant; nous n'entreprendrons pas

1. Baillet, *Vie de saint Antoine*, 17 janvier.

Digitized by Google

de raconter, une fois de plus, une telle vie au siècle qui l'a si bien laissé travestir par tous les arts réunis. Dégradée par le roman comme par l'opéra, par la philosophie comme par le pamphlet, par le pinceau des plus grands maîtres comme par les caricatures les plus grotesques, cette vie, racontée par des historiens vulgaires ne serait pour ainsi dire plus présentable. Mais comment faire? car saint Athanase et saint Jérôme, répétons-le, ne sont pas des enfants, et supposer que l'illustre vainqueur de l'arianisme, et le plus savant des exégètes bibliques se soient laissé prendre à de vaines fantasmagories, c'est une supposition qui révolte même avant tout examen. Rappelons seulement l'ensemble de cette dramatique épopée.

D'abord, l'exposition en est grandiose et la mise en scène est de la plus haute poésie. Nous sommes dans cette vallée du Nil où jadis les enfants de Mizraïm exerçaient leurs arts ténébreux et demandaient mille secrets à une nature qui ne les leur livrait que par l'intermédiaire des démons[1]. Ici le sable est embrasé comme le ciel, des fleuves mystérieux dorment sous les atterrissements des rivages, et des trombes, plus mystérieuses encore, traversent comme l'éclair ces régions qu'elles dévastent comme la foudre.

C'est là, dans ces lieux abandonnés aux démons, que loin de tout respir humain les exilés volontaires d'un monde pour lequel ils sont ou trop forts ou trop faibles viennent par milliers chercher le repos et la présence intime du Dieu des faibles et des forts. Heureux quand, sur le flanc de la colline, un ancien sépulcre leur procure un abri, un palmier son ombrage, un faible ruisseau la fraîcheur de son onde.

Et ce repos, cet oubli du siècle, ces délices anticipées de l'extase et de la béatitude célestes, il faut bien qu'ils les rencontrent là, ne fût-ce que pour ne pas faire mentir un

1. Voir 2e Mém., vol. II, ch. IX, p. 120.

évangile qui leur a promis, *même en ce monde*, un bonheur centuple de celui qu'ils auront dédaigné.

Mais aussi par quelles épreuves le payent-ils, et par quels terribles épisodes la marche de leur divine carrière ne se voit-elle pas entravée !

Demandons à Antoine, et par son exemple apprenons à connaître ces tentations *surhumaines*, effroi de l'apôtre saint Paul, et si bien distinguées par lui des tentations humaines[1].

A peine cet Antoine a-t-il vendu et ses meubles et sa maison d'Héraclée, distribué tous ses biens, quitté sa sœur, ses amis, la belle position résultat de sa noblesse, et les plaisirs promis à ses vingt ans, à peine s'est-il installé dans le quasi-sépulcre où il couche sur la dure et se contente du peu de pain envoyé par ses amis, que les démons l'assaillent avec une impétuosité sans pareille. D'abord dans son imagination, en lui peignant sous les couleurs les plus enchanteresses toute cette vie de *comfort* et de bien-être, toute cette gloire, toutes ces voluptés qui étaient encore à ses ordres et qu'il lui suffisait de regretter un instant pour les retrouver aussitôt. C'étaient ces voluptés qu'on lui montrait sous des images et sous des formes tellement séduisantes, qu'elles devenaient pour lui comme *objectives* et *palpables*. Mais, voyant qu'ils ne pouvaient rien contre le saint par voie de séduction, les démons se retournent pour essayer de l'épouvante et du dégoût ; tantôt ce sont des nains hideux qui se donnent pour les diables chargés de son extermination, tantôt des animaux effroyables, des lions, des taureaux, des loups, des serpents, qui viennent fondre sur lui et rendre sa retraite inhabitable ; à tous il résiste, avec tous il dispute, contre tous il déploie et manifeste sa puissance...

Mais c'est ici que la science s'écrie avec raison : « *Hallu-*

1. « Je prie Dieu de vous préserver de toute tentation qui ne serait pas humaine. *Non apprehendat vos tentatio nisi humana.* » (*Ep.*, I Cor., ch. x, v. 13.)

cinations, » oui, et *avec raison,* car toute la divergence entre elle et nous consiste dans les épithètes *démoniaques* ou *naturelles* qu'il convient d'adjoindre à ce mot. La science n'hésite pas et tombe ici comme toujours dans la grande faute ordinaire de Görres qui attribue ces visions fantastiques « au mirage du désert favorisant le ravissement de l'âme des solitaires dans une sphère idéale et poétique[1]. »

Mais lorsqu'on instruit une cause, ce n'est pas d'un détail isolé, c'est de *l'ensemble des circonstances* que doit jaillir la lumière. Or, ici l'expérience parle assez haut, et du moment où, d'après saint Athanase et saint Jérôme, des MILLIERS de pèlerins avaient ÉCOUTÉ les colloques d'Antoine avec tous ses ennemis invisibles, bien DISTINGUÉ leurs voix, pesé leurs MUTUELS arguments PENDANT DES NUITS ENTIÈRES,... du moment où, sous la violence des coups que se portaient les deux lutteurs, les murailles se FENDAIENT et LA TERRE ÉTAIT REMUÉE,... du moment surtout où le vigoureux athlète restait tellement abîmé DE BLESSURES et DE PLAIES, qu'il fallait le garder et le transporter à la cité voisine JUSQU'A LEUR CICATRISATION, il devenait bien évident que la *cause* qui frappait *objectivement* était bien identique à celle qui hallucinait *subjectivement.*

Toutes les expressions soulignées ici étant données comme littéralement exactes par les deux grands historiens de cette vie, nous ne voyons ni comment ni pourquoi un écrivain aussi justement admiré que M. le prince Albert de Broglie a cru trouver un premier refuge contre toutes ces *naïvetés* dans cette opinion du protestant Möhler, que : « *beaucoup* de ces détails ont été insérés par saint Athanase, bien plus dans la pensée *d'édifier* ses lecteurs qu'avec un rigoureux scrupule d'exactitude. » Au nom de la critique saine et du plus simple bon sens, au nom surtout du double respect que nous devons aux deux grands et scrupuleux historiens, nous pro-

1. Görres, *Mystique*, t. I, p. 31.

testons de toutes nos forces contre cette insinuation *concessionniste*. Au lieu *d'édifier*, une semblable méthode eût déshonoré ses auteurs et profondément scandalisé les nombreux auditeurs des *Colloques* et les villes où se *cicatrisaient* les blessures.

Le second refuge, dans « les conditions atmosphériques, » ne nous paraît pas plus heureux. Il n'est pas exact de dire que « les soirées brûlantes et le ciel étoilé se reflétant dans les eaux du Nil, au milieu des parfums de la nature, empêchaient le *sourire* de passer sur les lèvres des jeunes auditeurs des Pacôme et des Antoine[1]. » Tout cela ressemble un peu trop aux explications de M. Renan par « *la grande voix* du désert et par la poésie des *Merles bleus*. » Il ne faut pas que les plus brillants et les plus sincères défenseurs de la vérité empruntent rien, soit pour le fond, soit pour la forme, à leurs plus grands ennemis; autrement, comment pourront-ils les combattre ?

D'ailleurs, singulières hallucinations qui récompensaient tout de suite leurs victimes par les grâces les plus exceptionnelles de l'ordre divin! *Pas une* maladie qui résistât aux prières de ce grand *halluciné!* pas une pensée secrète qu'il ne connût pour peu que cela fût nécessaire! pas un événement important qui ne lui fût révélé!

Singulier *fou*, que le plus grand génie de son époque, saint Athanase, est obligé d'appeler à son aide pour confondre en plein concile les Ariens, dont il avait prédit l'hérésie, alors même qu'elle n'était pas née; mission dont *ce fou* s'acquitte avec un tel succès, que non seulement ces hérétiques, mais encore les philosophes et les prêtres des idoles ne l'appellent plus que l'*homme de Dieu!* Singulier halluciné qui tantôt prédit à un tyran une mort qui obéit à point nommé, et tantôt commande aux bêtes féroces, qui exécutent ses ordres avec respect! Singulier halluciné surtout, auquel les empereurs,

1. De Broglie, *Empire romain au* IVe *siècle*, t. III, p. 110.

les princes du siècle, témoignent par lettres innombrables une vénération sans bornes, estimant une réponse de lui plus précieuse que tous les trésors réunis! Enfin rare et bienfaisante folie qui le laisse vivre jusqu'à l'âge de 105 ans et lui permet de mourir, après quatre-vingts ans de mortification et d'abstinence, « dans l'intégrité parfaite de son corps et de son *esprit!* » Il faut croire alors que c'était une de ces hallucinations toutes *spéciales* dont un docteur moderne nous a dit : « sa folie (celle de Socrate) fut l'expression au moins hallucinée de la raison, de la philosophie et de la vertu[1]. »

Il est donc très-embarrassant pour ceux qui veulent juger de notre intelligence publique, de voir cette *Vie de saint Antoine* que saint Athanase racontait avec tant de franchise, que saint Jérôme révisait, que saint Jean Chrysostome recommandait comme « l'expression de la plus haute philosophie » et qui décidait enfin de la *conversion* d'un saint Augustin,... n'être plus qu'un objet de risée et un sujet de déraisonnement pour toute la philosophie du jour et spécialement pour tout le corps médical européen, depuis le plus célèbre de ses professeurs jusqu'au plus novice de ses internes d'hôpital.

De deux choses l'une: ou ces grands hommes étaient bien petits, ou ces... *internes* sont bien grands! — « Ni l'un ni l'autre, » essayera-t-on de nous répondre ; seulement ces derniers *savent à quoi s'en tenir aujourd'hui* sur certains phénomènes ignorés de vos grands saints... » *Savent à quoi s'en tenir!* Mais vous ne les avez donc pas lus? Nous qui les étudions depuis vingt ans, nous savons trop bien *à quoi nous en tenir* sur cette prétendue science, car nous avons à cet égard et leurs explications insensées et leurs propres confessions d'ignorance absolue. Reste donc à choisir entre ces chercheurs d'hypothèses et ces affirmateurs expérimentaux d'une vérité... évangélique; aussi choisissons-nous.

1. Le Dr Lelut, *Démon de Socrate*, p. 179.

5. — *Les démons en Syrie. Saint Hilarion.*

Antoine n'était pas seul. Ce grand dompteur de démons africains avait son ami, son émule et, disait-il, son maître dans les déserts de l'Orient : c'était le grand Hilarion, le fondateur des monastères de la Palestine. Quand un pèlerin de l'Asie franchissait de grands espaces pour venir implorer de saint Antoine une guérison, un exorcisme, une prière : « Eh quoi! leur disait celui-ci, vous avez parmi vous notre maître à tous, et vous venez me consulter; retournez auprès de lui! » Et dans le fait, rien ne résistait à ce grand soldat de Dieu. Laissons saint Jérôme nous en citer un exemple : « Orion, l'un des hommes les plus riches et les plus distingués de la ville d'Aila, qui domine la mer Rouge, était possédé par une *légion de démons*. On l'amène au saint. Ses mains, croisées sur sa tête, ses flancs, ses pieds chargés de chaînes, ses yeux hagards attestent sa fureur. En ce moment, Hilarion se promenait tranquillement avec les frères et leur expliquait on ne sait quel passage des saintes Lettres, lorsque le possédé, s'échappant des mains qui le retenaient, saute sur lui par derrière et l'enserre dans ses bras. Grand effroi, grandes exclamations des disciples qui craignent de voir les membres de leur père, affaiblis par le jeûne, se rompre sous une telle étreinte; mais celui-ci se mettant à rire, leur crie : « Taisez-vous et apportez-moi mon *palæstrite* » (gantelet de lutte ou de mortification). Alors, glissant sa main derrière ses épaules, il parvient à toucher la tête de son ennemi, qu'il prend par les cheveux et qu'il force à tomber à ses pieds. Orion, la tête renversée, s'écriait : « Seigneur Jésus, pitié, sauvez-moi! » Chose inouïe! de la bouche de cet homme seul sortaient *un grand nombre de voix* et comme la clameur confuse de tout un peuple. Quant à lui, il était guéri, et peu de temps après, revenant au monastère avec sa femme et ses enfants, il y apportait de grands présents que le saint lui ordonnait de

Digitized by Google

remporter et de distribuer lui-même à ses pauvres d'Alexandrie. »

Cependant ce saint anachorète, qui vivait dans un sac, qui couchait sur la dure et qui, sans autre abri qu'un simple jonc, attendait pendant quatre jours sa toute minime portion de jus d'herbes et de dattes, cet anachorète sans égal, disons-nous, s'était vu forcé de reculer de jour en jour devant les obsessions de la foule et de prendre la fuite avec quarante solitaires, « afin de pouvoir commencer, disait-il, à servir Dieu sérieusement. » Admirable spectacle! on vit alors plus de dix mille personnes de tout âge, de tout sexe et de tout rang, s'opposer à un départ qui, pour eux, était celui de la Providence même. Mais le grand homme, bravant tout et s'arrachant à toutes ces étreintes, se dirigeait vers Paphos, où, pour ses débuts dans cette voie de *repos absolu* qu'il cherchait, DEUX CENTS démoniaques venaient à sa rencontre, réclamant, avec des rugissements, et obtenant de lui leur guérison. Exorcisme collectif et sans précédent connu, qui lui valut à l'instant même le titre de *Roi* des exorcistes [1]. Et certes cette royauté ne déchut pas, lorsqu'à la seule nouvelle de son départ pour la Sicile, et à deux cents lieues de lui, tous les possédés de Rome, à leur tour, s'assemblèrent sur la place du Vatican, criant tous à haute voix « qu'ils ne seront délivrés que dans ce pays où le grand Hilarion vient de se rendre »; et dès lors ce sont les démons de ces possédés romains qui se disent forcés de conduire leurs victimes en Sicile, les y conduisent et s'y font expulser.

Après la mort du saint, il est vrai, ces esprits prenant leur revanche poursuivent ses dépouilles jusque dans leurs divers sépulcres, et ces dépouilles sacrées, il faut alors les promener de ville en ville pour mettre fin à ces odieuses profanations.

1. Pendant cette traversée, disent nos deux grands historiens, on entendait du vaisseau les voix de tous les esprits immondes des Cyclades s'écriant que « le serviteur de Dieu approchait. » Cela se répétait à Salamine, à Curia, à Lapitha, etc., etc.

Mais l'humanité lui rendait plus de justice que les démons; on avait vu plus d'un admirateur reconnaissant mourir de douleur en apprenant sa fin et plus d'une ville le pleurer comme un bienfaiteur sans égal. Et en lui, la reconnaissance publique ne regrettait pas seulement l'exorciste, car sa charité embrassait tout. A Paphos, par exemple, entre mille autres services rendus, il avait délivré le pays d'un épouvantable dragon qui le dévastait et en dévorait les habitants. Allumer un grand feu et sommer le hideux reptile de s'y laisser consumer, avait été pour lui l'affaire d'un instant; un autre jour, il ne lui avait pas été plus difficile de faire reculer la mer qui menaçait d'engloutir la ville, et de lui assigner les bornes qu'elle ne devrait plus dépasser. Ces deux faits avaient laissé plus de traces et surtout plus de reconnaissance dans la mémoire des Grecs que tous les exploits militaires et les chefs-d'œuvre littéraires glorifiés dans leurs fastes.

4. — *Saint Parthénius* [1].

Saint Parthénius évêque de Lampsaque en Hellespont, personnage très-historique, puisqu'il fut l'une des lumières du concile de Nicée, confirmait tous ses discours par des miracles sans nombre, dont les plus remarquables consistaient encore en exorcismes et en résurrections de morts.

Aux premiers il donnait souvent cette forme joviale et populaire qui convient parfaitement aux allures malicieuses et parfois burlesques de ces terribles follets. Dans ce temps-là, on n'arguait pas, comme aujourd'hui, de la *petitesse* apparente des phénomènes pour conclure à leur mépris.

Un homme qui ne se croyait pas possédé, bien qu'il le fût depuis longtemps, se présente un jour à saint Parthénius et le salue; mais le saint, plus clairvoyant que lui, ne lui rend pas son salut. Le démon, troublé, prend la parole et lui dit par

1. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.

Digitized by Google

l'organe de son *client* : « Eh quoi! je désire te voir, je te salue, et tu ne me rends pas ma politesse! — Tu m'as vu, dit le saint, que te faut-il de plus? — Oui, je t'ai vu et je t'ai reconnu. — Eh bien! si tu m'as vu et reconnu, sors au plus vite de cette créature de Dieu. — Oh! je t'en conjure, reprend avec effroi le follet, ne me chasse pas d'un asile que j'occupe depuis tant de temps. — Depuis combien d'années habites-tu cet homme? — Depuis son enfance, et jusqu'à toi personne n'avait jamais soupçonné ma présence en lui. Mais maintenant, je le sens, imprudent que je suis, il va falloir m'en aller; et où vas-tu m'envoyer? — Sois tranquille, je te ménagerai un asile. — C'est-à-dire que tu me diras aussi, comme dans l'Évangile : « Va dans ces porcs! » — Du tout, dit le saint, je t'enverrai dans un *homme*, que tu pourras habiter autant que tu le voudras; maintenant, allons, sors et dépêche-toi. — Dis-tu vrai? — Oui, car l'homme dont je te parle est tout prêt à te recevoir. » — Le démon sort et réclame aussitôt ce qui vient de lui être promis. Alors le saint, élevant la voix : « C'est moi, dit-il, qui suis l'homme promis; entre et habite si tu le veux. — Hélas! s'écrie le démon, avec vous autres chrétiens on ne peut jamais savoir la vérité. Quel mal ne vas-tu pas me faire, à moi qui reposais si bien dans cet autre logis! Comment veux-tu que j'entre dans la maison de Dieu? — Eh bien! puisque tu reules, retire-toi au désert et dans les lieux inaccessibles. »

Le démon disparaît; quant à l'homme délivré de son ennemi si longtemps méconnu, il passa tout le reste de sa vie à louer Dieu et son serviteur Parthénius.

Ce qu'il y a de très-particulier pour cette époque, c'est le soin avec lequel on tenait note de tous ces exorcismes. Rien ne manque à ces anciens procès-verbaux, ni les noms ni les qualités, ni les certificats. On dirait une enquête ordonnée d'office par nos modernes tribunaux. Ici, c'est *Daphné*, fille du directeur des transports de l'Empire; là, c'est *Amalgatia*, fille d'un certain Mamalius, préfet de la ville de Smyrne; puis

Digitized by Google

c'est Zoïla la Persane; c'est surtout Nicone, fils d'un prêtre des Huns. Mais voici pour ce dernier quelque chose de nouveau. Le saint dit aux parents qui le lui amènent : « Croyez-moi, laissez-lui cette épreuve qui lui est envoyée pour ses fautes et qui lui profite, car il est parricide. » Mais les parents insistent et conjurent tellement le saint de débarrasser Nicone de ce cruel et impitoyable démon (*sævo ac immane dæmonio*) que, touché lui-même, Parthénius joint ses prières et ses larmes aux leurs et le débarrasse à l'instant.

Ailleurs encore, il guérit une jeune fille d'Arisba, près d'Abydos, tourmentée par un *démon dragonal* qui *sifflait* en elle et *qui tuait beaucoup de monde;* puis la fille de Synodius d'Abydos, emmenée par le démon dans la montagne, et enfin Alana le Syrien, qui, bien qu'il fût dans la maison des saints catéchumènes, avait été pendu par son invisible ennemi.

En voilà bien assez pour donner une idée de la manière dont on envisageait et dont on guérissait les possessions au IVe siècle, manière du reste exactement conforme, pour le fond, à celle des apôtres et de leur divin maître. Quant à la forme, on voit qu'elle différait quelquefois : les malices des *follets,* avec lesquels nous voyions Parthénius plaisanter tout à l'heure, ne l'aveuglaient apparemment ni sur l'étendue de leur puissance ni sur l'énormité de leurs actes, « puisque, disait-il, c'est souvent le propre de cet ordre de démons de donner la mort en poussant un éclat de rire. »

§ II.

LE DÉSERT ET SES RÉSURRECTIONS HISTORIQUES [1].

1. Belle résurrection de Parthénius. — 2. Réveils momentanés des morts. Saint Macaire et saint Palladius.

1. — *Belle résurrection de Parthénius.*

Pour bien montrer la connexité frappante des *possessions* guéries et des *résurrections* (ces exorcismes de la mort), appuyons-nous sur le même saint.

Un jour qu'après avoir fait tailler une pierre d'une dimension considérable pour en faire un autel il l'avait placée sur le char qui devait la porter à sa destination, les bœufs, saisis tout à coup d'une terreur panique, renversent le bouvier qui se nommait Eutichius, de telle sorte que le char ayant passé sur lui, le pauvre homme avait été *coupé en deux* et que ses entrailles s'étaient répandues sur la route (*viscerumque ejus compage rupta, sicque expiravit*) [2].

On y avait laissé son cadavre pour courir annoncer bien vite la nouvelle à Parthénius. Ce dernier n'hésite pas : « Voici encore une fois, s'écrie-t-il, l'œuvre de notre démon, mais il n'empêchera pas celle de Dieu, et, prenant avec lui des hommes d'une grande piété, il vole sur le lieu et, *baigné de larmes*, il fait avec eux cette prière : « Dieu de bonté, vous savez les raisons pour lesquelles l'*ennemi* a mis à mort cette créature qui vous appartenait, mais tendez-lui la main, ô père des miséricordes! » Il n'avait pas achevé ces paroles que l'esprit rentrait dans le corps de cet homme (*coupé en deux*, ne l'oublions pas) et qui, se relevant sain et sauf (*sanus sicut*

1. Car rien n'est plus historique que la vie des Pères du désert.
2. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.

prius), s'écriait devant tout le peuple réuni : « Gloire à vous, ô mon Dieu, qui ressuscitez les morts. »

Et tous ceux qui avaient été témoins de ce grand miracle se mirent à apporter leurs malades, ainsi que ceux qui étaient tourmentés par les esprits immondes, et tous étaient guéris, car, grâce à ce saint homme, « toute la médecine ne fut, de son temps, que la guérison constante, universelle et gratuite de toute espèce de maladie[1]. »

2. — *Réveils momentanés des morts. Saint Macaire et saint Palladius.*

En voyant combien cette grande école du *désert* était riche non-seulement en résurrections permanentes, mais encore en resurrections ou réveils transitoires, autrement dit en évocations des morts dans l'intérêt des vivants, on acquiert la preuve de ce que nous avons déjà soupçonné, à savoir : que « la consultation des morts n'était interdite autrefois sous le nom de *Nécromancie*, qu'en raison du but criminellement curieux que l'on se proposait et des puissances magiques auxquelles on s'adressait[2]. »

Ainsi, nous trouvons dans les Bollandistes deux exemples de ces résurrections momentanées *pour cause d'utilité publique* qui appartiennent, la première, aux monastères de la Thébaïde, la seconde à ceux de la Syrie. Dans la première, il s'agit de saint Macaire l'Égyptien, disciple de saint Antoine; dans la seconde, de saint Palladius, disciple et ami de saint Siméon Stylite. Quel double et puissant patronage! quelle solidarité!

Celle que nous allons donner la première est tirée, par les Bollandistes (15 janvier, t. I, p. 1008), du manuscrit grec d'un abbé Sisoès, que l'on insère dans les *Vies des Pères*, t. VI, l. II, n° 8.

C'est Sisoès qui parle: « Lorsque j'étais en Scéti (ermi-

1. Boll., *Acta SS.*, 7 februar.
2. *Esprits*, 2e Mém., ch. xv, fin de l'app. V.

tage égyptien) avec l'abbé Macaire, nous nous levâmes un jour pour aller faire la moisson du champ des *Sept-Noms*[1], et là nous vîmes une veuve qui glanait derrière nous, en pleurant sans relâche. L'abbé Macaire appela le maître du champ : « Que peut donc avoir cette pauvre femme, lui dit-il, pour pleurer aussi amèrement? » Et le maître de répondre : « Son mari venait de recevoir un dépôt, lorsqu'il est mort subitement, sans indiquer où il l'a serré. Mais celui qui a fait le dépôt le réclame, et comme on ne peut le lui rendre, il revendique comme esclaves cette pauvre femme et ses enfants. — Faites-la venir, dit Macaire, à l'endroit où nous nous reposons ordinairement de la chaleur. » La femme obéit : « Pourquoi pleures-tu ? » dit le vieillard. Et celle-ci de lui en exposer la raison. « Montre-moi où tu as enseveli ton mari, » dit Macaire. Et ayant pris les frères, il se mit à la suivre. Arrivés au sépulcre, il la renvoie chez elle, et après avoir beaucoup prié il acclame (*inclamat*) le mort en ces termes : « Où as-tu placé le dépôt de l'étranger ? — DANS MA MAISON, répond le mort, SOUS LE PIED DE MON LIT. — C'est bien, reprend le vieillard, dors maintenant jusqu'au jour de la résurrection. » Ce que voyant les frères, ils en furent épouvantés et tombèrent tous à ses genoux ; mais le vieillard, les relevant : « N'allez pas croire, leur dit-il, que cela ait eu lieu en raison de mes mérites, car je ne suis rien, mais c'est uniquement pour cette veuve et pour ces pauvres orphelins que Dieu en a agi ainsi. » Et se rendant auprès de la veuve, il lui montra son dépôt. Celle-ci, le recueillant avec joie, le rendit à son maître et délivra ainsi ses enfants. Et tous ceux qui apprirent ce qui s'était passé glorifièrent le Seigneur. »

Peut-on raconter plus simplement un fait plus surprenant ?

1. Il y a dans le texte grec ἑπτὰ ὀνόματα; on ne voit donc pas pourquoi dans quelques traductions on lit « les sept frères ».

Digitized by Google

Ce Macaire était coutumier du fait, à ce qu'il paraît, car, une autre fois, voyant un innocent accusé d'un meurtre, il ressuscite l'assassiné et lui fait déclarer publiquement que cet homme n'est pas le coupable, puis il le renvoie à son sommeil. « Demandez-lui donc quel est le meurtrier, disent les frères. — Je ne demanderai pas pareille chose, répond l'homme de Dieu ; il me suffit d'avoir délivré l'innocent, le coupable ne me regarde pas. »

Un autre jour, ce n'était plus un fait qu'il s'agissait d'éclaircir, c'était un dogme qu'il fallait confirmer, et c'est toujours Sisoès qui parle : « Un certain Héracite, hérétique égyptien qui niait la résurrection [1], ayant troublé l'esprit de nos frères par l'astuce et la prolixité de son verbiage, osait un jour reprocher à Macaire lui-même la défectuosité de sa foi ; aux réponses et aux arguments si simples de l'abbé, il répondait par des paroles pleines d'artifice. Mais le saint, voyant qu'il y allait de la foi de ses frères, s'écria : « Qu'est-il besoin de tant de discours et de ces vaines paroles propres seulement à la subversion des esprits? Rendons-nous aux sépulcres, et celui de nous deux qui aura le pouvoir de ressusciter un mort prouvera par cela même que Dieu favorise son opinion. »

La proposition est accueillie avec faveur. Tout le monde se rend au cimetière, et Macaire exhorte Héracite à s'essayer le premier. « Non, dit celui-ci, c'est à l'auteur de la proposition d'évoquer avant l'autre. » Macaire obéit, prie *suffisamment* sur la tombe d'un frère enseveli depuis peu, et lui pose sa question. Mais les frères, entendant le mort répondre dans son tombeau, s'empressent de l'en tirer, de rompre ses liens et de le produire *vivant* à Héracite qui, tout épouvanté, prend la fuite et se voit pourchassé par les

1. Il y eut en effet à Alexandrie, vers cette époque, l'hérésie des Hiéracites, qui reposait sur cette négation. (Voir saint Épiphane, *Hær.* LXVII, et saint Aug., *Sermon* LXVII.)

moines jusqu'aux limites de leur domaine. Quant au ressuscité, il avait repris possession de sa demeure souterraine, car Macaire lui avait dit comme aux autres : « Rentre et dors en paix jusqu'à ce que le Christ te ressuscite. »

Enfin, un dernier fait du même ordre, mais bien plus extraordinaire encore, était généralement attribué au même thaumaturge, et cette fois (qui le croirait?) les attestations sont bien autrement positives, puisque c'est saint Jean Damascène qui l'emprunte à Rufin le Grec, cette grave autorité du IVe siècle, si recommandée et approuvée par Clément VIII. Il y a d'ailleurs quelque chose de remarquable dans le manuscrit qui leur sert de base à tous deux : c'est le soin consciencieux avec lequel le narrateur s'efforce de distinguer les détails donnés par les contemporains des détails donnés par le saint lui-même. Ainsi, tantôt il dit : « *Ils* disaient de Macaire, » tantôt « Macaire ajoute »... etc.

Cette fois-ci, d'ailleurs, la concordance des traditions était d'autant plus importante que la croyance paraissait plus méritoire. Il s'agissait d'un *crâne* qui, heurté du pied par le solitaire, lui aurait parlé le premier ;.... mais écoutons le manuscrit grec : « L'abbé nous dit : *J'ai* trouvé un crâne, et l'ayant remué avec une baguette de palmier (*palmœa*), il se mit à parler, et alors *je* lui dis : Qui es-tu ? — J'étais, répondit-il, prêtre des idoles et des gentils qui demeuraient ici. J'ai vécu du temps *des Rois* de la Bible, et j'ignorais jusqu'au nom du Christ. Mais toi, tu es Macaire qui as l'esprit de Dieu ; or, sache bien que toutes les fois que tu pries pour ceux qui sont dans les tourments comme nous, tu les soulages beaucoup. »

Pendant ce temps-là un solitaire de la Syrie, saint Palladius, « ami familier et collègue de saint Siméon, » faisait les mêmes merveilles à Immes, près Antioche. C'était encore un cadavre qu'il faisait parler pour justifier sa propre innocence, et c'est Théodoret, son contemporain, qui, racontant sa vie, affirme que « ce miracle était encore chanté de ses

jours, » *miraculum autem quod in hodiernum usque diem decantatur* [1].

Enfin, nous voyons encore saint Spiridion, cet homme qui avait confondu les philosophes à Nicée, consulter sa fille au fond de son tombeau et celle-ci lui répondre.

En voilà bien assez pour justifier notre thèse des « nécromancies orthodoxes et permises sous le drapeau des saints et du Saint-Esprit (*cooperante Deo*). »

---

§ III.

AUTRES RÉSURRECTIONS TRADITIONNELLES.

1. Saint Allyre. — 2. Saint Nicolas de Myre.

Note I. — TRANSLATIONS CORPORELLES.

1. — *Saint Allyre.*

Il fallait cependant que cette coutume d'appeler les morts en témoignage fût à peu près générale, car dans ce même siècle nous la retrouvons en beaucoup d'autres lieux.

Ainsi, nous voyons saint Allyre, un des plus saints évêques de Clermont, y recourir à son tour dans une circonstance très-grave. Une riche succession lui avait été laissée par son oncle Corbus, et ses autres parents la lui contestaient. Moins encore dans l'intérêt de son église que pour convaincre ses héritiers et sauver leurs âmes, il prend rendez-vous avec eux, et après trois jours de jeûnes et de prières on se rend au tombeau du donataire. Là, après avoir touché trois fois le sépulcre de son bâton, l'évêque somme le mort de déclarer auquel des assistants il avait légué sa grande fortune. « A VOUS SEUL, GRAND PRÉLAT, » avait répondu du fond du tombeau

1. Théod., *Vitæ Patrum*, ch. VII. — Boll., *Acta SS.*, 28 januar.

une voix aussi claire que terrible. Couverts de honte et frappés de crainte, les héritiers s'étaient retirés aussitôt, et, comme on le pense bien, le procès s'était retiré avec eux.

Mais pour ceux qui font plus de cas des ressuscités *en chair et en os*, que des paroles prononcées au fond de leur sépulcre, saint Allyre eût encore pu les satisfaire, s'ils eussent vécu de son temps. Rien ne lui eût été plus facile que de leur présenter trois jeunes gens de la même ville, enlevés presque au même moment à l'amour d'une pauvre veuve, leur mère. Toute la cité les pleurait avec elle, mais en présence d'un prélat comme Allyre, tous les cœurs se tournent vers lui. « A l'évêque ! à l'évêque ! » s'écrie la foule encore toute pénétrée de la grande scène du tombeau, et la voilà entraînant pour la seconde fois son évêque au cimetière.

Et là, le pasteur, après avoir prié et *pleuré*, s'écrie d'une voix assez élevée pour que tout le monde puisse l'entendre : « Au nom de la très-sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, levez-vous. » Et touchant de sa main sacrée chacun d'eux, il leur rend la vie à tous trois.

Terminons bien vite ce récit en disant que, même en dehors du martyrologe romain qui *chante* ce beau fait, les Bollandistes avouent « ne pouvoir élever le PLUS LÉGER doute sur l'authenticité et la sévérité de ces actes[1]. »

Dans ces mêmes actes de saint Allyre, extraits par M. Ch. Barthélemy[2] d'un vieux bréviaire de l'abbaye de ce nom, on lit ce qui suit : « La réputation de saint Allyre comme thaumaturge était si grande, que l'empereur Maxime, vaincu plus tard par Théodore, étant alors préfet de Trèves et ayant

1. Boll., *Acta SS.*, 7 jul.

2. Ch. Barthélemy, *Vies de tous les saints de France*, traduites des actes contemporains, et publiées à Versailles, rue de l'Orient. Nous ne saurions trop recommander cette *Revue* qui nous paraît destinée, tant par la franchise de sa méthode et l'excellent choix de ses matériaux, que par la modicité de son prix, à vulgariser les vrais principes de la bonne hagiographie.

Digitized by Google

une fille horriblement possédée du démon, le fit venir auprès d'elle pour l'en débarrasser. Malgré son grand âge, le saint se hâte d'obéir, vient à Trèves, passe la nuit en prière, puis en présence de toute la cour, mettant ses doigts dans la bouche de l'enfant, somme le démon de sortir sans lui faire le moindre mal. » Mais en même temps il lui ordonne, selon la coutume, de donner une preuve *extérieure* de sa sortie, et celle-là était trop péremptoire pour que nous puissions la passer sous silence. Il lui impose donc, comme Abercius au démon de la fille de Marc-Aurèle[1], l'obligation d'enlever, *devant toute la ville*, deux colonnes de pierre couchées aux abords du palais de Trèves et de les transporter près de l'église de saint Clément qu'il faisait alors construire à Clermont. Jamais prince ne fut si vite obéi. Le démon sort de la vierge et, prenant les deux colonnes, les transporte à l'église indiquée, où, dit-on, *on les voyait encore au* x*e siècle*. Ce triomphe de saint Allyre fut en même temps le signal de sa fin, car, retournant à Clermont, il mourut en route des fatigues du voyage.

2. — *Saint Nicolas de Myre.*

Cependant, ces résurrections commençaient à prendre un caractère de plus en plus *stupéfiant* (*stupenda portenta*), comme disent les Bollandistes. Ce n'étaient plus seulement des morts ensevelis que l'on rappelait à la vie, c'étaient des morts *fracassés, broyés, hachés,* qu'il fallait *refaire* en entier. Quelquefois c'était à de jeunes saints au *maillot* qu'il était réservé de produire ces grandes choses. Ainsi, vers les mêmes temps naissait saint Hyacinthe, l'apôtre futur de la Paphlagonie, et dès l'âge de *trois* ans (chose qui ne s'était pas encore vue!) il ressuscitait un enfant, rien qu'en prononçant le seul nom de Jésus-Christ. C'est encore saint Hermogène, *haché*

1. Voir p. 108 et 111.

en petits morceaux par l'ordre de Maxime et jeté dans un fleuve, que Surius nous montre retiré des flots par les anges « qui *rapprochent tous ces morceaux* et leur redonnent la vie[1]. »

C'etait enfin saint Nicolas de Myre... Mais celui-ci occupe un rang si distingué dans les fastes du miracle, les traditions sur lui sont si vastes et splendides, que l'on hésite à classer dans leur unique domaine un homme que la seule perte de quelques documents *écrits* empêche peut-être de devenir l'illustration la plus merveilleuse de l'histoire.

Consacrons-lui du moins une place hors ligne dans les plus brillantes annales des traditions de l'Église.

Né à Patra, ville de la Lycie et de l'Asie Mineure, c'est là, ou plutôt c'est à Myre, ville du même pays, que saint Nicolas jouit d'un privilége bien rare, celui d'être devenu archevêque et défenseur de la foi sans avoir jamais rien perdu de son immense autorité auprès des schismatiques et des païens. On sait que c'est le patron de toutes les Russies et patron tellement populaire, que l'autorité du czar ne faiblirait que devant elle. Quant aux musulmans, on les a vus pendant des siècles faire le pèlerinage de Myre et de Bari en Italie, pour y recueillir l'huile sainte qui passe pour y découler encore aujourd'hui de ses reliques. Donc, popularité n'approcha jamais de la sienne. Baillet lui-même en convient : « La multitude des temples et des autels élevés dans tout l'univers sous l'invocation de saint Nicolas de Myre (la ville de Paris en comptait cinq à elle seule) peut nous convaincre QU'IL N'Y A PAS DE SAINT A LA GLOIRE DUQUEL L'ÉGLISE SEMBLE S'INTÉRESSER DAVANTAGE; l'étendue et la célébrité de ce culte supposent que LE MÉRITE DE CE SAINT DOIT AVOIR ÉTÉ BIEN EXTRAORDINAIRE;

1. Voilà, pour la première fois à notre connaissance, l'intervention ou plutôt la coopération des anges, signalée jusque dans le plus grand des miracles, la résurrection. Il ne faudrait cependant pas confondre le rôle d'auxiliaire et de *préparateur* avec celui de *réinsufflateur*, dont ils rapportent toujours eux-mêmes l'honneur au *Saint-Esprit*.

disposé depuis l'enfance à concevoir de lui tout ce qui se peut imaginer de plus grand parmi les saints, nous ne trouvons plus RIEN QUI SOIT ABSOLUMENT IMPOSSIBLE, OU MÊME INCROYABLE dans tout ce qu'on A PUBLIÉ DES ACTIONS LES PLUS MERVEILLEUSES DE SA VIE; CAR UNE GRANDE PARTIE DE SA GLOIRE TIENT AUX PRODIGES INCOMPARABLES qui, de tout temps, ont honoré son tombeau[1]. » Pour que Baillet s'exprime ainsi, il faut que les merveilles opérées par saint Nicolas soient assises sur une base bien inébranlable. Or, une des plus remarquables consistait dans l'huile indéfinissable et toujours guérissante dont nous venons de parler, et qui, depuis son premier ensevelissement à Myre, n'a cessé de couler de sa tête et de ses pieds. « Tout cela, disait le père Giry en 1719, tout cela coule encore depuis quatorze cents ans, bien que le corps, depuis la destruction de la ville de Myre par les Turcs en 1007, ait été porté à Bari, en Italie, comme, du reste, le saint évêque l'avait prophétisé à son retour de Nicée. »

Cette incessante prodigalité de miracles posthumes, parmi lesquels se trouvent beaucoup de résurrections de morts, doit donc nous rendre au moins plus croyables ceux qu'il a faits de son vivant. D'ailleurs lorsqu'une autorité aussi considérable que celle de saint Michel *l'Archimandrite*, abbé contemporain du même lieu, affirme DE VISU « qu'au moment de la mort du saint nombre de patriarches et d'archanges se rendirent longtemps visibles à tout le monde autour de sa couche[2], » on peut tout croire et tout dire d'un pareil homme; néanmoins, nous hésiterions devant le fait capital de sa vie que nous allons rapporter, si ce fait n'était pas précisément celui que l'Europe et l'Asie ont affirmé avec le plus d'assurance et de ténacité. Le voici :

Nous avons dit que tous les marins avaient pris saint

1. Baillet, *Vies des saints*, 6 décembre.

2. Saint Michel l'Archimandrite a écrit des actes de saint Nicolas qui se trouvent à la bibliothèque du Vatican. (Voir Béatille, l. VII, ch. I et III.)

Nicolas pour patron en raison de sa protection constante, mais il est en même temps le patron des écoliers, et nous allons en comprendre la raison.

Saint Bonaventure (grande autorité) AFFIRME donc de saint Nicolas de Myre[1], qu'il avait ressuscité à Myre deux jeunes écoliers appartenant à la noblesse de la ville et qu'un infâme et cupide hôtelier avait ÉGORGÉS et SALÉS pour en vendre la chair. Plus tard, le même fait se serait renouvelé sur la route de Nicée, chez un boucher qui vendait la chair HACHÉE de trois autres enfants, comme de la chair ordinaire. C'est *pour cela*, dit-on, que, de tout temps, saint Nicolas était représenté entouré de plusieurs enfants sortant de plusieurs ustensiles ou chaudières[2].

Assurément voilà une grande épreuve pour une foi trop peu robuste, et nous comprenons que Baillet regrette ici de ne pas trouver la moindre confirmation historique d'un fait aussi énorme : mais est-il bien certain qu'il ne soit pas compris dans ceux que raconte *saint Michel l'Archimandrite ?*

Nous nous étonnerions que les narrations de ce grand témoin étant si conformes aux traditions générales, elles se tussent précisément sur le fait le plus accrédité et le plus reproduit sur tous les monuments. Après tout, que gagnerait la critique à sa suppression lorsqu'elle retrouvera son analogue dans une histoire, relativement moderne, et cette fois *bien historiquement* attestée ? Ce jour-là il faudrait bien le rendre à saint Nicolas, au moins comme fait possible. Le plus sûr est donc de le lui laisser jusqu'à nouvel ordre.

Ce qu'on aura peine encore à lui retirer, ce sont ses apparitions et ses délivrances de prisonniers dont il brisait les fers et qu'il transportait, au vu et au su de tout le monde, à des distances considérables, par exemple, pour l'un d'eux, de la Palestine à Nancy. Ce miracle regardant un des chevaliers

1. Sermon sur saint Nicolas.

2. Entre autres sur l'un des magnifiques vitraux de l'église Saint-Vincent, à Rouen.

Digitized by Google

les plus distingués de cette ville produisit une immense sensation, fut l'objet d'une enquête publique et le sujet d'une fête annuelle, que l'on célébrait encore au XVIIIe siècle et que l'on appelait « la procession de l'esclave (I). »

En somme, saint Nicolas est un personnage parfaitement historique. Il est certain qu'il assistait au concile de Nicée [1], il est certain que les évêques de Lycie le canonisèrent immédiatement après sa mort, il est certain que *peu d'années* après on lui dédiait une église à Constantinople, une autre à Rome, et que saint Damase, créé pape vingt-deux ans après son décès, composa pour lui une messe en vers, que l'on chanta longtemps dans cette même église.

Ajoutez à cela l'amitié des deux plus grands esprits de la Grèce (Paul Rhodien et Théodore Ascalonite), sans le conseil desquels il n'entreprenait jamais rien, et enfin l'honneur d'avoir eu pour historiographe un contemporain comme saint Michel l'Archimandrite, et vous aurez toute la certitude possible que vous n'avez pas affaire à un *mythe*. Faisons trêve maintenant à toutes ces formidables traditions et passons aux faits INATTAQUABLES.

1. Baillet, Tillemont et Fleury se sont grossièrement trompés en le niant, puisqu'on trouve son nom dans le catalogue arabe des Pères de ce concile, publié par *Seldenus*.

---

1. « TRANSLATIONS CORPORELLES. » — Elles font, comme on le sait, partie de notre programme. L'histoire de l'Église abonde en prodiges de cette espèce, dont la théorie se rattache à la translation angélique du prophète Habacuc et à celle de Philippe sur la route de Gaza (*Actes des Apôtres*). Saint Nicolas de Myre est très-riche en phénomènes semblables, surtout lorsqu'il s'agit de prisonniers ou d'esclaves à délivrer. Nous venons de mentionner la délivrance du chevalier lorrain; celle d'un jeune enfant fait prisonnier chez les Sarrasins n'est ni moins intéressante, ni moins attestée. Le Père Braillon

de l'Oratoire la tire en entier du jésuite Ribadeneira qui l'a très-probablement puisée lui-même dans l'*Archimandrite Michel*, dont il paraît avoir déchiffré le manuscrit. Nous la lui laissons raconter dans le style naïf de son époque. « Un jeune garçon, enfant de parents nobles et riches, fort devots à saint Nicolas, par l'intercession duquel ils l'avoient obtenu, fut pris par les Sarrasins vers le temps auquel ils célebroient sa feste, mené en Babylone et presenté au roi. Or, au bout de l'an, et au mesme jour auquel il avoit esté pris, ainsi qu'il servoit à table à ce Roi, il jeta un profond soupir; et comme le roi lui en eut demandé le subject, il respondit que c'estoit parce qu'il se souvenoit qu'il avoit esté pris en pareil jour, auquel ses parents avoient de coustume de solenniser la feste de saint Nicolas avec grande devotion. Alors, ce prince, tout en colère, lui dit : « Miserable, qu'est-ce qui vous pourra deslivrer de mes mains? » Aussitost saint Nicolas s'apparut, et ayant prins ce jeune garçon par les cheveux en l'estat auquel il estoit et avec une coupe à la main, il le ravit et rendit à ses parents, qui, celebrant sa feste, le prioient de leur rendre leur fils, et donnoient ce jour-là à disner aux pauvres et aux ecclesiastiques de son esglise. »

Assurément, les preuves nous manquent pour répondre à ceux qui voudront contester, mais ce que nous savons historiquement, c'est que ces faits ne manquent à aucun siècle, et que, pour ne pas sortir de celui qui nous occupe, nous trouvons dans les *Annales* de Baronius (t. V, p. 342) un analogue très-historique, puisqu'il a pour sujets l'empereur Zénon et le célèbre anachorète Euthymius, pour narrateur saint Cyrille, et pour garant notre savant cardinal. « Il s'était, dit-il, écoulé déjà cinq ans depuis la mort de l'anachorète Euthymius (ce grand défenseur de la foi au concile de Chalcédoine), lorsque, pour gagner à l'orthodoxie l'empereur Zénon, on résolut de lui envoyer une députation, et l'on chargea de ce soin le diacre Phidus, disciple du saint que nous venons de nommer; on s'embarqua, mais Dieu qui, mieux que les hommes, connaissait l'âme perfide de l'empereur, arrêta leur sainte entreprise par un *immense* miracle (*immenso miraculo*) que Cyrille, l'historien de son temps, raconte en ces termes : « La députation parvenue à Joppé s'était embarquée sur un navire dirigé vers Corycium, lorsqu'une tempête terrible se déclara vers le milieu de la nuit la plus obscure. Le naufrage était inévitable et eut lieu. Phidus s'empare d'une pièce de bois, et grâce à ce secours ménagé par la Providence, après avoir nagé pendant quelque temps, se reporte en pensée à Euthymius, qu'il implore avec ferveur en l'appelant par son nom. A peine ce saint

nom est-il prononcé, qu'il voir venir à lui celui qui le porte et qui s'avance tranquillement sur les flots. Phidus ne peut en croire ses yeux : « Ne crains rien, lui dit l'apparition, je suis Euthymius, le serviteur de Dieu ; sache que Dieu n'approuve pas ton voyage, qui ne sera d'aucune utilité pour l'Église. Il faut que tu retournes auprès de celui qui t'a envoyé ; ordonne-lui de rester bien tranquille sur le schisme qu'il redoute à Jérusalem, attendu que bientôt il sera le patriarche de cette ville, et qu'il verra régner l'union la plus parfaite parmi les siens. » Il lui ordonne en outre de construire un monastère dans sa Laura (*a*).

Ces recommandations terminées, Euthymius enveloppe Phidus dans son manteau, et dans un instant (*momento temporis*), comme le prophète Habacuc, le voici d'abord déposé sur le rivage, puis dans la ville sainte, puis dans sa propre maison, où le divin manteau disparaît à ses yeux et ne peut plus se retrouver. Phidus, croyant avoir rêvé, raconte ces merveilles, d'abord à sa mère, puis au patriarche, qui reconnaît bien là Euthymius, accorde l'emplacement du monastère où, conformément à la prophétie, des milliers de moines sont bientôt installés.

La translation qui va suivre, et que le même auteur nous garantit au siècle suivant, n'est assurément ni moins remarquable ni moins authentique. Il la tire de Sophronius (*Pré spirituel*, c. cxvii, cité par Damascène et par le septième synode). « Sur le mont Sinaï, vivait l'abbé Georges, homme d'une vertu et d'une sobriété admirables. Retiré dans sa cellule le samedi saint, et plongé dans la méditation, voilà qu'il conçoit le plus vif désir d'aller fêter le saint jour de Pâques dans la ville sainte et de recevoir le sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'église même de sa résurrection. Ne pouvant de tout le jour chasser cette pensée, il priait ; sur le soir, un de ses disciples vient à lui, et lui dit : « Père, il est temps d'aller à la Synaxe. — Va, mon fils, reprend le Père, et quand on sera au moment de la sainte communion tu reviendras et je m'y rendrai. » Et le bon abbé de rester dans sa cellule. Mais voilà que dans la ville sainte, au moment même de la sainte communion dans l'église de la Résurrection, il se trouvait à côté du bienheureux archevêque Pierre, qui lui distribua, comme à tous ses prêtres, le pain sacré. Toutefois ce patriarche, appelant Mennas, son assesseur, lui dit : « Quand donc est arrivé l'abbé du mont Sinaï ? — Seigneur, répli-

(*a*) Partie du Liban occupée par une infinité de petites cellules particulières

que Mennas, je viens de le voir en ce moment pour la première fois. — Dis-lui donc, reprend Pierre, de ne pas se retirer, car je veux qu'il soupe avec moi. » Et Mennas alla le dire au vieillard qui dit à son tour : « Que la volonté de Dieu se fasse », et ayant salué les synaxes, adoré le saint sépulcre, il se retrouva dans sa cellule, car son disciple, étant venu frapper à sa porte et lui dire : « Père, il est temps, venez communier », on vit le vieillard se lever, suivre ce disciple, et pour la seconde fois aller recevoir les saints mystères.

Cependant l'archevêque Pierre, tout attristé de cette désobéissance apparente, envoya l'abbé Photinus à l'évêque de Phari et aux Pères du Sinaï pour qu'ils eussent à lui envoyer l'abbé. Aussitôt qu'il eut reçu cette missive, celui-ci envoya trois prêtres au patriarche, à savoir : l'abbé Étienne, ce grand homme de Cappadoce dont nous avons déjà parlé, l'abbé Zosime et l'abbé Dulcitius le Romain, en les chargeant de remettre une lettre dans laquelle il s'exprimait ainsi : « Que Dieu me garde, très-saint Seigneur, de vouloir *jamais mépriser votre ange* (*a*), car dans six mois, à partir de ce jour, je vous adorerai ici. » Les prêtres remirent ces lettres en affirmant au patriarche qu'il y avait déjà bien des années que leur abbé n'était venu en Palestine ; ce qu'ils confirmèrent par une lettre de l'évêque de Phari, attestant que depuis soixante-dix ans l'abbé n'avait pas quitté le mont Sinaï. De son côté, le très-bon patriarche produisait des évêques et des prêtres, répétant : « Non-seulement tous nous l'avons vu, mais nous lui avons donné le baiser de paix. » Ce qu'il y a de certain, c'est que six mois après le patriarche et l'abbé reposaient en paix tous les deux, comme Georges l'avait annoncé.

« Il ne faut voir ici, ajoute le cardinal Baronius, qu'une répétition des anciens prodiges opérés sur les *corps* du prophète Habacuc et de Philippe lorsqu'ils furent transportés en un moment dans leur demeure ; car Dieu se plaît à faire la volonté de ceux qui le craignent, et se plaît à condescendre aux désirs de ses pauvres, et sa puissance ne diminuant pas avec les siècles, il aime à renouveler à toutes les époques les grâces qu'il a jadis accordées (*b*). »

A ces quelques exemples de translations corporelles il nous semble opportun d'en ajouter un autre dont la date nous échappe, mais qui ne doit pas s'éloigner beaucoup de cette époque. D'ailleurs nous

(*a*) Vos ordres, votre *envoyé*.
(*b*) Baronius, anno Christi, 546, § 64.

sommes convenus que les notes avaient toute liberté chronologique. L'important est que nous l'empruntions aux Bollandistes, et que ce soient eux qui le cautionnent.

Un évêque de Fiesole (saint André), étant un jour averti de la proximité de sa mort, éprouve un vif regret de ne pouvoir pas revoir sa sœur en raison de la grande distance qui les sépare, et toutefois, rempli de résignation, il offre généreusement ce sacrifice au bon Dieu. Mais le Tout-Puissant, qui lit au fond du cœur les bons et saints désirs, voulut le consoler, et voici comme il le fit : au moment même où la pensée du saint malade s'était arrêtée sur sa sœur Brigide, celle-ci, confinée dans sa cellule au fond de l'Irlande, faisait son modeste et solitaire repas, consistant en quelques herbes et quelques petits poissons. Or, ce fut avec ce même siége, cette même table et tout ce petit service que l'ange de Dieu vint la placer, en un clin d'œil, sous les yeux de l'homme de Dieu et des frères qui l'assistaient. Ceux-ci, remplis d'étonnement devant un pareil miracle, appellent à eux toute la communauté. De son côté, Brigide, croyant comme eux à une vision fantastique (*a*), promène un regard stupéfait et effrayé sur cette chambre inconnue, sur ce vieillard étendu sur sa couche et sur tous ces hommes qu'elle n'avait jamais rencontrés.

Alors l'homme de Dieu, intérieurement éclairé par l'Esprit-Saint, laissa tomber ces paroles : « Chère et très-*chaste* Brigide, j'ai vivement désiré au fond de mon cœur, de te voir encore une fois avant ma mort. Mais le peu de temps qui me reste à vivre, et l'éloignement qui nous sépare, m'en faisaient sentir l'impossibilité, lorsque l'inépuisable source de l'éternel Amour voulut m'accorder en ce moment ce que je ne pouvais espérer et ce que tu vois toi-même; ne crains donc rien, car je suis bien *véritablement et réellement* (*vere certoque*)

(*a*) Nos lecteurs ne confondront pas ces translations *corporelles* et instantanées avec les translations spirituelles, analogues à celle de saint Ambroise aux funérailles de saint Martin. Plus tard il sera curieux de les rapprocher d'autres translations du même ordre, mais plus modernes, plus imposantes comme autorité, et ne différant entre elles que de *rapidité*. Ainsi *nous verrons* un saint Antoine de Padoue employer douze heures pour aller de Padoue à Lisbonne et en revenir; nous entendrons saint Jean de la Croix, dont la vie se passait pour ainsi dire dans un vol continuel, répondre aux gens qu'il dépasse dans un trajet, et qui, après l'avoir laissé cloué sur un lit de douleur, s'étonnaient de le trouver arrivé : « J'ai passé tout auprès de vous, et vous ne m'avez pas vu. » Enfin nous tiendrons bonne note de toutes ces variantes sur un même fond, et nous tirerons les conséquences.

Digitized by Google

ton frère et compatriote André que tu croyais mort, mais que tu ne verras pas longtemps. J'espère que Dieu daignera m'être favorable en raison de tes mérites et de la solitude dans laquelle, faible athlète que je suis, j'ai consumé tous mes jours. Ne crains donc rien, car je voulais seulement te conjurer de redoubler de ferveur dans tes prières pour ton frère. Dépose ici toute frayeur, et sois bien persuadée que tout ce que tu vois, tu le vois vraiment (*te vera videre quæ vides*).

« Alors Brigide, comme s'éveillant d'un songe, et touchée de cette bonté divine (*in religionem conversa*) se mit à pleurer de joie, de reconnaissance, et en même temps de *tendre chagrin*, car elle tenait la main de son frère sans pouvoir la quitter, et sans pouvoir articuler une seule parole en raison de ses larmes. Puis enfin, le serrant modestement dans ses bras, elle lui tint ce langage,... etc. »

Nous tairons à nos lecteurs ce colloque, qui est avant tout l'expression de sa reconnaissance pour ce transport qu'elle appelle *angélique*, mais qui n'ajoute rien au phénomène et se trouve immédiatement suivi de la mort du saint et de la retraite de Brigide dans les Apennins, dont les habitants ont élevé à sa mémoire une petite chapelle subsistante encore (au temps de Baronius), près Saint-Martin *in boco*, d'autres disent *in laboco*).

---

§ IV.

RÉSURRECTIONS INATTAQUABLES, OU LES TÉMOINS ÉCRASANTS.

1. Saint Félix et saint Paulin de Nole. — 2. Saint Ambroise. — 3. Saint Zénobe. — 4. Saint Hilaire : droit de vie et de mort. — 5. Saint Martin.

1. — *Saint Félix et saint Paulin de Nole.*

En attendant l'heure des procès-verbaux et des discussions juridiques, sachons nous contenter de certains témoignages. Cette fois ils seront écrits, et par quelles plumes ! Saint Ambroise, saint Zénobe, saint Paulin, saint Hilaire, saint Martin, saint Sulpice Sévère, saint Augustin et saint Jérôme ! Quelle pléiade ! et quelle solennité dans leurs affirmations, puisque

tous se connaissent, *tous* ont vu et opéré les mêmes choses, *tous* se garantissent et engagent si complétement leur responsabilité mutuelle, que l'on ne pourrait soupçonner l'un sans injurier à l'instant tous les autres !

C'est au tombeau de saint Félix, évêque et martyr de Nole, c'est devant les grands miracles (et notamment les guérisons démoniaques) opérés par ses reliques, que saint Paulin se décide à embrasser le christianisme et devient bientôt une des gloires de l'Église[1]; guéri d'une ophthalmie très-dangereuse par un miracle du même saint Félix, saint Martin le propose à son tour comme patron et comme modèle à son église; saint Jérôme, son correspondant pendant sa vie, devient son panégyriste après sa mort; Sulpice Sévère suspend son portrait dans son baptistère en regard de saint Augustin, et Baillet se sert encore une fois de l'argument qu'il appliquait tout à l'heure à saint Nicolas, à savoir « qu'il fallait que les miracles de saint Félix fussent *bien extraordinaires* pour avoir mérité un narrateur comme saint Paulin, à moins (ajoutait-il), que ce dernier n'ait pas renoncé tout à fait aux libertés poétiques, etc... » Baillet en prend une grande en ce moment, et jusqu'à ce qu'il nous ait clairement démontré l'abus des mêmes libertés, soit chez le pape Damase, qui remercie le saint « de l'avoir délivré de la mort[2], » soit chez saint Augustin, qui constate et garantit « tous les miracles de Nole[3], » soit chez saint Ambroise, son modèle et son hôte, etc..., nous devons nous incliner devant

1. Il avait été surtout très-frappé d'un possédé qu'il y avait vu suspendu dans les airs et la tête en bas, sans que ses vêtements fussent le moins du monde dérangés. Ce qui donne lieu à Görres d'*expliquer* cette anomalie à sa manière, c'est-à-dire par « *un changement incontestable dans l'un des deux centres de gravité de la terre et du soleil.* » Le fait est incontestable, mais non l'explication.

2. Boll., *Acta SS.*, 14 januar.

3. Par exemple en renvoyant le prêtre Spes aux épreuves justificatives du tombeau de saint Félix, épreuves par lesquelles se décidait l'innocence ou la culpabilité des accusés.

le témoignage d'un saint historien, apprécié de la sorte par tous ces grands hommes, et croire avec lui ce qu'il nous raconte *de visu*. Aussi lui devons-nous toute confiance lorsqu'il nous raconte cette résurrection solennelle qui, parmi les trois croix trouvées sur le Calvaire par l'impératrice Hélène, servit à désigner à la foi du monde entier la vraie croix de Notre-Seigneur : « Comme les trois croix découvertes étaient absolument pareilles, au premier moment de bonheur et de reconnaissance succéda bientôt une hésitation vraiment cruelle sur l'identité de celle du Christ : quel danger n'était-ce pas pour une piété si vive que celui de confondre avec deux vils gibets la croix qui avait sauvé la terre ! Dieu prit aussitôt pitié de telles alarmes et inspira à quelqu'un l'idée d'aller chercher un mort et de le faire apporter. Aussitôt dit, aussitôt fait. On apporte un cadavre, on le couche sur deux de ces croix et la mort méprise leur attouchement ; mais à celui de la troisième, le cercueil se brise et le mort se lève comme Lazare. La grande relique était donc révélée par le ciel. On la porte à la basilique en grande pompe, on la couvre d'or et de pierreries, etc. » (Epist. II, t. IX, *Bibl. Sanct.*)

Peu importe que Ruffin ne parle ici que d'une femme guérie ; comment ne pas préférer à sa version celle de saint Paulin que saint Sulpice Sévère déclare être aussi la sienne, et qui par conséquent ne pouvait pas ne pas être encore celle de saint Ambroise leur ami et leur grande autorité à tous deux ?

2. — *Saint Ambroise.*

Devrons-nous aussi récuser le témoignage de cet autre Paulin (de Milan), le généreux adversaire du pélagianisme naissant, ami et disciple familier de saint Ambroise, dont il partage les travaux et la vie ? Songeons qu'en se faisant l'historiographe contemporain du grand pasteur, il écrit une

vie sur laquelle il ne pouvait tromper personne, qu'il est l'ami de saint Augustin et qu'il ne prend la plume que pour obéir à ce grand homme, dont le suffrage viendra plus tard sanctionner toute son œuvre; « de sorte, affirme Tillemont, que nous n'avons pas d'histoire, de la fidélité de laquelle nous puissions nous tenir plus assurés [1]. » Tranquillisé par un pareil aveu, nous pouvons marcher hardiment.

Tout le monde le sait; avant d'être la gloire éternelle de l'église de Milan, Ambroise était une des gloires de la Rome des Césars : l'histoire nous le montre jetant, tout jeune encore, un tel éclat dans les fonctions difficiles de *défenseur au prétoire* et de *conseiller* du préfet Probus, que le gouvernement romain lui envoie les enseignes consulaires et lui donne à régir la Ligurie et l'Émilie; mais Dieu, qui se l'était réservé, n'attendait que la mort de l'évêque de Milan pour mettre son nom dans la bouche de tout le peuple : « Ambroise, évêque, Ambroise, évêque!... » s'écrie la foule; et cet homme, qui n'était pas encore prêtre, a beau s'enfuir et se cacher, il se voit peu de jours après installé, à son grand étonnement, sur un des premiers siéges épiscopaux du monde.

Eh bien! pour celui qui n'admet pas les miracles, il faut absolument que cet homme si grand au jugement du Sénat romain, si célèbre dans les lettres, si indispensable aux yeux du peuple, si sublime dans sa vie politique, il faut donc que cet homme, devant lequel les souverains tremblent ou s'agenouillent, ait trompé tout le monde sur sa véritable valeur! De plus, tout l'univers se sera mépris sur la vraie mesure de son intelligence, car, il faut bien le dire, il est, comme les autres, l'homme du *miracle continu*, l'homme de *l'exorcisme*, l'homme des *apparitions*, l'homme des *résurrections*, et tous ses contemporains sont d'accord pour affirmer que ce fut cet enchaînement de prodiges qui porta les derniers coups à l'arianisme expirant.

1. Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. X, p. 80.

Tantôt c'est à la suite d'une *vision* révélatrice qu'il écrit son admirable lettre à Théodose le Grand; tantôt c'est une autre *vision* qui lui fait découvrir les restes des saints Gervais et Protais[1]; tantôt c'est l'esclave traître et menteur du comte Stilicon qu'il *abandonne à Satan* pour le salut de son âme, et qui tout aussitôt se trouve cruellement déchiré par le démon (*laceratus a dæmone*[2]).

Tantôt c'est pour aller *ressusciter* un enfant qu'il suspend un sermon, repris ensuite comme s'il ne se fût agi de rien; tantôt c'est l'enfant d'un dignitaire de Florence (*Decensanus, son hôte*) qu'il exorcise d'abord et qu'il ressuscite quelques jours après en se plaçant sur lui comme Élie; après quoi il l'adopte et écrit un petit ouvrage pour ce pupille ressuscité qui se nommait Pansophius.

Puis, voyez comme tout marchait de front dans ces grandes et belles vies! Dans celle-ci, que ne trouvons nous pas! des persécutions bravées, des hérésies foudroyées, des souverains courbés sous de sublimes leçons, d'incomparables monuments d'éloquence et de savoir, la musique sacrée régénérée pour toujours,... puis dans les intervalles, et comme pour se délasser,... des guérisons, des exorcismes, et, répétons-le bien, des RÉSURRECTIONS!

Inutile de multiplier ici des citations qui remplissent tous les livres et que personne ne conteste. D'ailleurs, nous y reviendrons plus loin.

3. — *Saint Zénobe.*

Le temps était aux grands thaumaturges. Saint Ambroise avait un ami, dont « l'âme restait attachée à la sienne, comme celle de Jonathas l'était à celle de David. » Cet ami, c'était

1. Nous retrouverons ces faits au paragraphe des *Apparitions*, à la fin de ce chapitre.

2. *Vie de saint Ambroise*, par Paulin, n° 43.

Zénobe, évêque de Florence. Or il n'est pas étonnant que l'*alter ego* de l'évêque de Milan fut tout à la fois un saint du premier ordre, le conseiller intime du saint pontife Damase, et, suivant l'expression du cardinal Baronius, « un thaumaturge égal aux apôtres[1]. »

Et comment douter de ces miracles lorsqu'ils étaient aussi racontés par Paulin, l'historiographe d'Ambroise, et garantis par la triple solidarité de ces illustres *témoins* avec la ville de Florence, où ils s'étaient accomplis lorsqu'ils l'habitaient tous les trois ?

Or, dans cette seule ville de Florence, on comptait cinq résurrections *inattaquables* opérées par Zénobe. La première regardait le fils d'une dame gauloise, qui, traversant cette ville pour se rendre à Rome, avait laissé ce fils malade entre les mains du pasteur, en lui disant : « Je vous le confie jusqu'à mon retour. » Mais, à son retour, le fils n'existant plus, la mère se précipite dans l'appartement de saint Zénobe : « Je vous l'ai confié vivant, lui crie-t-elle, c'est vivant que vous devez me le rendre. » L'évêque s'incline devant ce raisonnement maternel, et obéit à la sommation, en rendant vivant à sa mère l'enfant qui *depuis quelques jours* avait perdu la vie. — La seconde résurrection fut celle d'un jeune homme dont il avait rencontré le convoi dans les faubourgs de Florence. Cette fois les parents, en se jetant à ses pieds, en appellent au miracle précédent : « Saint pasteur, ne ressusciterez-vous donc plus que des brebis étrangères ? Et n'est-il pas bien juste que vous accordiez la même grâce à celles de votre troupeau ? » La logique de l'évêque se trouvant d'accord avec son cœur, il cède encore, s'approche du cercueil, commande au mort de se lever, et le mort ayant obéi, il le renvoie chez lui. — La troisième était celle d'un nommé Simplicius, qui, chargé par saint Ambroise de porter

1. « Præclara miracula apostolis digna edita. » Baronius, *Annal.*, anno Christi, 392.

Digitized by Google

quelques reliques à son ami Zénobe, était tombé dans un précipice avec son cheval, et s'y était FRACASSÉ tout le corps. Saint Zénobe l'avait ressuscité et si bien guéri, qu'il ne restait plus sur lui la moindre trace de blessures.

La quatrième était celle d'un enfant ÉCRASÉ sous les roues d'une charrette. C'était saint Eugène et saint Crescence, les deux disciples, ou plutôt les deux fils bien-aimés de saint Zénobe, qui le lui avaient présenté dans cet état.

Enfin, la dernière était celle d'un parent du même saint Eugène, qui, l'ayant vu mourir sans sacrements et en état de péché mortel, en était tombé malade. Touché de l'affliction de son diacre, saint Zénobe lui avait ordonné de se lever et d'aller jeter de l'eau bénite sur le corps du mort, qui se leva tout aussitôt comme s'il n'eût jamais été malade et fit depuis une longue pénitence.

Ces cinq résurrections, opérées par l'*ami* de saint Ambroise et de saint Augustin, et ratifiées par ces grands hommes, défient selon nous, par cela même, toute critique.

Ils ont en outre une caution scientifique du premier ordre dans le savant archéologue Ughellus, affirmant qu'à Florence plusieurs monuments avaient été élevés à *l'heure même sur l'emplacement de ces miracles*, et que *ces monuments existaient encore 5 ou 6 siècles plus tard*. Il signale entre autres la pierre sur laquelle le saint s'était agenouillé pour opérer la seconde de ces résurrections. Elle s'appelait encore *geniculum*, et était entourée d'une grille destinée à la préserver de tout dommage[1].

Ce grand archéologue se charge encore de nous fournir la preuve monumentale d'un grand miracle arrivé lors de la translation du saint corps de Zénobe de l'église de saint Ambroise à la cathédrale.

C'est une inscription qui exclut d'abord toute espèce de doute sur l'année précise de sa mort. Quant au miracle, il con-

1. *Italia sacra*, t. III.

sistait en ce que le char funéraire ayant frôlé un orme mort depuis longtemps, cet arbre avait repris aussitôt toutes ses feuilles.

Voici l'inscription :

« Anno ab incarnatione Domini CCCCVIII, die XXVI januarii, tempore imperatorum Arcadii et Honorii, dum de basilica Laurentii (aut Ambrosia) ad majorem ecclesiam Florentinam corpus s. Zenobii Florent. episc. feretro portaretur, erat hoc in loco ulmus arbor, arida tunc existens, quam cum feretrum s. corporis tetigisset, SUBITO frondes ac flores miraculose produxit. In cujus miraculi memoriam christiani civesque Florentini, in loco sublatæ arboris hinc, hanc columnam cum cruce in signo notabili erexerunt. » (Ughellus, *Hist. sacra Italiæ*, t. III.)

4. — Saint Hilaire : droit de vie et de mort.

Voici maintenant encore un autre ami, un autre émule de saint Ambroise, formant avec ce grand évêque et leur collègue de Tours (saint Martin) comme une triple conjonction stellaire illuminant à la même heure le nord de l'Italie et les Gaules. Quel spectacle que celui de ces trois grands hommes s'éclairant, s'admirant, se guérissant réciproquement et, comme nous le verrons plus loin, continuant, *après leur trépas*, à s'aimer, à se consulter et à communiquer ensemble. La tentation serait encore une fois bien grande de raconter *in extenso* de telles vies, si notre cadre et notre mission ne nous rappelaient sans cesse à notre spécialité d'études.

Comme saint Ambroise, nous voyons saint Hilaire, le grand évêque de Poitiers, « ce Rhône de l'éloquence latine » (ainsi que l'appelait saint Jérôme), ce fondateur d'une admirable liturgie, nous le voyons, disons-nous, se *distraire* pour ainsi dire de travaux accablants et de persécutions continues, soit en ressuscitant à son tour un enfant mort sans baptême, soit un autre qui était mort des morsures d'un chien enragé (résurrection frappante qui fit dire à l'évêque For-

tunat : « Tous deux se relevèrent en même temps, l'un du sein de l'oraison et l'autre du sein de la mort »...), soit enfin lorsque, *retournant* pour ainsi dire ce droit qu'il avait sur la mort, nous le voyons l'exercer avec tout autant de puissance et de charité sur la vie, en la ravissant à ceux qui le lui demandent.

Et en faveur de qui le voyons-nous exercer ce plus terrible des droits ? — En faveur de ce qu'il a de plus cher en ce monde ? — C'était donc, va-t-on dire, pour abréger d'intolérables souffrances, pour terminer une agonie beaucoup trop prolongée ? — Non, en pleine paix, en pleine santé ; et voici comment s'exprime l'histoire à ce sujet. Hilaire, avant le sacerdoce, avait été marié, et depuis, comme toujours en pareil cas, les deux époux vivaient entièrement séparés. Toutefois, un lien bien doux et bien cher les rattachait l'un à l'autre : c'était une jeune et charmante fille que l'on nommait Apra. On peut encore juger de l'affection que lui portait le saint évêque par les lettres pleines de tendresse qu'il lui écrivait pendant ses voyages, et par les vœux ardents qu'il adressait au ciel pour « sa bien chère enfant. » Mais celle-ci, de son côté, brûlant d'amour pour son divin Fiancé, gémissait de la prolongation de son exil et soupirait sans cesse après sa fin.

Un jour donc qu'elle venait de manifester cette sorte de nostalgie céleste avec plus de passion encore que de coutume, Hilaire ému rentre en lui-même, comprend la nécessité de sacrifier le père au chrétien, ses propres consolations au véritable bonheur de sa fille, et, dès lors, le voilà priant pour obtenir du ciel la prompte récompense de tant d'amour. O miracle ! il l'obtient, c'est-à-dire « que (*à sa demande*) *sans douleur, sans secousse, sans avoir été touchée par lui* (*sine contagio*), et *sous ses yeux,* sa bien chère Apra passe tout doucement de ce monde *déshonoré* aux joies de celui du Christ... » Alors, comme les convenances l'exigeaient, il l'ensevelit de ses propres mains et dépose son corps dans le tom-

beau[1]... Ce que voyant, la mère de cette si chère enfant, elle aussi, conjure le pontife, dans le cas où elle en serait digne, *de l'enlever* à ce monde criminel et de la faire passer dans celui qui vient de recevoir sa fille; et l'évêque-époux, « prenant en considération de tels vœux, se remet encore une fois en prière et obtient de l'envoyer avant lui au séjour de la gloire[2]. »

Qui pourra jamais comprendre aujourd'hui toute la sublimité de ce double et saint homicide?

Il fallut cependant bien reconnaître que cet audacieux miracle n'avait pas offensé le ciel, lorsque saint Hilaire, après avoir consacré le reste de ses jours à la défense de la foi, illustré l'Église par ses doctes écrits, préparé l'apostolat de saint Martin, son disciple, et remis son âme entre les mains de son Créateur, reçut après sa mort la preuve décisive de son acceptation divine, c'est-à-dire le don des grâces, guérisons et *résurrections*, attaché pour toujours à ses dépouilles.

Il est toutefois une de ces faveurs qui les aurait toutes surpassées, à savoir celle de sa résurrection personnelle. Reste à savoir si cette fois la tradition est exacte. C'est cependant une très-grande autorité, le cardinal Pierre Damien, qui l'affirme comme saint Ambroise.

Ainsi qu'un grand nombre de saints, Hilaire apparaissait souvent après sa mort: « Or, dit le savant cardinal, il apparut une fois au saint abbé Fridolin, et lui commanda de lui faire construire, avec le secours du roi de France et de l'évêque de Poitiers, son successeur, un nouveau sépulcre plus convenable que celui dans lequel il était enseveli. Fridolin exécuta cet ordre, mais au moment de la translation ON VIT HILAIRE SE LEVER DE LUI-MÊME ET ALLER S'INSTAL-

1. Boll., *Acta SS.*, 13 januar. On montre encore aujourd'hui dans l'église *Saint-Hilaire*, à Poitiers, le couvercle en marbre blanc d'un tombeau qui fut, dit-on, celui de sainte Apra.

2. Id., ibid.

LER DANS LE NOUVEAU TOMBEAU QUI LUI AVAIT ÉTÉ PRÉPARÉ [1]. »

Et c'est ce même tombeau que les Calvinistes ont osé violer et briser en 1562! Et les centuriateurs de Magdebourg ont osé imprimer que « ce grand saint Hilaire, de Poitiers, qu'on exaltait si haut, n'était autre qu'un *certain* Hilaire, diacre, que saint Jérôme appelle « le Deucalion de ce monde, » à cause de l'hérésie dans laquelle il était engagé! » Et il s'est trouvé des hommes pour accepter et propager de pareilles choses, sans trop rougir d'une si profonde ignorance!

5. — *Saint Martin.*

Voici venir enfin le dernier héros de cette grande et sainte triade composée de saint Ambroise, saint Hilaire et saint Martin.

Trompé par l'inévitable *cheval blanc* représenté sur toutes les bannières de ce dernier saint, et persuadé que le plus grand acte de sa vie fut d'avoir séparé en deux son manteau, le vulgaire a quelque peine à comprendre tant de gloire attachée à si peu de chose. Et comme heureusement il existe encore un assez grand nombre de *bons cœurs* capables de la même générosité, ces derniers en concluent que l'Église n'est apparemment pas bien difficile et que dans ses rangs on peut obtenir beaucoup de célébrité à peu de frais.

Mais qu'on lise une bonne vie de saint Martin, et principalement celle écrite par saint Sulpice Sévère, son disciple et son ami, et l'on pourra s'assurer de tout ce que ce bienheureux manteau abritait et cachait d'admirable.

En effet, à peine s'en est-il dépouillé, que chez lui le soldat fait place au docteur, et que le guerrier, devenu apôtre, parvient, pour ses débuts, à extirper de l'Esclavonie l'hérésie

1. Cardinal P. Damien, *Sermon sur la fête de saint Hilaire.*

d'Arius qui commençait à s'y répandre, et fait accepter en ce pays les décisions du concile de Nicée. Plus tard, devenu évêque, il porte à l'idolâtrie païenne les plus rudes coups qu'elle ait encore reçus dans les Gaules. Ami de tous leurs princes, son action se fait encore sentir sur tous les royaumes étrangers. Il meurt enfin couvert de gloire devant tous les hommes et rempli de mérite devant Dieu, qui se plaît à les reconnaître par les miracles continus qui se font à son tombeau.

Quant à ceux qu'il avait opérés pendant sa vie, et qui nous ont été transmis par la plume irrécusable du disciple nommé tout à l'heure [1], en voici quelques-uns. — Dès les premiers jours qui suivent son baptême, le démon le prévient « qu'il se trouvera toujours sur son chemin. » Martin accepte le défi avec une sécurité d'autant plus grande, que saint Hilaire lui confère aussitôt le grade et les vertus de l'exorciste. A partir de ce moment, il devient la terreur de ses ennemis spirituels, à savoir : de Mercure, de Jupiter, d'Apollon, etc., qu'il force à *confesser publiquement* et leurs *noms* et leurs défaites. Il souffle sur les temples, et les temples s'écroulent; sur les incendies, et ils s'éteignent; sur les animaux, et ils s'arrêtent; il fait le signe de la croix devant le fer des assassins, et ceux-ci restent pétrifiés; il est lui-même en feu, et l'éteint d'un seul mot; il va mourir, mais les anges le soignent et le guérissent. A l'heure de sa mort, ON VOIT ceux-ci communiquer avec lui et lui amener la visite de plusieurs saints qui font entendre autour de sa couche une mélodie toute divine, perçue, notons-le bien, non-seulement par tous les moines du couvent, mais par les saints des pays étrangers, et entre autres par

1. Sulpice Sévère, avocat distingué de ce même siècle, converti par les paroles et les actes du saint dont il écrit la vie, est le plus croyable des historiens, car il n'écrit que ce qu'il a *vu*, ou ce qu'il sait de science *certaine*. C'est à son tour saint Paulin de Nole qui lui sert de caution : « On ne sait, disait ce dernier, qui fut le plus heureux, ou Sulpice d'avoir été choisi pour écrire une telle vie, ou Martin d'avoir eu un si digne interprète. »

saint Séverin qui, charmé *à Cologne* par ce merveilleux concert *donné à Tours*, en conclut que son ami vient de mourir, et l'annonce publiquement.

Mais ce qui avait mis le comble à sa gloire de thaumaturge et favorisé tous ses succès contre l'idolâtrie, c'étaient ses *résurrections*. Nous en connaissons trois parfaitement historiques depuis sa promotion à l'épiscopat; mais comme ce plus modeste des saints avouait lui-même à saint Sulpice « qu'il avait *énormément* perdu de sa puissance depuis ce moment, nous pouvons présumer qu'il y en avait eu plusieurs autres parmi ces miracles restés inconnus, et que son historien déclare *innombrables*.

Quoi qu'il en soit, voici les trois résurrections complétement *officielles, irrécusables* et *décisives*, attestées *par quatre pères de l'Église, ses historiens contemporains*, et par l'Église elle-même [1].

Laissons parler saint Sulpice Sévère :

Première résurrection. « En ce temps-là un catéchumène s'était mêlé aux disciples du saint homme à l'école duquel il désirait se former, mais au bout d'un certain temps, et pendant une absence de Martin, saisi d'une fièvre violente, il était mort trois jours après. L'évêque, étant revenu, n'avait plus trouvé qu'un cadavre, et malheureusement la mort avait été si prompte, que ce malheureux n'avait pu être baptisé. Désespéré, comme tous ses moines, mais inspiré tout à coup par l'Esprit-Saint, Martin fait sortir tout le monde et, s'étant enfermé seul dans la cellule où était le corps, il commence par s'étendre dessus (toujours à la manière d'Élie), se met en prière et attend.

« Après y être resté quelque temps, *averti par l'esprit du*

1. Ces quatre Pères sont saint Paulin, évêque de Nole et ami de saint Augustin; saint Fortunat, ami de saint Hilaire; saint Sulpice Sévère et saint Grégoire de Tours, successeur de Martin et père de notre histoire de France.

Seigneur des approches du miracle, il se soulève un peu et, les yeux fixés sur le visage du défunt, il pressent, plein de confiance, l'effet des miséricordes divines. Effectivement, *deux heures s'étaient à peine écoulées*, que le thaumaturge voit la pâleur du mort diminuer, et ses yeux s'entr'ouvrir insensiblement.

« Alors, Martin POUSSE UN GRAND CRI vers le Seigneur... Ce cri retentit dans la cellule, et ceux qui attendaient en dehors se précipitent à l'intérieur. Admirable spectacle ! ILS VOIENT VIVANT CELUI QU'ILS AVAIENT LAISSÉ MORT... »

Nous recommandons à nos lecteurs la marche saisissante de ce beau drame : 1° la certitude donnée par Dieu à Martin avant tout indice de succès; 2° après la certitude, la persistance de la prière pendant deux heures encore; 3° grand cri de reconnaissance poussé par Martin devant l'effet obtenu. Un artiste s'écrierait : « Comme c'est nature! » et il aurait raison, bien que rien ne soit plus *contre* nature. Aussitôt baptisé, ce cathécumène vécut pendant plusieurs années et ne cessait de raconter que, séparé de son corps et conduit devant le juge suprême, il avait entendu la triste sentence qui le reléguait avec la foule dans les lieux ténébreux; mais que deux anges étant venus dire aux juges que cet homme était celui pour lequel Martin priait, le juge leur avait ordonné de le rendre à la vie et de le ramener à son évêque [1].

DEUXIÈME RÉSURRECTION. Un autre jour, passant sur les terres du comte Lupicin, et apprenant qu'un de ses domestiques venait de se pendre et était mort étranglé, il se rend dans sa chambre, s'étend encore sur le cadavre et le rappelle à la vie !

1. Nous avons eu le bonheur, en 1861, non-seulement de visiter le beau monastère de Ligugé (Locogeiacum), le premier de ceux qui ont été construits en France par les Bénédictins, mais encore de prier dans la petite chapelle élevée tout récemment sur l'emplacement même du miracle, et sur la porte de laquelle est gravé le récit de Sulpice Sévère.

Digitized by Google

Troisième résurrection. Auprès de Chartres, une mère, suivie d'une foule considérable de païens, vient jeter à ses pieds son enfant mort. Le saint se couche une troisième fois sur cet enfant, le rend à la vie, et convertit par cela même un nombre infini d'idolâtres.

Voilà les trois résurrections mentionnées par l'Église dans l'office de ce grand homme.

On peut les rapprocher (comme sujets d'étude très-curieux) de l'*évocation* qui va suivre et qui ressemblerait par quelques points à une sainte nécromancie.

Laissons encore une fois parler notre célèbre historien : « Il y avait, non loin de la ville de Tours et près du monastère de Marmoutiers, un lieu que le peuple regardait à tort comme sacré, dans la persuasion que c'était la sépulture d'un martyr, car les évêques précédents y avaient élevé un autel. Mais Martin, qui *n'ajoutait pas foi légèrement à des récits incertains,* s'enquit auprès des plus anciens du clergé, — prêtres et clercs, — et du nom de ce prétendu martyr et du temps de sa passion, car le vague de la tradition lui donnait, disait-il, de grands scrupules. Pendant quelque temps, il s'abstint d'aller en ce lieu, ne voulant ni condamner à la légère une dévotion qui pouvait être légitime, ni autoriser par son exemple une superstition qui l'inquiétait. Un jour enfin, il s'y rend avec quelques-uns des frères et, se tenant debout sur le sépulcre, il prie Dieu de lui faire connaître les mérites ou l'indignité de celui qui y était renfermé. Alors, se tournant vers la gauche, Martin voit se dresser près de lui un spectre hideux, auquel il ordonne de déclarer son nom et de lui dire la vérité. Le spectre se nomme et confesse son crime : c'est un voleur mis à mort pour ses forfaits, que le peuple honore par erreur et dont le culte est une horrible profanation.

« Pendant ce colloque, les assistants *entendaient une voix étrange, mais ne voyaient personne;* Martin, seul, *entendait* et *voyait.* Il fit enlever l'autel dressé en ce lieu et par ce

moyen délivra son peuple de cette antique superstition [1]. »

Il faut s'arrêter; mais ce que nous ne pouvons pas omettre, c'est le soin avec lequel le pieux et sincère historien entoure chaque récit des témoignages les plus probants. Ainsi, bien que tout le monde ait vu la résurrection du cathécumène, cela ne lui suffit pas; il tient à se la faire raconter par le *ressuscité* lui-même. Pour tout le reste, il invoque tous ceux, grands ou petits, qui ont été témoins, sujets, objets, admirateurs de ces grands miracles; il les interpelle et l'histoire ne fait pas mention d'une seule dénégation.

« Ne soyez pas étonnés, dit-il, de me voir ajouter à chaque miracle les noms des témoins et des personnes *encore vivantes* auxquelles, — si l'on ne me croit pas, — on pourra recourir. Je le fais à cause de l'incrédulité de certaines gens. En leur citant des témoins encore *pleins de vie et de santé*, peut-être les croiront-ils plus que moi. Mais suis-je bien certain qu'ils voudront bien les croire? Et cependant je m'étonne que, pour peu que l'on ait le plus léger instinct de religion, on puisse concevoir cette criminelle pensée qu'il existe un seul homme capable de tromper en pareille matière, surtout lorsque cet homme est Martin. O mon Dieu! éloignez de tout homme qui vous craint de semblables soupçons! O Christ! vous m'êtes témoin *que je n'ai rien dit et ne dirai jamais rien que je n'aie vu de mes propres yeux*, ou que je ne tienne de source certaine et plus souvent encore de Martin lui-même. Et je déclare ici que je m'attache scrupuleusement à la vérité historique;... je l'avoue, je suis tout hors de moi et me laisse emporter à l'indignation, lorsque je vois des chrétiens ne pas croire à la puissance d'un saint que les démons eux-mêmes reconnaissent.

« Ainsi le monastère du saint prélat était éloigné de deux

1. Ce fait est très-curieux, et pour nous plus que pour tout autre, car il nous rassure en nous prouvant que nous n'avons rien dit de trop dans notre dernier Mémoire sur la réalité des *manès*, des *géants* et de leurs *ombres*.

milles de Tours. Eh bien, à peine le bienheureux mettait-il le pied hors de sa cellule pour aller à l'église, qu'on voyait dans celle-ci, malgré ces deux milles de distance, les énergumènes rugir et les démons trembler comme à l'approche d'un juge, en sorte que leurs gémissements annonçaient l'arrivée de l'évêque au clergé qui souvent ne savait pas qu'il dût venir [1].

« J'AI VU, reprend Sulpice, J'AI VU un possédé, à l'approche de Martin, s'élever, les mains dressées au-dessus de sa tête, et rester ainsi suspendu dans les airs... Martin ne le touchait pas, ne lui adressait ni reproches ni menaces comme nos clercs... mais il faisait retirer la foule, et les portes fermées, prosterné sur les dalles, au milieu de l'église, vêtu d'un cilice et couvert de cendres, IL PRIAIT [2]. Alors vous voyiez s'opérer leur délivrance à tous de vingt manières différentes. Les uns, les pieds en l'air, semblaient suspendus aux nues, sans que leurs vêtements toutefois fussent jamais dérangés... Ailleurs, ils souffraient comme s'ils eussent été mis à la question, et se nommaient *sans qu'on leur demandât leur nom :* « Je suis Jupiter, » disait l'un... « Je suis Mercure, » disait l'autre... Et si pour croire tout ce que je viens de raconter une foi trop faible exigeait encore des témoins, je produirais, non pas un seul homme, mais DES MILLIERS [3]. »

Oui, nous le répéterons toujours, des miracles opérés par de tels hommes, racontés par de tels historiens, acceptés par des peuples entiers, avoués par les païens eux-mêmes et leurs démons, cumulant par conséquent tous les genres de

1. Même chose se passait à Morzine en 1864, c'est-à-dire à quinze siècles de distance. Dès que le pieux évêque d'Annecy eut fait son *premier* pas sur le territoire de la paroisse, toutes les possédées que l'on croyait guéries depuis deux ans entrèrent en crise à l'instant même, et signalèrent son approche.

2. Voilà la raison du peu de succès des exorcismes à grand fracas, à grand renfort d'objurgations, et en présence de toute une ville comme à Loudun.

3. *Dialogues de Sulpice Sévère*, § 19, 20, 21.

démonstrations historiques et traditionnelles possibles, peuvent d'autant moins être rejetés sans folie, qu'ils ont été précédés et vont être suivis de mille autres analogues.

---

§ V.

APPARITIONS DES MÊMES SAINTS.

1. Apparitions irréfragables faites à saint Ambroise. — 2. Il apparaît de son vivant. — 3. Il promet d'apparaître après sa mort. — 4. Il apparaît après sa mort à ceux à qui il l'a promis.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA LETTRE CIRCULAIRE DE SAINT AMBROISE AUX ÉVÊQUES.

Note II. — S'IL EST VRAI QUE LA VICTOIRE SOIT TOUJOURS DU CÔTÉ DES GROS BATAILLONS.

Note III. — UNE BELLE APPARITION TRADITIONNELLE.

1. — *Apparitions faites à saint Ambroise.*

Nous avons dit bien des fois quel prix nous attachions à cet ordre de phénomènes. Si les résurrections sont pour nous le gage de notre propre réintégration future en corps et en âme, les apparitions nous démontrent la survie immédiate, et nous donnent l'espoir qu'en entrant dans un autre monde nous ne romprons pas nécessairement avec celui que nous quittons.

Parfaitement édifiés sur la partie phénoménale du mystère, il ne nous reste plus qu'à compléter nos croyances sur l'*identité* des personnes qui apparaissent à nos yeux.

Tous les grands noms qui nous occupaient tout à l'heure à propos de leurs résurrections se pressent à présent sous notre plume, à propos de leurs apparitions, car saint Félix apparut publiquement sur les remparts de Nole (saint Augustin nous l'affirme), saint Zénobe apparut souvent à Florence, saint Hilaire à Poitiers, saint Martin à Tours, etc.

Pour ne pas être fastidieux, bornons-nous à un seul exemple et choisissons celui qui offre le plus de garantie en raison de sa grande célébrité. Saint Ambroise suffira largement, suivant nous, à l'exposition et à la solution du problème.

1° Il est favorisé d'apparitions très-remarquables; 2° il apparaît lui-même de son vivant; 3° il promet d'apparaître après sa mort; 4° il apparaît après sa mort à ceux à qui il l'a promis.

S'il n'y a pas là tous les éléments d'une étude complète, où donc les trouvera-t-on?

La plus célèbre de toutes celles qu'il subit est celle des saints martyrs Gervais et Protais. C'est un beau spécimen du mode habituellement employé par les saints pour se révéler eux-mêmes, et pour confirmer leur identité par leurs miracles. Tout se réduit à savoir si l'on peut, ou plutôt si l'on *veut* se fier au témoignage d'un saint Ambroise.

Voici d'abord un extrait de la Lettre circulaire qu'il envoya à tous les évêques d'Italie : « Le carême dernier, Dieu m'ayant fait la grâce de jeûner et de prier dans la compagnie des fidèles, comme j'étais une nuit en oraison, il me prit un sommeil si léger, que je n'étais, proprement, ni éveillé ni endormi. En cet état, *ayant ouvert les yeux*, je vis devant moi deux jeunes hommes vêtus d'une robe longue et d'un manteau d'une blancheur extraordinaire; ils étendaient les mains pour prier. L'état où j'étais entre le sommeil et le plein usage des sens ne me permit ni de leur parler ni de leur répondre. Je fis alors un effort pour m'éveiller, et aussitôt tout ce spectacle disparut et je ne vis plus rien. J'eus incontinent recours à Dieu et lui demandai, par les entrailles de sa miséricorde, que, si c'était une illusion du démon, il l'éloignât entièrement de ma pensée; mais que si c'était, au contraire, une révélation venant de lui, il eût la bonté de m'en donner une plus ample connaissance. Je redoublai pour cela mon jeûne, et une seconde nuit, les mêmes personnes m'apparurent vers le chant du coq, mais sans rien me dire. Enfin

une troisième nuit, la rigueur du jeûne m'ayant ôté la faculté de dormir, ces mêmes jeunes hommes se présentèrent à moi pour la troisième fois avec un troisième personnage qui me parut être saint Paul, parce que l'image que j'avais de ce grand apôtre lui était tout à fait semblable. Les jeunes hommes restèrent silencieux, mais l'apôtre me parla et me dit que « ceux que je voyais étaient d'illustres martyrs qui, ayant renoncé, suivant la doctrine puisée dans *ses* Épîtres, aux richesses et aux jouissances de la terre, s'étaient attachés uniquement à Jésus-Christ; qu'après avoir vécu pendant dix années dans la ville de Milan, leurs corps avaient été enterrés au lieu même où je priais, et qu'en faisant fouir la terre à une profondeur de douze pieds, je les trouverais dans une pierre creuse. Il ajoutait que je devais les lever et faire bâtir une église en leur honneur pour les y placer. » Je le suppliai alors de me dire le nom de ces glorieux soldats de Jésus-Christ. Il me dit que « cela n'était pas nécessaire, parce que je trouverais aussi, à la tête de leur cercueil, un écrit où leur nom, leur pays, leur naissance et leur genre de mort étaient rapportés. »

« A la suite de cette apparition, j'assemblai les évêques des villes voisines, et après leur avoir déclaré ce que j'avais *vu* et *entendu*, je pris le premier un instrument et commençai à creuser la terre; les autres évêques firent la même chose, et enfin, après avoir creusé douze pieds, nous trouvâmes ce bienheureux tombeau que l'apôtre m'avait indiqué; nous l'ouvrîmes aussitôt, et nous eûmes la consolation de voir ces saints corps aussi beaux et aussi frais que s'ils n'y eussent été mis que depuis une heure. L'odeur admirable qui en émanait les rendait encore plus vénérables. L'écrit dont saint Paul m'avait parlé s'y trouvait aussi, et voici quel en était le contenu : « *Moi Philippe, serviteur de Jésus-Christ, étant assisté de mon fils,* j'ai levé et enseveli chez moi les corps de ces glorieux martyrs, qui étaient enfants jumeaux de saint Vital, martyrisé à Ravenne, et de sainte Valérie, martyrisée près de

Milan » (suit toute l'histoire du martyre). Après quoi le manuscrit se terminait ainsi : « Moi, Philippe, serviteur de Jésus-Christ, voyant ces corps sacrés restés sans sépulture, je les enlevai de nuit avec mon fils et les transportai dans ma maison, sans autre témoin que Dieu qui voit toute chose; après quoi je les ensevelis dans ce cercueil de marbre, espérant que leur intercession me ferait obtenir miséricorde. Ainsi soit-il. »

Pour anéantir un témoignage aussi explicite, les protestants du XVIe siècle objectèrent que, ne se trouvant pas dans les recueils primitifs des œuvres de saint Ambroise, cette pièce était nécessairement apocryphe; malheureusement pour eux, ayant été retrouvée par Lypoman et Surius dans les plus vieux manuscrits, confirmés ensuite par d'autres plus complets, elle passa dans la troisième édition des œuvres complètes de saint Ambroise, édition publiée à Rome en 1585. Les Bollandistes, d'ailleurs, répondent avec infiniment de raison que « le silence gardé ailleurs par saint Ambroise sur cette vision personnelle ne suffit pas pour la rendre *suspecte* (comme on l'a prétendu), puisque saint Paulin, saint Gaudence, saint Augustin, et probablement aussi tous les savants de cette époque tenaient *de la bouche même* d'Ambroise le récit de cette vision, qui prouve d'une manière *irréfragable* (*constare irrefragabiliter*) tout le zèle et toute la foi qui guidèrent en cela le grand archevêque [1]. »

Il est vrai que dans sa lettre à sa sœur Marcelline il ne lui parle pas de cet *avertissement en songe;* il se contente de lui rendre compte des miracles qui étaient venus confirmer aussitôt l'identité des deux martyrs. Il lui donne ensuite quelques détails sur la merveilleuse grandeur des deux saints, sur leur première translation dans la basilique de Faustus, et sur la seconde dans la basilique Ambroisienne, où il prêcha deux jours de suite en leur honneur et dans laquelle eurent

1. Boll., *Acta SS.*, t. III junii. p. 381.

Digitized by Google

encore lieu plusieurs miracles très-remarquables qui convertirent beaucoup d'Ariens.

Ces miracles se trouvent d'ailleurs surabondamment constatés par l'affirmation de saint Ambroise d'abord, puis de saint Paulin, de saint Gaudens, de saint Martin, de saint Grégoire, de saint Zénobe de Florence, et surtout de saint Augustin, alors à Milan, et qui, TÉMOIN OCULAIRE, LEUR DUT EN PARTIE SA CONVERSION. On peut le dire : c'est à *satiété* que le dernier de ces grands docteurs revient sur tous ces détails et sur l'heureux effet qu'ils finirent par produire sur l'esprit des hérétiques et de l'impératrice Justine, si décidée jusque-là à chasser saint Ambroise de son diocèse, parce qu'il lui avait refusé d'accorder une église aux Ariens. Partout il y revient, dans les *Confessions*, dans *la Cité de Dieu*, dans ses *Sermons*, et dès lors peu nous importe que ces deux lettres à Marcelline soient authentiques ou non, si les mêmes détails sur le rêve (*per somnium*) et sur la vision (*per visum*) se retrouvent dans les sermons de l'évêque d'Hippone comme dans ceux de saint Ambroise[1].

Quant aux miracles qui étaient venus confirmer cette vision, laissons encore parler saint Augustin : « O mon Dieu, dit-il, vous réserviez la révélation et l'invention de ces saints corps, pour apaiser la fureur de cette femme couronnée (Justine), car *il se fit bien des miracles* à leur translation, non-seulement chez les possédés, dont les démons rugissaient et confessaient votre saint nom en prenant la fuite, mais encore chez les malades, qui guérirent en grand nombre, et entre autres l'aveugle Sévère qui, bien que ses yeux, *sortis de leurs orbites*, ne semblassent plus suspendus que par un fil, recouvra la vue rien qu'en appliquant sur eux un simple

1. Il y revient encore au XXIIe livre de la *Cité de Dieu* (ch. VIII). « Les corps des saints Gervais et Protais, dit-il, cachés et ignorés de tout le monde, furent révélés en songe à Ambroise. — Corpora SS. G. et P., cum laterent et nescirentur penitus, episcopo Ambrosio PER SOMNIUM revelata. »

linge qu'on avait fait toucher à la *châsse*[1]. » — Dans son sermon XXXIX, il revient encore sur le même homme : « *Nous* nous sommes réjoui, dit-il, *de le voir voyant*, et nous l'avons laissé au service du temple, et il vécut encore dix ans dans la basilique Ambroisienne, au service de laquelle il s'était consacré en reconnaissance du miracle. »

Mais ces entassements de preuves ne suffisent pas à convaincre ceux qui ne veulent pas être convaincus. En présence d'une obstination, pour le coup si miraculeuse, on sent que l'indignation de saint Ambroise le surmonte et l'entraîne : « Le diable, dit-il, cède aux coups qui le frappent, mais les Ariens ne savent pas céder; le diable dit : « Je sais qui tu es, tu es le fils du Dieu vivant. » Les Juifs disent : « Nous savons ce qu'il est. » Les démons disent : « Vous êtes des martyrs. » Mais les Ariens disent : « Nous ne savons pas et nous ne voulons pas comprendre, nous ne voulons pas croire. » Les démons disent aux martyrs : « Vous venez nous perdre. » Mais les Ariens disent : « Ces tourments des démons ne sont pas vrais, ce sont des fictions et des plaisanteries. » Mais quand donc a-t-on vu quelqu'un jouer le démoniaque et se donner pour le démon lui-même? Comment pourrions-nous soupçonner la fraude, quand nous les sentons s'agiter si violemment sous la main que nous imposons sur leur tête? Mais nous n'avons pas besoin d'usurper le témoignage des démons en faveur des martyrs, qui prouvent eux-mêmes leur passion sainte par leurs bienfaits. »

Saint Ambroise a raison. Voici comment se passait en général ce qu'on appelait « les *inventions* des corps saints, » et comme se confirmait leur identité. C'était toujours le miracle venant à l'appui du miracle[2] (voir notre App. C).

1. *Confessions*, l. IX, ch. VIII.

2. Encore une question que nous nous permettrons de soumettre à M. de Broglie. Lorsque, nous racontant la même découverte, il la fait suivre de ces mots : « Ambroise indique alors que d'*après des indices à lui connus* on devait trouver les corps en certain lieu, et que des guérisons miraculeuses

vinrent, *dit-on*, prouver leur authenticité (*Église*, etc., t. II), » ne lui semble-t-il pas, comme à nous, que le mot *indices* rend assez mal le mot *songe*, et que, lorsqu'il s'agit des affirmations réitérées de témoins comme saint Ambroise et saint Augustin, le mot *dit-on* ne suffit pas (I) ?

I. « TEXTE LATIN DE LA LETTRE CIRCULAIRE DE S. AMBROISE AUX ÉVÊQUES. » — 18. In diebus transactæ nuper quadragesimæ, cum Dominus mihi donasset, ut jejunantium et orantium me faceret esse participem ; in oratione posito ita mihi somnus obrepsit, ut nec vigilans aperte, nec dormiens integre, viderem apertis oculis mecum duos juvenes ephebos, vestibus candidissimis, id est, collobio et pallio indutos, caliculis calceatos, manibus extensis orantes. Nullam quidem gravedinem patiens, loqui cum eis non poteram : sed ut dixi, pars in me somni incumbebat, qui me ad eorum interrogationem verbum proferre non sinebat : plene autem me evigilante visio eorum ab oculis meis elapsa est : unde factum est, ut rogarem Domini misericordiam, ut si ludificatio dæmonum esset, abscederet ; si vero veritas esset, plenius appareret. Ad impetrandum vero quod poscebam a Domino, augmentavi jejunium : similique modo, canente gallo, orantes mecum juvenes apparuerunt. Tertia vero nocte, defecto jejuniis corpore, non dormienti, sed stupenti, cum quadam mihi tertia apparent persona, quæ similis esset B. Paulo, cujus vultum me pictura docuerat, ut tantum ipse mecum illis tacentibus loqueretur, dicens : Isti sunt, qui propter monita mea, respuentes prædia et divitias, secuti sunt Domini nostri Jesu Christi pia vestigia ; mihi terrenum, nihilque carnale concupiscentes, in media hac Mediolanense urbe per decem annos in Dei servitio perdurantes, ad hoc pertingere meruerunt, ut Cbristi martyres fierent : quorum corpora in eo loco invenies, in quo stas et oras. Duodecim pedum altitudine terra coopertam arcam invenies : quam arcam superius exaltabis, et in nomine eorum ecclesiam fabricabis. » Cumque eorum nomina ab eo requirerem, dixit mihi : « Ad caput eorum libellum scriptum invenies, in quo et ortus eorum et finis scriptus est. » Convocans itaque omnes per circuitum fratres et coepiscopos urbium vicinarum, referens universa quæ videram et audiveram, ipsis coram positis, primus ego terræ fossor accessi : ceteri episcopi prosecuti sunt.

Fodientes, pervenimus ad arcam, quam sanctus promiserat Paulus : quam aperientes, invenimus quasi ipsa hora positos sanctos miro odore fragrantes : ad quorum caput illum libellum invenimus, in quo erant hæc per ordinem universa conscripta : « Ego servus Christi

Philippus, intra domum meam sanctorum corpora cum filio meo rapui et sepelivi : quorum mater Valeria, et pater Vitalis dicti sunt ; quos uno ortu geminos genuerunt, et unum Protasium, alium Gervasium vocaverunt. »

---

2. — *Saint Ambroise apparaît de son vivant.*

Dans la vie de ce grand saint Nicolas de Myre, dont nous parlions au commencement de ce chapitre, se trouve une belle apparition *de vivant à vivant,* lorsque tout un équipage le voit gouverner son navire et le sauver du naufrage, au moment même où il officiait dans la cathédrale de Myre. Toutefois, la *bilocation,* c'est-à-dire la *présence dans les deux endroits à la fois* n'était pas prouvée par cela même, car l'image vue sur le vaisseau pouvait être le résultat d'une action ou d'une représentation angélique.

Mais voici quelque chose de plus net, c'est-à-dire l'affirmation formelle de l'*apparaissant.*

On lit dans saint Grégoire de Tours, si bien au fait de tout ce qui regardait son église et son prédécesseur saint Martin: « Dans ce temps-là (au moment de la mort de saint Martin). le bienheureux Ambroise, dont le monde entier connaît maintenant les œuvres, était en qualité d'évêque à la tête de l'église de Milan. Comme il avait pour habitude d'officier lui-même le dimanche, il était réglé que le clerc-lecteur ne se permettait jamais de commencer sa lecture que le saint ne lui en eût donné le signal. Or, au dimanche dont nous parlons, il arriva que le lecteur se tenant debout devant l'autel pour lire l'épître de saint Paul, le saint évêque vint à s'endormir sur l'autel même. Deux ou trois heures se passent sans que personne ose se permettre de réveiller le bienheureux. Mais enfin on s'y résigne et on lui dit : « Seigneur, les heures s'écoulent, le peuple est fatigué, veuillez donc permettre au lecteur de commencer sa lecture. — Ne vous troublez pas, reprend le grand évêque. je m'estime bien

heureux de ce sommeil, puisqu'il m'a procuré la vue d'un si beau spectacle; car sachez-le bien, fidèles, Martin, mon frère dans l'épiscopat, Martin n'est plus de ce monde, *je viens* d'officier à ses obsèques et il ne me restait plus à prononcer que le capitule lorsque *vous m'avez éveillé.* » Tout le monde est frappé de stupeur et d'admiration. Tout le monde note le temps, le jour et l'heure, et toutes informations prises, la concordance se trouve parfaite[1]. »

Saint Grégoire n'était en ceci que le rapporteur de la tradition universelle, car dans les deux églises de Tours et de Milan surtout le fait n'avait jamais été mis en question. Dans les leçons du plus antique de tous les bréviaires ambroisiens, il y est rapporté dans les mêmes termes que dans la plus ancienne vie manuscrite de saint Ambroise, conservée dans la bibliothèque Ambroisienne. Il y a plus; Bollandus rapporte avoir vu dans le chœur de l'église de Saint-Ambroise, en 1662, une représentation peinte de ce miracle, ayant à cette époque, d'après l'avis des experts, plus de MILLE ANS d'existence.

Après tout, ce n'était là qu'un analogue de plus à joindre à tous ces ravissements et bilocations rassemblés dans les annales de l'église, depuis saint Paul jusqu'à saint Liguori, dont la *double* présence lors de la mort de Clément XIV, à Rome et à Sainte-Agathe (qui en est à 60 lieues), a été constatée *juridiquement* de nos jours.

Il n'y avait donc jamais eu lieu à aucune réclamation, lorsqu'au XVe siècle le cardinal Baronius vint tout ébranler par une difficulté chronologique, résultant pour lui du récit de saint Sulpice Sévère. « Si saint Ambroise, disait-il, est mort, comme le veut ce dernier écrivain, le 4 avril de l'année 397, comment a-t-il pu se trouver aux funérailles de saint Martin, qui n'est mort qu'en 402 ? »

1. Saint Grégoire de Tours, *Miracles de saint Martin*, l. I, col. 919, édition Migne.

Selon Baronius et ses partisans, il n'y avait plus à hésiter (et cela prouve la grande rigidité de nos annalistes) ; suivant eux, il fallait *retoucher* le bréviaire de Milan et corriger l'ancien office qui contenait une telle énormité. On intrigua donc beaucoup dans ce sens auprès du cardinal Frédéric Borromée, évêque de Milan ; mais celui-ci, sans méconnaître la force d'un dilemme aussi simple, ne voulut jamais consentir au moindre remaniement, alléguant qu'il y avait infiniment plus à parier pour une légère erreur de chiffres chez des historiens (quelque exacts qu'ils pussent être), que pour une erreur aussi collective chez tant d'Églises différentes et chez tant de témoins contemporains. Le principe était sage ; et, dans le fait, de même qu'une première erreur de chiffres chez Sulpice Sévère avait fait supprimer, pour les Gaules, deux siècles d'apostolat complétement rétablis aujourd'hui, de même sa seconde erreur entachait toute la tradition d'une méprise ridicule : heureusement le père Papebroc [1] faisait plus tard bonne justice de la difficulté, et, d'accord avec l'abbé Gervaise [2], rétablissait la mort de saint Martin en 396 ; il leur avait suffi pour cela de prouver qu'au concile de Turin, tenu en septembre 397, la province de Tours était représentée par l'évêque saint Brice, successeur de saint Martin. Toute la critique se rendit à cette démonstration, et le miracle trop légèrement sacrifié par Baronius reprit toute son autorité. Saint Charles Borromée avait fait de la critique d'*intuition* et de bon sens.

Donc, saint Ambroise avait dit vrai ; il avait *servi* (*serviisse*) EN PERSONNE [3] aux obsèques de saint Martin, et puisqu'il y avait *servi*, il fallait bien que les assistants de Tours l'y eussent *vu* servir, à leur tour, *pour le moins* en image.

1. Le plus habile et le plus difficile critique des *Acta Sanctorum*.

2. *Dissertation sur le temps de la mort de saint Martin, de 335 à 393.* — Voir aussi M. Barthélemy, *Vies des saints de France*, ch. v, notes à la vie de saint Martin, etc., 1862, col. 970.

3. Expression mise par saint Grégoire dans la bouche de saint Ambroise.

Jusqu'ici voilà bien l'assistance de l'âme en un autre lieu que le corps, et comme saint Augustin nous dit quelque part « que les apparitions de morts à vivants doivent se faire comme celles de vivants à vivants [1], » ceci nous conduit tout naturellement à celles qui vont suivre.

3. — *Saint Ambroise promet d'apparaître après sa mort.*

Saint Ambroise, suivant le récit de Paulin, son disciple, avait prédit aux siens, dans sa dernière année, mais longtemps avant Pâques et *sans être malade,* qu'il serait avec eux jusqu'à ce jour, ayant obtenu du Seigneur, disait-il, d'être délivré au plus tôt de ce monde.

« Peu de jours avant qu'il fût arrêté par la maladie, dit Paulin, il me dictait l'explication du psaume XLIII, quand, tout à coup, en ma présence, un petit globe de feu, en forme de bouclier, se reposa sur sa tête et entra peu à peu dans sa bouche comme un maître dans sa maison ; ensuite le visage de l'évêque devint blanc comme la neige, puis il reprit son état habituel. Pendant ce temps, je demeurai frappé de stupeur et sans mouvement.

« A partir de ce moment il ne *dicta plus,* mais il avertissait tous ses amis et tous ceux qui l'en priaient QU'IL VIENDRAIT LES VISITER SOUVENT après sa mort ; il l'avait promis surtout aux jeunes enfants de ses écoles, à saint Zénobe, cet évêque de Florence dont nous avons parlé, à Florentius, son ami, à Simplicien, son successeur, et voici qu'à l'heure même de sa mort il leur apparut à *tous* comme aussi à plusieurs saints personnages de l'Orient, priant avec eux, leur imposant les mains, et leur donnant UNE TELLE CERTITUDE DE SA PRÉSENCE que ces amis favorisés continuèrent à lui écrire comme s'il était vivant, et qu'à Milan ce ne fut qu'en rapprochant les jours et les heures que l'on acquit la certitude

1. *De Cura pro mortuis.*

que ces apparitions avaient eu lieu au moment même de sa mort.

« Son corps avait été porté ce même jour à la grande église, et là, durant la nuit consacrée aux veilles de Pâques, un grand nombre d'enfants, revenant des fonts où ils avaient reçu le baptême, le virent ; les uns le disaient assis dans la chaire où il rendait ses jugements, d'autres le voyaient dans l'attitude d'un homme qui se promène et le montraient du doigt à leurs parents. Le lendemain dimanche, au moment où on levait son corps, c'est à peine si l'on pouvait prier tant assourdissaient les rugissements des démons criant qu'il les tourmentait. Et cette présence se fait encore sentir aujourd'hui, non-seulement en ces lieux, mais dans plusieurs provinces, comme on le voit par une lettre qui témoigne de ses apparitions lointaines, et se conserve encore dans le monastère de Milan, auquel Simplicien l'a confiée. Nous tenons de Zénobe lui-même que, conformément aux promesses du saint, il jouissait de l'immense consolation *d'être resté en communication avec lui* et de le voir souvent prier à l'autel de la chapelle qu'on appelait ambroisienne, parce que jadis il y célébrait les saints mystères toutes les fois qu'il venait à Florence. »

Mais ces apparitions redoublaient dans les grandes circonstances. « Ainsi, reprend Paulin, dans la maison où il demeura quand il s'éloignait de la présence d'Eugène, il apparut en vision à un homme, au temps du célèbre siége de Florence, alors que les habitants n'avaient plus d'espoir de salut, et il lui promit que le jour suivant ils seraient sauvés. Le lendemain, en effet, Stilicon arrivait avec son armée et délivrait la ville.

« Il apparut aussi la nuit, un bâton à la main, au général Mascezel, alors qu'il désespérait du salut de l'armée qu'il conduisait contre Gildon, et comme Mascezel s'était jeté aux pieds du saint homme, celui-ci frappa trois fois la terre de son bâton, en disant : « *Ici, ici, ici.* » Effectivement, trois jours

après, à ce même lieu si précisément désigné par le bâton du rêve, soixante-dix mille soldats prenaient la fuite devant cinq mille. NOUS TENONS TOUS CES DÉTAILS DE LA BOUCHE MÊME du général Mascezel qui, ayant raconté le fait à beaucoup d'autres, nous a convaincu de son exactitude et décidé à l'insérer dans ce livre [1]. »

Pourquoi donc supposerions-nous maintenant qu'Ambroise ne pouvait être *en personne* là où *il avait promis qu'il serait?* Pourquoi le Saint-Esprit, qui ne le trompait jamais sur tout le reste, l'eût-il fait manquer à sa parole, précisément dans la plus grave des circonstances, à propos desquelles il l'avait engagée? Voilà, certes, une responsabilité qui remonterait plus haut que lui.

Restons-en sur ces quelques réflexions, et terminons en disant qu'en présence de pareils faits, prédits, réalisés, attestés par des hommes comme saint Ambroise, saint Martin, saint Hilaire, saint Grégoire, saint Paulin, saint Augustin, etc., les protestants ont été aussi *mal* inspirés, en fixant la dégénérescence du miracle à la fin du IIIe siècle, que Tholuck l'était *bien* en demandant grâce encore une fois pour ce siècle, en priant ses coreligionnaires de retarder jusqu'au cinquième l'arrivée de la *légende*.

II. « EST-IL VRAI QUE LA VICTOIRE SOIT TOUJOURS DU COTÉ DES GROS BATAILLONS? » — C'est encore saint Augustin qui va se porter garant, et garant contemporain, d'un miracle bien autrement imposant, dû encore à l'intervention du même saint. « Lorsque Rhadagaise, roi des Goths, à la tête d'une armée immense et sans pitié, était déjà campé aux portes de la ville et paraissait prêt à écraser les Romains, il se trouva vaincu en un seul jour et avec une telle prestesse qu'il perdit BEAUCOUP PLUS DE CENT MILLE HOMMES, fut pris lui-même avec ses fils, et mis à mort comme il l'avait mérité, pendant que du côté des Romains il y eut, *je ne dirai pas* UN SEUL TUÉ,

1. *Vie de saint Ambroise*, par Paulin.

MAIS UN SEUL BLESSÉ. Cum Rhadagaisius, rex Gothorum, agmine ingenti et immani, jam in urbis vicinia constitutus Romanis cervicibus imminerat, *una die* tanta celeritate sic victus est, UT NE UNO QUIDEM NON DICAM EXTINCTO, SED NE VULNERATO ROMANORUM, multo amplius quam CENTUM MILLIUM hominum *prosterneretur* ejus exercitus, atque ipse cum filiis mox captus, pœna debita necaretur (*a*). »

Le cardinal Baronius, dont on connaît la scrupuleuse réserve, ajoute : « Quant à ce chiffre de l'armée de Rhadagaise, saint Augustin, *en se contentant* de le fixer à *plus de cent mille*, nous semble avoir voulu parler avec modestie (modestius agere), afin de ne pas laisser croire à la postérité qu'il usait d'hyperboles, car Orose dit « au moins deux cent mille,» et Zozime, tout historien païen qu'il fût, affirme que « cette armée barbare était composée de quatre cent mille hommes : » « Quadringenta barbarorum millia fuisse testatur. » (Baron., anno Chr. 406, IX.)

Mais sachons *nous contenter* nous-mêmes; en nous tenant aux *cent mille* tués et au *pas un blessé* de saint Augustin, trouverons-nous cette fois le miracle assez prouvé? Devant un tel accord, que penser de nos historiens modernes qui taisent de tels faits (*b*), de nos hagiographes qui se contentent d'en glisser quelques mots, et de la critique actuelle qui continue d'exiger de nous avec aplomb « des miracles accomplis au grand soleil de l'histoire ? » Visions et promesses de saint Ambroise (*c*), réalisations au jour et au lieu indiqués, attestations générales (y compris celles d'un saint Augustin), constatations enfin par les médailles et par l'admiration ou les aveux des deux armées!... On cherche en vain ce qu'on pourrait réclamer de plus.

C'était le moment des victoires miraculeuses annoncées par des apparitions qui ne l'étaient pas moins. Grâce encore au miracle, Théodose le Grand venait de clore le IVe siècle et de porter à son apogée cet empire universel qui devait se dissoudre le lendemain, en écrasant dans les gorges des Alpes l'armée d'Eugène et d'Arbogast qu'il lui restait à soumettre. Là encore le labarum, les apparitions de saints MONTÉS SUR LEURS CHEVAUX BLANCS, les prières, les prédictions et enfin l'immunité parfaite des chrétiens pendant le *foudroiement* com-

(*a*) *Cité de Dieu*, l. V, ch. XXIII.

(*b*) Rhadagaise n'a même pas l'honneur de figurer dans le dictionnaire de Bouillet.

(*c*) Voir dans Paulin l'apparition dans laquelle il annonce aux Florentins qu'ils seront délivrés le *surlendemain*.

plet de l'armée païenne, paraissent avoir tout décidé. Nous en verrons les analogues dans notre *Étude sur Notre-Dame de Ceica* (immédiatement avant nos Appendices).

III. « UNE GRANDE APPARITION TRADITIONNELLE. » — Les Bollandistes (au 1er tome de mars, ve jour du mois) nous donnent la vie de saint Eusèbe de Crémone, l'ami de cœur et le successeur de saint Jérôme dans l'administration de ses monastères d'Orient. Quoique la vie de ce saint personnage ait été écrite par un grand nombre d'auteurs approuvés et notamment par *Pierre de Natalibus, Pierre Canisius*, etc., nos grands hagiographes donnent la préférence à celle qui a été redigée en 1612 par le célèbre Ferrarius, docteur en théologie, de Crémone, parce que, disent ces savants, « il jouissait d'un très-grand crédit à son époque, ne donnant jamais pour vraies les choses douteuses, mais pour probables les choses probables, et pour incertaines les incertaines. » D'ailleurs Ferrarius étant de Crémone, comme l'évêque dont il écrivait la vie, était mieux placé que tout autre pour recueillir des matériaux; et la ville avait été si satisfaite de son œuvre qu'elle avait tenu à la faire imprimer à ses frais.

C'est donc lui qui va parler. « Comme saint Eusèbe assistait saint Jérôme à son lit de mort, c'était à lui que le grand homme avait confié le double soin d'annoncer celle-ci à saint Augustin et de l'ensevelir auprès de la crèche du Seigneur, dans le lieu même où Eusèbe serait enseveli plus tard à son tour, comme un autre Élisée auprès de son maître. Eusèbe s'acquitte donc de tous ces pieux devoirs et gouverne le monastère en question, pendant deux autres années consécutives, comme on peut s'en assurer dans la lettre conservée aux livres de saint Jérôme sous le titre de *Cyrille de Jérusalem*. »

Jusqu'ici voilà l'histoire et personne ne la conteste. Mais voici maintenant le fragment d'une lettre insérée dans les œuvres de ce même Cyrille, et, *dit-on*, adressée par lui à saint Augustin. « Quoiqu'elle paraisse effectivement, reprend Ferrarius, devoir être attribuée à un autre (en raison de certaines difficultés), serait-ce à dire pour cela que ce qu'elle contient soit faux et mensonger? Beaucoup de pièces attribuées à tort à certains auteurs n'en sont pas moins très-vraies. Combien y en a-t-il d'attribuées par erreur à saint Jérome, saint Augustin, saint Jean Chrysostome et autres, et qui sont non-seulement très-vraies, mais dignes d'être lues par tout le monde?... Quant aux miracles que renferme cette lettre, ils n'ont assurément rien qui répugne à la toute-puissance divine, et d'ailleurs celui de l'apparition

a été reproduit intégralement par beaucoup d'auteurs approuvés... Ajoutez à cela, qu'ayant écrit à l'illustre cardinal Baronius, peu de temps avant sa mort, pour lui demander la raison du silence gardé dans ses *Annales* à l'égard de cette lettre, il me répondit que « ce silence ne préjudiciait en rien à sa vérité, mais qu'il l'avait omise à dessein, en raison de certaines incertitudes *laborieuses* à expliquer (aliqua incertitudine laborabant), attendu que dans des écrits aussi graves que les siens on ne pouvait insérer que des choses absolument certaines, appuyées sur l'autorité des hommes les plus illustres. »

Il est temps maintenant d'arriver à cette lettre dont la véracité, reconnue dans l'Église, n'est suspecte, nous le voyons, que relativement à son auteur.

« Après la mort du bienheureux Jérôme, y est-il dit, il s'éleva une secte qui niait le purgatoire, ainsi que la jouissance immédiate de Dieu avant la résurrection des corps. Cette secte fit de tels progrès, et notre douleur en devint si grande, que la vie nous était devenue à charge, *ut nos amplius vivere pigeret*. C'est pourquoi, ayant convoqué tous mes évêques suffragants et beaucoup d'autres, excellents catholiques, j'organisai avec eux toute une série de jeûnes et de prières à l'effet d'obtenir de la bonté divine la cessation de cette épreuve si dure pour notre foi. Chose admirable et qui ne s'était peut-être jamais vue! la nuit qui suivit ces trois jours de jeûnes et de prières, saint Jérôme apparut manifestement à son cher fils Eusèbe, et dans les termes les plus tendres lui recommanda de ne plus rien craindre de cette secte pestiférée, attendu qu'elle touchait à sa fin. Eusèbe, ébloui d'abord de l'éclat de celui qui lui parlait, finit par verser un torrent de larmes au milieu desquelles il s'écria : « Êtes-vous bien mon père? êtes-vous bien Jérôme? Si vous l'êtes, comme je le vois, comment pourriez-vous m'abandonner? Moi, je vous tiens, et je ne vous laisserai pas repartir seul et sans votre cher enfant. » A quoi le bienheureux lui répondit : « Mon cher fils, je ne t'abandonnerai plus désormais, mais prends courage, car dans vingt jours tu me suivras, et nous irons jouir ensemble du repos qui ne finira jamais. Seulement, avertis de ma part Cyrille et nos autres frères de se rendre demain à ma sépulture, près de la crèche du Seigneur; qu'ils y viennent avec tous nos catholiques et les principaux personnages de la secte, notre ennemie. Alors tu feras exhumer les trois hommes qui sont morts cette nuit dans la ville, et tu les feras déposer sur ma tombe; et aussitôt que tu auras placé sur leurs corps le sac dont je me servais d'ordinaire, il seront rendus à la

vie, et ces trois résurrections couperont court à l'hérésie en question. »

« Après ces quelques mots, reprend Cyrille, Jérôme prit congé d'Eusèbe et disparut. Mais celui-ci vint *me* trouver le lendemain et *me* raconta toutes ces choses. Tous, remplis de reconnaissance envers Dieu et envers saint Jérôme, nous fîmes transporter les cadavres au lieu convenu et nous nous y réunîmes tous. O grandeur de mon Dieu! Dès que le vénérable Eusèbe eut prié sur les cadavres et leur eut imposé le sac que le saint portait sur sa chair, il leur rendit immédiatement l'esprit de vie; et ceux-ci, parfaitement ressuscités, PERFECTE RESSUSCITATI, se mirent aussitôt à raconter la gloire des âmes bienheureuses, les peines des pécheurs, tant dans le purgatoire que dans l'enfer, etc. Peu de temps après, LES AYANT INTERROGÉS MOI-MÊME, ils me dirent que le saint les avait conduits partout dans l'autre monde, leur montrant tout ce qui s'y passait, puis leur avait ordonné de retourner à leurs corps pour faire encore pénitence sur la terre; ils ajoutèrent enfin qu'au jour et à l'heure même où Eusèbe mourrait, ils mourraient avec lui, et partageraient sa gloire si leur pénitence avait été suffisante. Et C'EST CE QUI ARRIVA EN EFFET, comme je le dirai plus tard. Aussi une multitude de témoins tant des fidèles que des sectaires, ayant joui de ce grand spectacle et reconnu que par là la vérité était *expérimentalement acquise, veritatis experimentum*, se mit à proférer à haute voix d'immenses actions de grâces au Créateur qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Puis, au jour de la mort d'Eusèbe, qui arriva au vingtième jour fixé, LES TROIS RESSUSCITÉS MOURURENT AVEC LUI, et leurs trois corps furent enterrés dans le cimetière de la même église. »

« Telle était, reprend Ferrarius, cette lettre attribuée à saint Cyrille. On voit qu'aucun de ses détails ne répugne en rien à la foi catholique et à la toute-puissance de Dieu, qui, par l'intercession de ses saints, OPÈRE CHAQUE JOUR LES MÊMES CHOSES, *eadem quotidie operatur*. Qui donc aurait jamais osé *forger* de tels contes et de si grands mensonges sur une mort aussi connue que celle d'Eusèbe et sur ce sépulcre de marbre érigé tout auprès de celui de saint Jérôme? Notons qu'il était visité dès les premiers jours par une multitude de pèlerins, et que c'est devant lui qu'on lit ces grands miracles tous les ans, à l'anniversaire de la fête, ce qui ne se ferait certainement pas, s'ils n'étaient pas véritables. Tout cela indique ouvertement (*aperte*) que ce que l'on dit d'Eusèbe dans cette lettre doit être admis *sans hésitation*, bien que nous pensions aussi que la lettre est attribuée par erreur à saint Cyrille *de Jérusalem*. »

Digitized by Google

Le Bollandiste pourrait bien lever toutes les difficultés lorsqu'il indique en terminant un autre Cyrille vivant à la même époque et aux mêmes lieux, et que l'on aura très-bien pu, dit-il, confondre avec le grand archevêque.

Nous ferons donc comme lui, et conserverons notre admiration à ce grand fait, sans cesser pour cela de le maintenir parmi les *traditionnels*.

§ VI.

MIRACLES COLLECTIFS ET NATIONAUX.

1. Saint Zénon ou le temple insubmersible. — 2. La croix de Constantin.

Note I. — TEXTE LATIN DE LA LETTRE DE SAINT CYRILLE A L'EMPEREUR CONSTANTIN II.

Note II. — LA MÊME CROIX EN 1826.

1. — *Un temple insubmersible.*

Le premier des deux miracles qui vont suivre intéresse toute une cité, le second, tout l'univers chrétien. C'est à ce double titre que nous les rangeons parmi les miracles collectifs, nationaux, et publiquement démontrés.

Toute cette partie nord de l'Italie que nous appelons aujourd'hui Lombardie demeurait récalcitrante à la foi, lorsque Zénon y fut envoyé comme apôtre et devint très-promptement évêque de Vérone. Là, ses vertus et ses miracles lui acquirent si vite une telle réputation, que nous voyons dès les premières années un prince nommé Gallien[1] le conjurer de venir délivrer sa fille possédée du démon. Zénon accourt, est introduit au palais, conjure le démon qui avoue à haute voix sa défaite, et la rend à son père, qui, dans sa reconnaissance, ôte de dessus sa tête la couronne ducale pour la

1. Est-ce l'empereur, est-ce le *prince* de la province? La chose est indécise; la seconde version est cependant la plus probable.

poser sur celle du pasteur. Le peuple, en présence duquel toute la scène s'est passée, abandonne aussitôt le paganisme; toutefois Zénon ne lui accorde le baptême qu'après avoir distribué aux pauvres le prix de la magnifique couronne donnée par Gallien.

Quant à ce dernier, l'histoire, dans l'hypothèse de son identité avec l'empereur, se demande si ce ne serait pas en souvenir de ce bienfait que celui-ci, dans la huitième année de son règne, aurait promulgué en faveur des chrétiens un édit stipulant que « on leur rendrait *au plus tôt* tous les lieux et cimetières qui leur avaient précédemment appartenu. »

Quoi qu'il en soit, le démon expulsé avait dit à Zénon en quittant la jeune fille : « Je te retrouverai à Vérone. » Or, il faut savoir que Gallien, toujours reconnaissant, avait permis à l'évêque l'érection de plusieurs églises, avec permission de donner son nom à l'une d'elles après sa mort.

Laissons maintenant la parole à saint Grégoire le Grand :

« Peu d'années après la mort de ce saint évêque Zénon, un jour que le clergé et le peuple de Vérone s'étaient assemblés pour célébrer sa fête dans l'église qui lui était consacrée, le Tésin déborda tellement qu'il porta ses eaux jusqu'à ce temple, et QUOIQUE LA PORTE EN FUT OUVERTE, L'EAU NÉANMOINS N'OSA PAS Y PÉNÉTRER; MAIS, BIENTOT, S'ÉLEVANT JUSQU'AUX FENÊTRES, elle menaçait le peuple et le clergé renfermés dans l'église d'une mort inévitable, parce que, S'ÉTANT ÉLEVÉE DE TOUS COTÉS EN FORME DE MURAILLE, ELLE LES EMPÊCHAIT D'EN SORTIR. Cependant, par une merveille extraordinaire, cette eau, élevée comme un mur, se rendait liquide pour soulager la soif de ceux qui restaient enfermés dans le temple, et restait DURE COMME UNE PIERRE pour respecter ce lieu consacré à saint Zénon; en sorte, c'est toujours saint Grégoire le Grand qui nous parle, QU'ELLE POUVAIT ÊTRE RUE COMME DE L'EAU, SANS POUVOIR COULER COMME DE L'EAU, pour ne pas endommager le temple consacré à ce grand

saint [1]. » « Alors, ajoute l'histoire, l'évêque ayant conjuré les démons au nom de Zénon, le fleuve rentra dans son lit, et la victoire dont Satan s'était vanté fut encore une fois ajournée [2]. »

Si les Lombards s'étaient déjà convertis à la vue d'un simple exorcisme, on comprend que le reste du nord italien les ait bien vite imités en présence d'une merveille inconnue jusque-là.

Au reste, il s'en préparait une autre qui allait, bien autrement encore, influencer, non plus seulement les destinées de l'Italie, mais celles de l'univers tout entier.

2. — *La croix de Constantin.*

Tout le monde croyait, et l'Église elle-même proclamait que la conversion *politique* du vieux monde au christianisme avait été, pour le moins, très-aidée par la double vision perçue par l'empereur Constantin. De ces deux visions, l'une aurait été *objective,* c'est-à-dire extérieure, atmosphérique, par conséquent visible et vue par tous; l'autre, simple rêve éclos dans les ténèbres de la nuit, était donc *subjective,* c'est-à-dire intérieure et toute particulière au monarque. Cependant, toutes diverses qu'elles fussent, ces deux visions étaient parfaitement solidaires, car si la croix lumineuse perçue en plein midi avait permis à toute une armée de l'admirer et de lire clairement cet exergue : « Tu vaincras par ce signe », l'apparition du Christ à Constantin, pendant la nuit suivante, fixait le sens de ces vingt lettres et lui ordonnait la reproduction du signe perçu sur un *étendard* qui ne devait plus le quitter dans ses campagnes.

L'événement, et quel événement! avait justifié la vision, spiritualisé le phénomène, et certes l'harmonie était assez

1. Saint Grégoire, *Dialogues,* l. III, ch. XIX.

2. Détail curieux, en ce qu'il prouve l'action infernale jusque dans les fléaux les plus naturels.

complète, cette fois, entre le merveilleux, l'histoire et les voies providentielles, pour que l'on pût être à cet égard en pleine tranquillité de... croyance.

C'était Eusèbe de Césarée qui avait rapporté ce double miracle, *comme tenant les détails de la bouche même de l'empereur Constantin* [1], et pour donner une idée du crédit que ce grand historien avait su imposer à son récit, il suffit de consulter le très-incroyant Gibbon, qui, pour être conséquent à lui-même, ne pouvait pas y voir et n'y voit effectivement autre chose qu'une « pieuse fable. »

Dans le IIIe volume de sa détestable *Histoire de la décadence de l'Empire romain,* il commence par avouer la grandeur du débat : « La cause réelle ou imaginaire de cet événement, dit-il, demande et mérite toute l'attention de la postérité. Je tâcherai donc d'apprécier impartialement la fameuse vision de Constantin, en considérant l'un après l'autre l'étendard, le songe et le signe céleste, comme en distinguant l'historique, le naturel et le merveilleux de ce récit extraordinaire. » Il avoue d'abord que « le labarum [2], était représenté partout, qu'il figurait, avec son inscription, dans les mains de la statue que Constantin s'était fait ériger au milieu de Rome (p. 415),... que cet étendard avait animé les soldats de Constantin d'un enthousiasme invincible, et en même temps frappé les légions ennemies d'épouvante,... que le fameux exergue se voit encore sur les médailles de la famille Flavienne, etc., etc.

« Quant à la bonne foi de Constantin, ajoute-t-il, elle était *complète*... Il éprouvait, comme les plus *habiles* politiques, *une partie* de l'enthousiasme qu'il tâchait d'exciter,... il ai-

1. *Vie de Constantin,* l. II, § 78.

2. *Labarum* est traduit par saint Grégoire de Nazianze (*Orat.* I), *fin des travaux.* Il vient, selon lui, de ἔρος, *terme,* et de labor, *travail,* parce que, dit à son tour Baronius, on le portait à tous les bataillons qui faiguaient le plus dans la mêlée, et aux *travaux* desquels il mettait fin subitement.

mait à se croire inspiré du ciel... aussi tous les chrétiens, y compris les protestants et même les centuriateurs de Magdebourg, ont-ils *tous et toujours* été d'accord sur l'authenticité parfaite de ce miracle. » (Gibbon, *Hist.*, etc., t. III, p. 433.)

Par conséquent, Eusèbe est très-croyable lorsqu'il nous affirme que le *labarum* suivait partout Constantin depuis sa victoire sur Maxence, et qu'on le gardait dans une tente séparée et loin du combat, sous laquelle, à toutes les veilles de bataille, Constantin se rendait avec les siens *pour prier* et se préparer par le jeûne et la mortification [1].

Donc, Gibbon, après tous ces aveux, ne demanderait pas mieux que d'y croire comme tout le monde; mais, que voulez-vous? En 1643, un M. *Godefroy* et un M. *Chauffe-pié* avaient trouvé le moyen, dans une simple note sur un simple texte de Philostorge, « d'inspirer quelques doutes et *un peu de méfiance* sur cette *pieuse fable* d'Eusèbe, car, ajoute Gibbon (*ibid.*) l'explication de Fabricius par des effets naturels (le parhélie) AVAIT FAIT RIRE LES DEUX PARTIS. »

Qui ne reconnaîtrait ici le caractère saillant et déjà signalé [2] de la critique des deux derniers siècles, caractère qui consiste à sacrifier toutes les grandes autorités contemporaines à un aventurier, postérieur de douze ou treize siècles peut-être, qui, dans une *simple note*, parvient à inspirer *un peu de méfiance?*

Cette fois donc, la voix du genre humain et la voix de l'Église, qui fêtait et chantait ce miracle depuis treize cents ans, disparaissaient devant ces deux grandes illustrations du XVIIe siècle, si bien méconnues aujourd'hui sous les noms de Chauffe-pié et Godefroy!...

En ce moment, nous en sommes donc avec Gibbon à *la fable pieuse* d'Eusèbe. Mais ce malheureux logicien ne s'aperçoit même pas qu'elle anéantit ce qu'il a dit de Constantin.

1. Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. II, ch. III, 4-12.
2. *Introd.*

« croyant à ses propres *inspirations* et partageant *en partie l'enthousiasme invincible que le labarum inspirait à son armée.* » Si cet enthousiasme existait, comment Eusèbe a-t-il pu inventer *une fable*, en disant tenir le fait de la bouche même de l'empereur? S'il y a *fable*, il n'y a plus *fanatisme*, et si l'armée pense et parle comme l'empereur, Eusèbe est hors de cause; bien plus, rien n'a plus le moindre sens du moment où Gibbon nous avoue encore que, « au moment des combats, il suffisait à Constantin, pour que ses soldats devinssent *invincibles*, qu'il en appelât à leurs *souvenirs*. » Où donc a-t-il jamais vu un général, fût-ce le plus éloquent, réchauffer l'ardeur de ses troupes par le souvenir d'un fait *qu'elles savent faux?* Elles le savaient donc *vrai*, et n'y eût-il que le témoignage de saint Artémius, il ne resterait aucune espèce de possibilité d'en douter. Artémius avait longtemps servi dans l'armée de Constantin, il était son ami, son confident, et lorsqu'en raison de cette liaison et surtout de sa sainteté Julien se préparait à le faire broyer entre deux pierres, le saint lui avait répondu, avec toute l'énergie et toute la sincérité du martyr : « *Nous qui vous parlons*, nous étions *présent* à ce spectacle, nous avons *lu* ces lettres admirables; bien plus, TOUTE L'ARMÉE LES VIT COMME NOUS, et vous avez encore dans vos troupes bien des personnes qui pourraient attester le fait[1]. »

Mais pour la critique moderne, qu'est-ce que le témoignage oculaire d'un martyr? Qu'est-ce que toutes les traditions, qu'est-ce que tous les certificats produits par les arts et par les monuments... en présence de la plus infime insinuation d'un érudit du jour? Celui-ci joue toujours à coup sûr, et les parieurs sont pour lui. Au reste, l'érudit dont nous parlons est déjà jugé, car personne aujourd'hui n'oserait plus hasarder ici le mot de *jonglerie*.

Mais quand l'erreur change de front, soyez certain qu'elle

1. Boll., *Acta SS.*, 20 octob.

n'en devient que plus perfide, et que plus elle paraît raisonnable et savante, plus elle renferme de contradictions et d'impossibilités.

Cette fois elle suit la marche ordinaire. A la jonglerie forcément abandonnée ont succédé l'*hallucination* et le *phénomène* scientifique : deux ennemis encore inconciliables, il est vrai! Mais peu importe; ces ennemis-là vivent parfaitement ensemble, dès qu'ils s'entendent bien sur le but principal.

Devant cette double et nouvelle stratégie, nous regrettons que l'apologétique chrétienne reste encore à peu près muette. Ainsi, le révérend père Lacordaire, dans un opuscule consacré à la défense du livre de M. de Broglie, décrit toute la campagne militaire de Constantin contre Maxence et prononce *quatre fois* le nom du *Ponte-Milvio* sans même aborder la grande question de *la croix*, de cette croix donnée cependant par l'Église comme la vraie cause de la grande révolution.

Quant à M. de Broglie, il se contente de renvoyer pour l'éclaircissement du fait... à qui? au *protestant* Fabricius, lequel s'en tire avec cette même théorie astronomique qui du temps de Gibbon « faisait rire les deux partis[1]. »

M. Amédée Thierry passe pour avoir, à propos de ce grand fait, inauguré la théorie de « l'hallucination dans l'histoire. » Le 2 mars 1840, il lisait à l'Institut un fragment historique sur Constantin, dans lequel on remarquait ces mots jetés à la légère : « Pendant une marche à la tête de ses troupes, et quelques heures avant le coucher du soleil, Constantin aperçut au-dessus du disque du soleil, et au milieu de jets de lumière resplendissants, un objet d'une forme étrange rappelant *grossièrement* l'image d'une croix, et au bas de laquelle on *pouvait* lire ces mots : « Par ceci sois vainqueur. » Tout cela, y compris la vision explicative de la

1. Il faut bien vite ajouter que dans la seconde édition de son ouvrage M. de Broglie, sans s'expliquer davantage, supprime ce renvoi à Fabricius.

nuit suivante, « fut *peut-être* le résultat du *vague* souvenir d'un monogramme de deux lettres, déjà sculpté et vu *d'une certaine façon,* » etc., etc.

Il est bien entendu que dans le récit d'Eusèbe (et l'on n'en connaît pas d'autre) il n'est question ni de *jets* lumineux, ni de *grossière* image, ni de forme *étrange,* ni de *vague* « souvenir, » etc. Tout cela est une *certaine façon de voir* les choses, destinée à l'*Académie des Inscriptions,* et celui qui veut la fin *prend* les moyens.

L'histoire une fois *arrangée* ainsi, il était tout naturel que la médecine s'en emparât à son tour, et la voici exploitant maintenant cette fausse exposition pour l'usage de l'*Académie des Sciences*, qui tient aussi à les voir de la même *certaine* façon.

C'est le docteur Lelut qui se charge des remerciements. « Voilà donc enfin, grâce à M. Thierry, voilà donc l'histoire qui commence à voir *clair* dans des faits, que depuis des siècles elle expose et explique sans y rien comprendre.

« Il lui reste maintenant à mettre un peu plus *résolûment* les noms sous les choses[1], mais il ne faut pas trop demander à la fois. Contentons-nous, pour le moment, de classer parmi les *troubles de l'imagination* ces globes de feu, ces soleils d'où sort une voix, une croix ou tout autre signe, sans oublier les monogrammes fabuleux[2]. »

M. le docteur Michea, sans être aussi *résolu* que M. le docteur Lelut, partage le même diagnostic médical.

« On ne peut, dit-il, ébranler *la certitude* de l'événement... Sans oser nier l'apparition, d'autres écrivains ont prétendu l'expliquer par une illusion d'optique. Ils ont invoqué certaines modifications de la lumière dans les nuages... Mais si les lois de la physique peuvent expliquer une partie du phénomène, elles sont *tout à fait impuissantes* relative-

1. Traduisez ces noms, en bon français, c'est-à-dire par « *folie et chimère.* »

2. *Amulette de Pascal*, p. 315.

ment à l'autre, c'est-à-dire à rendre raison de l'apparition des *caractères* composant l'inscription grecque [1]. »

Ces réflexions sont très-justes, mais elles n'empêchent pas M. Michea d'appeler cela l'*hallucination* de Constantin. Il ne s'aperçoit pas plus que M. Lelut que si l'hallucination à la rigueur explique une *image* et *des lettres* n'ayant aucun sens, elle ne saurait à son tour expliquer la concordance, non pas de ces *lettres*, mais *de la phrase* si nettement prophétique du *rêve* de la veille avec la *vision* du *lendemain* et avec la grande révolution religieuse du *surlendemain*. On ne veut pas voir que c'est uniquement dans cette *triple* réunion que consiste ici tout le merveilleux, ou plutôt on le voit très bien, et la critique *isolante* sait parfaitement ce qu'elle fait; elle sait bien qu'à la guerre il est aussi facile d'écharper trois cents hommes dispersés, qu'il est difficile de le faire lorsqu'ils sont réunis en *carré*. Et comme l'armée, la vérité a ses carrés.

Au reste, arrière la raison et vienne *la folie*, s'il était jamais permis à celle-ci d'amener des résultats pareils! Écraser Maxence pour préparer Charlemagne! Détrôner Jupiter pour faire place à Jésus-Christ! tout cela sans autre instrument qu'un mauvais rêve et un *cauchemar!*... Voilà vraiment une folie très-bienfaisante et qu'il faut bien se garder de guérir.

Toutefois, ne triomphons pas si vite. S'il n'y a plus ni jonglerie ni folie possibles, il reste encore le *phénomène physique*.

Mais que cette *berlue* (expression consacrée par la science) soit celle de toute une armée, qu'elle succède si logiquement à la vision de la veille, et que de ces deux fascinations de jour et de nuit sorte l'accomplissement de l'exergue prophétique: « Tu vaincras par ce signe, » c'est-à-dire le déplacement subit et complet de l'axe du monde politique et religieux...

1. *Délire des sensations*, p. 88.

voyez-vous! c'est là un de ces *hasards* mille fois plus *durs* à accepter que le miracle de l'histoire et de l'Église.

Il n'était, selon nous, qu'un seul moyen d'en finir avec cette triple sophistication de l'histoire, de la médecine et de la physique, c'était de rassembler les analogues historiques et de chercher dans le rapprochement consciencieux de leurs circonstances, de leurs détails, et surtout de leurs *à-propos*, la solution générale de ce grand problème incompris.

Or, il n'en manque pas dans l'histoire ; sans trop insister sur ces projections de croix lumineuses qui accompagnèrent l'éruption volcanique sortie des fondations du temple de Jérusalem lorsque l'impie Julien essaya de le relever ; sans parler de toutes celles qui tant de fois accompagnèrent des explosions semblables, on trouve dans l'histoire la mention d'un assez grand nombre de croix planant dans l'atmosphère et sur la signification desquelles il n'était pas plus possible de se méprendre. Ce serait toute une étude à faire.

Ici l'ordre chronologique et la nécessité d'abréger nous restreindront à un seul fait. Il a ce double avantage : 1° d'être tellement contemporain de la croix de Constantin, que l'on pourrait croire à uns sorte de *pléonasme divin* ; 2° de se trouver revêtu de la plus grande autorité historique possible.

Cette fois il ne s'agit plus de Constantin le Grand, mais de Constantin II, son fils ; il ne s'agit plus d'Eusèbe, mais bien du grand saint Cyrille de Jérusalem qui, dans une lettre solennelle à l'empereur, affirme le nouveau prodige *de visu* et en appelle solennellement au témoignage de toute la ville.

Pour ne pas fatiguer inutilement nos lecteurs, nous allons nous contenter de leur en présenter la substance en français, en leur donnant en note la lettre tout entière telle qu'elle a été traduite du grec en latin dans l'édition in-folio des œuvres de ce grand patriarche.

Après de fort belles phrases sur les « prodiges célestes »

qui viennent confirmer les prédictions évangéliques relatives à l'apparition « du signe du Fils de l'homme, » saint Cyrille ajoute... : « Il faut, ô prince chéri de Dieu, que votre règne soit bien agréable à ses yeux pour qu'il n'hésite pas à l'honorer de si grands prodiges, et si celui de votre père Constantin, de si chère et bienheureuse mémoire, a été honoré par la découverte du saint bois de la Croix, à Jérusalem... le vôtre, ô le plus clément des empereurs, en récompense de votre piété, supérieure encore à celle de vos parents, se trouve illustré par des prodiges non plus terrestres, mais célestes, puisqu'une croix, ce bienheureux trophée de la victoire du Seigneur sur la mort, *vient* d'apparaître à Jérusalem.

« En effet, dans ces saints jours de la Pentecôte, environ à la troisième heure des nones de mai, LA PLUS GRANDE DE TOUTES LES CROIX LUMINEUSES ET CÉLESTES APPARAISSAIT au-dessus de notre très-sainte montagne du Golgotha, s'étendant de là jusqu'au mont des Oliviers [1]. Cette apparition n'était réservée ni à l'un ni à l'autre de nos concitoyens, mais destinée à tous ; elle éclatait à tous les regards et chacun des membres de la cité en jouissait également ; et pour que l'on ne pût la regarder comme l'effet passager de quelque *hallucination* (*sic*), cette apparition dura PLUSIEURS HEURES, éclipsant par la splendeur de ses rayons ceux du soleil lui-même. S'il en eût été autrement, on l'eût vue s'éteindre et disparaître. Mais l'éclat qu'elle projetait était tellement supérieur à celui du soleil que, épouvantée, et tout à la fois heureuse d'un prodige aussi divin, la ville tout entière se précipita dans notre sainte église. C'était un grand spectacle que celui de cette immense multitude de vieillards et de jeunes gens, d'hommes et de femmes, de jeunes enfants eux-mêmes arrachés à leurs berceaux, de pèlerins chrétiens et

1. C'est-à-dire quinze stades, autrement dit à trois quarts de lieue métrique.

de païens accourant comme les autres et louant tous d'un seul cœur et d'une seule âme le Christ notre Seigneur, auteur de ces admirables preuves *expérimentales* du plus sacré de nos dogmes... J'ai donc pensé, empereur chéri de Dieu, qu'il était utile de vous communiquer et de livrer à vos réflexions un fait perçu par tous les habitants de Jérusalem qui, certes, ne s'y attendaient pas, et de ne pas laisser ensevelir dans l'oubli un prodige... qui nous semble une réalisation anticipée de la prédiction faite dans les évangiles « du signe du Fils de l'homme qui apparaîtra dans les « cieux, etc... »

Arrêtons-nous ici et demandons aux historiens ce qu'ils pensent[1] et de cette lettre et du grand fait qui en forme le sujet. Mais, auparavant, convenons que nous y trouvons une phrase qui semblerait infirmer la croix de Constantin : c'est la phrase dans laquelle saint Cyrille, exaltant la supériorité des manifestations *célestes* sur les manifestations *terrestres*, réserve ces dernières au grand Constantin, et fait honneur des premières à la piété plus excellente de son fils. Il est évident par là que le grand évêque n'avait pas encore entendu parler de la croix du *Ponte-Milvio*, et ce serait peut-être là pour nous le seul argument un peu sérieux contre sa réalité, si nous n'avions pas tous les jours des preuves multipliées de ces singulières ignorances privées, à l'égard de faits d'immense notoriété publique.

Que nous importe, d'ailleurs, ce silence de saint Cyrille, lorsque tous les historiens qui confirment son récit en font pour ainsi dire le *second acte* du premier? « Constantin, nous dit Sozomène, avait une grande vénération pour la Croix, autant en raison des victoires qu'elle lui avait fait remporter qu'en raison du *signe* qui lui en avait été si divinement montré. Quant à celle qui parut *à nouveau* à Jérusalem, la nouvelle s'en étant répandue promptement dans toutes les

1. Voir le texte latin, note 1, fin du paragraphe.

provinces de l'empire romain, elle y causa un grand trouble[1].»

Socrate parle des deux croix à peu près dans les mêmes termes, et presque tous les autres historiens s'entendent pour trouver une grande supériorité de longueur et d'éclat à celle de Jérusalem. Philostorge et la *Chronique d'Alexandrie* la disent « environnée d'un iris surmonté d'une couronne éblouissante. » Rufin et Théodoret s'expriment dans les mêmes termes. Il semblerait même qu'il y en aurait eu une troisième, car on lit dans Théodoret : « Dans la même nuit et dans la suivante, on vit paraître le phénomène de la croix brillante. Cette nouvelle parvint jusqu'à Julien, mais, comme Pharaon, il endurcit son cœur[2]. »

Donc ceux qui rejetaient la croix de Constantin Ier en raison, disaient-ils, de son trop peu d'appui, devraient être forcés d'admettre celle de Constantin II, en raison de sa grande divulgation ; mais le rationalisme ne gagnerait rien à cet échange.

Quant à celle de saint Cyrille, elle demeure tellement irréfragable, que notre hypercritique Tillemont[3] se voit obligé de convenir que « cette lettre ne peut être attaquée et se trouve si bien à l'abri de tout soupçon, que le protestant Blondel lui-même n'a pas osé la contester[4] (I). »

1. Sozomene, *Histoire*, l. I, ch. IX, et l. IV, ch. XV.

2. « Ab illa nocte similiter et *postera* conspectum fuit in cœlo signum fulgidum crucis. Hæc ad Juliani aures pervenere, sed et ipse, ut Pharao quondam, obduruit corde. » (Théodoret, *Hist. ecclés.*, l. IV, ch. XX.)

3. Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. VIII, p. 429.

4. Si nous en croyons d'autres historiens, il ne s'agissait pas seulement de croix. Baronius (anno Christi 419, § 104) cite Marcellin qui, « dans sa *Chronique* écrite sous les consuls Monaxius et Plinta, affirme qu'après des tremblements de terre effrayants Notre-Seigneur se montra lui-même en 419 dans une nuée, sur le mont des Oliviers. Comme cette apparition reproduisait la scène de l'Ascension, on crut généralement à la fin du monde. Toutes les villes voisines se firent baptiser, en même temps que sur toutes les tuniques se dessinait la croix du Sauveur. » Ce dernier détail, qui avait tant effrayé les travailleurs déconcertés de Julien, se retrouvait partout, et nous l'avons déjà signalé à propos des éruptions volcaniques du XVIe siècle (2e Mémoire, *Esprits*, vol. II, p. 456).

I. « TEXTE LATIN DE LA LETTRE DE SAINT CYRILLE A L'EMPEREUR CONSTANTIN II. » — « Primas hasce ex Hierosolymis, ad te Deo dilecte imperator, mitto litterarum primitias, quas et te deceat accipere et me dare : non verborum adulationibus refertas, sed cœlestium divina declarantes prodigia : neque sermonum oratorio splendore persuasiones aliquas continentes, sed SS. Evangeliorum prædictiones, per rerum eventum testantes veritatem... Nos autem non rebus hisce terrenis : quæ enim de terra sunt finem habent terram, sed cœlestium rerum divinam virtutem, tempore Deo dilecti regni tui Hierosolymis apparentem, pietati tuæ in notitiam studiose deducimus. Non, ut nunc *primum* ex ignorantia pervenias in Dei cognitionem (potes enim ipse jam alios docere, adeo pius es), sed ut ista perspiciens confirmeris et regni a parentibus accepta hæreditate, ampliorihus te divinitus coronis cœlestibus honoratum non ignorans Deo universorum regi, et nunc eas quas decet, gratias agas, et deinceps majorem animum adversus hostes geras. Revera enim imperium tuum amatur a Deo; quandoquidem, hoc tempore tuo *tanta prodigia* monstrare non dubitat. Ac tempore quidem Deo dilectissimi et beatæ memoriæ *Constantini patris tui,* salutare crucis lignum Hierosolymis compertum est... Tempore vero tuo, Domine, omnium clementissime imperator, qui tua erga Deum pietate majori parentes tuos superasti, non jam amplius de terra, sed de cœlis sunt prodigia, quoniam Domini... mortis devictæ trophœum, beata, inquam, crux splendoribus luminis coruscans Hierosolymis apparuit.

« Sanctis enim hisce diebus sanctæ Pentecostes, nonis maii circiter horam tertiam, *omnium maxima crux,* ex lumine constituta in cœlo, super sanctissimum montem Golgotha, et usque ad sanctum montem Olivarum extensa apparuit; non uni aut alteri tantum visa, sed universæ civitatis multitudini manifestissime ostensa : neque ut aliquis forte putaverit celeriter secundum phantasiam percurrens, sed *compluribus horis* super terram aperte conspecta, coruscis splendoribus radios superans solares : nam si ab illis superaretur, certe offuscaretur, et lateret. Adeo excellentiores quam sol emittebat fulgores, ut illico universæ civitatis multitudo ad sanctam ecclesiam concurreret, metu illius divini prodigii, non sine lætitia concitata, juvenum simul et senum, virorum ac mulierum, et omnis ætatis ad ipsas usque in thalamis per domos recumbentes puellas, vicinorum hospitum christianorum et aliunde advenientium ethnicorum ingens erat spectaculum. Qui tum concordi et uno ore omnes Jesum Christum Dominum nostrum ejusmodi mirabilium effectorem laudabant, reipsa et experientia discentes quod christia-

norum piissimum est dogma... Cum igitur nos incolæ Hierosolymitani *necopinatum* hoc prodigium hisce oculis percepissemus, Deo quidem omnium regi et filio Dei unigenito... in his locis sanctis effudimus et effundemus. *Operæ pretium* autem putavi cœlestes hasce et divinas ostensiones silentio non præterire, quin potius bonum. Nunc enim tibi, divinamque ex his benignitatem per has litteras studui afferre... ut signum producens quod in cœlo ostensum est. Atque hoc prodigium, quidem prodigium, imperator Deo dilectissime, in evangeliis prædictum... nunc jam convenienter peractum est et deinceps amplius perficietur. Nam in Evangelio secundum Matthæum apertissime prædictum est. « Et tunc, inquit, apparebit « signum hominis in cœlo. »

Voyons maintenant si nous n'aurions pas eu de nos jours et sous nos yeux un analogue frappant, incontestable, et parfaitement confirmatif de la croix de Constantin (II).

II. « LA MÊME CROIX EN 1826. » — Cette insistance périodique de la dénégation à propos de la croix de Constantin nécessite la nôtre pour des choses trop, ou plutôt pas assez connues, et surtout beaucoup trop vite oubliées.

Cette fois encore, nous allons changer de siècle et de pays (comme il est toujours permis de le faire dans une note). Au lieu de vivre dans l'année 312 de l'ère chrétienne, nous sommes en 1826; au lieu d'être à Rome, nous sommes à la porte d'un petit village du Poitou; au lieu d'assister, comme au *Ponte-Milvio*, à la lutte de deux armées prêtes à s'exterminer, nous prenons part à une paisible plantation de croix devant une humble église de campagne : ce village s'appelle Migné.

Placé sur la colline qui domine cette église, et devant une assistance de QUATRE MILLE PERSONNES, un bon missionnaire, au jour dont nous parlons, prononçait un long discours qui durait encore à la tombée de la nuit. On allait se retirer, lorsque le prédicateur s'étant avisé de rappeler la croix de Constantin... une autre croix, non plus *grossière*, non plus *étrange*, comme on voudrait que l'autre l'eût été, mais cette fois parfaitement *équarrie* sur toutes ses faces, d'un *blanc d'argent* éblouissant, et d'une longueur approximative de quatre-vingts pieds sur une épaisseur proportionnelle, apparut tout à coup, à peu d'élévation au-dessus de l'église, et plana pendant trois quarts d'heure sur cet édifice.

Des quatre mille hommes qui tombèrent à genoux, comme frappés de stupeur, deux mille, peut-être, vivent encore, et pas un de ces savants qui écrivent aujourd'hui sur la *croix de Constantin* ne songerait même à les consulter sur ce mystérieux *duplicata* du fait qui les occupe!... Heureusement, d'autres ont recueilli ces récits; commission épiscopale, commission scientifique et commission civile, bien que des protestants et des professeurs *de toute opinion* aient été appelés dans leur sein, ont exactement donné les mêmes détails, et conclu, comme tout le monde, AU MIRACLE. Mais au *prorata* des kilomètres et des quarts d'heure qui se multipliaient entre la première impression et la seconde, le fait perdait déjà sa couleur, et si l'histoire daignait s'en occuper, nous ne serions pas étonné que dans cinq ou six siècles d'ici le témoignage si formel de tant d'hommes de bon sens et de savants ne vînt à disparaître devant la première billevesée venue de quelque *Chauffe-pié* futur. « Si un pareil fait, objecterait-on, s'était passé comme vous le dites, tous les historiens de l'époque en auraient fait mention. » Nous allons être en mesure de juger du peu de valeur de l'argument.

Supposons en effet que le futur incroyant essaye de revenir à toutes les niaiseries débitées, en 1826, par les journaux de l'opposition, par exemple au fameux *cerf-volant de quatre-vingts pieds* lancé, disait-on, dans les airs à l'insu de toute la contrée, on n'aura plus là, pour répondre à cette sottise, cette vigoureuse riposte du professeur de physique *protestant* du collége de Poitiers. « En outre de bien autres difficultés, de deux choses l'une : ou il faisait du vent, ou il n'en faisait pas; s'il faisait du vent, le cerf-volant ne pouvait pas rester complétement immobile au-dessus de son église; ou il n'en faisait pas, et alors il ne pouvait ni s'élever ni se maintenir dans les airs. D'ailleurs, un *câble* ne serait pas trop fort pour soutenir un cerf-volant de quatre-vingts pieds, et pour le maintenir élevé il faudrait des ouragans capables de renverser les édifices et de déraciner tous les arbres (*a*). »

Peut-être alors notre incroyant futur reprendra-t-il la thèse formulée en ces termes par M. de Gasparin : « J'admets la possibilité d'une *hallucination générale*, fondée sur ce qu'aucun habitant des fermes et des hameaux voisins ne paraît avoir aperçu la croix, tandis que celle-ci n'était vue que par les personnes réunies autour du prédicateur, et qui avaient l'esprit *rempli de croix* en entendant raconter

a. Voir dans l'ouvrage de *Wrinditz* la lettre de ce professeur.

Digitized by Google

la vision de Constantin. Oui, ces personnes étaient *peut-être* dans les conditions voulues pour obéir à une impulsion commune (*a*)... »
Quand on reprendra cette thèse, personne ne sera plus là pour répondre, comme on l'a fait : « D'après *toutes* les enquêtes, ceux qui se trouvaient sur les hauteurs voisines, et qui *n'entendaient pas parler de Constantin*, voyaient la croix au-dessous d'eux, au lieu de la voir, comme les autres, dans les airs (*b*). »

Lorsqu'on s'appuiera sur l'explication risquée par M. Bravais (de l'Institut) et consistant dans la possibilité d'un *reflet aérien* de la croix de mission plantée au moment même, nous n'aurons plus là cette réponse collective de tous les commissaires des enquêtes, affirmant que « la croix de mission relativement très-petite et chargée de tous les instruments de la Passion, n'avait aucune espèce de ressemblance avec cette immense croix si parfaitement unie dans toute sa longueur et dont l'analogue *ne se retrouve probablement nulle part* (*c*). »

Enfin, quand on viendra murmurer, comme Fabricius pour la croix de Constantin, le mot de *parhélie*, c'est-à-dire d'image due à la *réflexion* ou *réfraction* de rayons lumineux, on battra des mains à cette nouveauté décrépite, et l'on criera « vive la science et le progrès ! » car bien malheureusement M. le comte de Cassini (membre de l'Institut au même titre que M. Bravais) ne sera plus là pour répondre une seconde fois : « Nous *rions de pitié* encore de ceux qui voudraient comparer la croix lumineuse de Poitiers à un *arc-en-ciel solaire*, de ceux qui l'assimilent à un *arc-en-ciel lunaire*. C'est un effet de *réfraction* ont dit certains ignorants ; dites plutôt de *réflexion* ont repris quelques autres un peu plus savants... Eh ! messieurs, vous avez tous aussi raison les uns que les autres. Nous allons vous mettre d'accord. Pour expliquer le phénomène à votre manière, il ne vous manque qu'une chose, mais INDISPENSABLE ; un rayon soit du soleil, soit de la lune, qui étant malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à *réflexion*, ni à *réfraction*, ni à *arc-en-ciel*, d'autant plus qu'il n'y avait là ni *nuages*, ni *vapeurs*, ni *pluie*. Cherchez donc quelque autre explication d'une apparition dont trois mille témoins déposent encore ; qui, pendant une demi-heure et à une hauteur qui *excédait cent pieds*, a subsisté *sans mouvement*, sans *altération*, sous des formes bien *nettes* et bien *tranchées*. C'est ce que

(*a*) De Gasparin, *des Tables et du Surnaturel*, t. II
(*b*) Wrindtz, *Croix de Migné*.
(*c*) Id., ibid.

nous portons défi d'attribuer raisonnablement à une cause physique *naturelle* (*a*). »

M. de Cassini aurait dû noter, par-dessus tout, *l'à-propos* étonnant de cette croix qui arrive au moment même où l'on parle de la croix romaine, comme un enfant qui répondrait à l'appel de sa mère. Pour nous, c'est le point décisif et comme le paraphe divin apposé sur place au grand fait que l'on raconte.

Mais, il ne faut pas se faire illusion, on aura beau rappeler, un jour, toutes ces réponses contemporaines et écrasantes, faute des quatre mille témoins qui n'y seront plus, faute des inscriptions gravées aujourd'hui sur la croix et qui seront effacées, faute peut-être du monument élevé de nos jours à la mémoire des faits et des attestations qui le recouvrent, faute de la fête annuelle qui ne sera plus célébrée parce qu'on y aura mis trop bon ordre, le *Chauffe-pié* des siècles futurs triomphera bien à son aise, et c'est lui qui, aux yeux des meilleurs catholiques, peut-être, aura raison de cette *légende*.

La théorie du *parhélie*, délivrée de ses impossibilités de circonstance, reviendra triomphante. On dira qu'on l'ignorait alors, bien que Benoît XIV l'ait fait figurer au premier rang dans ses études sur les *signes*. « Il existe beaucoup de météores qui passent pour miraculeux aux yeux des ignorants, et qui sont à peine dignes d'étonnement. Quelquefois, c'est un double soleil (ou *parhélie*), ou deux lunes (paraséléné); quelquefois, il y a de telles *réfractions* dans les nuages causées par les *pénombres* des rayons lumineux, qu'elles figurent des animaux, des hommes, des monstres, etc.; et si la foudre vient à éclater, les simples prennent cela pour un miracle... Mais que personne n'aille croire qu'ils s'y trompent toujours, et que le miracle ne les accompagne *jamais*, car celui-ci peut y devenir évident en raison des *circonstances* et du *mode* du phénomène. » (*De Beatific.*, l. IV, pars I.)

Nous n'avons jamais dit autre chose pour notre part, et dans toutes les expositions de nos faits merveilleux nous n'avons guère fait autre chose que de les comparer aux phénomènes semblables qui ne le sont pas... Nous avons répété à satiété qu'il ne fallait jamais sortir des explications *naturelles* sans y être *forcé* par certaines circonstances spéciales, et nous les avons longuement définies; mais tant de prudence et de soin n'a pas empêché et n'empêchera pas d'affirmer que « nous ne voyons *jamais* que le surnaturel en toutes

(*a*) Wrindtz. *Lettre du comte de Cassini.*

Google

choses. » Que voulez-vous? ce serait à y renoncer, pour peu que l'on tînt à la justice de ses juges.

Pour ne pas voir dans l'immense croix de Migné un miracle splendide, fondé sur la réunion de toutes les circonstances et raisons qui en décident; il fallait être bien aveugle ou de bien mauvaise foi, et c'est à peine si l'on trouverait un catholique qui ait jamais songé à éclairer la croix de l'année 312 par celle (*incontestable*) de l'année 419, ou bien ces deux croix par celles qui les ont suivies, et enfin toutes celles que l'on connaît par celle de 1826, qui n'apparaît QU'AU MOMENT OÙ L'ON PARLE DES AUTRES. Décidément nous sommes bien ignorants ou bien pauvres logiciens.

CINQUIÈME SIÈCLE

OU

LES BARBARES CHEZ LES CHRÉTIENS ET LES CHRÉTIENS CHEZ LES BARBARES

§ I.

L'ORIENT ET SES STYLITES

1. Saint Siméon. — 2. Saint Daniel. — 3. Fléaux et miracles.

1. — *Saint Siméon.*

Nous avons déjà dit que les prestiges des brahmes et des bonzes remontaient à la plus haute antiquité et que Pythagore avouait avoir puisé chez les gymnosophistes, leurs prédécesseurs, les principes et la pratique de cette théurgie qui lui fit tant d'honneur. Nous avons encore vu[1] que ces merveilles continuaient encore aujourd'hui, et qu'il était peu de nos voyageurs en Orient qui n'en eussent été les témoins. Ainsi nous avons signalé, comme dominant tous les autres, le phénomène du fakir enseveli vivant dans son tombeau, celui du bokte répandant et reprenant ses entrailles, ceux de tous les bouddhistes s'infligeant des mortifications épouvantables, etc., etc. Dieu nous garde d'y revenir! Mais parmi

1. Voir l'appendice A de l'*Introduction*.

Digitized by Google

ces prétendus saints du mensonge, nous sommes forcé de signaler encore ces anachorètes qui passent leur vie en équilibre sur une colonne, ou bien sur un tronc d'arbre avec lequel ils finissent par s'identifier si parfaitement, que leur barbe, leurs cheveux, leur peau se confondant avec les lianes et les écorces des végétaux, les oiseaux du ciel s'y trompent et ne craignent pas de construire leurs nids sur leurs épaules ou sur leurs têtes.

Le voyageur européen rit de toutes ces choses et méprise de tels hommes; le missionnaire chrétien les plaint encore plus qu'il ne les méprise; mais le rationaliste sait fort bien exploiter leurs folies en rappelant aux catholiques qu'eux aussi ont eu de bonne heure leurs gymnosophistes et leurs saints *à colonnes*, et, cette fois, ils n'ont pas de peine à le prouver, puisque l'épithète de *stylites* est restée confondue avec leurs noms.

Il est donc très-vrai que sous le rapport de la forme pénitentielle et des austérités physiques rien ne se ressemble plus en apparence que ces vies si profondément diverses en réalité; ce que le touriste libre penseur ne se donne jamais la peine d'étudier (et pour cause), c'est-à-dire l'abîme moral qui sépare ces deux ordres de théurges, un philosophe impartial de l'Allemagne le faisait, il y a quelques années. C'était le célèbre Ennemoser, auteur d'une *Histoire de la Magie* fort peu suspecte à nos adversaires.

Arrivé aux pratiques extatiques des Indiens, ce qui le frappait avant tout, c'était la *dissemblance* radicale qui les séparait de celles de nos prophètes et de nos saints. « Les premiers (les brahmes), disait-il, sont pleins d'orgueil et de suffisance; c'est là le vrai mobile qui les porte à s'isoler des autres. Chez le saint, au contraire, c'est uniquement le désir de plaire à Dieu, et souvent l'obéissance à ses inspirations. Sa vie se passe dans l'humilité, dans la prière et dans le repentir de ses fautes. Pour le brahme, l'homme est un objet de mépris, la terre est un enfer, et c'est pour cela qu'il les

quitte; pour le saint, l'homme est un objet d'amour, et ce monde une véritable école qui le conduit à un autre. Aussi, pendant que le premier ne se rend utile à personne et s'abstrait dans sa propre contemplation, le second, du sein même de son profond isolement, a le regard ouvert sur le monde et ne néglige aucune occasion de l'améliorer et de panser toutes ses plaies. Pour le brahme, il y a mille moyens artificiels d'arriver à cette extase; tantôt c'est l'herbe sacrée (*sauma*) qui la lui procure, tantôt c'est une position bizarre, tantôt une sorte d'hypnotisme consistant à fixer pendant des heures certaines parties de son corps; alors avec l'aide de l'*atma* (esprit) *ses sens se replient sur eux-mêmes, la veine porte se ferme*, et, devenant atma lui-même, il finit *par atteindre Brahma* [1]. Son extase, souvent accompagnée de *convulsions*, est un véritable somnambulisme artificiel, et si la lune en est la déesse et la clarté, au contraire chez le saint, qui ne l'appelle, ne la désire et ne la provoque jamais, *c'est le soleil* qui en est la lumière, comme Dieu seul en est la cause. Enfin, ce qui complète la différence, c'est que le brahme ne craint nullement de recevoir des hommages (surtout de la part des criminels et des femmes coupables), tandis que le saint abhorre et repousse de toutes ses forces et les uns et les autres [2]. »

Nous en convenons donc volontiers : à ces *légères* différences près sur les intentions, la morale, la cause, la nature et l'éclat des phénomènes, oui, les *brahmes* et nos *stylites* sont absolument identiques, en ce sens que tous deux passent leur vie sur une colonne.

Cherchons maintenant à comprendre comment, au milieu de tant de colonnes inutiles, celle de saint Siméon était devenue une sorte de phare éclairant l'univers.

1. Ce passage est très-curieux en ce qu'il analyse le moyen employé par l'*atma* pour posséder son client, et le faire vivre pendant toutes ses catalepsies.

2. Ennemoser. *Histoire de la Magie*, du n° 60 au n° 65.

Si nous ouvrons les Bollandistes (au 5 mars), nous pourrons nous assurer que jamais vie de saint ne fut plus authentique et plus fidèle que la sienne, car tous les manuscrits grecs et latins sont, à son égard, d'une conformité parfaite, soit que nous entendions le célèbre Théodoret, évêque de Cyr et ami du saint, soit que nous nous en tenions aux récits de son disciple, serviteur et ami, Antonius, qui, sans quitter jamais les degrés de la colonne de son maître, fut constamment l'imitateur de ses vertus et le témoin de ses merveilles. Et, ainsi que les Bollandistes, nous regarderons ce dernier comme le point central dans lequel finissent par converger tous les historiens tels qu'Évagrius, Cédrénus, Assemani, etc., etc. Ce sont donc tous ces hommes que nous allons entendre en un seul.

Comme le roi David, le jeune Siméon avait commencé par garder les troupeaux de son père, au bourg de Sésan, sur les frontières de la Syrie; mais, tout jeune encore, il avait suffi de ce passage évangélique : « Bienheureux ceux qui pleurent, » pour allumer chez lui la double passion des félicités éternelles et de la mortification terrestre, sœurs jumelles qui ne se séparent guère ici-bas. Il fallut donc bientôt qu'il entrât dans un monastère pour y puiser les premiers éléments de la doctrine. Mais là, sa ferveur devint tellement ardente que toutes les semaines se passaient pour lui dans le jeûne le plus complet, et qu'un jour, ayant trouvé une corde de palmier avec toutes ses aspérités, il en ceignit ses reins avec une telle violence, qu'au bout d'un an elle avait disparu dans ses chairs, attaqué tous ses os et ne faisait plus qu'un avec son corps. Il fallut l'*extirper* par le fer, opération atrocement douloureuse qui dura cinquante jours, après lesquels l'archimandrite congédia de son monastère un *sujet* dont l'héroïsme était l'épouvante et la condamnation de tous les autres.

Le voilà libre et devenu l'enfant du désert; mais pour lui le désert c'est encore la terre habitable, c'est le *monde*, car

on n'y est pas à l'abri des caravanes et des curieux. Aussi rencontrant un jour un de ces puits desséchés si communs dans ces déserts arides, il s'y précipite, y passe sept jours dans une prière continue et probablement y serait resté jusqu'à la mort, si l'archimandrite, averti en songe, ne l'eût fait tirer de cet abîme, non sans de très-grandes peines, et ne l'eût ramené au monastère, avec liberté de le quitter quand il le voudrait. C'est alors qu'il se retire sur le *Mont admirable*, et commence par y faire, à l'instar de Moïse, un jeûne de quarante jours *qui lui rend toutes ses forces*, et après lequel il se construit une petite cellule dans laquelle il peut à peine se retourner. C'est là qu'au bout de trois ans, sa réputation lui attirant une masse de visiteurs, il prend le parti de s'isoler pour sept autres années sur une colonne de douze coudées de haut. Mais c'est trop bas pour son but; il en fait construire une seconde qui a le double d'élévation. Elle ne suffit pas encore; alors les populations dévouées à son service lui en élèvent une dernière qui en a le quadruple, sur une largeur de trois de nos pieds. C'est sur celle-ci qu'il va passer les vingt-sept dernières années de sa vie, dans une prière continue, dans un jeûne de trente-neuf jours sur quarante, exposé nuit et jour, et tête découverte, au foudroyant soleil des étés, comme aux frimas des hivers. C'est alors, selon le rapport d'Antonius, qu'une de ses jambes, étant rongée jusqu'aux os par un ulcère épouvantable, il resta debout *sur un seul pied*, une année tout entière. Donc, cette apparente bizarrerie, loin d'être, comme chez les bonzes, un simple *tour de force*, était uniquement le résultat forcé de ses fatigues.

Cependant les pères du monastère dans la juridiction duquel était située cette colonne s'alarment de tant de singularité, du mauvais effet qu'elle peut produire et surtout de la possibilité qu'il y ait là-dessous quelque illusion diabolique. Ils veulent donc en avoir le cœur net, et pour cela ils lui dépêchent deux légats chargés de le gronder fortement et de lui intimer l'ordre de descendre, avec cette restriction secrète

Digitized by Google

toutefois que, dans le cas d'obéissance, on le laissera bien tranquille sur sa colonne, tandis que, dans le cas contraire, on le contraindra à la quitter, dût-on employer la force et même abattre la colonne.

Les légats remplissent fidèlement leur mission; mais à peine ont-ils vu le saint, les yeux baissés et sans dire un seul mot, se hâter d'obéir, qu'ils lui disent toute la vérité et lui déclarent qu'il peut rester à perpétuité dans l'asile qu'il a choisi: les pères avaient reconnu l'inspiration divine précisément aux deux vertus qui manquaient à tous les stylites des païens.

Nous avons vu les mortifications, voyons maintenant le côté sublime et si magnifiquement utile et consolant d'une vie si bizarre en apparence.

Il cherchait la solitude absolue : eh bien! c'est le monde qui semble s'être donné rendez-vous au pied de cette colonne, et Théodoret, son témoin assidu, peut dire énergiquement : « Il semblait que cet ermitage fût devenu comme le centre d'une mer immense couverte d'hommes et de femmes, et que toutes les routes qui en approchaient fussent comme de larges fleuves venant se décharger dans cette mer. » Il est donc là comme dans un phare au milieu de l'océan, et dans un phare assiégé par des flottes qui se renouvellent sans cesse.

Parmi tous ces assaillants il en est qu'il lui coûte bien de repousser. Sa mère, un jour, se présente, sa mère qui ne l'a pas vu depuis vingt-sept ans et qui réclame avant de mourir la consolation de le presser une dernière fois dans ses bras. Mais Siméon ne peut enfreindre ses propres ordres, un mur est là qui interdit aux femmes l'approche même de la colonne. « Bien-aimée mère, lui crie-t-il, prends patience! Nous nous retrouverons bientôt en Dieu, en lui nous nous reverrons avec bien plus de tendresse et de clarté. » Mais elle insiste avec tant de véhémence, qu'il semble vaincu par la nature. « Alors, chère mère, lui dit-il, attends et

repose-toi un moment, car tout à l'heure je pourrai te recevoir. »

Il disait vrai; à peine cette tendre mère s'était-elle assise dans le vestibule du monastère qu'elle y rendait son âme à Dieu. Le saint se la fit alors apporter, et après l'avoir couverte de baisers, comme il le lui avait promis, il l'ensevelit lui-même au pied de sa colonne, et « c'est à ce moment, dit Antonius, que tous les assistants purent voir, comme moi, cette mère *déjà morte* rouvrir les yeux et remercier son fils par un tendre sourire. »

D'après l'un des manuscrits les plus respectables, celui rapporté de Syrie et traduit par le savant Asseman (v. Boll., *Acta SS.*, ibid., p. 311), le grand initiateur de Siméon eût été le prophète Élie lui-même. Il aurait reçu deux fois sa visite, et tel aurait été le sommaire du programme que le prophète lui aurait tracé de la part de Dieu [1] :

« Prêche deux choses à tous ces peuples : l'obéissance aux ministres sacrés, et l'allégement de toutes les misères humaines. Juge avec la même équité les grands, les riches et les pauvres, et ne t'inquiète ni des menaces des premiers, ni de l'ingratitude des autres. »

A partir de ce moment, Siméon décuple ses austérités et son apostolat commence.

Mais alors que se passe-t-il? C'est la Perse, l'Asie, la Scythie, l'Éthiopie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, qui envoient leurs enfants écouter ses paroles, lui demander ses conseils, ses prières, ses guérisons, sa bénédiction contre les fléaux publics, et lui prêter serment d'observer fidèlement toutes les clauses du traité préalable qu'il exige.

Nous avons encore un beau monument de la formule de

1. Ceci paraîtrait un peu moins étonnant à ceux qui connaissent et acceptent la légende du Carmel sur la *permanence actuelle* du prophète dans ces montagnes, et sur les secours quotidiens que *sa présence* apporte, dit-on, à beaucoup de pèlerins en détresse.

Digitized by Google

ce grand serment *humanitaire* dans celui rédigé à Phanir par le prêtre Cosme, et reproduit encore dans le manuscrit d'Asseman (col. 596). Le voici : « Au nom du peuple et de tous les magistrats, nous jurons de sanctifier le dimanche, de n'avoir jamais deux poids et deux mesures,... de respecter également et les propriétés des riches et les salaires des pauvres, de réduire les intérêts du prêt et de résister simultanément aux tyrans et aux violateurs de la loi... Et si l'un de nous manque à tous ces engagements, on n'acceptera p us ses offrandes et l'on n'assistera pas aux funérailles des siens [1]. »

Le serment ne tardait pas à porter ses fruits, car vers la fin du jour, et avant de se retirer, tous les chrétiens faisaient remise de toutes les dettes contractées envers eux par les pauvres, les maîtres affranchissaient les esclaves, les Arabes promettaient de briser les idoles de *Vénus*, les Perses leurs statues du *Soleil*, et tous ceux qui espéraient quelque grâce sentaient qu'ils étaient exaucés avant même d'avoir exposé leurs désirs. Au reste, le voir de loin suffisait à la foule pour être remplie de confiance, car il avait su lui persuader que de loin comme de près, absent ou présent, il serait toujours *avec elle*. Souvent il se transportait en esprit sur le lieu des sinistres, il les racontait ensuite à son auditoire, qui voyait arriver, le jour même ou plusieurs jours après, soit les incendiés sauvés, soit les nautoniers échappés au naufrage. On eût dit qu'il était partout à la fois. Autour de lui, la terre tremble et d'un mot il l'apaise, d'un mot les orages se dissipent, et malgré ces grandes occupations sa correspondance avec les princes et les rois est incessante. On possède encore quelques-unes de ses lettres soit dans les historiens, soit dans les Actes des conciles. Ainsi dans ceux du concile d'Éphèse (par. 3, ch. 25), on trouve encore la réponse de l'empereur Théodose à l'admonestation sévère que

1. Ne dirait-on pas que c'est écrit d'hier pour les besoins d'aujourd'hui ?

Siméon lui avait faite, et dans cette lettre l'empereur, repentant et soumis, le conjure de venir au secours de l'empire et de l'Église.

On possède aussi les supplications que lui adresse l'empereur Léon, celles de Basile, le patriarche d'Antioche, et de l'impératrice Eudoxie, qui le remercie de ses conseils et s'y soumet.

Et comment tous ces princes ne l'eussent-ils pas écouté lorsqu'ils convenaient tous qu'il était à la fois leur lumière, leur guide, leur maître et l'instrument de leur salut; lorsqu'il disposait de leurs dynasties, « soit en leur accordant, soit en leur retirant des héritiers [1], » soit « en les punissant de leurs irrévérences [2], » soit « en exorcisant de loin leurs familles [3], » soit enfin « en les prévenant de tout ce qui se passait et se passerait dans le monde à tel ou tel moment ? »

C'est ainsi qu'il leur annonce la double invasion des Perses et des Scythes dans l'empire romain, irruption qui commence et qu'il détourne immédiatement par ses prières. Il prédit ensuite la peste et la famine en donnant les moyens de les adoucir; il prédit enfin à Théodoret, *et c'est lui qui l'affirme*, l'année et l'heure précises auxquelles la persécution qui l'afflige prendra et prit fin. C'est encore ce dernier (Théodoret) qui affirme avoir assisté, au grand péril de sa vie (tant la foule était grande au pied de cette colonne !), à la conversion subite de toute une peuplade subjuguée par la

1. Comme aux deux reines des Ismaélites et des Sarrasins (voir Boll., *Acta SS.*, 5 januar.).

2. Comme ce ministre d'une reine d'Arabie qui, pour avoir maltraité un de ses messagers, expire en s'écriant : « Ah ! seigneur Siméon, ayez au moins pitié de mes enfants ! » (Asseman, *Acta Sim.*, p. 311). Ou comme ce comte d'Orient, qui lui demande, en raillant, sa malédiction, et auquel il répond : « Malheureux, ce n'est pas moi, mais c'est Dieu qui te la donne, » et à l'instant le comte reçoit de son prince des lettres d'exil et meurt en route (id., ibid.).

3. Comme la fille de l'empereur Justin. On écrit à Siméon que l'on va la lui amener : « Qu'elle ne se donne pas cette peine, répond-il, elle est guérie. » Et, dans le fait, la guérison arrivait avec la lettre (Boll., 24 mai. 378).

Digitized by Google

parole de l'homme de Dieu. Enfin les résurrections de morts ne manquent pas à sa vie et se multiplient après la sienne, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre[1].

Voilà un aperçu de cette vie *inutile!* On voit comment les *bonzes* du catholicisme savaient comprendre leur devoir d'anachorètes et des mortifications, dont la plus cruelle devait être pour eux cette relation incessante avec ce même univers dont ils avaient tant voulu se séparer.

Cependant, Siméon était un homme et non un ange (comme il eût été permis de le penser); il fallut donc que l'heure de sa délivrance arrivât et que la terre perdît le plus grand, sans contredit, de tous ses bienfaiteurs.

Laissons Antonius nous raconter avec son cœur cette vraie calamité publique.

« C'était la veille de la fête, et son heure habituelle étant venue de donner la bénédiction à ceux qui se tenaient à genoux au pied de la colonne, il ne parut pas; le lendemain, moi, son serviteur infime, je monte auprès de lui et suis frappé de voir son visage brillant comme le soleil et tel qu'il était lorsqu'il venait à ma rencontre ou lorsqu'il parlait. Mais je lui adresse la parole et il ne me répond rien. D'abord, je soupçonne qu'il repose, je désire m'en assurer et ne l'ose, en raison du respect qu'il m'inspire. Cependant, reprenant un peu de confiance, je lui dis : « Père, pourquoi ne me parlez-vous donc pas? Ils sont bien nombreux, ceux qui attendent votre bénédiction; c'est aujourd'hui le troisième jour que vous les privez de votre présence. » Je patientai une heure et répétai encore une fois : « Père, vous vous taisez? » Puis touchant de l'extrémité de mes doigts sa barbe d'abord, son corps ensuite, je m'aperçus par le triste état de celui-ci que ce maître chéri avait émigré vers le Seigneur.

« Alors je soulevai sa robe et baisai ses deux pieds. Mais une odeur si délicieuse s'exhalait de son corps, que j'en fus

1. Boll., 25 mai.

confondu. Je me mis alors, dans ma stupéfaction (*hebefactus*), à baiser ses yeux, sa barbe et ses cheveux, et je disais : « Cher maître, pourquoi m'avez-vous donc abandonné? Je puis vous voir encore aujourd'hui; mais demain, j'aurai beau regarder à droite et à gauche, je ne verrai plus rien, et à tous ceux qui viendront de loin pour vous voir et qui ne vous trouveront pas que répondrai-je, et avant tout que deviendrai-je, misérable que je suis? »

« Et, tout en disant ces choses, je m'endormis et il m'apparut en me disant : « Ne crains rien, mon Antoine, car JE NE TE QUITTERAI JAMAIS, ni cette colonne, ni ce lieu, ni cette montagne bénite sur laquelle j'ai reçu la lumière; je m'y reposerai dans la volonté du Seigneur[1]. Et toi, ne cesse jamais de remplir ton ministère en cet endroit, car ta récompense est assurée. Ne dis donc rien au peuple aujourd'hui, pour ne pas l'émouvoir, mais cours à Antioche, » etc., etc.

« Et là-dessus je m'éveillai, rempli de terreur, mais je le fus bien plus encore lorsque je vis son corps s'agiter ainsi que toute la colonne, et que j'entendis une voix qui disait *amen, amen,* de telle sorte que, saisi de crainte, je m'écriai : « Mon père, mon père, bénissez-moi, ayez pitié de moi, des saintes profondeurs de votre repos. »

« Je me retirai, et, comme il me l'avait recommandé, me gardai de rien dire à la foule, de peur de l'agiter par trop, mais j'envoyai un homme de confiance à l'évêque d'Antioche et au préfet Ardabarus. Le premier vint aussitôt avec six autres évêques, le second avec six mille hommes de troupes, pour s'opposer à l'enlèvement que l'on pourrait tenter de ce précieux dépôt, car la douleur était si grande qu'on entendait les gémissements et les sanglots de toute la foule à sept milles de distance; on eût dit que toute la montagne gémissait avec elle.

« Cependant une nuée des plus ténébreuses venait d'enve-

1 Encore la *présence posthume* bien affirmée.

Digitized by Google

lopper toute la contrée, lorsque vers la dixième heure je vis venir un ange au visage resplendissant comme le soleil, et entouré de sept vieillards qui causaient avec lui, et je ne puis guère douter que ce fût un grand mystère, car le messager que j'avais envoyé à Antioche eut plusieurs fois la même vision dans la nuit... »

Ici s'arrête Antoine, et nous ne croyons pas que personne puisse jamais voir dans ce récit une plume étrangère à la sienne. Un faussaire ne s'exprime pas de cette manière... D'ailleurs son témoignage est confirmé par Théodoret, Évagre, Nicéphore, Callixte, etc.

Viennent enfin les obsèques de ce grand serviteur de Dieu, et c'est dans le savant évêque maronite Asséman qu'il faudrait en lire tout le récit. C'est toujours au prêtre Cosme, témoin oculaire, qu'il l'emprunte : « Nous ne croyons pas, dit ce dernier, que funérailles aient jamais été plus splendides sur la terre. Pour donner une idée du zèle enthousiaste qu'on y apporta, il suffira de dire que l'empereur Léon, ayant résolu de faire venir ces précieux restes à Constantinople, la ville d'Antioche, présidée par son patriarche Martyrius, vint réclamer le privilége de conserver un trésor qui lui appartenait à tant de titres, et qui, disait-elle, lui tiendrait lieu de toutes ses murailles, détruites par un récent tremblement de terre. » On ne put les lui refuser. Alors commença ce merveilleux transport qui, malgré la petite distance de quinze lieues, employa cinq jours, tant les miracles se multipliaient sur le chemin. Tous les évêques, les magistrats, tout le gouvernement de l'Orient, le préfet Ardabarus avec ses vingt comtes principaux, un grand nombre de tribuns, de généraux suivis de *toutes* les troupes romaines en garnison dans ces contrées, voilà quelle était la partie brillante de ce cortége, suivi par l'escorte bien autrement touchante de toutes les populations qui éclataient en sanglots.

Il semblait que toute la terre fût debout pour pleurer cet homme qui ne s'appelait lui-même que « la balayure du

Digitized by Google

monde », et qui semblait n'avoir fait autre chose que de se tenir sur un pied pendant cinquante ans, sur le sommet d'une colonne !

L'empereur fit ériger immédiatement à Antioche une basilique portant son nom, et sur la montagne un temple magnifique dans lequel la colonne se trouvait enclavée. Plus que jamais, elle y devint le centre et l'occasion d'un tel nombre de prodiges, qu'il faudrait un volume spécial pour les raconter.

Un des plus remarquables, en ce qu'il se renouvelait tous les ans, aux trois jours anniversaires de la fête du saint, c'est la magnifique étoile, de grandeur et d'éclat démesurés, qui ne cessait de circuler autour de la colonne et d'illuminer la montagne. Évagrius le scolastique (questeur, préfet préposé par Maurice à la conservation des archives de l'empire, et historien très-considéré lui-même) en parle *de visu* en ces termes : « A la gauche de la colonne, J'AI VU, avec l'immense multitude des habitants de la campagne qui l'entouraient, J'AI VU, dis-je, cette étoile de grandeur démesurée qui se promenait à l'entour et dans le vide, en lançant des rayons admirables, et ce n'est pas une, ni deux, ni trois fois, mais bien plus souvent encore, que j'ai pu admirer et ses disparitions subites et ses réapparitions instantanées pendant tout le temps que durait sa fête. *Ad lævam columnæ, cum tota agricolarum circa columnam incedentium multitudine*, vidi *stellam inusitata magnitudine discurrentem per totam rimam, jubarque fundentem : neque id quidem semel, bisve aut ter, sed sæpius, eamdemque, crebro evanescentem, et ex improviso apparentem denuo, quæ solum in istius sanctissimi viri die festo cernitur* [1]. »

1. Évagre, *Hist. ecclés.*, l. I, ch. XIII et XIV. Il faut que cette autorité d'Évagre ait paru bien imposante à Baillet pour qu'il se soit vu contraint à cet aveu : « Celui qui ne croirait pas sur la foi d'un tel homme que cette étoile était d'*une grandeur démesurée*, rendrait sa foi bien suspecte. »

Digitized by Google

2. — *Saint Daniel.*

Un genre de vie si peu semblable à tous les autres, et récompensé par des fruits de salut si consolants, devait enflammer bien des imaginations. Aussi le bienheureux Stylite put-il prophétiser avant sa mort qu'il aurait plus d'un imitateur dans la contrée qu'il venait de sanctifier. On en compte, en effet, quelques-uns, dont le plus célèbre fut le Daniel dont nous allons parler.

Son histoire est aussi certaine que la précédente, car c'est encore Évagre qui va la raconter.

Cet historien distingué nous montre donc ce nouveau prophète, naissant vers les dernières années du grand Siméon, en Mésopotamie, près de Samosate, d'un père et d'une mère nommés Éliu et Marthe, depuis longtemps avertis en songe des hautes et saintes destinées de l'enfant auquel ils allaient donner le jour.

Le songe s'était réalisé de bonne heure, car A DOUZE ANS le jeune Daniel s'était fait recevoir, malgré son âge et en raison de sa ferveur extraordinaire, au monastère voisin, régi par la règle la plus austère. Mais cette âme ardente et difficile à contenir était sans cesse agitée par le désir d'aller visiter sur sa colonne celui qu'il s'était proposé pour modèle. Le supérieur résiste quelque temps; mais un jour qu'il était forcé de se rendre à Antioche pour affaires ecclésiastiques, il cède au désir de Daniel et l'emmène avec lui, ainsi que plusieurs autres frères. Arrivés à Telada, les voilà tous au pied de la colonne. Le saint les voit, ordonne qu'on approche les échelles et les exhorte à monter. Mais il en est de cette invitation comme de celle aux noces de l'Évangile, l'un a mal aux pieds, l'autre aux reins, un troisième est trop vieux, etc. Daniel seul ne connaît pas d'obstacles, et le voilà en peu d'instants prosterné aux pieds du grand saint. Celui-ci le reçoit avec bonté, l'initie aux secrets de sa belle vie, lui en prédit une sem-

blable et lui impose les mains sur la tête, pour lui communiquer la force nécessaire à une telle vocation. Ravi de cette entrevue, Daniel redescend, plus embrasé que jamais de l'amour divin, et rentre dans ce couvent dont le supérieur ne tarde pas à mourir. Celui qui le remplace, comprenant bien vite la portée spirituelle de Daniel, le dégage de ses vœux et lui recommande de ne plus faire que ce qui lui sera dicté par l'esprit de Dieu.

Daniel court aussitôt à *la mandra* (le couvent de la colonie), y passe quinze jours, et bien que le saint, averti de son arrivée, le demande auprès de lui, le jeune homme croit pouvoir ajourner ce bonheur, pressé qu'il est de se rendre à Jérusalem, pèlerinage sacré qui, en raison de certaines menées hérétiques, pouvait bien, en ce moment, lui faire espérer le grand honneur du martyre.

Le voilà donc cheminant vers les saints lieux, lorsqu'un voyageur, déjà très-vieux, la tête chauve et revêtu d'un costume de moine, l'aborde, s'informe, et lui conseille fortement de renoncer au voyage de Jérusalem, en raison des troubles qui la menacent, et de se rendre plutôt à Constantinople, devenue pour le moment la Jérusalem privilégiée du Seigneur. Daniel est ébranlé. Cependant, vers le coucher du soleil on arrive à la porte d'un monastère, auquel on va demander l'hospitalité pour la nuit. Daniel entre le premier, et s'étant retourné, il n'aperçoit plus son compagnon qui avait subitement disparu. Mais, la nuit, il le revoit en songe et en reçoit les mêmes avis : alors il comprend tout, reconnaît Siméon, et n'hésite plus à s'acheminer vers Constantinople.

Il arrive bientôt à l'entrée du Pont-Euxin et la première chose qui frappe ses regards, c'est le magnifique temple élevé par Constantin au chef de la milice céleste, le grand saint Michel : il y passe sept jours consécutifs et s'y enivre plus que jamais des voluptés célestes. Mais on se rappelle tout ce que nous avons dit des vrais et faux saints Michel, et des *Michaelia* opposés par ces derniers aux temples légitimes.

Or, il entend parler de l'un de ces derniers temples, appelé *Hieron* et situé un peu au-dessus de l'autre sur le terrain nommé *Philomporus*. On le prévient que ce temple est habité par les esprits malins, auteurs de tant de naufrages sur le Pont-Euxin, et qu'il est impossible d'en sortir sain et sauf, soit que l'on y entre le matin, le soir, ou à midi.

Malgré son extrême jeunesse et sa complète inexpérience, Daniel n'hésite pas un instant, et, se rappelant les combats du grand saint Antoine, il brûle de marcher sur ses traces. Il se fait donc ouvrir le temple et, précédé de quelques prêtres et d'une grande croix, il y entre hardiment, en chantant à haute voix : « Dieu est ma lumière et mon salut! Qui pourrais-je craindre [1] ? »

A la seule vue de la croix, les démons abandonnent le sanctuaire et se réfugient dans tous les angles du temple. Cependant, le soir arrive, le bruit, les cris deviennent horribles, et *les pierres* [2] commencent à pleuvoir sur Daniel qui persévère dans la prière et dans la patience pendant deux jours et deux nuits. Pendant la troisième, il voit tout d'un coup le temple se remplir de personnages d'une taille démesurée, au visage féroce, à la bouche écumante et criant à Daniel : « Malheureux ! qui donc t'a laissé pénétrer jusqu'ici et ne t'a pas averti que depuis longtemps nous étions les maîtres de ce lieu? » Et pendant que les uns le menaçaient de le jeter à la mer, les autres lui lancaient des pierres de plus en plus redoutables. Personne n'osait s'approcher pour porter secours à Daniel. Quant à lui, fort de son jeûne et de sa prière, loin d'avoir peur, il les menaçait à son tour. Puis tout à coup il fait sortir ceux qui sont avec lui, et pour se rendre à lui-même toute espèce de fuite impossible, il fait fermer toutes les issues du temple, à l'exception d'une

1. P. 26.

2. On voit que c'était déjà la mode en ce temps-là. Voir 1er Mém., ch. II, la maison lapidée, rue des Grès, à Paris.

Digitized by Google

fenêtre *pour laisser une sortie aux démons* [1], et se ménager plus tard, s'il le faut, le moyen de recevoir quelque peu de nourriture.

Enfin le voilà seul avec eux, ou plutôt il est assisté par quelqu'un qui a plus de force que toutes les armées du monde. Jésus est resté avec lui et récompense sur-le-champ tant de courage, en lui donnant la plus complète des victoires, car non-seulement il purifie à tout jamais ce lieu pestiféré, mais en le purifiant il met encore un terme à tous ces naufrages organisés par les embûches diaboliques [2].

On comprend aisément de quel renom un fait semblable dut entourer le thaumaturge. C'était à qui viendrait contempler un tel homme et visiter des parages naguère si dangereux et désormais si tranquilles.

Il devint donc, pendant un certain temps, l'idole de la ville, puis, comme toujours, il en devint le martyr. Poursuivi par toutes les calomnies possibles, il ne put en triompher que par la sagesse du patriarche Anatolius et par l'éclat de ses propres miracles; ils ne lui furent pas refusés : visions envoyées à lui et à son disciple Sergius pour le décider à l'érection d'une colonne, colombe mystérieuse pour lui en indiquer l'emplacement, révélations pour lui donner le courage de cette nouvelle vie, tout ce qu'il fallait enfin pour lui prouver que telle était là la volonté divine, il le reçoit.

Et le voilà renouvelant sur les rivages du Bosphore les merveilles admirées par toute l'Asie sur les montagnes de la Syrie. C'est Élisée succédant à Élie : même patience, mêmes vertus, même puissance. Non-seulement toutes les misères humaines trouvent au pied de cette colonne une

1. On nous a reproché d'avoir dit (*Presbytère de Cideville*) « qu'on voyait sortir le fluide *noir* par le trou des serrures. »

2. En 1853, un de nos esprits frappeurs disait à un grand personnage partant pour la Crimée : « Tu verras comme nous ferons *danser* les vaisseaux dans la mer Noire. » On peut se rappeler en effet dans quelle mesure ces vaisseaux ont dansé dans le Bosphore.

guérison assurée, non-seulement la mort elle-même trouve en lui son vainqueur et se voit forcée de lui rendre sa proie, mais comme au pied de la colonne de son maître, les destinées publiques trouvent au sommet de la sienne un conseil, un régulateur et surtout un prophète.

Tantôt c'est le grand empereur Léon qui vient lui demander un fils et qui l'obtient, — tantôt l'impératrice Eudoxie, dont il bénit les prières et change la vie. Un jour il avertit l'évêque Gennadius des dangers qui le menacent. Un autre jour, et deux fois dans la même semaine, c'est à l'empereur qu'il conseille d'organiser des prières publiques pour éviter à Constantinople un grand fléau qui la menace. — Plus tard il le rassure complétement sur la crainte que lui inspire Genséric marchant sur Alexandrie. « Il ne réussira, dit-il, ni là, ni dans aucune ville de l'empire, » et l'événement justifie sa prédiction. — Léon étant mort, Zénon, son gendre, lui succède, et se voyant entouré de piéges et de difficultés, son premier soin est de monter à la colonne prophétique, et que n'y apprend-il pas ? Il en descend *sachant parfaitement* qu'il reviendra sain et sauf de la guerre contre les barbares de Thrace, mais que bientôt entouré de traîtres et d'embûches il sera chassé de l'empire, que dans son exil on pourvoira si mal à sa nourriture qu'il sera obligé de *manger de l'herbe ;* et que plus tard, néanmoins, il sera rappelé par ses ennemis et mourra empereur : ce qui se réalisa à la lettre.

Pendant ce temps-là, Basilisque s'était emparé du pouvoir, Basilisque, l'ennemi de Jésus-Christ et du patriarche Acacius ; c'est alors que Daniel entend une voix qui lui prescrit de quitter sa colonne et de venir défendre la bonne cause.

Il n'hésite pas un instant, fait son entrée dans la ville, est reçu comme un libérateur par tous les fidèles et le clergé, et là, vrai soldat du Christ, muni pour toutes armes seulement de paroles plus pénétrantes que le javelot, il menace les usurpateurs de punitions si cruelles et dans ce monde et

dans l'autre, que le coupable épouvanté prend la fuite et lui abandonne toute la ville; Zénon peut dès lors revenir, et, rentré dans sa capitale, son premier soin est de se rendre à la colonne avec l'impératrice pour faire proclamer dans tout le royaume qu'il doit sa couronne à Daniel.

Quant à ce véritable homme de Dieu, la mesure de ses bonnes et grandes œuvres étant comble, et Dieu lui ayant fait savoir que ses quatre-vingts années de mérites et de souffrances appelaient leur récompense, il fit un testament des plus touchants, et sortit de ce monde, laissant, on peut le dire, tout l'empire inconsolable.

3. — *L'Orient, ses fleaux et ses menaces.*

Pourquoi, lorsque Rome et l'Occident avaient déjà subi de telles flagellations, cet empire d'Orient, si fécond en hérésies passées et futures, si déshonoré par ses empereurs, si coupable en raison de son luxe et de son orgueil, si cruel pour ses martyrs, n'aurait-il pas subi les siennes? Il fallait aux deux empires des expiations égales. Mais, chose remarquable! pendant que celui des deux signalé par Daniel comme la bête de *la force* (*nimis fortis*) périssait par les armes, la terre natale du sabéisme et des cultes naturels des volcans et du feu semblait plus particulièrement vouée aux grandes épreuves des tremblements de terre, des incendies et des météores terrifiants.

Rien de plus simple pour le rationaliste que l'explication de telles spécialités. Pour lui, un ciel embrasé, un sol volcanique, doivent infailliblement produire leurs conséquences, et les régions qui furent *de tout temps* le berceau de la peste et le grand réservoir des électricités aérienne et terrestre n'ont pas besoin d'armées pour voir renverser leurs cités. Soit, mais la preuve d'une intervention miraculeuse n'est pas dans les seuls phénomènes, elle est dans les prophéties qui les annoncent *à jour fixe*, dans la miséricorde qui les arrête

au moment même du repentir, ou les double au prorata de l'impénitence. Trois exemples suffiront à le prouver.

Dans l'année 396, sous l'empire d'Arcadius et d'Honorius, tous les historiens, et entre autres Marcellin et Prosper, racontent dans les mêmes termes l'apparition d'un météore effroyable suivi d'un tremblement de terre qui ne l'était pas moins.

Nous allons laisser la parole cette fois à saint Augustin qui avait recueilli à ce sujet, de témoins *oculaires* et dignes de foi, des détails qui du reste étaient connus du monde entier.

« Il y a bien peu d'années, dit le grand docteur, que sous le consulat d'Arcadius (et ce que je dis vous le connaissez peut-être, car *dans le peuple qui m'écoute il ne manque pas de témoins de ce grand fait*), Dieu, voulant effrayer la ville de Constantinople ou plutôt la corriger en l'effrayant, révéla à l'un de ses fidèles serviteurs (Daniel) QUE TEL JOUR UN FEU CÉLESTE VIENDRAIT DÉTRUIRE LA VILLE, et qu'il eût soin d'en avertir l'évêque. Il le fit, et le pasteur averti en prévint le peuple dans une éloquente allocution [1].

« Ce peuple se convertit et commença à faire pénitence comme la ville de Ninive. Cependant, pour qu'on ne pût pas dire que le prophète s'était joué de lui ou s'était laissé tromper, il finit par arriver, ce grand jour désigné par les menaces, *venit dies quam Deus fuerat comminatus;* tous les esprits sont dans l'attente, tous les cœurs sont frappés de terreur, lorsqu'à l'entrée de la nuit on voit surgir du côté de l'orient un nuage enflammé, circonscrit et léger tout d'abord, puis grandissant petit à petit en se rapprochant de la ville jusqu'à ce qu'il plane au-dessus d'elle dans les plus effrayantes proportions, *donec toti urbi ingens terribiliter immineret.*

« Une flamme horrible répandant une odeur sulfureuse sem-

1. Comment une telle révélation serait-elle reçue aujourd'hui?

Digitized by Google

blait prête à tomber sur la cité, dont tous les habitants se réfugiaient à l'instant dans les églises devenues trop étroites. L'eau ne suffisait plus aux baptêmes. On réclamait à grands cris les sacrements, non-seulement dans les temples, mais dans les maisons et sur les places, afin de conjurer en même temps le châtiment présent, et puis encore tous ceux que l'avenir réservait.

« Cependant, après cette rude menace par laquelle le Seigneur avait voulu justifier sa parole et celle de son prophète, le nuage se mit à diminuer avec autant de lenteur qu'il en avait mis à croître, et finit par se dissiper complétement. Le peuple donc commençait à se rassurer un peu, lorsqu'il fut prévenu (par le même prophète) qu'il lui fallait sortir en masse de la ville, parce que le samedi suivant celle-ci serait entièrement détruite.

« Toute la population sortit donc avec l'empereur, chacun abandonna sa maison, et, pleurant sur le cher foyer qu'il laissait, ne fit plus entendre que des lamentations déchirantes... Toute cette multitude se trouvait donc rassemblée en un seul lieu pour conjurer le Seigneur, lorsque l'on vit s'élever une grande fumée; mais bientôt, constatant que tout était tranquille, que l'heure était passée et que toutes les murailles comme tous les toits ne remuaient plus, tous finirent par revenir chez eux avec un bonheur indicible. Personne n'avait perdu quoi que ce fût dans ces maisons abandonnées, et, bien qu'elles fussent toutes restées ouvertes, chacun retrouvait les choses comme il les avait laissées, » etc., etc. [1].

Les autres écrivains rapportent à peu près dans les mêmes termes les faits signalés par le saint évêque, seulement ils les complètent par un détail qu'il ignorait probablement et qui renferme toute la philosophie de cette histoire.

Paul Diacre (l. XIII) affirme que cette seconde préservation fut due au pèlerinage expiatoire que toute la ville, précédée

1. Saint Augustin, *de Excidio urbis*, c. VI.

par son empereur, fit à une maison appelée de *Carya* ou *des Noix*, dans le jardin de laquelle se trouvait encore l'arbre auquel Arcadius avait fait pendre saint Acacius. Ce qui rendit ce grand acte de réparation plus saisissant encore, ce fut de voir, au moment où la foule venait d'en sortir, cette maison s'effondrer sur elle-même (*corruit*), sans nuire en quoi que ce fût aux nombreux domestiques, femmes et enfants qui y étaient renfermés. Tout le monde, ajoute l'historien, fit honneur de ce miracle au repentir et aux supplications d'Arcadius.

« Que dirons-nous à notre tour? reprend le cardinal Baronius, auquel nous empruntons cette citation. Devons-nous attribuer toutes ces choses à la colère ou à la miséricorde divine? Ou plutôt, qui pourrait douter que ce père des miséricordes ait voulu simplement corriger son peuple en l'effrayant, et non le punir en le perdant[1]? »

Il serait plus juste, à notre avis, de voir ici l'une de ces prophéties *conditionnelles* si fréquentes dans l'histoire ecclésiastique, très-arrêtées dans le conseil divin pour le cas où rien ne changerait sur la terre, mais très-sujettes à modifications et même tout à fait révocables en cas de conversion et de pénitence.

Comme il est probable que l'esprit d'un siècle qui a tant de peine à voir autre chose qu'un simple *parhélie* dans la croix si *intelligente* de Constantin ne voudra voir dans cette comète et dans ce tremblement de terre, si bien prédits cependant, qu'un phénomène également et uniquement physique, cherchons si nous ne trouverons pas un peu plus loin quelque *intention* encore plus nettement accusée et *irréfutable* à tous les points de vue.

La voici, et cette fois la scène se passe en 436. Bien des

1. *Annales*, t. V, p. 396. « Quid dicemus? utrum esse ira Dei, an potius misericordia sua? Quis dubitat misericordissimum patrem corrigere voluisse terrendo et non perdendo punire? »

scandales ont encore été donnés par la grande ville. La contrition d'Arcadius n'avait pas duré, saint Chrysostome était mort en exil martyr de ses courageuses luttes avec l'impératrice Eudoxie, et l'hérésie vaincue dans la personne d'Arius et de Nestorius s'apprêtait à reparaître dans celle de l'orgueilleux Eutychès.

En voilà bien assez pour motiver et expliquer la reprise des fléaux si miséricordieusement ajournés, comme nous le voyions tout à l'heure.

Mais aujourd'hui quelle n'était pas leur intensité ! Depuis six mois un tremblement de terre comme on n'en avait jamais vu, couchant pour ainsi dire les unes sur les autres toutes les villes de l'empire, venait de renverser en entier l'immense muraille, clôture de la Chersonèse, ainsi que les murs de Constantinople avec leurs cinquante-sept tours de construction toute récente. Ajoutez à cela la famine, et dans l'air une odeur pestiférée qui avait donné la mort à plusieurs milliers d'hommes et d'animaux.

Tous les historiens en ont fait le récit et Nicéphore, suivant l'opinion de Baronius, l'a fait avec plus d'exactitude equ tous les autres.

Voici donc ce qu'il dit :

« Théodose régnait encore, lorsque survint ce tremblement de terre qui surpassa tous les autres en intensité, en rapidité, en persistance... Effrayés par tant d'exemples, tous les habitants de Byzance, abandonnant la ville, s'étaient rassemblés dans la campagne, où, de concert avec leur empereur Théodose et leur patriarche Proclus, ils ne cessaient de demander pour la ville la préservation d'une destruction complète : elle n'était pas moins menaçante pour eux-mêmes, car, en raison des fluctuations du terrain, ils étaient sur le point de se voir engloutis... lorsqu'un miracle bien inattendu, et dépassant toute croyance, vint les remplir d'admiration.

« Tout d'un coup, et au milieu de tous les assistants, un enfant fut enlevé par une force *inappréciable* assez haut dans

les airs pour qu'on l'ait perdu de vue ; après quoi étant redescendu comme il était monté, il déclara au patriarche Proclus, à l'empereur lui-même et à toute la multitude réunie, qu'il venait d'assister à un grand concert des anges louant Dieu dans leurs cantiques sacrés, dont il avait retenu les paroles suivantes : « DIEU SAINT, SAINT FORT, SAINT ET IMMORTEL, AYEZ PITIÉ DE NOUS. *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis, miserere nostri.* »

« Ce qu'ayant compris Proclus, il ordonna à tout le peuple de répéter ce chant, et *aussitôt la terre s'arrêta et ne donna plus aucune espèce de mouvement.*

« L'empereur et Pulchérie, cette femme digne de louanges parmi toutes les autres, pénétrés d'admiration à la vue de ce miracle, lancèrent à l'instant une circulaire impériale ordonnant que ces paroles divines seraient chantées en tous lieux. Et depuis ce temps l'Église chrétienne de l'Orient, non-seulement les répète tous les jours, mais commence par elles et à haute voix tous ses chants religieux.

« Quant à l'enfant, aussitôt qu'il eut développé à l'évêque le mystère caché dans ces paroles[1], *il mourut* et fut enterré dans l'église de *la Paix*, et la partie de la voûte qu'on lui assigna s'est appelée depuis lors *upsomateion*, c'est-à-dire *exaltation divine*, car toute la ville de Constantinople savait que ce monument faisait allusion à cet événement d'une si grande notoriété et d'une si grande importance pour elle. »

« *Subito namque e medio, spectantibus omnibus, divina quadam vi puer in aerem sublimis ad cœlestem usque tractum, ita ut jam non appareret, sublatus, divinam vocem, qua angelis Deum laudibus ferre mos est audivit; eaque voce percepta rursum priore puer per aerem via reversus descendit, et episcopo Proclo, ipsique imperatori et multitudini omni sup-*

1. On a cru que ce mystère était relatif à l'hérésie d'Eutychès qui naissait en ce moment, et devait être si victorieusement combattue par saint Léon le Grand.

plicationibus operam danti Deumque hymnis celebranti ab angelis canentibus se verba hæc audisse renuntiavit : « Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis, miserere nostri. » *Quæ ubi Proclus intellexit, statim ad eum modum populum psallere jussit :* et terræ motus statim etiam constitit, omninoque quievit. *Imperator vero Theodosius, et in feminis admiratione omnium digna Pulcheria, tanto miraculo perculsi, constitutione imperiali confestim ut per omnem locum hymnus divinus iste concineretur, decreverunt. Et ex eo tempore Ecclesia Christi eum acceptum, non quolibet tantum die usurpat, sed etiam* (ut simpliciter dicam) *cujuslibet carminis et laudis Dei initio ante omnia pleno ore præmittit. Puer verborum eorum mysterium exsecutus, statim vita defunctus est et in magna ecclesia quæ* Pacis *nomen obtinet conditus. Locus autem in quo ille in sublime actus est, postea* ὑψόμαθειον (upsomateion), *id est* DIVINA EXALTATIO, *vocatus est, notum eventum pro urbe Constantinopolitana spectans.* »

Baronius reprend : « Un si grand événement méritait bien de passer à la postérité la plus reculée et de rester consacré à jamais dans la mémoire des hommes, par sa mention anniversaire dans les annales ecclésiastiques. Aussi les Grecs, après l'avoir inscrit avec le plus grand respect dans leur antique Ménologe, en font-ils chaque année la lecture publique dans leurs églises [1]. »

Mais pour fortifier encore la croyance à un événement dont la grandeur dépasse les forces de l'intelligence humaine, nous pouvons en appeler au témoignage de nos plus saints évêques orthodoxes, qui le racontent dans les mêmes termes qu'aujourd'hui, et entre autres l'évêque Asclépiade Trallien, terminant son récit par ces mots : « Cette fois, c'est à la connaissance non plus, de un, non plus de deux, MAIS BIEN DU MONDE ENTIER, » car Acacius, évêque de Constantinople, affirme que « *toute la ville le vit de ses yeux.* »

1. C'est de là que Nicéphore a tiré son récit.

Digitized by Google

Les Latins parlent de même. Ainsi, Justinien, évêque de Sicile, envoie le même récit, du lieu du synode, à son pays. L'évêque Quintinien d'Asculanum en fait autant, et enfin le pape saint Félix l'annonce lui-même au pasteur d'Antioche en ces termes :

« Toutes les lettres écrites à ce sujet demeurent intactes et ne sont nullement altérées, de sorte que tu pourras les consulter autant que tu le voudras : *Exstant horum omnium epistolæ integræ nullaque ex parte labefactæ, quas consulere pro tuæ voluntatis arbitrio poteris* [1]. »

Ce fut à la suite de cette préservation si marquée et de la confiance qu'elle fit naître, que, d'après les ordres de l'empereur, et par les soins d'Anthemius et de Cyrus, préfets de la ville, les murs écroulés de Byzance furent relevés en soixante jours, ce qui donna lieu à ce proverbe : « Constantin l'a bâtie, mais Cyrus l'a rebâtie. »

Peut-il exister quelque part un événement plus attesté par acclamation générale, lettres et monuments ? Nous l'ignorons. Toute une ville peut-elle croire avoir vu disparaître dans les cieux un enfant qui n'aurait pas quitté sa place ? L'*hallucination collective* peut-elle donner lieu à tant de témoignages et de foi ? Nous sommes bien certain du contraire.

Maintenant, quant à la nature surnaturelle du prodige, ne ressort-elle pas un peu plus claire que le jour : 1° de cette singulière *trombe* (car on va lui donner ce nom) redescendant cet enfant avec autant de lenteur qu'elle en a mis à l'enlever (*paulatim*) ; 2° de cette formule recueillie dans les airs et qui, répétée sur la terre, fait cesser instantanément un

1. Baronius, *Annal.*, t. V, p. 36, anno Chr. 446. On les trouve insérées avec la lettre de saint Félix au tome II des *Décrets des conciles* (édit. nouvelle); saint Jean Damascène (*de Fide orthod.*, l. III, c. x) dit « que dans le quatrième concile universel de Chalcédoine l'hymne commémoratif de cet évenement fut chanté et se retrouve encore dans ses actes, à la fin de la première section. »

fléau dévastateur qui détruit tout depuis six mois. Il n'en faut pas davantage... Et cependant, « un fait, un fait!...» s'obstineront encore à nous demander nos critiques...

Nous sommes maintenant en 465, et toujours aux mêmes lieux. C'est encore une fois notre Daniel le Stylite qui va rentrer en scène.

Nous avons parlé de la visite que l'empereur Léon-Auguste et le patriarche de Constantinople lui faisaient en 464 sur sa nouvelle colonne, mais nous n'avons pas dit que « le saint dont ils venaient de baiser les pieds déchirés et couverts de plaies, avec autant de vénération que l'avait fait peu de temps auparavant le pape Gélase, leur avait prédit, entre autres choses, que l'année suivante, à tel jour, un incendie terrible dévorerait toute la ville, si la pénitence publique ne venait pas le conjurer. »

Les deux grands personnages avaient oublié cette prédiction, et plus encore la pénitence.

Toujours est-il que l'année suivante, au jour désigné (celui de l'anniversaire de saint Mamant, en septembre), la terrible prédiction se réalisait. La ville était en feu, une immense partie de ses habitants avait péri dans les flammes, pendant qu'une autre, bien autrement malheureuse, restait à demi brûlée et mutilée.

Il était donc fort à craindre que le sort de la ville de Constantinople, ce miracle de l'univers (comme on la nommait), ne rappelât bientôt celui de Sodome. Alors on se souvient de la prédiction, on gémit du peu de cas que l'on en a fait, et l'on pense avec raison que les prières du saint auront seules le pouvoir d'arrêter cet épouvantable fléau. On se rend à la colonne et l'on entoure Daniel, dont les premières paroles sont pour blâmer ceux qui, en empêchant la pénitence et la prière, avaient privé la ville du pardon obtenu par Ninive. Il faut donc y recourir au plus vite, et il promet de donner le premier l'exemple. Après quoi, élevant ses mains vers le ciel, il annonce que « le septième jour, à partir de ce moment,

l'incendie s'arrêtera sur tous les points à la fois. » ce qui se vérifia ponctuellement.

De ces trois exemples ressort cette consolante conclusion de la fatalité *flexible* au prorata de la prière et de la religion.

---

§ II.

L'OCCIDENT, SES FLÉAUX ET SES SAINTS, OU LES BARBARES ET LES MIRACLES

1. État des choses; la mort du paganisme et l'hérésie.— 2. Alaric. — 3. Attila. — 4. Genséric et saint Léon. — 5. Hunéric, ou le miracle permanent.

Note I. — DERNIER MOT DE SAINT AUGUSTIN SUR LES DONATISTES.

Note II. — PRÉTENDUS MIRACLES DES HÉRÉTIQUES.

Note III. — COMMERCE ÉPISTOLAIRE ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS.

Note IV. — RÉPÉTITION DU MIRACLE DES LANGUES ARRACHÉES, AU IXe SIÈCLE, SUR LA PERSONNE DE LÉON III.

1. — *État des choses, l'hérésie.*

L'Église temporelle et visible commençait à comprendre que le mot *triomphe* devait être rayé de son magnifique programme. Désormais, pour elle comme pour tout le monde, la Victoire et le repos n'allaient guère dépasser la journée; après Constantin, Julien; après Julien, Jovien; après Jovien, Valens; après Valens, ATTILA!... Tout ce que la société chrétienne pouvait espérer à l'avenir, c'étaient peut-être quelques intermittences dans le travail ennemi qui ne devait plus cesser de la miner.

Quant à l'Église spirituelle et doctrinale, elle ne devait pas espérer plus de loisirs; après Jésus, Simon; après l'Évangile, la Gnose; après la Gnose, Manès; après Manès, Arius. En s'écartant des formules littérales de sa foi, tous ses enfants l'avaient mise en lambeaux.

Digitized by Google

Et cependant, de quelle douceur n'avait-elle pas fait preuve envers eux? Quand on parle de son intolérance, on prouve que l'on a bien mal étudié son histoire. Tout ce qu'elle avait eu à souffrir des gnostiques du second siècle était incalculable, et jusqu'à ce que les périls du silence eussent forcé les saints Pères à révéler leurs infamies, nous ne voyons rien, de la part des évêques, qui puisse ressembler, même de loin, à ce qu'on appelle le recours au bras séculier. Au contraire, pendant le IIIe siècle nous voyons une grande partie des chrétiens, et même la papauté, mettre l'Église en péril par excès de faiblesse et d'indulgence pour les sectateurs de Montan. Au IVe, les ariens eux-mêmes sont entourés de miséricorde et de funestes égards. Eusèbe mentionne la lettre par laquelle Constantin exhorte les évêques d'Afrique à vaincre les violences des schismatiques à *force de douceur*. L'empereur se vante de n'avoir rien omis de ce qui pouvait tout calmer; mais, Eusèbe le reconnaît encore : « cette douceur ne fit que développer davantage les excès de ces démoniaques. »

Au Ve siècle, nous retrouvons l'Église persévérant encore dans les mêmes voies : pendant que les Nestoriens, affectant un zèle hypocrite pour la pureté de la foi, conjurent l'empereur d'exterminer tous les hérétiques, le catholicisme est au moment de sombrer en Afrique, sous la violence des donatistes qu'il a trop longtemps *réchauffés dans son sein*. Sa tolérance envers eux avait été poussée jusqu'à la simplicité. Pendant longtemps, on le voit les dérober à la sévérité du pouvoir, payer leurs amendes, et lorsqu'un de ses prêtres est assassiné par eux (comme Restitute), on imite saint Augustin conjurant le juge Marcellin de ne pas faire mourir les assassins, « attendu, dit-il, que la mansuétude de l'Église ne lui permet pas de se venger comme par la peine du talion, « *quasi vice talionis*[1]. » Pendant quelque temps, il est vrai, les donatistes affectent la douceur et le repentir, mais dès que, par

1. Saint Augustin, *contra Crescent.*, l. III, c. XLVIII.

l'entremise de leurs généreux ennemis, ils ont obtenu de Julien la permission de rentrer dans leurs foyers, on sait en quelles *espèces* leur reconnaissance les rembourse; à ce moment, la majorité se déplace, il ne s'agit plus d'une minorité tolérée, il s'agit de tout un peuple (*ingens multitudo*, dit saint Oplat), qui, soutenu par ses quatre cents évêques hérétiques, prétend bien se débarrasser de tous les autres. Eh bien! même alors, nous voyons les vrais pasteurs ouvrir encore leurs bras à ces odieuses brebis et ne consentir à se défendre que lorsque les violences, les déprédations, les sacriléges, les incendies de maisons et d'églises, les viols et les meurtres, menacent de tout perdre en laissant leurs ennemis, comme dit Fleury, « maîtres de tout, *même des voies publiques* [1]. »

Cette longanimité se prolongera encore. Lors même que les lois d'Arcadius, d'Honorius et de Théodose viennent brider tous ces énergumènes, la juste sévérité de ces lois a encore à lutter contre la charité catholique. Nous en avons la preuve dans la belle lettre d'Atticus, évêque de Constantinople, à Calliope, prêtre de Nicée, lettre accompagnée de trois cents écus d'or pour ses pauvres : « Distribue-les à tes pauvres, lui dit-il, comme tu l'entendras; non pas à ceux qui, dans l'intérêt de leur gourmandise, font le métier de mendiants pendant toute leur vie, mais à ceux qui rougissent de mendier, *sans excepter les hérétiques*, car *tu ne feras, à ce propos, nulle distinction de secte et de religion; ne pense ici qu'à une chose, c'est-à-dire à nourrir tous ceux qui ont faim.* » Plus tard encore, saint Grégoire le Grand tiendra le même langage à Jean, évêque de Ravenne : « La miséricorde doit atteindre d'abord les fidèles, et ENSUITE LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE. » (Épîtres l. II, 32.)

Toutes les fois donc que l'Église, éclairée par l'expérience et sentant sa propre vie en danger, s'est vue, depuis, obligée d'en appeler à la protection des princes, ses ennemis n'ont jamais manqué de lui opposer, comme *leçon*, ces longanimités

1. Fleury, *Hist. ecclés.*, t. V. p. 196.

généreuses de ses premiers évêques, et particulièrement de saint Augustin, mais ils se sont toujours bien gardés de joindre à la leçon celle que le grand docteur se faisait à lui-même bien peu d'années après, dans ses *Rétractations*. Il est cependant bon de la connaître, car c'est son dernier mot et la justification de bien des choses (I).

Parmi ces fanatiques, on remarquait principalement une secte plus nombreuse et plus insensée que toutes les autres; c'était la secte des *circumcellions*, qui semblait n'avoir qu'un seul but: celui de sa propre destruction.

Saint Philastre les nommait *circuitores*, circulateurs, ce qui nous ramène à tous les magiciens *tournants* que nous avons vus jusqu'ici. « Une de leurs plus étranges folies, dit Tillemont (t. VI, p. 89), était de se donner la mort à eux-mêmes, surtout en se précipitant par troupes entières, soit dans l'eau, soit dans un grand feu allumé par leurs mains. Quoique les évêques donatistes, plus raisonnables, se vantassent d'avoir interdit ces suicides dans leurs conciles, néanmoins ces *circumcellions*, après avoir vécu en bandits et être morts en désespérés, étaient honorés comme des thaumaturges (II).

« Ces convulsionnaires répandaient le sang des autres comme s'ils en étaient altérés, et le leur propre comme s'ils n'en tenaient aucun compte. Ils fixaient le jour de leur mort, et, à partir de ce moment, *on les engraissait comme des chapons*, et après qu'ils avaient passé quelque temps dans les délices et dans la bonne chère, ils couraient se précipiter eux-mêmes ou se faire tuer par les passants. »

Tous ceux qui ne leur accordaient pas ce bienfait étaient massacrés sur le champ. Ainsi donc, chez les donatistes comme chez les gnostiques, chez les priscillianistes comme chez les manichéens, chez ces derniers comme chez les spirites du XIXe siècle, c'est toujours le *suicide* ou la *folie* qui constitue le produit le plus net de toutes ces hérésies philosophiques et religieuses.

Nous venons de nommer les *priscillianistes* et les *manichéens*. Pour les premiers, qui n'étaient que des manichéens déguisés, l'Église s'était encore laissée aller à la même condescendance, à ce point qu'elle regarda longtemps à envoyer des missionnaires en Espagne, dans la crainte de paraître appuyer contre eux les terribles sévérités du pouvoir. Mais ils se livrèrent à de tels excès [1], qu'ils se firent expulser de ce pays.

1. En 447, Turribius, notaire apostolique, est envoyé par le saint siége dans les Asturies, pour informer sur eux; il en revient épouvanté et représente « leurs blasphèmes et leurs pratiques comme étant tellement *exécrables*, que le récit lui en paraît intolérable, « *ita* execrabiles, *ut eas referre pertæsum est*, » (dit Baronius, anno Chr. 405). Par conséquent, lorsque M. de Broglie regrette quelque part que l'Église ait attaché tant d'importance à cette hérésie, il est probable qu'il n'a pas pénétré dans toutes les profondeurs de cette question.

I. « DERNIER MOT DE SAINT AUGUSTIN SUR LES DONATISTES ET LES PRISCILLIANISTES. » — Après avoir rappelé à Januarius, évêque des donatistes, toute la douceur de l'Église à leur égard, et les pardons incessants qu'elle leur avait obtenus des empereurs, après avoir rappelé au comte Boniface et à Cresconus (lettres L et CLIX) les crimes *épouvantables* et les violences furieuses qu'ils exerçaient depuis si longtemps, soit en brûlant leurs monuments, soit en dressant toutes sortes de piéges aux prêtres et aux laïques pour les faire tomber sous leurs coups, soit en *arrachant les yeux et coupant les mains et les langues* à tous les évêques catholiques *qu'ils n'égorgeaient pas*, « saint Augustin, dit Baronius, éclairé bien tard par l'expérience (*sero licet edoctus*), las de voir les plus *scélérats* de tous les hommes (*scelestissimos omnium hominum*), abuser de la patience des catholiques, sans profit pour eux-mêmes (puisqu'ils devenaient de plus en plus mauvais), saint Augustin, disons-nous, se repentant pour ainsi dire (*quasi pœnitens*) et défendant la thèse contraire, finit (dans sa lettre XLIII à Vincent) par soutenir que les magistrats doivent réprimer tant d'audace et appliquer à tous ces crimes les lois portées par les empereurs. Il déclare enfin (dans ses

(*a*) Baronius, anno Chr. 398, § XXVI, dit : *Tous, à l'exception de quelques obstinés*, et les Actes du synode de Carthage en font foi.

Rétractations) qu'il s'est vu forcé d'écrire deux livres dans ce sens contre les donatistes (*a*). »

Depuis, il écrit encore à Vincentius : « Nous nous réjouissons, de voir ce grand nombre d'hérétiques revenir avec tant de bonne foi à la vérité catholique, la défendre avec chaleur et se réjouir eux-mêmes en se voyant délivrés de leur vieille erreur... Oh! si je pouvais vous montrer aujourd'hui combien nous comptons dans nos rangs de ces *circumcellions* qui n'ont cessé de combattre l'Église que lorsqu'ils ont été *enchaînés comme des frénétiques par la force de ces liens* qui les révoltaient tant! Il en est de même de ces autres malades, qui, sans avoir autant d'audace, n'en étaient pas moins très-gravement atteints de cette espèce de négligence qui leur faisait dire : « Ce que vous nous dites est vrai, et nous ne savons comment y répondre, mais il est bien dur pour nous d'abjurer les traditions de nos pères. » N'était-il donc pas à propos de secouer de tels endormis par des persécutions temporaires et de les éveiller pour qu'ils pussent se sauver dans l'unité? Combien d'entre eux ont reconnu que nous *devions* le faire et se sont réjouis avec nous de ce que nous les avions soustraits *de force* au sommeil de leurs habitudes mortelles!

« *Instruit enfin par l'expérience*, j'ai renoncé aux anciens errements de mon enseignement, car ma première opinion était de ne forcer personne à revenir à l'unité du Christ; de se contenter de la parole, de la discussion et des seules victoires de la raison pour ne pas faire de faux catholiques de tous ceux que nous avions connus hérétiques avoués. Mais l'*expérience*, bien plus encore que la contradiction des autres, me démontra la fausseté de cette oinpion particulière. Et d'abord le fait de ma propre ville qui, livrée au parti donatiste, revint tout entière à l'unité catholique grâce aux lois des empereurs, et se mit à détester tellement ses animosités à notre égard, qu'elle ne pouvait plus croire les avoir jamais partagées; puis ensuite, une foule d'exemples particuliers qui me firent reconnaître la vérité du proverbe IX : « Donne l'occasion au sage, et il deviendra plus sage encore ». Combien d'entre eux, convaincus de la vérité, ne différaient leur retour que par crainte de leur parti! Combien se reconnaissaient enchaînés dans les liens de la coutume, tant est vraie cette parole de l'Écriture : « Les paroles ne corrigent jamais le serviteur endurci, car la compréhension ne le fera pas obéir... »

« A tous ces hommes la terreur des lois (promulguées par des rois

(*a*) Baronius, anno Christi 398, § XXVI, dit : *Tous, à l'exception de quelques obstinés*, et les Actes du synode de Carthage en font foi.

craignant Dieu) fut *tellement utile*, que les uns remercient Dieu de leur avoir ménagé une occasion qu'ils cherchaient et abrégé des délais qui les perdaient, et que les autres nous disent : « Nous ne nous mettions pas en peine de la vérité, mais *la crainte* nous a rendus plus attentifs et nous a forcés à regarder des vérités que nous n'eussions sans cela jamais connues. Nous craignions d'entrer, par de mauvaises raisons dont nous ne pûmes connaître la fausseté qu'en entrant, et nous ne serions jamais entrés si nous n'avions jamais été forcés. Maintenant nous savons bien que tout cela est faux, et loin de dire comme autrefois : « Peu importe où nous adorions le Christ », nous rendons à Dieu mille grâces de ce que, de la division, il nous a fait passer dans l'unité. »

Quelle conséquence tirerons-nous maintenant de cette *palinodie* de saint Augustin, palinodie qui dut tant coûter à son cœur? Loin de nous d'en réclamer jamais l'application cruelle, mais plus loin de nous encore de dissimuler par simple respect humain cette conviction de notre esprit : qu'entre le *bien* et le *mal* les chances du combat ne sont pas égales; que l'homme, comme l'a si bien dit le poëte, « *étant de glace aux vérités, et tout de feu pour le mensonge,* » celui qui fera les parts de liberté *égales* perdra tout, car il aura compté sans le terrible appoint et des passions et du Dieu du mensonge.

II. « PRÉTENDUS MIRACLES DES HÉRÉTIQUES. » — En parlant des dons miraculeux départis aux saints docteurs de la foi, le cardinal Baronius fait remarquer par quels signes éclatants, *apertissimis signis,* Dieu se plaisait à illustrer leur mémoire dans la postérité, afin que celle-ci pût regarder comme des défenseurs infaillibles de la vérité ceux qui avaient été comblés de telles faveurs, tandis qu'au contraire il est impossible, dit-il, de découvrir ne fût-ce que l'ombre d'un seul *vrai* miracle chez ceux qui professaient une doctrine différente de la leur (*a*).

Rien ne prouve plus péremptoirement la vérité de cette assertion que l'anecdote suivante rapportée par les Bollandistes dans la vie des saints Eugène, Vindémiale et Longin : « A Carthage, disent-ils, un des évêques ariens les plus perfides, nommé Cyrola, était en lutte continue avec les saints évêques du premier ordre, saint Eugène, Vindémiale et Longin. Or, ce dernier possédait le don général des guérisons; Vindémiale avait, disait-on, ressuscité un mort, et saint

(*a*) *Ann.*, t. V, p. 37.

Eugène guérissait toutes les cécités, celle de l'âme comme celle du corps. Les évêques ariens, frappés du discrédit que leur valait leur impuissance à cet égard, essayèrent de conjurer ce danger. Cyrola donne un jour cinquante pièces d'or à un pauvre pour qu'il se trouve sur son passage en l'acclamant de cette manière : « O bienheureux Cyrola, toi qui ressuscites les morts, je t'en conjure, rends-moi la vue par cette même vertu que tu possèdes à un degré si élevé. » Les choses se passent comme il a été convenu. Cyrola paraît se laisser toucher et, bouffi d'orgueil, après avoir levé les yeux au ciel, il ose toucher ces yeux menteurs auxquels il commande de s'ouvrir, en témoignage de la vraie foi qu'il professe.

« Mais Dieu ne permet pas que l'on se rie de sa puissance. La main de l'évêque est à peine levée que le malheureux comédien se relève véritablement aveugle, et saisi de telles douleurs, qu'il injurie son prétendu guérisseur, lui rejette ses pièces d'or, avoue toute la fraude et conjure saint Eugène de le délivrer de tous les maux qu'il endure : « Si tu peux croire à la vraie foi catholique telle que nous la professons, reprend Eugène, tu seras guéri; » et l'aveugle l'ayant promis, le saint pria Longin et Vindémiale de placer leurs mains sur les yeux du patient ; après quoi, faisant un signe de croix sur eux, il rendit la lumière à celui que l'hérésie avait aveuglé (*a*). »

La meilleure preuve de la vérité de cette histoire résulte de la fureur qu'elle causa au tyran Hunéric qui, au rapport de Victor de Vite, évêque et écrivain arien, n'eut pas d'autre raison pour faire décapiter saint Eugène.

a) Boll., *Acta SS.*, 13 julii.

---

2. — *Alaric.*

Mais silence ! Il ne s'agit plus de paroles et de disputes. Des nuées de barbares inconnus à l'Europe et mélangés d'ariens s'avancent sur elle, la lance au poing, pour la ravager de fond en comble. Ils le disent, et ils le prouvent, « c'est un *Dieu* qui les envoie » pour purifier le monde, et pour les incorporer plus tard eux-mêmes dans cette grande famille qu'ils auront dévastée.

Alaric, roi des Goths, est le premier, et, quoique arien,

Digitized by Google

sa réputation *magique* est si grande, que la pauvre Rome, décimée par la peste, épuisée de fatigue et de misère, écoute avec complaisance la proposition que lui font les magiciens étrusques de conjurer cette magie par une autre. Il fallait que les successeurs de Targès, que nous avons vus si habiles dans l'art mystérieux de lancer *certaines* foudres [1], eussent fourni de bien grandes preuves de leur puissance, pour que Rome les crût un moment capables d'arrêter ces innombrables hordes [2]. Elle adhéra donc à leur proposition. On prétend même (mais sans en fournir, il est vrai, la moindre preuve), que le pape Innocent, « préférant, dit-on, le salut de la ville à son opinion, *opinioni suæ salutem urbis anteponens*, » aurait volontiers toléré secrètement (*clam*) cet appel malsonnant qui, soumis ensuite à la sanction du sénat christianisé, aurait été repoussé avec horreur ; il avait appris que la première et essentielle condition imposée par ces magiciens était la célébration des vieux *rites fulguraux*, avec le concours de tous les magistrats [3].

C'était la première fois peut-être, depuis sa fondation, que Rome repoussait avec indignation, et non sans quelque mérite, les secours d'un art à l'étude duquel elle consacrait jadis annuellement six jeunes gens de ses meilleures familles, dans chacune des villes de l'Étrurie, et notamment dans celle de Céré [4].

1. Revoir dans notre 2e Mémoire (App. P, *la Foudre*, etc.) le passage qui nous montre ces Étrusques débarrassant, à la prière de Porsenna, le territoire de Bolsene du monstre *Volta*, qui le dévastait. « Ce fut *à grande distance* et à grand renfort de rites et de prières (leurs seuls moyens d'action, dit M. Lebas), que ces mages, ou plutôt ces furies vivantes portant des serpents enlacés dans leurs cheveux, le firent périr à coups de foudres lancées par Jupiter *Elicius* (attiré). » *Hist. rom.*, t. I.

2. Ils venaient de faire ces preuves en arrêtant cette même armée d'Alaric devant Névi ou Narvi, et en la forçant ensuite de passer outre.

3. Voir Sozomène, l. IX, c. VI, et Zosime, *Hist. rom.*, l. V, c. XLI. Il faut bien remarquer que Zosime seul ose articuler une telle injure à la mémoire d'Innocent, et que Sozomène, tout ennemi qu'il fût du pape en sa qualité d'hérétique, n'en dit pas un seul mot.

4. D'où est venu le mot *cérémonie*.

Malheureusement, Rome ne se montra pas aussi scrupuleuse pour tous les conseils des païens. Sur cette représentation de Zosime et de beaucoup d'autres, que « la suppression, par Constantin, des anciens jeux séculaires et des combats du Cirque était la vraie cause de tous ces fléaux, » Honorius consentit à leur rétablissement, et l'on revit, en l'année 404 de l'ère chrétienne, en plein Colisée, ce que le sang de tant de martyrs semblait avoir anéanti pour toujours, c'est-à-dire des *gladiateurs* et des *vestales*.

Pour Baronius, cet immense scandale fut la vraie cause et pour ainsi dire toute la philosophie de la prise de Rome[1]. Heureusement, Alaric mit une certaine modération dans son triomphe, respecta les églises (surtout les basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul), fit reporter sur les autels du Vatican les vases sacrés enlevés par ses soldats, qui sortirent tous de cette grande ville, dans laquelle ils étaient entrés avec l'animosité des ariens, plus chrétiens qu'on ne devait l'espérer.

Néanmoins, comme tous les autres princes barbares, Alaric devait expier son sacrilége. Pendant que le pape Innocent et la majeure partie des habitants de Rome, qui s'étaient soustraits par la retraite à ce lugubre spectacle, s'apprêtaient à y rentrer, lui se rendait en Sicile, lorsqu'une effroyable tempête vint engloutir sa flotte avec toutes les richesses qu'elle transportait. Dès lors, sans or et sans armée, il se vit forcé de conclure la paix avec le consul Honorius.

Si le rétablissement des *gladiateurs* et des *vestales* avait coûté bien cher à Rome, les barbares chargés de l'en punir ne payèrent pas moins cher leur triomphe.

3. — *Attila.*

Après les Goths, voici maintenant les Visigoths, les Vandales, les Suèves et les Alains, marchant comme un seul

1. Baronius, anno Chr. 404, XLI.

Digitized by Google

homme, quoique divisés entre eux, et traversant l'Orient pour arriver à l'Occident, « toujours entraînés, disent-ils, par une force divine *supérieure à leur volonté.* »

Parmi toutes ces hordes se distinguent surtout celles des Huns, composée de Mongols et de Finnois, sujets ou maîtres primitifs de ces Goths qu'ils remettent à la raison chemin faisant, en les forçant de marcher avec eux à la conquête de ce vieux monde qu'ils eussent bien voulu ne partager avec personne.

C'est Attila qui les commande, Attila, dont la plus grande force réside dans ces mêmes *enchantements* dont les Étrusques venaient de faire offre aux Romains. En effet, cet homme est pour les siens, comme pour les peuples vaincus, un objet d'admiration et d'effroi, car il a, dit-on, le pouvoir d'exciter à son gré les orages, de commander aux éléments, et de déplacer les étoiles. « *Fléau de Dieu*, tel est le nom qu'il se donne, mais *fils du diable*, tel est celui que toute l'Europe lui décerne. Il est effectivement entouré de devins et ne connaît d'autre palladium que l'épée du dieu Mars; perdue pendant des siècles, il a eu le bonheur de la retrouver, et c'est elle qu'il arrose, dit-on, après ses victoires, du sang de la centième partie de ses captifs [1]. »

Déjà maître de l'Illyrie et de la Germanie qui marchent avec lui, le voilà donc qui s'avance à grands pas vers l'extrémité nord de nos Gaules. Toutes les villes prennent l'alarme, tous les évêques tremblent sur leur siége et se prosternent au pied de leurs patrons. Pas une ville qui n'ait à cet égard, sa funèbre épopée. Cologne le voit remplir tous ses cimetières de martyres, parmi lesquels figure *peut-être* cette étonnante légion de sainte Ursule, dont on retrouve aujourd'hui par centaines et les dépouilles et les inscriptions (voir p. 161).

Tongres nous montre son saint évêque Aravatius se rendant tout exprès à Rome pour *consulter au tombeau de saint*

1. Lebas, *Hist. rom.*, t. II, p. 461.

Pierre et réclamer la protection du grand apôtre. Ses jeûnes, ses larmes, ses gémissements prolongés pendant trois jours, lui obtiennent enfin cette réponse : « Les jugements de Dieu sont irrévocables, et je ne puis rien pour ta ville ; ses crimes l'ont fait condamner comme tant d'autres. Retourne donc auprès de ton troupeau, mets ordre à tes affaires, prépare ton sépulcre, achète ton linceul, car le Seigneur te fait grâce à l'avance de toutes les épreuves qui se préparent, tu ne les verras pas.» Le saint pontife ne se le fait pas répéter ; il s'achemine en toute hâte vers sa ville, raconte à son troupeau ce qui lui a été révélé, le bénit et prépare son sépulcre. La douleur éclate, elle est générale, déchirante, et trop fondée, car l'évêque s'étant rendu peu de jours après à Maëstricht, il y est saisi d'une petite fièvre qui l'enlève comme on le lui avait annoncé. Son corps est enseveli, suivant ses recommandations, dans le cimetière public. Quant à la malheureuse ville, elle subit son destin et se trouve entièrement dépeuplée, y compris son clergé.

Metz éprouve le même sort. « Après avoir eu à son tour de mystérieux avertissements, nous tenons de quelques-uns de ses habitants, dit saint Grégoire de Tours, que peu de jours avant l'arrivée des ennemis ils avaient eu la vision de saint Étienne conjurant les apôtres *saint Pierre et saint Paul* d'épargner cette ville en raison du petit oratoire qu'elle avait élevé en son honneur : « Vas en paix, auraient répondu les deux apôtres au premier de nos martyrs, ton oratoire ne sera pas brûlé, mais *seul* il échappera à l'embrasement général. » « Il est parfaitement certain, ajoute saint Grégoire (*unde procul dubio est*), que l'oratoire *seul* est resté debout[1]. »

A Paris, épouvanté aux approches d'un tel orage, une enfant (mais une enfant qui se nomme Geneviève) fait entendre, au contraire, au nom des mêmes apôtres, non pas de

1. *Histoire des Francs*, l. II. n° 53.

Digitized by Google

simples paroles, mais des affirmations de paix et de salut : « Telle et telle ville périront, dit-elle aux Parisiens, mais on ne touchera pas à la vôtre, restez-y [1]. »

En effet, ce que personne ne pouvait prévoir, et pas même Attila, le fléau s'avance *jusques sous les murs de Paris*, puis tourne court sans raison et passe outre.

C'est Orléans qui semble devoir succomber à sa place. En effet, comme à Tongres, comme à Metz, comme en tant d'autres cités, d'innombrables bataillons pressent ses flancs, le bélier secoue violemment ses murailles et la faible garnison ne se donne même plus la peine de lutter. Mais là aussi se trouve un saint, un saint confident et interprète des *mêmes apôtres* qui lui *affirment* que, par exception encore, la ville sera sauvée. Il ne s'agit que d'appeler à son secours le général romain Aétius qui, secondé par le roi visigoth Théodoric, tient partout tête à l'orage. Mais Aétius est à Arles, Aignan s'y rend malgré ses 75 ans, et trouve encore le temps de guérir sur son passage saint Mamert, archevêque de Vienne, dont nous reparlerons tout à l'heure.

Cependant Attila arrive et déjà, avons-nous dit, les murailles d'Orléans vont tomber; c'est alors que la tradition rapporte (mais sans preuves, il est vrai) que le saint est *transporté* miraculeusement auprès du général romain, et que, revenu à Orléans (et cette fois c'est de l'histoire), du haut des murs de la ville il *crache* sur l'ennemi en signe de dédain, et ne veut plus lui opposer autre chose que des processions et des prières publiques, tant il est certain de l'arrivée du secours attendu.

En effet, le général arrive au moment même où les murailles *venaient* de tomber, il fond sur Attila, massacre la

1. M Amédée Thierry ne voit là qu'un simple presseotiment patriotique de la sainte, fondé sur co que « cette ville ne se trouvait pas sur le passage d'Attila. » (Articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en mars 1852.)

Quand M. Thierry nous montrera los plans topographiques qui donnaient à sainte Geneviève une telle assuraoce, nous oous reodrons.

plus grande partie de son armée et met en fuite les survivants; ceux-ci, réunis peu de jours après au gros de leur armée, près de Châlons, sont encore mis en déroute par la seule intercession de saint Alpin et de ce même saint Aignan, qui désormais les poursuit de ville en ville, les écrase partout et mérite ainsi le surnom que l'histoire lui a laissé de *Père de la patrie*. Comme il avait suffi à ce saint Alpin, évêque de Châlons, de l'envoi d'une nuit d'épidémie cholérique pour décider le conquérant à lui remettre tous ses prisonniers, de même il suffit à saint Loup de quelques menaces pour l'éloigner de la ville de Troyes dont il était le pasteur.

Tout est merveilleux dans cette longue et prodigieuse campagne, dont les bulletins semblent rédigés à l'avance sous la dictée de saint Pierre et de saint Paul, prophétisant partout à ceux qui les consultent le succès ou l'insuccès, suivant les fautes ou la sainteté des peuples et de leurs pasteurs. M. Amédée Thierry paraît lui-même accepter le côté fatidique de tous ces événements, lorsque, dans un des articles précités (celui de novembre 1852), il nous fait le tableau le plus saisissant de la grande consultation, par Attila, de tous ses devins et de ses voyantes, qui d'un commun accord lui apprennent à la veille de la bataille de Châlons que malgré ses sept cent mille guerriers il *perdra la bataille*, mais que le chef de l'armée ennemie, Théodoric, y perdra la vie. L'ermite catholique qu'il s'était fait amener lui ayant fait la même prédiction, et M. Thierry ne la trouvant pas *improbable*, pourquoi donc les mots *légende* et *mythe* reviennent-ils toujours sous la plume de cet écrivain toutes les fois que la tradition prononce celui de *providence?* Il y a là plus que de l'illogisme.

Pendant cet intervalle, l'épouse d'Aétius, restée à Rome, ne quittait pas la basilique des saints apôtres, et, prosternée sur le sol, leur demandait le salut du général, salut qu'ils lui promettent à leur tour dans plusieurs ap-

paritions solennelles, et qu'ils lui accordent par le fait [1].

Si nous insistons sur toutes ces manifestations préliminaires, c'est afin de mieux préparer nos lecteurs à celle qui va suivre et qui semble en être le couronnement. En pareille matière, c'est l'ensemble des événements et l'enchaînement des détails qui révèlent le plan et la surintelligence des causes.

Voici donc ce *fléau de Dieu*, chassé de la Gaule, traversant les Alpes et s'avançant en Italie dont il met à feu et à sang toute la partie nord. Déjà Aquilée et Milan ont été saccagées, et c'est un avant-goût de ce que le barbare ménage à Rome, son véritable but. Une centaine de lieues l'en séparent, et, nulle armée cette fois ne faisant obstacle, il est absolument impossible, humainement parlant, que la grande ville ne devienne pas sa victime et sa proie. Mais, elle aussi, possède un grand évêque qui va s'appeler dans l'histoire Léon le Grand. Pendant que tous les yeux se tournent vers lui, les siens ne se tournent que vers les deux apôtres dont il se dit « l'indigne successeur ».

Il les implore avec larmes, et obtient d'eux les plus affirmatives promesses ; puis, rempli de confiance et accompagné de plusieurs membres du Sénat, il se dirige à grands pas et *en grande pompe* vers le ravageur du vieux monde. Admis en sa présence, il le harangue, et voilà que ce discours (*quoique traduit par interprète*) fait sur l'esprit du Scythe une impression si foudroyante, qu'il s'arrête à l'instant, *pâlit*, promet de respecter l'Italie, retourne sur ses pas et va mourir sur les bords du Danube.

Avant d'entrer dans le détail, voilà le fond de cette grande et subite conversion, à laquelle rien ne peut se comparer dans l'histoire.

Maintenant, comment se l'expliquer? Demandons-le au père Canisius, ce saint et grand érudit toujours si exact, si pru-

1. Saint Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, l. II, n° 55.

dent dans son langage, si scrupuleux dans ses récits, et dont Rome travaille en ce moment même à reconnaître (par la canonisation) les vertus *héroïques* et les miracles. Voici quelles sont ses paroles : « L'aspect de Léon était vénérable, et celui d'Attila indiquait les anxiétés de son esprit. Il paraissait toujours indécis, LORSQUE TOUT A COUP DEUX PERSONNAGES APPARAISSENT A LA DROITE ET A LA GAUCHE DU PONTIFE ; CE SONT LES APOTRES PIERRE ET PAUL, qui ne se contentent pas d'appuyer par leur présence la mission de saint Léon, mais brandissent à ses côtés deux glaives croisés, symbole menaçant pour celui qui résisterait à leur redoutable injonction.

« Attila, dont la fureur se tait, sans cependant s'apaiser (*quamvis alioqui furiosus*), promet la paix, se retire et, comme nous venons de le dire, va mourir dans le pays qui l'avait envoyé...

« Questionné depuis sur la facilité avec laquelle on l'avait vu condescendre aux prières d'un ennemi *si important à vaincre,* il avait répondu *publiquement* « qu'il l'avait bien fallu, lorsqu'il avait vu en face de lui de tels et de si imposants personnages qui *le forçaient* à changer d'avis, car il n'avait pas pour principe de faire la guerre à la Divinité et de résister à ses ordres. »

« Les témoins de cette grande scène (parmi lesquels se trouvait Carpillon, le père de Cassiodore, qui la rapporte) en croyaient d'autant plus ses paroles, que tout le monde avait remarqué la pâleur qui s'était répandue sur son visage, ses paroles entrecoupées et tremblantes, et enfin la prostration subite et simultanée de cet esprit et de ce corps d'ordinaire si vigoureux et arrogants.

« Quant à saint Léon, à peine rentré dans Rome, son premier soin avait été d'aller remercier les deux apôtres Pierre et Paul, auxquels il rapportait toute la gloire du succès [1]. »

1. « En duo quidam dextera lævaque viri, Petrus nimirum et Paulus apostoli, subito *ipsi* conspecti sunt, qui non solum augustiore habitu pro pontifice quoque adstarent, verum etiam supra ipsius caput strictos tenerent in-

Digitized by Google

Baronius, de son côté, s'exprime ainsi : « C'est bien là ce que rapportent les plus vieux monuments de l'Église romaine, et ce qui se lit à haute voix et publiquement chaque année dans toutes nos églises, *quæ produnt Romanæ Ecclesiæ vetera monumenta, in ecclesiis publice legi et annis singulis repeti consueta quæ sic habent* [1]. »

Effectivement, les Bollandistes ajoutent dans une note que « c'est ainsi que les choses sont rapportées dans *tous* les anciens bréviaires et dans Paul Diacre [2]. »

Il est vrai que le Bréviaire de Paris a rayé tout cela de ses colonnes, mais comment s'en étonner lorsqu'on sait que Baillet s'était mêlé de la question, et de son autorité privée avait rangé ce beau récit « parmi les *contes* et les *fables* dont un *inconnu se serait* avisé plusieurs siècles après ? » (*Vies des Saints*, 11 avril.)

Godescar laisse la chose en suspens, et Gibbon (t. VIII, p. 297) la classe parmi les plus belles *légendes* de la tradition apostolique, car « après tout, dit-il, le destin de Rome pouvait mériter l'intervention du ciel, et l'on doit quelque indulgence à une *fable* qui a été représentée par le pinceau de Raphaël et par le ciseau d'Algardi. »

Fleury est plus curieux lorsqu'il hasarde l'explication que voici : « Attila eut *tant de joie* d'avoir vu saint Léon, qu'il écouta favorablement ses propositions [3]. »

Nous ne croyons pas qu'il existe nulle part une interpréta-

tenderentque gladios, ac mortem demum minitarentur nisi dicto pontificis obtemperaret. Rogatus autem ab his qui proxime adstiterant Leoni supplicanti quid in causa esset, cur tam facile pulcherrimam precibus hostium victoriam condonavisset, respondisse fertur palam, *oportuisse* sic fieri quando medio affatu supplicantium tales tantique *viri sibi* visi fuissent, ac subito mutare sententiam coegissent... Leo sub hæc urbem rediens in primis Deo maximo et apostolis ejus Petro et Paulo gratias dixit, his omnem rei bene gestæ gloriam adscribens. » (Voir Boll., *Acta SS.*, 11 april.)

1. Baronius, *Annales*, anno Christi 452.
2. *Histor. miscellan.*, l. XV.
3. *Hist. eccles.*, t. VI. l. XXVII. § 36.

Digitized by Google

tion plus bourgeoise d'un drame historique plus noble et plus embarrassant.

Fleury n'a donc pas compris qu'au lieu d'un adieu *sympathique*, apparemment fondé *sur quelque estime réciproque*, il s'agissait ici d'un *congé définitif* signifié par une puissance irrésistible. Quant à nous, nous ne croirons jamais que de simples paroles (interprétées et traduites) aient eu le pouvoir d'opérer une telle conversion chez un monstre hier encore altéré d'or et de sang. C'eût été un miracle de sensibilité inconnu jusque-là.

Il ne resterait donc plus qu'à sonder un peu plus profondément la foi de saint Léon lui-même à cet égard. Or, nous avons dit qu'en se rendant au tombeau des saints Apôtres, immédiatement après son succès, il avait bien prouvé qu'il leur en rapportait toute la gloire ; le sous-paragraphe suivant va nous en fournir ce que l'on pourrait appeler la démonstration.

4. — *Genséric et saint Léon.*

Trois ans après ce grand miracle, saint Léon, toujours assidu auprès du tombeau de ses apôtres, semblait avoir perdu toute confiance et n'en rapportait plus que des impressions terribles ou des prophéties effrayantes. Pourquoi, sinon parce que Genséric approchait et que cette fois il *lui était annoncé* que les obstacles surnaturels opposés à l'invasion d'Attila n'existeraient pas pour son successeur ; que celui-ci prendrait Rome et lui enlèverait toutes ses richesses [1] ?

C'est ici que la philosophie incroyante se croit certaine d'une *revanche* en nous demandant : « Comment la Providence aurait-elle pu se donner aussi vite un démenti et *discréditer* en moins de trois ans l'assistance réelle de saint Pierre et de saint Paul ? »

1. Le pillage dura quatorze jours ; mais, grâce aux prières de saint Léon, le sang ne coula pas.

Une pareille objection peut d'autant plus ébranler tous nos esprits *légers*, que nos esprits *sérieux* ne se donnent jamais le soin de l'examiner et d'y répondre; elle en vaut bien la peine cependant.

Nous trouvons d'ailleurs la réponse formelle et sans ambages dans le sermon LXXXI du grand pape. Que l'on veuille bien se rappeler seulement, en le lisant, ce que nous avons dit tout à l'heure de l'invasion d'Alaric attribuée par tous les écrivains religieux au rétablissement des *jeux séculaires* du paganisme, et l'on va voir qu'aux yeux de saint Léon l'invasion de 455 était due encore à la même cause.

« Très-chers frères, cette dévotion si édifiante avec laquelle le peuple tout entier des fidèles témoignait à Dieu sa reconnaissance aux jours du châtiment et de la *délivrance*, n'existe plus aujourd'hui. Mon cœur en est rempli de tristesse et de crainte, car c'est s'exposer à de grands dangers que de se montrer ingrat envers Dieu. J'ai honte de le dire, mais je ne puis me taire... On en est revenu à servir les démons plus que les apôtres, et les spectacles insensés du *cirque* attirent une bien autre foule que les églises de nos martyrs. Qui donc avait ramené cette ville aux doctrines et aux voies de salut ? Étaient-ce ces jeux du *cirque*, ou l'ASSISTANCE de nos saints ?

« Que vos cœurs se laissent donc toucher, très-chers frères; satisfaites à tant de fautes, afin que le bienheureux Pierre et les autres saints, qui nous ont tant de fois ASSISTÉ DANS NOS TRIBULATIONS, daignent ENCORE nous aider dans nos supplications adressées au Dieu des miséricordes » (sermon LXXXI).

La voix du grand pontife ne fut probablement pas entendue, car, après avoir encore une fois répété à ses brebis ces paroles prophétiques, « je vais les flageller, dit le Seigneur, car ils ne veulent pas se corriger; » après leur avoir signifié que CETTE FOIS les deux apôtres ne leur feraient grâce QUE DE LA VIE, mais NON DE LA RUINE, on le voit disparaître comme

pour laisser passer la justice de Dieu, et ne rentrer qu'au milieu des ruines et du pillage pour y mettre un terme en fléchissant Genséric.

Nous le demandons à ceux qui réfléchissent : ce renoncement à une nouvelle entrevue quand l'autre avait si bien réussi, cette capitulation avec le fléau aussi nettement prédite que fidèlement observée, n'étaient-ils donc pas des preuves formelles, ou plutôt, comme nous le disions tout à l'heure, la démonstration du premier miracle?

C'est précisément en raison de ces saintes habitudes de saint Léon le Grand, que dans l'Église on a toujours regardé comme *inspirée* sa lettre à Flavien sur l'hérésie d'Eutichès, « question si difficile », nous dit Baronius. Cette lettre, approuvée par le concile de Chalcédoine, était tellement vénérée, que le pape Gélase ne fut que l'organe de l'admiration générale, lorsqu'il lança l'anathème contre le téméraire qui s'aviserait d'y changer un seul mot. Eh bien ! c'est à propos de cette même lettre que Canisius nous rapporte que, « se défiant de ses propres forces et lumières, le saint pape, avant de l'envoyer à Flavien, l'avait déposée sur l'autel de saint Pierre, puis, commençant immédiatement un jeûne et des prières de quatre jours, avait demandé au prince des apôtres que, dans le cas où il trouverait quelque chose à modifier dans ses enseignements sur des doctrines aussi délicates, IL DAIGNAT CORRIGER LE TOUT DE SES PROPRES MAINS. » L'attente du saint n'avait pas été déçue, car le quarante-quatrième jour qui suivit le dépôt, la lettre déposée (et qu'il n'avait pas perdue de vue) lui revint *corrigée et complétée* (*tersa et elaborata*)... avec cette suscription : « JE L'AI LUE ET CORRIGÉE, *lecta et correcta*[1]. »

1. « Nam hic suis etiam Leo diffisus viribus, priusquam epistolam illam destinasset, altari B. Petri utcumque scriptam imposuit; se vero, per quatuor dies, tum jejuniis tum precibus exercens, hoc unum ab apostolorum principi votis flagrantibus contendit, ut si quid forte corrigendum haberet epistola quæ causam fidei difficillimam tractabat, id omnino SUIS ILLE MANIBUS

On ajoute même que, le concile de Chalcédoine s'étant réuni pour prononcer sur cette même lettre dans l'église de Sainte-Euphémie, les pères et les hérétiques firent, chacun de leur côté, un exposé de leur opinion, et le déposèrent sur le corps de cette sainte, et que, après beaucoup de prières, disent les mêmes traditions, *ayant ouvert le tombeau,* ils trouvèrent l'écrit d'Eutichès à ses pieds et celui des catholiques à sa main, qu'elle étendit pour le donner à Anatole et à Marcien [1].

Ce récit légendaire en apparence, ce sont les Pères du concile eux-mêmes qui lui ont donné toutes les proportions d'un fait historique ; voici leurs expressions : « Cette illustre triomphante, disent-ils, ayant reçu de *nous* la définition de la foi, l'a présentée à Jésus-Christ, son époux... Elle a confirmé ainsi la doctrine de vérité que nous avions confessée et lui a donné une nouvelle lumière en unissant *sa langue et sa main* à celles de ce grand nombre d'évêques. » (*Conc.*, t. IV, chap. v, p. 835).

Tillemont a beau prétendre que ce sont là des *métaphores* du concile, il est au contraire plus clair que le jour que c'est là une narration *littérale* (III).

Il en était probablement des consultations par écrit comme des consultations verbales faites à saint Pierre ; et qui sait si, lorsque les papes écrivent vers le VIIIe siècle au nom personnel du prince des apôtres pour rappeler aux souverains les promesses qu'ils lui ont faites, ces papes ne sont pas purement de simples *secrétaires ?* On se fatigue à supposer des figures de rhétorique là où il n'est question que de *consultations, de réponses, d'engagements* synallagmatiques, et pour notre part, dans cette grande question du patrimoine de saint

CORRECTUM ABSOLVERET. Nec fefellit sanctam precatoris expectationem etiam rarus eventus, tersam enim et elaboratam epistolam dies reddidit quadragesimus quartus, addita simul revelatione... « LECTA ET CORRECTA. » (Canisius, *Martyrol. Rom.*)

1. Surius, 11 juin, et Zonare, t. III, p. 39, disent la même chose.

Pierre, nous croyons *entrevoir parfois* certains détails qui pourraient donner lieu à quelque chose de bien autrement imposant.

Nous signalerons, entre beaucoup d'autres, la missive du pape Hadrien à Désidérius, roi des Lombards, missive dans laquelle il lui reproche « de n'avoir rien fait de tout ce qu'il a promis en présence de saint Pierre et sur son corps, *præsentialiter in corpus ejus*. Quant à la donation de Charlemagne, avant d'être faite au même pape Hadrien, elle l'avait été à saint Pierre, en déposant d'abord le contrat sur l'autel supérieur, ensuite sur l'autel inférieur, et un autre exemplaire sur le corps lui-même, avec un livre d'Évangiles, le tout en s'engageant par le plus terrible des serments envers le grand apôtre et chacun de ses successeurs. Qui sait s'il n'en est pas de même de la fameuse lettre envoyée par Étienne II à Pepin, *de la part* de saint Pierre, et faisant parler ce dernier : « Moi, Pierre, etc.? » Question à revoir.

III. « COMMERCE ÉPISTOLAIRE ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS. » — Ce n'étaient pas seulement les *simples* qui croyaient et rapportaient ces choses : ainsi le célèbre Sophronius emprunte au non moins célèbre Léontius le récit de ce qui s'est passé à cet égard entre l'évêque Synésius et le philosophe Évagre, sans émettre le plus léger doute sur un fait expérimenté par de tels hommes. Le voici : Synésius avait converti, non sans beaucoup de peine, ce philosophe Évagre qui ne pouvait croire à la résurrection des morts. Enfin il s'était rendu, et non-seulement lui, mais tous ses enfants et tous ses domestiques avaient été baptisés par l'évêque. En reconnaissance de ce grand bienfait, Évagre avait remis à l'évêque pour ses pauvres une somme de trois cents livres, en lui disant : « Donnez-m'en une quittance de votre main que je puisse présenter dans l'autre monde à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me remboursera. » Le philosophe après avoir survécu quelques années, se sentant mourir, recommande sur son lit de mort à ses enfants de lui remettre entre les mains ce papier et de l'ensevelir avec lui. Ses fils lui obéissent. Or, la troisième nuit après les obsèques, le mort apparaît à Synésius

pendant son sommeil, et lui dit : « Va à mon sépulcre, et reprends ta quittance, car je suis remboursé, et pour que tu n'en doutes pas *je l'ai signée de ma propre main.* » L'évêque n'a rien de plus pressé le lendemain que de demander aux fils ce qu'ils ont enseveli avec leur père. « Rien de plus, seigneur, que lo linceul ordinaire. — N'auriez-vous pas mis certain papier dans ses mains? » Et les fils, se rappelant tout à coup la circonstance oubliée, s'écrient : « Rien n'est plus vrai, et en le faisant nous avons obéi à son ordre. Mais personne n'en a rien su (*nullo penitus sciente*). » L'évêque alors leur raconte son rêve, puis, prenant avec lui les clercs les plus distingués de son entourage, il se rend avec eux et avec les fils au tombeau, le fait ouvrir, et trouve effectivement dans la main du mort le papier en question avec cette note écrite de sa main : « MOI, ÉVAGRE LE PHILOSOPHE, JE SALUE MON TRÈS-SAINT ÉVÊQUE SYNÉSIUS. J'AI REÇU LE MONTANT DE LA SOMME SOUSCRITE PAR TES MAINS DANS CE PAPIER. JE ME DÉCLARE DONC SATISFAIT ET N'AYANT PLUS AUCUN DROIT A EXERCER CONTRE TOI RELATIVEMENT A L'OR QUE JE T'AI DONNÉ, A TOI, ET, PAR TES MAINS A JÉSUS-CHRIST, NOTRE DIEU ET NOTRE SAUVEUR (*a*). »

Quand on pense à la célébrité de l'évêque et de l'historien que Sophronius et Léontius, si justement distingués eux-mêmes, auraient pu compromettre par une affirmation si légère, on a peine à croire qu'elle l'ait été.

D'ailleurs nous venons de voir un concile œcuménique affirmer les mêmes choses comme s'étant passées dans son sein.

Ce que saiut Léon et le concile de Chalcédoine viennent de faire pour la lettre à Flavien, plusieurs autres conciles l'avaient déjà fait ou durent le faire à leur tour. On ne se contentait pas de demander au ciel une ratification positive, mais, pour lever toute indécision sur l'universalité des suffrages, on ne craignait pas d'en appeler aux simples membres qui étaient morts avant la terminaison des débats. Nous en trouvons enfin le plus curieux des exemples dans les *Annales ecclésiastiques.* « Lors du concile de Nicée, les saints évêques Chrysanthus et Musonius étant morts avant d'avoir pu donner leur signature, *tous les pères se transportèrent auprès de leurs tombeaux*, et là, persuadés qu'ils étaient *en leur présence*, ils leur dirent *de manière à en être entendus :* « Frères et pères, vous avez combattu

(*a*) « Ego Evagrius, philosophus. tibi septimo Domino Synesio episcopo, salutem. Accepi debitum in his litteris manu tua conscriptum, satisfactumque mihi est. Et nullum contra te habeo jus propter aurum quod dedi tibi et per te Christo Deo et Salvatori nostro. » (Baronius, anno Christi 444, LXIII.)

avec nous les combats du Seigneur, vous avez achevé votre course et sauvegardé la foi. Si donc ce que nous avons fait ensemble est agréable à Dieu (car vos lumières sont supérieures aux nôtres), et s'il n'y a pas d'obstacles, veuillez signer aussi nos décisions. » Déposant alors la décision du concile sur le double tombeau, ils restèrent là toute la nuit en prière, et le lendemain matin, lorsqu'ils eurent retiré leur manuscrit et rompu les *sceaux* qui le fermaient (*signacula*), ils trouvèrent non-seulement les deux signatures requises, mais à leur suite, cette attestation : « Nous soussignés, Chrysanthus et Musonius, évêques, certifions de notre *main propre, de propria manu,* qu'après notre mort nous sommes parfaitement d'accord avec tous les vénérables pères sur ce qui a été décidé dans le premier synode ecclésiastique (*a*). »

« D'où il résulte (*unde patet*), ajoute avec raison le jésuite Delrio (dans ses *Recherches magiques*, l. II, quæst. XXVI, sect. V), que tous les pères de ce concile, comme les saints des époques précédentes étaient convaincus que les âmes des morts POUVAIENT ÊTRE PRÉSENTES AUPRÈS de leurs sépulcres, autrement ils ne les auraient jamais invoquées... Et cette foi était si générale, dit-il encore, que dans le concile provincial d'Elvire, en Espagne (canon 34), on lit que « l'on ne doit pas *inquiéter les esprits des âmes des morts* par des observances et des interrogations païennes. » Ce qui suppose encore la présence de ces esprits (*b*).

Maintenant nous connaissons assez la sagacité de nos adversaires spirites pour ne pas nous dissimuler la *prise* apparente que va leur donner contre nous l'acceptation de pareils faits. Ils nous demanderont de quel droit nous pourrions encore leur contester comme réels et leur reprocher comme *pratiques* les consultations écrites déposées par eux à Saint-Denis sur les tombes de nos rois et les réponses octroyées par ceux-ci (*c*). Nous leur répondrons : 1° que nous n'avons

(*a*) Voir Lipoman, t. VI, le discours sur le synode de Nicée, prononcé par Grégoire, prêtre de Césarée, et Nicéphore, l. VIII, c. XXIII.

(*b*) Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est la parité des expressions avec celles de l'évocation de Samuel dans la Bible. *Cur me inquietasti?* Pourquoi m'as-tu *inquiété?* dit Samuel. — « Vous n'*inquiéterez* pas les *esprits des âmes* des morts, » dit le même concile, et cette dernière expression est encore celle de la traduction des Septante, πνεύματα τῶν ψυχῶν. Ce qui nous ramène à deux *puissances* dans une seule âme.

(*c*) Voir, dans l'*Introduction* de notre 2e Mémoire, ce que nous avons dit de l'ouvrage, très-curieux du reste, de M. le baron de Guldenstübbe, sur l'*Écriture directe des esprits.*

jamais mis en doute la possibilité de phénomènes qui se sont passés sous nos propres yeux, et dont les résultats sont encore entre nos mains (*a*); 2° que nous avons seulement mis en doute l'identité réelle des signatures, les *sottises* qu'elles attestent nous les faisant regarder comme de vraies mystifications démoniaques. Nous les assimilions à ces prétendues lettres posthumes attribuées à des hommes comme les révérends pères Lacordaire, Ravignan, Ventura, etc., qui, depuis qu'ils sont en paradis, seraient donc aussitôt devenus des ignorants, des plagiaires, et même auraient subitement oublié toutes les lois de la grammaire et de l'orthographe; empêchement *dirimant*, s'il en fut jamais, obstacle à la possibilité de leur présence! 3° que relativement à l'importance et au caractère solennel des consultations des saints précités, il ne faut pas non plus les exagérer. Nous ne leur attribuons nullement l'infaillibilité de nos conciles, et n'y avons jamais vu qu'une confirmation de surérogation; pesons bien en effet les expressions des pères de Chalcédoine déposant leurs actes sur le tombeau d'Euphémie : « Cette illustre sainte, ayant *reçu de nous* la définition de la foi (voilà l'œuvre du Saint-Esprit), a *confirmé* cette doctrine de vérité par sa langue et par sa main. » (voici la sanction merveilleuse par une âme qui voit en Dieu la vérité). Spiritisme, si vous le voulez, mais spiritisme toujours *subordonné* au Maître de tous les esprits, au lieu d'être comme le spiritisme contemporain toujours opposé à ses dogmes et même au plus simple bon sens.

Voilà l'analogie, voici la différence. Armées semblables et drapeaux adverses! La sincérité dans un camp et le mensonge dans l'autre!

(*a*) App. de notre 1er Mémoire. Voir la lettre de M. de Saulcy.

---

5. — *Huneric, ou le miracle permanent.*

Hélas! ces grands enseignements paraissaient perdus pour la terre. Comme saint Léon en 455, nous voyons le pape Gélase, en 496, faire trêve à ses savants travaux sur l'expurgation des *apocryphes*, pour retourner à l'expurgation du paganisme. Malgré tant de *leçons*, les *Lupercales* revenaient encore une fois à la charge, et cette fois c'était, qui le croirait? c'était contre des sénateurs chrétiens que le grand pape avait encore à lutter.

Baronius donne une partie du manuscrit du Vatican, intitulé : *Commonitoire du pape Gélase à Andromachus, sénateur, et à Faustus, son frère,...* etc., et là nous retrouvons ces accents pontificaux que nous avons tant admirés sur les lèvres de saint Léon : « Comment, s'écrie Gélase, l'Église, qui n'a pas assez de foudres pour les adultères corporels, n'aurait pas le droit de s'élever contre les adultères spirituels? Est-ce que les anciennes Lupercales ont jamais garanti Rome de ses pestes, de ses famines, de ses guerres? Si vous le croyez, eh bien, voyons, ne rougissez pas de courir tout nus sur la place comme vos pères; mais non, vous ne l'oserez, parce que vous sentez bien que c'est là un crime public! Et d'ailleurs, combien d'États triomphants, qui n'ont jamais eu de Lupercales [1]! »

Voilà donc, comme toujours, les fêtes païennes se chargeant de nous donner la philosophie des invasions!

Nous avons dit que cette fois c'était l'arianisme qui allait reparaître abrité sous le fer et sous la torche des Vandales, et, en effet, le voici aux ordres de Hunéric, fils de ce Genséric qui vient de saccager Rome. Allié sur la terre d'Afrique aux manichéens et aux priscillianistes d'Espagne, il veut en finir avec l'orthodoxie par une persécution plus cruelle, s'il le peut, que toutes les autres ensemble. Que l'Église se tienne prête; elle va pouvoir enfin mesurer tout ce qui se cache de férocité sous le manteau de ces théologiens qu'elle a si miséricordieusement ménagés jusqu'ici.

On commence par parler de 400,000 victimes immolées par ces évêques intrus, uniquement pour plaire au tyran qui défendait leur cause [2]. En fait de supplices, cet inventeur exigeait surtout du *nouveau*, et celui qui paraissait l'*amuser* davantage, c'était la suspension des patients à la partie la plus haute et la plus saillante d'un monument, de telle sorte qu'au moyen

1. Baronius, anno Christi 496.
2. Voir Moreri, art. HUNÉRIC.

d'une corde assez longue on pouvait les précipiter sur le pavé et les remonter tout aussitôt sur le toit. Grâce à quelques précautions, ce jeu pouvait se prolonger assez longtemps. D'autres étaient brûlés dans les airs, comme des ballons vivants. C'étaient surtout des femmes en état complet de nudité que l'on choisissait pour ce nouveu système d'éclairage; il réjouissait des villes entières, jusqu'au moment où ces *lampes nocturnes* et *vivantes* s'éteignaient faute d'aliment. Rien, au reste, ne caractérise mieux la hideuse originalité de cette persécution théologique que cette affirmation des historiens : « Pendant tout le siècle qui suivit, on ne rencontrait plus à Carthage qu'une population mutilée. Tout ce qui, par exception, avait échappé à la mort était resté sans yeux, sans oreilles et sans nez; d'autres avaient les épaules au-dessus de la tête: en un mot, Carthage ne fut plus pendant longtemps qu'un immense hôpital de créatures démembrées, dont le seul aspect faisait horreur aux étrangers [1].

Voilà la liberté telle que l'entendaient sous cape ces innocents hérétiques qui ne demandaient d'abord que « le droit de choisir leurs évêques. « Voilà tout, » disaient-ils. Et en revanche ils voulaient bien promettre tout ce que l'on pouvait désirer.

On leur avait donc concédé ce léger droit qui paraissait de toute justice.

Mais, par malheur, le premier choix qu'ils firent glaça d'une telle terreur la population catholique, désillusionnée sur-le-champ, qu'elle résolut de passer en masse en Espagne. Elle y réussit en partie, mais ceux qui ne purent trouver place sur les vaisseaux payèrent cher l'honneur de rester sous la houlette de leur *pasteur*. Ce pasteur-monstre, les ayant dénoncés à l'empereur, obtint de lui que l'on couperait à toutes ces *brebis* rebelles la langue et la main droite, et cela, sur *la place publique*, en présence de toute la province.

1. Voir Victor de Vite, l. V, n° 7.

Or, ce n'étaient plus cette fois les tyrans qui devaient surveiller l'exécution, c'était le Dieu des chrétiens, qui de cette abominable invention tenait à faire sortir un triomphe éclatant. L'ordre fut *religieusement* exécuté, car les langues furent COUPÉES ET ARRACHÉES JUSQU'A LA RACINE; puis, ô prodige! voilà que la voix de ces martyrs n'est même pas altérée, et que leur douleur est nulle. Tous ces muets de par la main du bourreau continuent à chanter les louanges du Seigneur et à parler comme tout le monde. Grand émoi! car toute la ville servant de témoin, la nouvelle se répand bien vite en tous lieux, et partout où la dénégation ose se produire, on ne lui répond que par ce mot : « Allez voir. » Or, le mot est trop pressant, les désirs sont trop nets pour être éludés, et, pour la première fois peut-être, ne pouvant plus reculer, sous peine de déshonneur, les philosophes, les médecins, les hérétiques sont forcés d'obéir et d'*aller voir*.

Voilà donc *le miracle subsistant*, comme M. Renan nous le demande, seulement il voudrait que l'on pût renouveler l'expérience; et la chose n'est pas possible ici, puisqu'il n'y a pas d'intermittence, et que les miraculés restent toujours dans le même état.

Sans doute, comme on le ferait aujourd'hui, bien des essais d'explication furent tentés, bien des sottises risquées, bien des noms compromis. On a dit par exemple que « le défaut de langue n'empêchait pas toujours toute articulation. » Mais ici cette exception unique, c'étaient TOUS qui l'offraient! Il ne s'agissait pas davantage d'un langage *imparfait*, » puisqu'il était au contraire si *parfait*, « qu'il fallait toucher la blessure pour y croire.

Et, véritablement, il faut que le triomphe ait été bien complet pour que Gibbon, après avoir dit « qu'en général on peut attribuer, avec plus de raison, les miracles à l'*industrie* des catholiques qu'à la protection du ciel, » se croie obligé d'ajouter :... « *cependant*, l'historien impartial peut se permettre de citer un événement *surnaturel* qui édifiera les

dévots et *étonnera* les incrédules; ces miracles (de *langues arrachées* sans détriment de la parole), dont il y eut plusieurs exemples successifs, se passèrent sur le théâtre le plus vaste et le plus éclairé du monde, et furent soumis *durant plusieurs années* à l'examen des incrédules. Tous ces hommes ont attesté le prodige, soit comme témoins oculaires, soit comme étant de notoriété publique [1]. »

Effectivement, en Afrique, c'était l'évêque arien, Victor de Vite, qui donnait lui-même les adresses de ceux qu'il avait visités et engageait les incrédules à faire le pèlerinage.

A Constantinople, c'est un savant philosophe platonicien comme Énée de Gaze qui en parle en ces termes : « Je les ai vus moi-même, *de mes yeux*, je les ai entendus parler, et j'ai admiré que leur voix pût être si parfaitement articulée. Je cherchais l'instrument de la parole, et, ne voulant pas croire à mes oreilles, j'ai voulu me convaincre par mes yeux. Leur ayant fait ouvrir la bouche, je me suis assuré que leur langue avait été arrachée *jusqu'à la racine*, et je me suis étonné, non pas de ce qu'ils parlaient, mais de ce qu'ils vivaient encore [2].

L'historien Procope en parle de même *après les avoir vus* [3].

Victor de Tunones produit sur cet événement l'attestation oculaire de *toute la ville impériale*.

L'empereur Justinien affirme aussi, dans un édit rendu pour l'Afrique, avoir vu et examiné ces martyrs par lui-même [4].

Le pape Grégoire Ier en dépose à son tour.

Et ce qui pulvérisa tous les essais d'explications désespérées dont nous parlions tout à l'heure, ce furent quelques

1. *Hist. de la Décad.*, vol. cité, p. 543 à 547.
2. Bibl. des Pères grecs, t. II, p. 445.
3. *De Bello Vandal.*, c. VIII.
4. *Codex offic. Patrum African.*, l. I.

circonstances *accessoires* dans le genre de celle-ci, que le comte Marcellin rapporte, comme témoin oculaire, dans sa *Chronique :* « Hunéric avait fait couper la langue à un jeune catholique MUET DE NAISSANCE, aussitôt il se mit à parler et à rendre gloire à Dieu. J'en ai vu à Constantinople plusieurs de cette troupe qui, bien qu'ayant la langue coupée, parlaient parfaitement bien. »

Voici encore une autre circonstance *accessoire* qui suffirait à la caractérisation du miracle : « Deux de ces mutilés, au contraire, ayant péché avec des femmes, perdirent subitement la parole, et pour toujours. »

Aussi Baronius ne craint-il pas d'appeler ce miracle des langues coupées et parlantes « UN COUP DE TONNERRE DU SAINT-ESPRIT, ENTENDU DE TOUT L'UNIVERS, et du même ordre que celui de la Pentecôte; car, dit-il, il ne s'agit ici ni d'un, ni de deux témoins, mais de toute une province; ou plutôt, il ne s'agit ni d'une province, ni de l'Afrique, MAIS DE TOUTES LES CONTRÉES TRANSMARINES; ni d'un jour, ni d'un mois, MAIS D'UN SIÈCLE PRESQUE TOUT ENTIER (*uno ferme sæculo*), c'est-à-dire jusqu'à la mort du dernier de ces martyrs dispersés dans le monde entier; et enfin Dieu a voulu que tous les historiens contemporains faisant le plus autorité et de toutes les opinions s'entendissent pour l'attester dans les mêmes termes. » (*Annales*, t. VI, anno Christi 484.)

Aussi, devant de tels faits et devant de telles affirmations, que deviennent les historiens modernes qui *osent n'en pas parler*, les savants qui balbutient des explications qu'ils savent absurdes, les libres penseurs qui continuent à demander des enquêtes, et les protestants qui prétendaient interdire le miracle à ce ve siècle? Soyez certains que tous voudraient arracher de l'histoire ce malencontreux chapitre qui suffit à la ruine de tant de systèmes, ce miracle ayant été à la fois *public, collectif, cosmopolite, permanent* et *confessé* par tous les incroyants; nous pouvons même ajouter : « et cruellement

vengé, » car, ainsi que son maître Arius, Hunéric mourut de la mort la plus terrible; ses entrailles se répandirent d'elles-mêmes, les vers s'attaquèrent à toutes les parties de son corps, et, devenu frénétique, il finit par se déchirer de ses propres mains [1].

1. Grégoire de Tours, *Fragments de Frédégaire*, n° 712. « Ce fait, disent les Bollandistes, s'est renouvelé plusieurs fois dans l'histoire : d'abord sur la personne de saint Léon III, dans le IXe siècle (IV), puis dans le XIIe sur celle de Pierre Magnus, comte de Kézin, qui, pour avoir conjuré le comte Vladislas de ne pas dépouiller sa famille, eut la langue coupée et arrachée par celui-ci. Tous les historiens polonais disent que pendant cinq ans qu'il vécut encore il parla merveilleusement, recouvra la vue et fut enseveli magnifiquement dans l'église de Saint-Vincent, de l'ordre des Prémontrés. » (Boll., *Acta SS.*, 6 junii.)

IV. « RÉPÉTITION D'UN MIRACLE DU MÊME ORDRE AU IXe SIÈCLE SUR LA PERSONNE DE LÉON III. » — Léon III, dont le rôle fut si grand à la cour de Charlemagne et dans les destinées du pouvoir temporel de la papauté, était victime à Rome de conspirations incessantes ourdies par les grands de la ville et conduites par de misérables assassins.

Nous lisons en effet dans Anastase le Bibliothécaire (*Vies des Pontifes romains*, t. XCVIII, p. 123) « qu'un jour où le saint pontife chantait les litanies dans l'église de Saint-Laurent-in-Lucina, un scélérat nommé Privicerius, qu'il avait condamné depuis longtemps, fond sur lui sous prétexte d'implorer son pardon, accompagné de plusieurs conspirateurs armés, et de connivence avec le sacristain, qui, pour mieux détourner son attention, lui parlait avec perfidie. Profitant du moment où le pontife venant de leur accorder le pardon réclamé causait familièrement avec lui, ils le jettent à terre, le dépouillent de ses vêtements et le traînent devant le monastère des saints Étienne-et-Sylvestre qu'il avait fondé, et là Paschal et Campulus, ces dignes fils du diable, se mettant le premier à sa tête et le second à ses pieds, ne craignent pas, à l'instar des Juifs, de faire tous leurs efforts pour lui arracher les yeux (*crudeliter ei oculos evellere et ipsum penitus cæcare conati sunt*). Déjà sa langue est coupée (*jam lingua ejus præcisa est*), et c'est bien *aveugle et muet* pour toujours qu'ils s'imaginent l'avoir abandonné sur la place publique (*cæcum et mu-*

tum arbitrati sunt, et in media platea dimiserunt). Devant tous ces brigands armés le peuple sans armes avait pris la fuite; mais, plus féroces que jamais, Paschal et Campulus, en vrais païens, reviennent à leur proie, et, la traînant devant le maître-autel et devant la Confession de l'église du monastère, ils lui arrachent encore une fois (*iterum*), et avec plus de cruauté que jamais (*amplius crudeliter*), et les yeux et la langue, l'abîment de coups, le déchirent et le laissent à demi mort et baigné dans son sang à la base même du grand autel. Cependant, effrayés de leur forfait, et voulant le soustraire aux regards des chrétiens, ils firent d'abord cacher Léon dans le monastère de Saint-Sylvestre, puis, la nuit étant venue, ils l'en arrachèrent pour le faire garder à vue dans le monastère de Saint-Érasme (ou Saint-Gérasme) dont le supérieur, Hegumenus, l'a déclaré lui-même.

« Mais ce fut là que le Dieu tout-puissant déjoua, par sa coopération, le plan de ses bourreaux, car, AVEC LE SECOURS DU BIENHEUREUX APOTRE PIERRE, IL LUI RENDIT DANS CE MÊME CACHOT ET LES YEUX ET LA LANGUE, *contigit enim, cooperante Deo et beato Petro suffragante, visum receperit et lingua restituta sit.* »

Et pour mieux prouver ce grand miracle de la miséricorde divine, Albinus, son chambellan, et plusieurs autres des fidèles le transportèrent à la basilique de Saint-Pierre, au lieu où ce grand apôtre est enterré (la Confession), et toute la population, témoin de ces grandes choses, bénissait le Seigneur en chantant : « Béni soit le Dieu qui seul peut faire de tels miracles, qui lui a rendu la lumière et la parole, et l'a consolidé dans tous ses membres (*et totis eum solidavit membris*)! Mais les conspirateurs ne sachant plus que faire se mirent à tout piller dans Rome, à commencer par la maison d'Albinus. Quant au duc de Spolète, qui, sur cette nouvelle, était arrivé avec son armée, il fut tellement émerveillé de ce miracle, qu'il voulut montrer le pontife à tout son duché, avant que Léon, dont toutes les villes d'Italie fêtaient la délivrance, se décidât à se rendre auprès de Charles le Grand, roi des Francs et des Lombards. »

Ici finit le récit d'Anastase, et certes son autorité suffirait à la garantie du miracle; mais voyons un peu quelles attestations contemporaines viennent s'adjoindre à la sienne. C'est d'abord l'empereur Charlemagne qui, un matin, avant d'en avoir la moindre nouvelle, avertit Alcuin que « dans la nuit il a vu *en rêve* le pape avec les yeux arrachés (*a*). »

(*a*) Alcuin, lettre II.

C'est Éginhard, secrétaire de l'empereur, qui s'exprime dans les mêmes termes (*a*).

Enfin, c'est le pape Léon III lui-même qui, dans le récit en vers latins de son entrevue avec Charlemagne, récit conservé par Alcuin, s'exprime ainsi :

> Portentum rex triste videt, monstrumque nefandum
> In somnis
> Squallentes oculos...
> Truncatam linguam, sed manus alma patris
> Novo reparavit lumine vultum,
> Et celerem truncatæ linguæ loquelam.

De plus, tous les légats de Charles ont constaté le miracle avec soin :... « Cohors Francorum mixta Latinis obstupuit (*b*). »

Quels témoignages! L'Italie, l'empereur, les deux plus grands historiens du siècle, une enquête officielle, le patient lui-même ratifiant la narration et le rêve du grand empereur! que veut-on de plus? et que penser de M. Henri Martin qui nous dit tranquillement : « Le pape *prétendit* que les conspirateurs lui avaient arraché la langue et les yeux, qui lui avaient été rendus depuis par un miracle; mais le grec Théophanès a *expliqué* ce mystère par la compassion des hommes que les conjurés avaient chargés de mutiler le pape (*c*)? »

Donc le pape était tout simplement un fourbe, ou bien un mutilé imaginaire!... On reconnaît bien là notre critique moderne immolant toujours les grandes autorités aux plus infimes! Pour elle c'est une loi.

Mais pour le bénédictin Moreri, qui donc pouvait l'engager à donner le plus inutile des démentis à Charlemagne et à Léon? Et admirez cette tactique : ne pouvant pas nier un forfait dont toute la terre s'était occupée, il ose le reporter sur un autre, sur un inconnu dont on pourra nier la guérison tout à son aise. « On se sera trompé de personne, dit-il, attendu que les anciens étaient plus faciles que les modernes pour *croire de telles choses.* » Le pauvre disciple ou prédécesseur de Baillet ne s'aperçoit même pas que sa phrase est misérable. Si l'on ne s'est trompé que de *personne,* le miracle reste ce qu'il était; et s'il était une *telle* chose, c'est-à-dire une chose fausse, *personne* n'a pu en être l'objet.

(*a*) Éginhard, *de Gestis Caroli.*

(*b*) Poëme de l'entrevue conservé par Alcuin. Voir Duchesne, *Carmen de profectione*, etc.

(*c*) H. Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 333.

Digitized by Google

Tout cela est pitoyable. On est bien plus étonné encore d'entendre le cardinal Baronius changer la mutilation absolue en mutilation incomplète. Trop préoccupé du mot *conati sunt* (les conspirateurs se sont efforcés), il ne voit pas qu'il ne se rapporte qu'à la *première* tentative, mais qu'à la seconde tout était consommé, et qu'il n'y a de miracle que s'il y a restitution complète. Aussi Benoît XIV, l'autorité par excellence, prend-il soin d'approuver le commentateur de Baronius, Pagi, qui, dit-il, l'a *vigoureusement* relevé (*strenue*).

Indignés, comme nous, d'une absurdité si pitoyable et si coupable, les Bollandistes n'ont pu cette fois dissimuler le mépris qu'elle leur causait.

« Dira-t-on encore, s'écrient-ils, que les Grecs n'ont pas *su* ou n'ont pas *cru* ce récit? Dira-t-on que les hérétiques, parfaitement au courant des narrations latines, ne les ont tues que parce qu'ils les ont ignorées? Soit, mais croira qui le pourra (*credat qui potest*) que ce saint pontife aurait affirmé une torture qu'il n'eût pas subie. » (Boll., *Acta SS.*, t. II junii, 12 januar, p. 574.)

Nous ajouterons, nous, *croira qui le pourra* que tout ce qu'il y eut de plus grand à cette époque se serait laissé prendre à une telle fable.

---

§ III.

ROME ET CARTHAGE CONSOLÉES PAR LA PLUS BELLE APPARITION DE CE SIÈCLE

Saint Étienne et ses reliques.

Les apparitions de saints jaloux de la dignité de leurs tombeaux, et notamment la double apparition des saints Gervais et Protais à saint Ambroise, décidaient tout à l'heure deux questions capitales, à savoir: les grâces que le ciel attache aux reliques de ses saints et le culte de vénération qu'il exige pour elles.

En voici maintenant la confirmation éclatante.

Dans l'année 415, un prêtre vénérable et vénéré, nommé

Lucien, pasteur d'un bourg de la Palestine appelé *Caphargamaliel* (c'est-à-dire bourg de Gamaliel), exposait, dans une épître adressée « à tous les fidèles de la terre, » les événements dont voici la substance.

Dans la nuit du 3 décembre de cette même année, un vénérable vieillard couvert d'ornements sacerdotaux parsemés de pierres précieuses, et muni d'une baguette de l'or le plus fin, s'était approché de lui, l'avait touché avec cette baguette en lui disant : « Allez à Jérusalem, et dites de *nos* parts à l'évêque Jean : « Jusques à quand nous laisserez-vous enfer-« més et cachés? Ouvrez au plutôt *nos* tombeaux, et rendez à « *nos* dépouilles l'honneur qui leur est dû, afin que par elles « et surtout par celles qui sont auprès de moi, et qui sont « *bien plus vénérables que les miennes,* Dieu puisse exercer ses « miséricordes. » « Mais qui êtes-vous donc, monseigneur, avait répondu Julien, et quels sont ceux que vous signalez auprès de vous? — *Moi,* je suis Gamaliel, l'ancien instituteur de l'apôtre saint Paul. Mais dans la partie orientale du sépulcre dont je vous parle est le grand saint Étienne, premier martyr de notre foi; auprès de lui est Nicodème, que je recueillis après son baptême, et enfin à mes côtés est le corps de mon fils chéri, Abibon, qui mourut dans sa vingtième année et dans la plus pure innocence. — Mais, seigneur, où sont donc ces saints corps? — Dans le champ de *la Gabri* (ou des *hommes de Dieu*), qui se trouve au sortir de ce bourg; faites vite ce que je vous dis. »

Lucien s'éveille, et, en homme prudent, conjure Dieu de lui faire renouveler au moins trois fois cette injonction si elle vient de lui, et de l'en délivrer tout à fait si c'est une illusion.

Le vendredi suivant, même visite à Lucien pendant son sommeil, mêmes reproches sur sa négligence, et recommandation sévère de ne plus différer l'accomplissement de sa mission.

Lucien redouble de prières, de jeûnes,... mais ne fait rien encore.

Digitized by Google

Enfin, pour la troisième fois reparaît Gamaliel, le visage irrité, et menaçant Julien de la colère du Seigneur s'il lui résiste plus longtemps. Lucien n'hésite plus, va trouver le patriarche qui le décide à obéir au plus vite, et convoque lui-même, pour le lendemain matin, sur le lieu du travail prescrit, tous les habitants de la ville.

Personne n'y manque. On creuse d'abord sous un monceau de pierres sans rien trouver ; mais Gamaliel apparaît à un autre religieux nommé Nugétius et rectifie l'erreur commise. Enfin les précieux objets de la révélation se découvrent ; ils sont là sous les yeux de la population, y compris le patriarche de Jérusalem, les deux évêques de Sébaste et de Jéricho et tous les clercs de la province.

On procède à l'exhumation, et lorsqu'on arrive au tombeau du bienheureux Étienne la terre tremble, et ce phénomène des parfums les plus suaves, qui va se renouveler désormais à l'exhumation de tous les saints, embaume la contrée tout entière et cause à tous les habitants une joie véritablement délirante. Mais l'enthousiasme ne fait oublier ni la vérification, ni les preuves, et *soixante-treize malades* déposés sur ces corps ayant été immédiatement ou délivrés du démon, ou guéris, la preuve semble faite et parfaite, et les ossements, recueillis avec tout le respect qu'ils méritent, sont transportés en grande pompe par le patriarche dans l'église de la Sainte-Sion, bâtie sur le même lieu où, quatre cents ans auparavant, saint Étienne avait été ordonné diacre par les apôtres.

Voilà certes une apparition qui a bien *dit la vérité,* mais dont l'effet n'aurait peut-être pas franchi les limites du champ *des hommes de Dieu,* si quelques reliques du grand saint, rapportées de Palestine en Afrique par le célèbre historien Paul Orose (*chargé par saint Augustin de cette commission auprès de saint Jérôme*), n'avaient pas, ainsi que plusieurs autres déposées en Italie et en Espagne, dépassé largement la mesure des bienfaits promis par Gamaliel à

Julien. On pouvait suivre l'itinéraire de ces reliques, rien qu'aux révolutions produites par leur présence. A Minorque, par exemple, *tous* les Juifs s'étant convertis sur leur passage, l'évêque Sévère en avait averti l'Église dans une lettre célèbre [1]. L'Afrique s'était émue tout entière, et cette fois c'est saint Augustin lui-même qui va nous dire à propos de quels miracles. *C'est lui* qui va prendre la responsabilité des nombreuses RÉSURRECTIONS opérées par ces reliques, en en garantissant SEPT pour sa seule part.

Élude donc qui l'osera cette grande autorité! Quant à nous, nous nous contenterons d'enregistrer ses paroles et de nous taire. Écoutons-le d'abord sur les miracles *en général*, et répétons-nous bien que ce passage date de 420 et non de 1867, comme pourrait nous le faire croire ce seul titre: « *Contre ceux qui disent qu'il ne se fait plus de miracles.* »

« Pourquoi donc, nous disent nos incroyants, ces miracles qui se faisaient autrefois ne se font-ils plus maintenant ?... A cela on pourrait bien répondre que celui qui demande encore de grands prodiges EST LUI-MÊME UN GRAND PRODIGE, de ne pas vouloir croire ceux que *toute la terre* a crus avant lui : ce qui trompe cet incroyant, c'est que les anciens miracles, par cela seul qu'ils ont été racontés et lus en tous lieux, se sont conservés dans la mémoire de tous les peuples, tandis que ceux qui se font encore de notre temps, soit par les sacrements, soit par les prières et les reliques, n'ayant pas eu le temps d'acquérir autant de célébrité, ne sont connus tout au plus qu'*aux endroits où ils se font*, et encore faiblement, à cause du peu d'autorité de ceux qui les rapportent [2]. »

Rien de plus exact que ces paroles, qui chaque jour encore se vérifient autour de nous. Comme au ve siècle, nous sommes entourés de miracles contemporains. Pas un pèlerinage

1. Le cardinal Baronius en a retrouvé la minute au Vatican.
2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. VIII.

qui n'en soit pour ainsi dire *encombré ;* pas une famille qui ne puisse au moins *soupçonner* quelque grâce, et, s'il est permis à un auteur d'en appeler à la sienne, sans sortir de la nôtre, nous en bénissons plusieurs du premier ordre qui équivalent pour nous à des *résurrections*.

Eh bien ! à part les miraculés et leurs plus intimes confidents, à part les quelques intermédiaires, prêtres et médecins, qui se sont rendus à l'évidence, les uns en recommandant le silence, les autres en courbant la tête et en désirant oublier, qui donc les a sus? qui les a mis *sur le flambeau ?* Personne.

Il paraît qu'il en était exactement de même au temps de saint Augustin. Ainsi, nous le voyons dans cette circonstance revenir encore une fois à la guérison subite de l'aveugle de Milan lors de l'invention des reliques de saint Protais : « Le miracle, dit-il a été *soudain, public,* il s'est passé devant l'empereur, devant la cour, devant toute la population de la ville, il s'est passé sous *nos propres yeux,* et l'aveugle *vit encore* dans le palais à l'heure où nous écrivons[1]... QUI S'EN INQUIÈTE?... Qui s'inquiète encore du grand miracle d'Innocent, l'avocat de la préfecture à Carthage, miracle obtenu *sous nos yeux et par nos prières? Tous les médecins l'ont certifié,* et toute la ville *eût dû le savoir.* Mais QUI L'A SU, à l'exception d'un petit nombre de personnes ? Même silence à l'occasion de cette femme *distinguée* de la même ville, condamnée par tous les médecins en raison du cancer qui lui dévorait le sein, et qui, sur la révélation d'un songe (*somno monita*), fut guérie *subitement* par un signe de croix que fit sur elle une inconnue ! Quant à nous, ayant appris ce qui s'était passé, nous nous *mîmes en colère* qu'un si grand miracle, arrivé dans une si grande ville et à une dame de cette condition, demeurât si bien caché que *ses meilleures* amies elles-mêmes n'en aient rien su. Nous nous sommes vu obligé de la forcer à le leur raconter[2]. » Et saint

1. Voir ch. IV de ce même paragraphe.
2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. VIII.

Augustin ajoute ici une dizaine de miracles inconnus dans lesquels il a été et acteur et témoin.

Mais quand il arrive aux reliques de saint Étienne, sa verve redouble : « Il n'y a pas encore deux ans, dit-il, que cette relique est à Hippone [1], et si je voulais rapporter toutes les guérisons qui s'y sont faites ainsi qu'à Calame, il en faudrait faire PLUSIEURS VOLUMES, car bien que l'on n'ait relaté que celles destinées à être lues au peuple, on peut déjà en compter ici, au moment où j'écris, près de SOIXANTE-DIX. Quant à Calame, où l'on soigne davantage ces relations, *la multitude* en est incomparablement plus grande (*incomparabili multitudine superant*). »

Et faisons-y bien attention ; parmi ces miracles attestés par un saint Augustin se trouvent SEPT RÉSURRECTIONS DE MORTS... « Et encore, dit-il, je ne doute pas que beaucoup des nôtres qui liront ceci ne soient fâchés que j'aie *omis beaucoup* d'autres résurrections qu'ils savent aussi bien que moi ; mais je les prie de m'excuser, car il faut bien que je termine cet ouvrage [2]... »

Tillemont a donc eu bien raison de dire que « cette révélation fut un des plus célèbres événements du ve siècle [3]. »

Donc, ce même siècle, auquel on voulait faire remonter le plus grand développement de la *légende*, est au contraire un des plus riches en histoires miraculeuses, à moins toutefois que l'on ne tienne absolument à ranger saint Augustin parmi les écrivains légendaires.

Il est parfaitement certain que sans lui l'apparition de Gamaliel au bon prêtre Julien fût demeurée parmi les contes de... vieilles femmes. Que penser donc des centuriateurs de Magdebourg qui ont osé imprimer cette ligne : « Pour saint Augustin, cette histoire des *reliques* de saint Étienne n'était qu'une honteuse superstition ? »

1. C'était un vêtement porté jadis par le saint.
2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, l. XXII, c. VIII, et *Serm. de diversis*, XXXI et XXXII.
3. *Hist.*, t. II, p. 14.

Digitized by Google

On vient de l'entendre. « *Ab uno disce omnes;* par ce seul trait jugez des autres. »

Encore une fois, qu'est-ce donc que le témoignage, si celui des villes, des cités et des saint Augustin ne compte pas?

---

§ IV.

L'IRLANDE, OU LES SAINTS CHEZ LES BARBARES.

1. L'Irlande païenne. — 2. Saint Patrice et ses historiens. — 3. Abrégé de ses miracles. — 4. Résurrections attribuées à saint Patrice.

1. — *L'Irlande païenne.*

Les saints et leurs miracles ont le don d'ubiquité. Tout à l'heure nous étions avec eux sur les bords de la Méditerranée, nous voici maintenant sur ceux des mers du Nord, sans altérer le moins du monde l'ordre chronologique.

Que la *Verte émeraude* ou *Reine des mers* (l'Irlande) ait été découverte par les Étrusques, les Phéniciens, les Celtes ou les Ibères, assez peu nous importe; l'essentiel pour nous, c'est la constatation du caractère religieux et sacré de cet ancien pays. Ses *bosquets*, ses *caps* et ses *puits* fatidiques, ses *carnes* ou monceaux de pierres sacrées [1], ses *cromlechs*, ses *tophets* situés près des *Vallées des cris* [2], ses *colonnes* érigées aux *dieux élémentaires*, tous ces noms nous suffisent pour bien constater l'état de superstition païenne dans lequel était plongé ce malheureux pays. Il y serait encore si, vers la fin du IIe siècle, le pape Éleuthère ne lui avait pas envoyé ses premiers missionnaires. Mais à de tels idolâtres il allait

1. Nous n'avons plus besoin de chercher ailleurs l'étymologie du mot breton *carnac*.

2. C'était là qu'on immolait ou brûlait les enfants en l'honneur de Moloch.

falloir de vrais saints, à de tels *mages* de bien grands thaumaturges, et nous comprenons que les Bollandistes se soient expliqué la transcendance et l'intensité exceptionnelle de ces miracles chrétiens par la nécessité d'éclipser les prodiges non moins exceptionnels opérés de tout temps sur ce vieux sol, altéré pour ainsi dire de merveilles et de foi.

Toujours est-il que vers la fin du IVe siècle, après deux cents ans de préparation, apparaît tout à coup dans ces parages un de ces *druides apostoliques* qui vont absorber tous les autres en en faisant des *bardes* de Jésus-Christ [1], ce civilisateur sans égal. C'est Patrice, ce véritable fondateur de l'union britannique, ce héros qui, sans autres troupes que vingt moines, sans autres armes qu'un bâton, s'en va transformer le pays le plus ignorant et le plus satanisé du globe en une sorte de paradis qui s'appellera, peu d'années après lui, l'*Ile des saints* et le *Gymnase de toutes les sciences*. Grâce à lui, ce sera par milliers que l'Irlande alors enverra des maîtres à toute l'Europe, et ce sera par milliers encore que toute l'Europe lui renverra de jeunes âmes avides de connaître et d'aimer. Ce sera toute une *création* nouvelle, non plus *de rien* (*ex nihilo*, comme celle de la Bible), mais formée de tous les éléments les plus propres à lui apporter obstacle.

On peut juger de l'influence et de l'activité de ce grand homme, au seul point de vue de l'*apostolat*, par ces quelques mots tirés des anciens Bréviaires romains :

« De son vivant, Patrice construisit trois cent soixante-cinq églises, ordonna le même nombre d'évêques, consacra trois mille prêtres, baptisa douze mille hommes et jeûna quarante jours et quarante nuits, comme Élie sur le sommet d'une montagne [2], et ressuscita SOIXANTE morts (leç. I et II).

1. Ossian, dit-on, fut du nombre. Voir de la Villemarqué, *Légendes celtiques*, p. 100.

2. Adhuc vivens ecclesias trecentas sexaginta quinque fundavit; totidem episcopos ordinavit, presbyteros tria millia consecravit. Duodecim millia hominum baptizavit, quadraginta diebus et noctibus, ut Helias, in vertice mon-

Bientôt autour de ces églises s'élèvent à l'infini des monastères renfermant chacun, comme ceux de Bangor et de Clonfert, plus de trois mille cénobites. Autour de ces monastères s'élèvent autant de villes, qui toutes empruntent leurs noms à la sainte famille de Patrice et aux miracles qui se sont accomplis sous ses pas.

« Aussi, dit M. de Montalembert, la croyance populaire (sur l'apostolat de saint Patrice) est-elle confirmée par les récits les plus accrédités [1]. »

Comment donc se fait-il qu'aux yeux de la plupart de nos historiens modernes une si grande et si mémorable vie soit devenue le synonyme de *légendes* mensongères? Comment se fait-il que l'illustre auteur qui vient lui-même de justifier si nettement les croyances populaires semble se laisser intimider à son tour par ce terrible mot *légendes,* au point de ne vouloir même pas « entrer dans ces perspectives interminables et un peu confuses [2]. » Certain de son affirmation, nous lui demanderons si la suppression d'un homme comme saint Patrice ne doit pas creuser une immense lacune, non-seulement dans l'histoire des *moines de l'Occident,* mais encore dans l'histoire européenne. Ranger un tel apôtre dans la classe des saints embarrassants et à chronique suspecte, c'est ternir la partie la plus splendide peut-être des annales de l'Église, c'est l'écourter, à l'instar de Fleury, qui ne trouve à signaler dans Patrice que « la grande austérité de sa vie », ou de Baillet, qui en fait « un honnête chrétien », ou enfin de notre excellent Lhomond, qui ne prononce même pas son nom.

Espérons que M. de Montalembert nous dédommagera, dans un chapitre futur et tout spécial, de tout le regret que nous a causé son silence.

tis jejunavit, et suscitavit SEXAGINTA mortuos. (Lectio I et II du *Bréviaire romain* de 1520.)

1. M. de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. I, p. 414.

2. Id., ibid.

2. — *Saint Patrice et ses historiens.*

Comment d'ailleurs l'histoire aurait-elle pu faire défaut à une mémoire si profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur d'un peuple aussi scrupuleusement conservateur de toutes ses traditions? Mon Dieu! ce n'est pas l'histoire qui lui a manqué; au contraire, elle a été à son égard prodigue de récits *contemporains :* c'est nous qui avons manqué à l'histoire en lui refusant l'autorité à laquelle elle avait droit.

Les Bollandistes sont très-complets et très-explicites à cet égard. Suivant eux, jusqu'aux ravages des Normands, au IXe siècle, il existait en Irlande soixante-six vies de saint Patrice. Ce ne serait qu'au XIIe siècle qu'un moine d'un monastère de Lancastre (*Furnense monasterium*), Jocelin, aurait recueilli et publié ce qui restait encore, en son temps, de ces soixante-six vies, et surtout de celle qui était donnée comme la plus authentique, puisqu'elle avait été rédigée par quatre des contemporains de saint Patrice. Ces quatre contemporains étaient Benigne, son successeur, l'évêque Mel, Lomanus, son neveu, et Patrice, son petit-fils, tous se donnant comme témoins des faits qu'ils rapportent. « Plût au ciel, s'écrie le Bollandiste, que nous eussions encore les minutes, car *sans aucun doute nous y reconnaîtrions* nos vies de Jocelin copiées sur ces premiers exemplaires que chaque évêque et que chaque disciple de saint Patrice aura certainement voulu posséder dans son église!

« Mais *avec* ou *dans* la vie en trois parties (*tripartite*) publiée par le moine du XIIe siècle, s'en trouve une autre que l'on dit écrite par le saint lui-même, et à laquelle nous avons laissé son nom de *Confession*. C'est elle, nous devons le dire, qui nous paraîtrait *de beaucoup la plus ancienne*, et certes la plus importante, si nous l'avions plus complète et plus correcte. Après avoir bien examiné ce manuscrit conservé dans le monastère de Saint-Vedat et dans la bibliothèque de

l'église de Salisbury [1], *il nous a été impossible de douter* que ce ne fût là ce livre cité par tous les anciens auteurs, sous des noms différents, il est vrai, mais dont ils ont tous extrait les *mêmes choses exprimées dans les mêmes termes*. Cette *Confession* nous paraît avoir été écrite vers l'an 454, après l'érection du siége d'Armagh, vers la 77e année de la vie de saint Patrice [2]. »

Le Bollandiste, après avoir complété cet acte de foi bibliographique par la comparaison du style de son manuscrit avec celui de cette époque, continue en ces termes :

« RIEN DONC DE PLUS HISTORIQUE AU MONDE que le fond d'une telle vie, garantie d'ailleurs par saint Hilaire, saint Martin, saint Germain d'Auxerre, saint Amator, par tous les moines de Lérins et par le pape saint Célestin.

« Après Jocelin vint un autre moine nommé Golcanus, franciscain cette fois et professeur de théologie à Louvain. Il publia en 1647 deux autres vies de saint Patrice, qu'il affirmait remonter au moins au VIe siècle et provenir « d'hommes très-véridiques, ayant *bien évidemment vu les choses par eux-mêmes, ou les ayant reçues de témoins oculaires* [3]. » Or, ces vies sont identiques aux autres premières; et nous dirons, comme nos deux moines, que rien N'EST PLUS CERTAIN que la bonne foi de ces antiques narrateurs, qui tous ont écrit entre les années 450 et 630 [4]. »

3. — *Abrégé de ses miracles.*

Nous voici donc plus que jamais en droit de demander en quoi la vie de saint Patrice pourrait différer de toutes les autres comme autorité historique.

1. *Descript. Hibern.*, l. II, c. I.
2. Le célèbre docteur Cavé et tout récemment Thomas Moore ont accordé la même authenticité à ce manuscrit.
3. Golcanus, *Acta SS. Hibern.*, t. II.
4. Boll., *Acta SS.*, t. II martii, p. 517.

Tout ce que nous savons de saint Benoît, par exemple, et tout ce que l'on est obligé de croire à son sujet, ne le devons-nous pas au témoignage de ses quatre premiers disciples immédiats? Or, nous les avons encore ici; il est vrai que ceux de saint Benoît sont cautionnés et imposés à notre confiance par la grande autorité de saint Grégoire le Grand; mais qui peut douter que le grand pape n'eût accordé une autorité absolument égale aux quatre témoins contemporains également respectables de saint Patrice?

Non; ce qui fait toujours notre embarras, à nous, enfants du XIXe siècle, et ce qui n'eût pas fait le sien, c'est le MIRACLE, qui, nous devons en convenir, prend ici des proportions insolites, bien moins en raison de sa substance qu'en raison de son infinie multiplicité.

Mais les Bollandistes ont encore, il est vrai, trouvé la seule raison de cette écrasante surabondance, en la cherchant dans la nécessité de répondre à l'antique multiplication des *prodiges*. Aux grands maux les grands remèdes. Comment, d'ailleurs, résister à ces incomparables certifications subsistant sur les ruines, sur les lieux, sur les monuments, dont les seuls noms sont dérivés de ces miracles. Dans cet itinéraire de saint Patrice qui serait encore, à l'heure qu'il est, le meilleur guide de l'Irlande, chaque localité parle de lui, chaque nom géographique est la narration d'un miracle, chaque église son résultat, chaque tradition son affirmation, et son affirmation si péremptoire, que dans le plus simple hameau comme dans la ville la plus importante, si vous essayez de disjoindre un seul de ces trois éléments, géographie, histoire et prodige, tout s'écroule à la fois, et tout devient incompréhensible.

Raisonnons. Si d'une part les Bollandistes et, de nos jours, des critiques comme Cave et Thomas Moore sont d'accord pour attribuer à saint Patrice sa fameuse *Confession*, et si, d'autre part, cette confession est parfaitement conforme aux matériaux puisés dans les quatre contemporains, il semble,

en vérité, que ce grand saint ait tenu à les justifier tous, en insérant ces mémorables paroles dans une lettre adressée confidentiellement à l'un de ses amis d'outre-mer.

« ... A moi, le dernier des hommes, et le plus grand des pécheurs, Dieu a cependant accordé, en raison des *pratiques magiques de ce peuple barbare,* le don des miracles, TEL QU'ON NE L'A JAMAIS VU CHEZ NOS PLUS GRANDS APOTRES, puisqu'il m'a permis, entre autres, DE RESSUSCITER DES CORPS RÉDUITS EN POUSSIÈRE DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. Mais surtout qu'on n'aille pas en inférer que je puisse être comparé à ces apôtres, moi que mes péchés rendent si vil et si méprisable [1]. »

On conviendra que si le plus humble des hommes a pu, sans blesser l'humilité, s'attribuer de telles prérogatives, on peut tout comprendre et tout admettre dans ces cent années d'apostolat miraculeux [2]. Il suffit donc de faire ce que font les Bollandistes, c'est-à-dire de supprimer ce qui pourrait être parfois d'apparence puérile et contradictoire, mais de respecter tout ce qui ne l'est pas, et à plus forte raison ce qui se trouve constaté chez d'autres saints non moins forts, mais moins prodigieusement riches que ce patriarche de la thaumaturgie.

« Sans doute, disent les excellents juges à la sévérité desquels nous pouvons nous en rapporter, sans doute on aura pu ajouter quelques circonstances *puériles* aux miracles de l'enfance du héros, mais beaucoup moins, certainement, à ceux de son apostolat. Il est difficile dans un festin de satisfaire les goûts de tous les convives. Il en est de même dans cet ordre de récits; ce qui paraît fabuleux aux uns est accepté par les autres. Quant à nous, qui n'avons donné *aucun* des actes qui nous paraissent *tant soit peu suspects*, nous avons cru devoir relater au contraire intégralement ceux qui nous semblaient les plus

1. Ch. IX du recit de Jocelin, donné comme sa *confession*.
2. Saint Patrice mourut à l'âge de cent vingt ans.

probables...Si tous n'ont pas le même degré de vraisemblance, ils ne sont pas non plus assez dissemblables pour qu'il y ait eu quelque faute à les rapporter. Bien que quelques prodiges nous rappellent parfois certaines fables grecques, nous nous garderons bien de les supprimer, dans la crainte d'arracher le bon grain avec l'ivraie, car nous savons que BEAUCOUP D'AUTRES SAINTS ONT OPÉRÉ DES ŒUVRES TOUTES SEMBLABLES, soit pour frapper les mauvais, soit pour encourager les bons, soit pour instruire tout le monde, comme le faisait, au reste, le Maître des saints lui-même. »

Ces raisonnements sont très-sages et justifient notre propre principe, de l'*inviolabilité solidaire de tous les analogues*[1].

Approchons donc sans crainte de cet épouvantail que l'on voudrait nous faire, et rassurons-nous en nous rappelant que nous y sommes habitué.

Quoi de plus ordinaire, en effet, que ce sommaire dont une partie est tirée du grand bréviaire de Latran? Patrice guérit tous les malades par son ombre, — il fait surgir des sources innombrables, — il arrête des fleuves par un simple signe de croix, — d'un mot il éteint les incendies, — il aplanit des montagnes et les relève, — il prophétise la naissance, les actions et tout l'avenir non-seulement de ses saints coadjuteurs, mais de leurs successeurs principaux, — il commande aux rochers, et les rochers se déplacent, — il enlève comme une fleur une pierre que cent ouvriers ne peuvent même pas ébranler, — il multiplie les vivres dans une proportion qui rappelle l'Évangile, — ceux qui l'observent, et en particulier saint Colomban (le témoignage est imposant), affirment l'avoir vu, *de leurs yeux vu*, converser très-longtemps avec son ange Victor, qui n'est autre que saint Michel. C'est à ce dernier qui lui intimait, à Rome, l'ordre de gagner l'Irlande, que Patrice, difficile en visions comme le sont tous les saints, ose répondre qu'il n'obéira qu'aux

1. Voir *Introduction*.

ordres du Sauveur en personne, et l'on montre encore sur le mont Marion, près de Capoue, l'endroit où, exaucé par son divin Maître, il en reçoit le *bâton* qui doit « remplacer dans ses mains la verge de Moïse. » C'est lui qui l'affirme [1].

Mais, il faut bien que l'on s'y résigne, son grand but et le plus grand de ses triomphes, c'est l'EXTINCTION DE LA MAGIE et de ceux qui la pratiquent; aussi le voit-on lutter, dès le principe, avec tous les magiciens du druidisme, dont les noms, à partir de ce moment, deviennent non moins odieux aux populations du Nord que ceux d'Élymas et de Simon le sont à celles du Midi; c'est, par exemple, Diehu, le mage du roi Léogarius, qui, s'étant envolé dans les airs comme le Simon romain, est précipité comme lui par les prières du saint et se fracasse la tête. Comme Néron, le roi son maître veut le venger, mais la terre tremble, la foudre tombe, et Patrice reste maître du terrain. D'autres sont engloutis comme Abiron et Dathan. Bien plus, d'un mot il maudit les dynasties coupables, les brise, leur interdit de reparaître, et, sur ce point comme sur les autres, l'histoire nous le montre toujours obéi. Il bénit une rivière, y trace un gué, lui ordonne de devenir poissonneuse, et prédit que cet ordre est dans l'intérêt de Colomban *qui n'est pas encore né*, mais qui s'établira un jour sur ses bords et y construira un monastère du premier ordre, ce que la suite des temps vérifie.

Nous le répétons, s'il n'y a rien dans chacun de ces miracles pris isolément qui soit juridiquement prouvé, rien de mathématiquement historique, il n'y a rien non plus qui n'ait ses analogues démontrés chez une multitude d'autres saints, rien, par conséquent, dont jusqu'ici la logique puisse interdire aux croyants l'admission.

Mais il est une épithète qui, ne lui faisant jamais défaut, caractérise avant tout la thaumaturgie de saint Patrice; cette

1. Jocelin, ibid.

épithète est celle de « RÉSURRECTEUR MAGNIFIQUE, RESURRECTOR MAGNIFICUS. » Or, d'accord avec son propre témoignage[1], comme avec tous ses historiens, le Bréviaire romain de 1550 à l'énumération déjà citée de ses titres apostoliques ajoutait ces mots stupéfiants : « ET IL A RESSUSCITÉ SOIXANTE MORTS PENDANT SA VIE (*adhuc vivens*). » Cette proportion paraît d'autant plus énorme, qu'en général le Bréviaire, comme tous les procès de canonisation, reste toujours infiniment au-dessous de la vérité. Mais comment récuser *à priori* cette affirmation, sans faire d'arbitraire? Voyons si nous serons plus à notre aise quand nous en aurons étudié les détails.

4. — *Résurrections attribuées à saint Patrice.*

Le dogme de la résurrection générale des corps demeurant, comme au temps de saint Paul, le grand obstacle à la conversion des païens, la résurrection pratique et privée restait à son tour comme la grande réponse et le grand moyen de triomphe sur les incroyants.

Devant ceux qui niaient le mouvement on marchait, et tout était dit.

« Un jour, nous dit Probus, auteur contemporain que les Bénédictins appellent « un moine véritablement grand homme »[2], un jour que Patrice prêchait sur la vie éternelle, il lui vint en pensée d'en finir avec tous les doutes, et pour y parvenir il ressuscita d'un même coup DIX-NEUF MORTS qui sortirent simultanément de leurs tombeaux, sous les yeux de tous les assistants. Parmi eux se trouvait un chevalier du nom de Fora, dont les cendres (*incineratus*) reposaient depuis dix ans dans le tombeau de sa famille. Tous

1. Jocelin, ibid.
2. Le vénérable Bède nous a conservé un fragment de ses écrits, *Histoire des Anglais*, t. III, col. 225.

couches, et dont les récits convertissent des milliers d'incroyants.

Plus tard il arrive à *Dublin*, qui ne portait pas encore ce nom et appartenait aux Norvégiens. Le fils du roi vient de mourir, et sa fille *Dubliana* est retirée morte du fond d'un torrent. Ces deux enfants, couchés sur le même lit, vont être déposés dans le même tombeau; mais Patrice est là : grâce à lui, tous les deux ressuscitent, et Dubliana DONNE SON NOM A DUBLIN. Tous les assistants sont baptisés dans la fontaine du midi de la ville, qui avait jailli sous un coup de ce bâton donné, disait-on, par Jésus, et c'est à ce moment que, dans sa reconnaissance, le roi confère le titre de primat à tous les futurs successeurs de Patrice au siége épiscopal d'Armagh.

Parfois il répare les erreurs commises dans les temps passés. Ainsi, à *Connactia*, il passe près de deux tombes au-dessus de l'une desquelles est une croix. Intérieurement averti qu'il y a là une méprise, il interroge le mort qui répond : « Hélas! on s'est trompé; cette croix ne m'appartient pas, mais bien à mon voisin; moi j'étais païen. » Et Patrice corrige de ses mains l'antique erreur.

Comme le grand apôtre dispose de la vie, il dispose aussi de la mort. Ainsi, à Lagénia, un idolâtre nommé *Foylgi le Roux*, ayant assassiné son cocher, Patrice se contente de maudire le coupable, qui meurt dans la journée. Mais bientôt le démon s'incarnant dans ce cadavre fait croire à sa résurrection et donne le change à toute sa famille. Le saint ne la laisse pas longtemps dans l'illusion, car, soufflant sur ce faux ressuscité, il commande au démon de se retirer, et le cadavre retombe à l'instant même [1].

1. Voilà certainement un fait qui paraîtra légitimer les répulsions de la critique, mais lorsqu'elle aura étudié la question, lorsqu'elle aura lu dans notre 2e Mémoire le paragraphe relatif à l'insufflation diabolique des cadavres dans la nécromancie païenne, et surtout le récit d'un fait de ce genre emprunté par M. des Mousseaux à l'une des célébrités magistrales et savantes

Les résurrections de *géants* sont bien faites aussi, nous en convenons, pour embarrasser la foi insuffisamment préparée. Aussi, comme initiation préalable, nous permettrons-nous encore une fois de conseiller à nos lecteurs le parcours du chapitre XI de notre 2e Mémoire, et dans ce chapitre le paragraphe *pierres* et *menhirs;* ils y trouveront quelques détails très-frappants sur les *chaussées des géants* irlandais, et sur des monolithes du poids de cinq cent mille kilogrammes, auxquels la Société géologique de Londres vient d'assigner une origine africaine, comme pour se conformer à la tradition d'après laquelle encore ces blocs monstrueux furent jadis apportés et dressés par des sorciers *africains.*

Il pourrait donc y avoir dans cette concordance si extraordinaire entre une tradition universelle et des origines géologiques, sinon la justification du récit qui va suivre, au moins un *palliatif* quelconque à sa rude naïveté.

« Cheminant un jour avec ses disciples, Patrice rencontre un tombeau long d'une trentaine de pieds, et les disciples de s'étonner. « Nous ne savions pas, disent-ils, qu'il y eût jamais eu des hommes de cette taille. — Vous allez vous en convaincre, si vous le voulez,» dit Patrice; et il touche du bâton le sarcophage. Le mort se relève aussitôt, et s'adressant au saint : « Salut et sois béni, ô saint homme, pour avoir fait trêve un moment à mes peines (et il se met à pleurer *amarissime*)! Puis-je vous suivre?—Non, répond Patrice, en raison de ton aspect qui pourrait effrayer ceux qui m'accompagnent; mais crois au Dieu du ciel, reçois le baptême et tu ne retourneras plus jamais aux lieux d'où tu viens; mais dis-nous qui tu es. — Je suis Glas, fils de Cais, ancien porcheron du roi Lugair Hycate; je fus tué, il y a cent ans, par Fian Maccon, dans le royaume de Mothfer. » Sur ce,

de Nancy (voir M. des Mousseaux, *Magie*), lorsqu'elle aura étudié l'histoire des fausses Jeanne d'Arc, des faux Démétrius, des faux Dauphins, etc., elle pourra peut-être comprendre quelque chose à ce problème.

Patrice le baptisa et, *avec son consentement*, le rendit tout consolé à sa tombe. »

Mais laissons les géants et corrigeons la terrible impression qu'ils nous causent par la reproduction d'une scène remplie de fraîcheur et de suavité. « Le roi Léogaire avait deux filles, Ethné Rufa et Fidella Alba, élevées par deux de ses mages. Ces deux jeunes filles ressemblaient, dit Probus (toujours notre moine contemporain), à deux roses enlevées au même rosier (*velut de rosero exortæ rosæ*). Un matin donc, étant venues, au lever du soleil, à la fontaine de Clebach pour s'y baigner, elles trouvent, assis sur la margelle, Patrice et quelques-uns de ses disciples. Frappées de leur costume, de leur air vénérable, ces jeunes filles les interrogent naïvement sur leur profession et leur demeure, etc. « Il y a quelque chose de plus important que tout cela, dit Patrice, c'est de croire au Dieu qui a fait les cieux, la terre, la mer et tout ce que vous voyez, puis en son Fils coéternel et consubstantiel, que je vous destine *pour époux*, si vous voulez bien m'obéir. » Ravies d'une telle proposition, les jeunes filles écoutent, croient, promettent, se laissent baptiser dans les eaux de la fontaine et demandent à voir immédiatement cet époux proposé. « Doucement, reprend Patrice, il faut auparavant changer et purifier vos cœurs, renoncer au monde et recevoir sa chair et son sang, viatique céleste qui vous permettra de mourir en paix et de passer à sa couche étoilée. »

A partir de ce moment, ces jeunes *roses* (*sic*) n'aspirent plus qu'à ce bonheur idéal, demandent le pain de vie, le reçoivent, et, tout aussitôt s'endormant dans le Seigneur, quittent ce *monde des corps* pour s'envoler aux célestes demeures de l'*Époux* (*statimque obdormientes in Domino, corporum habitaculis egressæ ad cœlestia Sponsi nuptias pervenerunt*).

Deuil général, et fureur des magiciens contre Patrice. Deux d'entre eux surtout, nommés Lugaich et Mael, ou fils de Neill, font tomber sur la terre, en signe de deuil, une

neige épaisse, dont le saint n'a pas de peine à démontrer la fantastique apparence. Alors, comme ceux de Pharaon, ces magiciens plongent tout le pays dans des ténèbres palpables qui frappent d'épouvante toute la population. Mais Patrice fait sa prière, et tout aussitôt la splendeur du soleil vient dissiper complétement ces ténèbres. Toutefois, le cœur de ces hommes et de la population s'endurcissant de plus en plus, Patrice recourt aux grandes armes de Moïse et frappe la terre qui engloutit à l'instant même ces nouveaux Abiron avec un certain nombre des habitants rebelles de Temrach (on montre encore aujourd'hui l'affaissement de la terre en cet endroit). Frappés de terreur, le roi et la reine se convertissent, bien qu'en punition de leurs crimes précédents le saint leur déclare que leurs enfants ne régneront pas après eux, mais bien leur frère et quelques-uns de ses descendants.

Cependant tous les mages n'avaient pas partagé l'indignation des premiers à propos de la mort des deux *roses;* Patrice achève leur conversion en prenant sa lyre, comme David, et *en leur chantant* les vérités évangéliques. Aussi, lorsqu'il voit la tempête apaisée, et sans doute aussi pour sécher les larmes de la famille, il consent à ressusciter les jeunes filles. Elles refleurissent donc, ces deux roses; mais, ayant déjà bu à la coupe des félicités éternelles, elles se prennent bien vite à les regretter et les redemandent à Patrice, qui les leur rend encore en les endormant à nouveau, et pour toujours cette fois. Après quoi il les enterre toutes deux auprès de cette même fontaine, et construit sur leur tombe une chapelle qui appartint longtemps et appartient encore au siége d'Ardmachana.

Voilà le sommaire très-exact de cette vie de saint Patrice, réputée si fabuleuse qu'on ose à peine la citer, et selon nous la plus éclatante comme puissance thaumaturgique, la plus prodigieuse comme résultats civilisateurs, la plus longue puisqu'elle remplit un siècle, et, quoi qu'on en dise, une des plus consciencieusement racontées.

Si quelque maître d'école du village de Kilpatrick, en Écosse, a pu faire écrire sur le berceau du grand homme : « Ici naquit Patrice, pâtre et porcheron du chef ou du petit roi Milchon, » l'Église romaine à son tour a *fait* écrire sur sa tombe : « Ici repose Patrice, *qui ressuscita soixante morts*, suspendit le cours des fleuves, chassa le druidisme, réunit les Iles Britanniques, fonda trois cent soixante-cinq églises, couvrit l'Europe de monastères et d'écoles, et répandit en tous lieux les lettres et la philosophie. »

Décidément, le jeune *porcheron* devait avoir été secondé par quelque auxiliaire bien puissant, et tous deux méritent bien que l'on s'en occupe quelque peu (voir l'Appendice F sur le « PURGATOIRE DE SAINT PATRICE »).

---

§ V.

RESTAURATION DU MIRACLE DANS LE CENTRE DES GAULES.

1. Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan. — 2. Sainte Geneviève. — 3. Saint Mamert, fléaux et rogations.

Note I. — UN MONUMENT ET LA RÉVOLUTION

Note II. — LES ROGATIONS PAÏENNES COMPARÉES A CELLES DE SAINT MAMERT.

1. — *Saint Germain d'Auxerre et saint Aignan.*

Le tour des Gaules était venu. Pendant que l'empire romain se mourait, elles tendaient visiblement à une régénération complète, à laquelle l'Irlande n'allait pas rester étrangère.

Au centre de la France, un disciple de saint Patrice, Germain d'Auxerre, allait s'entendre avec les vainqueurs d'Attila, saint Aignan et saint Loup, pour reprendre, pendant la paix, le grand œuvre du premier siècle et compléter sa christianisation.

La jeunesse de Germain était loin de faire présager les riches fruits que devait porter son âge mûr. Il n'avait été pendant longtemps qu'un jeune et brillant seigneur, orgueil de sa province. Longtemps un vieux chêne, ornement de l'antique cité d'Auxerre, avait montré, suspendues à ses branches, les têtes des animaux sauvages immolés par cet intrépide chasseur.

Mais saint Amator, lisant dans l'avenir que ce *mondain* lui succéderait comme évêque, avait, un jour, déraciné l'arbre profane, et par cela même excité le courroux de celui qui devait plus tard l'invoquer comme son père.

La vie de saint Germain, écrite par des contemporains *sincères* et savants, nous représente ce grand homme comme une des gloires de la France, commençant par la réforme de son clergé, présidant des conciles, régularisant les canons, luttant de génie et de vertus avec toute cette phalange des saints du ve siècle, à savoir : les saint Hilaire, les saint Aignan, les saint Loup, qui tous étaient ses amis et ses compagnons de voyage.

Et quels voyages! Sans nuire en rien à l'administration de son diocèse, qu'il élève au plus haut degré de la civilisation chrétienne, on voit continuellement Germain sur toutes les routes de France, tantôt à Arles, où l'appelle tel concile, tantôt à Paris, où il prophétise les saintes destinées de la *petite* Geneviève de Nanterre, tantôt en Bretagne, où, de concert avec saint Loup, il recrute une armée de missionnaires pour aller délivrer l'Angleterre du venin pélagien. Après l'avoir sauvée deux fois et porté la foi jusques dans l'extrême fond de l'Écosse, il y reçoit un ordre du saint pontife qui l'appelle à Rome. Il s'embarque donc pour l'Italie, mais c'est dans ce dernier voyage et dans cette même ville de Ravenne, déjà si glorifiée par tant de saints, qu'il termine une vie remplie de vertus et d'œuvres vraiment grandes.

Germain, par conséquent, n'avait nul besoin du don des miracles pour être un saint du premier ordre; mais, comme

nous l'avons dit, le miracle est aussi bien l'auréole que le gage de la sainteté, et nous pourrons juger de la sienne en laissant les Bollandistes nous donner la mesure dans laquelle ce don lui avait été départi.

Ils en font d'abord un exorciste hors ligne. « A son approche, dit le prêtre Constant cité par eux, ce n'est plus seulement en se roulant sur le sol que ces possédés font acte de présence, c'est, *suspendus dans les airs,* que notre saint les interroge et les adjure. C'est de là qu'on les entend répondre et promettre de céder, à la condition qu'en sortant il leur sera permis de nuire encore à leurs victimes ; et comme le saint le leur défend, c'est alors qu'on les voit déposer celles-ci tout doucement sur les dalles de l'église, en laissant comme toujours derrière eux l'odeur pestiférée attachée à leur substance [1]. »

Germain découvrait les démons partout et sous toutes leurs formes. Nous avons parlé plus d'une fois, dans notre dernier Mémoire, de ces *festins* servis aux mânes et aux esprits dans l'antiquité païenne. C'était ce que les prophètes appelaient « dresser une table à *Memmi* (la Fortune [2]). Or, cet usage subsistait encore dans les Gaules au temps de saint Germain. Couchant un soir à la campagne, et voyant que ses hôtes, après avoir soupé, couvraient la table de nouveaux mets apprêtés d'une manière particulière, il demande pour qui se font ces nouveaux préparatifs. « C'est pour les *bonnes dames* qui marchent de nuit », lui répond-on.

Évidemment, en pareille circonstance, nos grands moralisateurs populaires auraient ouvert une suite de conférences à l'adresse de ces bonnes gens, pour bien leur démontrer l'inanité de leur superstition ; mais ce n'était pas la méthode de Germain. La sienne était un peu plus probante, et comme il devinait fort bien quelle était la nature de ces *bonnes da-*

1. *Vie de saint Eleuthère,* écrite à Lyon par le prêtre Constant, sur l'ordre de saint Patient, évêque de cette ville.

2. Isaïe, LXV, 11.

mes, lui qui fuyait d'ordinaire toute espèce de tête-à-tête avec les femmes n'eut aucune peur de celles-ci, et se promit bien de veiller jusqu'à leur arrivée. « Effectivement, reprend son historien, *les esprits* ne manquèrent pas de venir sur le minuit. Dès qu'ils eurent aperçu le saint, ils voulurent sortir, mais il les arrêta de la part de Dieu, éveilla tous les habitants de la maison, et conjura en leur présence tous ces fantômes qu'il obligea *à se nommer*. Ils avouèrent tout, après quoi il les chassa honteusement, leur défendant de hanter désormais cette maison. Une telle leçon (la seule bonne, en ce qu'elle ne s'avise pas de nier l'évidence) désabusa non-seulement la province, mais une partie de la France de ce temps sur le compte de ces fées, sibylles, follets, etc., qui s'étaient maintenus jusque-là. »

Il fallait que cette supériorité comme exorciste fût bien célèbre, pour qu'un thaumaturge aussi fameux que saint Aignan, le grand évêque d'Orléans, se vît contraint à lui faire appel pour la consécration d'une église à laquelle il s'était vu forcé de renoncer, tant les démons s'y opposaient par leurs violences et leurs vacarmes.

C'était pour ces follets une belle *page* que cette résistance aux ordres du VAINQUEUR D'ATTILA [1] ! Quoique l'humilité de Germain souffrît de cette supériorité reconnue *par* et *sur* un homme comme saint Aignan, il consentit à se rendre avec lui sur les lieux, et là effectivement il reconnut que l'obstacle était encore plus redoutable qu'on ne le lui avait fait. Il eut donc recours à sa méthode, et ce fut encore par l'*évidence* que le grand exorciste voulut prouver la réalité de son ennemi. Il lui ordonna cette fois de se montrer sous une forme animale. Celui-ci, forcé d'obéir, s'étant manifesté à tout le peuple sous la forme d'un monstre épouvantable, Germain lui jeta une corde au cou, l'arracha hors de l'église et l'enchaîna à un poteau. « Par ce moyen, dit le narrateur,

1. Voir plus haut, p. 305.

Digitized by Google

le saint put faire les cérémonies sans aucun trouble; après quoi, il délia son prisonnier à la vue de toute l'assistance et lui commanda de se retirer sans faire le moindre mal à la moindre personne. »

Cette église fut appelée, A CAUSE DE CELA, Saint-Germain de l'*Adjurerie*, quoique depuis on ait changé ce dernier mot en celui de la *Juiverie*, ce qui est reconnu par les savants pour une erreur grossière.

Ainsi, voyez! dans un périmètre de deux lieues autour d'Orléans, voici trois monuments élevés pour constater trois choses, dont deux miraculeuses : l'église de Saint-Germain, au lieu où ces deux saints se rencontrèrent et s'embrassèrent, l'église de l'*Adjurerie*, exorcisée par saint Germain, et enfin, une troisième église, au lieu même où se fit, en *compte à demi* par ces deux personnages, la résurrection que nous allons raconter.

Saint Germain retournait à Auxerre et saint Aignan le reconduisait. On était à deux lieues d'Orléans, lorsque vint à passer un convoi qu'une pauvre femme suivait en sanglotant, car c'était celui de son fils. Pour une mère éplorée, quel coup de providence que de rencontrer deux *résurrecteurs*, dont l'un surtout, au dire des Bollandistes, trouvait dans cette occupation le *passe-temps* de ses voyages! La mère se jette donc à leurs pieds.

Les deux saints, vivement émus, feignent d'abord ne pas comprendre qu'on puisse leur demander une pareille grâce, ensuite ils hésitent, puis enfin, quand ils croient y voir la volonté de Dieu, *une honnête contestation*, comme dit le narrateur, s'élève entre eux, chacun voulant céder à l'autre les honneurs du miracle. Germain prétendait que le mort appartenait à Aignan, comme étant dans sa juridiction; Aignan soutenait au contraire que c'était à lui de faire honneur à son hôte. Enfin, Germain cède, se met en prière et ressuscite l'enfant.

Comme nous le disions tout à l'heure, pour éterniser la

mémoire de ce fait, on bâtit au-dessus du tombeau une église qui se voyait encore il y a quelques siècles, ainsi que la balustrade entourant la motte de terre sur laquelle l'évêque s'était agenouillé pour opérer son miracle.

Jusqu'ici nous avons puisé dans l'excellente étude consacrée à saint Germain d'Auxerre par M. Ch. Barthélemy, et tirée en grande partie de ce manuscrit du moine Héric, que les Bollandistes appellent *pervetustum*, très-vieux [1]. C'est encore à ce manuscrit qu'ils empruntent le fait qui va suivre. M. Barthélemy, de son côté, le prend dans D. Viole, et nous ne voyons aucune différence entre les deux récits.

« Saint Germain, disent les uns et les autres, avait ramené d'Irlande un saint moine du nom de Michomer. Obligé de se rendre à Besançon, il était parti d'Auxerre avec plusieurs de ses clercs, et Michomer, qui devait être du voyage, s'était vu obligé de remettre son départ au lendemain. Or, ce lendemain, étant arrivé seul au château de Tonnerre, à dix-huit milles d'Auxerre, il y est pris d'une grosse fièvre qui l'enlève dans la journée, et les fidèles du lieu l'enterrent dans une grotte creusée par la nature dans le flanc d'un rocher. Germain, informé de ce malheur (soit naturellement, soit par le Saint-Esprit), repasse peu de jours après par le même lieu, se rend à l'ermitage, fait lever la pierre, prie, et, appelant Michomer par son nom, celui-ci se relève sur son séant et le regarde. Germain lui demande ce qu'il fait, et s'il jouit d'un grand repos. « Grâce à vous, père bien-aimé, il ne m'est rien arrivé de funeste, reprend Michomer; tout m'est repos, tout m'est bienfait. — Eh quoi! tu ne voudrais donc pas revenir avec moi, pour me soulager encore dans mes rudes travaux? — Père très-saint, à moins que mon refus ne vous soit désagréable, je préfère continuer à vivre auprès du Christ dont je commençais à jouir, et je vous supplie de vouloir bien me ramener au plus vite au lieu dont vous avez inter-

1. Boll., *Acta SS.*, 8 octob., p. 1863.

rompu pour moi les jouissances. » Alors tous les assistants virent saint Germain, soutenant la tête de son ami, le replacer dans la même position qu'il occupait dans son sépulcre, le bénir et se retirer [1].

« La force qui a ressuscité Lazare, ajoute le Bollandiste, était là tout aussi présente que l'est encore aujourd'hui la mémoire de ce fait, comme on peut s'en assurer en voyant l'oratoire élevé sur ce rocher offrir depuis ce temps, et *aujourd'hui* même (en 1550), le même nombre de fruits et de grâces bienfaisantes qu'il en offrait autrefois [2]. »

Mais voici qui va nous faire regretter une fois de plus que, lorsqu'il s'est agi de la réimpression des Bollandistes, la majorité des évêques consultés n'ait pas demandé la suppression de quelques contradictions, car il est triste de voir ces grands hagiographes, faute d'entente, contredire parfois dans le mois suivant ce qu'ils viennent d'établir dans celui qui précède [3]. Voilà, en effet, un critique nouveau qui, profitant de son droit, va jeter quelques doutes sur cette histoire si appréciée et si conforme à tant d'autres : « Trois raisons, dit-il, m'y contraignent », et nous, nous avouons qu'elles nous paraissent fort légères : « 1° MICHOMER N'EST POINT UN NOM IRLANDAIS. » Mais nous lui demanderons *en quoi* et *pourquoi*, lorsqu'on voit, dans le siècle suivant, un abbé très-historique et du même nom (le *pulcrius*, prieur de Sainte-Itha), s'appeler primitivement *Michomoc*, nom qui certes a bien de la ressemblance avec celui de *Michomer*.

« 2° SAINT LOUP N'A PU L'ENTERRER, comme le prétendent d'autres manuscrits [4], » et pour motiver cette impossibilité on ajoute « qu'au lieu de le faire venir de Troyes pour ensevelir son ami, il eût été deux fois plus prompt de faire venir

1. Boll., *Acta SS.*, 7 julii, p. 257.
2. Id., ibid.
3. Au 30 août, ou avril, p. 777.
4. Dom Viole et le moine Héric n'en disent pas un seul mot. Attaquez donc au moins sur les versions les plus accréditées.

quelqu'un d'Auxerre pour remplir cet office. » Eh quoi! De ce qu'on aurait *pu* faire ceci, prendre tel ou tel chemin, il s'ensuit qu'on ait le droit de démentir l'historien qui vous dit : On a pris celui-là? C'est toujours l'hypothèse substituée à l'affirmation. Mais ce qui milite en faveur de la tradition de saint Loup, c'est d'abord la convenance et les liens d'amitié subsistants entre les trois personnages. Ensuite voyez comme l'oratoire construit *précisément* à l'embranchement des trois routes si anciennes d'Auxerre à Troyes et à Besançon cadre bien avec ce voyage commun; et comme son nom de *saint Loup le Reclus* s'accorde bien de son côté avec la statue de saint Michomer, placée au-dessus de l'autel. Pourquoi la réunion de ces deux noms amis, si les traditions ont tort?

Enfin une troisième raison nous paraît bien moins heureuse encore. Le Bollandiste n'éprouve pas grand respect pour ce petit oratoire, « parce que de son temps on voyait encore sur le tombeau une ouverture au-dessus de laquelle on se penchait pour interroger saint Michomer, et de laquelle on entendait toujours sortir une réponse *sensible*. » Mais nous avons déjà vu que pendant très-longtemps on ne consultait pas autrement, non-seulement au tombeau de saint Pierre de Rome, mais à celui de tous les saints.

Tout cela peut donc s'appeler une escarmouche, pendant laquelle de pauvres et bien petites raisons luttent avec très-peu d'avantage contre une formidable réunion de traditions respectables, contre la collection non moins respectable des parchemins d'Auxerre, dans lesquels se retrouve, année par année, tout ce qui regarde saint Michomer, contre le rituel qui lui fait honneur d'un office propre, enfin contre un monument et contre les miracles quotidiens qui s'y opéraient jusqu'à l'époque où, de son côté, un premier Bollandiste approuvait tout ce que le second désapprouve.

Il est temps d'en finir avec les miracles de saint Germain d'Auxerre. Comme ceux de son homonyme et contemporain, saint Germain de Paris, comme ceux de son ami saint Loup.

ils seraient innombrables. Il vaut mieux rechercher comment s'obtient une telle puissance et se convaincre qu'elle n'est due qu'à l'un de ces genres de vie qui paraîtraient une mort à tant d'autres.

Or, celle de saint Germain était bien autrement surhumaine encore que ses miracles. En voici quelques détails.

Depuis le jour où il était entré dans le sacerdoce jusqu'à celui qui le vit sortir de ce monde, il n'accordait à son corps ni pain, ni vin, ni sel pour assaisonner ses aliments. A son repas, il commençait par goûter un peu de *cendre;* après quoi il mangeait un peu d'orge qu'il avait préparée et moulue lui-même. Ce repas unique, il ne le prenait jamais avant le soir, quand il ne le retardait pas jusqu'au milieu et même jusqu'à la fin de la semaine. Une seule tunique composait son vêtement, et toujours de même épaisseur pour l'hiver comme pour l'été. Pour dormir, une simple couverture étendue sur la cendre, une planche pour reposer sa tête, un cilice pour déchirer sa peau, voilà tout; aussi le narrateur de sa vie donne-t-il pour certain que cette vie ne fut qu'un martyre sans interruption... Voilà comme dans ces premiers siècles on savait se ménager et *se refaire* pour administrer son diocèse, pour détruire deux fois de suite une hérésie lointaine, parcourir le monde, ramener à la foi une grande partie de l'Italie, lutter contre des assauts démoniaques incessants qui rappelaient ceux de saint Antoine,... et, comme *passe-temps*, multiplier les miracles, et surtout... *les résurrections de morts!*

Décidément on comprend que l'Église et les saints ne puissent pas s'enthousiasmer beaucoup pour le *comfort moderne*.

2. — *Sainte Geneviève.*

Le paganisme ne pouvait plus se faire illusion. Évidemment la contagion des saints gagnait le cœur de la France, cette

grande prédestinée des nations, et la vie de ces héros était écrite avant qu'ils s'en doutassent eux-mêmes.

Ainsi voilà, dans un des plus pauvres hameaux de l'Ile-de-France, une petite fille de sept ans qui ne se distingue peut-être de toutes ses jeunes compagnes que par un peu plus d'intelligence et de docilité; mais pendant qu'autour d'elle on ignore sa valeur et qu'elle s'ignore elle-même, on la connaît au bout du monde. C'est ce saint Siméon Stylite, que nous venons de voir gouvernant toute l'Asie du haut de sa colonne, qui révèle la naissance de la petite fille de Nanterre et charge des marchands syriens, en partance pour les Gaules, de s'informer de cette enfant et de le recommander à ses prières. En France, c'est un saint Germain d'Auxerre, qui, s'acheminant, en compagnie de saint Loup, vers la Grande-Bretagne, et s'arrêtant à Nanterre, la cherche des yeux dans la foule, la reconnaît sans la connaître, prédit sa destinée, et lui remet un anneau de cuivre sur lequel sont gravées une croix et l'image de Celui qu'il lui destine pour époux. C'est encore lui qui, dès le premier jour de son retour à Paris, s'informe de sa petite protégée, et sur ce qu'on lui répond « que cette enfant est restée bien au-dessous de ce qu'on en espérait », c'est lui qui se rend en toute hâte à son village, et sans prendre aucune autre information monte en chaire, menace les calomniateurs de Geneviève, la justifie contre tous, et prescrit à ses parents et à la foule de toujours écouter ses paroles et suivre ses conseils. Enfin c'est toujours lui qui, à l'heure de son agonie, détourne un instant ses yeux des horizons célestes entr'ouverts devant lui, pour reporter sa pensée sur l'aînée de ses filles spirituelles, et pour charger l'archidiacre d'Auxerre d'aller porter ses *eulogies*[1] à la jeune fille sur le front de laquelle il avait déposé jadis un *baiser*.

1. On appelait *eulogie*, soit un recueil de prières, soit une relique quelconque. Aussi quelques savants ont pensé que ces *eulogies* de saint Germain pourraient bien être cette *manche* de tunique conservée dans le reliquaire de Notre-Dame de Paris.

Ces *eulogies* furent pour Geneviève ce qu'elle fut elle-même pour la Lutèce de Julien, c'est-à-dire un véritable *palladium* qui sauvegarda la cité contre les Barbares et contre la peste, comme il la sauvegarderait encore contre les fléaux des jours actuels, si les générations modernes pouvaient se résigner à se laisser sauver par le transport d'une simple *châsse*.

Quant aux miracles de la jeune sainte, on les connaît.

Un des plus brillants, sans doute, dut être celui qui eut lieu à propos d'Attila. Devant les approches du fléau tout Paris prenait la fuite et se réfugiait dans les provinces voisines, non sans raison, car on devait prévoir qu'après avoir ravagé tout ce qui s'était trouvé sur son passage le Barbare ne ferait aucune grâce à la riche cité, aux portes de laquelle il se hâtait d'arriver. Mais Geneviève veillait sur sa ville, et après avoir réuni toutes les pieuses dames de Paris pour consulter le Seigneur, elle se leva tout à coup, et prédit que c'était Paris au contraire qui serait préservé, pendant que les villes où l'on voulait se réfugier seraient toutes abîmées. Là-dessus, on la traite de folle, de magicienne, et déjà l'on hésite entre la noyade et le bûcher, lorsque arrive l'archidiacre d'Auxerre avec les eulogies dont nous avons parlé. On se ravise, on se repent, et (tant il y a de vertu dans le patronage d'un grand homme !) à la voix de cette sainte réhabilitée l'émigration s'arrête, les fuyards reviennent, et tous attendent en paix les événements qui ne tardent pas à justifier la prophétie. Attila s'était arrêté, et, sans s'en rendre compte à lui-même, avait fait une *courbe* qui ne devait pas lui réussir.

Plus tard, Clovis assiége Paris, et le siége ayant duré dix ans, on peut comprendre que la famine fut grande et le désespoir complet; on parlait déjà de se rendre à discrétion, lorsque Geneviève relève encore une fois tous les courages en affirmant que les provisions arriveront à l'heure voulue. Et elle avait encore raison, car, avertie en songe d'aller les chercher à Arcis, elle en rapporta bientôt, à travers mille

Digitized by Google

périls, une quantité de blé suffisante pour l'entretien de toute la ville, grâce à la multiplication miraculeuse qui s'en faisait entre ses mains.

A ces miracles publics venaient s'adjoindre, comme toujours, une multitude de miracles privés. Ici on nous parle de douze possédés amenés chez elle, *qu'elle tient suspendus en l'air* pendant leur interrogatoire, comme le faisait son maître [1], et qu'elle guérit en les envoyant au tombeau de saint Denis, dans la belle basilique élevée par elle à ce premier de nos martyrs.

A Nanterre, c'est une femme qu'elle a délivrée du démon, et dont l'enfant, âgé de quatre ans, tombe au fond d'un puits et y séjourne trois heures. La mère, désolée, l'apporte à Geneviève, qui le cache dans son manteau jusque chez elle, et ne cesse de le pleurer avec la mère, jusqu'à ce que la mort vaincue leur abandonne sa proie. Quarante jours après, l'enfant était instruit, baptisé et recevait le nom de *Cellomarus*, en raison de la *cellule* de la sainte, dans laquelle il avait été ressuscité.

Bientôt son crédit devient immense. Elle va à Lyon, et toute la ville se rend à sa rencontre; elle revient à Paris, et cette fois ce sont les portes de la grande cité qui, fermées par ordre royal, s'ouvrent toutes seules à son approche.

Cette belle vie, cependant, prend fin comme toutes les autres, et certes on ne pourrait en rejeter arbitrairement quelques pages sous prétexte de rédaction postérieure, car ce fut son directeur (le saint prêtre Génésius) qui l'écrivit dix-huit ans après sa mort, dans les mêmes termes employés depuis par Adon et par tous les autres historiens. Ce saint prêtre a donc été le témoin de tous les faits, le confident de toutes les pensées, l'admirateur de toutes les vertus de celle que nous ne craindrons pas d'appeler, pour notre part, la Jeanne d'Arc du ve siècle.

1. Saint Germain.

Mais les héroïnes canonisées ne meurent plus jamais, même pour ce monde, car c'est précisément à l'heure où elles le quittent que se développent à l'infini leurs rapports avec lui. C'est dire que depuis treize siècles Geneviève est restée la patronne constamment protectrice de Paris. Qui dira, qui saura combien de fois elle a sauvé la capitale au moment de ses plus imminents périls?

Quoique nous connaissions tous le miracle des *Ardents*, essayons d'en rappeler les détails, ne fût-ce que pour nous faire rougir de ne plus rien demander à celle qui accordait tant à nos pères.

Ce que nous allons en dire est tiré par les Bollandistes d'un manuscrit latin de Bruxelles, rédigé par un génovéfain contemporain du fait qu'il raconte [1].

L'an 1129 et 1130, sous le règne de Louis le Fort, « *les crimes souillent la ville* et le mal vengeur se déclare. » C'est une inflammation terrible qui, s'attachant aux membres et au visage, conduit en peu d'instants les malades au tombeau. Comme toujours en pareil cas, l'art des médecins est impuissant et le nombre des victimes augmente tous les jours. Mais avec une sainte patronne le mal est toujours conjurable. Étienne, évêque Paris, surnommé le *Père des pauvres*, se rappelant les grands miracles opérés par l'intercession de sainte Geneviève, et notamment cette terrible inondation qui recula subitement à l'aspect de son antique demeure, décide que l'on priera les chanoines du monastère qui porte son nom de permettre la translation momentanée des dépouilles de la sainte dans la cathédrale de Paris, où se trouvent réunis, comme dans un hôpital, une masse de malades. Comme bien on le pense, les chanoines accueillent avec bonheur cette demande, et la châsse fait son entrée dans la métropole au milieu d'un immense concours. L'évêque avait eu soin de faire compter scrupuleusement les malades et de

1. C'est là probablement que M. Barthélemy aura puisé sa relation.

bien faire constater leur état. O prodige! TOUS CEUX qui ont le bonheur de *toucher* à cette châsse avec foi sont guéris à l'instant, et comme tous la touchent, sur CENT malades inscrits, CENT malades seraient sauvés complétement, « SI TROIS, disent les rapports, n'avaient pas avoué eux-mêmes que la foi leur avait manqué. Aussitôt ce n'est plus dans toute l'église qu'une acclamation générale. Le délire est au comble. En vain le pasteur et son clergé veulent-ils calmer cette effervescence, ces transports, et prendre la parole, ils ne le peuvent, et comme tous les assistants ils prennent le parti d'acclamer tout simplement le prodige *en versant de bien douces larmes.* »

L'enthousiasme fut si désordonné, que le bon prêtre qui nous raconte, *de visu*, cette grande scène, ajoute avec l'accent de la vérité la plus naïve : « Nous entendîmes tout à coup des vociférations si coupables sur la nécessité de laisser à tout jamais la châsse en ce lieu et de ne plus la rendre aux génovéfains, qu'épouvantés de *cette piété si impie* nous étendîmes nos mains vers le ciel, et qu'après avoir jeté un dernier regard sur l'image de notre chère sainte nous nous hâtâmes de courir à notre couvent [1]. » Cependant, les gens de l'autorité ayant fait comprendre au peuple la gravité d'une telle demande, on reporta la châsse en grande pompe à son église, mais au milieu d'une telle foule, qu'elle ne put arriver à Sainte-Geneviève que bien avant dans la nuit.

Le lendemain, les guérisons continuaient, et, peu de jours après, Paris, tous les environs et le reste de la France étaient entièrement délivrés de ce fléau : sainte Geneviève avait étouffé l'ennemi sur tous les points à la fois.

L'année suivante, le pape Innocent II étant venu à Paris ordonna de nouvelles enquêtes juridiques sur ce « grand événement », et voulut que la mémoire en fût à jamais con-

1. « Quando *audivimus* impias voces... voces illæ terruerunt nos, et declinantes impiam populi pietatem accelerávimus ad propria. »

Digitized by Google

sacrée par une fête annuelle que l'on célèbre le 26 novembre; il voulut ensuite que sur l'emplacement de l'ancienne maison de la sainte, et tout à côté de Notre-Dame, on élevât une église appelée Notre-Dame *la Petite* ou *des Ardents*. Cette église fut démolie en 1747.

En fait de certitude historique que veut-on de plus? — 1° une maladie affreuse, épidémique et sans remède; — 2° un évêque qui, avant d'essayer le miracle, fait une enquête sur les chiffres; — 3° un emplacement qui permet de tout voir et de tout compter à la fois; — 4° un miracle subit et complet qui ressuscite, on peut le dire, cent cadavres sur... CENT trois; — 5° un narrateur qui a tout vu et dont le récit, écrit sur place, cadre avec tous les autres, comme avec toutes les traditions; — 6° continuation très-historique de miracles et de bienfaits jusqu'à nos jours. Encore une fois, que veut-on de plus (1)?

---

1. « UN MONUMENT ET LA RÉVOLUTION. » — Quant à ce monument hybride (*a*) qui porte tour à tour le nom de Sainte-Geneviève et celui du Panthéon, il est resté, depuis sa construction, comme un indicateur infaillible de la hausse et de la baisse révolutionnaire ou chrétienne. La croix disparaît-elle au sommet du monument, c'est que la Révolution monte et que les reliques de la sainte vont être remplacées par les restes de Marat. La croix reparaît-elle, soyez certains que la Révolution a reculé et que la sainte est rentrée dans son domaine. Au bout d'un certain temps, après avoir été arrachée de nouveau, la croix revient encore, mais cette fois surmontant un fronton qui nous montre Fénelon fraternisant avec Rousseau, et Bossuet avec Voltaire. Soyons certains que 1830 a sonné, et que le *juste milieu* de l'éclectisme politique et religieux a trouvé sa formule (*b*).

(*a*) *Hybride*, c'est-à-dire appartenant à deux espèces.

(*b*) Au moment où l'on exécutait ce fronton, nous nous rappelons que M. Michel Chevalier en applaudissait l'idée en ces termes : « Oui, plaçons au Panthéon les restes de ces hommes du XVIIIe siècle, mais sur leurs monu-

Digitized by Google

Aujourd'hui, toujours privé de son trésor et déshonoré par son fronton, ce monument semble être encore dans l'attente. L'avenir lui réserverait-il une heure où Paris épouvanté lui rapporterait, en l'implorant, son palladium antique? Ce Paris doit-il rentrer au contraire dans les voies ouvertes par Marat, ou persévérera-t-il dans les absurdités du bas-relief *juste milieu?* Nous l'ignorons; mais ce que nous savons parfaitement, c'est que toutes les forces et magnificences de la Rome païenne ne la sauvèrent pas de l'envahissement des Barbares, et qu'elle tomba le jour où le culte et le palladium de Vesta tombaient avec elle.

ments déposons leurs ouvrages couverts d'un *voile*. Apprenons au peuple à bénir leur mémoire, mais ne lui enseignons pas leurs systèmes. »

Cette phrase nous a toujours paru l'expression la plus charmante du système éclectique : bénir des enseignants dont on n'ose pas lire les enseignements!...

---

3. — *Saint Mamert, fléaux et rogations.*

Nous nous sommes trop occupé déjà des *fléaux épidémiques* et de leurs *génies*[1], pour oublier ceux qui, dans le ve siècle de notre ère, décidèrent de l'institution des *Rogations*.

A cette époque, un archevêque, nommé Mamert, occupait le siége de Vienne, et bien qu'il ait eu quelques difficultés de juridiction avec le pape saint Hilaire, il l'occupait à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand avantage de son troupeau.

L'ennemi du genre humain devait éprouver un tel homme, et pour mieux y réussir il employa cette arme terrible et toute spéciale que nous avons appelée la *simultanéité des fléaux*, phénomène inexplicable en ce qu'il concentre dans une même heure et sur un même lieu ces mêmes plaies si variées et en apparence si indépendantes que l'*Exode* et l'*Apocalypse* nous montrent, soit à la cour de Pharaon, soit

1. 2e Mém., t. I, app. C, *Génies épidémiques*.

aux derniers jours du monde. Rien de plus fréquent encore aujourd'hui que cette solidarité, sans aucune raison, de certains fléaux de provenance souvent très-opposée; le monde, qui ne réfléchit à rien, ne se préoccupe même pas de cette mystérieuse association, et subit comme un *hasard* malheureux ces épreuves ou permissions de l'ordre le plus providentiel.

Nous avons demandé bien des fois au rationalisme, qui croit tout savoir, quelle connexité *naturelle* pouvait exister par exemple entre la guerre, les pluies de pierres, les incendies et les inondations, et la réponse est peut-être partie, mais ne nous est jamais parvenue. Et cependant notre question subsiste, et ce que la Bible appelle à chaque instant « les flèches du Seigneur » est l'application collective des principaux articles du code pénal divin [1].

1. Nous promenant, il y a quelques années, dans le Valais, nous retrouvâmes notre phénomène. Tout le pays gémissait encore, et ne savait comment s'expliquer la hiérarchie chronologique des *sept* plaies qu'il venait de traverser en *sept* années consécutives. La *première* avait été signalée par la *guerre civile* entre protestants et catholiques; la *deuxième*, par une épidémie très-meurtrière sur les enfants *nouveau-nés*; la *troisième*, par une épidémie de *sauterelles* qui avait amené la famine dans la *quatrième*; la *cinquième* avait été l'année des grandes *inondations*; la *sixième*, celle des grands *tremblements de terre*; et la *septième* avait vu toutes ces épreuves couronnées par une succession d'*incendies* qui avaient dévoré toutes les forêts du canton, sans que la surveillance la plus active ait jamais pu même soupçonner un coupable. La science n'y comprenait rien. Mais mon guide, excellent paysan valaisan, ne confondait pas, comme elle, ces savants et méthodiques *fléaux collectifs* avec les petites épreuves inintelligentes et partielles des années ordinaires; pour lui c'était un même et seul *génie épidémique*, car le siècle parle mieux qu'il ne pense, qui avait rédigé et joué ce grand drame en sept actes, et il avait raison.

Nous ne doutons pas que dans ces deux dernières années on n'ait fait les mêmes réflexions que notre paysan valaisan, en voyant se développer dans le même ordre sur la terre d'Afrique : 1° la guerre; 2° le choléra; 3° les incendies de forêts sans auteur appréciable; 4° les sauterelles. Tout musulman qu'il soit, nous sommes persuadé que ce peuple s'attend à fournir les trois dernières étapes dont la civilisation française ne soupçonne certainement pas la possibilité; mais nous le répétons, l'essentiel est de ne pas confondre l'œuvre des *génies épidémiques* avec ces épreuves normales et naturelles telles que

La difficulté n'est pas d'aujourd'hui, car si nous en revenons à saint Mamert, nous voyons son diocèse, jusque-là fort heureux et tranquille, envahi subitement par une de ces coalitions démoniaques, providentiellement permises, mais du caractère le plus étrange. Cette fois, ce n'était plus seulement la terre qui tremblait, ou les inondations qui venaient la dévaster, c'étaient des vacarmes nocturnes (sans *tapageurs* visibles) qui venaient glacer tous les esprits, des incendies qui naissaient et renaissaient à chaque pas, et, chose bizarre! les bêtes féroces qui émigraient de la montagne et semblaient s'être donné rendez-vous avec les bêtes innocentes de la forêt, telles que les biches et les cerfs, sous les murs de cette malheureuse cité.

Pour nous en donner une idée, les Bollandistes nous renvoient au récit de saint Avitus, disciple de saint Mamert, et à la lettre de saint Sidoine, son ami et évêque de Clermont; nous allons les donner l'un et l'autre.

« ... Je sais, dit saint Avitus, qu'un grand nombre de nos contemporains en est encore à rechercher quelles ont pu être les causes des terreurs que nous avons subies en ce temps-là. En effet, des incendies multipliés, des tremblements de terre continus, des tapages nocturnes, etc., semblaient dresser je ne sais quel bûcher mystérieux sur lequel toute la ville était destinée à périr. Dans les quartiers les plus populeux, on voyait pénétrer dans l'intérieur des maisons les bêtes de la forêt. Était-ce seulement leur *image*, c'est-à-dire une hallucination de la vue, ou était-ce au contraire une réalité? Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, dans les deux cas il était également miraculeux de voir des bêtes aussi cruelles si promptement apprivoisées, ou de voir de pareils fantômes causer de pareilles terreurs en illusionnant la vue [1]. Dans le public,

nos incendies de cours d'assises et nos crues de fleuves à époques fixes (*a*).

1. On voit que dès ce temps-là on n'avait rien à apprendre sur les hallucinations.

(*a*) Voir notre appendice C sur les *Génies épidémiques*, vol. I du 2e Mémoire sur *les Esprits*.

tous les avis étaient partagés, on émettait des opinions de tous les ordres. Les uns, dissimulant ce qu'ils pensaient, attribuaient tout au hasard, les autres, d'un esprit plus sain, redoutaient des maux plus horribles encore, conséquence probable de ceux que l'on voyait. Qui pouvait en effet au milieu d'incendies si répétés ne pas redouter un embrasement pareil à celui de Sodome? Qui pouvait, devant ces tremblements de terre, ne pas craindre l'effondrement des toits, ou l'ouverture de nouveaux gouffres? Qui pouvait ne pas redouter les malédictions du désert pour une pauvre ville dans les maisons de laquelle chacun voyait (ou croyait voir, *videre se putans*) des créatures aussi craintives que le sont les cerfs entrer par les portes jusqu'au foyer des maisons?

« C'est entre ces épouvantements publics et ces terreurs privées, que nous traînâmes notre misérable vie, jusqu'à la nuit de ces veilles solennelles dont la coutume de l'Église fait précéder le grand anniversaire de la Pâque. On se reposait avec confiance dans l'espoir que l'on touchait à la fin de tous les maux, et l'heure était venue de se livrer à l'espérance. Nous étions donc arrivés à cette nuit sacrée qui devait nous apporter l'absolution publique de toutes nos fautes, lorsque les *vacarmes*, infiniment plus effroyables qu'ils ne l'avaient été jusqu'ici, *empruntèrent l'éclat du tonnerre* pour bien nous prouver que le fléau allait frapper un grand coup, après lequel nous ne pourrions plus rien attendre que le chaos. Et nous avions raison, car le faîte de la métropole élevée sur le sommet de la colline qui domine la ville de Vienne commença dès lors à s'enflammer de la manière la plus effrayante. Aussitôt adieu toute la joie de la solennité, car chacun se mit à trembler pour sa propre maison et pour la citadelle. Quant à l'archevêque, il se refusa à interrompre son service, et resta ferme à son poste, tant la ferveur de sa foi le soutenait, jusqu'au moment où l'abondance de ses larmes parvient encore une fois à éteindre l'incendie.

Lorsque son désespoir fut calmé, il rentra dans l'église, et, les flammes ayant cédé à ses prières, la magnificence de l'éclairage intérieur reprit toute sa splendeur.

« ... C'est alors qu'il lui vint dans l'idée de promettre à Dieu, du fond de son cœur, l'établissement de ces *Rogations*, avec les psaumes et les prières que le monde entier répète encore aujourd'hui [1]. »

Voilà le sommaire de l'homélie que saint Avite consacra à ces grands événements.

Voici maintenant un fragment de la lettre de saint Sidoine, évêque de Clermont, à son ami Mamert :

« Tu n'as pas oublié nos préoccupations au sujet de ces grandes suppliques instituées par toi dans ces tristes jours où la malheureuse ville de Vienne, confiée par le ciel à tes soins, était désertée par tous ses habitants, en raison de l'épouvante causée par tant de prodiges. C'étaient non-seulement les murs de la ville qui se trouvaient ébranlés par les tremblements de terre, mais les crêtes de tous les toits, s'embrasant *subitement*, s'effondraient et s'entassaient sur le sol en vraies montagnes de braise [2]. Tantôt on était épouvanté de l'imperturbable audace des cerfs qui venaient s'installer dans les maisons et sur la place du Forum... Quant à toi, demeuré seul dans cette ville abandonnée et de ses grands et de son peuple, et te rappelant l'histoire des Ninivites, tu fus le seul à ne pas t'abandonner au désespoir. Et cela se comprend, car tu n'aurais pu, sans crime, te méfier du ciel après l'expérience des grâces que tu venais d'en recevoir. En effet, à l'un des premiers incendies de la ville, ta foi brillant plus encore que de coutume, le peuple, frappé d'épouvante devant un tel prodige, VIT AU SEUL ASPECT DE TON CORPS LE FEU RETOURNER EN ARRIÈRE, FUIR DANS TOUTES LES DIRECTIONS, ET LES FLAMMES, PAR UN MIRACLE AUSSI

1. Boll., *Acta SS.*, 11 maii.

2. « Nunc ignes sæpe flammati caducas culminum cristas, superjecto favillarum monte, tumulabant. »

TERRIBLE QUE NOUVEAU, RESPECTER, EN SE RETIRANT, CELUI QUE PAR LEUR NATURE ELLES POUVAIENT DÉVORER [1]. »

Et il ajoutait ailleurs : « C'est bien toi, ô Mamert, toi le père et le pontife de ton peuple, qui as véritablement trouvé, institué, développé les vraies Rogations! Que pouvaient-elles être auparavant, si ce n'est, disons-le tout simplement et sans blesser la piété, quelques formules de prières, vagues, courtes, chancelantes (*oscitabundæ*), trop souvent *alourdies* par les repas qui les entrecoupaient (*interpellantium prandiorum obicibus hebetabantur*), appliquées tout au plus à la sécheresse et à la pluie... Dans les tiennes au contraire se trouvent réunis les prières, les jeûnes, les chants sacrés et *les larmes*... Et si je connais bien les habitudes de ton esprit, je ne crains pas de te convier à ces larmes plutôt qu'à ces anciens festins [2]. »

On voit donc qu'au ve siècle nous ne sommes pas plus débarrassés qu'au i^er des fléaux démoniaques, des miracles qui en délivrent, et de la foi qui fait naître ces miracles. (II) Bref, nous n'avons pas progressé dans la voie du rationalisme, puisque nous avons vu Gibbon lui-même, pour la première fois, obligé de s'*agenouiller*, ne se relever depuis qu'à force d'illogisme et de *parti pris*.

Voyons si nos adversaires seront plus heureux avec saint Remi, saint Benoît et saint Grégoire, qu'ils ne viennent de l'être avec saint Étienne et saint Augustin [3].

1. Saint Sidoine, *Ep.* l. VII. « Nam cum vice quadam civitas conflagrare cœpisset, fides tua in illo ardore plus voluit, ut cum in conspectu pavidæ plebis, objectu solo tui corporis ignis recussus in tergum fugitivis flexibus fugierit, et miraculo terribili inusitato, flammas intuebantur cedere per reverentiam cui sentiri debent per naturam. »

2. Id., ibid., l. V, c. IV.

3. Nous consacrerons dans le second volume une étude toute spéciale aux *incendies épidémiques*.

Digitized by Google

II. « LES ROGATIONS PAIENNES COMPARÉES A CELLES DE SAINT MAMERT. » — Un demi-siècle avant les rogations de saint Mamert, nous voyons celles du paganisme disparaître dans les Gaules au milieu de l'indignation générale. Voici quels avaient été les derniers fruits de ce rite si *pastoral* en apparence.

On sait qu'au vingt-troisième jour de mai se trouvait fixée chez les païens la célébration des lustrations agricoles appelées *Ambarvalia* (*a*). Or, les Actes de nos martyrs nous montrent les habitants d'Agnani se réunissant à l'un de ces anniversaires, au son des trompettes, et voulant forcer un de leurs compatriotes, nouvellement converti par les prêtres chrétiens, à fournir la victime du sacrifice. Les hommes de Dieu ayant pris parti pour lui, et fait sentir à ces gens leur impiété, s'attirèrent toutes leurs fureurs. Sisinne, occupant le premier rang parmi ces chrétiens, fut le premier à tomber sous les coups de leurs instruments et des haches. Resté pour ainsi dire sans vie sur son lit, le lendemain de très-bonne heure il allait rendre le dernier soupir, lorsque les paysans, faisant irruption dans son église, se mettent en devoir de terminer son martyre. Il essaye encore de prendre la fuite, mais aussitôt arrêté, il est lié par eux et conduit avec Alexandre à l'idole de Saturne, objet de leurs adorations. Au cou de Sisinne ils suspendent des grelots comme ceux de leurs bêtes de somme, et le malheureux, épuisé de fatigue, couronne son martyre en tombant dans le trajet sous les coups qui veulent accélérer sa marche. Quant à Alexandre, après avoir été traîné longtemps par les pieds à travers les ronces et les pierres, il finit par arriver vivant au temple. Mais là on allume un grand feu, et on lui donne le choix entre le sacrifice et le brasier. Son choix n'est pas douteux, et ce cruel supplice amène sur-le-champ sa fin et son triomphe. Ses bourreaux toutefois ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur crime, car un nuage de la couleur la plus noire et sillonné d'éclairs et de coups de foudre, s'étant élevé de l'emplacement du martyre jusqu'aux extrémités de l'atmosphère, les remplit d'épouvante et de remords. Aussi, peu de jours après, l'idolâtrie était-elle vaincue par le sang de ces généreux martyrs et cédait-elle la place à toute une nation de fidèles.

(*a*) Du verbe *ambire*, parcourir, parce qu'on parcourait les campagnes, comme Virgile a soin de nous le montrer dans ses *Géorgiques* :

Et cum lustrabimus agros.

Au lieu de purifier les campagnes, les rogations païennes avaient ce jour-là purifié les cœurs et les esprits, et les avaient préparés à ces nouvelles rogations qui n'émanent évidemment ni du même esprit, ni des mêmes hommes (*a*).

(*a*) Voir Baronius, anno Chr. 400, § 6.

Digitized by Google

SIXIÈME SIÈCLE

OU

LE DRUIDISME EXPULSÉ ET LA MONARCHIE EUROPÉENNE MIRACULEUSEMENT CONSTITUÉE

---

§ I.

QUATRE CENTRES DE MIRACLES AUX QUATRE POINTS CARDINAUX DES GAULES.

1. Au *midi* : saint Césaire, saint Honorat, saint Génésius. — 2. A l'*est* : saint Claude et ses résurrections anniversaires. — 3. Au *nord* : saint Éleuthère. — 4. A l'*ouest* : la grande école iriandaise descendue dans la Bretagne armorique.

1. — Au midi : *saint Césaire, saint Honorat et saint Génésius.*

Bien habile maintenant qui pourra détacher le miracle du sol de nos Gaules ! Cinq siècles déjà se sont écoulés depuis le jour où nous l'y voyions pénétrer avec les sept missionnaires de saint Pierre. Depuis, nous l'avons vu entraver à lui seul la marche des Barbares, et bientôt ce sera l'histoire de la France tout entière qu'il faudra déchirer, pour peu que l'on essaye d'en *purifier* ses annales.

En effet, pendant que l'Italie s'habituait assez bien aux Odoacre et aux Théodoric, tout ariens qu'ils pussent être, les évêques gaulois ne perdaient pas de vue toutes les chances de conversion que les Francs, à l'intelligence si vive et au

Digitized by Google

caractère si droit, pouvaient leur faire espérer. Aussi voyait-on ces nouveaux apôtres préparer partout en même temps la grande moisson qu'ils espéraient, en versant simultanément la semence au *midi*, à l'*est*, au *nord* et à l'*ouest* de cette belle terre de France qui devait leur livrer bientôt toutes les autres.

Suivons-les dans leur travail d'initiation.

Né au cœur de la France (Châlons), élevé à Lérins, appelé dans la ville d'Arles par Ennius, son archevêque, Césaire, après la mort de celui-ci, va se cacher pendant quelques jours dans les *Alyscamps* [1] pour fuir l'épiscopat. Vains efforts! Comme Ambroise, comme Martin, Dieu le prend par la main et l'assoit de force sur le siége qu'il le charge d'illustrer. Ce siége, le premier des Gaules, et le saint héritage des Trophime et des Génésius, il ne le laissera pas déchoir. Son apostolat y sera sublime. Pendant qu'il s'attache tous les cœurs par une charité sans limite, il éclaire tous les esprits, soit par des ouvrages malheureusement perdus, soit en présidant avec autorité plusieurs synodes et conciles, soit en achevant d'y terrasser l'incroyance des Barbares par une multitude de miracles trop longs à rapporter.

Malheureusement son épiscopat fut à chaque instant troublé par la persécution. Assiégé par Clovis, exilé par Alaric, il est enfin dénoncé comme traître à Théodoric, arrêté et mandé par lui à Ravenne, où il est conduit sous bonne escorte. Mais cette fois le roi ne se doute pas que c'est le prisonnier qui marche à son triomphe. Introduit dans le palais, il se présente avec une telle dignité, que le maître se met à trembler à son approche. Lui-même l'avoue : « Cet homme, dit-il, a un visage tellement angélique, qu'il n'est même pas permis de le suspecter. »

1. *Alyscamps*, littéralement *Champs-Élysées*, cimetière antique et d'un intérêt sans égal, appartenant au paganisme mourant et au christianisme naissant.

Mais aux saints il ne suffit pas d'imposer, il leur faut avant tout convertir, et le nôtre n'ignore pas que le miracle est le grand convertisseur. Il sait d'ailleurs que dans cette même ville de Ravenne saint Apollinaire, en l'année 57 de notre ère, avait frappé pour la première fois les idoles, en y ressuscitant un mort. Pourquoi le bras de Dieu se serait-il raccourci? Il s'informe donc et apprend qu'une dame d'une haute distinction *est dans les larmes,* en raison de la perte de son fils unique. Il se rend chez elle, s'assure de la mort de l'enfant, et, après avoir longuement prié et pleuré, il laisse auprès du cadavre son secrétaire, le prêtre Messien, avec ordre de l'avertir aussitôt que l'enfant sera ressuscité. Effectivement, au bout d'une demi-heure sa confiance est justifiée; l'enfant revient à la vie, ouvre lès yeux, et crie à haute voix à sa mère : « O ma mère, courez bien vite remercier ce grand serviteur de Dieu dont les prières m'ont rendu à la vie ! » Celle-ci vole chez le saint, qui déjà savait tout sans avoir vu personne, et, pleine de reconnaissance, elle le supplie de prendre son fils, de l'attacher à son service et de le ramener avec lui dans les Gaules, ce qui lui est accordé sur-le-champ.

Ici, comme bien on le pense, la garantie du fait est dans l'enthousiasme qu'il excite. Pendant que le peuple se précipite sur le passage de Césaire et croit à sa parole, pendant que le roi lui fait amende honorable et lui accorde toutes ses demandes, le pape et les grands veulent à leur tour le combler de présents et d'honneurs, de telle sorte que cet homme, conduit en Italie comme un criminel, en revient couvert de gloire et chargé de fruits de salut.

C'était la seconde fois que Ravenne cédait devant la résurrection d'un enfant.

Saint Fortunat, saint Aridius, saint Martian, etc., renouvellent à leur tour dans tout le midi la grande scène de Ravenne, et même avec beaucoup plus d'ampleur, puisque saint Aridius ressuscite du même coup *tous ceux des siens*

Digitized by Google

qu'il avait perdus pendant une longue absence : « fait si bien prouvé, disent les Bollandistes, par les monuments contemporains, que l'on s'étonne qu'il ne lui ait pas valu les honneurs du Bréviaire romain. » Le père Mabillon fait la même remarque à propos de saint Martian, abbé d'Apt.

Mais il ne s'agissait pas seulement de résurrections, et, puisque nous sommes au *midi*, nous ne devons pas oublier un fait colossal, qui, dans notre premier plan, constituait à lui seul un chapitre intitulé : « TOUTE UNE VILLE TOMBÉE DANS LE RHONE ET SAUVÉE PAR UNE PRIÈRE. » Avec un pareil fait on est à peu près sûr, au moins, d'échapper à la monotonie, car il est sans précédent, et la récidive est encore à venir.

Nous avons vu plus haut (ve siècle, p. 247) un grand fleuve (l'Adige) envelopper une église dans toute sa hauteur sans pouvoir y pénétrer; tout en désaltérant les fidèles qui s'y trouvaient réunis; nous allons voir maintenant un autre grand fleuve (le Rhône) recevoir d'un autre saint l'ordre de rapporter au rivage toute la population d'une ville précipitée dans ses flots.

Vers les derniers jours du IIIe siècle, saint Génésius, évêque d'Arles et martyr, avait laissé dans tout le midi de la France une grande réputation de sainteté et de crédit auprès de Dieu. Au jour même de sa mort, poursuivi par des assassins, il avait traversé le Rhône d'une manière miraculeuse, et les deux rives du fleuve avaient conservé de ce fait une telle mémoire, qu'il avait fallu partager entre elles les reliques du saint, lui ériger deux églises et lui décerner comme un double culte dans une seule et même ville.

Des deux côtés du Rhône, ses dépouilles ressuscitaient des morts, entre autres le fils d'un certain chevalier Murcien, mort d'une angine. Les Bollandistes nous apprennent que le père désespéré avait porté lui-même son fils sur le tombeau du saint, lui promettant que si la résurrection avait lieu il se vouerait pendant un an et son fils pendant six au service

du monastère. Or, c'était après trois jours de prières et de jeûne sur ce tombeau, que l'enfant était revenu à la vie [1]. Mais que deviennent les faits particuliers devant le grand miracle collectif en question, miracle qui arriva cent cinquante ans après sa mort, et dont nous devons le récit à de grandes autorités, telles que saint Paulin de Nole, Grégoire de Tours, et surtout son successeur dans l'épiscopat de la même ville, le docte et saint Hilaire d'Arles, qui en avait été le TÉMOIN OCULAIRE?

Ici va se présenter tout naturellement l'occasion d'une belle leçon de critique historique. On sait que l'école moderne a la prétention de trouver nos miracles fort *naturels* à leur source, et fort *embellis* dans les historiens subséquents.

Or, nous allons pouvoir nous assurer ce qu'il en est et de cette doctrine et de la sincérité avec laquelle on en produit les preuves.

Nous lisions un jour, dans une Vie de saint Génésius, écrite tout récemment par un prêtre, ce qui suit : « UNE BARQUE AYANT CHAVIRÉ SUR LE RHONE, GRACE A UNE INVOCATION DE SAINT GÉNÉSIUS PAR SAINT HONORAT, PERSONNE NE PÉRIT. » Voilà la rédaction la plus *fraîche* du fait qui va nous occuper. Étonné que la mémoire d'une anecdote si mince eût dépassé la journée, nous feuilletons les hagiographes du dernier siècle et nous nous assurons que pour eux tous, y compris Baillet, au lieu d'une barque il s'agissait d'un pont de bateaux rompu et d'un sauvetage assez habilement opéré, pour que l'on pût l'attribuer, *à la rigueur*, aux prières de saint Honorat; c'était trop simple et trop peu compromettant pour ne pas devenir la version générale.

Mais si nous remontons plus haut et si nous consultons le père de notre histoire nationale, écrivant deux siècles environ après l'événement, le fait va prendre une tout autre physionomie. « Sur le fleuve du Rhône, dit saint Grégoire de Tours,

1. Boll., *Acta SS.*, 26 augusti.

il y avait un pont qui se rompit le jour de la fête de saint Génésius. Après avoir brisé ses chaînes (car c'était un pont de bateaux), il commença à se disjoindre, et les bateaux eux-mêmes, s'entr'ouvrant sous le poids de la foule, *allaient* noyer le peuple dans les eaux du fleuve, lorsque tout le monde, menacé du même danger, se mit à crier d'une seule voix : « O bienheureux Génésius, sauvez-nous, et que votre fête ne « cause pas notre mort! » *Aussitôt*, un vent vint à souffler qui poussa vers le rivage toute cette foule remplie d'admiration de se voir ainsi sauvée par la vertu du martyr [1]. »

Cette fois, le fait est bien donné comme un miracle ; mais il ne consiste encore que dans un grand péril évité, attendu que ces infortunés ont pu tout naturellement s'accrocher à tous ces bateaux disjoints, et, n'en déplaise au grand historien, un sauvetage opéré dans de telles conditions n'eût pas encore suffi pour laisser dans la mémoire des peuples une trace aussi profonde.

Tâchons donc de remonter encore plus haut, et pour avoir toute la vérité écoutons enfin le grand Hilaire, évêque d'Arles, presque contemporain de son prédécesseur Honorat, et (gardons-nous de l'oublier) TÉMOIN OCULAIRE du fait qu'il va nous raconter : « VERS L'AN 450, dit-il, POUR CÉLÉBRER LA FÊTE ANNIVERSAIRE DE SAINT GENÈS, TOUTES LES VILLES CONFÉDÉRÉES DE LA PROVINCE D'ARLES AVAIENT ENVOYÉ DANS CETTE CITÉ DES MASSES DE DÉVOTS. MAIS VOILA QU'EN TRAVERSANT LE RHONE, LE PONT SURCHARGÉ FLÉCHIT ET S'ÉCROULE. JE DIS LA VÉRITÉ, CAR J'ÉTAIS PRÉSENT ET VENAIS, POUR AINSI DIRE, DE RETIRER MON PIED DE DESSUS LE PONT (*adstante me, quod veraciter loquor, et pedem ab ipso, ut ita dicerem, ponte reserente*). Un horrible cri, poussé par ceux qui tombent comme par ceux qui regardent, s'échappe à l'instant de toutes les poitrines, TOUTE LA VILLE EST ATTEINTE : celui-là appelle ses fils, celui-ci ses parents,

1. Saint Grégoire de Tours, *Gloire des Confesseurs*, n° 799.

un autre ses amis, tous sont en proie à mille alarmes diverses. Seul, le saint évêque, mon prédécesseur[1], frémissait pour toute la ville à la fois, et l'on eût dit que lui seul portait tout le poids de la catastrophe. Tout à coup, nous le voyons TOUS, après avoir élevé ses bras vers le ciel, tomber dans une *extase* si profonde, que nous ne pûmes douter un instant qu'il n'eût été ravi jusqu'au tribunal du Christ par ce saint Genès qu'il venait d'implorer A HAUTE VOIX.

« Dans ce péril extrême, rien ne manquait de ce qui pouvait ajouter à la gloire de celui qui devait *tout* sauver, car c'était un *pêle-mêle* d'animaux et d'humains, les chevaux, caparaçonnés et furieux de ne pouvoir nager, frappant à grands coups tous ces malheureux qui se trouvaient dans leurs jambes.

« Et cependant, ô gloire de mon Dieu! voici que cette armée tout entière sort à la fois DE CET IMMENSE GOUFFRE. On eût dit que le Jourdain venait à nouveau d'obéir en se divisant, ou que sous la verge de Moïse un large chemin venait de se frayer entre les eaux et la terre : PERSONNE N'AVAIT PÉRI (*neminem ruina quassavit*), PERSONNE NE S'ÉTAIT TROUVÉ ALOURDI PAR SES VÊTEMENTS (*neminem gravatum vestibus fluvius involvit*), PERSONNE N'AVAIT BU DE L'EAU DU FLEUVE (NEMINI HAUSTUM SUUM FLUVIUS INGESSIT); TOUS DÉBARQUENT SAINS ET SAUFS SUR LA PLAGE OPPOSÉE. C'EST UNE IVRESSE GÉNÉRALE. TOUS LES ORNEMENTS EUX-MÊMES SONT TELS QU'ILS ÉTAIENT EN ENTRANT SUR LE PONT. PERSONNE NE PERDIT RIEN, PERSONNE NE SOUFFRIT POUR UN DENIER DE DOMMAGE.

« Enfin (vous le savez tous, vous qui vous rendiez avec moi à ce lieu du martyre) vous savez avec quelle joie,... quelle dévotion, on y rendait grâces à Dieu. Vous savez surtout avec quelle reconnaissance le vrai pasteur Honorat comptait ses brebis et s'assurait que PAS UNE ne manquait à l'appel.

1. Honorat.

Digitized by Google

Ah! certes, il eût pu confier immédiatement à des mains plus dignes que les miennes le soin de transmettre une telle merveille aux siècles futurs, si, pénétré de la grandeur de cette assistance divine, il n'avait pas craint, dans son humilité, de trop exalter une œuvre que Dieu venait de faire par son entremise [1]. »

Eh bien! que devient ici le lieu commun sur « *les embellissements* progressifs d'un fait très-simple à son origine »? En remontant, au contraire, du récit le plus moderne au récit primitif, nous le voyons grandir de siècle en siècle à mesure que nous *reculons* dans l'histoire : 1° de la *barque* du prêtre au *pont* de Baillet; 2° de ce dernier *pont* aux bateaux *entr'ouverts* de saint Grégoire; 3° enfin de ce grand *péril évité* à l'immense *catastrophe qui engloutit tout*, attestée par un *témoin oculaire* qui, comptant pour rien son immense autorité, en appelle à toute la ville!...

Que l'on se rappelle les huit cents victimes qui, malgré tous nos moyens actuels de sauvetage, ont péri lors de la rupture du pont d'Angers en 1846, et que l'on compare!

Avouons que la prière avait été et plus courte et plus sûre. Il est vrai que l'on a opposé au triomphe de celle-ci bien des objections, et les Bollandistes ne nous laissent pas ignorer que « malgré ce témoignage éclatant d'un témoin comme saint Hilaire, le fameux janséniste Quesnel était parvenu à tout faire regarder comme apocryphe, en attribuant le fait et le récit à Honorat *de Marseille*, sur cette seule raison que le style du narrateur ressemble *assez* au sien; « mais, disent nos savants hagiographes, la seule chronologie s'y oppose, puisque le fait s'était passé en 427, et que l'évêque marseillais vivait encore en 494. (Donc on ne pouvait l'invoquer comme étant mort.) Aussi Tillemont et les critiques les plus sévères (tels que les rédacteurs de l'*Historia sacra Galliæ*, t. II, p. 269) ne font-ils aucune difficulté d'attribuer à saint

1. Boll., *Acta SS.*, 25 augusti.

Hilaire d'Arles un récit dont la rédaction concorde parfaitement avec tous les manuscrits de Rome et avec celui que nous possédons nous-mêmes [1]. »

Ajoutons que l'Église possède encore l'hymne de reconnaissance inspirée au moment même du miracle et que Surius donne au 25 août.

De ce grand fait il est temps de tirer cette conclusion : que les rationalistes feront bien, dans leur intérêt, de ne pas nous renvoyer trop légèrement aux *sources*.

2. — A l'est : *saint Claude et ses résurrections anniversaires.*

Du midi, transportons-nous à l'est de nos Gaules, et, laissant de côté tous les faits prodigieux qui se multiplient sous nos pas, contentons-nous de ceux que nous offre saint Claude.

Assurément, quoi qu'on en dise, les climats ne sont pour rien dans la foi, car nous ne sommes plus ici dans les plaines et sous le ciel bleu de la Provence; nous sommes dans un milieu tout contraire comme mœurs et comme température, et cependant le miracle ne va se modifier ni dans le fond ni dans la forme.

Claude était archevêque de Besançon, lorsque après de longues années consacrées à l'édification de ce diocèse la soif de la solitude vint le gagner à son tour. Il y cède, et, après avoir remis son épiscopat en bonnes mains, le voilà qui s'enfonce dans les sombres forêts de pins du Jura, jusqu'à ce qu'il aborde à la plus profonde et la plus retirée de ces gorges sauvages. Là, se trouvait l'antique monastère d'Eugenium, élevé jadis par Romain et Lupicin, et portant alors le nom de Saint-Oyan, l'un de ses derniers abbés. C'est là que saint Claude va *se reposer* de ses longs travaux épiscopaux. Mais *se reposer* au milieu de quel nouveau surcroît de

1. Boll., *Acta SS.*, 25 augusti.

Digitized by Google

travaux et de miracles? Dieu seul le sait. Ce que nous pouvons seulement constater avec les Bollandistes, c'est que « la vie de saint Claude est une des plus fécondes en RÉSURRECTIONS »; on dirait que c'est *sa spécialité*, et cette fois ce n'est plus seulement par les vieilles chartes que nous pouvons nous en assurer. En 1660, un magistrat célèbre de Besançon (où ses descendants vivent et brillent encore aujourd'hui), François Chifflet, s'étant mis en devoir d'écrire cette belle vie, toutes les annales, tous les documents se déroulèrent bientôt sous ses yeux. Tout fut enregistré par lui avec la précision et le soin habituels aux magistrats. Quant à sa critique, elle lui était rendue bien facile, et rien ne pouvait le gêner pour croire à des résurrections dont les analogues s'étaient toujours répétés *annuellement* à saint Claude, et *se répétaient encore à l'époque où il écrivait.* « On vit alors ce président si distingué se faire juge d'instruction, convoquer les témoins, les interroger lui-même et s'assurer par tous les moyens possibles de leur véracité [1]. »

Nous ne connaissons, pour notre part, rien de plus persuasif que cette enquête magistrale sur des faits antiques, confirmés depuis si longtemps par leur répétition annuelle jusque dans les temps modernes.

Qu'y a-t-il de plus frappant, par exemple, que l'histoire de ce prêtre de Lausanne allant faire guérir sa cécité au tombeau de saint Claude? Guéri, il en rapporte ce qui va guérir les autres, c'est-à-dire des reliques; mais voilà que, chemin faisant, il rencontre, au bord du lac un enfant noyé et resté *un jour entier* sous la glace. Aussitôt il lui applique sa sainte *panacée*, et le rend plein de vie à ses parents. — Même effet sur trois autres, puis sur un quatrième de la noble famille de Plantain, mort de la peste. — D'autres, morts sans baptême, revivent tout juste autant de temps qu'il leur en faut pour le recevoir, et notez bien que chez tous ces ressuscités

1. Boll., *Acta SS.*, 6 junii.

le recouvrement de la santé est aussi instantané que complet, et que presque tous attestent, en revenant à la vie, que c'est saint Claude qui les ressuscite.

Les Bollandistes ont donc bien raison d'avancer que « peu de vies de saints sont aussi riches en résurrections, et que pas une autre n'offrit jamais cette spécialité merveilleuse de *récidives* périodiques, et jusqu'à un certain point *annuelles*. »

Mais nous entendons d'ici quelque bien triste plaisant nous dire : « Donnez-nous donc, s'il vous plaît, la date de ces bienheureux anniversaires, afin que nous puissions en prendre note pour nous-mêmes, et faire le pèlerinage au bon moment. » — A ces faux pèlerins nous répondrons : « Avant de vous mettre en campagne, assurez-vous tout d'abord de ce que peuvent être devenues ces cendres vénérées; sachez bien si les enfants de Calvin fixés de l'autre côté de la montagne ne les ont pas jetées au vent comme tant d'autres; puis, si vous avez le bonheur de les trouver encore, sondez bien votre foi et sachez d'elle si elle est assez ferme pour déposer, comme on le faisait autrefois, le cadavre de votre enfant sur le sépulcre d'un saint que vous aurez peut-être raillé la veille. Sachez si, comme on le faisait encore, vous aurez le courage de rester agenouillé pendant trois jours de prières, de jeûnes et de larmes. Et si vous vous en sentez la force, tenez pour bien certain que, à confiance égale, grâce égale arrivera. »

Quant aux anniversaires signalés, si les derniers sont en défaut, faites-vous donner la liste des mères qui depuis un siècle leur ont fait un appel, et si vous n'en trouvez pas une seule, vous saurez à qui vous en prendre.

3. — Au nord : *saint Éleuthère de Tournay.*

Remontant vers le nord, nous allons maintenant nous retrouver à Tournay au milieu de résurrections innombrables, dont une seule suffit autrefois à compléter pour toujours la conversion du peuple gallo-belge.

La voici telle que nous la donnent nos Bollandistes, étonnés de la parfaite conformité de tous les manuscrits à son égard [1].

« La fille du tribun païen qui commandait à Tournay, au commencement du VIe siècle, s'enflamme d'amour pour l'évêque Éleuthère et le poursuit à tel point, que, nouveau Joseph, il se voit un jour obligé de lui laisser son manteau.

« Le saint s'éloigne de deux lieues et ne dit rien. Pendant ce temps, cette malheureuse ne craint pas de s'affubler de ce vêtement et expire au moment même où elle va s'en servir comme d'un instrument de calomnie. On l'enterre dans le champ de Mars, suivant la coutume de ces païens. Cependant Éleuthère apprend cette nouvelle; plus touché de cette mort qu'il ne l'avait été de son injure personnelle, il se hâte de faire préparer son âne (*sic*), revient en toute hâte, se rend chez le tribun, et lui promet de ressusciter sa fille s'il lui promet, en retour, de croire au Christ, lui et toute sa famille. Enchanté d'une telle proposition, le tribun convoque, consulte son conseil, et promet tout ce qu'on lui demande. Ainsi donc au jour fixé Éleuthère, après avoir célébré solennellement son office, part avec tout son clergé, et, muni comme lui de toutes les forces spirituelles, il se rend au sépulcre. Comme il en a l'habitude, il frappe la terre de son bâton; mais au même moment la terre tremble, tout le monde s'enfuit, et lui seul comprend, par une révélation intérieure, que le tribun se promettait au fond de son âme de rester incrédule. Il se retire donc et passe toute la nuit en prière et dans la récitation des saints cantiques. De grand matin il se rend encore au tombeau avec tous ses chrétiens, même scène que la veille; seulement le tremblement de terre est plus fort et le saint en infère que l'incroyance du tribun est de plus en plus prononcée. Quant à la foule, elle prend la fuite.

1. Boll., *Acta SS.*, 20 februar.

« Mais le troisième jour le tribun effrayé arrive, se jette aux pieds du saint et reconnaît toutes ses fautes. Éleuthère s'assure qu'il ne manque cette fois ni de componction ni de sincérité; alors, et pour la troisième fois, il se rend au champ de Mars, et là, devant toute la foule qui s'y précipite, il ordonne de soulever la pierre du tombeau. Puis, s'approchant du cadavre : « Fille formée de terre et de poussière, lui crie-t-il, sors de la poussière et de la terre, je te l'ordonne au nom de Jésus-Christ. » Aussitôt il prend par la main la jeune morte, et la voici debout confessant la vérité chrétienne. Éleuthère lui ordonne un jeûne absolu pendant six jours, et le septième il la baptise, et Blanda, mère de l'évêque, ayant voulu lui donner son nom, ce lieu fut baptisé lui-même et l'est encore aujourd'hui du nom de *Blandinium*. »

Toutefois, la conversion du tribun avait été plus sincère que durable; non-seulement il avait refusé le baptême, mais, retombé dans ses vieux sentiments de haine contre le saint, il l'avait fait conduire en prison chargé de chaînes et l'avait abîmé de coups pour qu'il lui rendît sa fille. Alors c'était la peste qui était venue fondre sur la ville, jusqu'au jour où un ange avait brisé les chaînes du saint et lui avait crié de manière à être entendu de tout le monde : « Courage, Éleuthère, Dieu a entendu tes prières. » Alors on vit le tribun, tous les dignitaires, tous les riches et tous les pauvres, sortir de la cité couverts de sacs, et venir se jeter aux pieds de l'évêque pour lui demander le baptême. Il le donna à onze mille âmes, et la fête anniversaire de ce grand triomphe resta, depuis, fixée à la 5e calende d'octobre. A partir de ce moment, Éleuthère est regardé comme un ange et devient le patron de la ville.

Il meurt enfin, le grand saint, et toute la cité croit le voir monter au ciel dans une grande clarté qui disparut tout à coup. Le lendemain on l'enterrait dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait fait construire à Blandinium. C'est là qu'après sa mort les miracles, et principalement les résurrec-

Digitized by Google

tions redoublent; c'est là qu'il apparaît lui-même, et dans les conditions les plus manifestes [1].

Nous ne citerons que deux de ces résurrections posthumes. A l'époque de sa première translation, une femme s'avance. C'est une veuve dont le fils unique a été, au vu de tout le monde, saisi, déchiré et emporté dans la forêt voisine par une bête féroce qui en était sortie sous l'apparence d'un lion. On ne peut les retrouver; alors, d'*une seule voix*, tout le peuple et tout le clergé implorent Éleuthère. Tout à coup la terre tremble encore, une immense clarté brille sur un coin de la forêt. On fouille et l'on trouve le cadavre *à demi dévoré*. Les larmes et les prières redoublent, et l'enfant ressuscite à la seule invocation du grand saint.

Autre fait. Le tribun Libertinus est tué par un certain prêtre, nommé Feriolus, qui n'avait cependant fait que se défendre. Le prêtre va payer de sa vie son involontaire forfait, mais la veuve de Libertinus s'adresse elle-même à Éleuthère, et tout le peuple en fait autant. Au milieu de la solennité qui est très-grande, on entend (sans rien voir) une voix qui crie du haut des cieux : « Dites au prêtre Feriolus d'invoquer Éleuthère avec vous. » Feriolus obéit, on redouble de ferveur, on dépose même le cadavre sur les reliques du grand saint, et *onze heures* après le mort ressuscite. Il raconte alors tout ce que tant d'autres ont raconté avant lui, c'est-à-dire sa réception par les démons, sa délivrance par Mikael, et l'ordre donné par Éleuthère à son âme de retourner sur la terre. Maintenant nous allons passer à l'ouest de nos Gaules, mais ici la conquête est d'une telle importance, et la moisson est si riche, que nous devons lui consacrer un paragraphe tout spécial.

1. Nous en verrons la preuve au paragraphe *Apparitions*.

Digitized by Google

§ II.

LA BRETAGNE FRANÇAISE CHRISTIANISÉE PAR LA BRETAGNE ANGLAISE.

1. L'Armorique et ses druides. — 2. Les saints bretons. — 3. Saint Brieuc. — 4. Saint Samson.— 5. Saint Magloire. — 6. Saint Malo.— 7. Saint Paul de Léon. — 8. Saint Sezni. — 9. Saint Gildas de Rhuys.

Note I. — L'ENCHANTEUR MERLIN CONVERTI PAR LES SAINTS.

1. — *L'Armorique et ses druides.*

Ce n'est pas un médiocre service rendu par l'Armorique à l'Irlande, que d'avoir confirmé toute la thaumaturgie si contestée de ce dernier pays par la répétition des mêmes prodiges, cette fois un peu plus historiquement accusés. Sous ce rapport, la *petite* Bretagne est le duplicata de la grande. Même pays et même nom, même paganisme et mêmes usages, même origine celtique et druidique, enfin mêmes apôtres, et saints de valeur égale!... Qui croit aux uns n'a pas une seule raison pour se méfier des autres.

Rien n'est en effet plus certain que l'émigration forcée des apôtres irlandais vers la France, lors de l'envahissement des Saxons, sous la conduite de Hengist, en 445. Rien de plus certain encore que la conformité du terrible culte que ces émigrés apostoliques eurent à renverser sur les côtes de Bretagne, avec celui dont saint Patrice avait fini par obtenir raison.

Ce culte était celui des druides. Mais prenons garde! en en parlant comme on doit en parler, nous risquons de blesser toute une nouvelle école historique qui ne voit dans ce terrible sacerdoce « que la continuation de notre jéhovisme

et la descendance d'Abraham[1]. » Selon elle, ce serait à lui et à *Ésus* qu'il nous faudrait revenir si nous voulions être logique et religieux. Toutefois, on avoue bien que cet *Ésus* ou *Heusus* (identique, assure-t-on, au *Jéhovah* biblique comme Wodan l'est dans la même religion à notre saint *Michel*, le Mercure des païens) s'appelle encore en breton, aujourd'hui, l'*Effroyable*. On avoue bien encore que « les pères de ces peuples, les Gaëls et leurs frères les *Kimris* sortaient de ce pays des *Ombres* qu'Homère a placé auprès du Pont-Euxin, et que ce dernier peuple, véritable enfant de la nuit, portant tout à la fois un caractère *infernal et sacré*, promenait partout l'épouvante onze siècles avant Jésus-Christ[2]. » Mais cette école nouvelle ne tient à se rappeler qu'une seule chose : c'est que « ces peuples étaient nos pères en religion et les vrais génies de la France. »

Eh bien! nous ne demandons pas mieux, et nous accorderons volontiers que jusqu'à un certain point M. H. Martin est dans le vrai, et même dans le *vrai biblique*, lorsqu'il fait descendre des plus hauts plateaux de l'Asie centrale ses *Gaels* voyageant en compagnie d'*Aschenoc* et des petits-fils de Gomer et de Japhet. Donc rien de plus naturel que pour eux tous cet *Heusus* fût ce *Jéhovah* qu'ils n'avaient pas plus oublié qu'Abraham (Néméhed), ou saint Michel (Teutatès); mais il faudra bien nous accorder à notre tour qu'il est arrivé à ces tribus voyageuses précisément ce qui est arrivé à toutes les autres (*hors une*), c'est-à-dire la substitution *spiritique* de dieux usurpateurs à ces dieux légitimes. De là, toute une révolution dans le *personnel* théocratique, sinon dans tous les dogmes et dans tous les noms. Il ne faut pas oublier que le culte primitif s'était déshonoré à Samothrace

1. C'est, selon cette école, de ce *Néméhedbrahm* que les pierres de *Carnac* tiraient leur nom de *némédés*.

2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 50. L'Angleterre possède un *club druidique* qui, cet été même, a fêté solennellement cette religion primitive.

par son alliage avec celui de Cérès et de Proserpine, auquel il avait emprunté et les sacrifices homicides, et la nécromancie sanguinaire, et la lycanthropie (métempsycose anticipée [1]). Toute cette goétie satanique, nous la retrouvons fidèlement pratiquée dans l'île de *Sein*, sur la côte nord de la Bretagne, par ces vierges-prêtresses, si charmantes sous la couronne verte de *Norma*, si poétisées par les beaux chants de Bellini, mais si *dépoétisées*, par contre, sous le pinceau véridique de tous les historiens, et surtout de Strabon [2].

Il nous faudrait donc bien des abjurations et bien des baptêmes avant de nous décider à revenir en toute sécurité à la moisson nationale du *gui* et aux *dolmens* assassins.

Il est cependant une justice à rendre à notre école druidique moderne, c'est que malgré son anticatholicisme très-prononcé elle n'est cependant pas matérialiste, et c'est une honorable exception dans le milieu qu'elle fréquente. Elle signale volontiers le *merveilleux* partout où elle le rencontre; mais qu'elle prenne garde, car tout merveilleux qui ne tient pas *à la tête*, comme dit saint Paul, conduit tout droit au spiritisme, ou plutôt est le spiritisme lui-même. Il n'y a pas loin,

1. La *lycanthropie* est la persuasion de sa propre métamorphose en *loup;* la métempsycose est la réalisation, après la mort, de cette théorie *si flatteuse, ou de ses pareilles.*

2. En confirmation du portrait tracé par ce géographe, historien des prêtresses kimriques, *aux figures décrépites et aux cheveux hérissés*, on vient de découvrir à Château-Gaillard (dans le Bugey) quelques statuettes dont les traits semblent calqués sur ceux-ci. Les noms de *Brâmah-Chaudière* et de *Chemin des Gourous* (esprits) appliqués à cet endroit fatidique ne permettent pas de douter que les figures dont nous parlons ne soient celles d'un prêtre et d'une prêtresse de Teutatès. La dernière, montée sur un escabeau, tient le couteau sacré; en outre, le vase qu'elle presse sur son sein est précisément cette *chaudière* que dans notre précédent mémoire nous avons vue figurer partout, depuis l'époque des pharaons jusqu'à nos sabbats du moyen âge, et dans les abominables rites du *Vaudoux* de nos Antilles. *Brâmah-Chaudière* signifie donc *cris de la chaudière*, comme en Bretagne le *kaimanen de Bumengol* signifie littéralement *lamentations de la pierre rougie*, et l'on frémit lorsque tout auprès de ce lieu on voyait naguère encore une famille illustre porter le nom de *Gric da Moloch*, c'est-à-dire « *silence à Moloch.* »

en effet, de la philosophie de Samos [1] à celle qui commence à se populariser à Paris. Il n'y a pas loin de nos pratiques somnambuliques à celles de ces mages primitifs.

Écoutons le même historien.

« On ne saurait douter que les phénomènes du somnambulisme, du magnétisme, de l'extase (*quels que soient leur nature et leur caractère réels*), n'aient été très-fréquents chez les peuples gaulois et n'aient joué un très-grand rôle dans le druidisme : ses prêtres ont positivement la *seconde vue* (Tais-hâ-taraig). Quelques-uns de ces prophètes s'imaginent *qu'on* met du lait et du miel sur leur langue, quelquefois une cédule écrite, et en effet aussitôt après leur réveil ils annoncent formellement qu'ils viennent de recevoir cette grâce... Alors pendant qu'ils prophétisent, ils invoquent le Dieu vivant et la sainte Triade. Ce fut ainsi qu'autrefois Merlin prédit la venue des Saxons et même celle des Normands [2]. »

Un homme qui tient ce langage, ou qui l'accepte n'est pas bien loin de reconnaître, et par conséquent d'admirer les mêmes effets dans le *spiritisme* moderne. Évidemment ce qu'il appelle *le génie druidique* ne peut plus être pour lui une simple métaphore, et lorsque nous l'entendrons plus tard nous affirmer « qu'après avoir présidé à toutes les fortunes de notre patrie il devait se réveiller plus tard à l'époque de Jeanne d'Arc, *inspirer* cette héroïne et délivrer *surnaturellement* la France, » nous trouverons que s'il fait peu d'honneur à Jeanne d'Arc, il en fait infiniment trop à Teutatès.

Enfin on est prévenu ; mais lorsqu'on voit l'Académie française décerner pendant dix ans le grand prix d'histoire à cette personnification du génie national, on peut espérer que la philosophie *positive* qui triomphe à l'Académie des sciences n'a pas encore envahi toutes les sections de l'Institut.

1. La pythagoricienne.

2. Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 470. Voir sur Merlin la note I, fin du paragraphe.

2. — *Les saints bretons.*

Toujours est-il que les voilà encore une fois à l'ouvrage, ces mages catholiques aidés de bardes convertis qui n'ont rien perdu de leur poésie pour l'avoir consacrée à la vérité. Un demi-siècle va leur suffire pour conquérir ces esprits et ces cœurs demeurés depuis si fidèles.

Mais comment y parviendront-ils, sinon à force de charité d'abord, puis à force de ces miracles qui nous paraissent aujourd'hui des *visions* fantastiques?

Visions, légendes, allégories !... Voilà trois mots dont on a été surtout prodigue pour les saints armoricains dont nous voulons nous occuper; et plus que jamais ici nous regrettons de combattre encore une fois l'école concessionniste. Qu'il est donc pénible d'entendre le pieux et brillant auteur de *Sainte Élisabeth* en appeler, dans ses *Moines d'Occident*, si souvent au *symbole*, qui n'a rien à voir en tout cela.

Ainsi, par exemple, saint Pol de Léon fait-il reculer la mer de quatre mille pas pour agrandir l'enclos de son monastère, « on comprend assez, dit M. de Montalembert, que l'on interprète ainsi, sous le toit de chaume du paysan celte, les travaux d'*endiguement*, etc., etc [1]. »

Un autre saint trouve-t-il un trésor en labourant auprès de sa cellule (ce qui cependant n'a rien de miraculeux), voilà la paraphrase : « N'était-ce pas ici la traduction *symbolique* de l'admiration des populations rurales pour tant de travaux, etc., etc [2].? »

Les démons de la montagne maudissent-ils en rugissant l'arrivée de saint Gall en Suisse, et demandent-ils quand repartira ce chrétien (question évangélique),... cette fois,

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 386.
2. Id., ibid., p. 399.

« ces poétiques traditions peignent au naturel l'effet produit sur les âmes par la double lutte des missionnaires, par les dieux païens et les forces de la nature[1]. »

Non, mille fois non; les populations primitives ne se préoccupaient pas plus que les nôtres de tant de *finesses*, et le *symbole* est un procédé métaphysique dont elles n'ont ni le besoin ni la clef.

Aussi, dès que l'on entre dans cette voie d'explications, avec quelle facilité ne fait-on pas soi-même de la *légende* en substituant ses propres hypothèses aux narrations les plus simples! M. de Montalembert sait cependant mieux qu'un autre que le symbole est l'arme privilégiée de nos adversaires, celle qui les a le mieux servis pour leur grand système du *mythe* dans l'histoire, et, par voie de conséquence, du *mythe* dans la religion.

On n'a jamais appliqué cette méthode avec plus de ténacité que lorsqu'il s'est agi de nos premiers saints bretons.

Et cependant leur vie a été écrite sur les plus anciennes pièces : 1° par le père Albert, dominicain de la fin du XVIe siècle, et par D. Lobineau, bénédictin du XVIIe. Il est vrai que ce dernier avoue n'avoir écrit *ses vies* que « pour combattre et discréditer celles de son prédécesseur. » Mais qu'est-il arrivé? Ce qui arrive presque toujours. Les simples et naïfs exposés du premier ont reconquis toute l'estime que la science prétentieuse avait voulu leur faire perdre, et D. Lobineau, au contraire, est aujourd'hui relégué dans l'école des Godescar et des Baillet[2].

On comprendra que devant cette riche nomenclature de saints nous ne puissions consacrer que peu de lignes aux principaux d'entre eux.

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 485.

2. Voir, pour s'en assurer, le beau travail publié en 1837 par M. M. Kordanet sur les *Légendes de Bretagne*, révisées par M. Graveran, curé de Brest, et dont l'érudition et les lumières ne sont méconnues de personne.

3. — *Saint Brieuc.*

Le premier de ces saints, dans l'ordre chronologique, est saint Brieuc, qui remonte au VIe siècle. Ici, du moins, nous n'avons plus besoin d'en appeler à une topographie barbare comme l'était celle de l'Irlande. Pour confirmer les dires des narrateurs, ce sont nos propres villes du XIXe siècle qui proclament la gloire de leurs fondateurs. Celles de Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Pol-de-Léon, Quimper-Corentin, sont autant d'arguments archéologiques contre la possibilité des *mythes*.

Comme celle des saints irlandais, la naissance de ces bons saints bretons est constamment prédite. Ainsi, tout païens qu'ils soient, le père et la mère de ce premier évêque sont avertis en songe qu'il va leur naître un fils auquel ils donneront le nom de Brieuc, signifiant en hébreu *béni de Dieu*, et cette grande nouvelle suffit pour les convertir. Dès qu'il est en âge d'apprendre, l'enfant est envoyé par eux à saint Germain d'Auxerre, dont l'école était célèbre, et cet illustre saint, « voyant un jour une colombe blanche planer au-dessus de la tête de son élève, prédit à son tour ses hautes destinées. » L'homme fait ne démentira pas la colombe. A peine sera-t-il revenu dans son pays (l'Angleterre) que nous le verrons, sur l'ordre de son ange, s'embarquer de nouveau pour la Bretagne *mineure*, comme on disait alors, lutter contre les démons pendant toute la traversée, débarquer sur la côte nord, et, comme présent de bienvenue, délivrer subitement la contrée de la famine et de la peste qui l'avaient envahie. Depuis ce moment les miracles deviennent incessants, et ces monastères, dont nous entendons prononcer les noms tous les jours, se multiplient sous les pas de saint Brieuc jusqu'à l'heure de sa mort, dans sa quatre-vingt-dixième année, comme tous ces missionnaires-fondateurs.

4. — *Saint Samson.*

Bientôt après, un des plus riches seigneurs de la Bretagne est averti, toujours par *la même voie*, que sa femme va lui donner après trente-sept ans de mariage un fils qui éclairera un jour toute l'Église. Ce fils arrive, et c'est lui qu'on appelle aujourd'hui saint Samson. D'abord archevêque d'York, il reçoit l'ordre de traverser la mer, et, s'embarquant aussitôt avec saint Magloire et saint Maclou, ses parents, ils débarquent sur la même côte que saint Brieuc. Le premier hôte qui les reçoit est un seigneur nommé Primatus dont toute la maison est dans la douleur, car sa femme est couverte de lèpre et sa fille possédée du démon. Les guérir l'une et l'autre est l'affaire d'un instant pour notre saint, qui reçoit, en reconnaissance d'un tel bienfait, un emplacement considérable pour l'érection de son monastère. Ce monastère il l'appelle *Dol* (douleur) en souvenir de celle qu'il a guérie, et c'est là que plus tard doivent s'élever la ville et le siége épiscopal du même nom.

Persécuté par le roi-tyran Conomore, vingt fois il échappe par miracle aux embûches qu'il lui tend. Mais ce n'est pas lui qui se vengera, c'est Dieu qui va punir. Un jour que Samson célébrait le saint sacrifice, la femme de ce tyran l'ayant insulté, les deux yeux de celle-ci tombent de leur orbite, et le sang s'en échappe avec une telle violence qu'elle en meurt avant la fin de l'office. Saint Samson est un personnage parfaitement historique, car appelé par Childebert à Paris pour débarrasser la ville d'un horrible dragon qui faisait périr beaucoup de monde, on le voit se lier d'une étroite amitié avec l'évêque saint Germain, habiter souvent avec lui le monastère de Saint-Germain-des-Prés, et échanger ensemble les produits de leurs doubles propriétés. Ses obsèques, auxquelles assiste tout ce qu'il y a de grand en France, sont d'abord illustrées par une lumière extraordinaire émanant de

Digitized by Google

son tombeau, ensuite par un concert délicieux que les anges font entendre dans les airs, au-dessus de l'abbaye. Quant à ses dépouilles, portées d'abord à Dol où elles opéraient les plus grands miracles, elles furent rapportées à Paris lors de l'invasion des Normands. Conservées avec celles de saint Magloire et de saint Maclou, elles restèrent dans la chapelle du Palais jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle on les transféra dans l'église de l'Oratoire, d'où la rage des calvinistes, ces Normands de la Renaissance, les tira pour les brûler en partie.

5. — *Saint Magloire.*

Saint Magloire, élevé par saint Samson, est ramené avec lui d'Angleterre. Nous le voyons, pendant que son maître fonde le monastère de Dol, élever celui de Laumeur, et gouverner ensuite le premier pendant cinquante-deux ans. Samson étant mort, il le remplace à l'évêché. Mais dévoré de l'amour et du besoin de la solitude, il obtient de Dieu la permission de se retirer et de céder son évêché à saint Budok. Le voilà donc, déjà septuagénaire, se construisant un petit oratoire au milieu d'un marais dont le méphitisme lui paraissait le gage le plus assuré d'une profonde solitude. Il s'était trompé, car tout ce qui souffrait en Bretagne bravait un danger éventuel pour trouver un remède certain à des maux trop pressants. Tout ce qu'il guérit, soulage ou console dans cet affreux ermitage dépasse toute croyance. Il ne doit cependant pas y rester bien longtemps. Un comte Loyesco, l'un des plus grands seigneurs du Dolois, ayant été guéri par lui d'une lèpre qui le rongeait depuis sept ans, lui fait don de la moitié de l'île de Jersey pour y construire un monastère. Le partage se fait; mais à peine est-il signé, dit la tradition, que tout le gibier et les poissons abandonnent le côté du comte et passent en celui du religieux. La comtesse, à laquelle cette donation n'avait pas plu, persuade à son mari de reprendre, sous un

prétexte honnête, ce rivage et de donner l'autre en échange. Le saint y consent volontiers; mais voilà que tous ces animaux le suivent encore une fois, et laissent désormais improductive la rive qu'ils occupaient avec lui. Le comte comprit, et, sans écouter les plaintes de sa femme, il laissa toute l'île à Magloire.

C'est là que nous voyons le saint homme, malgré sa vieillesse, se promener toutes les nuits en priant sur le rivage de la mer, « et y rester jusqu'à l'heure des matines. » C'est là aussi qu'un jour, ayant envoyé un de ses religieux chercher quelques poissons, ce dernier, emporté par le flot, ne revint plus. Le désespoir de Magloire est immense, et vingt-quatre heures après nous le voyons, avec tous ses religieux, toujours à genoux sur le même rivage, conjurant le Seigneur de renvoyer au moins le cadavre de son enfant pour qu'il puisse l'inhumer. La prière *fait violence*, car la mer finit par rejeter à leurs pieds non plus seulement le cadavre, mais le religieux vivant qui proclama que, « mort depuis bien des heures, il venait d'être ressuscité par les *dernières* prières de Magloire. » Ce grand homme de Dieu s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-deux ans, plein de mérites et de bonnes œuvres, et, vers 900, son corps alla rejoindre ceux de ses prédécesseurs dans la chapelle du Palais, à Paris.

6. — *Saint Malo.*

L'enfer ne gagne rien à sa mort, puisque saint Malo lui succède, saint Malo (ou Maclou) civilisateur tout aussi historique que les autres, mais thaumaturge plus que tous. Et cette fois il l'est à tel point, que le courageux père de Giry lui-même recule, malgré ses convictions, devant la méfiance probable de quelques-uns de ses lecteurs.

On lui accorde cependant assez volontiers d'avoir ressuscité plusieurs morts et plusieurs animaux, d'avoir changé en un marais infect la contrée qui le repousse, et, après l'avoir

châtiée sous des nuées de cendres et de feu quand elle est coupable, de l'avoir transformée en *paradis* dès qu'elle consent à le rappeler. On lui accorde encore d'avoir porté impunément des charbons ardents dans ses mains, de s'être fait obéir et servir par des bêtes féroces, etc., etc. : ce qui ne laisse pas déjà que de lui donner une auréole fort brillante; et s'il faut accepter *forcément* de telles prémisses, on ne voit pas trop sur quoi pourrait se fonder le rejet de tout autre merveilleux. Car enfin qu'y a-t-il d'impossible à ce qu'un homme qui a fait tomber du ciel des cendres et du feu fasse, à un autre moment, et surtout aidé par saint Brendant, surgir du fond de la mer un îlot qui les sauve tous deux lorsque le flot les emporte *sans cependant les mouiller?*

Nous ne voyons pas trop non plus pourquoi le même Océan n'aurait pas obéi une fois de plus à ces deux grands maîtres, en rapportant, sur l'ordre de saint Malo, à saint Brendant, pour lors en Angleterre, le psautier que ce dernier avait oublié en Bretagne. Après que nous aurons suivi l'itinéraire très-historique de leur double voyage à Saintes, à Luxeuil, où il visite saint Colomban, etc., tout sera-t-il donc perdu parce que tous les *offices* ou *propres* de la Bretagne s'aviseront de les envoyer tous deux dans on ne sait trop quelles *îles fortunées*, dont une s'appelait *Ima*, et dans laquelle il ressuscite, comme Patrice, un géant damné qu'il baptise, qu'il instruit pendant quinze jours et qu'il rend à la mort après l'avoir consolé?

Prétendre, comme certains critiques, que l'on doit aplanir ces aspérités de la foi et ne pas trop quitter la plaine, c'est conseiller une chose aussi difficile que peu juste, car les sources étant les mêmes, nous préférerions presque un sacrifice absolu à un choix tout arbitraire. D'ailleurs, comme le font remarquer les Bollandistes et même le révérend père Mabillon, « toutes ces tradidions sont écrites et se renferment en général dans les habitudes normales du miracle. Ainsi, au moment même où saint Malo gouvernait son dio-

cèse, saint Mélanius, évêque de Rennes, convertissait tous les habitants de Vannes en ressuscitant un enfant étranglé publiquement par le démon, et cette fois le fait est consigné dans tous les manuscrits contemporains[1].

7. — *Saint Paul de Léon.*

Encore un Anglais et un élève de saint Germain d'Auxerre, au fameux monastère d'Hydulfus! C'est là que, tout jeune encore, il fait reculer la mer de quatre mille pas, et que d'énormes rochers, s'élevant spontanément, préservent à jamais d'un nouvel envahissement ce monastère fondé par sa sœur. Laissons M. de Montalembert soupçonner dans ces faits un symbole d'*endiguement* naturel. Pour nous, qui ne pensons pas que le corps des *ingénieurs* civils fonctionnât beaucoup à cette époque, nous en croyons et la tradition qui donne encore à ce rivage le nom de *chemin de saint Pol*, et l'église de Saint-Pol qui, sur l'heure même, consacra le miracle en ces termes :

Hoc reviviscit novus orbe Moses,
Cujus fugans jussu mare retroactum.

Le monde vit renaître alors un nouveau Moïse,
Dont l'ordre mit en fuite l'Océan.

L'Église n'eût pas chanté un simple *garde-fou.*

Plus tard, nous voyons ce nouveau saint, toujours guidé par son ange, quitter la Grande-Bretagne et aborder miraculeusement à l'île d'Ouessant, y détruire un temple païen (dont l'amiral Thevenard a dernièrement retrouvé les ruines) et y faire fleurir un véritable *âge d'or.* C'est là qu'un comte Wytheir, possesseur du comté de Léon, vient le chercher pour délivrer sa province de l'un de ces épouvantables ser-

1. Boll., *Acta SS.*, t. I, 6 januar. Voir encore l'affirmation du savant Duchêne, t. I, *Rerum Francorum. Sanctus Maclovius.*

pents dont l'espèce paraît bien heureusement perdue, et que depuis longtemps le rationalisme essaye de ranger parmi les *mythes* et les symboles. Nous croyons avoir prouvé ailleurs [1] leur réalité et leurs défaites *très-historiques*, soit par d'anciens chevaliers, soit principalement par une masse de saints qui semblent ne les avoir jamais regardés que comme des productions, des dégénérescences ou des incarnations sataniques, puisqu'ils les adjuraient toujours en ces termes : « O serpent antique, créature du diable, etc., etc. »

Quant à celui qui nous occupe, voici comme en parlent les manuscrits :

« Le comte Wytheir, étant entré dans les relations les plus amicales avec le saint, vint à lui parler d'un serpent tel qu'on n'en avait jamais vu, et qui désolait la plage orientale de la Bretagne : « Sa cruauté et sa voracité, lui disait-il, sont telles, que les cadavres de deux hommes et de deux bœufs ne suffisent pas à apaiser sa faim. MOI ET MES ENFANTS nous avons souvent essayé de le détruire à l'aide de nos plus excellentes armes; non-seulement nous n'avons pu lui faire la moindre blessure, mais nous avons eu toutes les peines du monde à échapper à la mort, car il a tué beaucoup de monde. Il est d'autant plus redoutable, que, bien qu'il manque de pieds, il se transporte où il veut avec une grande célérité en s'appuyant sur les écailles qui garnissent tout son corps, et sur ses côtes, semblables à des lames de fer qu'il déploie et abaisse successivement, ce qui lui permet non-seulement de s'avancer rapidement sur les surfaces planes, mais de gravir les montagnes sur le sol desquelles ses côtes laissent autant d'empreintes qu'il a fait de pas. Quant aux traits qu'on lui décoche, ils rebondissent sur son dos comme sur un rocher et ne peuvent lui faire aucune blessure. Alors, dans sa fureur, il cherche à vous dévorer et à vous faire périr avec son haleine pestiférée. Dès qu'il devine l'approche d'un ennemi,

1. *Esprits*, 2e Mém., vol. I, app. G.

il cherche à appuyer son cou gonflé sur quelque roche, et étend au loin le reste de son corps qui est immense, puisqu'on l'estime à cent vingt pieds, *au moins*; ce qui paraîtrait incroyable si ce n'était autant attesté. Le lieu où il réside a la contenance d'un de nos greniers à blé, qui, du reste, devient très-rare en cette île à cause de lui, ainsi que l'assurent les colons. »

Dès que Paul eut recueilli ces paroles, il se leva et déclara qu'il voulait voir une pareille bête. « Au plus vite, dit-il, il faut exterminer le germe de ces monstres. Dieu brisera sa tête. Qu'on me donne donc un guide pour m'indiquer le chemin. »

Le prince voulant s'y opposer, l'homme de Dieu jura qu'il ne mangerait une bouchée de pain et ne boirait une goutte d'eau qu'il n'eût débarrassé ces populations chrétiennes d'un dévastateur pareil, qu'il le vaincrait ou serait vaincu par lui. Ce parti étant bien arrêté, Paul passe la nuit en prière avec son clergé, et le lendemain, après avoir célébré la sainte messe et revêtu ses habits sacerdotaux, il se fait conduire à la caverne. La foule le suit, curieuse de voir le dénoûment. Dès que le monstre a l'idée de cette visite, il redresse sa tête et se prépare au combat. Mais dès qu'il voit le saint s'avancer résolûment vers lui armé du signe de la croix, il baisse les yeux, tremble et cherche à s'enfuir. Paul rempli de confiance en Celui qui a dit à ses disciples : « Vous marcherez sur les serpents et ils ne pourront vous nuire, » s'avance intrépidement, et s'adressant au monstre : « Bête mauvaise, lui crie-t-il, que prétends-tu faire? qui t'a permis d'envahir une contrée habitée par des hommes et de la dévaster? Allons, misérable, dépose cet orgueil qui t'a *gonflé* jusqu'ici, et obéis à la voix du plus infime des serviteurs de Dieu, mais en ce moment dépositaire de sa vertu. »

Ayant ainsi parlé, il détache son étole, la passe au cou de l'animal, et, prenant son bâton, le traîne vers la plage nord, comme on traîne un chien furieux, malgré lui. Arrivé au

bord de la falaise, le saint lui dit : « Avant de te précipiter dans ce gouffre, étends ton cou d'azur, pour que je puisse reprendre mon étole. » Cela fait, il lui enjoint de ne jamais aborder sur aucun rivage chrétien et de ne plus nuire à personne, et lui ordonne de s'élancer dans les flots. Et depuis lors, ce gouffre, situé à la pointe orientale de l'île, s'appelle l'*Abîme du Serpent*, Touil-ar-Sarpant.

Depuis lors encore, cette île tire son nom du *baz* ou bâton du saint (*baculo*). En outre, on montre encore dans le trésor de l'église de Saint-Pol une copie des quatre évangiles faite par le comte Wytheir et donnée par lui à son saint pasteur. En 1352, ce livre fut recouvert de lames d'argent doré, par la générosité de Guillaume de Rochefort, évêque de Léon. Enfin, le père Albert, narrateur de cette vie, désigne une famille noble de la paroisse de Cleder, qui tire son nom de celui de ses membres qui osa servir de guide au saint lorsqu'il allait reconnaître la caverne. Depuis lors elle s'appelle *Ker-gour-na-thokc* (en français, *qui ne sait fuir*), et de là lui vient la prérogative, toujours en usage au premier dimanche après l'octave de saint Pierre et saint Paul, d'aller à l'offrande avec une épée et des éperons dorés. Il faut convenir que si toute cette aventure n'est qu'un *symbole*, voilà bien des conséquences qui ne lui ressemblent guère.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est de voir les Bollandistes réduire, de leur autorité privée, les cent vingt pieds de longueur donnés par le père Albert au serpent, à *vingt pieds, attendu qu'il n'en avait jamais existé de plus grands.* — Hélas! il ne s'agissait que d'attendre, pour convenir avec Cuvier que « le moyen âge était encore une fois justifié par la découverte des sauriens et des ptérodactyles de soixante-dix-huit pieds de long, pétrifiés sous nos pas, et dont quelques individus survivaient encore au XVIe siècle [1]. » Or, les fossiles ne sont pas des *symboles*.

1. Cuvier, *Révolutions du globe*, t. V, p. 247.

Songeons-y bien, c'est pour ce grand acte de courage et de puissance que la reconnaissance publique, celle du comte et les ordres du roi Childebert, forcent saint Paul à accepter la possession et l'épiscopat de ce pays auquel il impose son nom, comme l'ont fait tant d'autres saints. Sans lui, il n'y eût jamais eu de province, d'évêché ni de ville portant le nom de Saint-*Pol*-de-Léon.

Ce qui n'a pas empêché les calvinistes bretons de jeter au vent les restes de ce grand homme qui avaient été transférés, lors de l'invasion des Danois, à Saint-Florent-lez-Saumur.

8. — *Saint Sezni.*

Sezni, jeune Irlandais, part pour Rome, à l'âge de vingt-trois ans, sous la garde de saint Patrice, qui le présente au pape saint Célestin Ier. Celui-ci l'ayant renvoyé en Irlande, il y bâtit un grand nombre de monastères, guérit tous les malades, ressuscite un serviteur du comte Gerran qui avait été étranglé par les loups, puis sept autres morts dont les corps avaient été jetés dans un étang par les voleurs, rend la vie à un cheval pour sauver le palefrenier qui l'a laissé périr, empêche le duel de deux chevaliers en interposant sans cesse entre eux une poutre qui les en empêche, et meurt à l'âge de cent vingt-sept ans, comblé de mérites et de gloire. Ses cendres sont reportées du comté de Léon, où il était venu mourir, en Irlande, son pays natal.

9. — *Saint Gildas de Rhuys.*

Pour compléter cette première phalange de saints bretons, en voici venir un dernier, l'une des gloires scientifiques des deux Bretagnes [1]. C'est à lui que l'on devait la fondation des

1. Nous possédons de lui deux œuvres : la première est une admonestation aux Bretons armoricains ; la deuxième, une leçon du même ordre aux Bretons d'Angleterre, sous le titre de *Ruine de la nation britannique*. Ces deux

monastères célèbres, dans lesquels le savant abbé de Fulde, Raban-Maur, devait puiser, peu de siècles après lui, tous les éléments de sa prodigieuse érudition. C'est donc un personnage très-historique, et puisque le révérend père de Buch [1] nous affirme « qu'il n'y a jamais eu qu'un Gildas, c'est nécessairement lui que l'on appelait le *sage* ou l'*inspiré*.

C'est donc lui qui, dès son enfance et comme son prédécesseur, fait une fois reculer la mer du couvent de Saint-Hidulfe, dont elle envahissait à nouveau le domaine. Sa sainteté était déjà si célèbre à cette époque, que sainte Brigide lui ayant écrit pour lui demander quelque objet dont il se fût servi, il lui envoyait aussitôt une petite clochette que l'on montre encore aujourd'hui en Irlande.

On l'appelait, dit-on, l'*inspiré*, et le père de Buch cherche à expliquer cette épithète par le tableau que Gyraldus Cambrensis, déjà cité, fait de certains *devins* de cette époque. « Il y a, dit ce dernier et très-savant auteur, que M. H. Martin nous semble avoir reproduit tout à l'heure, il y a parmi les habitants de ce pays quelques hommes qu'on appelle *awenydhim*, c'est-à-dire *conduits par l'esprit*. Consultés sur certains sujets obscurs, on les voit *frémir* aussitôt, tomber comme en extase, donner quelque réponse détournée, et finalement sortir de cette *extase* comme d'un sommeil pesant, toutes les fois que d'autres les réveillent et les obligent pour ainsi dire à revenir à eux-mêmes. *Il en est peut-être d'eux (forsan) comme des fanatiques et des énergumènes.* Ces grâces leur sont pour la plupart octroyées pendant le sommeil... »

Comment le révérend père de Buch se laisse-t-il prendre à cette demi-similitude, et ne reconnaît-il pas dans cette dernière peinture les agents inspirateurs de tous les *médiums*

exhortations à la pénitence s'appuient sur les crimes et les vices qui ont attiré, dit-il, sur ces deux provinces le fléau de l'invasion des Saxons, pendant laquelle il écrit.

1. L'un des continuateurs actuels de l'œuvre des Bollandistes.

du monde? Est-ce parce que ces somnambules ont soin d'invoquer Dieu et la sainte Trinité dans l'intérêt de leur *clairvoyance ?* La raison ne suffirait pas, et ce n'est pas sur cela seul, comme il le pense, que l'Église aurait ratifié l'épithète d'*inspiré* que l'on donnait à son saint.

D'ailleurs ces sortes de *médiums* ne sont pas, en général, favorisés du don de résurrection. Or, on l'attribue communément à saint Gildas. Il est, entre autres, une légende dont certains détails méritent confirmation.

Si nous demandons à Godescar, à Fleury, à Baillet, quelle est la meilleure histoire de la vie de saint Gildas, ils nous renvoient à celle écrite par un moine de Rhuys au XIe siècle et que le père Mabillon a éditée [1], et pour nous en donner une idée ils ne craignent pas d'en détacher l'épisode de *Triphine.*

Selon Godescar, cette Triphine était une de ces jeunes filles de distinction confiées à la direction du saint, lorsqu'il se fut retiré dans son monastère de Rhuys, ou dans celui de Blavet, et, selon Godescar, il est *parfaitement historique* que Gildas l'avait mariée avec le consentement (difficilement obtenu) de son père Conomore, l'un de ces petits roitelets bretons et plus ou moins tyrans, dont la nouvelle critique veut et ne peut pas détruire la réalité [2]

Godescar accorde encore que Conomore, dans un accès de jalousie, coupe le cou à sa femme, et tue par conséquent l'enfant qu'elle portait dans son sein. Puis l'auteur en reste là.

Mais si nous interrogeons cette même légende *éditée par Mabillon,* nous trouvons bien autre chose que Godescar et Baillet ne nous disent pas. Selon elle, « le père de Triphine, qui n'avait obéi à saint Gildas que dans un but commun de

1. *Ann. bénédic.,* t. I, p. 138.

2. C'est d'eux que M. de Kerdanet dit avec beaucoup de raison : « Mais commencez donc par détruire leurs médailles, leurs actes, etc., que nous possédons si souvent dans nos musées. »

réconciliation avec Conomore, et parce que le saint lui avait garanti que sa fille *ne mourrait pas*, le père de Triphine, disons-nous, va trouver Gildas et le somme de faire honneur à sa parole. Celui-ci commence par se faire conduire chez Conomore, essaye de pénétrer dans son château, mais les portes lui demeurant obstinément fermées, il lance une poignée de poussière sur le donjon qui s'écroule à l'instant sur son maître et l'engloutit sous ses ruines. On montre encore aujourd'hui ces ruines sous le nom de « *Pedernek*, ou *Conomore-ar-Milliguet*, c'est-à-dire, château de *Conomore le Maudit.* »

Après cette exécution, Gildas, assisté du père de la victime, se serait rendu avec lui à Vannes, et, pénétrant dans l'appartement où reposait le cadavre, aurait *remis la tête coupée* sur son col, et, s'agenouillant avec la foule, aurait proféré à haute voix ces paroles : « Triphine, au nom du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je te commande de te lever et de me dire où tu as été conduite après ta mort. » A cette voix la dame ressuscite, et raconte comme quoi les anges allaient l'introduire en paradis, lorsqu'à la voix de saint Gildas elle avait senti son âme se réunir à son corps. En confirmation de ce récit, Triphine est honorée dans tous les bréviaires, y compris le Bréviaire romain, du titre de martyre qu'elle partage avec son fils.

Mabillon puisant ces détails dans ce même manuscrit donné pour *le plus authentique*, et ne se permettant pas, malgré sa grande sévérité de critique, une réflexion sur ce singulier épisode, nous demandons comment les hagiographes dont nous venons de parler, tout en relatant la première partie du drame de Triphine, en ont osé supprimer le dernier acte.

Nous en resterons là sur nos saints de Bretagne, dignes émules, on le voit, de leurs frères, de leurs contemporains, de leurs coopérateurs les saints d'Irlande. Les uns et les autres ne font qu'un, et pour peu que nous voulions bien accueillir

comme historiques ces hommes dont tant de nos villes portent encore le nom, et dont toutes les traces peuvent être encore suivies aujourd'hui, nous devons accueillir aussi comme historiques tous ces personnages irlandais dont la vie est tout entière conforme à la leur.

Est-ce une raison maintenant pour exiger de nos lecteurs une foi aussi complète en ces récits que dans ceux qui vont remplir les paragraphes suivants? Non, mais c'est assez pour embarrasser les critiques qui, forcés d'accepter ces derniers, finiront par se demander de quel droit ils suppriment ceux qui les précèdent : arbitraire d'autant plus embarrassant, qu'il faudrait l'étendre plus tard à une masse de successeurs qui, sous les noms de Donatien, de Guillaume, de Ronan, d'Yves, de Vincent Ferrier, etc., continueront à illustrer la province la plus catholique de France et à s'imposer forcément.

I. « L'ENCHANTEUR MERLIN CONVERTI PAR LES SAINTS. » — Notre étude sur le merveilleux breton nous paraîtrait incomplète, si nous négligions un personnage qui occupe dans les traditions du même pays une place si intéressante.

Nous avons dit que la vraie mission des apôtres anglo-bretons était la conversion des druides, et Gyrald de Cambrie vient de nous montrer la classe la plus imposante de leur sacerdoce dans ces *awenydhim* ou bardes inspirés par l'*esprit*. Pour un apôtre chrétien c'étaient bien là ceux qu'il fallait gagner les premiers à sa cause, et certes ce n'était pas trop du secours de l'Esprit-Saint pour guérir *ce mal sacré* (drouk-sant) (*a*) que saint Colomban, saint Kentigern et saint Kadoch allaient poursuivre dans la personne de Merlin, comme saint Patrice, dit-on, le poursuivit dans la personne d'Ossian.

Que Merlin l'enchanteur ait été un personnage parfaitement historique, cela résulte pour nous, bien moins encore de sa légende et de ses poëmes que de ses dernières rencontres avec les saints dont nous parlons.

(*a*) Ce mot signifie encore aujourd'hui dans le diocèse de Vannes *divination, drouk* venant, comme drak et *dragon,* du verbe δέρκομαι, *voir clair.*

Certain de sa naissance en Cambrie pendant la dernière moitié du ve siècle, nous serons beaucoup moins affirmatif, comme bien on le pense, sur la tradition généalogique qui, tout en lui donnant pour père *putatif* un magistrat de l'empire romain, fixé en Écosse, ajoutait à cette descendance naturelle une seconde origine beaucoup moins facile à comprendre et surtout à admettre. *Au magistrat*, homme et véritable père, on adjoignait un de ces *esprits élémentaires* que le paganisme de tous les temps plaçait à la tête de tant de familles illustres (*a*).

Quoi qu'il en soit de son origine et de son baptême, Merlin fut avant tout *l'awenydhim* de ces dieux que le christianisme trouvait alors et combattait dans tous les phénomènes naturels, dans les astres, les bois, les fontaines et les pierres; car « le véritable *awenydhim*, selon Gyrald de Cambrie, vivait en familiarité continue avec les esprits, les *voyant*, les connaissant, *causant* avec eux, les appelant par leurs *noms*, et prédisant l'avenir par leur entremise (*b*). »

M. de la Villemarqué, à qui nous empruntons une grande partie de ces détails, a bien soin, en sa qualité d'académicien, de rapprocher ces phénomènes de ceux des Pythies, des Corybantes, etc., « sans oser, toutefois, dit-il, *descendre* jusqu'au spiritisme contemporain (*c*), » et de les déclarer tous parfaitement *naturels*, ce qui prouve une fois de plus qu'il ne suffit pas d'étudier très-spécialement et de traiter avec charme une question pour la comprendre, si l'on ne s'est pas au préalable affranchi des préjugés qui l'obscurcissent.

Saint Gildas, contemporain de Merlin, n'en jugeait pas ainsi; car en lançant force anathèmes à *ces faux prophètes*, il les trouvait, à ce qu'il paraît, fort peu *naturels* dans leurs pratiques. Merlin, au reste, lui prodiguait, ainsi qu'à tous les moines, les injures et la haine que les *malades sacrés* leur ont portées dans tous les temps. « Son animo-

(*a*) Dans notre 2e Mémoire, vol. III, ch. XIV, appendice U, intitulé « *Conceptions et naissances influencées*, » nous nous sommes spécialement occupé de ces hommes à *double nature* (διπλοῖ), comme on le disait de Cécrops, ou *demi-dieux* à Athènes et à Rome, *miaotsée* à la Chine, *neffelsoglies* chez les Turcs, *manuaheims* chez les Scandinaves, *cambiati* chez les Allemands, *chaberons* au Thibet, et dont la théologie reconnaît avec sainte Hildogarde et saint Thomas la nature *exceptionnelle et mixte*. Nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs.

(*b*) « ... Semper cum spiritibus, eosdem videndo, colloquendo, nominando, et ipsorum ministerio plerumque futura prædicebat. » (Gyraldus Camb., p. 837.)

(*c*) L'*Enchanteur Merlin*, chez Didier, 35, quai des Augustins.

sité se serait même traduite par des actes qui ne sont pas rares dans l'histoire des monastères bretons, trop souvent en butte aux attaques des chefs indigènes; ainsi l'on parle de « troupeaux enlevés aux moines d'une église incendiée, et même d'un recueil des Évangiles déchiré feuille à feuille et jeté à l'eau par Merlin le barde (*a*). » S'il en est ainsi, ce n'est décidément pas le Saint-Esprit qui l'inspire. D'ailleurs il chante *Belen* (le Dieu du soleil) et sa célèbre fontaine de *Balenton* ou *Baranton* ; c'est tout dire.

Mais, comme toujours, ces doctrines et ces pratiques finissent par une terrible tragédie. Depuis longtemps son influence à la cour d'Arthur, successeur d'Ambroise Aurélien, semblait malheureuse. Malgré le dévouement patriotique qu'on ne pouvait lui refuser, il se trouvait engagé comme barde et comme guerrier dans une guerre fratricide entre les Bretons du nord et ceux du midi. Déjà deux batailles lui avaient été funestes, la troisième, celle d'Arderid, le rendit fou. A la vue de ce carnage entre frères, le remords le saisit; il se crut assiégé de fantômes furieux, et, après avoir brisé son épée, il s'enfuit dans les bois pour y vivre avec les bêtes sauvages dont la société lui semblait désormais préférable à celle des hommes. Malgré le caractère *lycanthropique* de cette nouvelle vie, sa lyre, moins brisée que son glaive, le consolait encore et nous laissait un poëme (celui d'*Afallenau* ou des *Pommiers*) qui contient des vers fort touchants.

En voici quelques-uns extraits de la légende de saint Kadock, et traduits par M. de la Villemarqué.

« Du temps que j'étais dans le monde, l'étais honoré de tous les hommes.
« ... Tous les rois du pays m'aimaient, et j'étais craint des rois étrangers.
« Le pauvre peuple dans le malheur disait : « Chante Merlin, chante toujours; »
« Maintenant, je vis dans les bois, et personne ne m'honore plus :
« Sangliers et loups, quand je passe, grincent des dents à ma vue.
« J'ai perdu ma harpe, les arbres aux fruits d'or ont été abattus;
« Les rois des Bretons sont tous morts, les rois étrangers oppriment le pays.
« Les Bretons ne me disent plus : « Chante Merlin, chante les choses à venir. »
« On m'appelle *Merlin le fou*, et tout le monde me chasse à coups de pierres. »

En vain Taliésin, son frère en inspiration bardique, vient-il le visiter dans sa détresse et lui faire entendre les chants les plus propres à calmer ses douleurs; en vain sa muse, sa nymphe, l'Égérie de sa jeunesse, ou, selon quelques-uns, sa sœur, tout en lui conseillant d'écouter encore les *songes de son sommeil* (*b*), l'engage-t-elle à

(*a*) De la Villemarqué, p. 41.
(*b*) Merlin était extatique, cataleptique, ou plutôt somnambule ; cet état,

se rapprocher du Seigneur et à recevoir la *communion*. A ce dernier mot sa fureur se réveille, il se rappelle ces moines *méchants* et *menteurs* qu'il abhorre. « Non, dit-il, je ne la recevrai pas de ces hommes à longues robes. *Je ne suis pas de leur Église.* Que Jésus-Christ me donne lui-même la communion. Et celle qu'il aime s'éloigne en le pleurant. « Que Dieu ait pitié de Merlin, » s'écrie-t-elle.

Mais ce que n'ont pu obtenir ni le barde, ni la nymphe, ni la sœur, ce sont précisément les moines *méchants* et *menteurs* qui l'obtiendront à force de charité et de sympathie pour Merlin. On verra un saint Germain d'Auxerre entrer en communication avec lui, un saint Colomban partir d'Irlande pour aller à sa recherche, un saint Kentigern le poursuivre en Écosse, où on le disait retiré, un saint Kadock, plus tendre encore pour « *son pauvre cher Merlin* », parvenir à le rejoindre dans sa forêt, à faire couler ses larmes, à le réconcilier avec Dieu et le bénir. « Pauvre cher innocent, lui disait-il, revenez au Dieu qui est mort pour vous sauver. Celui-là seul aura désormais pitié de vous. A qui met sa confiance en lui, il donne le repos. — En lui j'avais confiance autrefois, reprend Merlin, en lui j'aurai confiance encore, et je lui demande pardon. — Pauvre cher Merlin, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit te pardonnent. » Et Merlin se relève en disant : « Je chanterai les miséricordes de mon Dieu d'âge en âge et au delà de tous les âges. »

... Mais le soir même du jour où le plus aimable des saints avait pressé le vieux barde dans ses bras, on trouvait ce dernier mort au bord d'une rivière. Des pâtres de la race des Pictes l'avaient tué à coups de pierres !...

Nous le répétons ; l'hagiographie catholique nous garantit d'autant mieux la réalité historique et le vrai caractère de ces hommes, que les saints les prenaient plus au sérieux que tout le monde, et ne se méprenaient ni sur l'état surhumain de leur *maladie sacrée*, ni sur la source *en général* erronée de leurs inspirations. Nous disons *en général*, parce que, seuls encore, ils reconnaissaient que parmi ces révélations *spiritiques* se glissaient souvent de très-grandes vérités, auxquelles ils ne refusaient que deux caractères, *la certitude* et *la constance :* « non possunt *certo* cognoscere », dit la théologie.

Et relativement au devin qui nous occupe, comment ses pronostics eussent-ils pu exciter un enthousiasme aussi universel s'il n'avait pas,

comme nous croyons l'avoir surabondamment prouvé, est la suite *fréquente*, et non, comme on se l'imagine, la cause du commerce avec les esprits.

nombre de fois, entrevu de ces événements capitaux et lointains qu'il n'est donné à personne de prévoir?

Né en 450, Merlin, comme nous venons de le dire, était mort en 520. Or, comment aurait-il pu jamais *conjecturer* que « sa nation se relèverait et qu'elle chasserait les Saxons par delà l'Océan »? Aussi, lorsque les Normands armèrent en 1066, ne fut-ce qu'un cri d'enthousiasme dans les deux Bretagnes, et regarda-t-on, sur la foi de Merlin, le succès comme indubitable; car non-seulement, comme le dit, sans y croire, M. de la Villemarqué (p. 262) : « Il avait vu, cinq siècles à l'avance, se dérouler devant lui *toutes les phases* de l'histoire générale des Bretons, depuis le débarquement des Saxons jusqu'à l'arrivée des Danois et des Normands. » Puis, arrivant à cette date de 1066, il avait écrit : « Alors *viendra de la Neustrie* un peuple monté sur des coursiers de bois et revêtu de fer qui nous vengera de nos ennemis. » Non moins illuminé sur les destins de l'Armorique, il en avait tracé toutes les phases avec une précision qui tenait du prodige, et toujours les hommes et les faits étaient arrivés à point nommé pour donner raison aux stances du vieux barde.

Mais ces stances, ces prophéties d'une clarté si limpide, qui donc nous les faisait connaître? qui donc nous en garantissait la date, la *minute* et les *minutes?* Mon Dieu! TOUT, puisqu'elles étaient non-seulement dans toutes les *mémoires,* mais encore dans *tous* les *chartriers,* et dans toutes les *archives* des monastères, dont les pieux habitants eux-mêmes se portaient garants de la fidélité des traductions subséquentes.

Or, ces traducteurs subséquents commencent pour nous au chapelain de Guillaume, petit-fils du roi Henri 1er d'Angleterre. C'est lui qui est chargé par le roi de traduire les vieux poëmes, et, cela fait, il meurt évêque. Vers la même époque, c'est Lincoln, le premier prélat d'Angleterre, « un des personnages les plus considérables de son siècle, neveu de Roger de Salisbury, grand justicier du royaume, qui charge Geoffroy de Monmouth d'une autre traduction latine. » « Tous s'accordent, à partir de ce moment, sur l'autorité de Merlin, et toutes les opinions s'inclinent devant elle. Pas un docteur du douzième siècle n'hésitait à regarder le prophète breton comme supérieur aux antiques oracles de Cumes et d'Érythrée... Le grand abbé du Bec, Robert de Thorigny, le consultait la nuit dans sa cellule... L'Hérodote de la Normandie, Ordéric Vital, n'y attachait pas moins d'importance. Il fait remarquer que les événements qu'il rapporte ont été prédits il y a *six cents ans,* en présence d'un roi de la Grande-Bretagne, appelé Gnortigern, et de SAINT GERMAIN D'AUXERRE, ET

LES FAITS QUI SE PASSENT AU MOMENT OU IL TIENT LA PLUME « ont été ANNONCÉS, dit-il, AVEC LA MÊME PRÉCISION, COMME IL EST FACILE AUX SAVANTS DE LE DÉMONTRER. » Alors il fait un extrait des prophéties de Merlin QU'IL A SOUS LES YEUX, et admire leur accomplissement JUSQUE DANS LES PLUS PETITS DÉTAILS (*a*)... L'homme le plus considéré de l'Europe, l'abbé de Saint-Denis, ouvre à Merlin les portes de son abbaye; Enfin, l'arbitre des papes et des rois, LE GRAND SUGER ose écrire de lui : « Merlin, ce prophète rustique des Anglais, est un témoin et un narrateur *admirable :* des événements éternels de sa prédiction SI MERVEILLEUSE ET SI ANTIQUE, pas un mot, pas un *iota* qui n'ait reçu son accomplissement (*b*). Plus tard encore, c'est Jean de Cornouailles, savant de l'Université de Paris, auteur de l'*Examen de la philosophie humaine*, qui, sur la demande de l'évêque d'Oxford et précisément pour contrôler les traductions précédentes, traduit les pièces originales *mot à mot*, comme il le dit, *pro verbo verbum*, pour conjurer les traits de la critique. » Cette traduction, comme le reconnait M. de la V..., justifie celle de G. de Monmouth. « C'est encore Alain de Lille, ce savant de l'Académie de Paris, à qui son savoir encyclopédique a fait donner le surnom de *docteur universel*, qui ne croit pas devoir consacrer moins de sept livres à cette étude. Pour lui, Merlin était chrétien (*c*), car Dieu, qui fait souffler son esprit où il veut, a pu se servir de lui, comme il s'est servi de Job... *Tanta in Merlino est præsentium scientia et* præscientia *futurorum* », page 6.

Enfin, Jeanne d'Arc arrive, Jeanne « qui, en écrasant la tête du monstre saxon, devait réaliser *l'idéal messianique* rêvé par Merlin » (*d*), et Merlin se trouve encore là, pour faire suite à la prédiction qui avait annoncé, disait-on, les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. Alors que cette grande nouvelle venait d'être mise en circulation et agitait tous les esprits depuis la mer de Bretagne jusqu'aux marches de Lorraine... on lisait dans les prophéties du vieux barde Merlin : « Alors, du *bois chenu* sortira une *vierge* qui arrêtera

(*a*) Duchêne, *Hist. Norman. script.*, p. 887.

(*b*) Id., ibid., p. 295. Nous en demandons pardon à M. de la Villemarqué, mais sa version : « Ce narrateur *extraordinaire* des événements du monde », ne rend pas le *narratum mirabile sempiterni eventus*, de Suger.

(*c*) Nous l'avons vu, mais chrétien invoquant *Bélen*, ayant l'horreur des moines et refusant la communion!...

(*d*) De la Villemarqué, p. 323.

le fléau... On verra cette vierge ruisselante de larmes de pitié, et elle poussera un cri terrible qui remplira l'île. »

Jeanne, elle-même, parle de cette prophétie sans y croire, et nous avouons que pour nous elle complète merveilleusement tous les succès sibylliques de Merlin. Nous comprenons donc parfaitement que M. de la Villemarqué, devant les autorités foudroyantes des Suger, des Alain de Lille, des Ordéric Vital, se soit écrié : « Je ne m'étonne plus de la renommée de Merlin en France » (p. 299); mais nous ne le comprenons plus du tout, lorsque après nous l'avoir montré infaillible *même dans les plus petits détails* depuis 460 jusqu'à 1066, après être convenu de l'antiquité des poëmes, de la fidélité et de la concordance des traducteurs les plus habiles, il semble tout à coup, bien qu'il s'agisse du même poëme et de ses traducteurs également habiles, virer de bord et ne plus voir dans cette strophe relative à Jeanne d'Arc que des *interpolations* ou des adaptations habiles aux événements du temps... Et cependant, ne pouvant nier la strophe, ne pouvant nier la terreur qu'elle causait aux Anglais qui en déduisirent la sorcellerie de Jeanne, il réduit cette interpolation à un seul mot, au mot *arces* au lieu du mot *artes*, et il rejette la prophétie de *la Vierge du bois chenu* (qu'il est bien forcé d'accepter) sur ce que quelqu'un, qu'il ne nomme pas, aurait ajouté au *bois chenu* ce complément géographique « *sur les marches* de Lorraine ».

En vérité, c'est par trop peu devant quelque chose d'aussi capital. C'est bien assez, il est vrai, quand il s'agit de se faire accepter par la science officielle moderne; mais comment celle-ci pourrait-elle jamais balancer, en bonne justice, ce *congrès* d'hommes suréminents qui viennent de nous affirmer la corrélation *précise* des événements de leur temps avec les pièces qu'ils avaient sous les yeux?

Nous verrons M. Henri Martin beaucoup plus logique.

Mais surtout nous ne comprenons plus du tout chez M. de la Villemarqué cette conclusion subite qui ressemble à une abjuration sans cause et sans raison. « Il appartenait au Saint-Siége, dit-il, de mettre fin à une MYSTIFICATION historique par trop prolongée, et les Pères du concile de Trente signalèrent les prophéties de Merlin comme *fausses* et défendirent de les consulter » (p. 340) (*a*).

D'abord, supposer que la France et l'Angleterre, y compris leurs plus saintes, leurs plus hautes et leurs plus savantes autorités, aient été la dupe de quelques *mystifications* restées inconnues, c'est une

(*a*) De la Villemarqué, p. 330, et Myryriam, Arch. of vates, t. II, of vates.

énormité critique. Ensuite le concile de Trente, dans sa mesure de prudence, ne s'est pas servi du mot *fausses* mais *obscures*, ce qui est bien différent. Il connaissait trop bien la question des Sibylles (*teste David cum Sibylla*), trop bien la question de Balaam et consorts, ces devins païens si magnifiquement inspirés, trop bien la question de l'*extase* et des *doubles* inspirations, pour avoir jamais eu d'autre dessein que de mettre en garde contre des révélations toujours *incertaines* et suspectes, surtout lorsqu'elles émanent d'une source qui l'est encore plus.

C'est là une question élémentaire et parfaitement décidée pour tout chrétien qui croit aux *esprits;* et probablement le seul tort de M. de la Villemarqué, avant de nous donner ce petit livre charmant et rempli d'intérêt, est-il ne n'avoir pas osé, comme il le dit lui-même, *descendre* jusqu'à l'étude des « *médiums* contemporains ». Sans lui présenter, *peut-être*, aucune prophétie sérieuse, ils lui auraient fait comprendre par certaines révélations domestiques la possibilité des autres et la vraie philosophie du druidisme fatidique.

---

§ III.

LA FRANCE CONQUISE ET LA MONARCHIE FRANÇAISE FONDÉE PAR LE MIRACLE

I. Clovis et saint Remi, père et parrain de la monarchie française. — 2. La sainte ampoule. — 3. Miracles traditionnels et privés de saint Remi. — 4. Saint Remi et ses résurrections.

Note I. — UN DON DU SAINT-ESPRIT CERTIFIÉ PAR LA MÉDECINE.

Note II. — LES FLEURS DE LIS ET LE DRAPEAU.

Note III. — QUELQUES MOTS SUR QUELQUES TEXTES DE FLODOARD.

1. — *Clovis et saint Remi.*

L'Église désirait et pressentait la naissance d'une *fille aînée*, et s'il était depuis longtemps visible qu'un jeune et royal couple, celui de Chlodovée et de Chlothilde, allait lui en donner une, il ne l'était pas moins que saint Séverin et

par-dessus tout saint Remi en seraient les parrains. D'ailleurs sainte Geneviève pouvait-elle avoir oublié sa *bonne* ville de Paris? Non, et pendant le siége de dix ans que devait en faire le roi franc, il n'était guère possible à celui-ci d'échapper bien longtemps à la conspiration sacrée que tramaient contre lui tant de vertus et de miracles.

On a trop présenté la grande décision de Clovis à la bataille de Tolbiac comme le coup de dés d'un joueur désespéré. Bien que rien ne fût plus naturel et plus commun que ces promesses de *détresse*, tout nous dit cependant que le Barbare était ébranlé depuis longtemps, et qu'il ne s'agissait plus pour lui que de *s'exécuter*. Rompu aux miracles quotidiens qui remuaient si profondément les esprits, Clovis inclinait depuis longtemps à la croyance, et ses longues controverses avec la reine sur la *Trinité*, le *baptême*, etc., prouvent à elles seules quel était le travail de son esprit.

Quoi qu'il en fût, Clovis et saint Remi étaient devenus pour les destinées religieuses de la Gaule ce que Constantin avait été pour les destinées religieuses de l'empire. Pour lui, saint Remi est Athanase, Clotilde est sainte Hélène, et saint Séverin d'Agaune le guérit comme le pape saint Sylvestre avait guéri le fils de Constance; mais plus heureuse que celle du grand empereur, l'œuvre treize fois séculaire du roi franc vivait encore, il y a trente ans, sous le nom de *monarchie française*.

Il va *sans le dire* que l'on tient aujourd'hui à diminuer la gloire de Clovis, autant qu'on essayait de le faire pour celle de Constantin. On profitera par exemple d'une phrase évidemment interpolée dans saint Grégoire de Tours, pour entacher les deux mémoires et de la sainte reine et du grand roi. On tiendra à nous les montrer barbares et cruels, mais de nouveaux et savants critiques n'auront pas de peine à *démontrer* que la fameuse phrase en question, sur la recommandation faite par sainte Clotilde à ses fils « de venger sur ses parents de Bourgogne la mort de son père et de ses

fréres », est la contradiction la plus formelle des affirmations du même auteur sur les beaux sentiments de Clotilde relativement « au *crime* de la vengeance et à la *nécessité* du pardon des injures » [1].

M. Michelet ne pardonne pas à un évêque d'avoir pu dire d'un monarque aussi vindicatif, que « tout réussissait à Clovis parce qu'il marchait le cœur droit devant le Seigneur » [2]. M. l'abbé Gorini, M. l'abbé de Barral et M. Barthélemy, dans ses intéressantes notes sur la vie de sainte Clotilde, ont bien répondu à ce prétendu scandale.

Au reste, tout cela n'est pas notre affaire. La bataille de Tolbiac, la sainte ampoule et le merveilleux *don* qui la confirme, la campagne du Midi contre les Goths, enfin toute la vie thaumaturgique de saint Remi, voilà, si nous parvenons à nous renfermer dans notre programme, ce qui doit nous occuper uniquement.

La première de ces questions est trop connue pour figurer ici; mais les événements qui la suivent peuvent encore, à l'heure qu'il est, donner lieu à quelques observations nouvelles.

Personne n'ignore qu'après cette double victoire sur les Allemands et sur lui-même Clovis, voulant se faire instruire et baptiser, eut à ce sujet de très-sérieuses conférences avec un saint prêtre nommé Wast, chargé de préparer ce que le grand archevêque de Reims allait conduire à si bonne fin. Amener ce nouveau Constantin à l'accomplissement de sa promesse, amollir ce Barbare et le faire tomber à genoux devant une partie de la France accourue à ce spectacle, telle fut la grande mission réservée par le ciel à saint Remi. L'histoire en est sublime, et certes, dans les annales de notre pays, il y eut peu de journées aussi belles que cette journée du *sacre*, et jamais de plus importante.

1. Saint Grégoire, *Histoire ecclés. des Francs*, l. III, ch. VI.
2. Id., ibid., l. II, ch. XI-XVII.

2. — *La sainte ampoule.*

Toutefois il est un détail de la cérémonie qui ne trouve plus ni place ni grâce dans aucune de nos histoires modernes, c'est celui de « l'apport, au milieu de la cérémonie, par une blanche colombe, d'une fiole (*ampulla*) contenant un chrême merveilleux destiné au sacre du prince. » De telles choses ne s'acceptent plus aujourd'hui; bien qu'il y ait là, comme le dit l'abbé de Vertot, « le miracle le plus PATENT, puisqu'il avait eu lieu devant TROIS MILLE païens, de la conversion et du baptême desquels il décida sur le champ[1] », on l'a nié cependant avec tant d'autres, sur cette simple raison que « saint Grégoire de Tours et saint Remi lui-même n'en avaient pas dit un seul mot. » Mais comment donc faire? Nos premiers historiens se montrent-ils croyants, ils sont fous. — Se taisent-ils sur un miracle, on argue de leur silence contre lui. Ici, cependant, la réponse est facile, car d'abord il ne nous reste qu'un très-petit nombre des épîtres de saint Remi; quant à saint Grégoire, on est frappé, dans son récit du baptême, de la grande distinction qu'il semble vouloir établir entre le parfum des cierges et des fleurs, et une certaine « odeur DIVINE qui, se répandant avec le SAINT CHRÊME, fit croire à tous les assistants qu'ils étaient en paradis, tant était grande « LA GRACE QUE DIEU LEUR FIT EN CE MOMENT[2]. »

Ces dernières paroles sont tellement semblables à celles dont Hincmar, archevêque de Reims, fait suivre deux siècles plus tard le récit de la *colombe*, que la première pensée est celle de la suppression d'une *demi-phrase* chez Grégoire de Tours; mais ce pressentiment se change presque en certitude lorsqu'on lit dans les centuriateurs de Magdebourg (les plus cruels ennemis de notre cause), « qu'ils ont eu dans

1. *Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. II, p. 669.

2. « Ab odore divino, talemque *ibi* Deus *gratiam* dedit. » (Saint Grégoire de Tours, *Histoire de France*, l. II, § XXXI.)

leurs mains d'anciens manuscrits de saint Grégoire portant *précisément à la même place* l'histoire de la colombe[1]. »

Quant à saint Remi, s'il est vrai que l'on ne trouve rien à cet égard dans les lettres qui nous restent de lui, que signifient donc ces phrases de son testament : « Je l'ai baptisé dans la piscine sacrée, je l'ai confirmé par les sept dons du Saint-Esprit, et l'ai fait roi par l'onction du saint chrême de cet Esprit lui-même[2]?

Donc la première des objections sur le silence est complétement levée par les adversaires du fait eux-mêmes, et la seconde paraît l'être par les expressions mêmes de saint Remi. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de bien certain, c'est que ce miracle n'a jamais été l'objet d'un litige, disons mieux, d'un seul doute, depuis le pape Innocent II, qui vint en France tout exprès pour sacrer le jeune Louis VII *avec le chrême apporté par l'Ange à saint Remi*, jusqu'au grand Colbert, affirmant qu' « il n'y avoit que des *ignorants* ou de *mauvais François* qui aient jamais pu douter d'une vérité si prouvée[3]. »

Quant à cette vieille objection de l'*invention* du fait par Hincmar, vers 800, il faut qu'elle soit bien faible ou bien malade pour qu'un historien moderne, H. Martin, qu'on ne récusera certes pas, la réduise à néant. « Cette fable poétique de la sainte ampoule fut pour la France ce qu'avaient été pour Rome le palladium (ou statue de Vesta) et les boucliers sacrés, comme elle tombés du ciel. Le premier écrit qui en fasse mention est bien en effet la vie de saint Remi par Hinc-

1. *Centurial.* Sixième siècle, saint Remi.

2. Flodoard, *Église de Reims*, l. I, ch. XVIII.

3. Non, personne n'a jamais douté de la réalité de la sainte ampoule jusqu'au 17 octobre 1793, jour pendant lequel une main républicaine vint briser solennellement sur la place Royale de Reims, et au nom de la République française, la fiole bénite dont M. Seraine, curé de Saint-Remi, et M. Hourelle, officier municipal, ramassèrent à l'instant même les fragments et recueillirent la précieuse liqueur fixée à ses parois. On a leurs dépositions authentiques, et c'est avec cette même liqueur ajoutée à un nouveau chrême que Charles X fut sacré.

mar, archevêque de Reims au IXe siècle. MAIS LA TRADITION REMONTAIT PLUS HAUT. LES FRAUDES PIEUSES SONT PLUS RARES QU'ON NE LE CROIT, et cette fameuse ampoule, gardée si précieusement dans le Trésor de Reims, POURRAIT BIEN ÊTRE LA VRAIE FIOLE DONT S'ÉTAIT SERVI saint Remi. Le temps et l'imagination des clercs de Saint-Remi avaient fait le reste[1]. »

Très-bien ; nous accordons volontiers à M. Henri Martin le trait de ressemblance avec les *palladia* sacrés des Romains, car nous avons insisté sur la réalité de faits merveilleux, qui, tout païens qu'ils fussent, constituaient et maintenaient pour nous *l'ordre au milieu du désordre;* mais quant à ce qu'il entend par ce mot *le reste,* en recueillant nos souvenirs, nous croyons deviner qu'il se rapporte à quelque chose de bien plus embarrassant encore que la colombe.

En effet, si nous avons retrouvé dans l'histoire romaine, outre les *boucliers sacrés,* une ou deux guérisons *très-suspectes* opérées par Marc-Aurèle et Vespasien sur l'ordre de leur dieu, nous n'avons vu nulle part *un peu d'huile* conférer pendant treize siècles, et SANS EXCEPTION AUCUNE (on n'en cite pas), A CHACUN des représentants successifs d'une monarchie, le droit et le pouvoir de GUÉRIR PUBLIQUEMENT, INDISTINCTEMENT, INFAILLIBLEMENT, RADICALEMENT, et cela de l'aveu des médecins les plus graves, une maladie constitutionnelle et terrible, que ces derniers ne guérissent jamais eux-mêmes (I).

Pour nous, voilà *le reste,* et nous doutons que l'on ose attribuer *ce reste* au *temps* et à *l'imagination* des clercs.

Eh bien ! ce don, pour ainsi dire éternel (jusqu'au jour où l'on n'en a plus voulu), était intimement lié au sacre et à la sainte ampoule, et descendait évidemment de la même source. On n'a jamais pensé autrement dans l'Église : « Ces grâces de guérisons, de signes et de miracles, accordées aux rois de France, étaient liées à ce baume céleste apporté par

1. *Histoire de France,* t. I, p. 421.

la *colombe* et dont Clovis fut oint dans son baptême, ainsi que les rois ses successeurs le sont dans la cérémonie de leur sacre[1]. »

Ce don était en plein exercice vers 800, au sacre de Robert le Fort. Vers 1500, le continuateur de Monstrelet nous montre Charles VIII guérissant les écrouelles à Rome comme à Paris, à la grande *stupéfaction* des Italiens.

Enfin, en 1643, jour du sacre de Louis XIV à Reims, ce prince, qui ne se serait certes pas exposé à une expérience publique et douteuse, touchait, selon les mémoires du temps, et guérissait deux mille scrofuleux sur la place de la cathédrale de Reims.

Mais c'est assez sur ce sujet.

1. C'est saint Thomas qui s'exprime ainsi (*de Regimine principum*, l. II, c. XVI).

Cependant il faut ajouter que ce don fut en quelque sorte confirmé par saint Marcoul, ermite d'une très-grande vertu, à la chapelle duquel (à Corbeny, Aisne) les rois se rendaient le jour même de leur sacre. Saint Marcoul est resté le seul dépositaire du bienfait dont il avait été pendant si longtemps le dispensateur.

I. « LE DON DU SAINT-ESPRIT CERTIFIÉ PAR LA MÉDECINE. » — Voir surtout l'illustre Ambroise Paré et André Laurentius, conseiller et médecin privé du roi en 1609 (*de Mirabili strumas sanandi vi...*), et Forcatulus (*de Imperio philos. Gallorum*). « On connaît, dit le premier, la fameuse formule à la suite de laquelle s'opérait chacun de ces miracles : « Le Roi te touche et Dieu te guérit. » Quant au second, Laurentius, il nous donne, ainsi que le troisième (*de Imperio*, etc., l. I), un détail assez peu connu sur le début de cette grâce royale de si longue durée : « C'est dit-il, sur la personne de Lanicet, son homme d'armes de confiance, que Clovis fit son premier essai. Cet homme avait dans la gorge des tumeurs scrofuleuses qui avaient résisté au fer ainsi qu'à toutes les espèces d'herbes médicinales. Clovis s'en attristait, lorsqu'une nuit il eut en songe un avertissement (toujours le *somno monitum !*) lui disant que, « s'il parvenait à les toucher, il les guérirait », et tout aussitôt il vit sa chambre se remplir de lumière et de flammes. Dès le matin

de bonne heure il se leva, plein d'espoir, pria Dieu, toucha Lanicet, et e guérit si complétement qu'il ne resta même pas de cicatrice. »

Ce fut à partir de ce moment que ce mal prit le nom de *mal du roi*, parce que seul il pouvait le guérir. « C'est donc bien, dit Laureutius, à l'apport de la sainte ampoule (χρῖσμα) qu'il faut rattacher ce privilége, et ne pas oublier que c'est de ce *double signe* que voulait parler le pape Hormisdas lorsqu'il complimentait saint Remi d'avoir pu convertir et baptiser un roi et toute une nation de Barbares au moyen de signes égalant, grâce à la coopération divine, les miracles apostoliques : *quem nuper adminiculante superna gratia plurimis ac apostolorum temporibus æquiparandis signorum miraculis...* »

Le cardinal Gerson (dans son *Sermon sur saint Louis*) affirmait que saint Remi au moment de ce baptême avait prophétisé formellement que « la monarchie française subsisterait autant que l'on recourrait au sacre par la sainte ampoule et que l'on conserverait le don. »

Ce don n'avait jamais cessé dans les annales de la monarchie. Il n'avait même jamais été modifié dans la pratique, à l'exception du signe de croix ajouté par saint Louis, « afin qu'il parût descendre plutôt de la dignité divine que de la dignité royale » (Guillaume de Nangis, *vie de saint Louis*) (11).

Ce qu'il y a de bien certain encore, c'est qu'au rapport de tous les historiens Henri IV guérissait environ mille cinq cents scrofuleux par an.

Toutes les nations étrangères ont reconnu ce privilége des rois de France. Seuls, les historiens anglais (entre autres Guillaume Toker) ont essayé de soutenir que les rois de France le tenaient d'eux. Mais ils n'ont pu persuader personne, aucun de leurs rois n'ayant précédé ni Clovis ni saint Remi. Un seul (Édouard IV) a pu guérir, en raison de sa sainteté, *une* femme affligée de cette maladie ; mais il n'a pas eu de successeur.

---

11. « LES FLEURS DE LIS ET LE DRAPEAU BLANC. » — Nous serions, il nous semble, incomplet et illogique dans nos recherches *superstitieuses*, si nous passions sous silence une troisième *légende* qui s'encadre merveilleusement à notre avis entre les deux précédentes. Nous l'empruntons à l'intéressante monographie sur *Sainte Clotilde et son siècle*, publiée tout dernièrement par M. l'abbé Rouquette (*a*).

(*a*) A peu de jours de distance, le révérend père Gay publiait une autre

Nous avons parlé bien des fois déjà de ces cavaliers vêtus de *blanc*, montés sur des chevaux *blancs*, et portant des drapeaux *blancs*, couleur dont les apparitions aériennes décidaient souvent de grandes victoires (*a*). Il nous était bien difficile de ne pas rapprocher cette affectation de la couleur blanche de toutes les aimables qualités symboliques qu'on lui prête, ainsi la pureté, la candeur, la sainteté; il était encore plus difficile de ne pas voir dans son apparition subite aux mains des Barbares un emblème *surintelligent* des nouvelles et plus paternelles destinées de la monarchie française. Mais une signification plus extraordinaire encore était celle des fleurs de lis remplaçant les aigles, les dragons, les croissants, etc., qui jusqu'alors avaient recouvert les étendards des païens et des Barbares. Évidemment la logique de la miséricorde et des vertus royales était là tout entière, comme programme, sinon comme réalisation fidèle, et leur introduction dans le blason politique paraissait bien venir du même *esprit* qui avait envoyé le chrême et accordé le *don* sanitaire.

Or, voici ce que M. l'abbé Rouquette a la bonne fortune de rencontrer dans un historien légiste du seizième siècle.

« Durant le règne de Clovis 1er, roi très-chrétien, et le siége de saint Remi en l'église de Reims, il se rencontra un bon ermite, homme de sainte vie, qui faisait sa demeure en un bois, près une fontaine, au lieu appelé aujourd'hui Joye-en-Val, en la châtellenie de Poissy, près Paris, auquel ermite Clotilde, femme de Clovis, avait grande confiance; car, à raison de sa sainteté, elle le consultait souvent, se réconciliait à lui et lui administrait ses nécessités. Or, un jour il arriva miraculeusement que pendant que le saint homme était en prière un ange apparut à lui et l'avertit qu'il fît raser les armes des *trois croissants* que ledit Clovis faisait porter en ses bannières, drapeaux et enseignes de guerre (combien qu'aucuns disent que n'étaient trois croissants, mais trois crapauds); et qu'au lieu d'iceux que l'on portât un écu d'armes et bannières dont le champ serait azuré avec trois fleurs de lis d'or. Et l'ange dit à l'ermite que telle était la volonté de Dieu, que les rois de France portassent dorénavant telles fleurs de lis en leurs armes. L'ermite raconta ce qui lui avait été révélé par l'ange, à Clotilde, femme de Clovis, laquelle

Vie de sainte Clotilde, également intéressante, écrite dans le même esprit et avec le même talent. Bien que notre travail fût terminé, nous avons encore pu faire notre profit de l'une et de l'autre.

(*a*) Voir au *supplément* la seconde des deux *Études* qui font suite à ce sixième chapitre, intitulée : « NOTRE-DAME DE CEICA et SAINT JACQUES LE MAJEUR RESSUSCITANT UNE GARNISON. »

incontinent fit effacer lesdits croissants ou crapauds, fit mettre au lieu des fleurs de lis et les envoya à Clovis, son mari, qui était en guerre contre un roi venu d'Allemagne en France avec une forte et puissante armée, laquelle tenait assiégée la forteresse de Conflans-sainte-Honorine, près Pontoise. Clovis porta telles enseignes de guerre, remporta la victoire contre ledit roi, nommé Andoc. Et en souvenance et perpétuelle mémoire de la mission desdites fleurs de lis, sur la montagne où se termina la bataille, en laquelle on voit à présent la tour de Montjoie, fut fondé, en la vallée, un monastère de religieuses, qui est encore appelé l'abbaye de Joyenval, à cause de la susdite mission desdites fleurs de lis qui furent envoyées à ce grand roi Clovis (*a*). »

(*a*) Guill. Postel, *Loi salique*.

---

3. — *Miracles traditionnels et privés de saint Remi.*

Mais si la sainte *ampoule* et la *colombe* paraissent des phénomènes un peu trop *étroits* pour nos esprits *si larges*, il nous semble que la portée de leurs effets devait obtenir grâce pour la *simplicité* des causes.

Constituer un ordre politique d'une infinie durée, forcer les peuples « à brûler ce que depuis quarante siècles ils adorent, pour leur faire adorer ce qu'ils brûlaient la veille, » fonder la monarchie française, puis la chrétienté européenne, et dans cette chrétienté catholique élever si haut le trône de France que, depuis lors, dans tout l'Orient comme dans tout l'Occident, pour le Barbare comme pour le sujet, « toutes les fois que l'on disait *le Roi*, on savait qu'il s'agissait du roi de France!... » voilà, ce nous semble, d'assez fortes raisons d'indulgence pour les PUÉRILITÉS qui pouvaient avoir servi d'instruments.

Parmi celles-ci, de très-graves historiens ont compris les miracles nationaux qui, dit-on, signalèrent partout les campagnes de Clovis et spécialement celles du midi de la France.

Mais cette fois, les faits ne se passant plus sous les yeux de toute la France et de tous les témoins faisant autorité, leur éclat et leur certification devaient en souffrir. Aussi, malgré l'affirmation de nos graves historiens, d'autres critiques, et notamment l'abbé de Vertot, défenseur habile de l'*ampoule* et de la *colombe*, ont-ils regardé les détails qui vont suivre comme le *roman* de la grande *histoire* qu'ils sont forcés d'accepter. Mais alors Hincmar, le grand archevêque dont ils viennent d'invoquer l'autorité, Sigebert, Flodoard, se seraient donc mis tout d'un coup à *broder?*... Cela ne paraît pas très-logique.

Que disent-ils donc? Ils prétendent, par exemple, qu'au moment de se séparer le grand évêque aurait dit au grand roi : « Prends ce flacon, il contient un vin bénit, et tant qu'il en restera quelques gouttes tu vaincras. » Or, quand le grand roi fut de retour, la tradition prétend que le flacon (bien des fois débouché) n'avait rien perdu de sa liqueur; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est ceci : Alaric était tué, les Goths étaient chassés de la France, l'empereur Anastase envoyait au vainqueur une couronne d'or et le manteau de pourpre avec le titre de consul romain, pendant que le pape Hormisdas l'appelait son fils bien-aimé et conférait tous ses pouvoirs à saint Remi, comme au *véritable auteur de tant de succès*. De son côté, Clovis déposait sur le tombeau de saint Pierre une autre couronne d'or bien autrement riche, et garnie de diamants, symbole visible de la suprématie d'une telle couronne sur toutes celles de la terre, tiare aujourd'hui subsistante et appelée *le Règne*, « de telle sorte, dit M. l'abbé Rouquette, que Pie IX se trouve encore actuellement le couronné de Clovis [1]. »

Toutefois, dans cette succession de prodiges qui semblent avoir marqué chacun des pas de Clovis dans une campagne qui commença par Tolbiac et qui finit par Vouillé, nous n'en

1. *Sainte Clotilde*, p. 252.

savons pas de plus splendide et néanmoins de moins connu, que celui de l'*écroulement subit des murailles d'Angoulême* au seul aspect du vainqueur. C'est Flodoard (cet homme dont M. Guizot, son traducteur, fait un si grand éloge) qui l'affirme avec beaucoup d'autres. C'est lui qui n'hésite pas à écrire : « Il continua jusqu'à Toulouse, où il s'empara des trésors d'Alaric, puis de là il se rendit à Angoulême, DONT LES MURS S'ÉCROULÈRENT DEVANT LUI,... et le *vin de son flacon ne diminua en rien jusqu'à ce qu'il fut revenu à sa cour*[1]. »

Nous ignorons, nous l'avouons, que le miracle de Jéricho se fût jamais renouvelé sur la surface de la France. Laissons la responsabilité de ce fait transcendant, non-seulement à Flodoard, mais à Sigebert et à Hincmar, ces deux grands annalistes, et justifions-les, si la chose est nécessaire, par ce remarquable aveu de M. Michelet : « En vérité Clovis (dans cette dernière campagne) loin de rencontrer aucun obstacle semblait conduit par une main mystérieuse : tantôt une biche lui indique un gué dans la Vienne ; tantôt une colonne de feu s'élève sur la cathédrale de Poitiers pour le guider la nuit; tantôt il envoie consulter les sorts à saint Martin de Tours et ils lui sont favorables. Il ne méconnaissait pas d'où lui venaient tous ces secours... « Où serait donc, disait-il, l'espoir de la victoire, si nous offensions tous ces saints? » (Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 201.)

Comblé de gloire, riche en œuvres capitales, auteur de l'unité de la France, Clovis revint à Paris pour y mourir et

1. « Usque Tolosam perrexit, et Alarici thesauros accipiens, per Engolismam civitatem (CUJUS ANTE CONSPECTUM IPSIUS MURI CORRUERUNT)... Vino flasconis non deficiente, donec reversus est in sua. » (Flodoard, *Historia Remensis*, l. I, c. XV.) Et saint Grégoire dit de son côté : « Dieu lui accorda tant de grâces, que les murs de cette ville s'écroulèrent devant lui : Cui Dominus tantam gratiam tribuit, ut in ejus contemplatione muri sponte corruerent » (saint Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, l. II, c. XXXVII). Sigebert, sévère critique bénédictin, adopte le fait sans hésitation aucune.

prendre place dans cette église de Saint-Pierre fondée par lui, sous l'autel même de sainte Geneviève, cette première sainte invoquée tant de fois par sainte Clotilde au moment même de la mort du grand roi. Saint Remi apprit ce dernier événement à Reims par révélation et l'annonça à tous les assistants.

Quant aux miracles privés de saint Remi, ils sont à leur tour innombrables et nous devons nous contenter de citer seulement les plus célèbres, toujours empruntés aux mêmes auteurs : pour nous leur première et meilleure source sera toujours ce vieux manuscrit contemporain du saint, mais dont il ne *restait* plus au temps d'Hincmar, c'est-à-dire deux cents ans plus tard, que *quelques feuilles pourries et rongées par les rats*[1]. Heureusement saint Fortunat, immédiatement après la mort de saint Remi, en avait fait de son côté un extrait qu'on lisait au peuple dans toutes les églises[2].

Comment oublier, par exemple, cet incendie dont Flodoard nous parle encore en ces termes : « Cet incendie qui avait déjà dévoré les deux tiers de la ville fut *chassé* par le saint de *porte en porte* jusqu'à la dernière, qu'il fit murer, avec défense de jamais la rouvrir; cette défense ayant été bravée plus tard par le nommé Fercinet, celui-ci paya sur-le-champ sa faute par sa mort, par celle de toute sa famille et par celle de tous ses animaux? »

Nous voyons encore le saint punir non moins sévèrement toute une race de mauvais sujets dont la malveillance avait mis le feu aux nombreuses meules de froment élevées à Cernay, dans le diocèse de Laon, par sa charité prévoyante.

1. Hincmar, in prolog. ad *Vitam*, n° 1.

2. Ainsi donc à cette époque toutes les Églises des Gaules, à l'instar de celle de Rome et même à l'instar de la Rome païenne au temps de Numa (voir notre Introduction), avaient conservé cet usage de lire et d'afficher tous les faits merveilleux, afin de pouvoir en appeler à la mémoire et pour ainsi dire à la *critique* des peuples, que rien n'empêchait dès lors de tout vérifier par eux-mêmes. Donc on n'a jamais cherché à les tromper sous ce rapport.

Cette fois il avait châtié sur-le-champ les coupables, tandis que dans le premier cas il n'avait pas même cherché un nom propre, tant il savait bien distinguer entre l'incendie normal et l'incendie soufflé *ab hoste generis humani*, comme le dit Flodoard.

4. — Saint Remi et ses résurrections.

A quoi bon maintenant insister sur une foule d'autres miracles plus ou moins communs à tous les saints? bornons-nous à celui de la jeune fille de Toulouse.

Ce sont encore les mêmes autorités qui parlent, et toujours d'après les mêmes sources. « Une jeune fille d'illustre origine, née à Toulouse, était, depuis son enfance, obsédée du malin esprit. Ses parents, qui l'aimaient tendrement, avaient essayé de tout pour la guérir, même d'un pèlerinage au tombeau de saint Pierre. Il y avait alors en Italie un vénérable prêtre appelé *Benoît;* on la lui conduisit et il échoua comme les autres; tout ce qu'il put tirer du démon, c'est qu'il « ne sortirait que chassé par la puissance du saint évêque Remi. » *Ce* Benoît et Alaric, roi des Goths, qui s'intéressaient à la jeune fille, s'empressèrent donc de la lui adresser. Pendant longtemps, le saint évêque décline cet honneur en protestant de son insuffisance. Enfin il cède à une sorte d'injonction populaire, réussit, et le démon est expulsé. Mais à peine Remi est-il parti, que la jeune fille, épuisée par la lutte, tombe à terre et *rend l'esprit.* La foule aussitôt se précipite chez l'évêque et renouvelle ses prières; Remi, au contraire, dans son humilité, se désole, s'accuse d'avoir doublé l'infortune des parents au lieu de l'avoir consolée, et d'avoir tué au lieu d'avoir guéri. Cependant, encore une fois vaincu par l'insistance du peuple, il revient à l'église de Saint-Jean où le corps gisait SANS VIE. Là, il se prosterne avec larmes sur le parvis et exhorte l'assemblée à en faire autant. Après quoi, se relevant après avoir *versé un torrent de larmes,* il ressuscite la jeune morte, comme

auparavant il l'avait délivrée du démon. Alors, prenant la main de son sauveur, celle-ci se lève en pleine et entière santé et s'en retourne heureusement dans son pays[1]. »

Flodoard donne encore une autre résurrection, tirée des manuscrits de saint Remi et qui ne laisse pas que d'être fort intéressante :

« Clodovée, dit-il, venait de mourir, et son fils Théodoric lui succédait. La fille de celui-ci, enfant aimée par-dessus tous les autres, était atteinte d'une grave maladie (*gravi incommodo tenebatur*). Son père envoie à Remi pour le conjurer de venir lui imposer les mains. Saint Remi, malade lui-même et ne pouvant s'y rendre, délègue ce soin au bienheureux prêtre Théodoric qu'il avait élevé et nourri de *toute bonne doctrine* dans son palais épiscopal, et qu'il savait, en outre favorisé du *don des saints*. Celui-ci se met en route, mais, à moitié du chemin, il rencontre des émissaires du roi,

1. La seule question secondaire et de simple curiosité qui reste à éclaircir est celle-ci : Quel est *ce Benoît* dont il est question dans cette lettre? Les uns s'appuient sur ces expressions du narrateur Fortunat : « Envoyée avec les recommandations d'un *certain* serviteur de Dieu, nommé Benoît (ou bénit, *benedicti*), » pour croire qu'il s'agit d'un simple prêtre. Les autres croient qu'il s'agit du grand saint Benoît, et se reportent à la lettre signée de son nom citée par Baronius, conservée dans la métropole de Reims comme dans plusieurs autres endroits, et enfin reproduite dans Aimoin. On retrouve encore cette lettre dans le manuscrit 3548 du Vatican; puis dans une missive envoyée dans l'an mil par les moines de Saint-Remi à ceux du Mont-Cassin, avec reproches d'avoir négligé de la transcrire et même de paraître l'avoir ignorée.

Cependant Baronius nie qu'il s'agisse ici de saint Benoît, et s'appuie sur ce que dans le testament de saint Remi le père de cette jeune fille est nommé *Benoît*, ce qui aurait fait la confusion. « On aura, dit-il, rapporté ce mot *au serviteur de Dieu* fixé dans l'église Saint-Pierre. » Quant à ce dernier, le père Mabillon, après avoir étudié sérieusement la question, croit que l'*homme de Dieu* dont il s'agit pourrait bien être le nommé Abundantius, saint prêtre attaché au tombeau de saint Pierre, et dont saint Grégoire le Grand raconte dans ses *Dialogues* plusieurs miracles.

Nous serions assez volontiers de cette opinion. Dans tous les cas, cette discussion si prolongée prouve une fois de plus quel soin on apportait à tous les détails d'un miracle.

à l'aspect désolé, qui lui apprennent que la jeune princesse a succombé, et lui conseillent de rebrousser chemin. Le prêtre, jaloux avant tout d'obéir à son maître, et plein de confiance, demande à continuer son voyage et trouve la royale famille et tout le palais dans la désolation la plus grande. Touché d'une douleur aussi générale, le saint ordonne à tout le monde de se retirer et de préparer les obsèques dont il fera, dit-il, la cérémonie. Lorsque la foule s'est retirée, le saint, levant les mains au ciel, implore son secours avec des torrents de larmes, et bientôt, se sentant intérieurement exaucé, et s'approchant du cadavre, il touche avec le pouce les cinq sens de la malade et les oint avec l'huile consacrée. Alors, et *comme subitement*, les yeux se rouvrent, la voix revient, et l'enfant annonce à tous qu'elle doit le retour de sa santé au bienheureux Théodoric. Qu'on juge de l'enthousiasme de toute la cour pour celui qui venait de lui rendre tant de bonheur, et qui va s'appuyer sur cet événement pour lui prêcher avec une grande efficacité le rejet des vanités du monde et l'amour de Dieu.

En reconnaissance d'un tel bienfait, le roi fait don à saint Remi de la terre de Vendières-sur-Marne, et à saint Théodoric d'une villa nouvellement restaurée et située dans le territoire de Reims, en lui disant : « Grand serviteur de Dieu, acceptez ce petit présent, que nous vous offrons pour que vous puissiez, durant toute votre vie, y remercier à l'autel celui qui nous a comblés, et lui adresser pour nous et pour notre royaume des prières qui remplissent nos âmes de consolation. »

Il est bon de savoir que bien longtemps après, du temps d'Hincmar (IXe siècle), le roi Charlemagne, cédant aux sollicitations de l'un de ses parents nommé Agilramme, lui faisait don du même héritage. Hincmar fait alors signifier au roi que ce bien appartient à l'Église et lui en administre toutes les preuves en lui lisant, en pleine cour, devant son parent et devant les courtisans *incrédules*, les titres de l'église de Reims qui établissent la raison du don, *proclament* le miracle et rapportent textuellement les actions de grâces rendues alors

par le roi à saint Remi. Charles, édifié, refait l'acte en faveur de l'Église, qui depuis en a joui en toute sécurité ; c'était le manoir de Gaugiacum, appelé *Gueux* aujourd'hui [1]. »

Plus tard encore, nous voyons, au milieu des embarras de la guerre, ce même roi Théodoric, au moment de perdre la vue et la tête par suite des douleurs intolérables qu'il éprouvait, appeler à son secours le même moine Théodoric, et celui-ci le guérir, par une simple prière, subitement et si bien, que la vue lui est rendue infiniment meilleure que jamais, ce qui donna lieu à ce proverbe dans tout le royaume : « Le serviteur de Dieu, Théodoric, a guéri le roi Théodoric. » C'est pour ce second miracle, et pour en perpétuer le souvenir, que le roi le força à accepter la petite villa de Germigny.

Il nous semble que chacun de ces deux miracles confirme l'autre.

Enfin il est un autre genre de résurrections que nous oserions à peine articuler ici, s'il n'allait pas devenir de plus en plus commun dans un grand nombre de vies de saints : nous voulons parler des *résurrections animales*.

Déjà nous avons vu presque tous les saints d'Irlande en opérer constamment ; nous en voyons en Italie, et nous allons plus tard en voir sous toutes les latitudes. Saint Remi ne fait donc nulle exception à cet égard, et le vieux manuscrit de Reims en parle exactement comme le feront certains procès de canonisation du XVIIIe siècle.

Pour nous, le fait est donc certain, et l'on nous accordera qu'il n'a rien de plus impossible que les autres. Néanmoins, il soulève pour nous tant de questions d'un autre ordre, il éclaircit de si grands problèmes, que nous ne pouvons taire plus longtemps nos pensées à cet égard ; nos lecteurs, habitués à nous pardonner ces excentricités philosophiques, pour-

1. Tout ceci est tiré par les Bollandistes (t. I de juillet, p. 68) du manuscrit de saint Remi donné par le père Mabillon (*Ann. Bened.*, t. I, p. 681).

ront juger de celle-ci dans l'APPENDICE intitulé « LA QUESTION MÈRE DE TOUTES LES PHILOSOPHIES, A PROPOS DES RÉSURRECTIONS ANIMALES. »

Terminons en disant que saint Remi fut le civilisateur de la France, et par elle le civilisateur de l'Europe. C'est grâce à lui peut-être, dit le cardinal Baronius, que nous sommes le seul peuple qui ne soit jamais passé sous une domination étrangère, » et qui sait si le dernier mot de son œuvre politique est dit à tout jamais !...

III. « UN MOT SUR QUELQUES TEXTES DE FLODOARD. » — Constatons jusqu'à quel point les hommes les plus distingués *battent la campagne* (qu'ils veuillent bien nous passer l'expression), dès qu'ils cherchent à louvoyer entre la vérité et le mensonge. Il est certains esprits qui, malgré leur étendue, restent tout à fait impuissants à sentir les incompatibilités philosophiques, et que leur louable passion de la conciliation ne pourra jamais absoudre du manque de justesse intellectuelle.

Celui de M. Guizot est du nombre; il en a porté souvent la peine et nous craignons bien qu'il ne la porte jusqu'à la fin. Que de fois ne l'a-t-on pas vu prodiguer à ce qu'il appelle « l'autorité par excellence », c'est-à-dire le catholicisme, des éloges qu'il essayait, peu de minutes après, de *dédoubler* en faveur du protestantisme, égalité de partage impossible qui le laissait par cela même auprès des catholiques et des protestants sans autre crédit que celui de son caractère et de son talent. On le trouve illogique à Paris, on le plaint à Rome, on le condamne à Genève, et partout on s'étonne de voir ce grand esprit, toujours en guerre avec lui-même, persévérer à fuir les principes qui l'attirent et à favoriser les conséquences qu'il redoute.

Ce qu'il a fait si souvent touchant les dogmes et les doctrines, il ne pouvait pas manquer de le répéter à propos du miracle.

Traducteur et admirateur de ces vieux historiens si décriés depuis longtemps, il a le noble courage de leur rendre la justice qu'ils méritent et de les reproduire intégralement sans rougir. Mais l'inflexible logique est toujours là, et tout son talent ne peut pas faire que ce dont il rit à telle page soit irréprochable à telle autre. Ainsi, par exemple, dans son Introduction à Flodoard, nous lisons d'abord

avec plaisir : « Du sixième au dixième siècle, la véritable histoire de la société est dans celle des Églises. Que ne seraient pas les transports non-seulement des érudits, mais de tous les hommes *éclairés* et curieux, si quelque histoire de Delphes ou d'Éphèse venait à se découvrir aujourd'hui ! Avec quelle avidité on y lirait les miracles d'Apollon ou de Diane, et toutes les aventures de la dévotion populaire ! Eh bien ! *à part toute assimilation profane*, c'est sur notre propre religion que nous possédons de tels monuments, et l'ouvrage de Flodoard est sans contredit le plus instructif de tous. C'est *l'histoire* la plus détaillée de l'Église *la plus importante;* c'est la vie du plus illustre des évêques de cette époque écrite par *le mieux informé* et le plus soigneux des chroniqueurs,... l'un des meilleurs prêtres de son temps. C'EST VRAIMENT DE L'HISTOIRE, CAR C'EST AUSSI DE L'HISTOIRE QUE CETTE SÉRIE DE MIRACLES. »

Voilà qui est net, et Flodoard, témoin *contemporain*, parfaitement *informé* et *consciencieux* historien, semble avoir toutes les conditions possibles pour bien juger ce qu'il raconte et lui donner du crédit. Qui croira-t-on jamais, si ce n'est lui ?

Erreur, car voyons la suite. « On dirait vraiment, à voir la *colère* avec laquelle les traditions de ce genre sont quelquefois repoussées, qu'on nous demande encore d'y croire. Il n'en est rien, et personne aujourd'hui n'est tenu de prendre au sérieux *de tels* récits. Mais si *l'intérêt* comme *la vérité* historique leur manquent, ils conservent un intérêt moral et poétique qui n'est pas de moindre valeur... Par exemple, le tableau de saint Remi chassant devant lui, de rue en rue, l'incendie qui consumait la ville de Reims n'est dépourvu ni d'énergie ni d'éclat (id., ibid.). »

Pauvres miracles qu'on devait lire tout à l'heure avec bien plus *d'avidité* encore que ceux *de Delphes* et d'Éphèse ! pauvres miracles *qui étaient vraiment de l'histoire*, les voici par un revirement subit privés de tout *intérêt* et de *réalité !* Ah ! c'est qu'ici l'homme du siècle reparaît, sinon avec les *colères*, au moins avec tous les préjugés de ses contemporains. Il ne lui vient même pas dans l'idée que lorsque Flodoard, *si bien informé* par lui-même ou par ses pères (chap. VII), ne *peut* pas plus qu'eux s'être mépris sur le fameux incendie, il est clair pour tout homme ayant atteint l'âge de raison que des flammes qui s'arrêtent, reculent et s'enfuient devant un signe de croix, et *que l'on jette hors de la ville par une porte* que l'on ferme sur elles *avec défense de jamais la rouvrir*, ne constituent cependant pas un incendie comme un autre : surtout lorsque l'on ajoute que plus tard « un nommé *Fercinet*, ayant fait à cette porte

une ouverture, périt immédiatement, lui, sa famille et ses bestiaux. »

Et que M. Guizot y prenne garde! S'il sourit à *de tels récits*, il sourira de même lorsqu'il lira dans *sa* bible que « Hiel, pour avoir fait réédifier un mur à Jéricho et percer une porte à ce mur, malgré la défense du Seigneur, fut frappé dans la personne de son fils »; et pour un protestant c'est chose grave, quoique assez fréquente aujourd'hui, que de sourire à la lecture de la Bible!

Et de tout le reste de même.

M. Guizot est donc atteint de la maladie de son siècle, le mépris du miracle, et cette maladie se caractérise et se *juge* chez lui comme chez tous ses contemporains par la contradiction absolue avec les objets de ses admirations et avec ses propres paroles.

---

§ IV.

1. L'Italie, Bélisaire. — 2. Saint Benoît. — 3. Saint Grégoire le Grand; leur triple action sur le monde.

Note 1. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME ÉCRIVANT SOUS LA DICTÉE DE SAINT PAUL, COMME SAINT GRÉGOIRE SOUS LA DICTÉE DE SA COLOMBE.

1. — *L'Italie, Bélisaire.*

L'Italie n'en finissait pas avec les Barbares; la papauté, sa seule ancre de salut, avait beau les adoucir et les conjurer en partie, ils revenaient sans cesse à la charge, encouragés qu'ils étaient par la tiédeur sinon par les trahisons des défenseurs officiels de l'Église. Il était rare que ces empereurs de Constantinople et leurs généraux ne se permissent pas envers leur sainte protégée plus de persécutions et d'outrages que les Barbares eux-mêmes n'avaient osé lui en faire subir. Pendant que ceux-ci arrivaient presque toujours à respecter les pontifes, les églises, les vases et les ornements sacrés, et même à protéger jusqu'à la célébration du culte et des offices, on voyait un Justinien et un Bélisaire, après avoir tour à tour défendu ou repris Rome et Carthage sur

leurs ennemis, purgé de leur présence l'Italie et l'Afrique, sauvé la société en promulguant et en faisant respecter d'admirables règlements, on les voyait, disons-nous, fascinés par des impératrices exécrables, accueillir les plus odieuses calomnies, et, tyrans improvisés, mettre la main sur le plus saint des pontifes (Sylvère), lui infliger de grands tourments et ne pas craindre de le faire traîner en exil.

En général, quand une cause en est réduite à plus se méfier de ses défenseurs qu'elle ne redoute ses ennemis, elle est perdue. Celle du catholicisme fait exception, parce que de ses plus grands dommages Dieu finit par tirer les bienfaits généraux que sa providence a de tout temps arrêtés.

C'en fut un pour le monde que le repentir confessé de cet admirable Bélisaire. « Son crime était à peine consommé (dit le cardinal Baronius, anno Christi 538, § x) que, rentrant en lui-même et comme sortant d'une honteuse ivresse, il se mit à rougir de ce forfait exécrable et ne négligea aucune des expiations qui pouvaient lui mériter son pardon. Il fit entre autres construire une église, monument destiné par lui à la perpétuité de la mémoire de son crime et sur le fronton duquel il tint absolument à faire graver l'inscription suivante : « *Le patricien Vilisaire* (sic), *ami de Rome, fit ériger cette église dans un espoir de pardon. Passants, qui la visitez, priez Dieu d'avoir pitié de lui* [1]. »

Quand un empereur comme Théodose, quand un général comme Bélisaire, se relèvent et se repentent, il est rare que l'on ne puisse pas dire de leurs fautes « heureuses fautes, *felices culpæ !* » car d'abord elles durent peu, et la réparation vient ensuite.

Or, comme Théodose, Bélisaire avait compris que Rome, au milieu de toutes ses tribulations, ne cessait pas un instant

1. Hanc vir Patricius Vilisarius, urbis amicus,
Ob culpæ veniam, condidit ecclesiam.
Hanc idcirco pedem sacram qui ponis in ædem.
Ut miseretur eum sæpe precare Deum.

d'être sous la protection de ses saints apôtres. Toutes les fois que son épée la sauvait ou la reprenait, il proclamait humblement qu'il n'était « qu'un bras de chair agissant sous leur assistance immédiate.

Une grande intervention miraculeuse l'avait surtout frappé comme elle avait frappé toutes les populations, et certes ce miracle apporte un trop bel appoint à la thèse de nos *victoires fatidiques*, pour que nous puissions nous permettre de le passer sous silence.

Voici dans quels termes le cardinal Baronius le trouve rapporté par l'historien Procope, ami et compagnon inséparable du général. L'emprunter à ce dernier, c'est l'emprunter à Bélisaire lui-même [1].

Dans l'année 537, Bélisaire fut appelé par le pape Sylvère et envoyé par l'empereur Justinien pour défendre la ville de Rome, à l'assaut de laquelle se préparait à marcher le Goth Vitigès à la tête des cent cinquante mille hommes qu'il venait de rappeler des Gaules.

« Le premier soin du grand capitaine est pour la réparation des murs d'enceinte de la ville. On connaît leurs imposantes proportions; mais entre la porte *Flaminia* et la petite porte *Pinciana* se trouve pour le moment une brèche énorme consistant non-seulement en un large éboulement de matériaux, mais surtout en une disjonction formidable partant du milieu et s'étendant jusqu'en haut, de telle sorte que cette partie du mur inclinée, tout en rentrant en dedans dans la partie inférieure, surplombait tellement en dehors dans la partie supérieure, qu'elle n'avait plus l'air d'appartenir au reste. Bélisaire n'hésitait pas et voulait abattre toute cette partie pour la reconstruire à nouveau. Mais à peine le peuple a-t-il connaissance de ce projet, qu'il s'insurge au nom de saint Pierre qui, dit-il, *s'est positivement chargé du soin de défendre cette porte*. Bélisaire se rendit et l'événement se chargea de justifier

1. Procope, *de Bello Goth.*, l. 1, et Baron., anno Christi 537.

tant de foi, car non-seulement les Goths (de Vitigès) n'attaquèrent pas cet endroit, mais aucun des autres Barbares ou sujets révoltés... Et, ajoute Baronius, je ne puis jamais assez admirer ce constant oubli. » Le fait ayant été regardé comme un miracle, personne depuis n'osa plus rétablir ce mur qui continua à rester suspendu sur le vide, et l'on voit encore de nos jours (en 1500 par conséquent) ce pan de muraille tellement incliné que personne ne s'avise de passer dessous. Tout auprès se trouvent encore certaines images qui témoignent d'un ancien culte.

« Bélisaire n'avait pas été moins frappé en 544, lorsqu'il défendait Rome contre Chosroès avec une poignée d'hommes, de voir ce grand général atteint d'une hallucination subite qui lui faisait croire les murailles de la ville couvertes d'une armée considérable munie de lances et de boucliers. Éclairé bientôt après sur la fausseté de cette prestigieuse apparence, il en conclut qu'elle était l'œuvre des saints apôtres et se retira.

« Ce fut en reconnaissance de ce secours extraordinaire que Bélisaire offrit à saint Pierre, par les mains du pape Vigile, une magnifique croix en or, ornée de pierres précieuses et pesant plus de 100 livres. » (Baron., anno Christi 534.)

On le voit, sans être aussi frappante que les défaites sans égales de Stilicon et de Rhadagaise, c'était toujours une intervention du même ordre que celle de saint Léon faisant reculer Attila, ou traçant à l'invasion d'Alaric les bornes qu'elle ne devait pas dépasser.

Décidément le rôle protecteur de saint Pierre est de tous les siècles.

Mais il est temps d'en finir. Tous les préparatifs étaient faits pour le couronnement du grand édifice théomonarchique auquel Dieu travaillait depuis six siècles. Oui, douze pauvres bateliers ayant chassé les césars, et les Barbares ayant chassé les païens, il était temps que les papes et les saints chassassent à leur tour les Barbares hérétiques et constituas-

sent avec *franchise* et par les *Francs* cette monarchie politique dont nous venons de voir les miraculeuses origines. Il faut maintenant que celle-ci, s'alliant à la monarchie sacerdotale, enfante pour de longs siècles cette magnifique institution qui se nommera *Chrétienté*.

Trois hommes, mais quels hommes! ont été chargés de cette grande transformation. On les appelait sur la terre, saint Remi, saint Benoît et saint Grégoire le Grand. Nous venons de voir l'œuvre du premier. Il nous reste à admirer les œuvres des deux autres.

2. — *Saint Benoît.*

M. de Montalembert dit avec raison : «Personne ne sera tenté d'écrire la vie de saint Benoît après celle que nous a donnée saint Grégoire le Grand dans ses *Dialogues*. » On pourrait ajouter qu'on le sera moins encore après avoir lu le rapide et délicieux extrait que nous en a laissé lui-même l'auteur des *Moines d'Occident*. Il y a plus, si l'on ne peut écrire *après* tel historien, on ne peut pas toujours écrire *avant* tel autre, et la *Vie de saint Benoît*, qui se termine en ce moment à Solesmes, sous la plume de son savant abbé, serait un nouvel obstacle ajouté aux deux premiers.

Nous renvoyons donc à ces grandes autorités passées, présentes et futures, celui qui veut étudier la splendide régénération monastique et sociale opérée par ce grand thaumaturge appelé Benoît. Oui, elle était bien morte, cette société romaine, partagée qu'elle était entre Bélial et Jésus-Christ, c'est-à-dire revêtue tour à tour, et quelquefois ensemble, de la bure monastique et des oripeaux dorés du vieil impérialisme, flottante entre ses plaisirs et sa foi, élevant de nombreux monastères et n'aimant en définitive que le théâtre, chantant les mystères et les saints, mais savourant avant tout son Horace;... oui elle était bien morte, et les Hérules, les Goths, les Vandales, s'étaient depuis longtemps chargés

du soin de ses funérailles, lorsque enfin... parut UN HOMME.

Le rôle de cet homme étant de ressusciter les morts, il ressuscita cette morte et la ressuscita pour dix siècles, sans autre auxiliaire, cette fois, qu'une charité sans bornes, un travail sans repos, une règle sans égale, et avant tout la bénédiction du Dieu qu'il sert et qui l'inspire.

Tout cela est si connu qu'on nous permettra, conformément à nos fidèles habitudes, de nous en tenir à la remise en lumière de celui de ses miracles dont on parle le moins et que l'on devrait rappeler davantage. Saint Grégoire le Grand et, d'après lui, Philippe de Champagne l'ayant immortalisé, qui pourrait craindre de rougir en le racontant?

Saint Benoît ressuscitait donc à son heure, avec la même facilité que s'il s'agissait de guérir une possession. Mais, tout le monde le sait, si le rationalisme lève les épaules devant ce dernier ordre de miracles, il croit, lorsqu'il s'agit du premier, avoir tout dit en répondant : « Mort apparente ». C'est pourquoi, parmi toutes ces résurrections, nous choisissons toujours de préférence celles qui ne permettent pas une méprise.

Or en voici une qui réunit toutes les conditions voulues, et que nous allons donner telle qu'elle est racontée dans les *Dialogues* de saint Grégoire (l. II, c. XII [1]).

Rappelons d'abord que saint Benoît avait pris pour devise et signait toujours : « Benoît, ennemi de l'antique ennemi, *hostis hostis antiqui*. » Comme tous les saints, il ne perdait

1. On demande avant tout des historiens contemporains, et Grégoire ne l'est pas, c'est vrai; mais qui donc oserait lui refuser une autorité équivalente, lorsqu'il écrit sous la dictée des quatre disciples privilégiés et contemporains du grand homme : 1° Constantius, qui lui succède comme abbé du Mont-Cassin; — 2° Valentinien, abbé du monastère de Latran; — 3° Simplicius, qui gouverna toute sa congrégation; — 4° enfin, Honorat, qui habitait encore au moment de la publication des *Dialogues* la propre cellule du grand saint? (*Dialogues*, l. II, c. I.)

Si de tels hommes ne savent pas ce qui s'est passé dans l'intérieur de leur couvent, qui le saura? et s'ils l'inventent, qu'est-ce donc qu'un saint? Or, c'est d'après eux que parle ici saint Grégoire.

jamais de vue le démon, « et chaque article de sa règle, disait-il, était toujours à son adresse. »

Un jour donc, raconte saint Grégoire, qu'il était en prière dans sa cellule, le démon lui apparaît tout à coup et lui conseille d'aller trouver sur-le-champ ses frères qui travaillent à l'érection d'un mur. Benoît, soupçonnant quelque chose de grave, fait avertir immédiatement ses moines de bien se tenir sur leurs gardes, attendu que le *malin* s'occupe d'eux. En effet, à peine avertis, voilà que le mur auquel ils travaillaient s'écroule avec fracas, et sous ses ruines broie (*dilaçerat*) un jeune moine de la plus grande espérance. Désespérés, ils se hâtent de le faire dire à Benoît. Tous sont dans les larmes, et le saint plus que les autres. Toutefois, il se relève et ordonne qu'on lui apporte dans sa cellule le cadavre TEL QU'IL EST : on lui obéit, mais on ne peut lui apporter celui que l'on pleure que dans un *sac*, attendu que les grosses pierres du mur écroulé non-seulement lui AVAIENT BROYÉ LES CHAIRS, MAIS TOUS LES OS[1].

L'homme de Dieu s'en assure, renvoie tous les frères et s'enferme avec le cadavre dans l'endroit où il a l'habitude de prier. Chose stupéfiante ! à peine a-t-il fini son oraison, que le jeune moine se lève vivant et si dispos, que le saint lui commande incontinent d'aller travailler à la muraille comme il le faisait auparavant.

Si nous consultons maintenant celui de tous les historiens bénédictins qui nous semble avoir le plus étudié la vie de son maître (Erhard), nous le voyons raconter le même fait presque dans les mêmes termes, mais avec un peu plus de développement. Ainsi, les menaces du diable, l'écroulement du mur après toute une suite de *coups terrifiants*, le jeune homme *mis en morceaux*, le *sac* nécessaire pour con-

1. Saint Grégoire, *Dialogues*, c. XI : « Tunc idem pater Benedictus DILACERATUM puerum ad se deferri jubet quem portare nisi in SAGO potuerunt ; quia collapsi saxa parietis, non solum ejus membra, sed etiam ossa ejus contriverant... præcepitque in cella sua projici, etc., etc. »

tenir ces *détritus* humains, se retrouvent chez lui comme dans les *Dialogues;* seulement les expressions sont plus énergiques : d'après lui, « c'est une *bouillie de chair et d'os* qui *filtre* à travers le sac. La tête est *séparée du tronc*, etc.; en un mot c'est tout *un homme*, cette fois, qu'il s'agit, non plus de ressusciter, mais de *refaire* et pour ainsi dire de *créer* à nouveau.

Quelle épreuve pour la foi du thaumaturge !... Cependant le Moïse catholique s'agenouille, et comme plus il doute et plus il croit, il voit bientôt, sous l'action de sa prière, LA TÊTE SE RAJUSTER SUR LES ÉPAULES, LES CHAIRS SE RAFFERMIR, LES MEMBRES SE RATTACHER, ET TOUT L'HOMME EN UN MOT SORTIR DE SON SAC, comme aux premiers jours du monde le premier homme était sorti de la terre [1]. »

Évidemment, malgré la distance qui sépare un dessin d'un tableau, les deux récits n'en font qu'un, et du moment où nous admettons le premier, les choses ont dû, nonobstant la rhétorique des mots, se passer littéralement comme dans le second.

Eh bien! l'école concessionniste s'abstient de pareils faits. A ceux qui prouvent *tout* d'emblée elle semble préférer ceux qui prouvent *moins* pendant des siècles, et nous croyons qu'elle a tort. Pense-elle que pour être moins invraisemblable elle sera plus probante? Non, elle n'aura fait *qu'étourdir* pour ainsi dire la négation sans l'abattre, et vous verrez reparaître aussitôt les objections de la *mort apparente*, des maçons écrasés tous les jours et ressuscités sans miracle, etc. Ici tout repose, comme pour les résurrections *amoindries*, sur la véracité des témoins. Sont-ils suspects, rejetez tout à l'instant. Sont-ils irrécusables comme ceux de saint Grégoire, acceptez tout comme fond et comme détails; car l'illusion n'est pas possible, et dès lors au lieu d'une partie nulle c'est une partie gagnée.

Indépendamment du miracle, voilà le monde doté par saint

1. Erhard, *Vie de saint Benoît.*

Benoît, sinon d'un nouvel évangile, au moins de la méthode la plus propre à le faire comprendre et pratiquer.

Entre les enfants de saint Patrice qui en trois siècles devaient donner plus de huit cents saints à l'Église, et ceux de saint Benoît qui devaient lui fournir cinq mille canonisés, l'Europe se trouvait prise comme entre deux courants égaux d'amour et de civilisation.

L'idéal du moine s'étant dessiné dans la personne de Benoît, il était juste que l'idéal du pape sortît de ses enseignements et de son ordre.

3. — *Saint Grégoire le Grand.*

Descendant, comme le premier, de l'illustre famille patricienne des Anicius, élevé comme lui dans le luxe et entouré de toutes les séductions du monde, Grégoire les avait, hélas! poursuivies et goûtées avec autant d'ardeur qu'elles avaient toujours inspiré de dégoût à son maître.

Toutefois, une heure lui avait suffi pour *briser* avec cette fascination des plaisirs et de l'*orgueil de la vie*. Devenu bientôt bénédictin et pontife, il n'avait plus connu que deux passions : celle de *son cher* couvent de Saint-André (aujourd'hui de Saint-Grégoire) et celle de la sanctification du pontificat romain. Tous les détails de cette grande vie sont partout. Comme saint, comme pape, comme auteur, comme artiste, saint Grégoire est une des plus admirables figures de nos annales catholiques.

On peut s'en rapporter à Bossuet : « Ce grand pape, dit-il, fléchit les Lombards, sauve Rome et l'Italie, réprime l'orgueil naissant des patriarches de Constantinople, éclaire toute l'Église par sa doctrine, gouverne l'Orient et l'Occident avec autant de vigueur que d'humilité, et donne au monde le plus parfait modèle du gouvernement ecclésiastique. »

Encore un dernier trait, mais celui-ci nous ne l'emprunterons pas à Bossuet, qui refuserait peut-être de le signer de sa

grande plume gallicane. « Ce fut alors que *sur la demande* expresse de la royauté franque Grégoire publia ce fameux diplôme où pour la première fois la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel est nettement formulée et reconnue... « Si quelqu'un des ROIS, des évêques, des juges et des personnes séculières ayant connaissance de cette constitution (relative aux communautés monastiques d'Autun) ose y contrevenir, qu'il soit privé de *la dignité de sa puissance et de son honneur*, et s'il ne se rend et ne fait pénitence, qu'il soit *excommunié*, etc [1]. »

On voit donc bien que Grégoire VII n'innovait rien et qu'il était contenu tout entier dans saint Grégoire Ier.

Rome était pour lui le foyer des forces catholiques.

Nul pape n'y crut davantage, et surtout nul successeur de saint Pierre ne se montra plus certain des destinées éternelles de sa ville et de la toute-puissance de son patronage. Si d'un seul vœu de son cœur il n'anéantit pas ces Barbares qui l'assiégent, entendons-nous bien, c'est qu'il NE LE VEUT PAS, car IL LE PEUT. Abîmé de chagrin, à ce point de conjurer Dieu de lui envoyer la mort, il écrit à Jean, évêque de Constantinople : « Écrasé par de si grandes et si nombreuses tribulations, je me trouve menacé de telle sorte par le glaive des Barbares, qu'à peine m'est-il permis, je ne dirai pas de m'occuper d'une seule affaire, mais de respirer librement. » Il semble qu'il va succomber et que le doute envahit toute son âme, mais en même temps il écrit au diacre Sabinien (*Ep.*, l. VII) : « Affirmez bien à nos maîtres sérénissimes que MOI, LEUR SERVITEUR, SI J'AVAIS VOULU TANT SOIT PEU ME MÊLER DE L'ANÉANTISSEMENT des Lombards, AUJOURD'HUI MÊME TOUTE CETTE NATION PRIVÉE DE SON ROI, DE SES CHEFS, DE SES COMTES, SERAIT TOMBÉE DANS LA CONFUSION LA PLUS PROFONDE. — SI EGO *in morte Longobardorum me miscere voluissem*, HODIE *gens nec regem, nec duces, nec comites haberet, atque*

1. M. de Montalembert, *Moines d'Occident*, t. II, p. 135.

in summa confusione esset divisa. » Quelle peut donc être sa raison? La voici : « Parce que je crains Dieu, je n'oserais faire mourir un seul homme; mais soyez bien tranquille, mande-t-il ailleurs à la patricienne Rusticienne, ne voyez-vous pas jusqu'où s'étend sur nous la protection de saint Pierre, et que Dieu nous sauvegarde, lorsque depuis tant d'années, sans masses populaires, sans un soldat pour nous défendre, le glaive des Barbares n'a pu même *blesser* aucun de nous? » (Baronius, anno Chr. 595.)

Si le successeur actuel de saint Grégoire avait jamais tenu le même langage, de quel fanatisme n'eût-il pas été accusé! Soyons bien certains cependant qu'il le tient au fond de son cœur, et les révélations ne nous manquent pas pour nous assurer qu'à l'exemple de son divin Maître il sait *dormir* dans sa barque, sans s'inquiéter de la tempête.

Voyons maintenant ses miracles.

Mais ce grand pape du VIe siècle, qui a passé sa vie à nous parler d'exorcismes, d'apparitions et de miracles de toute sorte, n'aurait-il donc fait lui-même ni des uns ni des autres? Gardons-nous de le penser [1].

N'est-ce pas lui qui, voulant à tout prix fuir la tiare et s'étant réfugié dans une grotte de la forêt, fut trahi et rendu au vœu général par une colonne de lumière qui planait sur sa tête?

N'est-ce pas lui qui, pour convertir des incroyants à la *présence réelle* dans l'Eucharistie, obtint, par l'ardeur de sa prière, le changement des saintes espèces *en chair véritable*, et, peu de moments après, leur retour à l'état primitif?

N'est-ce pas lui qui, pour démontrer à des ambassadeurs étrangers toute la vertu d'un simple voile blanc porté par un martyr, fit sortir de ce linge une abondante quantité de sang humain? C'est lui qui arrêta à Rome une terrible peste par une procession publique et par le simple transport d'une

1. Tous les miracles qui vont suivre sont tirés de sa *Vie*, par Jean, diacre, et de quelques manuscrits contemporains édités par les Bollandistes. *Acta SS.*, 12 martis.

miraculeuse image, et c'est alors que, voyant sur le môle d'Adrien un ange remettant son épée dans le fourreau, il annonça que tout était fini; et c'est depuis ce temps-là que ce môle d'Adrien s'appelle le *Château Saint-Ange*.

Tout le monde connaît en outre ce fait charmant du repas qu'il fait préparer pour douze pèlerins auxquels s'adjoint un treizième, que seul il peut voir auprès de lui; certain de sa présence, il l'entraîne dans sa cellule et l'adjure de lui dire son nom. « Mon nom est admirable, reprend le pèlerin, pourquoi me le demandes-tu? » Grégoire soupçonne la vérité et se met à trembler. « Rassure-toi, reprend l'inconnu, et rappelle-toi le jour où tu fus si généreux pour un pauvre pèlerin; ce pèlerin, c'était moi; c'est depuis ce jour que Dieu t'a prédestiné au pontificat. — Mais comment le sais-tu? reprend Grégoire. — Parce que je suis son ange et qu'il m'a destiné à devenir le tien, et jusqu'à ta mort tout ce que tu demanderas avec confiance, tu l'obtiendras DE LUI PAR MOI, PER ME APUD EUM *fiducialiter valeas impetrare*[1]. »

C'est très-probablement ce même ange que nous retrouvons toujours auprès de lui sous cette forme de *colombe blanche* que tous les peintres représentent parlant à son oreille.

Serait-ce encore là quelque *symbole?* Non, c'est un fait. On va pouvoir s'en assurer.

M. de Montalembert nous a montré dans la personne du moine Pierre le disciple, l'ami de cœur et l'interlocuteur du grand pape dans ses immortels *Dialogues*, publiés du reste à son instigation. Il nous l'a montré, disons-nous, « jurant avoir vu plusieurs fois cette colombe lui dicter les règles du chant grégorien. » Saint Éphrem affirme avoir assisté au même phénomène réalisé chez saint Basile le Grand (voyez

1. Dans ces quatre mots *de lui par moi* se trouve tout entière la théorie du *miracle* et de l'assistance angélique. C'est Dieu qui fait le miracle (*Deus solus miraculum facit*), mais c'est l'ange qui l'organise et le manifeste. De là parfois comme un double agent, l'un pour le fond et l'autre pour la forme du phénomène.

ses actes et sa vie par saint Grégoire de Nysse). Ce fait n'est donc pas rare, mais le même auteur ajoute : « et comme pour confirmer son serment, après son discours il rendit le dernier soupir [1]. » C'est exact, mais nous allons nous assurer une fois de plus qu'un fait extraordinaire, comme serait celui-ci, a besoin de toutes ses circonstances pour devenir un miracle.

Il faut d'abord savoir que ce Pierre, diacre de saint Grégoire, a été canonisé, et qu'en raison de ce privilége unique d'avoir été l'ami d'un si grand homme il a mérité l'insigne honneur d'être enseveli au pied du tombeau de son maître, d'être fêté le même jour que lui, et d'avoir opéré, comme lui, après sa mort, de remarquables miracles. Voilà certes un personnage qui a plus d'un titre au respect des croyants.

Eh bien! voici quels avaient été la suite et le résultat de sa foi dans l'histoire de la colombe. C'est à un manuscrit *contemporain* et au célèbre historien *Pierre de Natalibus* que les Bollandistes en empruntent les détails.

Saint Pierre diacre avait donc raconté bien des fois qu'en écrivant un jour, *sous la dictée de son maître*, ses *commentaires sur le prophète Ézéchiel*, étonné de son long silence il s'était permis de faire avec son stylet une fente au rideau toujours interposé entre eux deux, et qu'alors il avait vu une colombe blanche posée sur sa tête et tenant son bec à son oreille. Toutes les fois qu'elle le retirait, Grégoire dictait, et Pierre en avait renouvelé l'expérience bien souvent... Alors il prit le parti de s'en ouvrir au maître lui-même qui, sans rien nier, s'affligea et, dans son humilité, défendit expressément à son disciple de révéler ce fait de son vivant, attendu que, s'il le faisait, *il mourrait aussitôt*.

Pierre le promit et tint parole. Mais peu de temps après la mort du pontife, dans un de ces moments d'injustice et de violence si fréquents au sein des populations, celle de Rome, égarée par on ne sait quelle calomnie, s'avise de vouloir brûler

1. *Moines d'Occident*, t. II, p. 181.

son image et ses œuvres. Alors Pierre indigné, et voulant à tout prix empêcher ce sacrilége, crie à la foule qui s'y prépare : « Savez-vous bien, mes frères, quels sont ces ouvrages que vous allez brûler? Ce sont les œuvres propres du Saint-Esprit. Oui, je dois vous le dire, NOMBRE DE FOIS J'AI VU le Saint-Esprit, sous forme de colombe, venir assister le grand homme dans leur composition. »

A cette affirmation si solennelle le peuple se récrie, bafoue, insulte l'orateur, car le fanatisme est de tous les temps. Mais lui reprenant la parole : « Voulez-vous la preuve de ce que je dis? — Oui, oui, donnez-la. — Eh bien! Je vais prêter devant vous un grand et solennel serment : si ce que je dis est la vérité, j'en prends le Tout-Puissant à témoin, IL M'ENVERRA IMMÉDIATEMENT LA MORT, et alors, de votre côté, vous respecterez ces livres sacrés. Si je dis faux, au contraire, je continuerai à vivre auprès de vous, mais comme un vil menteur, et vous me forcerez à vous aider moi-même dans votre œuvre de destruction. » Le peuple accepte, Pierre monte sur l'éminence fatale, le livre des Évangiles à la main, confesse la vérité ET TOMBE MORT A L'INSTANT, Dieu ayant voulu lui épargner les horreurs du trépas. Tout le monde demeura épouvanté et consolé de ce prodige, et ce généreux confesseur ayant été enseveli auprès de son maître, toute la ville commença à le regarder comme un saint[1] (I).

« Mais, dit-on, saint Grégoire, tout grand qu'il fût, était superstitieux à l'excès. Pour s'en convaincre il suffit de lire ses *Dialogues*, qui ne respirent que la passion du miracle, la vénération des reliques, et surtout la croyance aux apparitions »... C'est vrai, mais la question consiste à savoir s'il n'avait pas ses raisons pour y attacher tant d'importance.

Pour commencer par les reliques, écoutons sa réponse à l'impératrice Constantine qui lui avait demandé pour sa chapelle rien que le *chef* (la tête) de l'apôtre saint Paul. « Vous

1. Boll., *Acta SS.*, 12 martii.

me demandez, illustre impératrice, ce que je ne puis et n'ose faire, car ces vénérés corps sont *si terribles par leurs miracles*, que l'on ne peut en approcher, même pour prier, sans être saisi d'une grande crainte. *Mon prédécesseur* ayant voulu changer un ornement d'argent qui était sur le corps de saint Pierre subit, bien qu'il en fût séparé par une distance de quinze pieds [1], une vision terrible qui le força d'y renoncer. MOI-MÊME, voulant réparer quelque chose près le corps de saint Paul, il me fallut creuser un peu profondément auprès de son sépulcre, *et je fus témoin* que le supérieur du lieu, ayant trouvé quelques ossements qui toutefois ne touchaient pas au tombeau, *mourut subitement* pendant qu'il les transportait dans un autre lieu. Mon prédécesseur ayant encore voulu faire quelques réparations auprès du corps de saint Laurent, on ouvrit par mégarde la tombe de ce grand saint. Or, les moines et les *mansionnaires* qui y travaillaient, seulement *pour avoir vu le saint corps, sans y avoir touché*, moururent TOUS dans les dix jours.... Je me contenterai donc de vous offrir un peu de poussière de fer obtenue par la lime sur les chaînes de saint Pierre, si fertiles en grâces et en guérisons... etc. » Ainsi parle saint Grégoire.

Peu d'ouvrages, il est vrai, sont aussi riches en miracles que les *Dialogues*, mais croyons-le, lorsqu'il dit à Pierre : « Le reste de mes jours ne me suffirait pas si je voulais rapporter tout ce que je sais en ce genre, soit par moi-même, soit par des témoins d'une probité et d'une fidélité reconnues; et pour ôter tout sujet de doute à cet égard, j'indiquerai à chaque récit le nom de celui qui me l'a communiqué. »

« Aussi, dit l'abbé de Fleury (si sévère à l'endroit des miracles), ce livre est-il de tous les ouvrages de Grégoire celui que la critique moderne a trouvé le plus digne de ses

1. Bon détail à recueillir pour ceux qui croient que saint Pierre n'est jamais venu à Rome.

censures, mais ce que j'ai rapporté de ce saint pape ne permet de le soupçonner ni de faiblesse d'esprit ni d'artifice [1]. »

Familiarisé comme il l'était avec les miracles du premier ordre soit des autres, soit de lui-même, on est étonné de la sainte terreur qu'il éprouve au simple récit des prodiges *stupéfiants* (*stupenda*) opérés par le moine Augustin qu'il avait envoyé comme missionnaire en Angleterre. Ce moine avait fait plus réellement la conquête de ce pays à coups de miracles exceptionnels, que Guillaume ne la faisait quelques siècles plus tard à grand renfort d'armes et de chevaliers. Quels ne devaient pas être des prodiges qui faisaient donner à ce religieux par son supérieur le titre de *nouveau Mars!* A leur récit, Grégoire tremblait pour l'humilité de son représentant; il ne comprenait pas que de telles œuvres pussent le laisser sans quelque secrète complaisance pour lui-même, et la lettre qu'il lui écrit à cet égard est admirable de sagesse et de charité. Il est seulement bien regrettable qu'il ne s'explique pas davantage sur le miracle *effrayant* qui lui paraît dépasser *tout ce qu'il a jamais entendu raconter*, bien que nous puissions nous en rapporter à son érudition en ce genre. Peut-être s'agit-il de celui qui se trouve inséré dans les *Annales des Bénédictins* de Mabillon (cette autre grande autorité). Le voici tel qu'il le donne : « Athelstanus, roi d'Angleterre, converti par Augustin, avait résolu de poursuivre ses ennemis à la tête de la flotte qu'il avait rassemblée à Sandovic; mais un jour il préfère s'en rapporter aux conseils de son saint directeur et patron Augustin, et sur son conseil il y renonce. Toutefois, comme il n'était pas seul, un des chefs de sa ligue s'indigne de ce changement dans les projets communs; il blasphème contre cette folie d'un prince qui abandonne son armée sur le dire d'*un moine*, et, après avoir longtemps maudit, il monte à cheval et se retire en lançant mille railleries contre le saint et contre le prince. Mais à

1. Fleury, *Histoire ecclés.*, t. VIII, p. 81.

peine est-il arrivé au lieu appelé *Ciolum*, près du monastère situé à l'orient, que la colère de Dieu se manifeste, et que soudain lui et ses chevaliers VOIENT LA TERRE S'ENTR' OUVRIR SOUS SES PAS, ET DE CE GOUFFRE ÉPOUVANTABLE SORTIR UN CHIEN NOIR D'UNE TAILLE DÉMESURÉE, QUI SE PRÉCIPITE SUR LUI AVEC DES RUGISSEMENTS TERRIBLES. LE CHEVAL ÉPOUVANTÉ SE CABRE, SE RENVERSE ET PRÉCIPITE SON MAITRE (Curtius involontaire!) DANS CET EFFROYABLE ABIME, QUI SE REFERME A L'INSTANT [1]. »

Le fait est stupéfiant, mais n'oublions pas qu'il devait l'être puisque saint Grégoire le déclare « au-dessus de tout ce qu'il a jamais entendu raconter » et semble lui faire honneur de la conversion de l'ANGLETERRE!...

Décidément l'école thaumaturgique ne dégénérait pas entre les mains de notre grand saint, et quand les disciples sont des Moïse, il faut que leur maître soit bien puissant.

Nous verrons plus loin ce qu'il en était de sa croyance aux *revenants* et de ses raisons pour la confesser hardiment.

Au reste, il paraît que ce grand moine Augustin eut pour premiers successeurs des thaumaturges dignes de lui, et qui achevèrent son œuvre par les mêmes moyens. Voici ce que Baronius s'étonne de ne pas trouver dans le vénérable Bède, bien que les actes de saint Byrinus (3 décembre) soient parfaitement orthodoxes : « Au moment de s'embarquer pour la Grande-Bretagne, Byrinus célèbre les saints mystères et distribue à chacun de ses compagnons un fragment de sainte hostie pour lui tenir lieu de viatique pendant la traversée. Pressé de s'embarquer par les nautoniers, il se rend précipitamment au navire. On part, le vent s'élève, et bientôt on se trouve en pleine mer. C'est alors que le saint se rappelle que dans son empressement il a laissé sur le rivage ce qui lui est plus précieux que la vie, à savoir le petit pallium que

1. Mabillon, *Ann. bénéd.*, Ier siècle, t. I, p. 509.

le pape Honorius lui avait donné au moment de son départ, et sur lequel il avait l'habitude de consacrer l'hostie qu'il y renfermait avec soin et qu'il portait ensuite à son cou. Que faire? Le navire marche rapidement et les vents s'opposeraient à ce qu'il retournât au rivage. Byrinus fait un appel à sa foi et descend sur la mer. Il marche sur les eaux jusqu'à la terre, retrouve son trésor et le rapporte sur le navire qui, bien loin de voler sur les ondes comme il semblait le faire tout à l'heure, s'était arrêté pour l'attendre. Les nautoniers stupéfaits le sont bien davantage encore en s'assurant que les vêtements du saint n'ont pas été atteints par une seule goutte d'eau. Ils tombent à genoux, et la plupart d'entre eux embrassent la nouvelle foi que leur prêche l'apôtre. »

Un aussi grand miracle, dont saint Maur, disciple de saint Benoît, avait renouvelé l'habitude évangélique quelque temps auparavant sur l'étang de Subiaco, était certes bien motivé par l'appréhension de voir le sacré corps du Seigneur rester abandonné sur le rivage. Il nous remet en mémoire ce que saint Ambroise nous dit dans l'oraison funèbre de son frère, à savoir que tous les fidèles portaient toujours sur eux, jusque-là, ce même gage de salut et de protection contre tous les dangers et de la terre et de la mer, « coutume inspirée par la foi, dit notre savant cardinal, et qu'une foi non moins vive fit abroger, car si la confiance l'avait imposée, la prudence et la vénération s'opposèrent à son maintien » (*id.*, *ibid.*).

I. « SAINT JEAN CHRYSOSTOME ÉCRIVANT SOUS LA DICTÉE DE SAINT PAUL, COMME SAINT GRÉGOIRE SOUS LA DICTÉE DE SA COLOMBE. » — Ce n'est pas un fait rare dans la vie des saints que cette assistance surnaturelle *objectivement* constatée. Nous en trouvons entre autres un très-remarquable exemple dans la vie de saint Jean Chrysostome, qui certes aurait eu droit à l'une des premières places dans ce chapitre, s'il n'eût été infiniment plus grand par ses Œuvres que par ses miracles.

Or, dans toutes ses Œuvres il en est une qui porte au plus haut degré le sceau d'une véritable inspiration : c'est son *Commentaire des Épîtres de saint Paul*, et principalement celui qui regarde l'*Épître aux Galates*. Tous les pères, tous les docteurs se sont toujours demandé comment un *simple mortel*, quel que fût son génie, avait pu pénétrer si profondément dans des mystères restés impénétrables jusqu'à lui. On savait bien que, toujours en prière dans sa cellule devant une image de saint Paul, il ne cessait d'implorer ses lumières et de lui soumettre tout ce qu'il avait écrit; mais cela ne paraissait pas suffire pour expliquer tant d'inspiration...

Évêque alors de Constantinople, saint Jean Chrysostome avait pour secrétaire un homme qui depuis fut son successeur dans ce poste important. C'était Proclus, que déjà nous avons vu figurer dans un illustre miracle (p. 289) et dont Nicéphore Calliste a écrit : « Proclus initié depuis son enfance à l'art de bien dire, ordonné lecteur dans sa première jeunesse, et enfin attaché à la personne de saint Jean Chrysostome, le suivait partout comme son *ministre*, et surtout comme secrétaire et *auxiliaire* pour la dernière rédaction de ses Œuvres; συνεργός, ὑπογραφεύς τῶν ἐκεινου λόγων (*a*). »

Eh bien! cet homme si recommandable et qui, ne l'oublions pas, fut canonisé dans la suite, affirmait donc de son maître, non plus un fait, mais une *habitude* d'inspiration fort semblable à celle de saint Grégoire. Voici dans quels termes le cardinal Baronius, qui donne le fait comme INDUBITABLE, le raconte : « Quant à ce qui regarde, dit-il, les écrits de saint Jean Chrysostome, il faut bien savoir que lorsqu'il écrivait ses commentaires sur les saintes lettres il avait pour docteur particulier l'apôtre saint Paul, auquel il portait la plus tendre affection. Nous ne pouvons en douter lorsque nous lisons le récit qu'en a fait saint Proclus, son successeur sur le siége épiscopal de Constantinople. »

Léon Auguste dans sa *Vie de Chrysostome*, saint Jean Damascène (*de Imaginibus*, orat. I) et plusieurs autres, rapportant cette déposition de Proclus dans les mêmes termes que les actes les plus antiques de la vie de saint Jean, c'est à eux que le cardinal l'emprunte à son tour. « Lorsque cet habile commentateur des divines lettres de saint Paul exposait ses propres interprétations, il est vraisemblable que, doutant souvent de leur valeur, il hésitait et se demandait : « Qui sait si Dieu approuve tout cela? » Et alors il le conjurait de lui en donner une conviction qui ne tarda pas à arriver, et voici comment.

(*a*) Nicéph., *Histor.*, l. XIV, c. XXXVIII.

« L'un des familiers du palais, ayant offensé l'empereur, avait encouru une condamnation capitale. En cette circonstance il se décide à faire intercéder auprès de l'évêque pour qu'il veuille bien lui permettre de venir le trouver et de lui exposer son affaire. L'évêque y consent et ordonne à Proclus de le lui amener *de nuit,* pour que l'empereur l'ignore.

« Proclus se trouve donc la nuit suivante au palais épiscopal avec le suppliant. Toutefois, avant d'entrer chez le saint, Proclus, appliquant les yeux à une fissure de la porte, le voit, suivant sa coutume, assis sur une chaise et écrivant ses commentaires. Mais en même temps, ô spectacle effrayant pour celui qui en eût été moins digne! il voit l'apôtre saint Paul incliné derrière le fauteuil de l'évêque, et, la bouche posée sur son oreille droite, causant avec lui. A cette vue, Proclus est rempli de stupeur et d'admiration. Ignorant qui c'était, il prie le suppliant d'attendre un moment. Puis il regarde, regarde encore et voit toujours la même chose. Alors impatienté son protégé le gronde : « Comment, lui dit celui-ci, lorsque vous me saviez sous le coup de la mort, avez-vous pu introduire quelqu'un chez le saint? » Proclus affirme n'y avoir même pas pensé. Sur ces entrefaites, la crecelle venant annoncer le chant des matines, le sulliciteur se retire espérant qu'il sera plus heureux la nuit suivante. Mais la seconde nuit et une troisième les choses n'ont pas changé. De plus en plus stupéfait, Proclus, s'apercevant que *lui seul voit ce prodige* (*a*), en infère que ce mystérieux personnage est un envoyé du ciel. Alors se tournant vers l'accusé : « O mon ami, c'est Dieu qui résiste lui-même à tous nos efforts, il est donc inutile de poursuivre. Priez-le seulement de prendre en main votre cause. » Cependant saint Jean Chrysostome vint à se rappeler le solliciteur annoncé, et comme le jour approchait, il s'informe de sa venue. « Il est venu, répond Proclus, mais comme dans les trois nuits dernières vous étiez avec quelqu'un, je n'ai pas été assez hardi pour vous déranger. »

« Le saint ayant demandé qui pouvait être avec lui, Proclus lui indique du doigt l'image de saint Paul et lui dit : « Pardonnez-moi, mon père, mais, si j'ai bonne mémoire, celui qui vous parlait est bien semblable à celui que représente cette image, ou plutôt C'EST LUI-MÊME, *ipse est.* » Et saint Damascène ajoute, car c'est lui que Baronius cite en ce moment : « Et dans le fait, pendant tout le

(*a*) C'eût été une objection sans réplique dans la bouche des incrédules; c'était un lieu commun pour Proclus.

temps qu'il traduisait, saint Jean ne levait jamais les yeux de dessus cette image et *parlait avec elle* tout en la contemplant. »

Baronius ne nous rapporte pas la réponse du saint à Proclus. Il dit seulement qu'il « n'en devint que plus certain du fait, *certior factus est*, et qu'il en remercia Dieu. » Puis il ajoute : « Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cela fut remarqué précisément lorsqu'il écrivait son chef-d'œuvre sur l'*Épître aux Galates*. »

Ce récit, si simplement affirmé par un homme aussi recommandable que Proclus, et de plus *l'alter ego* de saint Jean, décida l'Église romaine à l'admettre dans son Bréviaire. « L'apôtre SAINT PAUL, y est-il dit, A ÉTÉ VU LUI DICTANT LUI-MÊME BEAUCOUP DE CHOSES, soit lorsqu'il parlait, soit lorsqu'il écrivait, *scribenti et prædicanti multa dictasse Paulus apostolus videbatur* (*a*). » Il nous est impossible de

(*a*) Baronius, *Annales*, t. V, p. 259. « Illud vero quod ad ejusdem Joannis scripta permanet haud ignorandum habuisse ipsum in sacris litteris peculiarem doctorem sanctum Paulum apostolum cujus immenso tenebatur amore, fidem facit hujus rei S. Proclus qui postea Constantinopolitanæ Ecclesiæ fuit creatus episcopus, rem gestam sic narrans. (Leo Aug., in *Vita Chrysost.*, et alii). Cum divinas Pauli apostoli epistolas earum interpres et expositor percurreret, erat (ut est verisimile) dubia et suspensa cogitatione dicens: Quis scit an Deo grata mea sit interpretatio? Hæc cogitans rogabat ut de ea re a Deo fieret certior), quod etiam cito hoc modo factum est. Quidam ex his qui imperatori erant familiarissimi offendit imperatorem, qui mortem minatur. Et mittitur qui apud domum pontificem intercederet, ut noctu ad eum veniret propter metum imperatoris, et sua ei exponeret. Quibus assentiens sanctus, per Proclum jubet ut veniat. Nox erat et simul etiam aderat is qui erat supplex; ut eum admoneat dat operam Proclus. Deinde primum aspicit per quoddam foramen et videt pontificem, ut consueverat, in sede sedentem, et scribentem (erat autem ea interpretatio divinarum epistolarum). Tunc autem ille terribili illo dignus habetur spectaculo. Videt enim Proclus divinum apostolum Paulum inclinatum post sedem ad caput pontificis et os admoventem auri ejus dexteræ et cum eo colloquentem. Proclum incessit stupor et admiratio quanam ingressus esset quem cernebat. Ignorabat enim quis esset et rogat hominem ut parum expectet. Rursus Paulo post aspexit et semel et bis, et erat idem spectaculum. Reprehenditur Proclus ab illo optimate qui dixit: « Non opportebat te, cum videres mortem quæ mihi expectatur, alium ad sanctum adducere. » Ille autem affirmat se de eo nihil cogitasse. His adhuc dubitantibus, præco ad matutina cantica excitat ligni pulsibus. Homo itaque revertitur, in secundam noctem spem rejiciens. Accessit secunda nox et tertia, et erat rursus simile spectaculum. His obstupefactus, vix tandem sensit Proclus, nemine videnti, a Deo missum esse eum qui loquebatur. Dicit itaque illi optimati : « O optime, Deo resistente studiis omnibus, labor est inutilis. Roga ergo Deum ut tibi opem ferat. » Dies aderat, et cum sup-

quitter ce saint personnage (Proclus) sans avoir montré combien la suite de sa grande mission s'harmonise avec le témoignage qu'il vient de nous apporter.

Celui qu'il appelait son père, et que l'Église appelle un des plus grands et le plus éloquent de ses évêques, était mort en exil à Comane, petite ville de Cappadoce. Il y était mort martyr, succombant non-seulement à la longue persécution d'Arcadius et de l'impératrice Eudoxie, mais à la brutalité des soldats chargés de lui rendre le trajet le plus douloureux possible.

Constantinople avait déjà payé cher le crime de ses maitres, nous l'avons vu. Des incendies inexplicables, des tremblements de terre d'une violence sans pareille, des orages dévastateurs, faisaient ouvrir les yeux au peuple, mais ne dessillaient pas ceux des vrais coupables. L'empereur et l'impératrice, excommuniés par le pape Innocent, moururent jeunes encore, et toutefois repentants, car leur victime avait prié pour eux. Néanmoins, un phénomène sans exemple jusque-là subsistait comme une malédiction permanente sur la mémoire d'Eudoxie. Son tombeau, placé dans l'église de Sainte-Sophie, ne cessait pas, depuis trente-cinq ans, de s'agiter et d'être secoué parfois assez violemment pour ébranler toute l'église. C'était un prodige public et permanent.

Théodose le Grand, son fils, était monté sur le trône, et le saint Proclus qui fait l'objet de cette note occupait le siége épiscopal de saint Jean. En faire le successeur d'un tel homme, c'était dire combien le disciple était digne de son maître. Un jour (jour anniversaire de la mort de ce dernier), Proclus ayant fait son panégyrique (*a*), tout l'auditoire en masse demanda le rappel des saintes dépouilles du martyr. Proclus accueillit ce vœu si chaleureusement exprimé et le transmit immédiatement à l'empereur. Théodose, heureux d'expier par un grand acte de justice le crime de sa famille, nomme et envoie sur-le-champ à Comane un grand nombre de séna-

plicis recordatus esset pontifex, rogavit an accersisset. De eo ergo significat ei Proclus, qui hæc etiam dixit. « Cum tu præteritis noctibus seorsum esses cum alio, statui non temere accedere. »

« Cum sanctus autem rogasset quisnam is esset, incipiens Proclus, verbis quidem totum prosequitur miraculum, digito autem per imaginem evidentissime probans eum fuisse apostolum, totam narrat seriem miraculi. Quibus cum adhibuisset mentem, hic vir divinus aperte intellexit spectaculum, et FACTUS CERTIOR se suam accepisse petitionem, Deo gratias egit, etc. »

(*a*) Ce panégyrique se retrouve encore au Vatican, dans le cinquième tome des *Codices* (manuscrits) qu'on appelle *Lectionaria*.

teurs chargés d'opérer cette translation avec une pompe éclatante.

On arrive, on s'entend avec l'évêque, avec les magistrats, et tout le cérémonial étant organisé, on se rend avec toute la ville à l'église qui renferme la châsse d'argent dans laquelle repose le précieux trésor. On veut procéder à l'enlèvement; impossible! Cette châsse qui n'est retenue par aucune attache se refuse à bouger. Toutes les forces de la ville, présente à cette cérémonie, se réunissent pour obéir à la volonté impériale, mais vainement; il faut y renoncer, et l'on y renonce. L'empereur est informé de ce grand événement par les sénateurs qui se décident à attendre sa réponse et ses ordres à Comane.

On juge du grand effet produit par cette nouvelle à Constantinople. Le premier mouvement de Théodose est d'aller s'en entendre avec Proclus, et celui de ce grand patriarche est de signifier à l'empereur que devant une force si divinement manifestée il n'y a rien à espérer s'il ne s'adresse pas lui-même au grand saint et s'il ne lui envoie pas une prière écrite que l'on déposera sur sa tombe, comme déjà nous avons vu tant de saints le faire avec succès, et notamment saint Léon le Grand au tombeau de saint Pierre.

Théodose accepte et la lettre est écrite. La voici telle que Baronius la reproduit d'après Nicéphore (*a*) :

« *L'empereur Théodose au docteur de tout l'univers, à son père spirituel, saint Jean, patriarche à la bouche d'or :* Mon très-vénérable Père, l'amour que nous avons pour vous nous avait inspiré le désir de faire transporter votre saint corps pour l'avoir auprès de nous; mais parce que nous ne vous avons peut-être pas rendu toute la soumission qui vous est due, NOUS AVONS ÉTÉ PRIVÉ DE L'EFFET DE NOS DÉSIRS. Pardonnez-nous, Père vénérable, et souffrez que nous vous parlions comme lorsque vous étiez vivant... Laissez-nous jouir encore de votre présence, etc. »

Apportée à Comane et reçue par les sénateurs, cette lettre fut déposée par eux avec le plus grand respect sur la poitrine du saint, tandis que tout le peuple prosterné contre terre lui offrait ses prières et ses larmes. Après quoi, comme si ce corps eût été plein de vie, il se laissa enlever par ceux qui n'avaient pu le remuer auparavant, et le cortége se mit en marche.

Arrivé à Chalcédoine, vis-à-vis de Constantinople, l'empereur accompagné de son sénat, puis le patriarche, les magistrats, les juges

(*a*) On la trouve encore dans le tome V de la *Vie des Saints*, par Cosmas le Vestiaire.

et après eux tout le peuple s'embarquent en si grand nombre *que la mer paraît être une terre ferme* couverte d'une infinité de flambeaux... Enfin, après plusieurs miracles très-frappants, mais qui nous mèneraient trop loin, toute la flotte aborde et la châsse est descendue. On la porte sur le propre char de l'empereur au temple des Apôtres. Nouvelle et touchante scène ! Là Théodose s'agenouille, pose son front et ses yeux sur le cercueil, prie humblement pour ses parents et en particulier pour l'impératrice sa mère, en faveur de laquelle il implore tous les pardons du saint. Après quoi il recouvre le corps sacré de son manteau impérial. Proclus l'ayant placé dans la chaire, tout le monde s'écrie d'une seule voix : « Père très-saint, reprenez votre siége. » Et l'on affirme qu'alors le bienheureux ouvrit ses lèvres fermées depuis tant d'années, et répondit d'une voix intelligible : « La paix soit avec vous. »

Quoi qu'il en soit de ce dernier détail, ce qui paraît très-historique, c'est qu'à partir de ce moment l'agitation trentenaire du tombeau d'Eudoxie cessa complétement et qu'une paix de quelque temps vint consoler l'Église orientale.

Voilà ce qu'il en était de saint Jean Chrysostome et de Proclus. Si tous ces faits sont exacts (et comment ne le seraient-ils pas?), on conviendra que le premier était bien digne d'être visité par saint Paul et le second bien digne d'être cru lorsqu'il affirmait l'avoir vu pendant trois nuits (*a*) !

(*a*) Cette cérémonie si exceptionnelle avait lieu le 21 janvier 438. Les détails donnés par Cosmas sont parfaitement reproduits dans Socrate le Scolaste, qui écrivait (qu'on le note bien!) trente-cinq ans seulement après l'abdication de Théodose. Comment voudrait-on qu'un tel annaliste, si renommé encore aujourd'hui pour son *exactitude* et son *impartialité* (voir Bouillet), eût bravé par tant de mensonges le démenti de toute une ville, sur des faits si solennels et si récents!

§ V.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS ET SA CRITIQUE DEVANT LA CRITIQUE MODERNE

1. — Sa critique. — 2. Ses récits et ses miracles.

1. — *Sa critique.*

De ce que ce second saint Grégoire ne voit pas l'épithète de *grand* s'ajouter à son nom, il ne faudrait pas conclure qu'il ne l'ait pas méritée. Elle commence d'ailleurs à lui revenir aujourd'hui, mais après combien d'injustices et de calomnies!

Il serait bien étonnant qu'il les eût évitées, car le même esprit qui inspirait les DIALOGUES de son glorieux homonyme respirait plus hardiment encore dans « *les Miracles et la gloire des martyrs* ». Aussi disait-on depuis deux siècles « qu'il n'appartenait qu'au plus crédule des esprits de recueillir sans examen autant d'histoires de l'*autre monde* et de les livrer à ses lecteurs sans aucune espèce d'ordre et d'examen. » En formulant cet anathème, on ne s'inquiétait pas de savoir si le saint évêque, meilleur juge que tout le monde en fait de miracles, *n'en avait pas fait autant qu'il en avait raconté;* cette excuse que les Hérodote et les Tite-Live ne pouvaient certes pas apporter à leur antique crédulité, il ne l'eût pas acceptée, et quant aux faits qu'il racontait par devoir, il ne se faisait nulle illusion sur l'opposition qu'ils rencontreraient, même dans ces temps de prétendue crédulité. « Que faire? disait-il. Je ne puis cependant pas me permettre de taire *ce que j'ai vu si souvent par moi-même*, ou ce que *j'ai appris d'évident et de digne de foi* par le témoignage des gens de bien [1]... Mais, comme le dit Salluste, le monde ne

1. Préface de la *Gloire des Confesseurs*.

peut croire ce qui dépasse la mesure de ses propres forces... et ce qu'il y a de plus *fâcheux*, c'est qu'il y a des gens dont l'intelligence refuse de se soumettre non-seulement à ce qui leur est prouvé, mais encore à ce qu'ils ont *vu* de leurs propres yeux, gens qui, dépassant en cela l'incrédulité de saint Thomas, finissent par SE RAILLER D'EUX-MÊMES[1]. »

Malgré cet admirable bon sens, saint Grégoire était jugé et classé depuis deux siècles parmi les esprits les plus faibles. Pour que la réaction arrivât sur ce jugement comme sur tant d'autres, et pour prouver, même à de savants catholiques, que cet esprit *faible* était au contraire un esprit *très* fort, il a fallu que notre XIXe siècle lui envoyât pour défenseurs un libre penseur et un protestant de grande autorité. Eux seuls ont du crédit.

Il est vrai que ces deux avocats inattendus s'appelaient : l'un, Augustin Thierry; et l'autre, M. Guizot.

« Par une coïncidence heureuse, dit le premier, cette période si complexe... a rencontré un historien merveilleusement approprié à sa nature dans un contemporain, témoin intelligent et attristé des confusions de cette époque. Il faut descendre jusqu'au siècle de Froissart pour trouver un narrateur qui *égale* Grégoire de Tours... Et quel homme a jamais été plus à même que lui de bien connaître et de mieux peindre les Francs, nos ancêtres? Évêque, missionnaire, ambassadeur, lié avec tous les personnages les plus éminents de son siècle,... témoin d'événements si variés, si nombreux et si dramatiques,... écrivain plein d'originalité... et *surtout* évêque vraiment digne de ce grand nom... tel était Grégoire[2]. »

M. Guizot n'est ni moins précis ni moins juste. « C'est,

1. *Se railler d'eux-mêmes!*... quel trait d'après nature!... « *Quand je verrais dix mille tables* tourner autour de MOI, nous disait, il y a quatorze ans, un de nos académiciens, JE NE LE CROIRAIS PAS. Saint Grégoire a tort de trouver que *le plus fâcheux*, c'est qu'ils *se raillent d'eux-mêmes*. Ils ont au contraire mille fois raison, mais ce n'en est pas moins burlesque.

2. Augustin Thierry, *Récits mérovingiens*, préface.

dit-il, avant tout dans saint Grégoire qu'il faut apprendre ce qu'étaient alors les évêques, quels travaux, quels périls leur étaient réservés... C'était dans leurs églises *seulement et près des tombeaux de leurs saints* que quelque ombre de droit subsistait encore et que la force se sentait saisie de quelque respect[1]. »

Cette loyauté qui force à la justice même aux dépens de sa propre logique est admirable et devrait porter bonheur. Que n'eût-elle pas produit par exemple, lorsque vingt-cinq ans plus tard ce même Augustin Thierry, frappé de cécité et n'attendant plus que la mort, commençait à recevoir, en compensation de la lumière matérielle perdue, une autre lumière bien autrement précieuse qui ne lui permettait plus de former qu'un seul vœu : celui « de refaire, ou du moins de corriger une grande partie de ce qu'il avait écrit[2]. »

Hélas! il était trop tard, et malgré ses nouveaux hommages à saint Grégoire, l'œuvre de ce grand homme ne devait rester aux yeux des lecteurs de M. Thierry « qu'un immense répertoire de miracles et de luttes avec les démons... conforme à toutes les idées *superstitieuses* de son siècle[3]. » O logique! Comment dès lors un homme aussi facile à croire pouvait-il être le *modèle* des évêques et des historiens?

De même, peut-on dire à M. Guizot, « si les merveilles opérées aux tombeaux de nos saints sont de *pures légendes*, où donc ces *pures légendes* avaient-elles puisé le pouvoir de sauver la société contre ses propres tyrans » et contre ces Barbares qui déclaraient eux-mêmes « n'avoir peur que de nos morts et ne *fuir* que devant eux[4] ? »

1. Traduction de Flodoard, notice préliminaire à la *Collection des Mémoires*.

2. Nous aurions à cet égard d'autres autorités à adjoindre à celles du père Gratry et autres, déjà connues.

3. Voir *Récits mérovingiens*.

4. Par exemple, lorsqu'ils levaient le siége de Paris devant les leçons MÊME CORPORELLES qui leur étaient infligées par l'*ombre* de saint Germain, évêque de cette ville.

Heureusement pour nous, M. Thierry ne *fuyait* pas toujours devant ces milliers de REVENANTS historiques qui faisaient si souvent tous les frais et même tout le charme de ses livres, mais lui donnaient de grands tracas lorsque du rôle de narrateur il voulait passer à celui de philosophe! Citons-en un exemple choisi par nous entre cent, et analysons son analyse :

« On m'avait dénoncé, dit Grégoire, comme devant livrer par trahison la ville de Tours au roi Guntchram, et comme le prêtre Riculfe renchérissait plus que tous les autres sur cette calomnie, un ouvrier ébéniste nommé Modestus l'en reprit avec tant d'amertume qu'il devint suspect lui-même. Il est arrêté, tourmenté, flagellé et mis aux fers. Mais vers le milieu de la nuit, tandis qu'il était ENCHAINÉ A UNE COLONNE ENTRE DEUX GARDIENS, il se met à prier ardemment le Seigneur de prendre pitié de sa misère, et en raison de son innocence d'envoyer à son secours saint Martin et saint Médard. A peine avait-il fini cette prière que la colonne SE BRISE, les chaînes SE ROMPENT, la porte S'OUVRE, et qu'il vient NOUS retrouver pendant que nous veillions à la basilique de Saint-Médard[1]. »

Voilà le texte de saint Grégoire; il est aussi simple que net. Écoutons maintenant la paraphrase embarrassée de M. Thierry : « On le mit en prison avec les fers aux pieds et aux mains. Modestus était un de ces hommes peu rares alors, qui joignaient à une *foi sans bornes* une IMAGINATION EXTATIQUE. Persuadé qu'il souffre pour la cause de la justice, il ne doute pas un instant que la toute-puissance divine ne doive intervenir pour le délivrer. Or vers minuit deux soldats qui le gardaient s'endorment, et aussitôt il se met à conjurer Dieu de toute la ferveur de son âme de le visiter dans son malheur par la présence des saints Martin et Médard. Sa prière fut suivie de l'un de ces faits ÉTRANGES, MAIS ATTESTÉS, où la croyance des vieux temps voyait des miracles et que la

1. *Histoire des Francs*, l. V, n. 264.

science de nos jours a *essayé de ressaisir* [1] en les attribuant au phénomène de *l'état d'extase; peut-être* l'intime conviction d'avoir été exaucé procura-t-elle tout à coup au prisonnier un surcroît extraordinaire de force et d'adresse, et comme *un nouveau sens* plus subtil et plus puissant que les autres. *Peut-être* n'y eut-il dans sa délivrance qu'une suite de *hasards* heureux, mais enfin, au dire d'un témoin, il réussit à *rompre* ses fers, à *ouvrir* la porte et à s'évader. L'évêque Grégoire, qui veillait cette nuit-là dans l'église, le vit, à sa grande surprise, entrer et lui demander en pleurant sa bénédiction... Le bruit de cette aventure, courant de bouche en bouche, était bien fait pour augmenter à Soissons l'effervescence des esprits... Il y avait dans la voix de toute une ville, etc. [2] »

La voilà bien dans toute sa misère, cette pauvre méthode critique et philosophique dont nous sommes si fiers aujourd'hui! La voilà. Qu'il s'agisse des faits bibliques, païens, catholiques, c'est toujours l'hypothèse (*peut-être!*); c'est toujours l'altération (*il* rompt ses fers, IL ouvre sa porte, au lieu de : les fers *se rompent*, la porte *s'ouvre*, etc.), puis enfin l'explication absurde (une *extase* amenant des *fers brisés*, une suite de *hasards* heureux!)... etc., etc.

Qui ne reconnaît ici la méthode formulée en ces termes par Renan : « On sait aujourd'hui, dit ce dernier (lisez : *nous* savons), *solliciter* doucement les textes... (lisez : *altérer*) ; l'idée de la *retouche* des textes et des *incorporations* successives est enfin substituée aux vieilles discussions sur l'authenticité. Le texte n'est plus pour nous quelque chose de fixe... c'est un *corps organique* qui s'accroît selon certaines lois, et de temps en temps se *métamorphose* sans cesser d'être lui-même, et en agissant ainsi plus on est libre plus on est respectueux [3]! »

Voilà la confession de cette philosophie historique qui nous

1. Expression juste, car elle s'en était bien *dessaisie*.

2. *Récits mérovingiens*.

3. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1865, article intitulé *l'Exégèse religieuse et l'Esprit français*.

reprochait hier d'avoir *poétisé* tous les textes. *Habemus confitentem ream*, et elle n'était pas seule.

Des élèves de l'*École des chartes*, mieux inspirés d'ordinaire, n'ont pas craint, il y a bien peu d'années, de ratifier cette autre folie d'Augustin Thierry consistant à « voir dans l'*Histoire des Francs*, de saint Grégoire, un recueil de vieux chants nationaux écourtés et capables de former un poëme », et ils se sont appuyés, à cet égard, sur ce passage de saint Grégoire lui-même : « Si quelque chose vous plaît dans mon ouvrage, je vous permets de le mettre en vers, tout en laissant mon travail *tel qu'il est* [1]. » « Il ne faut donc pas croire, ajoute un de ces messieurs, que l'exactitude historique ait été l'unique préoccupation de Grégoire de Tours [2]. »

Un tel jugement, ou plutôt toute une suite de jugements pareils nous ferait craindre beaucoup pour l'excellence de la méthode de l'École des chartes, qui devrait cependant avoir la meilleure... Ici la calomnie est vraiment par trop criante, et pour le prouver il suffit de ce passage de saint Grégoire : « Ces livres, quoique je les aie écrits d'un style sans art, je vous conjure cependant, vous tous, pontifes du Seigneur, qui, après moi, chétif que je suis, gouvernerez l'Église de France, — je vous en conjure par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le jour du jugement qui sera si terrible pour tous les coupables, ne faites jamais détruire ces livres et ne les faites point rédiger à nouveau, en choisissant certaines parties et en omettant d'autres, mais qu'ils restent entre vos mains SANS ALTÉRATION AUCUNE et EN ENTIER, tels que nous les avons laissés. »

Mais, disent ces mêmes élèves ou professeurs, « il se sert à chaque instant des mots *ferunt*, *tradunt*, etc., *on dit*, *on rapporte;* donc il n'a pas vu par lui-même. » Mais cette prudence fréquente est au contraire une preuve de sa grande sin-

1. Préface.

2. M. Le Coy de la Marche. Voir *Annales de philosophie chrétienne*, n° de février 1862).

cérité. En général au contraire personne n'a jamais cité autant que lui de parents, d'amis, de contemporains et de très-hautes autorités.

Eh bien, soit! nous dira-on, nous accordons encore sa sincérité, mais *l'esprit du temps*, mais les *illusions*, mais l'*ignorance*, *etc.* — Voulons-nous apprécier tous ces mots à leur vraie valeur, tenons-nous-en aux récits où l'*illusion* n'est pas possible, et nous verrons que leur nombre dépasse infiniment celui de tous les autres.

2. — *Ses récits et ses miracles.*

Écoutons-le, lorsque, nous racontant tous les miracles de saint Calupanus, il a soin de nous avertir que, « s'étant rendu avec l'évêque Avitus dans l'ermitage du saint, *il tient de lui* tout ce qu'il n'a pas vu de ses propres yeux; » — saint Senoch venait le voir et il assiste aux merveilles de sa fin; — saint Nizier est son cousin, saint Yrieux est son disciple, « et, dit-il, c'est un témoin dont il n'est pas plus permis de douter que de la bienfaisance de Dieu. » Or, de même que pendant sa vie c'est « *sous sa dictée* » qu'il écrit, de même c'est à son tombeau qu'il voit, après sa mort, « les chaînes des captifs tomber d'*elles-mêmes*, les aveugles recouvrer la vue, les possédés guérir, etc [1]. »

Étant parent, allié, ami du plus grand nombre des saints dont il raconte la vie, comment eût-il pu se tromper si lourdement à leur égard? Comment par exemple pourrait-il avoir été la dupe d'une illusion permanente pendant les quarante années de l'épiscopat de son propre grand-père, l'évêque de Langres, dont il énumère les miracles? Et il ne s'agit pas seulement de son grand-père, c'est son père, c'est sa mère, c'est son frère Pierre, c'est son oncle Gallus, c'est son beau-frère Justin, ce sont *tous* ses parents, les uns après les autres, qu'il voit délivrés, *en un clin d'œil*, les uns d'une maladie

1. *Gloire des Confesseurs*, ch. XCIV.

désespérée, les autres, comme sa mère, d'une infirmité très-grave datant de trente-quatre ans, etc[1].

Et comment, en supposant que ce *modèle des évêques* se fît toujours illusion sur ce nombre infini de miracles accomplis devant lui au tombeau de saint Martin, comment s'est-il trompé chaque fois que lui-même s'est trouvé instantanément et complétement guéri de maladies très-graves et *même désespérées*, au tombeau de ce même *cher* Martin, « dont un peu de poudre lui suffisait pour faire reculer les morts les plus imminentes? » Et si « la foi le rendait *fou* », comment se fait-il que son serviteur Armentarius et tant d'autres aient au contraire retrouvé la raison à ce même lieu[2]?

Enfin si ce grand homme était assez faible d'esprit pour se *supposer* guéri alors qu'il ne l'était pas, comment pouvait-il se tromper sur l'immense quantité de miracles qu'il opérait *lui-même*, grâce aux mêmes moyens, car, disent tous ses historiens, « il en a fait bien plus qu'il n'en a raconté. »

Malheureusement, son humilité les lui a fait dissimuler presque tous, à moins qu'il ne pût en rapporter la gloire aux saints dont il portait sur lui les reliques. En voici un par exemple[3] sur lequel il serait difficile de se méprendre. « Inspiré par le zèle de la charité, j'eus l'idée de consacrer à la prière une petite salle fort élégante dont Eufronius se servait comme de magasin. L'ayant promptement arrangée, après avoir célébré les vigiles toute une nuit dans cette petite salle, nous consacrâmes l'autel que nous y avions érigé; puis, rentrés dans l'église, nous en retirâmes les reliques de saint Martin avec celles de saint Allyre, de Saturnin et de saint Julien martyr. Il y avait autour de nous un chœur nombreux de prêtres et de lévites en vêtements blancs, puis un grand concours d'hommes très-distingués, soit par leur mérite, soit par leurs dignités, et une grande foule de peuple.

1. *Des Miracles de saint Martin*, l. III, c. x.
2. Id., ibid., l. I, c. xxxiii.
3. *Gloire des Confesseurs*, ch. xx.

C'est au milieu de cet entourage que, portant les *sacro-saintes* reliques, nous arrivions à la porte de l'oratoire, lorsque tout à coup, au moment où nous entrons, une lueur terrible emplit soudain la salle et force les assistants à fermer les yeux. Par toute la chambre COURAIT, COMME UN ÉCLAIR, UN TERRIBLE GLOBE DE FEU[1] qui nous remplit tous d'une grande épouvante. Personne ne pouvant savoir ce que c'était, tous restaient prosternés sur le sol, terrassés par l'effroi. Je leur dis alors : « Ne craignez rien ; ce que vous voyez là, c'est la puissance des saints. Rappelez-vous notamment le livre de la vie du bienheureux Martin, et souvenez-vous comment un jour un *terrible globe de feu* semblable à celui-ci parut s'échapper *de sa tête*, pendant qu'au milieu de l'office il prononçait les paroles sacrées, et sembla remonter dans les cieux. Ne soyez donc pas effrayés, mais *croyez bien* que LUI-MÊME *vient nous visiter* en même temps que ses saintes reliques. » La crainte alors se dissipa, et nous dîmes tous : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Il est bien évident qu'un premier globe de feu ayant plané déjà sur la tête de saint Martin pendant sa vie, comme sur la tête de tant d'autres, le même saint ne devait pas être étranger au *même* globe de feu planant sur ses reliques après sa mort.

Il se connaissait en phénomènes ignés celui qui racontait encore que, « se trouvant en voyage, il avait aperçu près de la route une chaumière en feu et d'autant plus menacée qu'elle était couverte de feuillage ; mais qu'il lui avait suffi d'élever de ce côté sa croix d'or, qui contenait les reliques de Martin, pour faire aussitôt disparaître le feu comme s'il n'eût jamais été allumé[2]. »

1. Nos lecteurs peuvent se rappeler l'*éclair en boule* dont nous avons rapporté dans l'*appendice de notre 1er Mémoire* les intelligentes bizarreries, et que MM. Babinet et Arago nous avouent être la pierre d'achoppement de toute la météorologie moderne.

2. *Des Miracles de saint Martin*, l. IV, c. XLVII.

Que dire encore de ses conversations *personnelles* avec saint Salvi, le célèbre évêque d'Albi, plus connu encore sous cette qualification : « *Salvi le ressuscité* »? Ce grand saint lui avait raconté tous les détails de son pèlerinage transmondain et tout ce qui l'attendait encore dans ce bas monde, y compris le jour et l'heure de sa seconde mort fixée à dix années de sa résurrection et ne devant pas dépasser d'une minute. « Je crains bien, dit naïvement saint Grégoire, que bien des lecteurs ne trouvent ces choses incroyables, toutefois *je prends Dieu à témoin* que tout ce que je viens de rapporter je le tiens de la bouche même de Salvi [1]. » Et Salvi, de qui pouvait-il tenir à son tour des choses si exactement vérifiées pendant dix ans, si ce n'est de celui qui les sait parce qu'il les fait?

Nous avons d'ailleurs une preuve irréfragable *de la critique très-difficile* de Grégoire dans la résistance qu'il apporta pendant longtemps à recevoir le fragment de la *vraie croix* du monastère de Poitiers, malgré la caution de saint Hilaire et les affirmations de sainte Radegonde. Il lui fallut de nombreuses épreuves et de plus nombreux miracles pour qu'il consentît à y croire. « C'était, dit-il, à cause de la folie de mon esprit *naturellement rebelle et stupide*, que je ne m'étais jamais senti excité à croire ces choses jusqu'à ce qu'elles m'eussent été *démontrées* [2]. »

Mais il est temps de terminer en répétant encore que si toutes ces merveilles racontées par Grégoire étaient de pures *illusions*, bien loin d'être, comme le veut M. Guizot, « le modèle des évêques et l'*admirable* et *unique* historien de la France jusqu'à Froissart, » il eût été le plus déplorable des pasteurs et le plus ridicule de tous les visionnaires.

Ici, pas de milieu possible.

1. *Histoire des Francs*, l. VII, p. 331 et 333.
2. *Gloire des Martyrs*, l. I, c. v, *de Cruce*.

§ VI.

APPARITIONS AU VIe SIÈCLE, ÉTUDIÉES DANS LES ŒUVRES ET DANS LA VIE DES DEUX SAINTS GRÉGOIRE

Apparitions au VIe siècle.

C'est toujours pour nous la plus intéressante des questions, et les ouvrages de ces deux grands hommes suffiraient à les résoudre, pour peu que l'on consentît à les croire.

Écoutons d'abord saint Grégoire le Grand, s'occupant non-seulement de la possibilité, mais du *moyen* de ce phénomène si fréquent. « Sache bien d'abord, mon cher Pierre [1], que les choses visibles et corporelles ne se perçoivent jamais que par les causes invisibles. C'est bien notre œil qui perçoit les objets, mais jamais il ne les percevrait si *la vertu de voir* ne lui était communiquée par quelque puissance invisible... et la preuve, c'est qu'après la sortie de l'âme les yeux restent ouverts et qu'il ne leur manque pour voir que cette même âme qui en est sortie... Mais s'il est vrai que nous avons la certitude de la présence de notre âme *dans* notre corps par les mouvements de celui-ci, de même nous avons la certitude *de la présence de l'âme des saints auprès de leurs dépouilles et de leurs tombeaux*, dans le voisinage desquels éclatent et s'opèrent tous les jours de si splendides miracles; ils vivent donc encore dans ces ossements, comme ils vivaient jadis dans ces corps qui ne vivent plus... Je me rappelle, cher Pierre, t'avoir entendu regretter très-vivement de n'avoir jamais pu, malgré tes efforts, voir sortir l'âme de ton frère qui mourait sous tes yeux. Sache bien, mon ami, que tu avais tort de chercher à voir de tes yeux *corporels* une chose parfaitement *invisible*, tandis que c'est avec l'œil pur et plein de foi de leur

1. L'interlocuteur des *Dialogues*.

âme, aidé par la prière, que tant de saints hommes et *beaucoup de nos amis* ont vu sortir l'âme du corps des mourants. Voilà la première condition; maintenant il faut montrer de quelle *manière* ces âmes ont été vues, et pour cela il faut des exemples pour tous ceux qui ne se contentent pas des raisons[1]. »

Saint Grégoire a dit vrai; ce sont les faits qui décident les questions, car il est rare que les raisonnements répondent à toutes les difficultés, et nous l'éprouvons trop souvent par nous-mêmes pour le nier un instant.

Toutefois, nous en demandons pardon au grand saint, si la première partie de son argumentation sur *la nécessité* d'une puissance spirituelle pour percevoir les choses visibles nous semble irréfutable, la seconde, sur la *présence personnelle* des saints auprès de leurs dépouilles soi-disant *démontrée par leurs miracles,* nous paraît faible en ce qu'elle donne comme *nécessaire* une déduction qui, selon de très-grands théologiens, n'est que très-*probable.* Du reste, son affirmation est fort précieuse à recueillir en ce sens qu'elle prouve qu'au VIe siècle cette présence personnelle (αὐτοπρόσωπος)[2] n'était pas mise en doute et que l'on ne croyait pas alors ce que tant de docteurs ont cru depuis, à savoir que *très-souvent* « les anges agissaient *seuls* dans les apparitions et se chargeaient de *réprésenter* les saints auprès de leurs reliques ». Au temps de saint Grégoire on ne semblait pas admettre ce système *réprésentatif,* et c'était infiniment plus rationnel et consolant pour les âmes qui redoutaient avant tout leur éternel exil des lieux où elles ont aimé et souffert.

Nous ne sommes pas seuls de cet avis : un des plus célèbres rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France*[3], le béné-

1. *Dialogues,* l. IV, ch. VI.
2. Voir notre Introduction.
3. Monument grandiose, honneur de l'érudition bénédictine comme les *Acta Sanctorum* sont l'honneur de l'érudition des jésuites. Cette double réimpression fait honneur à notre époque et nous paraît un signe de restauration prochaine.

dictin Dom Rivet, après avoir fait à saint Grégoire de Tours et à Fortunat le reproche « de nous avoir donné trop de miracles pour plaire à leur siècle », est forcé de les justifier tout aussitôt par ces lignes : « Il est vrai qu'il n'y en eut peut-être pas où l'on vit dans les Gaules plus de ces effets merveilleux de la puissance divine : l'Église gallicane se trouvait alors entourée de peuples barbares peu susceptibles d'instruction. Il fallait quelque chose qui les prît par les sens. Dieu choisit donc le miracle.... Il s'en faisait *sans nombre* aux tombeaux de saint Martin à Tours, de saint Hilaire à Poitiers, de saint Germain à Auxerre, de saint Loup à Troyes, de saint Remi, de saint Médard et de tant d'autres saints. Ils étaient *si éclatants et si avérés*,... qu'ils imprimaient aux plus grossiers et aux plus barbares une sainte retenue [1]. »

Que devient alors le reproche formulé tout d'abord par le même auteur?

Écoutons maintenant non plus un bénédictin, mais un historien très-libre penseur : « Les progrès de la superstition, dit Gibbon, eussent été moins rapides sans le secours des miracles et des visions... On était convaincu (ET L'EXPÉRIENCE LE DÉMONTRAIT) que les saints pouvaient entendre et comprendre *dans le même instant* les vœux qu'on leur adressait dans toutes les parties du monde... Ils avaient cependant une affection toute particulière pour les lieux qu'ils avaient habités, pour celui de leur passion et de leur mort et pour celui qui possédait leurs saintes reliques... Il eût fallu, en effet, *être bien endurci dans l'incrédulité* pour rejeter les preuves d'une influence divine à laquelle tous les éléments, la nature entière et même les opérations invisibles de l'âme humaine ÉTAIENT FORCÉS D'OBÉIR. Ce fut ainsi que la théologie simple et sublime des premiers chrétiens *se corrompit* entièrement. Aussi les croyants ont tort de trop insister sur ces

1. *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 3.

miracles qui arrêtent ceux qu'ils ne convainquent pas [1]. »

Gibbon n'oublie ici que deux choses : 1° le respect *des premiers chrétiens* pour les *voiles* guérisseurs portés ou touchés par les apôtres (*Actes*); 2° la promesse faite *dès le commencement* par saint Pierre d'assister ses amis après sa mort.

Ainsi, dans ce grand VIe siècle, plus encore que dans les premiers, c'étaient avant tout les morts qui agissaient sur les vivants... Quoiqu'elles fussent de forme multiple, ces apparitions se manifestaient tantôt aux yeux de l'âme seulement, tantôt aux yeux du corps et à tous les sens, tantôt à une seule personne au milieu de la foule, tantôt à cette foule elle-même, tantôt très-irrégulièrement, tantôt au contraire de la manière la plus ponctuellement réglée.

Saint Grégoire de Tours rapporte un exemple très frappant de ces apparitions passées pour ainsi dire à l'état endémique aux résidences privilégiées du saint pendant sa vie. Albinus, son contemporain, ancien évêque d'Angers, était enseveli dans sa métropole. Vers le moment de sa fête un paralytique de longue date était gisant auprès de la grille vitrée qui sépare l'abside du reste de la ville. S'étant endormi à cet endroit, il voit venir à lui un homme qui lui dit : « Que fais-tu là ? ne veux-tu donc pas être guéri ? — Plût au ciel que je le fusse ! — Eh bien, lorsque tu entendras sonner la troisième heure, lève-toi sur-le-champ et entre dans la basilique, car *c'est à cette heure-là* que les bienheureux Albinus et Martin y viennent pour y faire leurs prières, après quoi ils se rendent à l'office. *Si tu peux être là* DANS CE MOMENT, sois-en certain, tu seras guéri. » Le paralytique ne se le fit pas répéter. Au coup de la troisième heure il se rend au tombeau du saint, et à peine les clercs avaient ils entonné le premier psaume qu'une odeur d'une suavité sans pareille se répand dans l'église et que le malade, s'étant relevé sur ses jambes, se

1. Gibbon, *Histoire de la décadence*, t. VII, p. 65.

trouva parfaitement guéri. Ce fait n'a pas été vu seulement par quelques-uns, ajoute Grégoire, mais par LA PLUPART DES HABITANTS DE LA VILLE[1]. Évidemment les saints évêques *étaient là*, et c'était leur heure!

On peut tirer la même conclusion du fait souvent raconté par le même historien.

« A Bourges, une pauvre et vieille femme qui avait l'habitude d'aller dans toutes les basiliques allumer des petits cierges aux tombeaux des saints entrait un soir à cet effet dans l'église de Saint-Pierre. Accompagnée de sa petite fille, elle descend dans la crypte au-dessous de l'autel de ce grand saint. Pendant ce temps-là les sacristains de l'église, après avoir rangé tous les psautiers, ferment à clef les portes de la crypte sans se douter de la présence de la pauvre femme. Celle-ci, ayant allumé son petit cierge, se dispose à sortir. Tout est clos; elle appelle, elle crie, et personne ne vient. Alors, se prosternant sur le marbre, elle se console en disant: « Eh bien! Seigneur, je ne cesserai de vous prier pour mes péchés jusqu'à ce que quelqu'un vienne m'ouvrir. » Elle se met donc à prier sans relâche, lorsqu'au milieu de la nuit les portes s'ouvrent et toute la basilique se trouve inondée de lumière. Un chœur de clercs vient d'entrer et, après avoir chanté des hymnes et des psaumes en l'honneur de la sainte Trinité, tous se reposent. Alors quelques-uns d'entre eux se regardent et se mettent à dire: « Le saint lévite Étienne nous retarde bien, car nous devions visiter cette nuit plusieurs basiliques, et nous ne le pourrons pas tant qu'il ne sera pas arrivé. » Ils répétaient la même chose, lorsque survient, revêtu d'habits blancs, un homme que toute l'assemblée salue avec le plus profond respect en disant: « Bénissez-nous, saint lévite Étienne. » Celui-ci leur rend leur salut et, interrogé par eux sur les causes de son retard, il s'excuse en ces termes: « Appelé par l'équipage d'un navire qui périssait en

1. *De la Gloire des Confesseurs*, CXCVI.

pleine mer, JE M'Y RENDIS (ADSTITI), je l'ai sauvé et ME VOICI (ADSUM), et pour vous prouver que je vous dis la vérité, vous voyez que le vêtement que je porte est encore couvert des éclaboussures de la mer (*guttis marinis*). » En entendant ces derniers mots, la vieille femme se mit à bien considérer le pavé, et lorsque par les portes encore une fois surnaturellement ouvertes tous ces saints personnages se furent retirés, elle recueillit avec le plus grand soin toute l'eau qui restait encore sur le marbre et la porta sur un linge à l'évêque de Bourges, Bertchramne, en lui racontant toute l'aventure. Celui-ci, voyant ce précieux linge exposé à la vénération des fidèles procurer beaucoup de guérisons miraculeuses, en donna depuis des parcelles à toutes les églises qu'il consacrait, ET NOUS TENONS TOUT CELA DE SA BOUCHE MÊME, HÆC AUTEM AB IPSIUS EPISCOPI RELATU COGNOVIMUS [1]. »

Voici maintenant l'analogue parfait se passant sous les voûtes de Saint-Pierre de Rome, et s'il ne peut avoir pour nous la même autorité, en ce qu'il n'est pas attesté par un saint Grégoire, il en a cependant une très-grande à nos yeux en raison de son insertion dans les actes du concile de Tolède [2].

D'ailleurs il s'agit encore de saint Grégoire le Grand.

« Ce fait célèbre (*illustre*), dit Cornélius, se passait à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, en 649, sous le pontificat de

1. Saint Grégoire, l. I, *des Miracles et de la Gloire des Martyrs*. Ici, les questions de présence et d'intermittence nous paraissent décidées, si l'on s'en rapporte à saint Grégoire, à l'évêque, à la vieille femme, à l'eau garantie par les miracles subséqents et avant tout aux paroles du mystérieux personnage. « *Je me suis rendu* sur le vaisseau (*adstiti*) et me voici (*adsum*).

Ce qu'il y a de fort curieux, c'est de voir ce que nous avons rapporté dans le 2e volume de notre second Mémoire (p. 474), que les dieux du paganisme s'absentaient aussi de leurs temples et manquaient à leurs rendez-vous. Ainsi Jupiter, manquant au festin de la *table du Soleil*, en Égypte, et s'excusant sur ce qu'il avait été appelé auprès des Troyens...

2. Ch. VII, *in fine*. C'est de là que l'a tiré Cornélius à Lapide (*Comm. sur Isaïe*, ch. LXV). C'est à lui que nous l'empruntons nous-même.

Martin Ier. Comme on ne possédait pas encore en Espagne la première et la seconde partie des *Morales* de saint Grégoire le Grand, Taio, évêque de Sarragosse, fut envoyé à Rome avec mission de la trouver et de la rapporter. Arrivé dans la capitale du monde chrétien, il eut à essuyer tant de difficultés et de lenteurs de la part des archivistes et bibliothécaires, qu'il se décida à aller passer une nuit auprès du tombeau de saint Pierre pour le conjurer de le faire arriver à son but. Au bout d'un certain temps, quelle n'est pas sa surprise de voir toute l'église illuminée magnifiquement et une grande procession d'abbés et de prélats se dirigeant sur deux rangs vers l'autel de saint Pierre auprès duquel il était! Sa surprise augmente lorsqu'il voit deux de ces grands personnages se détacher de la procession, et l'un d'eux venir à lui et lui montrer du doigt un coffret dans lequel des livres lui semblaient être renfermés. « Seigneur, lui dit Taio, veuillez me dire quelle est cette procession. — Les deux personnages, reprend son interlocuteur, que tu vois précéder tous les autres, en se tenant par la main, sont les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. Tous ceux qui marchent derrière eux sont leurs successeurs sur le siége apostolique et rangés dans l'ordre de leur pontificat. Comme *ils ont beaucoup aimé cette église* pendant leur vie, ils l'aiment encore après leur mort et viennent la visiter très-souvent. — Oh! je vous en conjure, reprend l'évêque, veuillez me dire qui vous êtes vous-même? — Moi, je suis ce Grégoire pour les livres duquel vous avez affronté et subi tant de fatigues. — Je vous en conjure encore, veuillez me montrer, si toutefois il est ici, le grand saint Augustin, dont les livres me sont aussi chers que les vôtres. — Saint Augustin, cet homme admirable, n'est pas là, CAR *ce n'est pas avec nous qu'il repose* » Et reprenant avec son compagnon le rang qu'il occupait dans la procession, Grégoire se rendit avec elle à l'autel de saint Pierre, où tous, s'étant prosternés, prièrent; après quoi ils se retirèrent dans le même ordre

et avec le même éclat qui avait annoncé leur présence.

« Mais quel ne fut pas l'étonnement de Taio, lorsque, ayant ouvert le mystérieux *coffret*, il y trouva les deux livres qu'il cherchait et qu'il rapporta sur le champ en Espagne!... »

Pour peu que l'on accorde quelque confiance aux affirmations du grand commentateur, « invariablement répétées dans toutes les annales espagnoles » (voir Baronius, anno Chr. 649), puis à la grande notoriété de ce miracle, puis au récit d'un pieux évêque bien connu, qui peut mentir mais ne peut pas s'être fait *illusion*, puis au concile de Tolède, qui ne craint pas d'insérer le fait dans ses actes les plus solennels, puis enfin au COFFRET, BIEN OBJECTIF, reçu des mains du saint fantôme et *conservé* par l'Espagne,... comment pourrait-on rejeter sans crainte un fait *si conforme à tant d'autres*, et démontrant une fois de plus la présence *spirituelle*, et souvent *physiquement intermittente*[1], des saints auprès de leurs tombeaux et aux lieux qui leur sont restés chers?...

Toutes les apparitions de saint Grégoire n'étaient pas aussi bienveillantes que celle-ci. On conservait à Rome la mémoire de deux ou trois autres qui semblaient faire plus d'honneur à sa justice qu'à sa miséricorde, quoique bien certainement elles n'aient eu lieu que dans ce double but.

On affirmait qu'aussitôt après sa mort il *s'était*[2] apparu à plusieurs personnes, et notamment au prêtre JEAN, directeur de la bibliothèque du Vatican, pour l'avertir de mettre ordre à sa conscience, attendu qu'il mourrait dans trois jours, ce qui se vérifia; puis au moine Athanase, économe de son couvent, pour lui signifier le même arrêt en raison de ses détournements d'aumônes;... enfin à Ficelin, évêque sous le pontificat de Benoît, alors qu'une épidémie d'angine couen-

1. Les corps, les vêtements, etc., ne sont que des images; mais le coffret matériel ne répond-il pas à l'*eau de mer* du dernier récit?...

2. Boll., *Acta SS.*, 12 martis. Nous recommandons cette expression qui, à elle seule, entraînait dans la pensée de tous l'action volontaire et *propre* de l'apparaissant.

Digitized by Google

neuse (*pestilentia faucium*) désolait la ville de Rome.

Ficelin en était donc attaqué, lorsque le grand pape Grégoire lui apparaît, lui met les deux doigts dans la bouche, touche les blessures, lui ordonne d'expectorer (*exscreare*) et lui fait rendre ainsi une *certaine quantité de matières*, dont une partie est mêlée à des caillots de sang d'une dureté égale à celle de la pierre [1]. Toujours est-il que Ficelin se relève si bien guéri, qu'au lieu de mourir dans la nuit, comme on s'y attendait, il court assister aux matines.

Mais il y avait une condition attachée à cette guérison : c'était d'aller trouver douze moines (dont les noms ont été conservés [2]) et de les avertir qu'à partir du lendemain ils allaient tous s'acheminer vers la mort; il fallait en outre avertir l'évêque Lucidus, qui devait aussi mourir le septième jour.

Ficelin avertit bien les douze moines, car ce n'était pas là le difficile, mais signifier une telle nouvelle à l'évêque qui, *n'étant pas un saint*, pouvait la prendre fort mal, c'était beaucoup moins commode. Cependant, comme d'autre part la désobéissance fait peur à Ficelin, il se rend en tremblant chez le prélat *qui demeure tout près du Tibre et de la basilique de Saint-Cyr* [3]. Mais l'évêque n'est pas chez lui, et dîne chez le pape au Vatican. Alors Ficelin se résigne à attendre son retour; il a raison, car bientôt il voit entrer son grand personnage, revêtu de ses habits sacerdotaux, le teint coloré, et avec toutes les apparences de la santé la plus brillante. « Eh bien, lui dit l'évêque d'un ton fort dégagé, voici que tu passes pour un devin par toute la ville! On dit que de tous ceux auxquels tu avais prédit leur mort, *un seul* a survécu! — Plût au ciel, reprend le moine, car celui-là même

1. On voit que nous n'avons pas eu tort de donner à ce mal de gorge le nom si moderne d'*angine couenneuse*.

2. C'étaient, entre autres, Saba, Jean Benoît, Acartius, Laurent le cuisinier, Geminoso le charpentier, etc., etc. Quelle précision !

3. Autre précision bien plus impressionnante que toutes les chicanes de la dialectique.

que tu crois vivre est mort. » Sur ce, l'évêque interroge et pousse le moine si vivement, que, tout tremblant qu'il soit, il se décide à parler. Lucidus pâlit, tremble, s'irrite, retient le prophète, qui veut se retirer, et le force à venir s'entretenir avec lui dans sa chambre. Mais au même instant il se sent pris du fatal mal de gorge, se tâte le pouls, reconnaît la fièvre, croit à la prophétie, convoque tous les siens, se démet de ses fonctions, endosse l'habit monastique, se repent, se confesse et, à l'étonnement général, s'endort tranquillement comme il lui avait été prédit, jusqu'au matin de la sixième férie... Alors il se réveille en disant que saint André lui a apparu pendant ce dernier sommeil et l'a averti qu'il serait enlevé à la troisième heure de la journée : ce qui se vérifia exactement, étant mort à cette même heure, avec un visage tout joyeux [1].

Ce qui ajoute pour nous au caractère de véracité de cette émouvante narration, c'est cette intervention de saint André, le patron de saint Grégoire et de son *cher* monastère, parce que nous voyons figurer le même apôtre dans presque toutes les autres apparitions du grand pape.

Il comparaît encore dans celle qui se termina par l'expulsion de Tergandus, évêque de Trèves, indûment confiné par ordre papal dans ce même monastère de Saint-André. Trois fois l'*image apparue* de saint Grégoire avait dit à ce Tergandus : « Sors de mon monastère », et trois fois Tergandus avait méprisé l'avertissement, lorsque le saint finit par se présenter avec saint André, qu'il tenait par la main. « Je te le déclare, dit-il, puisque tu me forces à *fatiguer* (*sic*) ce grand apôtre en l'amenant jusqu'à toi, tu vas périr si tu ne sors à l'instant de ce couvent. » Tergandus cette fois se le tint pour dit et, éveillant tous les siens, il sortit dans la même nuit [2].

1. Ce récit, tiré par les Bollandistes (12 mars) de la vie de saint Grégoire par Paul Diacre (ch. XVI et XVII), a été collationné par eux avec les manuscrits les plus anciens et trouvé parfaitement conforme.

2. Ce Tergandus avait été excommunié avec Gunthaire, l'ancien évêque

Citons enfin une dernière apparition du même saint, non moins dramatique que les autres. Un soir, deux des jeunes gens les plus débauchés de Rome, Farradus et Piternus, introduisent dans ce même couvent, au grand désespoir des moines, quelques comédiennes et danseuses auxquelles ils donnent un grand festin. Mais voilà qu'au milieu de l'orgie Farradus, saisi par le démon, se trouve enlevé par les cheveux et suspendu dans les airs *sans pouvoir retomber de toute la nuit*... On ne sait que faire, lorsqu'à l'heure de matines saint Grégoire apparaît : « Ennemi de Dieu, lui crie ce dernier, toi qui ne crains pas de faire de *mon* couvent un théâtre, je te le déclare, si tu ne te retires pas à l'instant avec tes comédiennes, et si tu ne te convertis pas, tu mourras dans l'année. » Le coupable ayant promis avec serment, Grégoire ordonna au démon de le déposer à terre. Mais ne s'étant pas converti, Farradus mourut dans l'année [1].

Voilà comme ces grands hommes, qui avaient affirmé tant d'apparitions pendant leur vie, les confirmaient après leur mort, en payant à leur tour *de leur personne*.

Il nous serait fort aisé de retrouver dans les archives hagiologiques de saint Grégoire de Tours, enseveli aux pieds de son *cher* maître Martin, les mêmes preuves de cette continuation de survivance, de surveillance et de charité posthumes en faveur de son troupeau et de ses nombreux solliciteurs. Mais sachons nous arrêter, et, suffisamment convaincu par tout ce que ces deux grands saints nous ont appris, transmis, affirmé, reposons-nous un moment et sachons reconnaître que le VIe siècle vient de se fermer comme tous les autres, c'est-à-dire également riche en *résurrections*, en *apparitions* et en *exorcismes*.

de Cologne, par le pape Nicolas, pour avoir permis au roi Lothaire d'épouser Valdrade après avoir répudié son épouse Theutberge.

1. *Vie de saint Grégoire*, par Paul Diacre, ch. XVII.

§ VII.

RÉSUMÉ SUR LE DÉMONISME ET LES MIRACLES DE CES SIX PREMIERS SIÈCLES.

1. — Démonisme et magie. — 2. Miracles.

1. — *Démonisme et magie.*

On avait voulu nous faire croire que la *démonologie* « était une invention du moyen âge, un produit délirant des scrupules monastiques et de l'ignorance de cette époque [1]. » Or, que venons-nous de constater, et quelle place assignerons-nous maintenant à cette croyance dans la doctrine et dans les œuvres de nos saints? Ne sera-ce pas pour le moins la seconde, puisque, avant de faire acte de cet amour divin, seul but de leur vie, nous les voyons toujours faire un acte de prudence en se revêtant, suivant le conseil de l'apôtre, « du *bouclier de la foi* contre leurs ennemis invisibles » [2] ? Comme nous le disions dans notre Introduction, « la double et parallèle occupation du chrétien, c'est d'aimer et de trembler, d'adorer et de combattre, et si l'amour finit par *triompher de la crainte,* il n'affranchit jamais de l'épreuve, contre-partie incessante, qui reparaît souvent jusque sur le lit de mort des saints et même au milieu des consolations et des assistances angéliques. » Depuis saint Paul faisant taire le démon de la devineresse de Philippes, jusqu'à l'auteur des *Dialogues* nous le montrant dans un état de duel incessant avec saint Benoît et saint Germain de Capoue, c'est toujours là l'ennemi, l'obstacle, le point de mire, et l'on eût bien étonné tous les héros du christianisme, y compris les Hilarion et les Antoine, s'ils

1. Voir surtout l'ouvrage du baron de Guldenstübbe sur la *Pneumatologie positive.*
2. Saint Paul, *aux Éphésiens*, ch. VI, v. 12.

eussent entendu dire « qu'ils comptaient les démons pour peu de chose. »

Mais si nos six premiers siècles ne sont pour ainsi dire qu'une lutte incessante entre les saints et les magiciens, nous ne trouvons cependant contre eux aucun de ces appels au bras séculier, que l'on a tant reprochés aux catholiques des derniers siècles.

En effet, ce n'était pas la faute de l'Église si dès le premier, et tout païens qu'ils fussent, la plupart des Césars perdaient à chaque instant tout espoir de pouvoir vivre en paix avec cette magie, idole secrète de leurs cœurs, mais en même temps implacable ennemie de leur couronne et de toute société.

Avant que le christianisme ait prononcé un seul mot à ce sujet, Mécène ne craignant pas de dire à Auguste : « Ne tolérez personne qui s'adonne à la magie » [1]. Tibère exile pour le même crime quatre mille citoyens en Sardaigne (selon la coutume antique, *more prisco* [2]), et Septime-Sévère risque de payer de sa tête une simple consultation superstitieuse [3]. Vitellius, Vespasien et Marc-Aurèle bannissent impitoyablement les *devins*, tout en se réservant le droit de les consulter pour eux-mêmes. Sous Valens, la persécution redouble. Tous les livres de magie sont brûlés [4], et « comme tous ces devins, nous dit M. Maury, passaient pour des hommes *infiniment dangereux*, on n'est pas étonné de voir les édits impériaux devenir de plus en plus sévères » [5].

Les jurisconsultes sont encore plus rigoureux que les empereurs. La loi *Cornelia* nous paraît folle lorsqu'elle condamne à mort ceux qui « tuent des personnes absentes en piquant leurs images de cire [6]. » Mais écoutez les voyageurs

1. Suétone, *Auguste*, 31.
2. Tacite, *Ann.*, II, 32.
3. Spartian., art. SÉVÈRE, § 2.
4. Ammien Marcellin, XXIX. 2.
5. Maury, *Magie*, p. 82.
6. « De Sicariis », code Théod., l. IX, t. XVI.

sérieux qui ont traité de la dépopulation des Antilles par les *secrets* du *Vaudoux* et de l'*Obi* des sauvages, et peut-être comprendrez-vous cette loi [1].

La loi VIII des *douze tables* (art. 25), la plus ancienne de la République, porte des peines très-rigoureuses, et Cicéron n'y trouve rien à redire, contre « ceux qui transportent des moissons d'un champ dans un autre », et Charlemagne parle de la *nécessité* qui l'oblige au IXe siècle à rajeunir cette vieille légalité.

Constantin et Théodose, ayant christianisé l'empire, furent au contraire les premiers à adoucir toutes ces lois. Trompés par la distinction apparente du spiritisme théurgique (pieux) et du spiritisme *goétique* (mauvais), ils veulent qu'on laisse agir le premier et que l'on ne réprime que le second ; mais l'Église seule ne s'y trompe pas. Elle redoute encore plus l'hypocrite *théurgie* d'un Julien que le *goétisme* d'un Néron, et les surveille également. Aussi l'expérience ayant parlé, et les théurges étant jugés, tous les *spirites* indistinctement devinrent suspects et perdirent tout crédit. Au VIe siècle personne n'osait plus se dire devin, magicien encore moins, et tout le *surhumain* semblait s'être retiré devant le *surnaturel* de l'Église. Les *esprits* avaient reculé devant les *anges*.

Mais pour avoir perdu sa position *officielle*, le satanisme était loin d'abdiquer. Il en avait pris une, bien autrement haute et perfide. Il fascinait les cœurs et les esprits en glissant ses plus habiles agents, déguisés en *anges de lumière*, parmi ses propres vainqueurs. Telle fut sa tactique jusqu'au siècle où il se fit nier tout à fait. Donc, *adoration*, *illusion* et *négation*, ce furent là ses trois grandes méthodes stratégiques. Nous en sommes à la troisième,... en attendant que nous revenions à la première.

Pour nous en tenir à nos six siècles, nous y trouvons donc

1. Voir dans notre 2e Mémoire, Vme partie, l'appendice intitulé « *la Permanence des mystères*, » et dans l'Introduction de celui-ci l'histoire de Castellan.

de nombreux exemples de cette *illusion* satanique qui fera plus tard le désespoir des sainte Thérèse et des Marie d'Agreda, et dont les plus grands saints ne pourront triompher que par le don miraculeux et tout spécial déjà mentionné dans saint Paul sous le nom de *discernement des esprits*.

Nous en trouvons un spécimen trop historique et trop frappant dans les Bollandistes, pour ne pas terminer par lui notre résumé démonologique.

Ce sont surtout les saints qui savent déchiffrer ces *loups couverts de peaux de brebis*, et sans intervenir jamais dans la législation ils prouvent à toute heure combien ils ont vraiment le don de cette *distinction*.

En 504, Basile, ce préfet de Rome, devenu suspect à l'Église, prend la fuite. Après en avoir cherché la raison, on la trouve dans une lettre de Théodoric adressée à Andronic, préfet supérieur de la même ville. Cette lettre avait pour but la poursuite de ceux qui pratiquent *les arts magiques* signalés par le pape Gélase, comme « étant en horreur aux païens eux-mêmes, *artes etiam paganis ipsis horrendas*, et comme étant devenus la passion non du peuple, mais des nobles. » Or, Théodoric signalait comme infatués de cette erreur Basile et Prétextat, deux hommes très-haut placés.

« On ne peut plus supporter ces excès, mande le prince à Andronic; il faut que toutes ces profanations disparaissent, il faut qu'il se taise, ce *murmure* coupable des âmes, *conticescat pœnale murmur animarum*. A une époque chrétienne on ne doit plus s'occuper de magie; or, nous avons appris que Basile et Prétextat, initiés depuis longtemps aux souillures de cet art *sinistre*, avaient été mis en accusation par tes soins et que tu attendais nos ordres pour agir. Aussi, nous qui, tout en respectant les lois, voulons garder en toutes choses cette *modération* qui se trouve dans notre cœur, nous décrétons, au nom de notre autorité, que cette cause sera légalement examinée par cinq de nos sénateurs et patriciens les plus

distingués, à savoir Symmaque, Décius, Volusien, Cœlianus et Maximien, qui auront soin tout à la fois d'éviter la condamnation des innocents et d'empêcher la fuite des coupables » (Cassiodore, l. IV, c. XXII).

Cette affaire prenait des proportions d'autant plus graves que, les fastes consulaires en font foi, la famille des Basile avait fourni plus d'un consul à l'État. Aussi ne doit-on pas s'étonner que pendant le procès même les accusés aient trouvé le moyen de s'évader. Aussitôt informé, Théodoric écrit au comte Origène (*id., Ep.* XXIII) : « On nous apprend que Basile et Prétextat, accusés par de nombreux témoins du culte de magie, se sont évadés de leur prison. Leurs gardiens étaient donc fous? Nous vous ordonnons de les poursuivre partout, et, dès qu'ils seront repris, de les remettre à leurs juges, afin qu'après avoir *laissé toute liberté à leur défense,* s'ils sont trouvés coupables, on leur applique la loi si précise à cet égard, et que, dans le cas contraire, ces victimes d'une calomnie détestable ne puissent plus être tourmentées. En agissant de la sorte, nous croyons n'enfreindre en aucune manière les prescriptions que nous dicte notre piété. »

Nous ignorerions la suite de cette affaire sans un curieux passage que nous trouvons dans les *Dialogues* de saint Grégoire (l. I, c. IV). « En ce temps-là, compromis dans un procès de sorcellerie, Basile, grand maître dans cet art (*primus*), se déguisa en moine et gagna la cité de Valerie. Là, il se rendit chez le respectable évêque de la ville, et lui demanda des lettres de recommandation pour Équitius, abbé d'un monastère du premier ordre. L'évêque abusé fit mieux, il le conduisit lui-même au saint moine, auquel il demanda de vouloir bien le recevoir dans sa maison. Mais Équitius, après avoir regardé ce nouveau postulant, dit à son protecteur : « Ce n'est pas un moine que tu me présentes, c'est un diable. — Voilà, réplique l'évêque, un prétexte bien trouvé pour ne pas faire ce que je te demande. — Eh bien, soit,

répondit le saint ; quoique JE VOIE *de mes yeux* le démon qui le possède, je n'en ferai pas moins ce que tu m'ordonnes. »

Voilà donc Basile incorporé dans cette sainte milice. Or il arriva quelques jours après, et pendant l'absence de l'abbé, qu'une des vierges de l'autre partie du monastère, dont il avait aussi la gouverne, fut prise de la fièvre et d'angoisses si violentes, qu'elles ne se traduisaient plus que par des cris. « Je vais mourir, criait-elle, si Basile ne vient pas à mon secours. » Dans l'absence de l'abbé, aucun moine n'osait pénétrer dans le couvent des filles, et moins encore celui qui était tout nouvellement arrivé et dont personne ne connaissait la vie. On envoie donc en grande hâte vers Équitius pour l'informer de tout ce qui se passe.

L'homme de Dieu se met à sourire : « Ne vous avais-je pas bien dit que cet homme n'était pas un moine, mais un démon? Retournez vite, et chassez-le de sa cellule ; quant à la jeune fille, ne vous en tourmentez pas, car, à partir de ce moment, elle n'aura plus la fièvre et n'appellera plus Basile. »

« Effectivement, reprend Grégoire, dès leur retour, les moines purent s'assurer que la jeune fille était parfaitement bien guérie. Obéissant à leur père, ils congédièrent le faux moine qui fit, en les quittant, l'aveu d'avoir « plus d'une fois suspendu magiquement dans les airs la cellule d'Équitius (ce qui était vrai), mais sans avoir jamais pu lui nuire à lui-même. » Peu de temps après, étant rentré dans Rome, la fureur populaire, que l'indulgence des juges complaisants avait irritée au plus haut point, se rua sur lui et le brûla. »

On voit ici les *embarras* du pouvoir, les *avertissements* de l'Église, l'*illusion* d'un évêque, la *pénétration* surnaturelle d'un saint et les terribles vengeances *populaires* quand on ne sait pas lui en dérober prudemment les prétextes.

Le démon cette fois paraissait donc vaincu, et comme à la fin du VIe siècle les idoles s'écroulaient en tous lieux et que l'arianisme allait avoir à compter avec la monarchie euro-

Digitized by Google

péenne implantée par Clovis et par saint Remi,... il fallait nécessairement qu'il changeât ses batteries et le siége principal de sa domination. Son plan est bientôt fait. Il établira son prophète dans les plaines qui avaient été son berceau, non loin de Babylone et de la cité sainte, pour relever l'une et s'asseoir victorieux sur le divin tombeau, gardé par l'autre. Le monde a goûté de la douce loi de l'Évangile, ce prophète honorera l'Évangile; le monde a vécu avec les anges, il se fera passer pour l'archange Gabriel; le monde regrette l'arianisme, il se fera et se dira arien; le monde est plein de Juifs, il se donnera pour le prophète du Messie; les manichéens prévalent, il adorera le second dieu Lucifer; on ne veut plus de rationalisme, il aura son paradis; on est pressé de propager la doctrine, il le fera par les armes; on a soif de miracles, il en promettra de très-grands, y compris sa propre résurrection, mais le troisième jour son cadavre sera dévoré par les chiens.

A tous ces traits on reconnaît la grande et permanente hérésie, fille de toutes les autres et mère de la dernière, l'hérésie de Mahomet [1].

Passons maintenant au *miracle*, cette magie de l'orthodoxie.

2. — *Miracles.*

Jusqu'ici, bien loin de reculer, comme on le prétendait, « devant le lever du soleil historique », le miracle a toujours progressé, s'enrichissant chaque jour de témoins de plus en plus irrécusables.

De même que la descente du Saint-Esprit sur les apôtres avait valu à saint Pierre ses trois mille premiers baptisés, de même que l'Orient n'avait cédé, comme nous le dit Eusèbe, qu'à l'action *stupéfiante* des miracles (*stupenda portenta*), de

1. Mahomet possédé, convulsionnaire et spirite, comme tous les hérétiques. Nous nous en expliquerons ailleurs.

même à chaque pas de nos missionnaires dans les Gaules les mêmes causes produisaient les mêmes effets. C'est un *bâton* mis par saint Pierre dans la main de ses disciples, qui paraît soumettre nos provinces depuis Arles jusqu'à Trèves, et depuis Bordeaux juqu'à Lyon [1]; c'est la *résurrection* parfaitement historique du jeune Rufus de Ravenne, qui livre l'Italie à saint Apollinaire; c'est la *verge* donnée par le Seigneur à Patrice, qui gagne l'Irlande à la foi, comme celles de ses successeurs enlèvent l'Armorique aux couteaux homicides des druides et des Celtes; c'est la *crosse* de saint Aignan et la *quenouille* de Geneviève, qui chassent Attila de nos Gaules, comme un regard de saint Léon l'envoie mourir au delà du Danube; et pendant que le moine Augustin subjugue l'Angleterre à coups de miracles (*dignes de Moïse*, au jugement de saint Grégoire), c'est le *chrême* de saint Remi qui pose les bases d'un droit tout nouveau et d'une sainte alliance, bien plus nouvelle encore, qui s'appellera *chrétienté*.

« Clovis, dit M. Michelet, semble conduit par une main mystérieuse, et les mérovingiens entrent dans l'église MALGRÉ EUX [2]. » « Ce fut, dit à son tour M. Henri Martin, ce fut dans le sein du monachisme que se réfugia au VIe siècle l'esprit de l'Évangile, et nous ne devons quelques lumières sur les événements du dehors qu'aux *légendes* de nos saints... Quant à la papauté romaine, *sa supériorité* sur les autres évêchés était *incontestable*... A la tête de toute la chrétienté, elle se montrait digne de tous les progrès et de sa force [3]. »

N'avons-nous pas vu encore Augustin Thierry chercher à nous expliquer, par *l'extase* d'un prisonnier, ses *fers* qui se rompent, les portes de son cachot qui s'ouvrent, etc., et

1. On montre encore plusieurs de ces bâtons plus ou moins authentiques, et l'un d'eux principalement à Cologne.

2. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 200.

3. Henri Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 54, 171, 473. On en conviendra, la plus grande force ici est celle de la vérité, puisqu'elle oblige M. Michelet à parler en mystique et M. Henri Martin en ultramontain.

nous avouer ailleurs qu'en définitive « ce n'était que dans la légende qu'il trouvait la *véritable histoire* » [1] ?

Ces aveux arrachés par l'évidence ne devraient pas être si négligés ou si vite oubliés, car ils témoignent de grands embarras de conscience.

En définitive, ces trois historiens parlent exactement ici comme Gibbon, leur maître en incrédulité, jusqu'au moment où nous le verrons faiblir à nouveau.

« Au reste, dit-il, cette continuité d'exorcismes (l'unique sorte de miracles à laquelle les protestants aient jamais prétendu), cette continuité de guérisons miraculeuses des maladies les plus invétérées et MÊME SURNATURELLES, ne causera plus nulle surprise, si l'on se rappelle que du temps de saint Irénée, vers la fin du IIe siècle, *la résurrection des morts* elle-même NE PARAISSAIT PLUS UN ÉVÉNEMENT EXTRAORDINAIRE ; si l'on se rappelle surtout que dans les occasions nécessaires les longs jeûnes et les supplications réunies de tous les fidèles du lieu suffisaient souvent pour opérer ce miracle, et que les personnes ainsi rendues aux prières de leurs frères avaient ensuite VÉCU PENDANT PLUSIEURS ANNÉES *sur la terre* [2]. » Dans une période où la foi pouvait se vanter d'avoir remporté TANT *de victoires étonnantes sur la mort*, il était difficile d'expliquer le scepticisme de ces philosophes qui rejetaient ou *osaient* tourner encore en ridicule la doctrine de la résurrection [3].

1. Citation de la *Revue des Deux Mondes* (décembre 1857, p. 137) qui ajoute : « et il avait raison, car à nos yeux *elle est quatre fois plus vraie que l'histoire.* »

2. Et Gibbon renvoie pour la confirmation de ce fait à saint Irénée, *adv. Hæreses*, l. II, 56, et au protestant Dodwell, Iren., *Diss.*, II.

3. Ici, Gibbon *déplore* hypocritement que l'évêque d'Antioche, Théophile, n'ait pas cru *devoir* ou *pouvoir* se rendre au défi que lui portait à ce sujet *un Grec* dont il ne nous donne même pas le nom. Gibbon oublie que ce qu'il demande s'est accompli cent fois, mais par de vrais et grands saints et pour obéir à des sommations d'incroyants historiques qui n'avaient plus rien de commun avec ses *Grecs* inconnus.

Digitized by Google

Mais continuons et sortons du IIe siècle.

« ... Depuis le premier des Pères jusqu'au dernier des papes, ajoute Gibbon, il se présente en effet une succession non interrompue d'évêques, de saints, de martyrs et de miracles. Chaque siècle atteste *authentiquement* les événements merveilleux qui l'ont distingué, et son témoignage ne paraît tout d'abord ni moins puissant ni moins respectable que celui de la génération précédente, de telle sorte que nous serons insensiblement amené à nous contredire, si dans le VIIIe ou le XIIe siècle nous refusons au vénérable Bède et à saint Bernard le même degré de confiance que nous avons accordé si libéralement, dans le IIe, à saint Justin et à saint Irénée. Et cependant, puisqu'on ne peut admettre de révélation sans être persuadé de la réalité des miracles, et que de l'aveu de *tout le monde cette puissance surnaturelle a cessé*, il a donc évidemment existé quelque jour quelque période où le don des miracles a été enlevé *subitement*, ou par degrés, à l'Église chrétienne [1]. »

Cherchez bien, Gibbon, cherchez avec soin ce jour *sans pareil* dans l'histoire, et lorsque vous l'aurez cherché bien longtemps; et bien vainement, nous nous faisons fort de vous montrer au contraire la progression toujours continue du miracle, y compris des résurrections de morts en plein XVIIIe siècle, et peut-être au moment même où vous écriviez ces lignes. En attendant, puisque vous nous accordez une succession toujours égale et non interrompue jusqu'à saint Bernard, cela nous donne un peu de marge et de courage.

Si nous retournons maintenant à l'Allemagne et à ce Tholuck que l'on nous a donné comme le représentant le plus équitable du protestantisme moderne, nous nous rappellerons qu'il nous accordait naguère le miracle au Ier siècle, puis au IIe, puis au IIIe, puis enfin au IVe, tout en faisant des réserves pour la *prodigieuse* crédulité de ces derniers temps;

1. Gibbon, *Décadence*, t. III, p. 223.

mais aujourd'hui nous devons le remercier bien davantage encore, car à mesure que ses pages se déroulent sous nos doigts, nous voyons les nécessités de la logique l'amener pas à pas, et comme par une sorte de fatalité, à ce dernier aveu : « Nous restons néanmoins fidèle à cette croyance : que DEPUIS LE IVe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS le miracle n'a jamais cessé entièrement d'exister dans l'Église chrétienne; et par le mot *miracle* nous entendons un événement qui s'écarte complétement du cours bien connu de la nature et dont la religion est le principe et la foi. Malgré le caractère *légendaire* de la plupart des relations, nous n'hésiterons pas, disons-nous, à proclamer et à soutenir que le Sauveur a opéré des prodiges DANS LES TEMPS MODERNES COMME AU TEMPS DES APOTRES, lorsqu'il l'a jugé nécessaire; et n'a-t-il pas promis, en effet, d'être avec son Église jusqu'à la fin des siècles[1] ? »

On voit que nous nous entendrons facilement avec un homme assez loyal pour ne s'être inquiété ni de l'opinion commune de ses coreligionnaires, ni de cette prédiction de Middleton que, « EN ACCORDANT AUX PAPISTES UN SEUL SIÈCLE DE MIRACLES APRÈS LE TEMPS DES APOTRES, NOUS NOUS EMBARRASSERIONS DANS UN AMAS DE DIFFICULTÉS DONT NOUS NE POURRIONS JAMAIS NOUS TIRER ENTIÈREMENT, A MOINS D'ACCORDER ÉGALEMENT LES MÊMES POUVOIRS AU SIÈCLE OU NOUS VIVONS[2]. »

Que tout cela nous suffise donc pour la première partie de notre travail. Nous avions promis d'asseoir LE MIRACLE sur les attestations des saints Pères, des historiens et des nations entières; on vient d'entendre les premiers, et quant à ces dernières elles nous montrent encore les monuments certificateurs, de leur foi dans ce que nous avons appelé la *photographie géographique* du miracle.

Si tous ces documents avaient menti pendant les six pre-

1. Cité par le R. P. Valroger dans son beau travail sur la *Crédibilité évangélique*.

2. Middleton, *Lettres sur le miracle*.

miers siècles de notre ère, il faudrait réhabiliter aussitôt Diogène, Épicure et Lucrèce, car eux seuls sur la terre auraient dit la vérité.

Mais heureusement le nombre de tous ces prodiges a dépassé les promesses formulées par le Sauveur des hommes, et leur prolixité nous encombre autant que leur éclat nous éblouit: et nous ne sommes encore qu'au début! Dans l'intérêt de nos lecteurs, que nous ne voulons pas trop fatiguer, nous allons franchir six siècles des annales de l'Église, pour ne plus nous réveiller qu'au XIIIe; mais, nous en prévenons nos adversaires, nous ne procéderons plus alors par voie de simple témoignage et de traditions vénérées, mais nous procéderons d'abord par voie de promulgations pontificales, *urbi et orbi*, ensuite, parallèlement à l'incrédulité progressante, par voie de *discussions* et de *démonstrations* juridiques élevées à un degré d'évidence et de certitude que les tribunaux humains ont bien rarement atteint et qu'ils n'ont certainement jamais dépassé.

N. B. Malgré l'annonce que nous venons de faire d'une lacune de six siècles, voulant relier quelque peu les deux parties de notre œuvre et empêcher pour ainsi dire la prescription du miracle, nous allons offrir à nos lecteurs, dans un *Supplément*, un double spécimen: 1° de la *tradition* miraculeuse consacrée par l'Église; 2° de toutes les preuves entassées à l'appui d'une simple *légende*, et de tout ce qu'il en coûte pour la rejeter.

FIN DU PREMIER VOLUME.

AAAAAAAA
2 569417 1

ERRATA DU TOME SIXIÈME.

Pages 49 et 53, titre, *au lieu de :* l'histoire et la chute,... *lisez :* la tradition et...
— 130, ligne 24, *au lieu de :* attrouchement, *lisez :* attouchement.
— 167, — 9, *au lieu de :* hiee que les dix siècles, *lisez :* dix sectes.
— Id., — 10, *au lieu de :* évertués, *lisez :* évertuées.
— 184, titre du paragraphe I, *au lieu de :* miracle en IVe siècle, selon les protestants, *lisez :* en Orient.
— 228, note 1, *au lieu de :* manès, *lisez :* mânes.
— 242, dernière ligne, *au lieu de :* il y eut, *lisez :* il n'y eut.
— 246, ligne 11, *au lieu de :* ressuscitati, *lisez :* resuscitati.
— 330, note 1, *au lieu de :* ch. IV de ce même paragraphe, *lisez :* ch. IV, p. 235 de ce Mémoire.
— 402, ligne 21, *au lieu de :* son père Conomore, *lisez :* de son père à Conomore.
— 476, jusqu'à la page 480, titres courants, *au lieu de :* SIXIÈME SIÈCLE, *lisez :* LES SIX SIÈCLES.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

Digitized by Google

NELLO
RIL.
Tel.
Via Palazzu

B.N.C. - FIRENZE
B.7.2.153

Digitized by Google